FRANK BRADY

FIN DE PARTIE

10/18

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/findepartielasce0000brad

Sur l'auteur

Frank Brady a rencontré Bobby Fisher alors qu'ils étaient tous deux adolescents, et a suivi et documenté toute la carrière de ce champion. Auteur de biographies à succès (Orson Welles, Onassis), Frank Brady a été enseignant à St John's University et éditeur de nombreuses publications sur les échecs dont *Chess Life*, le magazine de référence qu'il a fondé.

FRANK BRADY

FIN DE PARTIE

L'ascension et la chute
de Bobby Fischer

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Vincent Raynaud

10
18

LES ÉDITIONS AUX FORGES DE VULCAIN

Les Éditions Aux forges de Vulcain, ainsi que le traducteur, adressent leurs plus vifs remerciements à M. Laurent Vérat qui, partageant avec patience et générosité sa connaissance des échecs, a éclairé beaucoup de points techniques du texte de M. Brady.

Les Éditions Aux forges de Vulcain remercient M. Romain Galmiche pour son aide précieuse lors de la réalisation de ce volume.

Les Éditions Aux forges de Vulcain bénéficient pour leur diffusion et leur commercialisation d'un partenariat avec les éditions Anne Carrière.

Titre original :
ENDGAME: Bobby Fischer's Remarkable Rise and Fall – from America's Brightest Prodigy to the Edge of Madness.

This translation is published by arrangment with Crown Publishers, an imprint of Crown Publishing Group, a division of Penguin Random House LLC.

Ce texte a été initialement publié aux États-Unis par Crown Publishers, en 2011.

© Frank Brady, 2011, 2018.
© 2018, les Éditions Aux forges de Vulcain pour la traduction française.
ISBN 978-2-264-07346-4
Dépôt légal : mars 2019

À Maxine,
mon talisman, toujours

SOMMAIRE

Note de l'auteur p. 11
1. De la solitude à la passion p. 19
2. Une obsession d'enfance p. 48
3. Sorti du crâne de Zeus p. 78
4. Le *wonderboy* de l'Amérique p. 142
5. Le gladiateur de la guerre froide p. 185
6. Le nouveau Fischer p. 205
7. La théorie d'Einstein p. 221
8. Le choc des légendes p. 243
9. Le candidat p. 261
10. Le champion p. 276
11. Les années sauvages p. 326
12. Fischer-Spassky : la revanche p. 363
13. D'une frontière à l'autre p. 402
14. Arrestation et sauvetage p. 429
15. Vivre et mourir à Reykjavik p. 451
Épilogue p. 487
Postface p. 499
Remerciements p. 507
Sources p. 513
Bibliographie p. 579
Index des noms p. 587

NOTE DE L'AUTEUR

Je connais Bobby Fischer depuis son plus jeune âge. « Comment était-il *vraiment* ? » m'a-t-on demandé des milliers de fois. Ce livre s'efforce de répondre à cette question. Mais je préfère avertir ceux qui tournent ces pages : les paradoxes ne manquent pas. Bobby était réservé et candide, il était généreux et parcimonieux, naïf et bien informé, cruel et gentil, croyant et hérétique. Son style de jeu débordait de charme, de beauté et de sens. Ses déclarations scandaleuses débordaient, elles, de méchanceté, de préjugés et de haine. Et bien qu'il ait consacré pendant des décennies l'essentiel de son énergie et de sa passion à atteindre l'excellence aux échecs, il n'était pas l'idiot savant que la presse en a souvent fait.

Comme Virginia Woolf l'explique dans son unique tentative d'écrire une biographie, celle de l'artiste Roger Fry : « Une biographie est jugée aboutie lorsqu'elle révèle six ou sept aspects d'une personnalité, alors qu'un être humain peut fort bien en avoir eu mille. » De multiples vies, une deuxième chance et même une troisième : tel est le drame de Bobby Fischer. Pourtant ce que je souhaitais faire dans ce livre, c'était montrer un *seul* aspect de la

personnalité si fragmentée de Fischer – le génie, le guerrier aux nombreux tourments intérieurs – et, dans ce cadre, saisir ses identités changeantes et les rôles qu'il a interprétés. Le célèbre psychologue Alfred Binet a souligné que si nous pouvions voir ce qui se passe dans la tête d'un joueur d'échecs, nous découvririons « tout un monde de sentiments, d'images, d'idées, d'émotions et de passions ». C'était le cas de Bobby : son esprit ne contenait pas seulement des gigaoctets de données sur les échecs, il n'était pas fait que de connexions électriques reliées à une grille de soixante-quatre cases, mais aussi de poésie, de chant et de lyrisme.

D'avance, veuillez m'excuser pour les spéculations occasionnelles que renferme cet ouvrage. Cependant, les motivations de Fischer demandent instamment à être comprises et, lorsqu'il s'agit de conjectures, je le signale au lecteur. Pour rendre justice à l'existence extraordinaire de Bobby, j'ai parfois recours aux techniques d'un romancier : description du décor, exaltation du détail, fragments de dialogues, exploration des états d'âme. Mais l'utilisation de ces procédés est toujours fondée sur mes recherches, mes souvenirs et ma connaissance de l'homme. Qu'ils jouent aux échecs ou non, je veux que les lecteurs aient la sensation d'être au plus près de Bobby, de *son* côté de l'échiquier ou dans le secret de sa maison, dans l'euphorie de la victoire, la souffrance de la défaite ou le poison de la colère.

J'ai suivi les événements qui ont ponctué la vie de Bobby Fischer depuis le jour de notre rencontre – lors d'un tournoi d'échecs, alors qu'il était encore enfant et moi adolescent – jusqu'à sa tombe, dans un lointain paysage islandais balayé par les vents.

Au fil des années, nous avons disputé des centaines de parties, lui et moi, nous avons dîné dans des restaurants de Greenwich Village, voyagé pour participer à des compétitions, assisté à des fêtes et arpenté les rues de Manhattan pendant des heures. Aux échecs, il avait des années-lumière d'avance sur moi, et malgré l'immense fossé qui nous séparait, nous trouvions le moyen de nous entendre. Je connaissais sa famille et j'ai souvent parlé de Bobby avec sa mère.

Certes, lui et moi étions amis, une amitié orageuse qui dura de longues années avant de prendre fin, mais j'ai aussi été le témoin privilégié et *officiel* de ses exploits. Je dirigeais l'un des premiers vrais tournois qu'il disputa, enfant, et j'avais déjà remarqué sa détermination. J'étais arbitre quand il réalisa son 100 % (onze sur onze) au championnat des États-Unis 1963-1964, j'étais debout près de sa table et je mesurai à quel point il était fier de ce qu'il était en train d'accomplir. Et je fus le premier arbitre de Bobby quand on lui interdit de se rendre à Cuba pour participer au tournoi international de La Havane, ce qui le força à jouer à distance, par téléscripteur interposé. Je passai des heures auprès de lui dans une pièce fermée du Marshall Chess Club et vis son immense concentration peu à peu entamée par la fatigue.

Bien que *Fin de partie* rapporte de nombreuses circonstances dont j'ai été le témoin oculaire ou auxquelles j'ai participé, ce livre n'est en aucun cas un recueil de souvenirs, et j'ai essayé d'être aussi invisible que possible. À l'aide de découvertes, de lettres et de documents inédits que j'ai analysés, de centaines d'entretiens réalisés au fil des ans avec ceux qui connurent Bobby ou qui portaient sur lui un regard différent, j'ai tenté de saisir non seulement la

manière dont il avait voulu se transformer, mais aussi celle dont, par une mystérieuse alchimie, il a changé l'image et le statut des échecs aux yeux de millions de gens. Enfin, j'ai souhaité montrer comment l'histoire de sa vie est devenue indissociable de la guerre froide.

En raison du charisme de Bobby et de ses mésaventures largement rendus publics, son titre de champion du monde suscita plus d'effervescence et d'intérêt – et favorisa une meilleure connaissance de ce sport parmi le grand public – que tout autre événement lié aux échecs dans leur histoire. Bobby entretenait des rapports ambivalents avec son extraordinaire célébrité et avait fini par la mépriser. C'est le regard envahissant des autres qui, les dernières années, le poussa à mener sans faiblir une existence de reclus quasi impénétrable.

Pour écrire ce livre, j'ai eu accès à une partie des dossiers du KGB et du FBI sur Bobby et sa mère. Ils m'ont aidé à comprendre, et m'ont également fourni des informations précises qui contredisent bien des affirmations qu'on trouvait dans divers récits antérieurs de la vie de Bobby (dont le mien).

Au cours des recherches que j'ai menées pour rédiger *Fin de partie*, j'ai découvert un texte autobiographique – jamais publié – que Bobby avait écrit à l'adolescence, un document brut, certes, mais tout de même introspectif, qui racontait de différentes façons l'histoire « dans les coulisses de sa vie » à l'époque, en particulier la manière dont il voyait son ascension et dont il était traité par les diverses organisations du monde des échecs. Les informations que j'ai trouvées dans ce récit m'ont permis de rectifier certaines erreurs antérieures. En outre, j'ai eu accès

aux archives personnelles de son mentor, Jack Collins, et à celles de sa mère, Regina Fischer. Ce précieux trésor composé de lettres, de photos et de coupures de presse a constitué une source fondamentale pour mon livre. Lire une lettre adressée par Bobby à Jack Collins il y a plusieurs décennies est une façon de ramener Bobby à la vie.

Que l'on admire ou que l'on méprise Bobby Fischer – et, les pages qui suivent le montreront, il n'est guère difficile de faire les deux à la fois –, ce livre prouvera, je l'espère, que si Bobby était un homme profondément perturbé, c'était aussi un véritable artiste qui avait la passion du *savoir*.

Nous ne pouvons sans doute pas – et peut-être ne *devrions*-nous pas – pardonner à Bobby Fischer ses outrances politiques et antireligieuses. Mais nous ne devrions pas davantage oublier à quel point il était brillant devant l'échiquier. Après la lecture de cette biographie, j'invite le lecteur à se pencher sur les parties de Bobby Fischer et à les étudier, car elles sont le véritable témoignage de ce qu'il était et son testament ultime.

Il était une fois un jeune homme, un joueur d'échecs, qui révéla que son talent consistait en partie à voir intérieurement tous les mouvements potentiels de chaque pièce, tels des objets accompagnés par une traîne lumineuse qui clignote ou bouge. Il voyait un ensemble de coups possibles et les choisissait en fonction de ce qui renforçait son modèle, de ce qui augmentait les tensions. Il commit des erreurs quand il ne choisit pas les plus difficiles, mais les plus belles traces de lumière[1].

A. S. BYATT,
La Vierge dans le jardin

1. Traduction de Jean-Louis Chevalier, J'ai lu, 2003.

1

De la solitude à la passion

« J'arrive plus à respirer ! J'arrive plus à respirer ! » Les cris de Bobby étaient étouffés par la capuche noire passée autour de sa tête. Il sentait qu'il allait mourir et la secouait furieusement pour détendre le lien.

Deux agents de sécurité japonais l'écrasaient contre le sol de la cellule éclairée par une lumière vive, l'un était assis sur son dos et lui serrait les bras sur les côtés, l'autre les jambes – des Lilliputiens juchés sur Gulliver après la chute. Les poumons de Fischer étaient comprimés, il ne pouvait pas avaler assez d'air. Après l'échauffourée qui avait eu lieu quelques minutes plus tôt, il avait l'impression que son bras était cassé et avait la bouche qui saignait.

C'est donc ainsi que je vais mourir, songea-t-il. *Quelqu'un saura-t-il un jour comment on m'a assassiné ?*

Plongé dans le noir, il pensa avec incrédulité à ce passeport prétendument expiré qui avait fait de lui un prisonnier. La situation avait rapidement évolué. On était le 13 juillet 2004. Il venait de passer trois mois au Japon et s'apprêtait à embarquer pour les Philippines. Il était arrivé à l'aéroport de Narita, aux environs de Tokyo, environ deux heures avant

le décollage. Au comptoir de la compagnie, un agent des services de l'immigration avait machinalement vérifié son passeport et tapé son numéro : Z7792702. Une alerte discrète s'était déclenchée et une lumière rouge avait clignoté doucement. « Si vous voulez bien vous asseoir, monsieur Fischer, le temps que nous éclaircissions tout cela. »

Bobby était inquiet, mais il n'avait pas encore peur. Cela faisait douze ans qu'il voyageait sans cesse, en Hongrie, en République tchèque et en Allemagne, aux Philippines, au Japon, en Autriche et dans d'autres pays, franchissant la douane et les frontières sans le moindre problème. On avait dû ajouter des pages à son passeport, car il n'y avait plus assez de place pour y apposer ses visas d'entrée et de sortie, cela avait été fait à l'ambassade des États-Unis à Berne, Suisse, en novembre 2003.

Sa crainte, c'était que le gouvernement américain soit enfin parvenu à le rattraper. Il avait violé l'embargo imposé par le Département d'État contre la Yougoslavie en disputant face à Boris Spassky, en 1992 à Sveti Stefan, Monténégro, un match dont les gains s'étaient élevés à cinq millions de dollars, et un mandat d'arrêt international avait alors été lancé contre lui. S'il rentrait aux États-Unis, il devrait comparaître devant la justice et, en cas de condamnation, il risquait une sanction qui allait de deux cent cinquante mille dollars d'amende à dix ans de prison, plus la restitution des trois millions et demi qu'il avait empochés. Un de ses amis avait téléphoné au Département d'État à la fin des années quatre-vingt-dix et demandé si Bobby pouvait rentrer chez lui. « Bien sûr, avait répondu le porte-parole du Département. Mais dès qu'il posera un pied à JFK,

on le coincera. » Dès lors, sans pays, Bobby avait choisi de s'installer en Hongrie, où il n'avait plus entendu parler du gouvernement américain. Douze ans avaient passé et, aussi longtemps qu'il resterait loin des États-Unis, il serait en sécurité, croyait-il.

Il s'assit à l'endroit qu'on lui avait indiqué, et la peur commença à poindre. Un agent des services de l'immigration le pria de le suivre. « Mais je vais rater mon avion. – On *sait* », lui répondit-on sèchement. Ils descendirent un escalier puis, escorté par des agents de sécurité dans un long couloir sombre et étroit, Bobby exigea qu'on lui dise ce qui se passait. « On veut juste vous parler, expliqua l'agent. – Me parler de quoi ? insista Bobby. – Parler, c'est tout », répéta l'homme. Bobby s'arrêta et refusa d'avancer. On fit venir un interprète pour s'assurer qu'il n'y avait pas de malentendu. Bobby s'exprima en anglais et en espagnol. D'autres agents de sécurité les rejoignirent, si bien que l'ancien champion du monde d'échecs se retrouva entouré par une quinzaine d'hommes qui formaient un inquiétant cercle muet.

Enfin, un autre agent de l'immigration apparut et tendit à Bobby un mandat qui l'accusait de voyager avec un passeport non valide. Il était à présent en état d'arrestation. Bobby rétorqua que son passeport était parfaitement en règle, qu'il avait encore deux ans et demi de validité. « Vous pouvez faire appel à une personne de l'ambassade américaine pour vous assister », l'informa-t-on. Il secoua la tête : « L'ambassade américaine est le problème, pas la solution », murmura-t-il. Il craignait que quelqu'un du Département d'État ne se présente à l'aéroport avec une demande d'extradition afin de le rapatrier

aux États-Unis, où il serait jugé. Il voulut appeler à l'aide l'un de ses amis japonais joueur d'échecs, mais l'immigration lui refusa l'accès à un appareil téléphonique.

Bobby se tourna et s'éloigna. Un agent de sécurité le retint, un autre tenta de le menotter, et il s'agita dans tous les sens pour leur compliquer la tâche. Plusieurs hommes le frappèrent avec des matraques et le rouèrent de coups de poing. Il se défendit au moyen de ruades et hurla, allant jusqu'à mordre l'un des hommes au bras. Puis il tomba au sol. Une demi-douzaine d'agents le soulevèrent et entreprirent de le porter en le tenant par les bras et les jambes. Bobby se contorsionnait toujours afin de se libérer, tandis qu'ils s'efforçaient tant bien que mal de le porter jusqu'à une destination inconnue. Il ruait frénétiquement et parvint presque à se libérer les mains. C'est alors qu'on lui avait mis la capuche noire sur la tête.

Bobby savait que son passeport était valide. Dès lors, que se passait-il ? Ses déclarations sur les Juifs et les crimes commis par les États-Unis avaient suscité des tensions, mais n'était-il pas citoyen des États-Unis et donc protégé par le Premier Amendement ? Et dans tous les cas, quel rapport y avait-il entre ses opinions et son passeport ?

C'est peut-être le fisc. Depuis son procès perdu contre le magazine *Life* et l'un de ses journalistes pour non-respect d'un contrat au milieu des années soixante-dix, il était si écœuré par le système judiciaire de son pays qu'il refusait de payer ses impôts.

Haletant, Bobby tenta de reprendre son souffle et de retrouver son calme afin d'y voir plus clair. Il cessa de se débattre et son corps se relâcha. Les agents de sécurité remarquèrent ce changement d'attitude. Ils

le posèrent, debout, et lui retirèrent solennellement la capuche avant de quitter la cellule. Ils lui avaient pris ses chaussures, sa ceinture, son portefeuille et – à sa grande tristesse – le protège-passeport en cuir de buffle qu'il avait acheté à Vienne quelques années auparavant. Au moins, il était en vie... pour le moment.

Quand il leva les yeux, il vit un homme à l'allure quelconque occupé à le filmer à travers les barreaux avec une caméra vidéo. Quelques minutes plus tard, l'homme avait disparu. Bobby cracha dans sa main un morceau de dent cassée, après les coups de poing qu'il avait reçus ou lorsqu'il était collé au sol, et le glissa dans sa poche.

Allongé sur le sol en béton froid, il sentait son bras pulser de douleur. Quel serait le prochain coup et qui le jouerait ? Il sombra dans le sommeil.

Quarante-huit ans plus tôt. Août 1956.

En visualisant le pion blanc deux cases devant son Roi sur un échiquier imaginaire, Bobby Fischer, treize ans, annonça son premier coup à son adversaire, Jack Collins : « Pion e4. » Bobby se servait de la notation usuelle permettant d'enregistrer les mouvements des pièces sur l'échiquier. En parlant, il bougea légèrement la tête sans le vouloir, un hochement à peine perceptible, comme s'il faisait avancer le pion invisible.

Collins, un homme aux proportions minuscules dont les jambes atrophiées ne lui permettaient pas de marcher, était poussé dans un fauteuil roulant à travers la foule d'une rue new-yorkaise par un domestique noir du nom d'Odell. Celui-ci était si fort

qu'à l'époque, avant les premières rampes d'accès, il pouvait porter en même temps Collins et son fauteuil, montant et descendant les marches des immeubles ou des restaurants. Odell ne parlait pas beaucoup, pourtant il se montrait amical, sa loyauté envers Collins était sans faille et, dès qu'il fit la connaissance de Bobby, il eut une grande affection pour l'adolescent.

Ethel, la sœur de Collins, à peine plus jeune que lui, marchait à ses côtés. Elle était ronde mais jolie et, infirmière diplômée, l'accompagnait presque tout le temps. Elle adorait son frère et avait renoncé à tout – y compris au mariage – pour s'occuper de lui. Jack et Ethel avaient rencontré Bobby l'été précédent, et ils étaient déjà devenus des parents de substitution.

Ce quatuor fellinien parlait une langue mystérieuse et faisait référence à des personnes aux titres féodaux, qui avaient vécu il y avait des siècles. Tandis qu'ils parcouraient le long tronçon qui va de Lenox Road et Bedford Avenue à Flatbush Avenue, à Brooklyn, au milieu du vacarme habituel, ils attiraient l'attention des passants. Ça ne les gênait pas, ils étaient dans leur monde, qui s'étendait sur plusieurs continents et des millénaires, habité par des rois et des courtisans, des maharajas et des princes. Le petit groupe se dirigeait vers le *Silver Moon*, un restaurant chinois.

« Pion c5 », répondit Collins, d'une voix de basse profonde qu'on pouvait entendre de l'autre côté de l'avenue.

Tout comme un musicien accompli peut lire une partition et entendre la musique dans sa tête, un maître aux échecs doté d'une solide mémoire peut lire

une feuille de partie et visualiser les coups dans son esprit. Le compositeur Antonio Salieri était parfois ému aux larmes en lisant les partitions de Mozart avant qu'elles n'eussent été jouées et, de la même façon, certains joueurs d'échecs peuvent être bouleversés en rejouant pour eux seuls une partie brillante disputée par un maître.

En l'occurrence, Fischer ne se contentait pas de visualiser une partie sans bénéficier d'un échiquier, de pièces ni d'une feuille de partie : il la créait et la composait tel un film dans sa tête. Tandis que Collins et lui descendaient Flatbush Avenue, ils jouaient à ce qu'on appelle les « échecs à l'aveugle », une variante qui se pratique depuis les origines. On raconte qu'en 800 avant Jésus-Christ, des nomades arabes jouaient sans échiquier et sans rien voir, juchés sur leurs chameaux. Pour de nombreux joueurs d'échecs – et plus encore pour ceux qui ne savent pas y jouer –, deux personnes qui s'affrontent ainsi, en l'absence d'échiquier, forment un spectacle étonnant. Les curieux exploits que la mémoire accomplit devant eux peuvent même avoir une dimension mystique.

Collins était parfaitement préparé sur le plan stratégique. Il était le coauteur de ce qui était alors la dernière version de la bible des échecs, *Les Ouvertures d'échecs modernes*, contenant des milliers de variantes, de positions, d'analyses et de conseils. Bobby, qui devenait peu à peu l'élève de Collins, étudiait depuis des années le passé et le présent du jeu, et il commençait à piocher dans la bibliothèque de Collins, parmi les centaines d'ouvrages et de périodiques consacrés aux échecs.

Le temps était humide et la bruine menaçait. Plus tôt cette année-là, Fischer était devenu champion des États-Unis junior lors d'une compétition organisée à Philadelphie, et il rentrait de l'US Open qui s'était déroulé à Oklahoma City. À treize ans, il était le plus jeune participant de l'histoire du tournoi. Collins avait été champion de l'État de New York, c'était un vétéran des échecs et un enseignant reconnu. Il avait quarante-quatre ans.

Cette drôle de paire continua sa partie invisible. Bobby déplaçait mentalement les blancs, Collins les noirs. Comme l'avantage passait régulièrement d'un camp à l'autre, chacun des joueurs était à la fois le prédateur et la proie.

Bobby avait toujours été petit pour son âge. Il ne mesurait encore qu'un mètre soixante-deux mais commençait à pousser, de sorte que ses vêtements devenaient trop serrés. À dix-huit ans, il faisait un mètre quatre-vingt-huit, avait de brillants yeux noisette et un sourire éclatant, de grandes et belles dents, les deux incisives de devant légèrement écartées. Ce sourire rayonnant était celui d'un enfant heureux qui voulait qu'on l'aime ou s'efforçait au moins de séduire. Ce soir-là, il portait un polo, un pantalon en velours marron – bien qu'on fût en août – et des baskets noir et blanc à cinq dollars qui avaient fait leur temps. Sa voix était un peu nasale, peut-être avait-il besoin de se faire enlever les amygdales et les végétations. Ses cheveux bruns avaient dû être en brosse et repousser depuis, comme s'ils n'avaient jamais vu un peigne depuis que sa mère Regina ou sa sœur Joan les lui avait coupés. Bobby ressemblait plus à un fils de fermier du Kansas qu'à un gosse de Brooklyn.

D'ordinaire, il marchait d'un pas pressé quelques mètres devant Collins et les autres, puis ralentissait à contrecœur pour annoncer le coup joué ou entendre la riposte de son maître. La réponse de Bobby à Collins était toujours immédiate, elle jaillissait du fond de son inconscient tandis qu'il visualisait les Fous qui parcouraient les diagonales à toute allure, les Cavaliers qui bousculaient pions et autres pièces, et les Tours qui s'emparaient de positions stratégiques. Parfois, sa gymnastique mentale quittait l'échiquier, elle s'autorisait à saisir une batte de base-ball imaginaire et à expédier une balle invisible dans les tribunes d'Ebbets Field, côté champ gauche. Plus encore que champion d'échecs, le jeune Bobby Fischer rêvait d'être Duke Snider, le légendaire joueur des Brooklyn Dodgers.

Qu'à l'âge de treize ans Fischer excellât aux échecs à l'aveugle était stupéfiant. Bien des joueurs expérimentés n'y arrivaient pas. Le jeune homme ne *préférait* pas jouer sans voir l'échiquier : simplement, il tenait à s'immerger dans les échecs à chaque instant possible, et les vingt minutes à pied qui séparaient la maison de Collins du *Silver Moon* auraient été bien trop longues sans une partie à jouer. Il ne semblait pas être distrait ni agacé par les bruits de la circulation ou par le brouhaha de musiques et de voix qui baignait l'avenue.

Malgré son jeune âge, Bobby avait déjà disputé des milliers de parties, souvent des parties éclairs ou « blitz ». Au lieu d'une ou deux heures comme à l'ordinaire, elles se jouaient en dix minutes ou cinq, voire moins si les joueurs voulaient mettre la barre plus haut. Dans certains cas, la règle veut que chaque coup ne prenne pas plus d'une seconde.

Concrètement, on n'a alors pas le temps de réfléchir ni de se prêter à l'habituel monologue intérieur : *Si j'avance mon Fou ici et qu'il bouge son Cavalier là, je pourrai avancer ma Dame sur cette case... Non, ça ne marchera pas ! Si je fais ça, il prendra mon pion. Je ferais mieux de...* Après d'innombrables parties éclairs, Bobby était capable de visualiser instantanément les relations entre les pièces sur l'échiquier.

Pendant qu'ils descendaient cette rue de Brooklyn en jouant, Fischer et Collins échangeaient des regards entendus. On aurait dit qu'ils partageaient un rituel secret. En approchant du restaurant, chacun ressentit le besoin de conclure la partie, hélas il ne leur restait pas assez de temps. Ils venaient de s'arrêter devant l'entrée quand, après vingt-cinq coups joués, Collins offrit la nulle à Bobby. Il considérait cela comme un geste élégant, seulement Bobby parut blessé, voire insulté. À ses yeux, une nulle équivalait à une défaite, et il estimait que sa position était meilleure. Il voulait se battre. Pourtant, par égard pour son mentor, il s'y résolut. Il cria presque sa réponse : « Okaaay. » Puis son esprit se tourna aussitôt vers ce qui l'attendait, son repas chinois préféré : de la soupe à l'œuf, du poulet chop suey, de la glace à la pistache et l'indispensable grand verre de lait.

Regina Wender Fischer, la mère de Bobby, était née en Suisse et s'était installée aux États-Unis avec sa famille à l'âge de deux ans. À la fin de l'adolescence, elle alla rendre visite à son frère en Allemagne, où il était stationné dans l'US Navy. À Berlin, elle fut engagée par le généticien améri-

cain Hermann J. Muller (qui obtiendrait le prix Nobel de médecine en 1946) comme secrétaire et gouvernante de ses enfants. Muller et Regina s'étaient rencontrés à l'université, où elle suivait des cours, et avaient du respect l'un pour l'autre. Elle admirait son génie et son humanité, il appréciait sa connaissance de la langue allemande et aussi qu'elle sache prendre des notes en sténo et se servir d'une machine à écrire. Elle comprenait les complexes raisonnements chimiques et génétiques du professeur, puis elle les tapait, rapidement et sans faute. Quand on lui proposa de faire des recherches à Moscou et à Leningrad, Muller l'encouragea à faire des études de médecine et à le suivre en Union soviétique – elle resta d'ailleurs en contact avec lui pendant plus de cinquante ans. Elle fit des études à la Première Université de médecine de Moscou de 1933 à 1938.

Un associé de Muller les accompagna à Moscou. C'était un biophysicien, alors connu sous le nom de Hans Gerhardt Fischer, qui avait abandonné son véritable nom, Liebscher, afin qu'il ne sonne pas juif, dans une Allemagne de plus en plus antisémite. Fischer obtint un poste à l'Institut du cerveau de Moscou et, en novembre 1933, Regina (qui avait vingt ans) et lui tombèrent amoureux, puis se marièrent dans la capitale soviétique. Leur fille Joan vit le jour en 1938. Cependant, l'antisémitisme prospérait également dans l'URSS de Staline et le jeune couple comprit qu'ils étaient en danger, Joan et eux. Regina avait fait six années d'études pour devenir médecin, mais elle partit avant d'avoir obtenu son diplôme, s'installa à Paris avec sa fille et enseigna l'anglais.

Hans Gerhardt et Regina s'étaient séparés avant leur départ de Moscou, même si sur le plan légal ils étaient encore mari et femme. Comme une invasion allemande semblait imminente, Regina, qui possédait la nationalité américaine, s'arrangea pour gagner les États-Unis avec sa fille. Hans Gerhardt les avait suivies à Paris afin d'être proche de Joan, seulement il était allemand et ne pouvait donc pas entrer sur le territoire américain. Fuyant un destin précaire, il prit part à la guerre d'Espagne, puis s'installa au Chili. En 1945, Regina obtint le divorce pour non-versement de pension alimentaire, alors qu'elle vivait à Moscow, dans l'Idaho. Leur mariage et leur divorce avaient donc eu pour cadre deux villes qui portaient le même nom, une coïncidence pleine d'ironie qui fit les gros titres de la presse locale.

Durant la première moitié des années quarante, Regina Fischer ne résida durablement nulle part. Tandis que le pays vivait la fin de la Grande Dépression puis l'entrée dans la Seconde Guerre mondiale, elle traînait Joan d'un endroit à l'autre. Sa fille et elle vivaient juste au-dessus du seuil de pauvreté lorsqu'en juin 1942 Regina tomba enceinte de son deuxième enfant – Bobby. Elle envoya Joan à Saint Louis, où elle demeura chez son grand-père, Jacob Wender, le temps de la grossesse. Quand Bobby vit le jour à l'hôpital Michael-Reese de Chicago, le 9 mars 1943, Regina était sans domicile fixe. Elle appela son fils Robert James et mentionna Hans Gerhardt Fischer comme le père sur le certificat de naissance, alors qu'il n'était jamais entré sur le territoire américain. Regina et le bébé séjournèrent à l'hôpital pendant une semaine, puis ils furent hébergés à la Sarah Hackett Memorial House, un foyer

pour mères célibataires incapables de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leur enfant. Là, Regina téléphona à son père et lui demanda de conduire Joan à Chicago afin qu'ils soient réunis, seulement le foyer refusa que sa fille aînée y séjourne également. En réaction, Regina refusa, elle, de libérer sa chambre et fut arrêtée par un agent de la police de Chicago pour trouble à l'ordre public. Joan, Bobby et elle furent contraints de s'en aller. Elle renonça à un procès devant un jury et dut subir un examen psychiatrique à l'issue duquel le juge la déclara non coupable. L'étrange rapport du médecin affirmait que Regina avait « une personnalité conflictuelle (paranoïaque), querelleuse mais pas psychotique ». Elle trouva rapidement du travail comme sténodactylo chez Montgomery Ward et loua un studio bon marché dans le South Side de Chicago – au 2840 South Lake Avenue, l'adresse de Bobby Fischer au cours de ses premières semaines de vie.

Mère célibataire, Regina élevait ses enfants dans des conditions particulièrement difficiles. Elle demanda l'aide des associations juives et d'autres institutions à vocation sociale, ainsi que celle de son père, Jacob Wender, et de tous ceux qu'elle pensait pouvoir solliciter. Bientôt l'argent arriva, mais trop lentement, et il n'y en eut jamais assez. Pendant la guerre, toujours aux prises avec ces problèmes financiers et sans aide de son ancien mari, Regina accepta tous les emplois qu'elle trouvait. L'un des premiers souvenirs de Bobby, alors qu'il était petit, est d'avoir habité une caravane « dans l'Ouest », ce qui pouvait signifier la Californie, l'Idaho, l'Oregon, l'Illinois ou l'Arizona. La famille vécut dans ces différents États avant de s'installer à New York. La flexibilité et le désespoir

de Regina lui firent exercer une étonnante série de métiers : soudeuse, maîtresse d'école, riveteuse, ouvrière agricole, assistante d'un toxicologue et sténodactylo, jusqu'au milieu des années quarante.

Alors âgé de six ans, Bobby examina le labyrinthe, un effort qui ne dura pas plus de quelques secondes. Il leva son crayon court et épais, muni d'une pointe 2B, et se mit à tracer le parcours vers la demoiselle enfermée dans la cellule d'un château, au centre. Pour la sauver, le chevalier armé d'une lance devait trouver le bon point de départ permettant d'arriver jusqu'à elle, puis la sortir de sa prison et la conduire en sûreté. Dans un premier temps, Bobby entra par le coin supérieur droit, il avança rapidement dans les allées, parmi les ronds-points et les barrières, avant d'échouer dans un cul-de-sac, prisonnier et vaincu.

Aussitôt, il effaça ce qu'il avait fait, posa son crayon et étudia le problème qu'il avait sous les yeux : s'il partait d'un autre coin, le bon, il parviendrait à la cellule de la demoiselle. Son regard passa en revue chacun des trois points de départ encore possibles – supérieur gauche, inférieur droit et inférieur gauche –, puis, à rebours, il chercha le chemin qui allait de la princesse au chevalier. Au bout de plusieurs minutes, il constata qu'un seul chemin menait à la jeune fille : celui qui partait du coin inférieur gauche. Maintenant qu'il avait compris le fonctionnement du labyrinthe, il reprit son crayon, défit le nœud gordien et conclut sa tâche.

La suivante consistait à trouver le trésor caché par un chercheur d'or dans un autre labyrinthe encore plus tortueux. Au début, Bobby n'y parvint pas, car il

avait tenté de résoudre l'énigme trop vite, sans avoir suffisamment étudié le problème. De frustration, il lança son crayon, puis en prit un autre, brun, mais cette fois il fit une pause. Bientôt, la solution lui apparut clairement, et il se sentit stupide de ne pas l'avoir vue d'emblée. « Regarde, Joanie ! » lança-t-il fièrement à sa sœur, qui avait onze ans. Elle hocha la tête en signe d'approbation.

Pendant quelque temps, Bobby s'intéressa au Parcheesi, la variante américaine du jeu indien proche de celui des petits chevaux. Il aimait faire avancer ses pions en forme de tigre et d'éléphant à travers les barrages de son adversaire, et il était furieux lorsque, après avoir lancé le dé, il se faisait capturer et renvoyer à la case départ. D'autres jeux de plateau comme Sorry ! & Trouble étaient eux aussi problématiques, car si la malchance contrariait ses plans, il se fâchait et abandonnait la partie. Pour finir, il rejeta tous les jeux de hasard.

Pour occuper le débordant Bobby – de nos jours, on parlerait d'un enfant hyperactif –, Regina acheta des livres tels que *50 énigmes à résoudre pour garçons et filles* et *Énigmes avec un crayon et un esprit pointus*, qui contenaient des labyrinthes, des jeux visuels et des mots croisés. Bobby commençait toujours par les premiers. Plus tard, il tomba amoureux des casse-tête chinois et des puzzles tridimensionnels en forme de véhicule ou d'animal. Il démontait la quinzaine de pièces, les posait au hasard sur la table ou par terre, et mesurait la vitesse à laquelle il arrivait à les remonter. À ses yeux, la vitesse d'exécution était tout aussi importante que la résolution du mystère.

Début 1949, Regina Fischer prit le logement le moins cher qu'elle trouva, et ils s'installèrent – Bobby, Joan et elle – dans l'East 13th Street à Manhattan, en face de l'entrée annexe du célèbre restaurant *Luchow*, où nombre de grands joueurs d'échecs venaient parfois dîner. Les Fischer n'auraient pu se permettre d'en faire autant. Il y avait devant leur porte un escalier de secours rouillé qui courait le long de la façade, et l'appartement ne comptait qu'une petite chambre. Mais le loyer n'était que de quarante-cinq dollars par mois.

Plus bas dans la même rue se trouvait ce qu'on appelle à New York un *candy store*, qui vendait des journaux, des magazines, des jeux, des jouets, des glaces, diverses babioles et, bien sûr, des bonbons. En mars 1949, un jour de pluie peu après le sixième anniversaire de Bobby, sa sœur Joan, qui cherchait un nouveau jeu pour amuser ou occuper son remuant petit frère, acheta un jeu d'échecs en plastique à un dollar au *candy store*. Les pièces creuses mesuraient moins de trois centimètres, et le jeu comprenait un échiquier pliable en carton aux cases rouges et blanches. Joan et Bobby n'avaient jamais vu de jeu d'échecs auparavant, mais ils suivirent les instructions imprimées sur la face intérieure du couvercle, et Joan lisait en s'efforçant de comprendre les règles. Après avoir expliqué quelle pièce correspondait à quel nom, la notice détaillait la façon complexe dont les pièces se déplaçaient : « La Dame peut bouger dans toutes les directions et d'autant de cases que possible, le Cavalier se déplacer en L, et il peut sauter des pièces ou des pions », etc. N'y figuraient que quelques autres indications, le fait que les blancs

débutent, par exemple, et le but de la partie, qui était de faire échec et mat, mais pas de capturer effectivement le Roi.

« Parmi nos connaissances, personne ne jouait aux échecs et nous n'avions jamais assisté à une partie », écrirait plus tard Fischer. Il est impossible de savoir avec certitude si Bobby gagna la première partie qu'il disputa, même si c'est probable, étant donné son goût pour les énigmes à résoudre rapidement et le fait que son premier adversaire eût été sa sœur, guère attirée par les échecs. « Au début, ce n'était qu'un nouveau jeu, se rappelait Bobby, juste un peu plus compliqué. » Joan avait des devoirs à faire – elle était très bonne élève – et se désintéressa bien vite du jeu, car elle n'avait pas le temps, si bien que Bobby apprit à jouer à sa mère. « Elle était trop occupée pour prendre les échecs au sérieux, expliqua plus tard Bobby. Elle pelait des pommes de terre, par exemple, ou raccommodait un vêtement en jouant, ce qui m'agaçait beaucoup, naturellement. Je gagnais, puis je faisais pivoter l'échiquier, je jouais avec ses pièces et la battais une seconde fois. Bientôt, on en a eu tous les deux assez et j'ai cherché quelqu'un d'autre pour jouer régulièrement avec moi. »

Qu'à l'âge de six ans Bobby ait battu aussi bien sa mère Regina, trente-six ans, que sa sœur Joan, onze ans, deux esprits brillants, montre la vitesse à laquelle sa maîtrise des échecs progressait et donne la mesure de son évolution. Sa confiance et son estime de soi augmentaient. Le problème, c'est que ni sa mère ni sa sœur ne voulurent jamais réellement jouer. « Ma mère est une sous-douée des échecs, expliqua

un jour Bobby à un journaliste qui l'interviewait. C'est sans espoir. »

Comme Bobby ne trouvait pas d'adversaire de son niveau, voire pas d'adversaire du tout, il devint son propre rival. Il installait les pièces sur son minuscule échiquier et jouait une partie après l'autre seul, d'abord avec les blancs, puis il retournait l'échiquier, faisant tomber quelques pièces au sol. Il rampait pour les récupérer, les remettait rapidement en place et jouait avec les noirs. S'efforcer d'être plus malin que soi-même exigeait une forme d'esprit bien particulière. Par exemple, les noirs savaient ce que les blancs allaient faire et inversement, car Fischer avait les noirs, mais aussi les blancs. Par conséquent, l'unique façon dont la partie pouvait avoir un sens pour Bobby, c'était d'observer l'échiquier après chaque coup comme si la position avait été nouvelle, en faisant mine de croire qu'il se battait contre un véritable adversaire. Lorsqu'il passait dans l'autre camp, il s'efforçait d'oublier le raisonnement qu'il venait de faire et, en lieu et place, cherchait les pièges ou les embûches que recélait la position de « l'autre », avant de répondre de manière adaptée. Aux yeux de certains, une telle logique paraîtra simpliste ou folle, voire schizophrène. Pourtant cette méthode permit à Bobby d'apprivoiser l'échiquier, les mouvements et le rôle des pièces, et la chorégraphie suivant laquelle une partie pouvait évoluer. « Je finissais toujours par mettre l'autre gars échec et mat », plaisanta-t-il des années plus tard en racontant cette expérience.

À l'automne 1950, Regina quitta Manhattan avec sa famille et s'installa de l'autre côté du pont, à Brooklyn, où elle loua un appartement bon marché au croisement d'Union et de Franklin Street. C'était provisoire, car elle voulait se rapprocher d'un meilleur quartier. En Union soviétique, la guerre l'avait privée de son diplôme de médecin, et elle comptait à présent devenir infirmière. Lorsqu'elle s'inscrivit à l'école d'infirmière de Prospect Heights, les Fischer, famille itinérante et citoyens de nulle part, déménagèrent une nouvelle fois – la dixième en six ans – et s'installèrent dans un deux pièces au 560 Lincoln Place, à Brooklyn, où le loyer mensuel était de cinquante-deux dollars. Jamais embarrassée de devoir solliciter ce dont ses enfants et elle avaient besoin, Regina fit appel à des voisins pour l'aider à transporter, carton par carton, les maigres biens de la famille à quelques rues de distance, de l'autre côté de l'Eastern Parkway, dans ce qui serait leur logement pendant un peu plus longtemps, espérait-elle. L'appartement était au troisième étage sans ascenseur, mais sa proximité avec l'école d'infirmière permettait à Regina de s'occuper des enfants tout en suivant les cours. Bobby et Joan avaient chacun leur chambre, et Regina dormait dans le salon, sur le canapé. L'appartement était bel et bien dans un meilleur quartier, Flatbush Avenue, habité par la classe moyenne juive, où des personnes d'autres origines commençaient à s'installer. À pied, il n'était pas loin du florissant Prospect Park et du jardin botanique, ainsi que d'une des plus belles bibliothèques de la ville, située sur Grand Army Plaza.

Bobby avait alors sept ans et détestait son nouvel environnement. Quand la pluie ou le froid le contraignaient à rester à l'intérieur, il ne trouvait nulle part où jouer, et même les jours de beau temps, Regina n'aimait guère le laisser sortir seul dans la rue. Parfois, Bobby et un garçon qui vivait lui aussi dans l'immeuble montaient et descendaient l'escalier à toute allure, ils se poursuivaient de palier en palier, mais ils se firent si souvent gronder par le propriétaire que le syndic dut afficher un avertissement qui interdisait toute activité physique bruyante. Bobby adorait se mettre debout sur son lit puis sauter, pour voir jusqu'où il pouvait aller. Il atterrissait de plus en plus loin et notait ses progrès, et les voisins du dessous se plaignirent du vacarme et ces concours de saut furent eux aussi interdits. Quand Bobby fut plus grand et qu'il se mit à faire de l'exercice, le syndic intervint une nouvelle fois. Des années plus tard, il commenta : « Quand on me demande d'où vient [ma passion] pour les échecs, je réponds que je la dois à notre propriétaire. »

Quand sa mère était en cours ou qu'elle travaillait, Bobby tolérait tant bien que mal d'être confié aux soins de Joan, qui avait cinq ans de plus. Regina ne s'arrêtait jamais, lorsqu'elle n'avait pas cours elle travaillait comme sténodactylo et, si elle se retrouvait sans emploi, elle touchait une indemnité de vingt-deux dollars par semaine. Elle était également très impliquée dans diverses activités politiques, même si elle faisait toujours en sorte, quand Bobby était petit, qu'il y ait à manger et que quelqu'un – Joan ou une voisine – s'occupe de son fils.

Regina savait que Bobby était un enfant intellectuellement précoce. Au début, elle ne le considérait

pas comme un « prodige ». Certes, il comprenait souvent plus vite qu'elle. Il identifiait rapidement les motifs récurrents et les similitudes, ce qui lui permettait d'en tirer des conclusions logiques, comme le fait que, si une agence bancaire était fermée dans leur rue parce que c'était un jour férié, alors une autre agence dans une autre rue le serait elle aussi.

Le problème de Bobby était la vie en société : dès son plus jeune âge, il suivit ses propres rythmes, en général à l'opposé de ceux qui scandaient le développement des autres enfants. Son principal trait de caractère était une formidable opiniâtreté. Lorsqu'on ne faisait pas ce qu'il voulait, il ne cessait de râler – la nourriture qu'il aimait ou n'aimait pas, l'heure de se coucher (il adorait veiller tard), sortir ou rester à la maison. Au début, Regina savait le prendre, mais quand il eut six ans, son comportement n'obéit plus qu'à ses propres règles. Bobby exigeait de faire ce qu'*il* désirait, quand, où et comment il le désirait.

« À sept ans, Bobby pouvait parler de choses telles que l'infini et réaliser toutes sortes de tours mathématiques, expliqua Joan dans une interview. Par contre, si vous lui demandiez de multiplier deux par deux, il se trompait sans doute. » Il s'agit probablement d'une exagération, même s'il est clair que Bobby détestait apprendre par cœur des choses qui ne le passionnaient pas, ce qui était le cas des tables de multiplication. Prétendre qu'il comprenait la théorie des nombres et le concept de nombres premiers, mais qu'il ne savait pas faire une simple multiplication, est comme affirmer qu'Einstein ne savait pas remplir sa déclaration de revenus.

Regina demanda conseil à des associations et des spécialistes des enfants surdoués pour savoir s'ils avaient des conseils qui aideraient son fils dans son parcours scolaire et favoriseraient sa socialisation avec d'autres enfants. Parfois elle y allait seule et d'autres fois elle traînait Bobby avec elle. À ses yeux, l'éducation était fondamentale. Elle estimait que Joan était stimulée intellectuellement, mais qu'encourager la créativité à la maison n'avait que peu d'effets sur son frère. Bobby ne s'intéressait pas aux livres que Regina, une lectrice avide, empilait partout chez eux. Elle était diplômée de l'université et presque médecin, elle avait enseigné et continuait ses études, et son foyer était le rendez-vous des intellectuels qu'elle rencontrait à l'école ou dans le cadre de ses activités politiques. Les soirs et les week-ends, il y avait souvent de vives discussions autour de la table de la cuisine, parfois avec des amis – des intellectuels juifs pour la plupart. Les sujets abordés étaient généralement la politique, les idées et les questions culturelles. On se disputait à propos d'Israël et de la Palestine, de la possibilité qu'Eisenhower se présente à l'élection présidentielle. Quand deux grands pédagogues, Maria Montessori et John Dewey, moururent en l'espace d'un mois, on parla d'écriture et d'aptitudes à la lecture, en se demandant si ces activités étaient bonnes pour les plus petits. Bobby et Joan étaient là, et le jeune garçon absorbait peut-être un peu de ce qui se disait, même s'il n'intervenait jamais. Des années après, il affirma avoir « détesté » ces bavardages.

De six à douze ans, Bobby passa presque tous ses étés en camp de vacances, dans l'un des trois États autour de New York. Le premier ou le deuxième de ces étés, à Patchogue, Long Island, il trouva un recueil de parties d'échecs commentées. Quinze ans plus tard, lorsqu'on lui demanda avec instance quel était le titre de ce livre, Bobby répondit que c'était *peut-être* les *Meilleures parties d'échecs* de Siegbert Tarrasch, ajoutant que l'auteur, un joueur allemand, était « l'un des dix plus grands maîtres de tous les temps ». Quel qu'eût été le livre, Bobby comprit comment suivre les parties, consignées coup par coup au moyen de la notation conventionnelle (par exemple : e4 pour l'avancée du pion Roi de deux cases).

Le reste du temps, il lui arrivait de s'amuser. Bobby monta sur un cheval qui s'appelait Chub, joua avec un veau noir et blanc, participa à un match de softball et fabriqua un bateau en cours de bricolage ; seulement il n'arrivait toujours pas à se faire des amis. Au bout d'un mois, il envoya l'une des cartes postales déjà timbrées que Regina lui avait données avant son départ et lança cet appel au secours en lettres capitales : MAMAN JE VEUX RENTRER À LA MAISON !

Peu après, Bobby oublia les échecs pendant quelque temps. D'autres jeux et puzzles firent leur apparition chez lui, et le jeu d'échecs, auquel il manquait des pions, fut rangé dans un placard. Pourtant, au bout d'un an, les échecs occupèrent de nouveau ses pensées. Au cours de l'hiver 1950, alors qu'il avait sept ans, Bobby demanda à Regina de lui offrir pour Noël un autre jeu plus grand. Elle lui en offrit un en bois, léger et guère impressionnant, fermé par une

boîte au couvercle coulissant et non verni. Bien qu'il eût ouvert aussitôt son cadeau, Bobby n'y toucha pas pendant un mois. Il n'avait personne avec qui jouer.

Il était souvent seul. En rentrant de l'école, il trouvait généralement l'appartement vide. Sa mère travaillait dans la journée, parfois le soir aussi, et sa sœur était en classe jusque tard dans l'après-midi. Regina s'inquiétait pour lui, mais la vérité, c'est que Bobby était un enfant livré à lui-même, il avait besoin de l'attention qui lui aurait permis d'acquérir un vrai sentiment de sécurité, et il ne la recevait pas. De plus, la situation financière de Regina avait obligé la famille à déménager si fréquemment que Bobby ne se sentait « appartenir » à aucun quartier. Qu'il n'y eût pas de père dans ce tableau n'arrangeait rien.

Regina s'efforçait de prodiguer à son fils tous les encouragements qu'un enfant requiert et aussi l'énergie pour se trouver, en le poussant à faire du sport, à participer à des excursions en famille et à mieux travailler à l'école. Au fil du temps, Bobby se réfugiait de plus en plus en lui-même, à force aussi de lire des livres d'échecs et de rejouer des parties du passé. Les possibilités des échecs rendaient d'une certaine manière moins douloureux sa profonde solitude et son sentiment d'insécurité.

Regina pensait qu'elle pouvait tout apprendre et exceller dans n'importe quel domaine, sauf peut-être les échecs, et que ses enfants avaient eux aussi la capacité de tout dompter. Les assistantes sociales à qui elle se confia lui suggéraient invariablement de mettre Bobby dans une petite école privée où il recevrait plus d'attention et pourrait évoluer à son rythme. Seulement, pour elle, l'argent était

toujours un problème et elle ne pouvait pas se permettre de l'inscrire dans une école payante. Elle ne recevait aucune pension alimentaire de Hans Gerhardt Fischer, même si elle touchait régulièrement, parfois chaque semaine, des chèques de vingt dollars – un montant qui n'était pas négligeable à l'époque – d'un certain Paul Nemenyi, physicien comme Fischer. Regina l'avait rencontré lorsqu'elle était étudiante à l'université du Colorado, à Denver, puis elle l'avait revu à Chicago. C'est peut-être le père biologique de Bobby, une paternité qui n'a jamais été démontrée. Non seulement Regina niait que Nemenyi fût le père de Bobby, mais, d'après ce qu'elle signala officiellement aux services sociaux, elle s'était rendue au Mexique en juin 1942 pour y rencontrer son ex-mari, Hans Gerhardt, et Bobby avait été conçu durant leur rencontre. Pourtant, un lointain parent de Bobby laissa entendre que si Regina avait fait apparaître le nom de Hans Gerhardt sur le certificat de naissance de Bobby, c'est parce qu'elle ne voulait pas qu'il soit considéré comme un bâtard. « Il semble *vraiment* que Paul Nemenyi soit le père de Bobby », soulignait la même personne. Il est également possible que Regina eût ignoré qui était le vrai père, si elle fréquentait Nemenyi au moment de son rendez-vous mexicain avec Hans Gerhardt.

Espérant trouver des garçons prêts à jouer avec Bobby, Regina écrivit au responsable de la rubrique échecs au *Brooklyn Eagle*, pour lui demander s'il connaissait d'autres joueurs âgés de sept ans. Elle y parlait de son fils comme de «[s]on petit miracle ».

Son interlocuteur, Hermann Helms, un vieillard par ailleurs maître, lui répondit qu'elle devrait accompagner Bobby à la bibliothèque de Grand Army Plaza un jeudi soir de ce mois de janvier 1951, afin que l'enfant puisse disputer la partie simultanée que livreraient plusieurs bons joueurs.

En principe, une partie simultanée voit *un* maître passer d'échiquier en échiquier pour affronter plusieurs adversaires. Les échiquiers sont disposés en carré ou en fer à cheval et, quand le maître se présente, chaque joueur joue son coup, puis l'autre répond avant de passer rapidement à l'échiquier suivant.

Accompagné par sa mère, Bobby entra dans la rotonde haute de plafond et fut d'abord étonné par ce qu'il vit dans la bibliothèque. Tout autour de lui, sur les murs de la pièce, des vitrines contenaient des jeux d'échecs insolites ou historiques, prêtés pour l'occasion par des collectionneurs privés. Dans les vitrines étaient également exposés un ensemble de livres grand public consacrés aux échecs et des incunables en allemand. Il y avait un jeu de pièces en céramique inspiré par les illustrations de John Tenniel pour *Alice au pays des merveilles*, deux jeux qui venaient de camps de personnes déplacées, un autre sculpté à la main et un en paille tressée. Chacun de ces jeux avait nécessité plus de cinq cents heures de travail, et l'un d'eux, venu du Guatemala, rappelait l'architecture du Nouveau Monde avant l'arrivée des Espagnols. Tout cela était fascinant pour les visiteurs de l'exposition, mais Bobby, lui, n'était pas venu voir des jeux d'échecs. « Ça ne m'intéressait pas beaucoup », se rappela-t-il. Il était venu jouer.

Ce soir-là, les maîtres jouèrent à tour de rôle, environ une heure chacun. Quand Bobby s'installa pour jouer avec son jeu en bois neuf, le maître qui se présenta devant lui était Max Pavey, un radiologue âgé de trente-deux ans qui avait été champion d'Écosse et de l'État de New York, et qui était alors au sommet de son art. Pavey était le premier maître qu'affrontait Bobby. C'était sans doute aussi la première vraie partie d'échecs qu'il disputait contre un joueur expérimenté. C'était comme si un enfant de sept ans avait disputé quelques jeux au tennis contre ses pairs avant d'affronter John McEnroe.

Une foule de spectateurs se rassemblèrent autour de l'échiquier, tandis que le petit Bobby faisait face à un Pavey sûr de lui dans sa veste en tweed. L'enfant avait un air si solennel en jouant que la scène attira de plus en plus de monde. Il se mit à genoux sur sa chaise, afin d'avoir une vue panoramique des pièces.

Bobby songea à la manière dont il résolvait les énigmes. Il ne devait pas se précipiter. Il savait que la solution était là, quelque part, et qu'il avait juste besoin de temps, d'un peu plus de temps pour la trouver. Pavey, qui brillait dans le jeu rapide – il venait de remporter le titre de champion des États-Unis de la spécialité –, semblait traverser la salle sans étudier les échiquiers ou presque avant de jouer, et il était si vite de retour devant Bobby que l'enfant n'avait pas le temps de choisir le coup à jouer comme il l'aurait voulu. Ce soir-là, il n'y avait que huit joueurs, c'était donc plus difficile pour chacun d'eux d'affronter le maître que si une salle pleine avait ralenti les progrès de Pavey.

Le maître était beaucoup trop fort. En quinze minutes environ, tout en tirant sur sa pipe, Pavey avait pris la Dame de Bobby, mettant fin à la partie. Il tendit généreusement la main à l'enfant. « Bien joué », le félicita-t-il gentiment. Bobby fixa l'échiquier pendant plusieurs secondes. « Il m'a écrasé », dit-il en ne s'adressant à personne en particulier. Puis il fondit en larmes.

Malgré sa mémoire phénoménale, une fois adulte Bobby ne se rappelait pas le détail des coups joués durant la partie qui l'avait opposé à Pavey. Des années plus tard, lorsqu'un ami observa négligemment que Bobby avait sans nul doute eu la certitude de remporter ce premier match contre un maître, il eut droit à une vive réprimande : « Bien sûr que non ! » Il affirma que Pavey y était probablement « allé doucement » avec lui et qu'il avait été surpris de tenir un quart d'heure contre un tel joueur. Qu'il eût pleuré montrait à quel point son rapport aux échecs devenait de plus en plus passionné et qu'à sept ans déjà il ne se considérait pas comme un amateur. Il reconnut par la suite que cette partie avait beaucoup contribué à le motiver.

Ce soir-là, Carmine Nigro avait assisté au tournoi. C'était un petit homme chauve dans la quarantaine, que Bobby décrivait comme « jovial ».

Nigro étudia de près la partie qu'avaient livrée Pavey et Fischer. Il apprécia à leur juste valeur les coups joués par Bobby. Ils n'étaient pas éclatants, mais pleins de bon sens, surtout de la part d'un débutant. La concentration de l'enfant était si totale qu'elle semblait gommer la réalité et la foule qui l'entouraient. Une fois la partie terminée, Nigro s'approcha de Regina et Bobby. Il se présenta :

il venait d'être élu président du Brooklyn Chess Club et invita Bobby à venir au club n'importe quel mardi ou vendredi soir. Non, il n'y aurait pas de frais d'adhésion à payer, assura l'homme à Regina. Dès le lendemain soir, elle amena Bobby au club, qui se trouvait dans l'ancienne Brooklyn Academy of Music.

2

Une obsession d'enfance

Quand Bobby, âgé de sept ans, entra pour la première fois au Brooklyn Chess Club accompagné de sa mère, un vendredi soir de janvier 1951, il avait tout d'une anomalie. C'était d'ailleurs le premier enfant qu'on autorisait à y pénétrer. Même l'apparition de Regina Fischer était insolite : il n'y avait aucune autre femme présente et, à l'époque, le club n'en comptait pas dans ses effectifs, comme c'était le cas de beaucoup d'autres à travers le pays.

En tant que nouveau président, Carmine Nigro annonça que Bobby était son invité et qu'on l'accepterait comme membre. Personne n'eut la témérité de contester cette décision. Dans de nombreux clubs, non seulement aux États-Unis mais partout dans le monde, la tradition voulait que les enfants ne s'y fassent pas entendre et pas davantage voir. Même Emanuel Lasker, qui finit par devenir champion du monde, se vit refuser l'adhésion dans le club de son village allemand quand il était enfant, malgré son indéniable génie.

Fondé juste après la guerre de Sécession, le Brooklyn Chess Club était l'un des plus prestigieux du pays. Il était hébergé par l'imposante et

solennelle Brooklyn Academy of Music, où Enrico Caruso et Geraldine Farrar avaient chanté. Le club s'était distingué lors des compétitions annuelles de la Metropolitan Chess League, où il en avait vaincu des dizaines d'autres dans la région de New York. Pourtant, Bobby ne semblait pas impressionné par les joueurs penchés sur leur partie et enveloppés par un nuage de fumée.

La salle était silencieuse, on n'entendait que le bruit des pièces qui s'abattaient parfois sur un échiquier en signe de colère. À l'issue d'une partie, il arrivait qu'un joueur demande : « Si j'avais bougé la Tour à la place du Fou, qu'est-ce que tu aurais fait ? » ou bien, dans un murmure d'indignation : « Je n'avais pas vu le piège. Tu t'en tires bien, avec la nulle. » Invariablement, on parlait en chuchotant, même si celui qui s'exprimait était agacé. Bobby regarda autour de lui, émerveillé, saisissant une partie du jargon et s'efforçant de comprendre le reste.

Pour Bobby, le problème qui apparut presque aussitôt ce soir-là était surtout dans la tête de ses adversaires plus âgés. Aucun des vétérans du club ne voulait affronter un enfant, d'autant moins que Bobby semblait avoir à peu près cinq ans. Un chœur de semelles pressées envahissait la pièce haute de plafond dès que quelqu'un proposait de « donner sa chance à Bobby ». *C'est bien assez dur de perdre contre l'un de ses pairs, mais si ça m'arrive contre un gosse de sept ans ? La honte ! J'y laisserais ma réputation !* Tel était le sentiment qui dominait. Sous la pression de Nigro, quelques anciens consentirent tout de même à jouer une ou deux parties contre Bobby.

C'étaient pour la plupart des compétiteurs expérimentés, certains presque aussi forts que Max Pavey. Mais ils comprirent bientôt qu'ils n'avaient rien à craindre, car ce soir-là Bobby perdit toutes ses rencontres.

Malgré les défaites, Bobby revenait régulièrement, il en voulait encore. Il devint un habitué et même une sorte d'attraction. Le spectacle de ce jeune garçon en plein combat psychologique avec un juge, un médecin ou un professeur d'université qui avaient huit ou dix fois son âge était le plus souvent accueilli avec joie et émerveillement. « Au début, je perdais tout le temps et j'en souffrais », raconta Bobby par la suite. Les vainqueurs se moquaient impitoyablement de lui : « *Fish !* » lui lançaient-ils, « poisson », un terme habituel pour désigner un joueur particulièrement faible, car Bobby venait de commettre une bourde de débutant. L'insulte était d'autant plus blessante qu'elle ressemblait à son nom de famille, et que Bobby détestait ce mot. Par la suite, pour parler des mauvais joueurs, il employait le mot « tocard » et, moins souvent, « minable » ou « nul ».

Nigro était un expert, il avait presque le niveau de maître et avait pressenti le potentiel de Bobby. Sachant que l'enfant n'avait pas de père, il joua le rôle de mentor. Il devint son professeur, l'invitait chez lui tous les samedis et le faisait jouer contre son fils Tommy, à peine plus jeune que Bobby, mais déjà meilleur. Tommy était prêt à affronter Bobby, seulement il ne voulait pas que son père lui enseigne le jeu. Durant cette phase d'apprentissage, Nigro augmentait significativement l'argent de poche de

son fils s'il voulait bien rester assis assez longtemps pour apprendre la tactique aux échecs.

Dès que Bobby eut maîtrisé les bases, Nigro se concentra sur les différentes manières de jouer ce qu'on appelle une ouverture, car les deux premiers coups peuvent décider du sort d'une partie ou du moins peser sur son déroulement. Ces coups ou « lignes » suivent des chemins bien connus, répertoriés depuis des siècles, et les joueurs qui veulent progresser ont intérêt à les connaître et les mémoriser. Comme il existe d'innombrables variantes possibles, pour la plupart des joueurs il est bien difficile d'en retenir ne serait-ce qu'une petite partie. Par exemple, il y a 400 situations possibles une fois que les deux joueurs ont joué un coup chacun et 72 084 après deux coups – même si toutes ne sont pas bonnes, naturellement. Bobby se consacra avec zèle à la tâche immense d'apprendre les plus efficaces. « M. Nigro n'était peut-être pas le meilleur joueur du monde, mais c'était un excellent enseignant. Notre rencontre a sans doute joué un rôle décisif dans ma poursuite des échecs », expliqua-t-il par la suite en parlant de ce régime éprouvant.

Nigro n'avait aucune difficulté à former Bobby. L'enfant attendait sa leçon hebdomadaire avec impatience et il fut bientôt meilleur que Tommy. « J'ai commencé à me rendre chez M. Nigro le samedi, en plus du vendredi soir au club. Souvent, ma mère était de garde le week-end, et elle était ravie que j'y aille [chez M. Nigro]. »

En 1952, à moins de neuf ans, Bobby participa à sa première compétition. Un groupe de protégés de Nigro remporta la première manche sur le score de cinq à trois, et on n'a pas conservé celui de la seconde.

Bobby gagna sa première partie et obtint la nulle contre Raymond Sussman, dix ans, fils d'un dentiste, Harold Sussman, maître classé sur le plan national. C'était de bon augure. Le Dr Sussman était également photographe amateur et il fit des portraits de Bobby qui, des années plus tard, parvinrent jusqu'aux archives Fischer. Comme de juste, Sussman devint en outre le dentiste de Bobby. « Il avait des dents superbes », se rappelait-il.

Cet été et cet automne-là, Bobby joua régulièrement avec le cousin septuagénaire de son grand-père, Jacob Schoenberg, qui vivait lui aussi à Brooklyn. Regina emmenait l'enfant lorsqu'elle devait soigner le vieillard et Bobby jouait contre lui pendant que le vieil homme était assis sur son lit. Des années après, Bobby ne se rappelait pas si Schoenberg était fort ni le nombre de parties qu'ils avaient disputées, mais au ton de sa voix on comprenait qu'il avait été marqué par cette expérience, moins par le déroulement des parties que par la rencontre avec un membre de la famille, certes lointain. C'était un rituel bien trop rare à ses yeux.

Carmine Nigro était musicien professionnel et enseignait divers styles de musique. Comme Bobby était une véritable éponge, en mesure d'absorber la richesse des échecs, Nigro essaya de l'intéresser également à la musique. Les Fischer ne possédaient pas de piano, si bien que Nigro entreprit de lui apprendre à jouer de l'accordéon et lui prêta un modèle douze basses un peu cabossé afin qu'il puisse s'entraîner chez lui. Bientôt, Bobby sut jouer *Beer Barrel Polka* et d'autres morceaux, et il se sentit assez compétent pour se produire lors de plusieurs fêtes de son école. Au bout d'environ un an, il décida

néanmoins que le temps qu'il consacrait à l'accordéon entravait son étude des échecs. « Au début, je me débrouillais assez bien, raconta Bobby après coup. Mais les échecs m'attiraient plus et j'ai mis l'accordéon de côté. »

Jusqu'à l'âge de dix ans, le programme que suivait Bobby était routinier. Il allait au Brooklyn Chess Club tous les vendredis soir, tandis que Regina l'attendait dans les vestiaires, en lisant un livre ou en révisant ses cours d'infirmière. Puis, le samedi en fin de matinée, Nigro venait le chercher en voiture et, si Tommy Nigro n'avait pas envie de jouer, comme c'était souvent le cas, il conduisait Bobby au Washington Square Park, dans Greenwich Village, pour qu'il dispute des parties sur les tables en plein air. Nigro avait un autre objectif. Bobby était un joueur un peu lent, alors que les compétiteurs du parc étaient tout le contraire. Nigro pensait qu'ils n'accepteraient pas toujours le rythme nonchalant de l'enfant et que cela le forcerait à accélérer sa façon de jouer, donc de penser.

Pour devenir plus performant, Bobby passa des heures après l'école à la bibliothèque de Grand Army Plaza, à lire tous les livres sur les échecs ou presque qui figuraient dans les rayons. Il devint un habitué, si sérieux qu'une photographie le montrant occupé à lire parut en 1952 dans le bulletin de la bibliothèque, avec son nom en guise de légende. C'était la première photo de lui qu'on publiait quelque part. Au bout de quelques mois, il s'aperçut qu'il pouvait suivre les parties et les illustrations dans les livres sans se servir d'un échiquier. Quand les variantes étaient trop complexes ou trop longues, il empruntait l'ouvrage et, chez lui, assis devant son jeu, il rejouait les parties

des maîtres anciens, en s'efforçant de comprendre et de mémoriser les raisons de la victoire... ou de la défaite.

Bobby lisait des livres et des magazines consacrés aux échecs en mangeant mais également dans son lit. Il installait son échiquier sur une chaise à côté, et la dernière chose qu'il faisait avant de s'endormir, et la première quand il se réveillait, c'était examiner les positions ou les ouvertures. Tant de sandwichs au beurre de cacahuètes et à la confiture, de bols de céréales et d'assiettes de spaghettis furent avalés pendant que Bobby rejouait et analysait des parties que les miettes et les restes de nourriture s'incrustaient dans les créneaux de ses Tours, la croix de ses Rois, la couronne de ses Dames et les mitres de ses Fous. Ces traces de nourriture n'étaient jamais éliminées. Des années plus tard, lorsqu'un collectionneur d'échiquiers put enfin acquérir le jeu dans cet état et le fit nettoyer, Bobby en fut fort indigné : « Vous avez tout gâché ! »

Pas même quand il prenait son bain il ne renonçait à jouer. Les Fischer n'avaient pas de douche en état de marche, seulement une baignoire et, comme beaucoup d'enfants, Bobby avait besoin qu'on le force un peu pour qu'il fasse sa toilette au moins une fois par semaine. Regina fixa pour lui le rituel du bain au dimanche soir, et elle le portait pratiquement dans la baignoire. Lorsqu'il était dans l'eau, elle posait une vieille porte de buffet en travers pour former une sorte de plateau, puis elle lui apportait son jeu d'échecs, une brique de lait et le livre qu'il étudiait alors, et l'aidait à préparer l'échiquier. Bobby passait parfois des heures à tremper ainsi, fasciné par les parties des champions et, fripé

comme une prune, il ne sortait de l'eau que sur l'insistance de Regina.

Les neurones de Bobby semblaient renfermer les possibilités et les limites de chaque pièce, dans n'importe quelle position, enregistrées en vue d'une utilisation future. Elles étaient là, stockées dans sa mémoire, au fond d'une caverne de pensées abstraites : des informations et des idées sur les pions, les cases à occuper, à écarter ou à ignorer, tout cela au bon rythme et en parfaite synchronisation. En étudiant le jeu des maîtres passés et présents, Bobby semblait se l'approprier et retenir quelque chose de chacun d'eux : l'habileté combinatoire intuitive de Rudolf Spielmann, l'accumulation de petits avantages telle que Wilhelm Steinitz en avait fait la démonstration, la science presque mystique qui permettait à José Capablanca d'éviter les complications, le flou profond et magnifique d'Alexandre Alekhine. Comme un maître le dirait un jour : « Bobby respirait la littérature des échecs. Il se souvenait de tout et cela devenait une partie de lui. » L'enfant – puis l'homme – avait un but cognitif essentiel, qu'il n'évoquait pas explicitement : il voulait *comprendre*.

Il aimait rejouer ce qu'on appelle des parties miniatures, qui durent moins de vingt coups, comme s'il s'agissait de faire ses gammes, de créer une petite œuvre à part entière, en suivant généralement une seule idée forte.

Les livres pour débutants tels qu'*Une invitation aux échecs* et d'autres aussi basiques furent rapidement mis de côté par Bobby, qui se passionna pour des volumes plus complexes comme *Ouvertures pratiques aux échecs* et *Finales de base aux*

échecs, les deux volumes de *Mes meilleures parties* d'Alexandre Alekhine, et un ouvrage qui venait d'être publié, *Cinq cents parties de maîtres*. Il était aussi très intéressé par la compilation des *Parties d'échecs* de Paul Morphy, qui soulignait le génie tactique du grand joueur et son adhésion à trois principes essentiels : déployer rapidement ses pièces, occuper ou conquérir le centre de l'échiquier, être mobile – la nécessité de libérer les lignes, rangées, colonnes, et aussi les diagonales. Bobby retint ces trois leçons et s'en servirait pendant toute sa carrière. Il expliqua un jour au grand maître Shelby Lyman qu'il avait lu des milliers de livres sur les échecs et retenu le meilleur de chacun.

Il faut souligner que ces textes n'étaient pas faciles à lire même pour un joueur adulte expérimenté, car ils ne sont accessibles que si l'on a la volonté de dominer l'abstraction des échecs. Qu'un enfant de huit ou neuf ans ait eu le pouvoir de concentration permettant de les dévorer était tout à fait insolite. Que le même garçon eût été en mesure de comprendre et de digérer ce qu'il lisait paraissait rien de moins qu'exceptionnel. Plus tard, Bobby placerait la barre encore plus haut en lisant des livres sur les échecs dans plusieurs langues.

À l'école, le parcours de Bobby était plus erratique. Outre les camps d'été, le premier établissement qu'il fréquenta fut la Brooklyn Jewish Children's School, un jardin d'enfants, où on lui fit répéter comme un perroquet des chants de Hanoukka et de Pourim, en anglais et en yiddish, une langue qu'il ne connaissait pas. Il n'arrivait pas à être ami avec les autres enfants. Au début,

il ne comprenait pas à quoi servait une *dreidel*, la toupie de Hanoukka, et n'aimait pas porter un uniforme – une chemise blanche et un pantalon repassé. Et, dans les vestiaires, il avait sans doute remarqué que son pénis n'était pas comme celui des autres : en effet, il n'était pas circoncis. Au bout de quelques semaines, Regina le retira du jardin d'enfants. Elle était juive, certes, mais pas pratiquante, et Bobby n'avait pas eu de *brit milah*, la cérémonie de circoncision qui, pour les garçons juifs, a généralement lieu le huitième jour après la naissance. Plus tard, il affirma qu'il n'avait reçu aucune éducation en matière de traditions juives et de théologie, et qu'il n'avait jamais assisté à un office dans une synagogue. Peut-être avait-il seulement oublié.

Les efforts de Regina et Joan pour l'intéresser au travail scolaire restaient le plus souvent lettre morte. Bobby pouvait se concentrer sur un puzzle ou une partie d'échecs pendant des heures, mais s'il devait lire, écrire ou faire des maths, il s'agitait et devenait intenable. Fréquenter les écoles publiques de Brooklyn était également un problème. C'était un solitaire, toujours à l'écart des autres enfants, peut-être par timidité maladive ou par crainte de la compétition. À neuf ans, il avait déjà fréquenté six écoles différentes – deux par an –, qu'il avait toutes quittées parce qu'il avait de mauvaises notes ou qu'il ne supportait pas les enseignants, ses camarades, voire l'environnement. De frustration, Regina mit Bobby dans une école pour jeunes surdoués. Il y passa un jour et refusa d'y remettre les pieds.

Pour finir, elle trouva une école qui semblait adaptée à ce fils problématique. À l'automne 1952, alors que Bobby avait neuf ans, avec l'aide d'une bourse d'études, Regina put l'inscrire à la Community Woodward School, une école progressiste fréquentée par environ cent cinquante élèves. L'établissement se trouvait dans un impressionnant *brownstone* qui avait été un immeuble d'habitations avant de devenir l'une des plus belles écoles de Brooklyn. Sa philosophie s'inspirait des idées de Johann Heinrich Pestalozzi, un éducateur suisse du XVIII^e^ siècle qui s'opposait aux exercices de mémorisation et à la discipline stricte, et se concentrait sur le développement de l'individu à travers une série de techniques expérimentales. L'école valorisait l'idée d'*Anschauung*, une vision personnelle des choses, individuelle et propre à chaque enfant. Les chaises et les pupitres n'avaient pas de place fixe, comme c'était le cas dans la plupart des écoles, et on encourageait les enfants à ignorer la différence entre les études et le jeu. Les élèves se déguisaient en costume d'époque pour apprendre les débuts de l'histoire américaine, par exemple, et on leur enseignait à coudre, à raccommoder des tapis et à écrire avec une plume.

La vision de Bobby, c'étaient les échecs et ce qu'ils signifiaient à ses yeux. Il montrait déjà un vrai talent pour ce jeu et l'école toléra cette passion, en pensant qu'il apprendrait aux autres à jouer, mais aussi parce que les tests avaient révélé un QI astronomiquement haut de 180.

Le point culminant de son évolution sociale et physique à la Community Woodward School fut atteint lorsqu'on le prit dans l'équipe de base-ball, et il commença alors à sortir de sa coquille. Il tomba

amoureux de ce sport et pouvait entendre les rugissements de la foule, non loin à Ebbets Field, le stade des Brooklyn Dodgers, qu'il soit chez lui ou à l'école, et bien sûr quand il allait voir des matchs avec sa classe. Il était doué pour relancer et frapper même si, bien qu'il fût rapide, ce n'était pas un coureur particulièrement coordonné. « Ici, il a converti beaucoup de gens aux échecs, affirma par la suite un de ses professeurs. Il battait facilement tout le monde, y compris les enseignants qui savaient jouer. Qu'importe à quoi il jouait, au baseball dans la cour ou au tennis, il fallait qu'il soit devant les autres. S'il était né près d'une piscine, il serait devenu champion de natation. Mais ça a été les échecs. »

Un jour, Bobby grimpa à toute vitesse les trois volées de marches qui menaient à la sécurité de sa maison, qu'il trouva vide. Joan était encore en classe et y resterait tard pour son club de biologie. Regina suivait ses cours à l'école d'infirmière, puis elle irait étudier à la bibliothèque et, après ça, assurerait la garde de nuit. Il tomba sur quelques mots, rédigés au stylo dans un carnet à spirale bleu qui était posé sur une chaise dans la cuisine.

Cher Bobby, finis soupe et riz. Lait au frigo. Je passerai peut-être après 3 heures déposer les courses et je repartirai. Bises, M.

Dans la vie de Bobby, être seul à la maison était une situation par défaut, depuis l'époque où Regina avait senti qu'elle pouvait laisser son fils

sans surveillance, et cette solitude constante favorisa peut-être son investissement massif dans les échecs. Assis devant son échiquier, souvent à la table de la cuisine, un livre d'échecs ouvert près de lui, les pièces devenaient ses compagnons, le livre son mentor. Pourtant, ni la solitude ni l'apprentissage n'étaient faciles à vivre. Il aurait voulu avoir un ami, un garçon qui jouerait et partagerait ses aventures avec lui. Cependant, comme les échecs occupaient déjà l'essentiel de son temps, de ses pensées et de sa passion, cet ami potentiel devait non seulement jouer aux échecs, mais aussi être assez fort pour mériter son attention et sa loyauté.

Un besoin compulsif le poussait à la conquête des mystères de l'échiquier, et cette nécessité canalisait sa concentration pendant des heures d'affilée. Il se sentait mieux dès que le halo de la lumière hivernale cessait de traverser les volets cassés de la cuisine, car il interférait avec ses réflexions. Quand sa sœur Joanie ou sa mère Geenie – comme leurs amis les appelaient – étaient de retour en fin d'après-midi ou en début de soirée, elles trouvaient parfois Bobby plongé dans la pénombre de l'appartement : il ne savait pas que les lumières étaient éteintes ou s'en fichait, et il fixait l'échiquier, perdu dans une rêverie tactique ou stratégique.

Même si Regina pensait que Bobby était assez indépendant, le fait qu'il passe autant de temps seul à la maison l'inquiétait, et elle avait commencé à chercher quelqu'un pour rester avec lui, une forme de compagnie. L'argent était un problème : même un paiement symbolique était une somme difficile à réunir. Elle fit donc paraître l'annonce suivante

dans le journal du Brooklyn College, non loin de chez eux :

Ch. baby-sitter pour enfant 8 ans 1/2. Soirs et qq week-ends, contre chambre et utilisation cuisine. Sterling 3-4110. 19-21 h.

Un jeune étudiant en mathématiques – qui jouait d'ailleurs aux échecs – répondit à l'annonce, puis se désista pour des raisons inconnues. Bobby resta seul.

Contrairement à Joan, Bobby ne semblait guère intéressé par l'école et, chaque fois que Regina l'aidait à faire ses devoirs, il ne lui accordait que peu d'attention, trop impatient de retourner au jeu. Elle avait le plus grand mal à vaincre une telle réticence : « Je veux jouer aux *échecs* ! » répétait-il, aussi hautain qu'un prince s'adressant à son domestique. Et il regagnait l'échiquier sans la permission de sa mère, laissant ses devoirs en suspens.

Non que Bobby eût rejeté le sérieux de sa mère et de sa sœur, simplement, il se consacrait à l'acquisition d'un autre type de compétences : les échecs. La différence, c'est qu'il était plus important à ses yeux d'apprendre à gagner une finale de Tour et pion contre Tour que de comprendre ce qu'était la séparation des pouvoirs en démocratie, ou de savoir où on plaçait la virgule dans une longue division. Les trois Fischer étaient tels des talmudistes qui étudient sans cesse : Joan ses livres de classe, Regina ses ouvrages de médecine et Bobby les dernières revues d'échecs. Souvent, l'appartement baignait dans l'atmosphère d'une bibliothèque publique.

L'une des rares passions de Bobby qui n'était pas liée aux échecs se manifesta sans prévenir durant l'été

de ses huit ans, en 1951, quand Regina l'envoya à la Venderveer Nursery School, un centre de loisirs de Brooklyn. En dépit de son nom, l'école acceptait en camp de vacances des enfants plus âgés, et Bobby eut une place dès la fin des cours. Regina ou Joan l'y déposaient le matin et passaient le chercher en fin d'après-midi. Bobby pensait qu'il détesterait le camp – ou, en tout cas, qu'il ne l'aimerait guère –, mais, à sa propre surprise, il suivit nombre des activités physiques qu'on y proposait. Ce qui comptait le plus pour lui, c'était la grande piscine découverte de Venderveer, où il apprit à nager.

Par la suite, chaque été, dans l'un des camps de vacances qu'il fréquentait quand il ne s'entraînait pas aux échecs, Bobby passait un test de natation de la Croix-Rouge, et bientôt il atteignit le niveau intermédiaire, puis avancé. Né sous le signe des Poissons, il adorait l'eau, surtout si nager signifiait faire la course contre d'autres enfants. Il était rapide, déterminé et vif, et dès que le moniteur de natation poussait un coup de sifflet Bobby plongeait, souvent il était dans l'eau quand les autres nageurs étaient encore dans les airs. La natation lui offrait la possibilité de l'exercice et d'entraîner son corps, de le détendre après des heures immobile sur une chaise, devant un échiquier ou avec un livre. Il découvrit qu'il aimait bouger dans l'eau et qu'il adorait la compétition en elle-même, qu'il s'agisse de nager ou de jouer aux échecs. C'était à peu près tout ce qu'il aimait faire.

Regina se mit à craindre pour l'avenir de son fils s'il ne prenait pas les études plus au sérieux. Surtout, elle craignait que son intérêt pour les échecs ne vire à l'obsession. Elle avait le sentiment qu'ils l'absorbaient tellement qu'il n'était jamais vraiment en contact avec

la réalité environnante, que les échecs étaient une addiction qu'il ne pouvait pas – et ne voulait pas – contrôler, et qu'au final, lorsqu'il aurait éliminé tout le reste, cette passion fortuite gâcherait sa vie.

Pour Regina, évoquer avec Nigro l'excès d'engagement de Bobby dans les échecs était une entreprise désespérée. En effet, Nigro ne cessait d'encourager l'enfant à jouer plus, à étudier, à participer à des tournois. Bobby devint son protégé et son partenaire aux échecs. C'était un homme attentionné, qui connaissait les difficultés financières de Regina, et jamais il ne lui fit payer la moindre leçon, que ce soit d'échecs ou de musique. Nigro et Bobby se mirent à disputer ensemble des parties à la pendule, ils disposaient de deux heures chacun – la durée normale des parties officielles – et à chaque rencontre Bobby semblait un peu plus fort, ce qui l'incitait à étudier davantage, jusqu'à ce qu'il batte Nigro la plupart du temps.

Un Bobby consterné apprit que Regina voulait l'envoyer chez un psychologue, afin qu'on détermine au moyen de tests si l'on pouvait tempérer sa dévorante passion des échecs. Lorsqu'elle accompagna Bobby chez le Dr Harold Kline, pédopsychiatre au Brooklyn Jewish Hospital, il se montra tout sauf coopératif. Voyant cela, le Dr Kline ne lui fit subir aucun des multiples tests de personnalité, d'intelligence ou d'orientation dont il se servait pour évaluer les enfants, et il se contenta de lui parler. « Je ne sais pas, répondit tristement Bobby quand il lui demanda pourquoi il passait autant de temps à jouer aux échecs au lieu de faire ses devoirs. Je le fais, c'est tout. » Puis, après lui avoir simplement conseillé de ne pas négliger l'école, le psychiatre invita l'enfant à sortir

et expliqua à Regina qu'elle ne devait pas s'inquiéter pour son fils, car les enfants sont souvent attirés, voire obsédés par des jeux, des jouets, des sports ou d'autres choses, et au bout d'un moment perdent tout intérêt ou prennent leurs distances avec une activité trop exigeante. Non, il ne pensait pas que Bobby souffrait de névrose et ne recommandait pas de thérapie. Du reste, le terme « névrose » n'expliquait rien, ajouta-t-il, en soulignant que Bobby ne faisait de mal ni à lui-même ni à personne d'autre. Les échecs lui permettaient de développer ses capacités et elle devait l'autoriser à jouer aussi souvent qu'il le voulait. Son refus du travail scolaire était un léger désordre commun à de nombreux enfants, mais son étude des échecs, une activité intellectuelle, le compensait. Peut-être devrait-elle présenter les devoirs comme une sorte de jeu, suggéra-t-il, car cela piquerait son intérêt.

Pas tout à fait rassurée, Regina demanda un second avis. Elle découvrit un neuropsychiatre qui n'était pas analyste et travaillait pour le gouvernement, le Dr Ariel Mengarini, par ailleurs maître aux échecs. Mengarini aimait tant y jouer qu'il se reconnut dans la passion de Bobby. Il avoua à Regina qu'il était lui aussi un fanatique du jeu et souligna une chose qu'elle ne voulait absolument pas entendre au sujet de son fils : « Je lui ai dit que je pourrais lui citer un tas d'autres activités bien pires que les échecs et qu'elle devait le laisser faire à sa manière. »

Peu à peu, les performances de Bobby au Brooklyn Chess Club s'améliorèrent. Cela prit quelques années, difficiles et parfois décourageantes, mais il finit par gagner la plupart des parties qu'il disputait. De leur côté, ses adversaires étaient impressionnés par sa ténacité et ses signes évidents de progrès. « J'avais

déjà lu la plupart des livres de la bibliothèque près de chez nous et je commençais à vouloir les miens », raconta par la suite Bobby en se remémorant cette époque. Nigro lui donna ou prêta divers ouvrages, et Regina lui permettait d'en acheter un de temps en temps, quand elle avait un peu d'argent en plus. Les trente-deux cents d'argent de poche quotidien que recevait Bobby ne suffisaient guère pour acheter des livres – et quand il grandit, la somme fut portée à quarante, puis à soixante, qu'il dépensait en lait chocolaté au déjeuner et en barres de céréales au goûter.

Dès que Nigro avait fini de lire son exemplaire de la *Chess Review* ou de *Chess Life*, il le donnait à Bobby, qui se passionna pour les deux revues, non seulement à cause des nombreuses parties stimulantes et instructives qu'on y présentait, mais aussi parce qu'elles lui donnaient l'occasion de découvrir les grands champions. Parcourir ces magazines était, pour les échecs, comme de lire la vie des généraux romains par Plutarque ou les portraits d'artistes par Vasari. C'était une source d'inspiration.

Puis, au cours de l'été 1954, Bobby eut la possibilité de voir à l'œuvre quelques-uns des géants dont il avait lu les exploits. L'équipe d'Union soviétique venait exceptionnellement jouer sur le sol américain.

Dans cette période d'hystérie anticommuniste, alors qu'il suffisait de lire *Le Capital* de Marx ou de porter une cravate rouge pour se faire traiter de communiste, le président de la Fédération américaine des échecs, Harold M. Phillips, un avocat qui avait défendu Morton Sobell quand les époux Rosenberg avaient été convaincus d'espionnage, avoua, presque soulagé, qu'il s'attendait à être appelé d'un jour à

l'autre devant la Commission sur les activités anti-américaines et accusé de communisme, uniquement parce qu'il avait invité les Soviétiques. Mais cela ne se produisit pas.

Il est important de souligner tout ce qui séparait à l'époque les équipes américaines et soviétiques. Les Soviétiques n'étaient pas seulement des joueurs professionnels, c'étaient des grands maîtres internationaux, un titre qu'on donne aux joueurs les mieux classés lorsqu'ils se sont distingués dans les grandes compétitions. Le tsar Nicolas II fut le premier à décerner ce titre en 1914, on s'en servait encore en 1954 et on s'en sert toujours aujourd'hui.

Les joueurs soviétiques étaient rémunérés par leur gouvernement et, souvent, on leur offrait une datcha afin qu'ils s'y retirent, étudient et préparent les tournois. À l'époque, ces grands maîtres étaient parés du même prestige dans la société soviétique qu'une vedette de cinéma ou un sportif célèbre dans l'Amérique actuelle. Quand Mikhaïl Botvinnik, qui devint champion du monde d'échecs, allait au Bolchoï, il recevait une standing ovation. Au milieu des années cinquante, la fédération soviétique comptait quatre millions de membres, et non seulement les échecs étaient obligatoires à l'école élémentaire, mais c'était même une activité extrascolaire imposée. Les enfants qui avaient du talent bénéficiaient d'un entraînement particulier et travaillaient face à face avec des grands maîtres choisis qui formaient la prochaine génération de champions internationaux. Un tournoi vit même s'affronter jusqu'à sept cent mille participants. Promouvoir les échecs était plus qu'une politique nationale, y jouer était un usage profondément enraciné dans la culture du pays, et on aurait dit que tout le monde

– hommes, femmes et enfants ; paysans, fonctionnaires et médecins – jouait aux échecs.

Trois jours avant la rencontre, on pouvait lire dans un éditorial du *New York Times* : « Il est devenu douloureusement évident pour leurs adversaires que les Russes jettent sur l'échiquier la même ferveur, la même compétence et la même spectaculaire dévotion à leur cause que le ministre Molotov apporte à la table des négociations diplomatiques. Ils viennent pour gagner, à la gloire de l'Union soviétique. Y parvenir signifie recevoir des acclamations chez soi et faire avancer la propagande à l'étranger. » Pour les Soviétiques, les échecs n'étaient pas un simple jeu : c'était la guerre, une guerre moins froide qu'on ne pouvait le croire.

La Fédération américaine des échecs n'avait alors que trois mille licenciés, aucun programme national pour promouvoir la discipline ni former les enfants, et un seul grand maître international en activité, Samuel Reshevsky, à qui ce statut rapportait la somme faramineuse de deux cents dollars par mois, un pécule offert par quelques généreux donateurs en signe d'admiration. En supplément, il gagnait environ sept mille cinq cents dollars par an grâce aux exhibitions et aux cours qu'il donnait. On racontait – à tort – qu'il ne possédait même pas d'échiquier.

À bien des égards, la rencontre à venir faisait penser à un match entre une franchise NBA et une équipe universitaire : il n'était pas impossible que les universitaires gagnent, mais ils avaient moins d'une chance sur mille d'y arriver.

Le mercredi 16 juin, Bobby Fischer, vêtu d'un polo à manches courtes, arriva au Roosevelt Hotel escorté par Nigro, pour assister à la première journée

de cet affrontement historique. C'était la première fois que le jeune garçon entrait dans un hôtel et il leva les yeux vers la grande horloge au sommet de l'escalier, puis remarqua des visages familiers qui pénétraient dans la salle de bal. Il reconnut plusieurs membres du Brooklyn Chess Club et aussi quelques habitués du Washington Square Park. Il prit sagement place dans l'auditorium, comme s'il s'était agi des Oscars des échecs, et son regard balaya la scène, « les yeux écarquillés d'émerveillement », comme l'observa Nigro.

Sur scène, devant un rideau de velours, deux drapeaux flottaient : d'une part la bannière étoilée, de l'autre l'immanquable et imposant étendard écarlate de l'Union soviétique, avec son marteau et sa faucille. Dessous, sur toute la largeur du podium, étaient disposées les huit tables où se disputeraient les parties. Avec leurs échiquiers et leurs pièces, elles n'attendaient plus que les joueurs. Mille cent spectateurs étaient dans la salle, plus que pour toute autre compétition d'échecs dans l'histoire américaine.

Puis les joueurs firent leur apparition sur scène, attendirent le signal de l'arbitre et s'assirent. Le joueur soviétique David Bronstein demanda un verre de jus de citron – non, pas de la limonade : du vrai jus de citron pressé, insista-t-il – qu'il vida d'un trait, paraît-il. Quelqu'un fit remarquer que les Américains semblaient nerveux, comme il convenait aux circonstances : en plus de leurs deux défaites précédentes, la facilité avec laquelle l'équipe soviétique avait écrasé les Argentins à Buenos Aires et les Français à Paris était là pour leur rappeler combien leurs chances étaient maigres. Donald Byrne, le champion des États-Unis, raconta qu'il était si tendu

qu'il avait passé la journée précédant le match à tout faire pour ne pas penser aux échecs et à lire la prose romantique de Nathaniel Hawthorne.

Enfin, après un discours sur la contribution des échecs à une possible détente entre l'Union soviétique et les États-Unis, les parties débutèrent. Amusé et fier, Nigro remarqua que son protégé observait attentivement et enregistrait toutes les informations qu'il pouvait.

Bobby mesurait-il tout à fait les implications politiques du match ? Un sentiment patriotique enflait-il en lui et espérait-il ardemment que son équipe l'emporterait ? Envisageait-il – rêvait-il – de se retrouver un jour sur une scène comme celle-là et d'affronter quelques-uns des meilleurs joueurs du monde ? Jamais il ne fit aucune déclaration sur ce match, mais il est probable que la réponse ait été oui, au moins à la dernière question.

Outre les parties elles-mêmes, qu'il suivait avec assiduité, Bobby constata deux autres choses : les amateurs d'échecs qui se rassemblaient dans les couloirs et les salons de l'hôtel ouverts au public pour discuter et analyser les parties, des livres et des échiquiers de voyage à la main, et beaucoup de gens qui ne quittaient leur place que quelques minutes, le temps d'aller s'acheter un sandwich au thon ou jambon-fromage à un petit comptoir installé dans le hall. Lorsque Bobby reconnut Reuben Fine – sans doute le deuxième joueur le plus fort du pays – dans le public, il fut particulièrement excité, car les livres de Fine étaient devenus une véritable bible des échecs pour lui. Le P[r] Fine ne jouait plus pour les États-Unis depuis qu'il avait pris sa retraite sportive en 1951. Mais Max Pavey était sur scène – l'homme

que Bobby avait affronté lors d'une partie simultanée trois ans plus tôt –, prêt à jouer pour son pays.

Quand Nigro présenta Bobby au journaliste Murray Shumach du *New York Times*, le garçon intimidé baissa les yeux sur ses chaussures. Allen Kaufman, qui était maître, rencontra lui aussi Bobby pour la première fois ce jour-là. Plus d'un demi-siècle après, il s'en souvenait : « Il avait l'air d'un brave gosse, juste un peu timide. Je n'imaginais pas que j'étais en train de parler à un futur champion du monde. » Le lendemain, Shumach se moqua gentiment des spectateurs du match : « Les amateurs d'échecs sont comme le public des Dodgers atteint de laryngite : des hommes qui débordent d'émotion mais sans voix. »

Pas *complètement* sans voix, apparut-il par la suite. Tandis que les parties avançaient, de plus en plus complexes, les spectateurs, dont beaucoup suivaient chaque coup joué sur leur échiquier de poche ou de voyage, commentaient les aléas du jeu en murmurant. L'effet cumulé de ces conversations faisait penser à un léger vent d'hiver ou au bruissement d'une planche de surf sur l'eau. Parfois, lorsqu'un joueur tentait un coup hasardeux ou une combinaison ardue, ou quand le petit Américain Reshevsky mit une heure dix à jouer *un seul coup*, deux mille deux cents sourcils semblaient se froncer à l'unisson. Quand le bruit dans la salle devenait trop envahissant, Hans Kmoch, le sévère arbitre qui arborait un nœud papillon, lançait des regards courroucés au public et un « Silence, s'il vous plaît ! » menaçant, avec son accent viennois. Piqués par la réprimande, les spectateurs paraissaient momentanément gênés et se taisaient pendant quelques minutes.

Bobby aimait être dans le hall, et il inscrivait le score sur une carte comme à Ebbets Field. Le jeune garçon de onze ans consignait soigneusement les résultats au stylo : zéro point pour une défaite, un pour une victoire, un demi chacun en cas de nulle. Il suivit les quatre rondes, sans savoir que, quelques années plus tard, il affronterait séparément en tournoi, sur différents continents, quatorze des seize joueurs américains et soviétiques en lice à cette occasion, qui comptaient alors parmi les meilleurs du monde.

En plus de suivre la compétition dans la salle de bal, Bobby se passionnait pour la salle d'analyses. Là, sans risquer d'être entendu par les concurrents, d'excellents joueurs commentaient et analysaient chaque partie en profondeur, coup par coup, tandis qu'elle se jouait. Bobby n'avait pas assez confiance en lui pour donner son opinion quant à ce qu'un joueur devait faire ou ne pas faire, même s'il était ravi d'avoir su prédire certains coups et d'avoir compris rétrospectivement le pourquoi de certains autres.

À la fin, après quatre jours de compétition, l'équipe américaine subit une cuisante défaite, perdant vingt à douze contre les Soviétiques. Le dernier jour, les applaudissements du public semblèrent sincères et respectueux, même si en privé les passionnés furent nombreux à se plaindre : « Quel est le problème des échecs américains ? » Dans son éditorial, le magazine *Chess Life* regrettait la défaite subie et tentait de l'expliquer : « Une nouvelle fois, un match entre les États-Unis et l'Union soviétique nous a fourni la preuve que des amateurs talentueux sont rarement, voire jamais, au niveau des professionnels. Peu importe qu'il soit naturellement doué, l'amateur est dépourvu de la précision parfois brutale qui fait du

professionnel un maître dans son domaine, de cette prescience quasi instinctive qui vient uniquement de la pratique constante de son art, dans toutes les conditions et face à tous les adversaires. » Le cœur lourd, Nigro et Bobby reprirent le métro pour Brooklyn. Si Bobby retint quelque chose de ce match, ce fut la certitude que les joueurs soviétiques étaient les plus forts du monde, une prise de conscience qui le mit à juste titre en colère.

L'année suivante, en juillet 1955, le match retour à Moscou se révéla encore plus déséquilibré en faveur des Soviétiques : les Américains perdirent encore, cette fois par vingt-cinq à sept. Partout dans le monde, les journaux en firent leurs gros titres, et les joueurs américains eurent droit à leur photo en première page du *New York Times*, ainsi que d'autres quotidiens internationaux. Si tant d'espace fut consacré à l'événement, c'est sans doute parce que Nikita Khrouchtchev et Nikolaï Boulganine rendirent une visite surprise à l'équipe américaine durant la garden-party organisée en son honneur à Moscou. Khrouchtchev déclara que l'Union soviétique était plus solide que jamais et qu'il était prêt à poursuivre la politique de détente entre les deux pays, à condition que les États-Unis acceptent des discussions « honnêtes ».

L'été où les Soviétiques atomisèrent les Américains, Bobby Fischer, qui avait à présent douze ans, livra ses propres combats sur l'échiquier, dans le cadre d'un tournoi à Greenwich Village. Les tables à l'air libre du Washington Square Park formaient un tableau plein de vitalité urbaine et de folklore. Contrastant avec les parties sobres et presque médita-

tives du Brooklyn Chess Club, celles du parc voyaient s'affronter des aspirants joueurs aussi bavards que tenaces, des artistes du Village et des joueurs expérimentés qui aimaient pratiquer à l'extérieur, parfois du matin au soir. Curieusement, autour des tables, les barrières de classes tombaient : on pouvait voir des banquiers de Wall Street faire face à des sans domicile fixe de Skid Row, ou des diplômés des grandes universités jouer contre des gens qui avaient arrêté leurs études au lycée. Quant au parc lui-même, c'était la version américaine d'un bazar oriental, avec des chanteurs folk, des raconteurs d'histoires, des mendiants, des dissidents politiques, des orateurs debout sur une caisse à savon et, parfois, un charmeur de serpents. Le climat de tolérance encourageait l'audace et l'inventivité.

Malgré ce cadre excentrique, au cours des années cinquante, des tournois et des parties se tenaient dans le parc chaque jour ou presque, même en hiver, et les joueurs devaient alors s'emmitoufler, porter bonnet et gants, si bien qu'ils déplaçaient maladroitement les pièces. « Au début, je ne trouvais jamais de place, racontait Bobby en se souvenant de ses expériences dans le parc. Les joueurs étaient tous adultes, c'étaient pour la plupart des hommes âgés qui n'avaient pas de temps à perdre avec un gamin. M. Nigro a fait les présentations et, à mesure que je progressais, j'ai pu jouer plus facilement. » Les souvenirs qu'en avait Bobby – une caste homogène d'« hommes âgés » – étaient sans doute déformés par le regard de l'enfant qu'il avait été. En réalité, on trouvait des joueurs de tous les âges, même s'il n'y en avait pas beaucoup d'aussi jeunes que lui.

À l'époque, au parc, on jouait rarement avec une pendule et on préférait les fort populaires parties éclairs ou « blitz » (foudre en allemand), une variante dans laquelle on devait répliquer à l'adversaire sans attendre. Si un joueur ne réagissait pas au bout de quelques secondes, l'autre – ou la personne chargée de surveiller le temps écoulé – criait : « Joue ! », et s'il n'obéissait pas, il avait perdu. Quel que soit le moment, on entendait beaucoup de « Joue ! » au parc. Bobby disputait ce type de parties sur l'insistance de Nigro et n'était pas particulièrement doué, mais elles l'aidèrent à évaluer plus vite sa position et l'obligèrent à suivre son instinct.

Quand Bobby put enfin disputer le tournoi du Washington Square Park, en 1955, il s'assit sur un banc en bois et se mit à déplacer ses pièces sur les tables en pierre, aux cases légèrement colorées de rouge et de gris. Dès que la tension montait ou que la situation se compliquait sur l'échiquier, l'enfant devenait pensif et il lui fallait souvent s'agenouiller sur le banc pour mieux voir. Les pétales rose et blanc des cerisiers qui fleurissaient tardivement venaient parfois se poser sur l'échiquier, quelques-uns sur sa tête. Les personnes qui promenaient leur chien dans le parc passaient sans cesse, tirant sur la laisse et ordonnant à leur animal de sortir de sous la table où il était occupé à renifler les chevilles et les chaussures des joueurs. Souvent, José Calderon, l'organisateur du tournoi, devait chasser les bavards, toujours prêts à donner des conseils non sollicités.

Pendant les parties, Nigro avait pris l'habitude de s'absenter quelques minutes afin d'aller acheter un hamburger, des frites et un milk-shake au chocolat pour Bobby dans un fast-food voisin. Celui-ci prenait

son repas sans y prêter attention, les yeux toujours fixés sur l'échiquier. À mi-voix, les badauds s'adressaient à Nigro en soulignant combien le garçon était immobile et sérieux. Un jour, une demi-heure après son déjeuner, Bobby murmura : « Monsieur Nigro, quand est-ce que je mange ? » Il ne s'était pas aperçu qu'il l'avait déjà fait.

L'édition 1955 du tournoi de Washington Square Park vit s'affronter soixante-six joueurs de tous niveaux. L'inscription ne coûtait que dix cents (les six dollars soixante ainsi collectés furent donnés à la Croix-Rouge américaine) et tout le monde pouvait donc participer. On trouvait des débutants qui savaient à peine déplacer les pièces, des concurrents expérimentés qui jouaient depuis toujours et, pour couronner le tout, quelques maîtres. Bobby était tellement concentré sur le jeu qu'il ne remarqua pas que certains des grands joueurs en route vers Moscou pour disputer le match retour contre les Soviétiques s'étaient arrêtés pour regarder, dont quelques-uns suivaient sa partie à lui.

Bobby remporta une série de parties contre des adversaires plus faibles, mais à mesure qu'il avançait dans la compétition, il rencontra une opposition mieux armée et commença à perdre. Harry Fajans, un joueur de niveau maître, grand et mince comme un clou, toujours voûté, était membre du Marshall Chess Club, un des plus renommés du pays. Il raconta que lorsqu'il battit Bobby, cette année-là au Washington Square Park, l'enfant fondit en larmes. Des années plus tard, interrogé sur l'incident, Bobby parut scandalisé et démentit fermement cette affirmation.

Le tournoi se poursuivit jusqu'en octobre et, les dernières semaines, il faisait froid et pleuvait

fréquemment. Bobby, qui portait un coupe-vent bleu pas assez chaud, tint bon malgré l'inconfort de ces conditions et les pièces qui tombaient souvent sous la table en béton trempée. « Quand ça a été fini, on était contents », se souvenait Bobby.

Il termina quinzième et reçut un stylo-bille en récompense, peut-être parce qu'il était le plus jeune joueur. « Ça ne m'a pas plu qu'on m'offre ce stylo, car il ressemblait à ceux que j'achetais pour vingt-cinq ou cinquante cents », raconta-t-il par la suite. Mais quelques semaines après, il passa devant un drugstore avec sa mère, qui lui en montra un identique au sien dans la vitrine. Le prix affiché était de dix dollars. « Je me suis senti mieux », plaisanta Bobby.

À la suite de sa participation au tournoi, Bobby lut pour la première fois son nom dans un grand journal, signe annonciateur de l'énorme attention médiatique qu'il recevrait pendant le reste de sa vie. Le *New York Times* publia un bref article avec les résultats, coincé entre les faire-part de décès à la fin du journal. EASTMAN VAINQUEUR À WASHINGTON SQUARE, disait le titre. GARÇON DE 12 ANS TAQUINE LES MEILLEURS.

Si Charles Eastman remporta la compétition, c'est à Bobby qu'on consacra le plus d'espace. « Parmi les quatre cents passionnés, beaucoup semblaient juger que le spectacle le plus intéressant avait été offert par Bobby Fischer, s'enthousiasmait le *Times*. Malgré la concurrence d'adversaires plus mûrs et expérimentés, il est resté invaincu jusqu'à hier et a terminé parmi les quinze premiers. »

À la mort de son grand-père Jacob Wender, on retrouva dans ses papiers la coupure de presse jaunie. « Mon grand-père ne s'intéressait guère à moi et

ignorait tout des échecs », commenta Bobby, à la fois triste et piqué. Mais l'ironie ne lui avait pas échappé. Il avait compris que le vieillard avait sans doute été fier de lui dès ses premiers pas de joueur, même s'il ne le lui avait jamais dit.

3

Sorti du crâne de Zeus

Au cours de l'été 1955, Bobby eut la chance de tomber sur un endroit où se retrouvaient des passionnés d'échecs et, grâce à cela, il éleva son jeu à un tout autre niveau. Nigro l'emmenait souvent à Central Park, dans Manhattan, où ils louaient une barque pendant une heure ou deux, puis ramaient, faisant le tour du paisible lac, entre les nénuphars, tels les rameurs d'un tableau impressionniste. C'est surtout Bobby qui ramait, ce qui lui permit de se faire des épaules.

Un samedi après-midi, alors qu'ils sortaient du parc pour rentrer chez eux, Bobby remarqua une plaque en cuivre sur la façade d'un élégant immeuble en pierre de Central Park South, une rue chic qui longeait le parc. Sur la plaque était simplement gravé un nom : MANHATTAN CHESS CLUB. L'enfant parut fasciné et, tandis qu'il examinait la plaque, son regard fut attiré par une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée. Bobby resta plusieurs secondes immobile et bouche bée : il était à quelques centimètres de deux joueurs assis à une table, concentrés sur les pièces qu'ils déplaçaient. Sans doute les joueurs avaient-ils voulu faire entrer un peu d'air en cet après-midi d'été étouffant. Le club

semblait être un lieu agréable. Bobby regarda Nigro d'un air embarrassé : « On peut entrer ? – Essayons », répondit son professeur.

« On cherchait juste à échapper à la chaleur, se souvint Bobby. Dès que j'ai vu la plaque, j'ai voulu entrer, et à la minute où je l'ai fait, l'endroit m'a plu. » Le club était orné de trophées, de peintures à l'huile représentant des joueurs de légende, Lasker, Morphy et Capablanca, de photographies des maîtres actuels, de bibliothèques remplies d'ouvrages de stratégie. Quand ils firent leur apparition, une dizaine de parties étaient en cours. Bobby ne vit aucun enfant.

Walter Shipman, l'un des dirigeants du club, vint vers les nouveaux venus, qui hésitaient sur le pas de la porte. C'était un jeune avocat de vingt-six ans, qui devint plus tard maître international. Il salua le duo de Brooklyn et trouva aussitôt un adversaire à Bobby. Après une rapide victoire, Shipman appela un autre joueur à se tester face à lui et ce second joueur fut lui aussi vaincu par le jeune garçon. Bien vite, ignorant encore qu'ils avaient devant eux un prodige, mais tout de même conscients que Bobby avait réalisé quelque chose d'exceptionnel, les joueurs du club se rassemblèrent autour de lui pour l'interroger : « Où as-tu appris à jouer ? », « Quel âge as-tu ? », « Où habites-tu ? », « D'où vient cette ouverture ? ».

Bobby débutait au sein de cette fraternité d'élite des échecs new-yorkais. Les membres du club remarquèrent que, contrairement à la plupart des nouveaux joueurs (même s'il n'était plus tout à fait un néophyte, car il fréquentait le Brooklyn Chess Club depuis quatre ans et l'âge de huit ans), Bobby savait regarder l'échiquier dans sa totalité. Non qu'il fît toujours le meilleur choix, mais il ne tombait quasiment jamais

dans les pièges tactiques en un ou deux coups – les « arnaques » comme on les appelle.

Shipman, qui faisait déjà partie des vingt meilleurs joueurs du pays, reconnut le potentiel du jeune garçon. Patiemment, il disputa contre lui une série de parties éclairs, une seconde par coup, et Bobby en remporta environ une sur trois. « J'étais si impressionné par son jeu que j'ai présenté ce garçon de douze ans à Maurice Kasper, le président du club, qui avait fait fortune dans la confection. Il proposa à Bobby de rejoindre le club gratuitement et ce dernier accepta. » Bobby devint le plus jeune membre de l'histoire du club. Kasper l'encouragea à venir aussi souvent qu'il le voulait. Bobby était aux anges. On aurait dit un enfant en liberté dans un magasin de bonbons.

Le Manhattan Chess Club était le meilleur club du pays et le deuxième plus ancien. Il fut fondé en 1877, trois ans après le Mechanics' Institute Chess Club de San Francisco, et pendant de nombreuses années il vit défiler tous les meilleurs joueurs américains. Des passionnés d'échecs venus d'ailleurs, parfois de l'étranger, s'installaient à New York uniquement pour devenir membres du club, progresser et avoir une chance d'affronter des champions, car ils connaissaient son histoire légendaire. Sa renommée était semblable à celle de Paris dans les années vingt, quand les artistes s'y ruaient pour perfectionner leur art sous la houlette des maîtres. Le club avait été le théâtre de deux championnats du monde, Steinitz contre Zukertort en 1886 et Steinitz contre Gunsberg en 1890-1891, et depuis les années trente il hébergeait tous les ans le championnat des États-Unis. Ses membres étaient majoritairement juifs, une population qui jouait aux échecs depuis des siècles

et y excellait. Plus d'un million de Juifs vivaient à New York, immigrants pour la plupart, et beaucoup avaient apporté leur amour des échecs. En 1974, Anthony Saidy écrivit dans *Le Mondes des échecs* que « la moitié peut-être des meilleurs joueurs des cent dernières années étaient juifs ». Quand on lui demandait s'il l'était, Bobby répondait : « En partie. Ma mère est juive. »

Les rares fois où aucun adversaire à la hauteur n'était disponible au Manhattan pendant la journée, Bobby se baladait dans Central Park et jouait en plein air à l'une des tables en pierre qui se trouvaient près de la patinoire extérieure Wollman. Pendant une longue et exténuante fin de partie, il se mit à pleuvoir et aucun des deux joueurs ne se laissa distraire par l'orage. Bobby réfléchissait et jouait, trempé par la pluie, il hésitait et déplaçait les pièces. Quand il rentra chez lui, ses vêtements dégoulinants, ses baskets faisant un bruit spongieux et crachant de l'eau, les cheveux comme s'il sortait de la douche, Regina se fâcha pour de bon. Mais ses colères ne duraient jamais longtemps.

Les membres du Manhattan Chess Club se répartissaient en quatre groupes suivant leur niveau. Le groupe A, le plus petit, était celui des experts et des maîtres. Puis il y avait le A-bis, celui des joueurs potentiellement forts, le B et enfin le C, qui comprenait les joueurs les plus faibles ou les moins bien classés, dont beaucoup espéraient gravir les échelons. Peu après son adhésion au club, Bobby participa à un tournoi destiné aux joueurs C et le remporta aisément. Il fut alors promu dans le groupe B et disputa des tournois de cette catégorie, qu'il finit par gagner tous,

et passa au groupe A-Réserve. Enfin, moins d'un an après ses débuts, il arriva en tête de celui-là aussi.

Bientôt, il se rendait au club chaque jour et y restait du début de l'après-midi à la fin de la soirée. Regina voulait qu'il parte en colonie de vacances comme il l'avait fait auparavant, pourtant Bobby refusa. Pour lui, le Manhattan Chess Club était le nirvana, et même s'il n'avait pas encore en tête le projet de consacrer sa vie aux échecs, il aimait la sensation que lui procurait la victoire et désirait passer tout son temps à jouer. Le Brooklyn Chess Club ne lui permettait de le faire que le vendredi soir et, parfois, le mardi – les deux soirées où les membres se retrouvaient –, soit quatre heures chaque fois. Au Manhattan, il pouvait jouer douze heures par jour, sept jours par semaine.

Quand il jouait, outre qu'il avait l'esprit occupé, Bobby était moins seul et se sentait enfin vivant. Comme c'était l'été et qu'il n'y avait pas école, il se levait plus tard, après le départ de sa mère et de sa sœur, il prenait son petit déjeuner dans un *diner*, puis se rendait en métro à Manhattan et au club. Regina multipliait les consignes, elle lui apportait des sandwichs au pâté de foie enveloppés dans du papier aluminium et une brique de lait pour le dîner, de peur qu'il ne soit trop pris par le jeu et ne saute le repas du soir. Chaque jour à minuit, elle se présentait au club et devait presque le traîner derrière elle, un trajet de près d'une heure qu'ils faisaient ensemble pour rentrer à Brooklyn.

Tout au long de l'été et des années qui suivirent, Bobby se fit des amis au club. Au début, c'étaient surtout des joueurs plus âgés. Mais peut-être à la suite de son adhésion ou parce que la politique du club avait changé, des joueurs prometteurs et du même

âge que lui ou à peine plus vieux furent autorisés à devenir membres : il pouvait enfin se lier avec d'autres personnes. Beaucoup d'entre eux seraient ses amis durant toute sa vie ou ses futurs adversaires en compétition. William Lombardy, qui remporterait le championnat du monde junior et entrerait au panthéon des grands maîtres internationaux, avait six ans de plus que Bobby et, au début, il le battait chaque fois ou presque. C'était un jeune homme brillant et passionné, qui possédait un excellent sens positionnel. Presque aussi méthodique que Bobby dans son analyse des parties et en particulier des ouvertures, Bernard Zuckerman était né quelques semaines après lui et deviendrait également maître international. Asa Hoffmann, né comme eux en 1943 et fils de deux avocats de Park Avenue, devint maître et pratiquait d'autres jeux de plateau comme le Scrabble et le backgammon, en plus des échecs, ce qui lui valut la réputation de jouer pour l'argent : souvent, ses résultats augmentaient en proportion de la récompense ou du prix. Jackie Beers, un petit bonhomme doté d'un charmant sourire et d'un tempérament de feu, gagna le respect de Bobby, car il rivalisait avec lui dans les parties éclairs. Et James Gore, un grand roux toujours habillé de façon stricte, même à l'adolescence, qui regardait de haut ceux qu'il battait, eut une grande influence sur Bobby. Tous ces jeunes joueurs furent bien vite dépassés par Fischer, mais ils le testaient avec des variantes audacieuses et son propre jeu en bénéficia.

Bobby disputait jusqu'à cent parties éclairs par jour contre ses amis et adversaires. Lorsque les garçons entrèrent dans l'adolescence et devinrent de jeunes hommes, il fut en quelque sorte leur meneur : ils lui

accordaient tout ce qu'il voulait et le suivaient partout. « Encore une », disait-il d'un air vorace, et personne ne lui disait non. Le Dr Stuart Margulies, déjà maître, avait quelques années de plus que Bobby : « J'adorais jouer avec lui, dit-il rétrospectivement, j'adorais ça ! » Affronter Bobby était comme lire la poésie de Robert Frost ou prendre un long bain chaud : on se sentait toujours mieux après. Peut-être apprenait-on quelque chose, ou peut-être que la concentration que cela exigeait se révélait apaisante, même si on perdait la plupart des parties. Souvent, les joueurs souriaient en concédant leur défaite, admiratifs devant son génie.

L'un des premiers grands maîtres que Bobby croisa au club fut Nicolas Rossolimo, le vainqueur de l'US Open et ancien champion de France. Le jour où ils se rencontrèrent, Rossolimo était assis dans un sofa, il mangeait un bagel au saumon et au fromage frais, et parla à Bobby la bouche pleine. Pour cette raison – et à cause d'un fort accent –, ce dernier ne comprit pas un traître mot de ce qu'il lui dit. Pourtant, l'enfant fut intimidé par la présence d'un champion. Il s'émerveilla que Rossolimo eût daigné lui adresser la parole, même s'il était incompréhensible.

Quelques mois après avoir rejoint le club, Bobby dominait les tournois hebdomadaires de parties rapides – dix secondes maximum par coup – en compagnie de Lombardy et Gore. Harold M. Phillipps, quatre-vingts ans, maître et membre du bureau du club, compara avec une pointe de regret le style de jeu de Bobby à celui de Capablanca, qu'il se rappelait bien, car le jeune Cubain avait adhéré au club à l'âge de dix-sept ans en 1905.

Bien que la vie de Bobby eût entièrement tourné autour du Manhattan, il avait d'autres pions à prendre.

Nigro accompagna son élève aux championnats des États-Unis amateurs 1955, qui se tenaient fin mai, pendant le week-end du Memorial Day. Les joueurs qui avaient le niveau maître n'étaient pas autorisés à participer et le tournoi privilégiait les plus faibles, les moins expérimentés. Il fonctionnait suivant le système suisse (dans lequel les joueurs avec le même nombre de points s'affrontent jusqu'à ce qu'il y ait un vainqueur après un certain nombre de rondes), et chacun disputait six parties. Le tournoi se jouait dans un grand hôtel de Lake Mohegan, Westchester County, au nord de New York.

Tandis que Nigro roulait dans cette direction, ils avaient leurs conversations habituelles. Le jeune garçon l'interrogeait sur ce qu'il avait lu, sur la force ou la faiblesse de certains coups, qu'un de ses adversaires ou lui avait joués durant une partie au Manhattan Chess Club. Au bout d'un moment, Bobby passa à des questions sur le tournoi du week-end. D'après Nigro, qui y participerait ? Quel serait le niveau des autres joueurs ? Comment pensait-il que Bobby s'en sortirait ?

Sentant son protégé peu sûr de lui, Nigro s'efforça de le tranquilliser et lui redit combien il était important qu'il fasse l'expérience de la compétition. Bobby s'apaisa et se rongea les ongles en regardant le paysage derrière la vitre, pendant que leur voiture quittait la nationale pour prendre une petite route qui coupait à travers champs, le long du lac et jusqu'à l'hôtel.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux de la compétition, Nigro s'apprêta à payer le droit d'entrée de cinq dollars et à inscrire Bobby à la Fédération américaine des échecs, car les participants devaient y adhérer.

Bobby perdit son calme ou son envie de jouer et déclara qu'il ne participerait pas. Il expliqua qu'il avait vu des gens nager dans le lac et faire du canot à rames, et il préférait ça, pensait-il. Il y avait même un court de tennis ! Nigro tenta de le ramener au motif pour lequel ils étaient venus, seulement Bobby insista : la chambre était payée (trois dollars par nuit et par personne, un tarif spécial pour les participants au tournoi) et ils resteraient dans tous les cas jusqu'à la fin du week-end, il voulait donc profiter des installations sportives.

Nigro comprit que Bobby tentait d'échapper à ce qui, dans son esprit, était une inévitable défaite. Il persuada le garçon de changer d'avis et le poussa vers un échiquier. Bobby joua, mais à cause de sa perte de confiance ou de son manque de motivation, ses efforts ne furent pas payés de retour. Des années après, Bobby se rappelait avoir été très déçu par le résultat et avoir fait sien le conseil de Nigro : « Tu ne peux pas gagner *tous* les matchs. Fais simplement de ton mieux *chaque* fois. »

Quelques mois plus tard, déterminé à se faire pardonner cette triste performance, Bobby posta son inscription aux championnats des États-Unis juniors, qui se disputeraient à Lincoln, Nebraska. Nigro ne pouvait pas s'absenter de son travail d'enseignant pour l'accompagner, Regina ne pouvait pas interrompre ses études ni prendre des congés, d'autant moins qu'elle était restée trois semaines à la maison, atteinte d'une pneumonie. Bobby décida donc d'y aller seul.

Impatient, il était devant le guichet de Pennsylvania Station, où Regina essayait de lui acheter un ticket pour le Nebraska via Philadelphie. Elle avait mis de côté assez d'argent et voulait à tout prix l'y

envoyer. Le plan prévoyait que Bobby prenne le train pour Philadelphie, où il retrouverait Charles Kalme, qui participerait lui aussi aux championnats juniors. Puis ils parcourraient ensemble les quelque deux mille deux cents kilomètres restants. « Quel âge a votre fils, m'dame ? » demanda le guichetier. Apprenant que l'enfant avait douze ans, il refusa de lui vendre un billet. « Il est trop jeune pour faire un tel voyage seul. – Mais vous ne comprenez pas, protesta-t-elle. Il doit y aller ! Pour son jeu ! » L'homme regarda par-dessus ses lunettes et examina Bobby. « Pourquoi vous m'avez pas dit que le gosse voyageait pour raisons médicales ? » Des années plus tard, Bobby riait au souvenir de cet incident : « Et il nous a vendu le billet sans plus discuter. Il pensait que j'allais faire soigner mon *genou* ! » Non sans inquiétude, Regina mit son poussin joueur d'échecs dans un train, après lui avoir passé autour du cou une plaque des surplus de l'armée américaine sur laquelle elle avait fait graver son nom, son adresse et son numéro de téléphone. « Au cas où, lui dit-elle. Ne la retire pas ! » Il ne la retira jamais.

Charles Kalme avait seize ans, il était né en Lituanie, c'était un beau jeune homme bien élevé. Il avait passé des années dans un camp de personnes déplacées et était champion junior en titre. Bobby et lui disputèrent des dizaines de parties éclairs durant les deux jours de voyage, analysant les ouvertures et les finales. Kalme était nettement plus fort, mais il était impressionné par la passion de Bobby.

Malheureusement pour les participants des championnats juniors, la ville de Lincoln subit une vague de chaleur et des températures voisines de quarante degrés pendant tout le tournoi, et le Civic Hall, la salle où il se déroulait, avait peu ou pas d'air

conditionné. Bobby, douze ans, était le plus jeune des vingt-cinq joueurs qui disputeraient les dix rondes. Un autre concurrent avait treize ans et plusieurs en avaient vingt, tous très bien classés. Ron Gross, un peu plus âgé et expérimenté que Bobby, évoqua plus tard sa performance : « Fischer était maigrichon et nerveux, mais il avait quelque chose d'agréable, de décontracté. Ce n'était pas un mauvais perdant. Il devenait soudain très calme, tripotait encore plus cette médaille de chien et remettait les pièces en place pour jouer. » Regina lui téléphonait chaque jour à heure fixe pour s'assurer qu'il allait bien, et à la fin du mois elle reçut une facture de cinquante dollars, plus que le loyer.

Tandis qu'il tripotait sa médaille de chien, Bobby obtint un résultat correct : deux victoires, deux défaites et six nulles. « Ce n'est pas terrible », conclut-il. Cependant, on lui remit un beau trophée, car il avait obtenu le meilleur score chez les moins de treize ans. « J'étais le *seul* moins de treize ans ! » souligna-t-il aussitôt. Le trophée était grand et lourd, mais il préféra le rapporter à Brooklyn plutôt que de se le faire envoyer. « Ça m'a donné le grand frisson », se rappelait-il, même s'il ne l'avait pas gagné pour avoir bien joué. Son compagnon de voyage, Kalme, remporta sa deuxième victoire consécutive et fut de nouveau sacré champion. Il ne rentra pas dans l'est à l'issue du tournoi, si bien que Bobby voyagea seul, cette fois en bus, parfois occupé à regarder par la fenêtre, plus souvent pris par les parties qu'il analysait.

Alors que Bobby s'impliquait de plus en plus dans le monde des échecs, il attira l'attention d'un

riche excentrique, E. Forry Laucks. Lui-même joueur, Laucks aimait s'entourer de compétiteurs, souvent étonnants et très doués. Il se montrait toujours fort généreux avec Regina et aidait Bobby en lui donnant de petites sommes d'argent, de vingt-cinq à cent dollars, qui payaient les inscriptions aux tournois et autres dépenses. Durant le printemps 1956, Laucks rassembla un groupe de joueurs à qui il fit faire une tournée de cinq mille kilomètres dans le sud du pays et jusqu'à Cuba, pour une série de matchs joués de ville en ville dans les clubs locaux.

Bobby put participer à la fabuleuse virée cubaine, car Regina l'autorisa à rater l'école pendant quelques jours. À ses yeux, la tournée jouerait un rôle pédagogique, permettant à l'enfant de découvrir de nouveaux lieux et des personnes différentes. Néanmoins, elle ne consentit à sa participation qu'à la condition d'être son chaperon. Laucks ne savait pas que Regina et donc Bobby étaient juifs, peut-être qu'il s'en fichait, et Regina ne semblait pas trop s'inquiéter des idées politiques de Laucks (quelqu'un l'avait traité de « vieux nazi »). L'idée du voyage, en particulier vers un pays à la situation politique explosive tel que Cuba, stimulait son imagination. La Community Woodward School accorda à Bobby trois semaines de vacances, pour la plus grande joie de l'adolescent, ravi de se retrouver sur la route pour jouer aux échecs au lieu d'être dans une salle de classe.

Laucks portait souvent au revers de sa veste un petit badge noir et verni, avec une croix gammée couleur or. Curieusement, personne ou presque ne semblait y prêter attention. Il ne l'arborait pas tout le temps, mais ce n'était pas rare et ça ne le gênait absolument pas lorsqu'il entrait dans un *delicatessen*

pour y acheter son sandwich préféré, pastrami et pain complet, ou qu'il discutait avec des joueurs qui étaient juifs. L'un d'eux, William Schneider, raconta qu'il s'était senti embarrassé quand Laucks – avec sa croix gammée – et lui étaient entrés dans un restaurant juif au retour d'un tournoi. Personne ne dit rien au sujet du badge ni ne parut même l'avoir remarqué. Laucks portait également un petit chapeau de chasseur alpin muni d'une plume – quand le temps le permettait –, avec les drapeaux des pays qu'il avait visités. Parfois il n'hésitait pas à enfiler une culotte de peau et, un jour, il afficha même une petite moustache à la Hitler. Quand il faisait son apparition dans un tournoi, avec une chemise kaki, un pantalon et une cravate noirs, et cette petite moustache, on aurait dit un clone du Führer. Chez lui, il avait accroché des drapeaux nazis aux endroits stratégiques et possédait des maquettes d'avions, Messerschmitt et Junkers, ainsi qu'un portrait à l'huile d'Adolf Hitler et d'autres souvenirs du III[e] Reich.

Laucks était sans conteste le personnage le plus excentrique du petit monde des échecs new-yorkais, un homme aux idées contradictoires et au comportement imprévisible. Malgré cet attirail nazi, il évoquait rarement ses convictions politiques. Les équipes et les joueurs pouvaient toujours compter sur son parrainage financier, et il était le partenaire de plusieurs événements, certains importants. Il avait aussi créé un club en bonne et due forme – le Log Cabin Chess Club – qui se rassemblait dans sa cave (décorée tel un chalet en bois), au sous-sol de sa spacieuse demeure de West Orange, New Jersey. Plusieurs joueurs, marginaux plus ou moins à la rue qui avaient un niveau maître vécurent quelque temps chez lui. La femme

de Laucks et leurs deux enfants occupaient une autre maison à Old Lyme, Connecticut, et il leur rendait rarement visite, préférant ses camarades des échecs.

Outre l'envie de voyager pour son propre plaisir, Regina insista pour participer à la tournée parce qu'elle se méfiait d'un des participants : Norman T. Whitaker, un homme au regard fuyant. C'était un avocat radié du barreau, qui avait séjourné à Alcatraz et Leavenworth après une série de crimes et d'arnaques. Il avait en particulier extorqué cent mille dollars en prétendant (fallacieusement) savoir où était le bébé Lindbergh. Surnommé « le Renard » depuis l'affaire Lindbergh, Whitaker avait également été emprisonné pour un vol de voiture et le viol d'une enfant de douze ans. À soixante ans passés, il avait demandé en mariage une adolescente qui en avait quatorze. Regina avait peur que ses tendances pédophiles ne concernent autant les garçons que les filles et ne voulait pas que Bobby se retrouve seul avec lui durant le voyage. Savoir pourquoi Whitaker avait sa place dans l'équipe Log Cabin ou dans la communauté des échecs est une question à laquelle il est bien difficile de répondre. Certes, à l'époque et malgré ses soixante-six ans, Whitaker était encore très fort et, dans sa jeunesse, il avait été un des meilleurs joueurs du pays. Comme tous les escrocs, il avait en outre beaucoup de charme. Ses prouesses aux échecs et sa langue bien pendue avaient sans doute masqué son passé méprisable aux yeux de beaucoup de gens, ce qui confirme l'adage qui veut que les joueurs d'échecs fassent souvent d'étranges coéquipiers.

À l'opposé de Whitaker, Glenn T. Hartleb, un Floridien de niveau expert, était l'un des membres les plus agréables du groupe. Grand et doux, portant

des lunettes à monture d'acier et toujours souriant, Hartleb accueillait ceux qu'il affrontait – champions et mazettes, débutants et vétérans, enfants et vieillards – avec une courbette et en s'écriant : « Maître ! » Lorsqu'on lui demandait pourquoi il saluait tout le monde ainsi, il répondait : « Dans la vie, nous sommes tous des maîtres », inversant le paradigme d'un autre champion : « Dans la vie, nous sommes tous des zéros. »

Ce curieux attelage s'entassa dans le dangereux van Chrysler de Laucks, modèle 1950, qui contenait leurs bagages à tous, les échiquiers et les pièces, de la nourriture et des sacs de couchage – dont une partie était empilée sur le toit, en équilibre précaire –, comme la famille Joad dans *Les Raisins de la colère*. Les portières prêtes à céder, les amortisseurs à bout de force, ils purent enfin partir. « Tout schuss ! » s'exclama le jovial millionnaire, recourant à l'un de ses mots favoris, et ils roulèrent à plus de cent dix à l'heure après le péage, un voyage à vous faire dresser les cheveux sur la tête, car Laucks était un véritable fou du volant. Bobby était assis à l'avant, entre le nazi et le repris de justice.

Ils traversèrent le Sud en s'arrêtant dans plusieurs petites villes pour y disputer des matchs prévus à l'avance ou organisés à la hâte. Whitaker, le meilleur joueur, occupait invariablement l'échiquier numéro un et Bobby le numéro deux. Celui-ci avait l'impression de faire l'école buissonnière et prit plaisir à jouer ces rencontres, d'ordinaire au rythme plutôt paisible de soixante coups en deux heures. L'opposition était souvent coriace, mais rien qu'il ne pût dompter. En voiture, il disputa par ailleurs des centaines de parties

contre ses coéquipiers et, à l'exception de celles contre Whitaker, il gagnait le plus souvent.

« Je veux voir les alligators ! » s'écria soudain Bobby tandis qu'ils traversaient les Everglades. « On s'arrête ? Je veux un soda », l'entendait-on dire fréquemment. Ses lamentations d'enfant, dont l'immanquable « On est bientôt arrivés ? », agaçaient certains membres de l'équipe et, dans son dos, plusieurs joueurs se mirent à parler de lui comme du « Monstre ».

Pour les Fischer, la tournée ne fut pas entièrement sans frais. Même si Laucks, grâce à sa fortune, aurait pu couvrir les dépenses de tout le monde, il choisissait avec parcimonie où, quand et comment dépenser son argent. À certaines occasions, l'équipe s'arrêtait dans un restaurant assez cher et il annonçait à la cantonade : « Commandez tout ce que vous voulez, mais *pas* d'alcool ! » D'autres fois, Regina et Bobby devaient payer ce qu'ils consommaient.

Dans le Sud, Bobby fit la découverte du racisme. Les Noirs n'étaient toujours pas autorisés à s'asseoir au comptoir des restaurants, par exemple. Lorsqu'il lut sur une fontaine les mots : PERSONNES DE COULEUR EXCLUSIVEMENT, il dut demander à sa mère ce que cela signifiait. Ce racisme rendait Regina furieuse, pourtant les autres ne semblaient pas s'en soucier.

Entassés dans la voiture, les participants à la tournée en avaient parfois assez des échecs et se rappelaient d'autres aventures, réelles ou imaginaires. Whitaker faisait au moins une blague par jour, le plus souvent de mauvais goût : « Je connais une femme prête à payer mille dollars pour me voir nu. Elle est aveugle. » Bobby demandait parfois des explications.

« Viens me voir plus tard, intervenait quelqu'un. Je te dirai tout. »

Durant les six heures de traversée en ferry de l'embarcadère de Duval Street, à Key West, au port de La Havane, Bobby et Robert Houghton, un joueur plus âgé, s'essayèrent aux échecs à l'aveugle, visualisant la partie et annonçant leurs coups virtuels. Mais au bout de neuf ou dix coups, la partie était devenue trop compliquée, Houghton ne parvint plus à voir la position et à continuer. Pour Bobby, elle était aussi claire que si les pièces avaient été posées sur un échiquier devant lui. Après quelques autres tentatives sans échiquier ni pièces, la partie invisible fut abandonnée et ils jouèrent sur un échiquier de voyage. Bobby remporta ensuite des dizaines de parties éclairs sans en perdre aucune.

En 1956, La Havane était une ville festive et décadente. Les agences de voyages l'appelaient « la perle des Antilles ». On parlait aussi, de façon plus provocatrice, de la « ville la plus sexy du monde ». La Havane était pleine de casinos, de bordels et de prostituées, une bouteille de rhum n'y coûtait qu'un dollar vingt et la ville avait une réputation de débauche. Plus de deux cent cinquante mille Américains y séjournèrent cette année-là, la plupart pour y prendre du bon temps pendant une ou deux semaines. L'équipe du Log Cabin, elle, était là pour jouer aux échecs, et même s'il est possible que certains des participants eussent fréquenté le Shanghai Theater ou quelque autre night-club, ils avaient un match à disputer chaque jour.

Le plus important, contre le Capablanca Chess Club, fut une déception pour les Américains. Bobby et Whitaker remportèrent leur partie, alors que leurs cinq coéquipiers perdirent. Bobby affronta douze adver-

saires dans une simultanée contre des membres du club, et il gagna dix parties pour deux nulles – « Juste pour le fun, pas pour l'argent », tint-il à expliquer. Par la suite, il résuma ainsi cette expérience : « Les Cubains ont l'air de prendre les échecs très au sérieux… Ils voient les échecs comme moi. C'est une bagarre et j'aime gagner. Eux aussi. »

Le *New York Times* rendit compte de la tournée sous le titre : ÉQUIPE D'ÉCHECS CONCLUT TOURNÉE. L'article soulignait que le bilan de l'équipe était négatif, vingt-trois et demi contre vingt-six et demi, mais que Whitaker et Bobby étaient les meilleurs, avec tous deux un score de cinq et demi à un et demi, en excluant les dix victoires de Bobby lors de la simultanée.

Après trois semaines d'aventure, le retour à Brooklyn lui parut bien morne. Il était tout de même satisfait de retrouver ses habitudes, une école qui n'était pas trop stricte et surtout la possibilité de rejouer avec ses amis du Manhattan Chess Club. Rétrospectivement, Bobby disait avoir apprécié ses quatre années à la Community Woodward School, avant tout parce que l'absence de règles immuables permettait de « se lever et de faire le tour de la classe quand on voulait » et qu'il pouvait s'habiller comme ça lui chantait (« de simples polos, des salopettes et des pantalons en velours »). Il était par ailleurs fier d'avoir au sein de l'établissement un statut de joueur d'échecs résident. Bobby n'avait pas dû s'adapter aux enseignants ni à l'administration, c'est l'établissement qui s'était adapté à lui. En juin 1956, il choisit néanmoins de ne pas assister à la cérémonie de remise des diplômes, car il ne voulait pas renoncer à un après-midi d'échecs et n'aimait pas « tout ce qui était formel et officiel ». Il avait treize

ans et comptait passer son été à étudier les échecs et à jouer. Il entrerait au lycée en septembre, une transition excitante pour beaucoup de jeunes, qui pourtant ne l'enthousiasmait guère.

Jack Collins, l'un des meilleurs professeurs d'échecs de New York, vivait à Brooklyn avec sa sœur Ethel et organisait régulièrement chez lui des rencontres d'échecs dans le cadre de ce qu'il appelait le Hawthorne Chess Club. L'entrée était libre pour tous ceux qui voulaient jouer ou étudier le jeu avec lui. C'était un homme au grand cœur, un autodidacte brillant, qui possédait un formidable sens de l'humour. Quelques-uns des plus grands joueurs du pays étaient les élèves de Collins, dont les frères Byrne et William Lombardy. Son appartement contenait des centaines de livres sur les échecs, des tableaux et des statues consacrés aux échecs, des meubles et des draperies qui les illustraient, c'était un véritable musée de cette discipline. Jack avait échangé quelques mots avec Bobby quand ils s'étaient croisés à Asbury Park, New Jersey, au cours des championnats des États-Unis amateurs qui s'étaient déroulés durant le week-end du Memorial Day 1956. À cette occasion, Collins avait invité Bobby chez lui, et l'enfant fit son apparition deux semaines plus tard. Voici ce que Collins écrivit de la première visite de Bobby :

> Un après-midi de juin 1956, il a sonné à ma porte. J'ai ouvert et un garçon mince, blond, un typique jeune Américain de treize ans qui portait une chemise en flanelle, un pantalon en velours et

des baskets noir et blanc, a simplement annoncé : « Je suis Bobby Fischer. »

Je l'avais croisé une première fois. « Bonjour, Bobby. Entre », ai-je répondu. Nous sommes passés au salon et nous nous sommes installés devant l'échiquier. Je savais qu'il était assez timide et, au début, moi non plus je ne suis pas toujours à l'aise. Il m'a donc semblé que la meilleure chose à faire était que nous fassions aussitôt ce que nous aimions le plus : jouer aux échecs. Justement, sur l'échiquier, la position était celle d'une des parties que je disputais par correspondance. C'était une position difficile, que j'analysais depuis une demi-heure. J'ai désigné l'échiquier de la tête : « Qu'est-ce que tu penses de cette position, Bobby ? » Il a tout de suite foncé. En quelques secondes, il déplaçait les pièces, tentait des combinaisons, cherchait des finales gagnantes et énonçait une série de variantes ; ses doigts étaient à peine capables de suivre le rythme de ses pensées. Il a trouvé plusieurs possibilités cachées que je n'avais pas vues. J'étais très impressionné. Bien sûr, j'avais entendu parler de son formidable talent. Mais ce jour-là, j'ai compris que c'était un prodige et pressenti qu'il deviendrait peut-être l'un des plus grands joueurs de tous les temps.

Tout comme il était tranquillement entré au Manhattan Chess Club pour y installer ses quartiers l'été précédent, Bobby devint bientôt une présence régulière chez les Collins. Ils n'habitaient qu'à quelques centaines de mètres de la Erasmus High School, et Bobby s'échappait du lycée pendant la pause déjeuner et les heures creuses pour disputer

quelques parties contre Collins tout en mangeant son sandwich fait maison, avant de reprendre le chemin des cours. À trois heures de l'après-midi, il revenait et passait le reste de la journée penché sur l'échiquier, avant de dîner avec Jack et Ethel – un repas le plus souvent pris tandis que les deux amis étaient encore en train de jouer ou d'analyser. Bobby continuait à jouer toute la soirée, jusqu'à ce que Regina ou Joan viennent le chercher afin de le ramener à la maison. Bobby et Jack disputèrent des milliers de parties – éclairs pour la plupart –, analysèrent des centaines de positions et résolurent des dizaines de problèmes ensemble. De plus, Bobby empruntait sans cesse des ouvrages dans la bibliothèque de Collins. Le petit homme chétif prisonnier de son fauteuil roulant et le garçon en pleine croissance allaient au cinéma, dînaient au restaurant, assistaient à des compétitions d'échecs dans divers clubs, fêtaient les anniversaires et passaient leurs vacances ensemble. L'appartement de Collins devint un véritable foyer pour Bobby, désormais membre de la famille à part entière.

Jack Collins ne joua-t-il pas un rôle essentiel dans la formation de Bobby, plus encore que Carmine Nigro ? La question mérite d'être posée, car Fischer affirma par la suite qu'il n'avait rien appris de Collins. Bobby niait catégoriquement que celui-ci ait pu contribuer à son apprentissage, même si c'était par orgueil, une attitude aussi cruelle qu'ingrate. Nul doute que Collins remplaça Carmine Nigro dans le rôle de mentor quand ce dernier partit pour la Floride en 1956, l'année où Bobby et Collins se rencontrèrent. Bobby ne reverrait plus jamais Nigro.

Collins était l'un des meilleurs joueurs du pays et figura longtemps parmi les cinquante mieux classés,

ce qui ne fut jamais le cas de Nigro. Bobby disait toujours que Carmine avait été un ami plus qu'un enseignant, mais que c'était un excellent professeur. C'était son métier, et la manière dont il l'exerçait était assez formelle d'un point de vue technique, alors que Collins, si doué et affectueux fût-il, avait une approche plus socratique. Avec ses élèves, il mettait en place une position et disait : « Voyons ça », comme il l'avait fait le premier jour avec Bobby. Puis il invitait son élève à lui présenter un plan ou des solutions possibles, ce qui l'obligeait à réfléchir. C'est ce qu'il fit des centaines de fois avec Bobby. Nigro et Collins furent tous deux des pères pour le garçon, mais sa relation avec Collins dura plus de quinze ans, contre cinq avec Nigro – certes, à une période de sa vie où il était en pleine formation.

Souvent, lorsque Bobby rentrait d'un tournoi, il se précipitait chez Collins pour passer en revue avec lui les parties qu'il avait jouées. Analyste inspiré, Collins commentait les coups que Bobby avait joués et n'avait pas joués. C'était une forme d'enseignement, d'un genre non traditionnel. Il ne disait pas : « Tu dois te souvenir de cette variante de l'Est-indienne, beaucoup plus forte que celle que tu as jouée », il comptait sur une forme d'osmose. Le maître international James T. Sherwin, un New-Yorkais qui les connut tous les deux, fit ce commentaire lorsqu'il apprit en quels termes Bobby avait liquidé l'apport de Collins : « Eh bien, c'est un peu présomptueux, me semble-t-il. Il l'a sans doute dit dans un moment d'orgueil. Bobby a bien *dû* apprendre des choses de Collins. Par exemple, Jack jouait systématiquement la Défense sicilienne et il s'est mis à le faire lui aussi. C'était sans doute une façon pour le jeune homme de dire : "Je suis le

meilleur. Personne ne m'a rien appris, car j'ai reçu mon don de Dieu." Je pense que Jack a aidé Bobby sur le plan psychologique, parce qu'il lui a appris à se battre aux échecs, à être dur et à vouloir toujours gagner. »

Collins constata à son tour ce que Nigro avait remarqué un an plus tôt : l'habitude qu'avait Bobby de faire durer la partie et de rester figé devant l'échiquier, prenant trop de temps pour jouer des coups simples. Afin d'aider le garçon à surmonter cette tendance contre-productive, Collins commanda en Allemagne une pendule avec un minuteur spécial de dix secondes et insista pour que Bobby s'en serve, s'exerçant ainsi à réfléchir et à jouer plus vite.

De son côté, Collins affirmait n'avoir jamais rien « appris » à Bobby au sens strict du terme. Il soulignait même que « les génies comme Beethoven, Léonard de Vinci, Shakespeare et Fischer sortent du crâne de Zeus, ils semblent avoir été programmés et savent sans avoir dû apprendre ». Ce que Collins voulait dire, c'est que le talent de Bobby était un don du Ciel, quelque chose d'inné, et que tout ce qu'il avait pu faire, lui, c'était lui servir de guide ou d'accompagnateur, offrant ses encouragements et nourrissant le don prodigieux du garçon. C'était de plus un ami loyal.

Fischer, dont les déclarations antisémites auraient à l'avenir beaucoup d'écho, affirma toujours que même si sa mère était juive, il n'avait eu aucune formation religieuse. On ignore si le 9 mars 1956, jour de ses treize ans, ou à cette période, Bobby fit sa bar-mitzvah, lisant la Torah à la synagogue. Karl

Burger, qui jouait aux échecs avec lui, raconta que lorsqu'il l'affronta au parc de Rochester Avenue, à Brooklyn, Bobby avait douze ans et « étudiait avant sa bar-mitzvah ». Cette hypothèse est confirmée par le fait que, des années plus tard, il offrit une vieille pendule d'échecs et un jeu à son ami hongrois Pal Benko, en lui disant qu'il avait reçu ces cadeaux « pour sa bar-mitzvah ».

Peut-être Bobby les avait-il simplement eus pour son treizième anniversaire, même s'il n'y avait pas eu de cérémonie rituelle marquant son passage à l'âge adulte. (Les difficultés financières de Regina durent jouer un rôle : il faut généralement payer les cours de préparation que les jeunes gens de douze ans suivent avant la cérémonie.)

À treize ans, Bobby sentit peut-être qu'il était adulte et devait se prendre en charge seul, que son destin était entre ses mains et celles de personne d'autre. De fait, il affichait une maturité nouvelle et, quand il jouait aux échecs, il montrait de réels progrès, ainsi qu'une détermination inédite.

Le rythme de son apprentissage s'accéléra de manière significative en 1956, alors qu'il avait treize ans. L'étude systématique du jeu et les parties incessantes donnèrent de remarquables résultats. Au cours des traditionnels championnats amateurs du Memorial Day, en mai, il se classa vingt et unième. Cinq semaines plus tard, le week-end du 4 Juillet, il remporta les championnats des États-Unis juniors, qui se jouaient au Franklin Mercantile Chess Club de Philadelphie. Quatre mois seulement s'étaient écoulés depuis son anniversaire. Bobby était devenu le plus jeune maître de l'histoire des échecs et l'un des meilleurs jeunes du pays.

De multiples facteurs ont pu contribuer à cette ascension spectaculaire : sa rencontre avec Jack Collins et les innombrables parties qu'il disputa avec lui ou ses acolytes, pour la plupart des maîtres qui fréquentaient le salon de Collins tout l'été ; l'année qu'il avait passée à jouer contre les membres du Manhattan Chess Club ; les connaissances qu'il avait accumulées à force de lire des livres et des magazines sur les échecs pendant près de quatre ans ; enfin, une compréhension globale du jeu qui s'ajoutait à l'étude, l'expérience et le don inné. Tout cela se cristallisa dans son esprit.

Mais il y avait aussi des éléments personnels. Les défaites subies lors des tournois stimulèrent en lui la volonté féroce de gagner. (« Je ne supporte pas l'idée de perdre », disait-il.) Au cours de ce processus, il finit par accepter un peu mieux l'idée qu'il fallait prendre des risques. En définitive, cela peut se résumer à ce que le poète Robert Frost disait d'une éducation réussie : « S'accrocher jusqu'à ce qu'on ait pris le coup. »

Deux semaines exactement après le championnat disputé le 4 Juillet, l'US Open devait se tenir à Oklahoma City. Il y aurait beaucoup plus de participants, dont les meilleurs joueurs des États-Unis et du Canada.

Bobby n'avait aucun espoir de se classer parmi les meilleurs, mais il voulait poursuivre sa série victorieuse et savait que l'opportunité d'affronter des adversaires de haut niveau ferait progresser son jeu. Regina protesta. Elle craignait qu'il ne s'épuise, car ce serait son troisième tournoi en deux mois. De plus,

elle ne pouvait pas s'absenter pour l'accompagner jusque dans l'Oklahoma, un long voyage, et ne voulait pas le laisser partir seul.

Bobby n'en démordit pas. Puisqu'il était allé dans le Nebraska seul, se défendait-il, pourquoi ne pourrait-il pas se rendre dans l'Oklahoma ? Regina finit par accepter à contrecœur, mais comme toujours, trouver l'argent pour financer une telle entreprise fut un problème. Elle persuada Maurice Kasper, du Manhattan Chess Club, de participer à hauteur de cent vingt-cinq dollars, et contacta le comité d'organisation du tournoi afin que Bobby dorme chez l'habitant, ce qui lui ferait économiser le coût de l'hôtel. L'épouse d'un joueur accepta de garder un œil sur le garçon et de lui fournir la plupart de ses repas. Avant de partir, Bobby disputa une simultanée contre vingt et un adversaires dans le hall de la YMCA de Jersey City, afin de gagner un peu d'argent et de participer aux frais. Il en battit dix-neuf, contre une défaite et une nulle, devant une centaine de spectateurs. Chaque joueur payait un dollar et il y eut deux entrées gratuites. Bénéfice net pour Bobby : dix-neuf dollars. Regina se serra la ceinture pour équilibrer le budget et put enfin l'envoyer à Oklahoma City. Le garçon fit le voyage avec son ami Anthony Saidy.

L'US Open était de loin le tournoi le plus difficile que Bobby eût joué jusqu'alors. Il se disputait à l'Oklahoma Biltmore Hotel, un cadre presque luxueux qui ne paraissait guère à sa place dans une ville des Grandes Plaines, même si le décor, des tableaux montrant Indiens et bisons, rappelait aux participants qu'ils étaient en plein territoire des cow-boys.

Encore petit pour son âge (il semblait n'avoir que neuf ou dix ans), Bobby devint l'attraction du

championnat. Il fut interviewé deux fois par la télévision locale, les journaux et le magazine *Oklahoman* firent son portrait, et sa table attirait les foules. Une meute de photographes semblait toujours prête à l'immortaliser.

Cent deux joueurs s'affrontèrent dans une compétition à douze rondes qui durerait deux semaines. Les adversaires de Bobby n'étaient pas toujours les plus forts du tournoi ni les plus faibles non plus. Il obtint la nulle contre plusieurs maîtres, vainquit des experts (le rang juste en dessous), ne mollit jamais et ne perdit aucune partie – un exploit, dans un tel tournoi, pour un jeune homme de treize ans. À l'issue de la compétition, il était quatrième à égalité avec quatre autres joueurs, à un point du premier, Arthur Bisguier, lui aussi membre du Manhattan Chess Club. Son classement officiel, calculé à la fin du tournoi par la fédération américaine, était astronomiquement haut – 2 375 – et confirmait son statut de maître. Il était désormais le vingt-cinquième joueur du pays. Jamais personne aux États-Unis ou ailleurs dans le monde n'avait connu une ascension si fulgurante.

On était à la fin du mois d'août 1956 et, après son succès dans l'Oklahoma, Bobby poursuivit sa route jusqu'à Montréal. Une nouvelle fois, Regina s'était arrangée pour qu'il dorme chez quelqu'un. Cette fois, c'était dans la famille de William Hornung, l'un des sponsors du tournoi. Les quatre-vingt-huit concurrents du premier Open du Canada formaient sans doute un contingent plus fort que ne l'avaient été ceux de l'US Open quelques semaines plus tôt, et les meilleurs joueurs canadiens étaient au rendez-vous.

Certains des champions américains les plus jeunes et les plus brillants s'étaient aventurés jusque-là et, comme toujours, Bobby était le benjamin parmi les New-Yorkais, au côté de Larry Evans, William Lombardy et James T. Sherwin (qui joua dix parties éclairs contre lui entre les rondes et perdit chaque fois : « C'est là que j'ai compris qu'il était vraiment trop fort pour moi », se rappelait Sherwin).

Lors de la quatrième ronde, Bobby disputa une partie marathon qui dura cent huit coups et plus de sept heures, contre Hans Matthai, un Allemand émigré au Canada. Ce fut la plus longue de toute la carrière de Bobby et elle se conclut par une nulle intéressante.

À l'issue de la partie, il se demanda ce qui lui avait échappé. Il y avait *quelque chose* dans la position, l'écho d'une idée qui résonnait au loin. Aurait-il pu gagner la partie, même à l'avant-dernier coup ?

Cette nuit-là, dans un sommeil profond mais agité, il fit un rêve dans lequel cette position lui apparaissait sans cesse – des centaines de fois, eût-on dit. Juste avant son réveil, Bobby eut une révélation et vit la solution. Il avait *bel et bien* eu la possibilité de gagner.

Il se réveilla et s'assit bien droit sur son lit. « J'ai trouvé ! » s'exclama-t-il tout haut, ignorant qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre. M^me^ Hornung venait de se glisser dans la pièce pour le réveiller et lui dire que le petit déjeuner était prêt. Elle assista donc à cette épiphanie. Toujours en pyjama et pieds nus, il se précipita dans la salle à manger, car il savait qu'il y avait un échiquier qu'il pouvait utiliser, et rejoua la finale de la partie qui l'avait mis en difficulté la veille. « Je savais que j'aurais dû gagner ! » s'écria-t-il à juste titre.

D'après Freud, le contenu des rêves vient pour l'essentiel des incidents, des pensées, des images et des émotions de la journée qui précède. En plein tournoi, certains joueurs voient en rêve les parties qu'ils ont disputées, et parfois, dans ces rêves, il leur arrive même de résoudre l'énigme d'une ouverture, d'imaginer une finesse particulière pour une finale ou de revoir un problème qui les a troublés, de sorte qu'ils se réveillent avec une idée nouvelle et pertinente. L'ancien champion du monde Boris Spassky dit un jour qu'il rêvait d'échecs, et David Bronstein, ancien prétendant au titre, racontait qu'il disputait des parties entières dans son sommeil, et qu'il pouvait les rejouer une fois éveillé. Mikhaïl Botvinnik prétendait que, lors de championnats du monde contre Vassily Smyslov, il se réveilla une nuit et marcha, nu, jusqu'à son échiquier, puis qu'il joua le coup qu'il avait vu en rêve quand la partie reprit.

Bobby ne rêvait pas souvent d'échecs. Quand cela lui arrivait, il en retenait toujours un coup qu'il pouvait utiliser dans une future partie ou l'explication de ce qu'il aurait pu faire mieux, en cas de nulle ou de défaite. Dans une interview, il raconta qu'il rêvait surtout d'histoires policières, qui pouvaient elles aussi être des parties compliquées. Les échecs étaient devenus une telle force d'entraînement dans sa vie qu'il était peut-être incapable de rêver du jeu, de *n'importe quel* jeu, autrement que sous une forme symbolique – son esprit transformant de manière automatique les pièces en personnes, les variantes en intrigues et les coups gagnants en meurtres.

La dernière partie de Bobby, une nulle contre Frank Anderson, le champion du Canada, contenait tous les ingrédients pour s'arracher les ongles. Littéralement.

Quand il ne rongeait pas les ongles de sa main gauche, Bobby mâchait un pan de sa chemise, qu'il troua et dont il arracha des lambeaux.

Il finit le tournoi deuxième ex aequo avec un score de 7/10, à un point du premier, et remporta un chèque de cinquante-neuf dollars, qu'il empocha sans parler de cette manne à sa mère.

Larry Evans remporta le premier Open du Canada. Comme il avait une voiture et rentrait à New York, Bobby lui demanda s'il pouvait venir avec lui et Evans eut la gentillesse d'accepter. Sur le trajet, Bobby ne prêta aucune attention au magnifique paysage ni à la tout aussi magnifique épouse d'Evans, assise à l'arrière pour permettre au jeune homme d'être à l'avant. Au lieu de cela, il bombarda le champion de questions : « Pourquoi as-tu joué la Défense Pirc, et contre Anderson ? », « Est-ce que Sherwin avait des chances de victoire ou de nulle contre toi ? Comment ? », « Mednis ne pouvait-il pas gagner contre toi ? Pourquoi a-t-il accepté la nulle ? Il aurait pu passer le contrôle de temps. » « Je n'imaginais pas que j'étais en train de parler au futur champion du monde, racontait Evans. C'était juste un très jeune maître plein de passion. Et ce fut le début d'une longue et parfois tumultueuse amitié. »

Une semaine après son retour du Canada, en août, Bobby acheta un billet pour aller voir ses chers Brooklyn Dodgers affronter les Milwaukee Braves à Ebbets Field. Il ne fut pas déçu : non seulement les Dodgers l'emportèrent, mais Jackie Robinson offrit ce soir-là un formidable spectacle. Robinson était un des meilleurs voleurs de base, il dansa autour de la deuxième pour troubler et irriter le lanceur, et quand

celui-ci tenta de l'éliminer, la balle passa au-dessus de la tête du joueur et Robinson réussit un home run.

Bobby se sentait désormais adulte, après un été de voyages dans le New Jersey, à Philadelphie, dans l'Oklahoma et à Montréal, mais aussi parce qu'il avait reçu de nombreuses félicitations et que son statut dans le monde des échecs changeait. Il avait treize ans. S'il pouvait vaincre des adultes aux échecs, pourquoi ne devrait-on pas le traiter en adulte ? Il demanda à sa mère de ne plus venir le chercher au club chaque soir pour le ramener à la maison. « D'accord, répondit-elle. Je ne viendrai plus te chercher et tu rentreras seul. À deux conditions : tu seras à la maison au plus tard à dix heures les veilles de classe, à minuit le week-end, et tu apprendras le ju-jitsu pour te défendre. » Regina ne voulait pas que son fils se fasse agresser ou blesser dans une station de métro à moitié déserte lorsqu'il rentrerait seul, le soir, de Manhattan à Brooklyn. Bobby accepta à contrecœur. Par contre, jamais il ne suivit le moindre cours de ju-jitsu. Regina découvrit que les leçons coûtaient au minimum huit dollars de l'heure – un argent qu'elle n'avait pas. Pour autant, ils avaient passé un accord et, dès lors, Bobby rentra seul à la maison. Le seul incident à signaler fut la fois où quelqu'un marcha sur ses chaussures à peine cirées – *exprès*, souligna-t-il.

« *Me llamo* Robert Fischer. »

Durant ses deux premières semaines de lycée, peu après son retour de Montréal, Bobby n'avait pas étudié l'introduction de son livre d'espagnol, *El Camino real*, il avait manqué deux cours et devait à présent répondre à dix questions à choix multiple.

Malgré son séjour à Cuba et ses rudiments d'espagnol, il n'était pas capable de traduire ou de répondre à des questions telles que : « Où se trouve la gare ? » ou « Combien coûte cette banane ? ». Il se concentra donc sur six d'entre elles (sans grand effet) et laissa tomber les quatre autres.

Chez les Fischer, échouer à un test de langue constituait une infraction majeure. À l'école, Regina avait étudié le latin, l'hébreu, le russe, l'allemand, le français, le portugais et l'espagnol. Elle parlait couramment une bonne partie de ces langues (et se débrouillait en yiddish), et prenait régulièrement des cours du soir pour améliorer ses connaissances. Joan avait fait de l'espagnol et de l'allemand au lycée, avec de bons résultats dans les deux langues. « Bosse ! » hurlait Regina à Bobby, suggérant de manière à peine voilée que s'il y consacrait ne serait-ce qu'une petite partie du temps qu'il dédiait aux échecs, il deviendrait un élève brillant. Elle répétait sans cesse que l'apprentissage des langues étrangères était important, surtout s'il avait l'intention de jouer aux échecs à l'étranger. Il le savait. Pour favoriser ses progrès, elle se mit à lui parler en espagnol, l'obligea à étudier son manuel et l'interrogea régulièrement, si bien qu'assez vite il obtint d'excellentes notes et finit par parler espagnol couramment.

Le lycée d'Erasmus Hall à Brooklyn était l'un des plus grands de New York et l'un des plus anciens du pays. Il comptait plus de cinq mille élèves, une véritable usine à apprendre. Bobby y entra à l'automne 1956 et s'y sentit à l'aise, certes moins qu'à la Community Woodward School. Plus tard, il raconta qu'à Erasmus il s'était drapé dans un manteau d'anonymat : « Comme personne ou presque ne jouait aux

échecs, les autres élèves ne savaient pas que c'était mon cas et ça m'arrangeait, je prenais soin de ne jamais en parler. » C'était du moins ce que Bobby *croyait*. En réalité, les autres élèves *savaient* qui il était. Du reste, il n'était guère facile de l'ignorer : les quotidiens new-yorkais publiaient régulièrement des articles et des photos du jeune prodige, il joua plusieurs parties simultanées qui lui valurent une certaine notoriété et apparut en couverture de la *Chess Review*. Il participa même à l'émission télévisée *Home* d'Arlene Francis sur NBC. S'agissant de ses camarades et de leur indifférence apparente, Bobby résumait la situation en ces termes : « Je ne les embêtais pas et ils ne m'embêtaient pas. » Il semblait ignorer que Barbra Streisand, la future chanteuse, élève du même lycée, était secrètement amoureuse de lui. « Bobby était toujours seul, se souvenait-elle. Il était particulier, mais je le trouvais plein de charme. » Ce que Bobby se rappelait de Barbra ? « Il y avait cette fille un peu terne… » Ses professeurs, du moins certains d'entre eux, étaient agacés par son étrangeté et son manque d'intérêt pour les cours.

Octobre 1956

Bobby parcourut le trottoir couvert de feuilles mortes qui bordait la large avenue. Le jeune homme âgé de treize ans gravit deux à deux les marches du Marshall Chess Club et pénétra dans le grand hall. Ce n'était pas sa première visite. Il avait même commencé à se rendre régulièrement au Marshall, l'autre club majeur de New York, et avait l'enivrante sensation d'y être chez lui, voire d'y écrire son propre chapitre de l'histoire des échecs.

Le club se trouvait sur la 10e Rue, entre les 5e et 6e Avenues, l'un des meilleurs quartiers de Manhattan. Il avait ses locaux dans un vénérable *brownstone* (construit en 1832) depuis 1931, quand un groupe de riches parrains, dont un membre de la famille Roosevelt, avait acquis l'immeuble pour leur cher Frank J. Marshall, le champion des États-Unis en titre, qui le resterait pendant vingt-sept ans, afin qu'il ait toujours un endroit où vivre avec sa famille, jouer, enseigner et organiser des tournois. En arpentant la rue, avec ses rangées d'impressionnants *brownstones* ornés de fleurs aux fenêtres et d'anciennes écuries non loin, Bobby aurait aisément pu se croire au XIXe siècle, à l'époque de l'éclairage au gaz et des bas de soie.

Presque tous les plus célèbres grands maîtres internationaux avaient rendu visite au club, où résonnaient encore les échos de parties légendaires, de rencontres épiques, de victoires à l'arrachée et de dignes défaites. De fait, son seul concurrent aux États-Unis était le Manhattan Chess Club, quarante-neuf rues plus au nord. Lors des rencontres par équipes, le Manhattan l'emportait généralement, mais pas toujours.

Le Marshall ressemblait à un club pour officiers britanniques, avec ses lambris, ses épais rideaux de velours bordeaux, ses nombreuses cheminées et ses tables en chêne équipées de lampes en cuivre jaune. C'est au Marshall que José Raúl Capablanca, le grand joueur cubain, donna sa dernière exhibition, qu'Alexandre Alekhine, le champion du monde, disputa des parties éclairs, et que nombre des grands maîtres internationaux les plus talentueux donnaient et continuent à donner des leçons. Membre actif du club, l'artiste Marcel Duchamp vivait en face dans la même rue et devint un grand admirateur de Bobby.

Sinclair Lewis, le prix Nobel de littérature, y prit des cours, et quand un chef décorateur cherchait un endroit pour tourner une scène d'échecs idéale, le Marshall était un excellent choix.

Indéniablement, on y entretenait un grand sens du décorum, entre autres sur le plan vestimentaire. L'uniforme habituel de Bobby, tee-shirt, pantalon froissé et baskets, était considéré par Caroline Marshall, la veuve de Frank, qui dirigeait de longue date le club, comme une insulte, et elle lui fit remarquer à plusieurs reprises qu'il enfreignait le *dress code* des lieux, allant jusqu'à le menacer d'interdiction s'il ne s'y soumettait pas. Bobby se contenta de l'ignorer.

Il était au Marshall, un soir d'octobre, pour disputer la septième ronde d'un tournoi sur invitation, le Rosenwald Memorial, du nom de son parrain, Lessing J. Rosenwald, ancien patron de Sears Roebuck and Co., grand collectionneur d'art et amateur d'échecs. L'invitation faisait suite à la victoire de Bobby aux championnats juniors des États-Unis, trois mois plus tôt, et ce fut le premier tournoi important, réservé à des adultes de la catégorie maître, de sa carrière. Les onze autres joueurs figuraient tous parmi les meilleurs et les mieux classés du pays, et les membres du club étaient très excités par l'événement. Ce soir-là, l'adversaire de Bobby était l'aimable professeur d'université Donald Byrne, grand maître international et ancien vainqueur de l'US Open, un joueur connu pour son agressivité. Les cheveux noirs, la tenue aussi élégante que sa façon de parler, Byrne, vingt-cinq ans, avait toujours le coude posé sur la table et une cigarette entre les doigts de sa main levée, une posture qui lui donnait un air aristocratique.

Regina accompagna Bobby au club, et, dès qu'il commença à jouer, elle sortit et entra à la librairie Strand non loin, aux étagères couvertes de millions de livres d'occasion. Elle savait que Bobby n'en aurait pas fini avant plusieurs heures et qu'il lui faudrait alors venir le chercher.

Depuis le début du tournoi, Bobby n'avait pas encore gagné une seule partie, obtenant trois nulles. Mais il paraissait un peu plus fort partie après partie et apprenait de chaque maître qu'il rencontrait. Dans les compétitions d'échecs, les joueurs se voient assigner un adversaire à chaque ronde, ainsi qu'une couleur : noir ou blanc. Dans la mesure du possible, le directeur du tournoi alterne les couleurs, de sorte qu'un joueur ait les blancs, puis les noirs la ronde suivante, ou inversement. Comme les blancs débutent toujours, avoir cette couleur peut constituer un avantage non négligeable, puisque cela permet de prendre l'initiative. Malheureusement, contre Byrne, Bobby avait les noirs.

Il avait étudié le jeu de son adversaire dans des magazines spécialisés et des livres, et connaissait donc son style et ses stratégies favorites. Il choisit une approche atypique, que Byrne n'était pas habitué à affronter ni Bobby à risquer. Il utilisa ce qu'on appelle la Défense Grünfeld.

Bobby connaissait les rudiments de cette ouverture, même s'il n'en maîtrisait pas encore toutes les subtilités. L'idée, c'était de laisser l'adversaire, les blancs, occuper le centre de l'échiquier, afin que les pièces soient exposées à ses attaques. Ce n'est pas une approche traditionnelle du jeu, et elle conduit à des configurations très différentes à mesure que le jeu progresse, pourtant Bobby tenta sa chance.

Comme il n'avait pas mémorisé précisément la théorie de cette défense, Bobby devait décider quoi faire chaque fois que c'était son tour de jouer, ce qui posa bientôt un problème de temps. Il était de plus en plus nerveux et se rongeait les ongles, se tripotait les cheveux, s'asseyait jambes croisées, parfois à genoux sur sa chaise, le coude sur la table et le menton dans une main, puis dans l'autre. Byrne venait de battre Samuel Reshevsky, le joueur américain le plus fort du tournoi, et on aurait eu tort de ne pas avoir le plus grand respect pour ses capacités. Bobby ne paniquait pas, même s'il était franchement mal à l'aise.

Les *kibitz* (habitués des clubs et des tournois, mais qui jouent eux-mêmes rarement) se rassemblèrent autour de leur échiquier, et chaque fois que Bobby devait se lever pour se rendre aux minuscules toilettes, tout au fond du club, il lui fallait se frayer un chemin, presque de force, parmi les spectateurs. Sa concentration en souffrit. D'ordinaire, il gardait la partie en cours bien à l'esprit même pendant les interruptions. « Le public était invité à s'asseoir à côté de vous, et quand on lui demandait de partir ou de faire moins de bruit, ils le prenaient comme une insulte », se rappelait Bobby. Il remarqua en outre que le climat chaud de l'été indien et la foule qui se pressait dans la pièce rendaient l'atmosphère étouffante. Les organisateurs entendirent Bobby se plaindre, mais il était trop tard pour qu'ils puissent faire quoi que ce soit dans l'immédiat. L'été suivant, le Marshall ferait installer son premier climatiseur.

Malgré son inconfort, Bobby fonçait tête baissée et, de façon surprenante, après seulement onze coups, comme par magie il avait obtenu un avantage positionnel. Puis, soudain, il déplaça son Cavalier vers

une case où il pouvait être pris par son adversaire. « Qu'est-ce qu'il *fabrique* ? demanda quelqu'un à voix haute. C'est une bourde ou un sacrifice ? » Tandis que les spectateurs observaient sa position, le plan de Bobby apparut évident aux yeux de beaucoup : guère sophistiqué, sans doute, mais malin, ingénieux et même brillant. Byrne n'osa pas prendre le Cavalier : il aurait certes gagné une pièce importante, seulement cela aurait mené à la victoire de Bobby. L'arbitre du tournoi décrivit en ces termes l'ambiance électrique que l'audacieuse stratégie de Bobby avait créée : « Après ce coup, un murmure s'éleva dans la salle et les bavards se précipitèrent vers la table de Fischer tels des poissons vers un trou dans la glace. »

C'était exactement le genre de foule survoltée à l'écart de laquelle Bobby préférait rester. « Je mesurais l'importance de la partie, raconta Allen Kaufman, un maître qui analysait le jeu de Bobby. C'était un affrontement sensationnel, tout le monde avait les yeux fixés dessus. C'était extraordinaire : la partie et la jeunesse de Bobby formaient une combinaison imbattable. »

À mesure que la rencontre progressait, Bobby n'eut plus que vingt minutes de temps effectif pour atteindre les quarante coups requis, et il en avait seulement joué seize. C'est alors qu'il la vit : une intuition lui fit comprendre qu'il existait une possibilité incroyable, qui bouleverserait la position actuelle et entraînerait la partie dans une tout autre direction. Et s'il laissait Byrne prendre sa Dame, la pièce la plus forte sur l'échiquier ? En principe, jouer sans Dame est handicapant et on est presque sûr de perdre. Mais si Byrne, en prenant la Dame de Bobby, se retrouvait en position de faiblesse, moins bien armé pour attaquer

les autres pièces de son adversaire et défendre les siennes ?

L'idée de ce coup naquit en lui lentement, instinctivement, au début elle n'était pas rationnelle. C'était comme s'il avait regardé à travers un petit diaphragme, puis l'ouverture s'était élargie peu à peu, au point d'occuper à présent tout le paysage, telle une illumination progressive. Il n'était absolument pas certain de voir toutes les conséquences qu'entraînerait le choix de sacrifier sa Dame, et pourtant il fonça quand même.

Si ce sacrifice n'était pas accepté, Byrne serait perdu, supposa Bobby. Mais s'il l'acceptait bel et bien, il le serait aussi. En théorie, quoi qu'il fît, Byrne était perdant, même si la partie était loin d'être terminée. On entendait le murmure de l'assistance : « Byrne dominé par un gamin de treize ans : impossible ! »

Byrne prit la Dame.

Bobby était si concentré qu'il entendait à peine le grondement de la foule, et il joua les coups suivants en force, comme s'il avait lancé des fléchettes empoisonnées, attendant tout juste les répliques de Byrne. Sa naïveté n'était plus qu'un lointain souvenir et il voyait donc bien le dénouement qui se dessinait, vingt coups après ou plus. En dehors de la rapidité avec laquelle il réagissait aux coups de Byrne, Bobby ne trahit guère d'émotion. Il resta assis là avec flegme, tel un petit Bouddha, exécutant un coup éblouissant après l'autre.

Au quarante et unième, après cinq heures de jeu, alors que son cœur battait à peine plus fort, Bobby souleva sa Tour d'une main droite tremblante, la reposa sur l'échiquier et proclama : « Échec et mat ! » Bienveillant, son adversaire se leva et ils se

serrèrent la main. Ils souriaient tous les deux. Byrne savait qu'il était du mauvais côté, mais surtout qu'il venait de perdre une des plus formidables parties jamais jouées et que cela lui garantissait une place de choix dans l'histoire des échecs. Quelques personnes applaudirent, ce qui agaça les joueurs dont les parties étaient en cours et qui se fichaient de l'événement historique survenu à quelques mètres d'eux. Ils s'occupaient de leur propre partie. « Chut ! Moins fort ! » Il était minuit.

L'arbitre, Hans Kmoch, un excellent joueur, par ailleurs théoricien de renommée internationale, souligna par la suite la signification et l'importance de la partie :

> Un extraordinaire chef-d'œuvre de jeu combinatoire, réussi par un garçon de treize ans contre un formidable adversaire, qui égale les prodiges les plus remarquables dans l'histoire des échecs... [L'exploit de] Bobby Fischer brille par sa merveilleuse originalité.

Ainsi naquit la « Partie du siècle », comme elle fut baptisée par Hans Kmoch.

La victoire de Bobby fut commentée par les journaux de tout le pays ainsi que par les magazines d'échecs du monde entier, et le grand maître international Youri Averbakh, notamment, en prit bonne note, tout comme ses confrères soviétiques : « Après avoir examiné la partie, j'étais convaincu que ce garçon possédait un talent diabolique. » Le magazine *Chess* abandonna sa raideur britannique et affirma que la partie de Bobby était « brillante et sophistiquée ». Pour *Chess Life*, elle n'était rien de moins que « fantastique ».

Commentée, analysée et vantée depuis plus de cinquante ans, la Partie du siècle a et conservera sans doute longtemps sa place au panthéon des échecs. Dans toute l'histoire du jeu, en termes de pur génie, qu'il soit le fait d'un prodige ou non, on ne peut la comparer qu'à celle de Breslau en 1912, quand les spectateurs recouvrirent l'échiquier d'or après que Frank Marshall – américain lui aussi – eut battu Levitsky grâce à un fabuleux sacrifice. Réfléchissant à cette partie quelque temps plus tard, Bobby fit preuve d'une rafraîchissante modestie : « J'ai juste joué les coups qui me semblaient les meilleurs. J'ai eu de la chance. »

David Lawson, un Américain de soixante-dix ans dont l'accent trahissait les origines écossaises, était parmi les spectateurs ce soir-là. Il avait invité Regina et Bobby à dîner après la partie, quelle que soit l'heure à laquelle elle se terminerait et indépendamment du résultat. Lawson était un homme de petite taille qui collectionnait tout ce qui concernait les échecs. Il se passionnait en particulier pour Paul Morphy, lui aussi minuscule, qui avait été le seul champion du monde américain (mais pas officiellement). Lawson vit un lien entre l'éclosion précoce de Morphy et celle de Fischer, même si Bobby devait encore faire ses preuves face aux autres grands champions – américains et, bien sûr, étrangers. Lawson était un opportuniste. Malgré son élégance digne de l'Ancien Monde et ses bonnes manières, son invitation n'était pas complètement désintéressée. Il voulait acquérir une feuille de match remplie à la main par Bobby afin de l'ajouter à sa collection. Le hasard avait voulu qu'il assiste à la partie contre Byrne, et, naturellement,

il ne pouvait pas savoir qu'elle serait l'une des plus mémorables disputées en quinze siècles d'échecs.

Lawson voulait dîner chez *Luchow*, un restaurant allemand en face duquel les Fischer avaient habité sept ans plus tôt et qui était alors très au-dessus de leurs moyens. Mais comme il était plus de minuit, la cuisine avait fermé et le trio trouva refuge dans une gargote ouverte toute la nuit sur la Sixième Avenue, la *Waldorf Cafeteria*, un endroit où artistes, écrivains et autres travailleurs précaires se retrouvaient à Greenwich Village. C'est là que l'histoire de la feuille de match se complique. Normalement, dans les tournois importants, ces feuilles ont une copie carbone : par sécurité, les organisateurs ou l'arbitre conservent l'original, en cas de future dispute de quelque ordre que ce soit. La copie carbone, elle, revient au joueur. Ce soir-là, Bobby garda sa copie – carbone – et ne s'en séparerait plus pendant de longues années. De fait, quand on le lui demandait, il sortait de sa poche la feuille pliée et légèrement cornée pour la montrer à ses admirateurs. Qu'était donc devenu l'original ?

Pressentant que Bobby était un futur champion, Kmoch, l'arbitre, avait entrepris de collectionner les feuilles de match du prodige, comme s'il s'était agi des premières esquisses de Rembrandt. Et d'une façon ou d'une autre, sans doute en payant, Lawson obtint de Kmoch la feuille de match originale de la Partie du siècle, avec une annotation au feutre rouge : « 0-1 » (c'est-à-dire défaite pour Byrne et victoire pour Fischer). Enfin, à la mort de Lawson, elle fut achetée par un collectionneur, puis revendue, et elle est entre les mains d'un autre passionné depuis de longues années. Si elle était mise aux enchères sur

le marché actuel, on estime que son prix atteindrait environ cent mille dollars.

La somme versée à Bobby par l'American Chess Foundation à la suite de son formidable exploit ? Cinquante dollars.

Le jour de son quatorzième anniversaire, par un après-midi venteux typique du mois de mars, sec et glacé, Bobby longeait laborieusement Central Park côté sud pour se rendre au Manhattan Chess Club, où il disputerait la partie la plus importante de sa carrière naissante. Il tremblait de froid, pas de peur, et savourait déjà la chaleur qui régnerait à l'intérieur du club.

Son adversaire, le Pr Max Euwe, des Pays-Bas, l'attendait. Cinquante-six ans, habillé de manière classique, il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et avait l'air d'un géant à côté de Bobby. Outre les quatre décennies qui les séparaient, tout les opposait. Euwe était docteur en mathématiques, il avait enseigné au Lycéum d'Amsterdam et c'était un ancien champion du monde, vainqueur du titre en 1935 grâce à une approche du jeu méticuleuse et logique. C'était un homme au tempérament égal, qui s'exprimait posément, et un grand maître dans la force de l'âge, parfait représentant de la vieille garde. Au cours d'une vie entière de batailles sur l'échiquier, il avait affronté bon nombre de figures légendaires du jeu. Malgré ses manières calmes, il adorait le combat, et curieusement, compte tenu de ses prouesses aux échecs et en mathématiques, il avait également été champion d'Europe de boxe amateur dans la catégorie des lourds. Bobby, lui, était

nerveux et d'humeur changeante. C'était l'*arriviste**[1] de Brooklyn, un jeune mâle et le fer de lance d'une nouvelle génération de joueurs qui s'affirmait peu à peu. Il était satisfait d'avoir remporté les championnats des États-Unis juniors l'été précédent, mais avait surtout acquis une plus grande confiance en lui depuis la tant acclamée Partie du siècle. En tout juste six mois, cette dernière avait fait de lui plus qu'une simple attraction : c'était désormais une étoile montante dans la galaxie internationale des échecs. Bobby voulait affronter Euwe, mais le célèbre professeur était encore plus intrigué par la perspective de jouer contre le jeune prodige.

Bobby accueillit le P^r^ Euwe avec une poignée de main courtoise et un aimable sourire. Qualifiées d'« amicales » – aucun titre n'était en jeu –, les deux parties d'exhibition étaient parrainées par le Manhattan Chess Club, pour permettre à Bobby de rencontrer un grand maître international. Les sommes en jeu étaient ridiculement modestes : cent dollars au total, soixante-cinq pour le vainqueur et trente-cinq pour le vaincu.

Assis de part et d'autre de l'échiquier, le professeur et l'adolescent formaient un tableau presque comique. Les longues jambes d'Euwe tenaient à peine sous la table et il devait se tourner légèrement, à l'oblique, une posture décontractée qui donnait l'impression qu'il ne participait pas vraiment au jeu. Au contraire, Bobby – impeccablement sérieux – devait s'asseoir très droit pour atteindre les pièces et ses coudes atteignaient tout juste le bord de l'échiquier. Une petite

1. Tous les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Note du traducteur.*)

foule de gens, pas tout à fait un public, s'était rassemblée pour suivre la rencontre.

Comme il convenait à un grand maître, Euwe domina Bobby sans partage jusqu'au vingtième coup. Comprenant que sa position était désespérée, de résignation ce dernier renversa son Roi. Puis, humilié, il quitta précipitamment le club, les larmes aux yeux, et se précipita vers la station de métro. De son côté, Euwe ne tira nulle fierté particulière de sa rapide victoire, car il estimait que Bobby « n'était qu'un enfant ». « Mais fort prometteur ! » se hâta-t-il d'ajouter.

Le lendemain à deux heures et demie de l'après-midi, Bobby était fidèle au poste pour jouer la seconde partie du match. Cette fois-ci, il avait le léger avantage de jouer avec les blancs, ce qui lui permit de choisir son ouverture et sa stratégie préférées. Il avait perdu la veille et avait la ferme intention de ne pas perdre de nouveau. Après un échange de pièces, il se retrouva en avance d'un pion, dans une finale qui conduisait manifestement à un résultat nul. Quand Bobby proposa d'échanger les Tours, Euwe répondit en proposant la nulle au quarante et unième coup. Bobby hésita un long moment puis, comme il ne voyait aucune possibilité de gagner, accepta à contrecœur.

Décrocher une nulle contre un ancien champion du monde n'a rien d'une petite affaire, ce n'est pas un mince exploit. Pourtant Bobby était déçu, car il avait perdu le match, un et demi à un demi-point. Curieusement, alors que toutes les parties de Bobby ont été analysées et publiées – les bonnes et les mauvaises ; les victoires, les nulles et les défaites –, soixante ans après, le détail de la nulle entre Fischer

et Euwe non seulement n'a jamais été publié, mais la rencontre n'est pas mentionnée dans la littérature spécialisée.

Contrairement au portrait que faisaient d'elle les journaux grand public, celui d'une mère absente qui laissait Bobby se débrouiller seul, en réalité Regina était aimante, prenait soin de son fils et se préoccupait de son bien-être. Elle était mère célibataire, élevait ses deux enfants et s'efforçait de terminer ses études, de sorte qu'elle n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à Bobby, ni assez d'argent pour lui offrir tout ce qu'elle aurait voulu. Un journaliste a écrit qu'ils ne s'étaient pas parlé pendant plus de trente ans. C'est tout simplement faux. Ils restèrent toujours en contact, même lorsqu'elle se remaria et partit terminer ses études de médecine en Europe quand Bobby avait une vingtaine d'années. Ils ont échangé des messages, se sont téléphoné et envoyé des cadeaux pendant toute leur vie, toujours avec amour, même quand ils étaient sur deux continents différents.

La plupart des biographes ont omis de souligner un fait essentiel : les Fischer étaient pauvres – à la limite de la pauvreté, en fait – et chaque décision, quels tournois jouer, quels livres et magazines acheter, même, se résumait à une question d'argent ou de manque d'argent. Dans les années cinquante et soixante, quand l'ascension de Bobby débuta puis s'accéléra, une dépense d'à peine cinq dollars était un problème pour la mère et le fils. Il se peut que ce dénuement ait catalysé l'« avidité » de Bobby, si souvent critiquée au cours de sa carrière. Tandis

qu'il grimpait les échelons un à un, Bobby écrivit : « Beaucoup de gens pensent qu'un club ou une structure qui s'occupe d'échecs prend à sa charge mes frais de voyage, m'achète livres et magazines ou me sponsorise de quelque façon. Ce serait bien, ça aurait été bien, mais il se trouve que ce n'est pas le cas. »

La situation économique de la famille inquiétait certes Regina, moins toutefois que la santé mentale de Bobby, son caractère et son comportement. Outre la fois où elle l'avait emmené voir un psychologue et la conversation qu'elle avait eue avec le médecin pour comprendre comment aider son fils, elle ne cessait d'encourager Bobby à élargir son horizon, en assistant à des événements culturels, en faisant du sport, en rencontrant d'autres jeunes, en lisant et en travaillant en classe. Elle était heureuse que Bobby ait plus d'estime de lui-même grâce aux échecs. Ce qui la préoccupait, c'est qu'il n'y avait pas d'équilibre dans sa vie. Elle avait peur que son obsession des échecs ne soit malsaine.

En 1956, le P[r] Reuben Fine, qui avait été un des meilleurs joueurs du monde dans les années trente et quarante, écrivit une monographie intitulée *Observations psychanalytiques sur les échecs et les joueurs d'échecs*, qui parut en tant que volume III de *Psychoanalysis*, une revue de psychologie psychanalytique. Par la suite, elle fut également disponible sous forme d'un petit livre de soixante-quatorze pages, avec un échiquier blanc et rouge en couverture. Beaucoup de joueurs qui prirent le temps de le lire manifestèrent une bonne dose

de scepticisme et même de ressentiment. Regina Fischer en acheta un exemplaire qu'elle lut attentivement, et des années plus tard on retrouva l'ouvrage dans la bibliothèque de Bobby, mais on ignore s'il l'avait lu.

Fine était un freudien dévot (il consacrerait plus tard deux livres à la théorie freudienne et un autre à l'histoire de la psychanalyse). Il pensait que les échecs étaient symboliquement liés à la libido et avaient une signification œdipienne. « Le Roi représente le pénis du garçon au stade phallique, l'image de soi qu'a l'homme, et le père réduit à la taille du garçon. »

Il consacrait en outre un chapitre aux psychoses de quatre maîtres, choisis parmi les millions de personnes normales qui avaient joué sérieusement aux échecs. Cette partialité lui valut des critiques, car elle étayait l'idée que les joueurs d'échecs étaient profondément dérangés.

Pourtant, Regina était suffisamment impressionnée par le livre et la carrière de joueur du P^r^ Fine (il était grand maître international et avait été prétendant au titre de champion du monde) pour croire qu'il serait en mesure d'aider Bobby, ou du moins de tempérer sa passion excessive pour le jeu. Elle voulait que son fils réussisse au lycée, qu'il aille dans une bonne université, qu'il retrousse ses manches et trouve un vrai métier.

Regina fit en sorte que le P^r^ Fine téléphone à Bobby et l'invite chez lui pour qu'ils passent la soirée à jouer aux échecs. Bobby connaissait la réputation de Fine, car il avait rejoué ses parties. De plus, il possédait et avait lu plusieurs de ses livres sur les échecs. Mais il avait des soupçons.

Il ne voulait pas subir de test psychologique. Fine lui assura qu'ils disputeraient quelques parties, rien d'autre.

Reuben Fine n'était pas un thérapeute au sens strict du terme, même s'il était un psychanalyste renommé. D'après lui, les problèmes de nombreux patients perturbés venaient de traumatismes psychiques oubliés et, dans les associations libres et l'interprétation des rêves, on trouvait la clé de ces problèmes. La cure était généralement un processus long – qui durait parfois des années –, elle commençait par les souvenirs d'enfance et, quand c'était possible, remontait aux souvenirs formés *in utero*.

Le cabinet de Fine se trouvait dans un grand appartement de l'Upper West Side, à Manhattan. Il vivait dans une aile avec sa femme et leurs trois enfants, et dans l'autre se trouvait la salle d'analyse, avec le traditionnel divan freudien et une pièce pour les séances de groupe à côté. Les patients avaient au minimum une séance par semaine, à cinquante-cinq dollars, et certains participaient le soir aux séances collectives. Fine s'asseyait au milieu du groupe, mais ne disait rien et observait les participants interagir les uns avec les autres pendant une heure, puis il quittait la pièce et laissait le groupe poursuivre en son absence. Ensuite, chaque fois qu'il avait en thérapie un patient qui avait fait partie du groupe, il évoquait brièvement la séance avec lui. Dans le cas de Bobby, il voulait d'abord gagner sa confiance et son respect en jouant aux échecs, puis entamer la traditionnelle analyse freudienne, couplée avec des séances de groupe.

Pour que Bobby ne pense pas qu'il était en train de le psychanalyser, Fine évita pour commencer de le

faire entrer dans son cabinet et l'accueillit dans l'aile de l'appartement où il vivait. Bobby rencontra Marcia, l'épouse de Fine, et leurs enfants, puis ils jouèrent aux échecs pendant une heure ou deux. Le psychanalyste était alors un des joueurs les plus rapides du pays, sans doute plus fort que Bobby ne l'avait imaginé. Bobby n'était « pas encore un adversaire imbattable, écrivit plus tard Fine. Ma famille se rappelle qu'après chaque partie il était furieux et prétendait que j'avais eu de la *chance.* »

Après environ six semaines d'échecs, le psychanalyste jugea que Bobby lui faisait confiance et lui demanda, l'air de ne pas y toucher, ce qu'il faisait en classe. Bobby se leva d'un bond : « Vous m'avez trompé », balbutia-t-il, puis il quitta l'appartement pour ne plus y revenir. Fine expliqua un jour que chaque fois qu'ils se revirent après cela, Bobby lui avait lancé des regards noirs, « comme si je lui avais causé un tort irréparable en voulant me rapprocher de lui ».

Même si le sous-entendu de Fine – l'adolescent avait manifesté une vive hostilité à son égard uniquement parce qu'il voulait se « rapprocher de lui » et creuser sous la surface – n'est pas complètement infondé, la principale raison pour laquelle Bobby refusa par la suite de lui parler était la *déception* qu'avait manifestée Fine et la manière dont il s'était servi des échecs pour y aboutir. « Non sans ironie, les deux plus grands joueurs américains du XX^e^ siècle ont failli devenir le psychanalyste l'un de l'autre », se vanta Fine plus tard. *Non, pas vraiment.*

De son côté, Bobby ne pensait pas avoir le moindre problème. À treize ans, son comportement lors des tournois et dans les clubs était plutôt innocent, mais

comme beaucoup d'adolescents il lui arrivait de parler trop fort, de faire preuve de maladresse en observant une partie en cours, de s'habiller de manière négligée, et c'était une éternelle « tête de lard » devant l'échiquier. Toutefois, rien dans ses gestes – du moins à cette époque – ne laissait entrevoir quoi que ce soit d'autre, encore moins une névrose avancée.

Peut-être le livre de Fine avait-il stimulé la presse, car chaque fois que les journalistes parlaient d'échecs, ils prêtaient aux joueurs une bonne dose de folie. Bobby fut donc souvent l'objet d'une interprétation biaisée de sa personnalité. Lorsqu'on l'interviewait, on lui posait des questions paternalistes ou humiliantes (« Comment se fait-il que vous n'ayez pas de petite amie ? » ou « Est-ce que tous les joueurs d'échecs sont cinglés ? »), et il savait bien qu'ils allaient manipuler son histoire pour qu'il paraisse bizarre. « Demandez-moi des choses normales, répondait-il, au lieu de vouloir me faire passer pour quelqu'un d'anormal. » Il expliqua à un autre journaliste ce qu'il pensait de la profession : « Ces types veulent toujours écrire de sales histoires sur moi. Ils disent que je suis stupide et que je ne sais rien faire d'autre que jouer aux échecs. Ce n'est pas vrai. »

Dans certains articles, on pouvait lire que Bobby était un idiot savant, le premier qualificatif souligné au détriment du second. Indigné par le manque de respect à son égard, *Chess Life* prit sa défense, parla de « chasse au Fischer » et d'« absurdité complète ».

Bien sûr, Bobby était bel et bien obsédé par les échecs, il passait des heures à jouer et à étudier le jeu, mais sans doute pas plus que les musiciens prodiges

n'en passent à répéter. Et il avait d'autres centres d'intérêt, dont le sport. Il allait voir tous les matchs de hockey sur glace qu'il pouvait, jouait régulièrement au tennis, faisait du ski, nageait, et il appartenait au club de ping-pong de Manhattan. Il s'intéressait surtout aux sciences. En revanche, il ne se passionnait ni pour l'hypnose ni pour les animaux préhistoriques, contrairement à ce qu'affirmaient certains articles grand public.

Parfois, la presse était si négative que certaines personnes de son entourage révisèrent leur jugement. Au Manhattan Chess Club, plusieurs habitués se mirent à murmurer que c'était un *meshuggener* – un terme yiddish insultant qui suggérait qu'il était « un peu taré ». D'autres employaient aussi le yiddish pour rétorquer que c'était un *gaon*, un génie.

Malgré les discussions, les surnoms et les commentaires mesquins dont il était l'objet, Bobby continua à jouer et à étudier le jeu qu'il adorait. Au cours de cette année, de 1956 à 1957, son classement monta en flèche. À tout juste quatorze ans, il avait officiellement le rang de maître, et était le plus jeune à l'avoir conquis dans l'histoire des échecs américains. D'après les règles de la fédération américaine, il ne pouvait plus disputer de tournois amateurs, ce qui ne l'embêtait nullement. Bobby avait toujours voulu affronter les meilleurs joueurs possibles, car c'était un moyen de développer ses capacités. Et chaque fois qu'il battait un joueur mieux classé, son propre classement augmentait.

En juillet, quatre mois après le match contre Euwe, il se rendit à San Francisco pour disputer les championnats des États-Unis juniors, qu'il remporta pour la deuxième fois de suite. À chaque victoire,

on lui remettait une machine à écrire, un trophée et un diplôme avec son nom. Comme il possédait *deux* machines à écrire, il apprit seul à s'en servir, avec l'aide d'un manuel, couvrant les touches avec du Scotch pour mémoriser leur position, repérant celle de départ puis vérifiant que ce qu'il tapait avait un sens. Il pouvait rapidement identifier les touches qu'il cherchait – la mémoire n'avait jamais été un problème –, mais il ne sut jamais taper assez vite et devait régulièrement regarder le clavier.

En plus de tous les prix qu'il gagnait, il y eut sa victoire contre le grand maître Samuel Reshevsky lors d'une exhibition au Manhattan Chess Club. Pour Bobby, ce n'était pas un si grand exploit, car Reshevsky avait les yeux bandés, lui non, et ils avaient dix secondes pour chaque coup. C'était tout de même son premier scalp de grand maître.

Après avoir gagné les championnats juniors à San Francisco, au lieu de rentrer à Brooklyn et d'en repartir pour Cleveland, où il disputerait l'US Open, Bobby resta sur la côte Ouest, ce qui lui laissait trois semaines pour se détendre, jouer aux échecs et visiter la Californie. Plusieurs autres garçons qui avaient participé aux championnats firent le voyage avec lui. Ils découvrirent Los Angeles et Long Beach, où il séjourna chez Lina Grumette, chef d'entreprise et joueuse d'échecs, et nagea dans sa piscine. L'élégante Grumette était chargée de relations publiques et organisait régulièrement chez elle des compétitions d'échecs auxquelles les joueurs payaient pour participer. Dans les années quarante, elle avait été l'une des meilleures joueuses du pays et, dès qu'elle rencontra Bobby, elle eut pour lui une affection maternelle,

devenant une amie fidèle et jouant un rôle important dans sa carrière.

Après ces trois semaines de pause, les jeunes joueurs empruntèrent une vieille voiture au rédacteur en chef du *California Chess Reporter*, Guthrie McClain. Comme ils étaient presque tous trop jeunes pour conduire, William G. Addison, vingt-quatre ans, qui devait lui aussi jouer à Cleveland, prit le volant, et ils se dirigèrent vers l'est et le tournoi. La voiture tombait sans cesse en panne et chacun participa financièrement aux réparations, de sorte qu'ils puissent poursuivre leur route. Traverser le désert brûlant sans air conditionné provoqua quelques disputes et même un échange de coups de poing entre Bobby et Gilbert Ramirez (qui avait pris la deuxième place des championnats juniors). Bobby mordit le bras de Ramirez et, cinquante ans plus tard, ce dernier en portait toujours les cicatrices (qu'il exhibait fièrement, comme pour dire : « Voici le bras que Bobby Fischer a mordu »). Enfin, le véhicule rendit l'âme et ils durent l'abandonner. Ils allèrent à Cleveland en bus et arrivèrent le soir précédant le début de la compétition.

Avant de jouer sa première partie, Bobby avait un classement de 2298, ce qui en faisait l'un des dix meilleurs joueurs du pays. Cent soixante-seize joueurs devaient s'affronter durant les deux semaines de tournoi et les douze rondes. À la première, Bobby devait rencontrer un Canadien qui s'était inscrit et avait payé d'avance, mais qui ne semblait pas présent. Quand le tournoi débuta, Bobby joua son premier coup et démarra la pendule, lançant le compte à rebours pour son adversaire invisible. Au bout d'une heure d'attente, il remporta la victoire par forfait, ce qui

lui valut son premier point. Curieusement, ce point « gratuit » faillit plus tard causer sa perte. Sur les cinq parties suivantes, Bobby en remporta trois et fit deux nulles, dont l'une contre Arthur Bisguier, vingt-sept ans, champion en titre, l'un des meilleurs joueurs du pays.

Dans la seconde moitié du tournoi, il gagna cinq parties de suite. dès lors certain de figurer parmi les premiers. Mais pouvait-il remporter le titre ? Plusieurs joueurs avaient été terrassés par la grippe – dont Jack Collins, son professeur – et durent abandonner. Bobby s'efforça de rester en bonne santé en dormant beaucoup, en mangeant sainement et en passant le plus de temps possible dans sa chambre, loin des autres joueurs. En définitive, les multiples forfaits n'affectèrent pas son parcours ni son score.

Le dernier jour, il devait jouer contre Walter Shipman, l'homme qui l'avait accueilli au Manhattan Chess Club. Shipman avait une réputation de joueur effrayant et têtu. La partie n'évolua pas comme Bobby l'espérait, et au dix-huitième coup il proposa la nulle à son adversaire, qui ne tarda pas à accepter. Bobby totalisait 10/12 et n'avait pas perdu une seule partie. Arthur Bisguier, le joueur le mieux classé du tournoi, avait le même score. Qui remporterait l'US Open ?

Bobby, Bisguier et une vingtaine d'autres joueurs et spectateurs entouraient la table du directeur du tournoi, qui passait en revue les règles devant départager les deux hommes. En pareille circonstance, la meilleure solution est de rejouer une partie afin de départager les ex aequo. Mais dans les tournois américains, où les salles sont louées dans de grands hôtels

pour une durée limitée et où les joueurs prennent l'avion pour rentrer chez eux, il faut les départager autrement. Il existe autant de systèmes que de tournois, tous aussi abstraits et compliqués que des théorèmes mathématiques. Rares sont ceux qui ne donnent pas lieu à controverse.

Tandis qu'ils attendaient le résultat, Bisguier demanda à Bobby pourquoi il avait proposé la nulle à Shipman alors qu'il possédait un léger avantage et que l'issue était incertaine. Si Bobby avait gagné cette partie, il aurait été le vainqueur incontesté, un demi-point devant Bisguier. Bobby répondit qu'il avait plus à gagner qu'à perdre dans cette décision. Il avait estimé que Bisguier gagnerait sa partie ou obtiendrait la nulle, de sorte qu'ils seraient dans le pire des cas à égalité. Ça signifiait un chèque de sept cent cinquante dollars pour chacun des deux joueurs, une véritable fortune pour Fischer. Comprenant que pour Bobby l'argent était alors plus important qu'un titre, même prestigieux, Bisguier observa : « À l'évidence, la maturité de son jugement n'est pas limitée aux échecs. »

Le directeur du tournoi continuait à faire ses calculs. Puis il leva la tête et annonça que Bisguier avait gagné. Triste et déçu, Bobby se souvenait : « Je me suis dirigé vers une cabine téléphonique et j'ai appelé ma mère pour lui donner la mauvaise nouvelle. Dans la cabine voisine, Bisguier appelait sa famille pour lui communiquer la bonne. » Puis les deux joueurs regagnèrent la salle et assistèrent aux dernières parties.

Durant les deux heures qui suivirent, les gens félicitèrent Bisguier pour son titre, jusqu'au moment où le directeur du tournoi annonça qu'il s'était trompé

dans ses calculs. D'après le système de la moyenne employé dans tous les tournois organisés par la fédération américaine, les scores de tous les adversaires des joueurs à départager sont totalisés, les deux plus forts et les deux plus faibles éliminés, et celui qui a rencontré les adversaires les mieux classés (et donc les plus coriaces) est déclaré vainqueur. D'après ce système, Fischer avait un demi-point de plus que Bisguier. « Une seconde », protesta celui-ci : Fischer avait gagné sa première partie par forfait, son adversaire ne s'était pas présenté et il n'avait donc pas eu à jouer ! Si on décomptait cette partie-là, affirma-t-il, alors ce serait *lui*, le vainqueur. En effet, le joueur qui ne s'était pas présenté avait un classement si faible qu'il était statistiquement impossible pour Bobby de perdre contre lui, le résultat aurait donc dans tous les cas été décompté. Retour aux cabines téléphoniques.

Cette fois, Bobby communiqua la bonne nouvelle à Regina, en reconnaissant que, même s'il partageait les gains avec Bisguier, « le plus important, c'était d'avoir le titre ». Dès lors, on se demande pourquoi il ne s'était pas battu contre Shipman jusqu'à la victoire afin d'obtenir le titre seul, sans avoir à le partager.

Aucun joueur si jeune n'avait remporté l'US Open avant Bobby et personne n'avait encore détenu les deux titres, champion des États-Unis junior et vainqueur de l'US Open.

Quand Bobby fut de retour à New York, le Marshall et le Manhattan Chess Club organisèrent des célébrations, et Bobby fut fêté comme le nouveau héros de l'Amérique des échecs. Même Bisguier, qui ne lui en voulait plus, proclama que Bobby Fischer était le joueur de quatorze ans le plus fort qui eût jamais existé.

Après un été consacré aux échecs, Regina insista pour que Bobby passe plus de temps à faire du sport. Il allait donc nager à la YMCA et prit des leçons de tennis, qu'il pratiquait en outre sur les courts publics de la ville. Il détestait s'y rendre, car il devait prendre deux bus et, sur place, attendre parfois une heure avant de pouvoir jouer. Il continua néanmoins de s'entraîner jusqu'à l'automne, quand le temps devint trop froid et humide. La mère et le fils envisagèrent une inscription pour l'hiver dans un club possédant des terrains couverts, mais ils découvrirent qu'il y avait des frais d'inscription et qu'il fallait payer dix dollars l'heure, « une somme tout à fait ridicule », estima Bobby.

En rentrant chez lui, un après-midi de septembre après le lycée, Bobby parcourut le courrier. Il commençait à recevoir des lettres d'admirateurs et des demandes de photos, d'autographes, même des feuilles de match à signer et annoter, des États-Unis, et aussi du reste du monde. Si les lettres n'affluaient pas au même rythme que pour une vedette de Hollywood, pas un jour ne passait sans que plusieurs demandes n'arrivent au 560 Lincoln Place. En outre, il recevait régulièrement des conseils non sollicités de la part de joueurs et des propositions d'entreprises afin qu'il parraine leurs produits. Pour faciliter les « relations avec les fans », Regina fit mettre une photo de Bobby sur une carte de remerciement bon marché, avec sa signature, et les expédiait aux demandeurs. Elle répondait également aux offres de collaboration, mais pour des raisons bien à lui Bobby ne se montra jamais intéressé, quelle que soit la somme proposée.

Une enveloppe à laquelle il faillit ne pas prêter attention portait l'emblème du Manhattan Chess Club. Lorsqu'il l'ouvrit, il ne put réprimer un sourire.

M. Robert Fischer
560 Lincoln Place
Brooklyn, 38, NY

New York, 24 septembre 1957

Cher Monsieur Fischer,

Nous vous invitons par la présente à participer au tournoi Lessing J. Rosenwald, championnats des États-Unis, coorganisé par la Fédération américaine des échecs et l'American Chess Foundation.

Ce tournoi fera office de sélection zonale dans le cycle officiel du championnat du monde.

Il aura lieu à New York, au Manhattan Chess Club, du 15 décembre 1957 au 6 janvier 1958. Quatorze joueurs y participeront. Vous trouverez ci-joint le programme des rencontres.

Merci de nous dire, à votre convenance mais pas plus tard que le 10 octobre 1957, si vous participerez ou non au tournoi. En cas de non-réponse de votre part, nous considérerons que vous déclinez cette invitation.

LE COMITÉ D'ORGANISATION
M. J. Kasper, président
Walter J. Fried
I. A. Horowitz
William J. Lombardy
Edgar T. McCormick
Walter J. Shipman

En tant que récent vainqueur de l'US Open et participant au Rosenwald l'année précédente, Bobby s'attendait à recevoir cette invitation. Ce qui l'intrigua, ce fut que cette rencontre serve de qualification au tournoi interzonal, le premier pas vers le championnat du monde. L'interzonal n'avait lieu que tous les quatre ans et se disputerait l'année suivante. Il aurait dû être ravi par cette invitation, mais il faisait au contraire face à un dilemme et devait prendre une décision.

Le problème était que le Rosenwald se jouait en même temps que le Hastings Christmas Congress, le grand tournoi annuel qui avait lieu en Angleterre et qui, au fil des ans, avait vu bon nombre de légendes des échecs remporter la victoire. Bobby y avait été convié et tenait à intégrer les rangs de cette élite. Ce serait son premier voyage en Europe et sa première compétition internationale, contre certains des meilleurs joueurs du moment.

Il n'arrivait pas à choisir.

Après en avoir parlé avec sa mère et ses amis du club, il sut enfin quoi faire. La jeunesse pense ne pas avoir de limites et ne connaît pas la patience. En définitive, Bobby refusa de se soustraire à son destin. Il informa le comité d'organisation du Rosenwald qu'il acceptait son invitation à participer aux championnats des États-Unis – le prélude, espérait-il, à une éventuelle participation au championnat du monde.

En décembre, juste avant le début de la compétition, Bisguier prédit que « Bobby Fischer finira[it] dans la première moitié du classement. C'est très certainement le plus doué de tous les joueurs en lice, même s'il n'a pas encore fait l'expérience

d'une opposition si unanimement forte ». Ce que sa boule de cristal avait annoncé à Bisguier paraissait logique, même si Bobby avait bien sûr l'expérience du Rosenwald de l'année précédente. Et si nombre des compétitions auxquelles il avait pris part ne concernaient pas les tout meilleurs joueurs du pays, plusieurs avaient tutoyé les sommets. En 1956 (quand Bobby avait parcouru près de quinze mille kilomètres à travers le pays d'un tournoi à l'autre) et 1957, il n'avait pas cessé de jouer, d'étudier et d'analyser le jeu.

Il semblait de plus en plus fort, non seulement de tournoi en tournoi et de match en match, mais de jour en jour. Chaque partie qu'il disputait ou analysait, la sienne ou celle des autres, ajoutait à la longue suite de ses intuitions. Il travaillait en permanence sur le jeu, *son* jeu, le perfectionnait, cherchait des réponses et posait des questions, sortait son échiquier de poche dans le métro, dans la rue, devant la télévision ou au restaurant, et ses doigts s'agitaient comme s'ils pensaient tout seuls.

À New York, le vent de l'hiver se mit à souffler des flocons neigeux dans les arbres de Central Park, tandis que Bobby entrait au Manhattan Chess Club pour y disputer la première ronde du championnat des États-Unis. Aussitôt, un bruissement d'admiration monta parmi les spectateurs, dont certains s'écrièrent, comme si Jack Dempsey venait d'entrer sur le ring : « Voilà Fischer ! »

Peut-être Bisguier avait-il raison. La concurrence paraissait effectivement plus forte que l'année précédente. Certains joueurs qui avaient décliné l'invita-

tion en 1956 s'étaient dépêchés de l'accepter en 1957 comme Bobby l'avait fait, compte tenu de l'importance du tournoi. Chacun des quatorze participants ou presque voulait avoir une chance de concourir à l'interzonal, et on murmurait que plusieurs d'entre eux espéraient rencontrer Fischer. C'était l'occasion d'affronter une légende naissante.

Bobby se dirigea vers son échiquier et observa la pendule en silence. On aurait dit deux réveils l'un à côté de l'autre, elle avait un bouton de chaque côté pour les joueurs. Bobby n'aimait pas les pendules, car elles occupaient trop de place sur la table, et il fallait appuyer sur le bouton latéral pour arrêter la sienne et démarrer celle de l'adversaire. Ça prenait trop de temps, en particulier quand on était sous pression et que la moindre fraction de seconde comptait. Les nouvelles pendules allemandes BHB avaient au contraire les boutons sur le dessus, ce qui permettait d'appuyer beaucoup plus vite. Dès que la main lâchait la pièce, d'un geste rapide on pouvait frapper le bouton puis la retirer, gagnant une ou deux secondes. Avec ce type de pendules, on pouvait trouver son rythme, et Fischer était devenu un connaisseur en la matière. Mais pendant les championnats 1957, il dut supporter ces vieilles épaves à poussoir.

Bobby débuta par une victoire contre Arthur Feuerstein, sa première contre ce nouveau venu. Puis il obtint la nulle face à Samuel Reshevsky, le champion en titre, au cours d'une partie extrêmement intense. Après ça, le jeune homme de quatorze ans était chaud comme la braise, collectionnant jusqu'à cinq victoires d'affilée.

La dernière ronde l'opposait au rond Abe Turner, éternel aspirant comédien, dont le titre de gloire était d'avoir donné la réplique à Groucho Marx dans le programme télévisé *You Bet Your Life*. Turner, qui semblait tout droit sorti d'un *opéra bouffe**, était un joueur fulgurant et dangereux. Un an plus tôt, il avait battu Bobby lors du Rosenwald, et ce dernier se montra donc particulièrement prudent au moment de l'affronter. Mais au bout de quelques minutes à peine, de sa voix haut perchée Turner proposa à Bobby la nulle au dix-huitième coup. Bobby accepta, puis il fit nonchalamment le tour du club tandis que d'autres parties se disputaient. Il totalisait dix points et demi et, comme à l'US Open, n'avait perdu aucune partie. Lombardy aux bonnes joues, qui affrontait le vénéré Reshevsky, n'était plus en course pour la victoire, et le Vieux Renard avait neuf points et demi. Si Reshevsky gagnait, il rejoindrait Bobby et ils seraient déclarés vainqueurs à égalité, car dans ces championnats il n'y avait pas de règle pour départager les ex aequo et on ne rejouait pas. Cette fois, pour passer le temps, et peut-être pour feindre l'indifférence jusqu'à la fin de la partie décisive, Bobby disputa quelques parties éclairs contre certains de ses amis. De temps en temps, il allait voir où en était la rencontre entre Lombardy et Reshevsky, qu'il examinait pendant quelques instants. Pour finir, après l'une de ses visites, il déclara froidement, comme s'il n'y avait pas de discussion possible : « Reshevsky est fichu. » Lombardy jouait mieux que jamais, acculant peu à peu son adversaire. Quand la situation fut désespérée, Reshevsky prit la cigarette allumée qui était posée sur le bord du cendrier, fronça les lèvres et

abandonna. Bobby s'approcha de l'échiquier : « Tu as magnifiquement joué », dit-il à son ami. Le jeune homme de vingt ans sourit : « Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Tu m'as obligé à battre Sammy ! » Avec la défaite de Reshevsky, Bobby Fischer devint champion des États-Unis à l'âge de quatorze ans.

4

Le *wonderboy* de l'Amérique

L'odyssée devint plus qu'une routine ou une habitude : c'était un rituel, une quête de la sagesse aux échecs. Après les cours, durant l'année scolaire, les samedis et tout l'été quand il ne disputait pas un tournoi – les jours où il n'allait pas chez les Collins –, Bobby marchait jusqu'à la station de métro de Flatbush Avenue et prenait le train pour Manhattan, traversant l'East River avant de descendre à Union Square. Il suivait Broadway vers le sud et Greenwich Village, jusqu'à la librairie *Four Continents* où l'on trouvait des livres, des magazines et des disques russes, ainsi que des objets artisanaux tels que les fameuses poupées russes. Grâce au Freedom of Information Act, on sait maintenant que le FBI enquêta sur la librairie et qu'il la surveilla des années vingt aux années soixante-dix, accumulant quinze mille dossiers qui contenaient des photos et des documents sur tous ceux qui entraient dans la boutique, sortaient ou achetaient, à la recherche de sympathisants communistes ou d'agents soviétiques. Dans les années cinquante, lorsque Bobby fréquentait les lieux, le Bureau était particulièrement actif, car il espérait fournir des informations à la Commission

sur les activités antiaméricaines de la Chambre des représentants.

À la librairie *Four Continents*, on trouvait quelques livres d'échecs, tous de haut niveau, ainsi que les derniers numéros du *Shakhmatny Bulletin*, un magazine en langue russe qui paraissait depuis peu. Cette revue spécialisée contenait des articles théoriques et des reportages sur les dernières parties disputées partout dans le monde, en particulier celles auxquelles participaient des joueurs soviétiques. Fischer avait découvert quand le nouveau numéro arrivait chaque mois et, un ou deux jours après, il venait en récupérer un exemplaire. Il disait à tout le monde que *Shakhmatny Bulletin* était « le meilleur magazine d'échecs du monde ».

Il rejouait assidûment les parties qu'il présentait et suivait les exploits de Boris Spassky, dix-huit ans, l'étoile montante des échecs russes, vainqueur du championnat du monde junior en 1955. Bobby étudia également les parties de Mark Taïmanov, champion d'Union soviétique en 1956 – et pianiste concertiste –, qui avait apporté diverses innovations en matière d'ouvertures, ce que Fischer jugeait instructif. En feuilletant chaque nouveau numéro, Bobby notait dans un coin de sa tête quelles ouvertures jouées à travers le monde avaient mené au plus grand nombre de victoires et quelles autres étaient trop peu orthodoxes. Il notait aussi quelles rencontres méritaient plus d'analyse de sa part. Les parties qu'il découvrait dans le *Shakhmatny* devinrent ses modèles et, plus tard, certains de ces maîtres seraient ses adversaires.

Chez *Four Continents*, Bobby acheta un exemplaire grand format de *L'École soviétique des échecs*, en russe, pour deux dollars. Ce classique de la littérature

contemporaine des échecs était un ouvrage de propagande qui soulignait « la prédominance de l'école soviétique au niveau mondial, conséquence du développement culturel socialiste ». Même à l'adolescence, Bobby était sans doute capable de séparer la tentative guère subtile d'endoctrinement soviétique et l'authentique virtuosité des parties avec tout ce qu'il pouvait en retirer. Il était impressionné par la clairvoyance et la rapidité, la compréhension instinctive dont faisaient montre les joueurs soviétiques, incontestablement les meilleurs à l'époque. À quatorze ans, Bobby accorda une interview à un journaliste russe du *Shakhmatny v SSR* (*Les Échecs en URSS*) de passage, dans laquelle il affirmait vouloir jouer contre les meilleurs maîtres russes : « Je sais ce que font vos joueurs. Je connais leur jeu. Ils sont forts, ils attaquent et se battent. »

Bobby visita *Four Continents* et s'y approvisionna pendant des années, et rien ne l'attirait autant qu'un livre dont on parlait à voix basse, presque avec crainte : *Questions sur la théorie moderne des échecs*, d'Isaac Lipnitski. Parmi les joueurs, cet ouvrage devint un classique dès sa publication en 1956, et il était difficile à trouver. Karl Burger, un camarade qui avait dix ans de plus et devint par la suite médecin (et maître international), l'avait signalé le premier à Bobby en vantant le savoir qu'il contenait, ce qui stimula son imagination. Bobby avait hâte de le lire, mais dut le commander à *Four Continents*. Le livre n'arriva que plusieurs mois après, mal imprimé sur du mauvais papier et rempli de coquilles.

Bobby se fichait de sa présentation. Il se pencha sur ses pages tel un étudiant en philosophie s'efforçant de comprendre la *Critique de la raison pure* kantienne. Il bataillait avec la langue russe et demandait sans

cesse à sa mère de traduire certains commentaires qui accompagnaient les coups joués. Cela ne posait aucun problème à Regina, en réalité ravie de le voir apprendre le russe. De son côté, Bobby fut stupéfait de constater le nombre d'idées nouvelles suscitées par cette lecture.

Lipnitski soulignait le lien entre l'occupation des cases centrales de l'échiquier et la prise d'initiative par la mobilisation des pièces. C'est une notion simple, presque rudimentaire, mais parfois difficile à mettre en œuvre dans une vraie partie. Lipnitski ne se contentait pas d'abreuver le lecteur de nouveaux concepts, il lui donnait des exemples clairs et logiques de la façon dont il fallait accomplir ce qu'il conseillait. En jouant, Bobby se mit à suivre certains des conseils de Lipnitski et, lorsqu'il affrontait la Défense sicilienne, il avait recours à l'Attaque Lipnitski. Des années plus tard, il cita les préceptes de l'auteur russe dans ses propres écrits.

Après une heure environ passée dans la librairie à la recherche des meilleurs livres du moment sur les échecs, Bobby traversait la rue en direction de la boutique à la Dickens du P^r^ Albrecht Buschke, un véritable couloir vers le passé. La boutique se trouvait dans les entrailles d'un immeuble de bureaux qui, un siècle auparavant, avait hébergé l'hôtel St. Denis, le lieu où Paul Morphy, le champion du monde américain, avait séjourné lorsqu'il avait participé au premier Congrès américain d'échecs. Pour Bobby, ce bâtiment était une destination emblématique, car on y trouvait aussi les locaux de la Fédération américaine des échecs, dans ce qui avait dû être la suite nuptiale de l'hôtel St. Denis.

La tanière de Buschke n'était pas plus grande qu'une petite chambre à coucher. Elle sentait le moisi, les papiers anciens et les vieux dossiers. Un nuage gris de provenance inconnue y flottait en permanence. Partout il y avait des livres anciens consacrés aux échecs, cachés dans chaque interstice et souvent empilés du sol au plafond ou sur les chaises, sur des étagères qui ployaient sous leur poids. Certains étaient posés par terre et aucun n'était rangé par ordre thématique. Si un client demandait au propriétaire pourquoi tel livre coûtait si cher, Buschke avait l'habitude étrange de répondre : « Oh, désolé ! », puis d'effacer le prix indiqué et de le remplacer par un autre plus élevé encore !

Bobby passait des heures à fouiller parmi les trésors de Buschke, à la recherche d'un livre, d'un magazine, d'une partie brillante qui le guiderait vers la lumière. Et il achetait des livres parfois vieux de plusieurs décennies, dont le *Handbuch* de Rudolf von Bilguer et le *Manuel d'échecs modernes* de Wilhelm Steinitz. La joie de tomber sur un livre qu'il ne connaissait pas était immense, de même que le plaisir de mettre la main sur ce qu'il cherchait, un ouvrage qu'il désirait et qui reposait quelque part dans le labyrinthe de Buschke.

Les ressources de Bobby étaient modestes, et le brave professeur lui faisait souvent un bon prix, une politique qu'il ne pratiquait avec personne d'autre. Quand Bobby remporta les championnats des États-Unis, Buschke lui offrit un bon cadeau de cent dollars, et il lui fallut des mois pour choisir les livres qu'il voulait, uniquement les meilleurs.

Après Buschke, Bobby tournait au coin de la rue et fonçait à la librairie *University Place*, à un jet de pion

de là. On y trouvait des ouvrages moins chers que chez Buschke, ainsi que de la littérature extrémiste et des Caraïbes. C'est dans cette boutique que Bobby rencontra un petit homme nommé Archie Waters, qui n'était pas seulement joueur d'échecs, mais aussi le champion du monde d'une variante des dames appelée *Spanish Pool Checkers*, à laquelle on jouait pour de l'argent, à Harlem et dans d'autres quartiers de la ville. Journaliste de métier, Waters avait publié deux livres sur cette variante, qu'il présenta tous deux à Bobby ; il finirait par lui enseigner les subtilités du jeu et fut son ami pendant toute sa vie. Bobby étudia diligemment les livres de Waters et d'autres consacrés aux dames, sans jamais participer à une compétition. Il aimait ce jeu, qu'il considérait néanmoins comme un défi bien moins ambitieux que les échecs. Tout ce que les deux jeux avaient en commun, c'étaient les cases noires et blanches.

À quatorze ans, Bobby était une sorte de vedette dans le monde des échecs, et les grands médias pensaient de leur côté que son histoire insolite était vendeuse : un enfant pauvre de Brooklyn qui semblait ne s'intéresser qu'à ce jeu, s'habillait mal – ou se fichait de ce qu'il portait –, s'exprimait par monosyllabes et battait les plus fameux joueurs du moment. Chaque article entraînait plus de publicité et, toujours partagée face aux perspectives qui s'offraient à son fils, Regina s'efforçait de l'aider à tirer profit de cette attention. Les propos souvent cités dans lesquels elle disait avoir tout fait pour décourager son fils de jouer aux échecs, « mais en vain », avaient été émis dans un moment difficile, c'était une tentative de répondre

à l'accusation dont elle faisait l'objet : ne pas l'avoir poussé à élargir son horizon. En fait, elle savait que la raison d'être que s'était choisie Bobby était de devenir le meilleur joueur du monde et, comme toute mère désireuse d'aider son fils à accomplir ses rêves, elle le soutenait, devenant son attachée de presse, son avocate et son manager à titre gracieux.

Dès lors, Bobby ne participa plus à un seul tournoi ni à une seule exhibition sans qu'un communiqué ne l'eût annoncé à la presse. Elle recueillit en outre les coordonnées des principales stations de radio et de télévision, les adresses et les numéros de téléphone des journaux et des magazines de New York, et si son communiqué ne générait pas de couverture médiatique, elle téléphonait, écrivait directement à certaines personnes ou – comme une vraie mère d'artiste – visitait les salles de rédaction pour chanter les louanges de son fils. I. A. Horowitz, le rédacteur en chef de *Chess News*, raconta qu'elle était « une véritable plaie », réclamant toujours plus de publicité pour son fils. Elle essaya par ailleurs de participer elle-même à différents jeux télévisés dans l'espoir de gagner et de rapporter de l'argent à la maison. Elle fut présélectionnée par des émissions comme *Top Dollar* et *Lucky Partners*, mais malgré sa grande intelligence et son érudition elle n'alla jamais plus loin.

Que Regina eût tendance à placer les intérêts de Bobby au-dessus des siens et, par amour, eût souscrit aux rêves de succès que caressait son fils transparaît dans une lettre qu'elle rédigea quand son fils hésitait entre le Hastings Christmas et les championnats des États-Unis. « J'espère plus que tout que Bobby deviendra un jour un grand champion d'échecs », écrivit-elle à Maurice Kasper, le trésorier de la fédération.

Durant les tournois, aux États-Unis ou à l'étranger, elle envoyait souvent à son fils des lettres, des câbles et des télégrammes d'encouragements ou de conseils. « Je vois que tu as déjà un point et demi après deux rondes, c'est formidable. Continue sur cette voie, mais ne t'use pas trop. Nage, dors. »

L'inarrêtable Regina parvint à décrocher pour Bobby et son ami Stuart Margulies une interview avec une chaîne de télévision locale. Le présentateur demanda à Bobby s'il connaissait la partie à l'issue de laquelle Yates avait battu Alekhine et le garçon répondit que Yates n'avait jamais battu Alekhine. « Pourtant j'ai le détail des coups sous les yeux ! » protesta le journaliste. Incrédule, le jeune homme de quatorze ans rétorqua : « Qui croyez-vous, moi ou ce bout de papier ? » De fait, Yates avait bel et bien battu Alekhine : à Hastings en 1922 et à Carlsbad l'année suivante. Furieux, Bobby refusa d'admettre son erreur.

Puis, grâce à l'obstination de Regina, Bobby fut invité à participer aux sélections du jeu télévisé le plus populaire du moment, *The $64,000 Question*. Plusieurs autres joueurs furent également invités à passer cette audition, en vue d'une émission durant laquelle on les interrogerait sur l'histoire et les traditions des échecs. Bobby se présenta au Studio 52 de CBS dans sa tenue habituelle, pantalon en velours et chemise en flanelle boutonnée jusqu'au col, et adopta une attitude mi-sûr de lui mi-sceptique.

Le déroulement de l'émission prévoyait que les candidats choisissent une catégorie – films, opéra, base-ball, etc. – et répondent à des questions de plus en plus difficiles qui leur rapportaient chaque fois plus d'argent. La première bonne réponse valait

2 dollars, la deuxième 4, la troisième 8, des montants qui doublaient semaine après semaine jusqu'à atteindre la somme de 64 000 dollars, le cas échéant. Lorsqu'on parvenait au seuil de 8 000 dollars et qu'on échouait à la question suivante, on recevait une Cadillac neuve comme lot de consolation, une voiture qui valait environ 5 000 dollars.

Le jeu était si populaire que même le président Eisenhower le regardait chaque semaine, non sans avoir demandé à ses collaborateurs de ne pas le déranger pendant ce temps. Le mardi soir, quand l'émission était diffusée, la criminalité baissait, les cinémas et les restaurants étaient vides. C'était comme si toute l'Amérique la regardait, et les candidats vainqueurs devenaient de véritables célébrités. Si les échecs étaient choisis comme catégorie, cela ferait beaucoup pour la promotion du jeu auprès du grand public. À cette idée, la communauté des échecs était en pleine ébullition.

Regina Fischer avait elle aussi le vertige en songeant aux perspectives de Bobby qui, pour sa part, était très excité de pouvoir exploiter son immense connaissance du jeu, dans l'espoir d'aller au bout et de décrocher les 64 000 dollars (l'équivalent d'un demi-million de dollars actuels), résolvant ainsi tous les problèmes financiers de la famille.

Durant l'audition, au début tout se passa bien, Bobby et les autres joueurs répondirent à la plupart des questions avec aplomb. Cependant, en définitive, les producteurs estimèrent qu'il n'y avait pas assez de gens intéressés par les échecs pour que l'émission ait le public escompté.

Bobby accepta sa part de responsabilité. Ses rêves de richesse oubliés, il écrivit humblement : « Je

suppose qu'aucun de nous n'était assez intelligent pour franchir le cap. Mais ça a tout de même été une conversation intéressante. »

En rentrant de l'hôpital un après-midi, Regina vit deux hommes en costume, avec des lunettes noires, s'approcher d'elle devant l'immeuble du 560 Lincoln Place. « Madame Fischer ? Regina Fischer ?

— C'est moi », répondit-elle.

Les deux hommes lui montrèrent leur insigne. C'étaient des agents du FBI.

« Qu'y a-t-il ?

— Pouvons-nous entrer ? Ce serait mieux de se parler ailleurs que dans la rue.

— Avant, je veux que vous disiez ce que vous voulez.

— Nous voulons juste vous poser quelques questions. »

Regina refusa.

« Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

— De quoi avez-vous peur ? Avez-vous quelque chose à cacher ?

— Je n'ai peur de rien et je n'ai rien à cacher, rétorqua Regina. Je ne veux pas vous parler sans être accompagnée par mon avocat, c'est tout. »

Sur ces mots, elle s'éloigna fièrement, pénétra dans le hall de l'immeuble et monta l'escalier. Elle tremblait. Non parce qu'elle cachait quelque chose, mais à cause de la scène qui venait de se dérouler : deux policiers fédéraux, deux hommes bien plus grands que son mètre soixante-deux, avaient fondu sur elle en plèine rue.

Les activités politiques de Regina, qu'on pouvait toutes considérer plus ou moins comme « subversives », dans le climat d'hystérie anticommuniste qui régnait alors, étaient dans le viseur du FBI : ses six années à Moscou, son mari virtuel installé au Chili, ses emplois dans des usines d'armement, ses liens avec des extrémistes et des organisations de gauche, sa participation active à des mouvements de protestation, dont la veillée qui s'était tenue peu avant l'exécution d'Ethel et Julius Rosenberg, condamnés pour espionnage. Avait-elle fait quoi que ce soit d'illégal ? Certains de ses amis étaient-ils des espions ? Elle se posait des questions et téléphona à son avocat, puis elle en parla à Joanie et Bobby.

À son grand soulagement, il n'y eut pas d'autres visites du FBI. Cependant, Regina ignorait que depuis 1942 le département de la Justice la soupçonnait d'être un agent soviétique. Ses activités passées et présentes furent donc passées au crible, à l'initiative de J. Edgar Hoover, le directeur du FBI.

Le rapport confidentiel du Bureau traduit de façon alarmante l'ampleur de la paranoïa qui avait saisi l'Amérique, alimentée par McCarthy :

CLASSIFIÉ

Il convient de remarquer que le sujet est instruit, c'est une femme intelligente, qui a beaucoup voyagé, et a depuis cinq ans des liens avec des communistes et des individus aux penchants communistes. Elle présente tous les signes d'une personne idéologiquement prête à assister les Russes. Compte tenu de ce qui précède et à la lumière de sa récente entrevue avec un membre important de l'ambassade soviétique, il paraît souhaitable que son dossier soit rouvert et

une enquête menée, afin de déterminer si le sujet a mené par le passé ou mène présentement des activités contraires aux intérêts du pays. Ladite enquête ne doit pas se limiter à rassembler de nouvelles informations concernant ses contacts récents avec XXXXX. Il est souhaitable qu'elle soit plus approfondie et vérifie la nature de son activité actuelle, ainsi que l'identité de ses proches.

Le téléphone des Fischer fut mis sur écoute. Des agents sous couverture fouillèrent dans le dossier de Joan au Brooklyn College. Regina était suivie. Ses collègues à l'hôpital et ses voisins furent interrogés. On passa en revue son dossier au lycée et à l'université, ses anciens professeurs et les chefs d'établissement furent questionnés. Même la seconde épouse de Jacob Wendel, le grand-père de Bobby, fit l'objet d'une enquête. Au final, Regina Fischer fut surveillée pendant près d'un demi-siècle, son dossier comptait plus de sept cent cinquante pages de rapports et coûta au contribuable américain des centaines de milliers, voire des millions de dollars, aboutissant à rien du tout, zéro, puisqu'on ne trouva aucun indice concluant au sujet d'éventuelles activités d'espionnage. « Ma mère est une professionnelle de la contestation », expliquait Joan Fischer. Au final, le FBI jugea que Regina ne présentait aucun danger pour la sécurité des États-Unis.

Appendice ironique à la saga de cette « chasse aux rouges » : le FBI apprit d'un informateur que Regina avait été « virée » du parti communiste – si toutefois elle y avait bel et bien appartenu. Cet informateur prétendait qu'elle y avait eu un rôle actif de 1949 à 1951 et qu'elle en avait été exclue parce qu'elle

n'était pas considérée comme un « élément fiable du parti ». Si c'était effectivement le cas, le FBI pensa que Regina voudrait peut-être prendre sa revanche « en coopérant et en fournissant des informations au sujet d'individus actifs au sein du parti, ainsi que d'autres données en sa possession ». Si le Bureau avait mis son projet à exécution, Regina Fischer serait peut-être devenue un agent double, une espionne au service du gouvernement américain. C'eût été une carrière parfaite pour elle, quand on connaît son goût pour les intrigues, la politique et les voyages. Il n'y eut cependant aucune approche dans ce sens.

Bobby ne cessait de dire à sa mère qu'il voulait aller en Russie afin de tenter sa chance contre les meilleurs joueurs du monde. En dehors de son séjour à Cuba et de sa participation à l'open canadien à l'âge de douze ans, il n'avait jamais quitté le pays, et Regina, qui était toujours en mouvement, une voyageuse quasi compulsive, avait très envie que son fils se rende à l'étranger. Mais où trouver l'argent pour un tel projet ?

Elle écrivit à Nikita Khrouchtchev, le priant d'inviter Bobby au Festival mondial de la jeunesse. Dans l'attente d'une réponse, Bobby fit une demande de passeport et de visa pour l'Union soviétique. Un an plus tard, le visa lui fut accordé, il ne manquait plus que l'argent destiné au billet d'avion et aux autres frais. Bobby devait passer l'été, ou une partie de l'été, en Russie, et s'entraîner avant le tournoi interzonal qui aurait lieu en Yougoslavie.

Des policiers et des informateurs continuaient à espionner les Fischer, et l'idée que Big Brother pût les surveiller à tout moment hantait Regina. Ce soupçon

permanent chez elle – qui avait un fondement réel – eut une profonde influence sur ses enfants.

Elle craignait que le FBI ne revienne, peut-être quand elle ne serait pas à la maison, et n'interroge Bobby. S'ils tentaient de monter un dossier à charge, la moindre information que Bobby leur donnerait pouvait se révéler utile pour eux. Elle le prépara à répondre, au cas où on viendrait lui poser des questions : « Bobby, s'ils te demandent quelque chose – *n'importe quelle chose* –, même ton âge ou le lycée que tu fréquentes, réponds simplement : "Je n'ai rien à vous dire." Ça et rien d'autre, compris ? "Je n'ai rien à vous dire." »

Elle lui fit répéter la phrase à l'infini. Rétrospectivement, Bobby admettait qu'elle avait sans doute appris à répondre ainsi avec d'autres personnes qui avaient été interrogées par le FBI, car c'était la meilleure tactique. « Je trouve ça terrible qu'ils aient pu vouloir questionner un garçon si jeune. Je ne devais avoir que dix ou douze ans à l'époque », conclut Bobby. En définitive, il ne fut pas interrogé, mais cette peur ne le quitta plus.

Pour protéger encore plus son fils, Regina acheta de coûteuses couvertures en cuir pour ses livres d'échecs russes, afin que d'éventuels agents ou informateurs ne puissent pas en voir les titres ni lui créer des problèmes quand il les lisait dans le métro, de Brooklyn à Manhattan et au retour.

Un matin, alors que Bobby était en cours de géométrie, un élève vint remettre au professeur un billet adressé par le proviseur. On pouvait y lire que l'adolescent était invité à participer au jeu télévisé *I've Got A Secret*, cet après-midi-là à seize heures trente. C'était la semaine qui suivait son quinzième

anniversaire. L'émission était un jeu de questions-réponses dont le but était de découvrir le « secret » de l'invité – non le fait que Bobby ou sa mère aient été communistes, mais sa qualité de champion des États-Unis d'échecs. Pendant l'émission, l'air timide et apeuré, il tenait un faux quotidien spécialement imprimé pour l'occasion, dont le titre proclamait : SPÉCIALISTES VAINCUS PAR STRATÉGIE ADO. Quand le maître de cérémonie expliqua que son jeune invité, qu'il présenta sous le nom de M. X, venait de Brooklyn, quelqu'un cria : « Hourra ! », et Bobby fit un large sourire. Et lorsqu'un candidat lui demanda si ce qu'il faisait, son secret, rendait les gens heureux, il s'écria : « Moi, ça me rend heureux ! », salué par des rires d'approbation (du public). Bobby trompa les candidats.

Décidée à l'envoyer à Moscou, Regina avait fait appel aux producteurs afin qu'ils l'aident à financer son billet d'avion, ainsi que celui de sa sœur Joan. Le FBI eut vent du projet de voyage, peut-être grâce aux écoutes téléphoniques, et envoya un agent sous couverture à l'allure particulièrement jeune, qui se fit passer pour un reporter du journal universitaire désireux d'« interviewer » le responsable de la communication chez Goodson-Todman, les producteurs de l'émission. L'agent resta jusqu'à la fin et ne révéla pas sa véritable identité.

Comme la compagnie aérienne Sabena était l'un des partenaires du jeu, on se mit d'accord pour que Bobby reçoive deux billets aller-retour à titre de cadeau promotionnel. Sans qu'il soit prévenu, mais pour son plus grand plaisir, les billets pour la Russie avec escale en Belgique, le pays de la compagnie, lui furent remis à l'issue de l'émission. Il était si excité

de pouvoir enfin visiter le pays de ses rêves que, jeune et empoté, il se prit les pieds dans le fil du micro en quittant la scène (il parvint tout de même à garder l'équilibre). Dès la fin de la diffusion, le FBI contacta son agent à Moscou pour s'assurer que les activités de Bobby seraient surveillées une fois qu'il aurait franchi le rideau de fer.

Au Manhattan Chess Club, quelqu'un demanda à Bobby ce qu'il ferait s'il était invité à un dîner officiel et devait mettre une cravate. Il n'en avait jamais porté de sa vie et répondit en toute candeur : « Si on m'oblige à en mettre une, je n'irai pas. »

C'était la première fois qu'il prenait l'avion. Joan et lui firent étape pendant trois jours à Bruxelles et visitèrent l'Expo 58, l'une des plus grandes foires internationales jamais organisées (« La huitième merveille du monde », écrivit Bobby à Jack Collins en parlant de l'Atomium haut de cent deux mètres, dont les neuf sphères suspendues représentent la maille conventionnelle du cristal de fer). Tandis que les Belges découvraient le Coca-Cola, Bobby échappa à la surveillance de sa sœur et but trop de bière belge. Le lendemain matin, il eut sa première gueule de bois, ce qui ne l'empêcha pas de disputer des parties de sept minutes – qu'il remporta – contre le comte Albéric O'Kelly de Galway, un homme de haute taille et fort élégant, par ailleurs grand maître international. Il mangea également autant de glaces italiennes – autre première de la foire – qu'il put en consommer. Au bout de ces quelques jours de divertissement et de nouveautés bruxelloises, les deux Fischer étaient prêts à partir, non sans un regrettable incident de dernière minute. À son arrivée, Bobby avait vigoureusement protesté auprès du personnel

de l'hôtel contre les conditions de leur séjour (il ne voulait pas partager la même chambre que sa sœur) et, lorsqu'ils s'en allèrent, la direction s'en plaignit, car il avait fallu donner au jeune homme une autre chambre, un geste commercial, alors que l'hôtel était complet. L'adolescent de quinze ans ne prêta aucune attention à ces commentaires et s'en alla sans un remerciement.

Avant d'embarquer pour la Russie, Bobby se mit du coton dans les oreilles afin de réduire la pression (qui l'avait gêné durant le vol de New York à Bruxelles) et d'étouffer le bruit des moteurs, qui l'empêchait de répéter ses combinaisons en paix sur son échiquier de voyage.

À Moscou, Joan et Bobby furent accueillis par Lev Abramov, le chef de la section des échecs d'URSS, et un guide d'Intourist, l'agence de voyages officielle, qui les conduisirent au *National*, le meilleur hôtel de la ville. C'était un choix de circonstance, car Lénine, l'un des meneurs de la révolution de 1917, y avait habité, et il était par ailleurs joueur d'échecs, un sport dont il n'avait cessé d'encourager la pratique au sein de la population.

Le frère et la sœur goûtèrent le confort d'une suite relativement luxueuse, avec deux chambres et une vue parfaitement dégagée sur la place Rouge et le Kremlin – derrière la rue Mokhovaya –, et les splendides tours de Saint-Basile. Traité comme une célébrité, Bobby eut en outre droit à une voiture, un chauffeur et un interprète. Trois mois auparavant, les Russes avaient accueilli un autre jeune Américain, Van Cliburn, âgé de vingt-trois ans, qui avait remporté le Concours international de piano Tchaïkovski et contribué à réchauffer quelque peu le climat glacial entre les deux

pays. Bobby ne s'attendait pas à la même réception et n'imaginait pas faire fondre la banquise diplomatique. Néanmoins, Regina estimait qu'on devait lui accorder autant de respect et d'attention. Même si beaucoup de joueurs d'échecs considéraient que Bobby pouvait être la réponse américaine au Spoutnik, Regina avait une vision plus concrète des choses : elle avait lu que, lorsqu'il était à Moscou, Van Cliburn avait appelé chaque soir sa mère au Texas sans qu'on lui ait facturé les communications. « Téléphone-moi, écrivit-elle à son fils. C'est cadeau. » Mais il n'en fit rien.

Fondé sur ce qu'il savait de leur jeu, son respect pour les joueurs soviétiques était immense et, au début, être en Russie fut comme de se retrouver au paradis des échecs. Il voulait voir comment on y enseignait le jeu et comment on jouait dans les Palais des Jeunes pionniers subventionnés par l'État. Il voulait lire et acheter des ouvrages consacrés aux échecs russes, visiter des clubs et des parcs où on jouait. Surtout, il voulait affronter les meilleurs joueurs du monde. Son but était de rencontrer le plus grand nombre de maîtres possible et d'imiter le régime d'entraînement des Soviétiques en vue du tournoi yougoslave. Pourtant le sort avait à l'évidence d'autres projets.

Les dirigeants des échecs soviétiques n'avaient pas l'intention de permettre à un Américain d'observer leurs méthodes d'entraînement ni de découvrir leurs secrets, d'autant que les joueurs avec qui Bobby espérait s'entraîner seraient ses adversaires d'ici quelques semaines. Dans les hautes sphères, on considérait Bobby comme une *novinka*, une curiosité, mais aussi quelqu'un qu'il fallait craindre. Ils n'allaient

certainement pas l'aider à les battre à leur propre sport national.

Un itinéraire et un emploi du temps furent communiqués aux Fischer, prévoyant une visite de la ville, la découverte des palais et des galeries du Kremlin, du Bolchoï et du cirque de Moscou, ainsi que de divers musées. Pour Bobby, c'était la possibilité de se gaver d'histoire et de culture russes. Mais il ne s'intéressait guère à des personnages tels qu'Ivan le Terrible, Pierre le Grand, Staline, Tolstoï ou Pouchkine. Il était venu à Moscou pour jouer aux échecs et croiser le fer avec de bons joueurs soviétiques. Chaque minute qu'il y passait, il voulait la consacrer aux échecs, si possible avec les grands champions du pays. C'est à Moscou que le grand tournoi de 1925 s'était disputé, qu'Alekhine était devenu grand maître, que la plupart des meilleurs joueurs du monde se formaient, jouaient et habitaient ; c'est là que le championnat du monde avait eu lieu quelques mois plus tôt. Pour Bobby, Moscou était l'Olympe des échecs et il avait la tête qui tournait face à tant de possibilités.

Il refusa donc la proposition d'Abramov, qui voulait lui faire visiter la ville, et demanda à être aussitôt conduit au Tsentralny Shakhmatny Klub, le club du centre de Moscou, dont on disait qu'il était l'un des meilleurs du monde. Plus ou moins tous les plus grands joueurs de la ville appartenaient au club, qui avait été fondé en 1956 et possédait une bibliothèque de plus de dix mille volumes sur les échecs, et plus de cent mille fiches détaillant toutes les ouvertures possibles. Bobby était impatient de tout voir.

Lorsqu'il arriva au siège du club, boulevard Gogolsky, on présenta à Bobby deux jeunes maîtres soviétiques, qui avaient un peu plus de vingt ans,

Evgeni Vasiukov et Alexander Nikitine. Il disputa des blitz contre chacun d'eux à tour de rôle, dans un couloir au premier étage du club, et les remporta toutes. Lev Khariton, lui aussi maître, était alors adolescent. Il se rappelait qu'une petite foule s'était rassemblée. Tout le monde voulait voir le *wonder-boy* américain. « Penché sur l'échiquier, il dégageait quelque chose de solitaire », expliqua Khariton.

« Quand pourrai-je jouer contre Botvinnik [le champion du monde] ? » demanda Bobby – c'était plutôt une exigence. « Et contre Smyslov [le challenger de Botvinnik] ? » On lui répondit que c'était l'été, que les deux hommes séjournaient dans leur datcha, loin de la ville, et qu'ils n'étaient donc pas disponibles. Peut-être était-ce vrai.

« Et Keres ?

— Il est à l'étranger. »

Abramov prétendit par la suite avoir contacté plusieurs grands maîtres, sans parvenir à trouver un adversaire du calibre souhaité par Bobby. Que ce soit vrai ou non, il était de plus en plus agacé par les caprices de l'adolescent et ses fréquentes colères. Bobby accepta de rencontrer les haltérophiles et les athlètes olympiques qu'on lui présenta, même si à l'évidence ça ne l'intéressait pas. Les Russes se mirent à l'appeler *Malchik*, « petit garçon ». Le terme est affectueux, seulement à son âge c'était une insulte, et Bobby n'aimait pas ce qu'il insinuait

Pour finir, Tigran Petrossian fut convoqué au club à titre semi-officiel. C'était un grand maître international, connu pour être un joueur terne, mais d'une précision scientifique, et l'un des meilleurs défenseurs de tous les temps. De plus, il était particulièrement fort au jeu rapide. Bien sûr, Bobby le connaissait, car

il avait étudié les parties que Petrossian avait disputées au tournoi d'Amsterdam en 1956, et il l'avait en outre aperçu de loin lors du match entre les États-Unis et l'Union soviétique, quatre ans plus tôt à New York. Avant son arrivée, Bobby voulut savoir combien il toucherait pour affronter Petrossian. « Rien du tout. Vous êtes notre invité et nous ne payons pas les invités », répondit Abramov d'un ton glacial.

Les parties se jouaient dans une petite pièce haute de plafond au bout du couloir, sans doute pour limiter le nombre de spectateurs, qui étaient plusieurs dizaines quand Bobby avait affronté ses deux jeunes adversaires. Contre le grand maître russe, ce ne fut pas un vrai match mais une suite de blitz, dont Petrossian remporta la majorité. Des années après, Bobby raconta que le style de son adversaire était « si mortellement ennuyeux » qu'il avait fini par perdre plus souvent qu'il ne gagnait.

Lorsque les Soviétiques avaient accepté d'inviter Bobby à Moscou et de payer généreusement pour sa sœur, on lui avait accordé un visa de vingt jours. Seulement Regina voulait qu'il reste en Europe jusqu'au début du tournoi interzonal de Portorož, et comme les fonds manquaient, elle essayait de faire prolonger son visa et son statut d'invité. Elle voulait qu'il découvre l'Europe et pratique les langues étrangères, vitales pour sa formation, estimait-elle. Elle savait qu'il comptait affronter les meilleurs joueurs soviétiques et s'entraîner ainsi avant le tournoi. Mais ce n'est pas ce qui se passa.

Quand Bobby découvrit qu'il ne jouerait aucune véritable partie, seulement des blitz, il entra dans une rage pas si muette que cela. Il estimait qu'on lui manquait de respect. N'était-il pas champion des

États-Unis en titre ? N'avait-il pas joué la Partie du siècle, une des plus remarquables de l'histoire des échecs ? N'avait-il pas affronté un ancien champion du monde, le Pr Max Euwe, tout juste un an plus tôt ? N'était-il pas le prodige qu'on annonçait comme le prochain champion du monde, dans deux ans ?

Il adopta une sorte de comportement aristocratique : comment pouvait-on le rejeter, lui, le Prince des échecs ? Ce n'était pas un petit revers, on ne l'avait pas simplement snobé : c'était la pire des insultes qu'il pût concevoir. Dès lors, il y répondit de façon proportionnée. Il lui semblait évident que si les meilleurs joueurs ne voulaient pas l'affronter, c'est parce que, pour une raison ou une autre, ils avaient peur de lui. Il se sentait comme son héros Paul Morphy qui, lors de son premier séjour en Europe en 1858, tout juste cent ans auparavant, s'était vu refuser pour la même raison un match contre le Britannique Howard Staunton, alors considéré comme le meilleur joueur du monde. Les historiens des échecs et les critiques pensaient que Morphy, vingt et un ans, aurait facilement battu Staunton. Et à quinze ans, Fischer croyait lui aussi que si on lui permettait d'affronter Mikhaïl Botvinnik, le champion du monde, le Soviétique perdrait.

Lorsqu'il apparut que Bobby ne rencontrerait pas dans l'immédiat – pas avant plusieurs jours, en tout cas – les géants des échecs russes pour les vaincre, et comme en Union soviétique il ne reçut aucune récompense pour son jeu, les Russes cessèrent d'être ses héros. À ses yeux, ils devinrent même des traîtres à qui il ne pardonnerait jamais. Il fit un commentaire en anglais, sans se soucier que l'interprète pût entendre

et comprendre, disant plus ou moins qu'il en avait marre de ces « porcs russes ». Cette dernière traduisit ses propos, mais Abramov affirma des années plus tard qu'elle s'était trompée et que Bobby parlait de la nourriture servie au restaurant.

Nul doute que Bobby ne fit rien pour se faciliter la tâche en envoyant à Collins une carte postale qui disait : « Je n'aime pas les Russes et leur hospitalité. Et on dirait qu'ils ne m'aiment pas non plus. » Avant qu'elle ne fût expédiée à New York, elle passa entre les mains des censeurs soviétiques et les propos excessifs de Bobby parvinrent jusqu'aux pages de la presse russe. On refusa de prolonger la durée de son visa et c'est alors que débuta sa guerre, pas si intime que cela, contre l'Union soviétique.

Indépendamment de sa situation, il semblait alors difficile pour *tout* ressortissant américain de séjourner à Moscou. Mi-juillet, cent mille citoyens soviétiques en colère, dûment excités par la presse sous contrôle gouvernemental, assiégèrent l'ambassade des États-Unis rue Tchaïkovski, exigeant que les Américains retirent leurs troupes du Liban. Des vitres furent brisées et, dehors, on brûla un portrait du président Eisenhower.

La situation était suffisamment grave pour que Hans Gerhardt Fischer, le père de Bobby d'après son certificat de naissance, se préoccupe de leur sécurité à tous les deux, Joan et lui. Sous le nom qu'il portait en Amérique du Sud, Gerardo Fischer, il écrivit du Chili, en allemand, à Regina pour lui faire part de ses craintes. Il avait peur que les enfants n'eussent été enlevés, car on n'avait plus aucune nouvelle d'eux, et demandait à Regina ce qu'elle comptait faire pour les sortir du pays. Il ajoutait qu'en l'absence d'infor-

mations il ferait tout ce qu'il pourrait, tout en précisant aussi – de façon quelque peu sibylline – qu'il ne voulait pas s'attirer d'ennuis. Alors que Regina commençait à paniquer, elle reçut un câble de la Fédération yougoslave des échecs lui annonçant non seulement que Bobby et Joan seraient leurs invités avant même le début du tournoi, mais aussi que des matchs seraient organisés contre des joueurs de haut niveau afin que Bobby puisse se préparer. De son côté, Joan Fischer, qui s'était disputée avec son frère au sujet de son comportement à Moscou, l'accompagna à Belgrade, puis le quitta au bout de deux jours, pour aller passer le reste de l'été en Angleterre avec des amis. À quinze ans, Bobby dut donc se débrouiller seul – mais pas longtemps. Il était entouré de dirigeants de la fédération, de joueurs, de journalistes et de simples curieux, et quelques heures après avoir posé le pied sur le sol yougoslave, il était devant un échiquier, jouant, analysant et parlant d'échecs.

Lors de ce premier match officiel sur le sol européen, Bobby eut pour partenaire d'entraînement Milan Matulović, un maître âgé de vingt-trois ans, qui deviendrait célèbre dans le monde des échecs car il lui arrivait de prendre une pièce, de la déplacer puis, comprenant que son coup était insuffisant voire raté, de remettre la pièce sur sa case d'origine en disant : « *J'adoube** », avant de prendre une autre pièce et de jouer un autre coup. Or, « J'adoube » est la formule rituelle qu'on emploie pour signaler à son adversaire qu'on va rectifier la position d'une ou plusieurs pièces sur l'échiquier. D'après les règles, elle doit être prononcée *avant*, sans quoi ce geste compte comme un coup joué. « *Pièce touchée, pièce jouée** », disent les joueurs français, et Matulović

employait si souvent la formule « J'adoube » *après* avoir touché les pièces que cela lui valut le surnom de « J'adoubovic ». Au contraire, Bobby respectait strictement la règle et prononçait toujours la formule avant de toucher une pièce. Un jour, on l'entendit même l'utiliser en souriant largement, après avoir bousculé quelqu'un dans un tournoi.

Lors de sa première partie contre Matulović, Bobby ignora le souverain mépris de son adversaire pour les règles et perdit. Il en restait trois à jouer et Bobby signala à Matulović qu'il n'accepterait plus aucun « *J'adoube* » bidon. Il remporta la deuxième partie, obtint la nulle dans la troisième et gagna également la quatrième, soit un score final de deux et demi à un et demi. Les deux victoires de Bobby avaient été disputées et il avait fallu cinquante coups pour que son adversaire se résigne. Matulović était peut-être truqueur, mais c'était aussi l'un des meilleurs joueurs du pays, nullement facile à battre. Bobby jugea son succès assez significatif pour en parler à Collins dans une lettre.

Bobby affronta ensuite l'un des maîtres yougoslaves les plus extravagants, Dragoljub Janošević, un don Juan buveur et joueur de poker, personnage à la Hemingway plus que joueur d'échecs traditionnel. C'était un compétiteur déterminé et agressif, ce qui n'empêcha pas Bobby de remporter les deux parties qu'ils disputèrent.

Bobby ouvrit sa valise, qui contenait vingt kilos et quelques de livres et de magazines consacrés aux échecs, et se prépara au tournoi, révisant ouvertures et combinaisons, analysant la stratégie des adversaires qu'il rencontrerait. Sur les vingt joueurs, il n'en avait jusqu'alors affronté que trois : Benko, Sherwin et

Petrossian. Mais les dix-sept autres n'étaient pas des inconnus pour lui. Pendant des années, il avait étudié les subtilités de leur jeu : style, ouvertures préférées, forces et faiblesses. Par exemple, il savait que Fridrik Olafsson avait souvent des problèmes de temps et pouvait avoir des difficultés en finale, que Bent Larsen ne manquait jamais de sortir de son chapeau, en guise de surprise, une ouverture oubliée depuis longtemps. Il n'était guère facile de se préparer aux trouvailles de Larsen, même si Bobby étudiait sans cesse les maîtres anciens et était donc assez bien armé. De fait, aucun de ses prochains adversaires n'était un parfait inconnu pour lui.

Il pouvait toujours se référer à son talisman, le livre de Lipnitski, et à la dernière édition de *Modern Chess Openings*, qui présentait des milliers de parties et de combinaisons. Il travaillait sur l'échiquier tous les soirs après le dîner, tandis que son transistor diffusait toutes les musiques qu'il trouvait, et d'ordinaire il étudiait jusqu'à l'aube, s'endormant au lever du jour. Il était rare qu'il se réveille avant le début de l'après-midi. Les seules fois où il quitta l'hôtel, ce fut pour disputer ces deux matchs et lorsqu'un bon ami, Edmar Mednis (un jeune joueur américain en route vers un autre tournoi et de passage dans la ville pour une journée), lui rendit visite et le persuada de faire une longue promenade à travers plusieurs parcs de Belgrade.

Passer de la cité historique et quelque peu sinistre de Belgrade à la station balnéaire de Portorož, sur la côte Adriatique, afin d'y participer au tournoi interzonal ne parut guère perturber Bobby. Il ne semblait pas intéressé par la plage qui se trouvait à quelques pas de l'hôtel, ni par les cafés face au golfe de Trieste où

l'on croisait les habitants et les touristes, venus dîner en terrasse et admirer le magnifique coucher de soleil. Durant le mois que dura le tournoi, on vit rarement Bobby à l'extérieur de l'hôtel, car il passait l'essentiel de son temps enfermé dans sa chambre à soupeser tactiques et stratégies.

Vingt et un joueurs venus de douze pays s'étaient qualifiés pour l'épreuve dans l'espoir de décrocher leur place pour le niveau supérieur. Les six joueurs qui obtiendraient les meilleurs scores et deux autres, bénéficiaires d'une invitation, s'affronteraient ensuite lors du tournoi des Candidats. Enfin, le vainqueur rencontrerait le champion du monde en titre, Mikhaïl Botvinnik. Le tournoi interzonal était la première compétition internationale à laquelle participait Bobby, mais il n'était pas le seul dans ce cas : Mikhaïl Tal, vingt-deux ans, originaire de Riga et double vainqueur des championnats d'URSS, était dans la même situation. Certains commentateurs, pas tous soviétiques, annonçaient déjà la victoire de Tal, tandis que les meilleurs joueurs américains prédisaient l'échec de Bobby, qu'ils ne croyaient pas capable de se qualifier pour le tournoi des Candidats, le jugeant trop jeune pour se frayer un chemin parmi des vétérans habitués aux compétitions internationales.

Folke Rogard, le président suédois de la Fédération internationale des échecs, accueillit les joueurs, leurs secondants et leurs entraîneurs lors de la cérémonie d'ouverture : « Voilà qui montre de façon spectaculaire combien la popularité des échecs a augmenté au cours des dernières décennies et à quel point la force des joueurs a crû dans la même mesure, car le tournoi interzonal de Portorož n'a rien à envier aux grandes compétitions de ces dernières années. »

Bobby, lui, semblait croire qu'il n'aurait aucun mal à écraser ses adversaires. Il prédit qu'il serait parmi les Candidats et annonça que, dans ce but, sa stratégie consisterait à battre le « menu fretin », les mazettes, puis à obtenir des nulles contre les meilleurs joueurs. Le défaut de son plan, c'était qu'il n'y avait pas vraiment de concurrents faibles dans le tournoi : ils étaient tous sinon de niveau mondial, du moins reconnus sur le plan national et international.

L'entraîneur de Bobby, son secondant, comme on les appelle, était William Lombardy, un proche, lui aussi élève de Jack Collins, séminariste âgé de vingt ans et un peu dodu, qui voulait devenir prêtre. Lombardy était devenu champion du monde junior en remportant chacune de ses parties, c'était un formidable compétiteur. Il était en outre si sûr de ses connaissances, si confiant devant l'échiquier, que Fischer dit un jour de lui qu'il était « solide comme une maison ». Parmi les Américains, Lombardy était alors à peine moins fort que Bobby.

Aux échecs, le rôle du secondant est d'assister, de conseiller, d'expliquer et de servir le joueur qu'il accompagne. Beaucoup de secondants accordent une attention particulière aux ouvertures des autres joueurs et tentent de repérer leurs faiblesses. Puis ils les rapportent à leur champion après chaque ronde. Leur tâche la plus importante est sans doute d'analyser avec leur joueur les parties ajournées. Parfois, cela signifie des sessions qui durent toute la nuit, afin que le joueur dispose d'un éventail de possibilités à employer quand la partie reprendra le lendemain. Les joueurs soviétiques étaient par tradition entourés d'une équipe de secondants, dont chacun avait une tâche spécifique. Il y avait par exemple un expert des

finales, un théoricien des ouvertures, un entraîneur physique, un « motivateur », voire un psychologue.

L'air plus mûr, le comportement aussi, et d'une grande intelligence, Lombardy s'occupait de Bobby tel un parent protecteur. De Portorož, il écrivit à Regina pour lui rendre compte : « Bobby se lave les dents chaque jour, mais a plus de mal à prendre un bain. » Il livrait également ses premières impressions :

> Si vous n'avez jamais assisté à un tournoi important comme celui de Portorož, vous voudrez peut-être en savoir plus sur ce grand classique des échecs. Des événements extraordinaires se produisent dans un tel contexte, sans avoir forcément un rapport direct avec le tournoi. Portorož est d'autant plus excitant que seuls six joueurs participeront au tournoi qui désignera le challenger au titre mondial. Pourtant, l'effet semble être le *contraire**. Le climat est tendu, les joueurs nerveux, et beaucoup se laissent piéger par le temps. Le résultat, c'est que les parties n'ont pas été particulièrement brillantes pour un tournoi de ce niveau.

Comme elle l'écrivit à Joan, Regina craignait que Lombardy n'use Bobby à force de critiques déguisées en compliments. « Il est très fort pour ça », affirmait-elle. Lombardy était connu pour avoir la dent dure, pourtant rien n'indique qu'il ait manigancé quoi que ce soit contre Bobby. Il fit même montre d'affection et de respect pour son cadet, lui transmettant souvent des billets amicaux et des commentaires. Les deux jeunes hommes passaient presque toutes leurs vacances ensemble, d'ordinaire chez Collins. James T. Sherwin, l'autre participant américain au tournoi

interzonal, se rappelait que Lombardy aurait dû le seconder lui aussi. « Bobby n'avait pas besoin de lui, car leurs styles étaient très différents. Lombardy était formidablement doué et avait le sens de la position, mais ce n'était pas un joueur aussi bien préparé que Fischer. La force de Bobby, c'était l'implacable cohérence de sa stratégie. »

Lombardy dut s'absenter plusieurs jours, car il était le représentant américain à la réunion annuelle de la Fédération internationale des échecs, et il laissa Bobby seul, sans secondant. Bobby eut deux parties ajournées qu'il lui fallut donc analyser tout seul. Il perdit contre Olafsson et obtint la nulle contre Tal.

Avant le tournoi, Lombardy assista à l'échange suivant entre le Danois Bent Larsen et l'Islandais Fridrik Olafsson au sujet de son ami :

> Larsen : Je donnerai une bonne raclée à ce gamin.
> Olafsson : N'en sois pas si sûr. Fais attention !
> Larsen : Pas de problème, je sais me défendre.

Suivant les consignes de Lombardy, Bobby soigna sa tenue vestimentaire. Le soir où le tournoi débuta, il portait une chemise sombre et un pantalon en toile amidonné. Son adversaire était l'imposant Bulgare Oleg Neikirch, l'un des vétérans du tournoi (il avait quarante-quatre ans), du menu fretin aux yeux de Bobby. Pourtant, peut-être parce qu'il avait le trac, Bobby sous-estima le Bulgare et eut de la chance de pouvoir lui arracher la nulle, alors qu'il était en position difficile. Pince-sans-rire, Neikirch justifia ainsi sa proposition de nulle : « C'est un peu embarrassant de battre un jeune garçon. En Bulgarie, j'aurais été la risée générale. » Mais c'eût été encore

plus embarrassant de perdre contre lui, persiflèrent certains observateurs. Le *New York World-Telegram* affirma, lui, que la façon dont Bobby avait su éviter la défaite lors de sa première partie en Europe annonçait « un bouleversement majeur dans l'histoire des échecs ».

Au cours des premières parties du tournoi, le jeu de Bobby était irrégulier, et le jeune homme devait encore trouver son rythme. Après la rencontre face à Neikirch, il perdit une fois, gagna une fois et fit encore une nulle. FISCHER EN MÉFORME POUR SES DÉBUTS À L'ÉTRANGER, claironnait le gros titre du *New York Times*. Ce n'est qu'à partir de la sixième ronde, alors qu'il était à 50 %, que Bobby subit son premier véritable test, face à l'un des meilleurs joueurs du monde, le Soviétique David Bronstein.

Bronstein était l'image du joueur d'échecs tel qu'on se le représente. Parfaitement chauve, muni de grosses lunettes en écaille et souvent vêtu d'un costume noir et d'une chemise blanche, c'était le modèle du personnage de Kronsteen dans *Bons baisers de Russie* (à ceci près que Kronsteen avait des cheveux), de la série des James Bond. La partie disputée à l'écran s'inspirait d'un affrontement qui avait bel et bien eu lieu entre Bronstein et Spassky. Malgré son air sérieux et distant, Bronstein était vif, amical, et tous les autres joueurs ou presque l'appréciaient. Il était cordial, possédait une impressionnante connaissance du jeu et une certaine excentricité intellectuelle. C'était un attaquant féroce et, devant l'échiquier, il semblait par moments en pleine transe. Lors d'une partie, il resta cinquante minutes les yeux fixés sur les pièces avant de jouer son coup. Sur le papier et si l'on se fiait à leur réputation, Bronstein et Smyslov, qui avaient tous

deux affronté Botvinnik au championnat du monde, étaient les favoris du tournoi (certains plaçaient Tal au même niveau). Bronstein avait fait jeu égal avec Botvinnik lors du championnat du monde 1951, mais ce dernier avait conservé son titre car, d'après les règles de la FIDE, la Fédération internationale des échecs, le challenger devait *l'emporter*, un match nul ne suffisait pas.

Il n'y avait pas l'air conditionné, si bien que Fischer et Bronstein se présentèrent en chemise à manches courtes, blanche pour Bronstein, beige pour Fischer. Ce dernier avait publiquement affirmé avant le tournoi qu'un joueur pouvait le battre : Bronstein. De fait, Bobby s'était préparé avec un soin particulier aux agressions de son adversaire.

Leurs places respectives étaient indiquées par de petits drapeaux, américain du côté de Bobby et soviétique de celui de David Bronstein. Fischer se lança dans la partie en jouant sa fidèle ouverture, la Ruy López, dont il maîtrisait toutes les subtilités, prenant aussitôt l'initiative et exerçant une forte pression sur le centre de l'échiquier.

Pourtant, la partie fut un rude combat et Bobby se retrouva en difficulté au niveau du temps. Ce n'étaient pas les possibilités tactiques qui lui firent consommer de longues minutes, plutôt l'interminable finale aux multiples complications. Il voulait désespérément battre Bronstein pour plusieurs raisons : se prouver qu'il en était capable ; prouver aux autres, en particulier à ses adversaires, qu'il en était capable ; enfin prouver au monde qu'il était au même niveau que les meilleurs. Mais la pendule, la pendule ! Le temps pressait.

Pour limiter le temps qu'une partie peut prendre – pour qu'il y ait égalité de traitement entre les joueurs et éviter que l'un mette des heures là où l'autre ne consomme que quelques minutes –, on utilise dans les tournois une pendule particulière. En réalité, on en utilise *deux*, une pour chaque joueur. De cette façon, ils peuvent mettre quelques secondes pour jouer un coup, puis trente-cinq minutes pour le suivant – pour peu que tous les coups soient effectués avant la limite fixée par les organisateurs du tournoi. Lors du tournoi interzonal, cette limite était fixée à quarante coups en deux heures et demie, puis seize coups par heure. Une fois son coup joué, on appuyait sur le bouton de sa pendule, ce qui arrêtait l'écoulement du temps et déclenchait le chronomètre de l'autre. Les deux adversaires avaient l'obligation de noter tous leurs coups afin de prouver, si nécessaire, qu'ils avaient respecté la limite de temps.

Contre Bronstein, Bobby parvint à jouer son quarantième coup à quelques secondes seulement du terme, avant que le drapeau de sa pendule ne tombe, ce qui aurait été synonyme de défaite immédiate. Puis il joua un coup supplémentaire et la partie fut ajournée, elle reprendrait le lendemain. Ce soir-là, il analysa la position finale avec Lombardy. Les deux joueurs avaient une Tour, un Fou et le même nombre de pions. Dans la plupart des cas, cette position conduisait à une nulle. Néanmoins, les deux jeunes Américains cherchèrent pendant des heures la possibilité pour Bobby d'arracher la victoire quand la partie recommencerait.

Le lendemain, lorsque Bronstein et Fischer reprirent, les deux hommes restèrent dans une position égale pendant vingt coups. Bronstein perdit un pion

mais harcela le Roi de Bobby. Fischer n'arrivait pas à progresser. La partie fut déclarée nulle par répétition de coups : en effet, si la même position se répète trois fois, pas forcément à la suite, la partie est automatiquement déclarée nulle.

Un cynique a dit un jour que la chose la plus difficile, en cas de succès, c'est de trouver quelqu'un qui est heureux pour vous. Cela ne fut pas le cas lorsque Bobby obtint la nulle contre Bronstein. Au Manhattan Chess Club, les membres analysaient les parties du tournoi interzonal, dont on leur câblait les coups de Portorož, et ce fut l'euphorie lorsqu'on apprit le résultat. « Bronstein ?! » répétaient les gens, incrédules, presque en criant, comme si le joueur soviétique avait été Goliath et que Bobby-David lui eût rendu coup pour coup, pièce contre pièce. « Bronstein ?! Le génie des échecs modernes ! » L'impossible s'était produit : un gamin de quinze ans avait obtenu la nulle contre le deuxième ou troisième meilleur joueur du monde. L'impact de ce résultat fut si fort qu'au club on se mit à organiser une fête pour le retour du héros, même s'il n'était pas encore qualifié pour le tournoi des Candidats. Intérieurement, les gens pensaient déjà à ce qu'ils diraient lorsqu'ils trinqueraient en l'honneur de Bobby, et la transformation de Fischer en légende commença pour de bon. Quelqu'un raconta la fois où il avait affronté Bobby quand il n'était encore qu'un enfant, quelqu'un d'autre évoqua la Partie du siècle, ou le jour où il avait mangé un hot dog et bu de l'orangeade avec lui au stand Nedick sur Herald Square.

Les attentes avaient changé, pour le futur de Bobby, et pour les échecs américains. Le jeune prodige de Brooklyn pourrait-il non seulement participer au

tournoi des challengers mais le *gagner* ? Porterait-il les échecs américains sur les ailes de sa renommée ? « Bronstein ?! »

On n'en était qu'à la sixième ronde sur vingt-deux, seulement, pour Bobby, tout ce qui suivit sa partie contre Bronstein fut moins excitant. Il s'efforça de rester concentré et eut bien du mal. À Portorož, quand il avait un jour de repos, les rares fois où il se montrait en public, on demandait sans cesse à Bobby de signer des autographes ou de poser pour des photos. Au début, il aimait être au centre de l'attention, mais lorsqu'elle devint constante, il s'en agaça puis en vint à la détester. Deux fois au moins, il fut absorbé par la foule et, dans les deux cas, il tenta de se libérer en faisant des gestes hystériques. Il s'imposa une discipline : il ne signait des autographes qu'*après* chaque partie (à condition de ne pas avoir perdu et de ne pas être contrarié par la manière dont il avait joué) et pas plus de cinq minutes, pour les joueurs rassemblés là. Parfois, il s'asseyait quelque part et des centaines de personnes lui tendaient leur programme pour obtenir une signature gribouillée à contrecœur.

Il finit par demander aux organisateurs de tendre une corde autour de la table où il jouait, car souvent la foule s'y massait pour le regarder, quelquefois pendant des heures. Il se plaignait de ne pas pouvoir se concentrer. Dans la rue, il interrogeait ceux qui lui demandaient des autographes : jouaient-ils aux échecs ? Si ce n'était pas le cas, il refusait dédaigneusement et s'éloignait. Il était sans cesse harcelé par des journalistes, des photographes et des chasseurs d'autographes, et il finit par tout refuser : il ne signa plus aucun autographe, ne posa pour aucune photo

et ne répondit à aucune question jusqu'à la fin du tournoi.

Hormis son exploit contre Bronstein, le tournoi ne se déroulait pas comme Bobby l'avait espéré. Il perdit ou concéda la nulle face à des « seconds couteaux », dont des joueurs argentins, hongrois et tchèques. Pourtant, les nulles arrachées à la superstar Tal, à son adversaire du club de Moscou Tigran Petrossian et au Yougoslave Svetozar Gligorić étaient des résultats remarquables, de même que sa victoire contre le Danois Larsen. Des années plus tard, Bobby considérerait sa partie contre Larsen comme l'une des meilleures qu'il avait jouées. « Fischer l'a emporté avec une formidable aisance », s'extasia la *Chess Review*.

En revanche, il livra une piètre prestation face à Olafsson. Il n'essaya pas de justifier cette défaite (même s'il pensait qu'il aurait pu gagner). Dans une lettre à Collins, il expliqua : « Je n'aurais pas dû perdre... J'ai fait le contraire de ce que conseille Lipnitski [il précisait les coups]. En tout cas, j'avais une bonne ouverture. Il a sacrifié la qualité pour un pion, mais après ça j'ai merdé et le jeu s'est équilibré. Je me suis de nouveau retrouvé pressé par le temps et j'ai joué une série de coups faibles, si bien qu'au moment de l'ajournement il avait deux pions passés liés que je ne pouvais plus arrêter. »

Bobby jouait sa dernière partie du tournoi contre Gligorić, un des plus forts parmi les non-Soviétiques. S'il perdait et si d'autres qui n'étaient qu'à un demi-point derrière lui au tableau d'affichage l'emportaient, il ne serait pas qualifié pour le tournoi des Candidats. Gligorić avait un score élevé et était presque qualifié, lui, il aurait donc facilement pu offrir rapidement à

Bobby une « nulle de grand maître » avant un dénouement heureux. Pourtant il joua pour gagner, sacrifia un Cavalier et prit trois pions en échange. Bobby subissait des attaques incessantes, mais trouvait toujours le moyen de se défendre. Au trente-deuxième coup, le Yougoslave leva les yeux de l'échiquier et proposa : « *Remis ?* » Bobby savait que c'était le mot allemand pour « nulle » et accepta aussitôt. « Personne ne sacrifie une pièce contre Fischer », lança-t-il fièrement, avec un léger sourire.

Après cette nulle, il était sixième et devint le plus jeune joueur à se qualifier pour le tournoi des Candidats, ainsi que le plus jeune grand maître international de l'histoire des échecs. Certains le surnommèrent le Mozart des échecs. D'ordinaire très mesuré dans ses articles sur la discipline, le *New York Times* lui consacra un éditorial enthousiaste :

UNE OVATION POUR BOBBY FISCHER

Dans tout le pays, les passionnés d'échecs saluent Bobby Fischer, et nous sommes heureux de nous joindre à eux. À quinze ans, cet adolescent de Brooklyn est devenu le plus jeune grand maître international et s'est qualifié pour le tournoi qui désignera l'année prochaine l'adversaire de Mikhaïl Botvinnik lors du championnat du monde. Ceux qui ont suivi ses formidables parties dans la compétition qui vient de s'achever en Yougoslavie savent qu'il a livré une véritable démonstration de talent, de courage et de volonté, qui aurait impressionné chez un joueur deux fois plus âgé. À juste titre, nous sommes fiers de lui.

Même s'il ne s'était absenté des États-Unis que deux mois, Bobby avait rapporté de ses expériences en compétition plus que de bons résultats. Sa nouvelle maturité était évidente. Quand, à Portorož, un journaliste lui demanda s'il avait hâte d'affronter le champion du monde, il répondit : « Bien sûr que j'aimerais jouer contre Botvinnik. Mais il est trop tôt pour en parler. N'oubliez pas que l'année prochaine je devrai participer au tournoi des Candidats avant de pouvoir penser à lui. » Puis il réfléchit un court instant et reprit : « Une chose est sûre : je ne serai pas joueur d'échecs professionnel. »

À Portorož, Bobby s'était senti aussi malmené qu'à Moscou, et il était abattu de n'avoir gagné que quatre cents dollars après six semaines d'effort au tournoi interzonal. « Chaque partie est comme un examen de cinq heures », expliqua-t-il. Qu'il fût désormais grand maître international et donc susceptible de participer au championnat du monde était un authentique accomplissement, pourtant il se demandait comment il gagnerait sa vie en jouant aux échecs. Hors d'Union soviétique, où les grands joueurs étaient confortablement subventionnés par l'État, aucun joueur ne pouvait vivre de ses gains en compétition. Quelques Américains étaient professionnels, mais ils ne pouvaient se contenter de leurs gains et mettaient du beurre dans les épinards en enseignant, en disputant des matchs d'exhibition, en dirigeant des cercles d'échecs, en vendant des jeux à leur nom, en écrivant des livres et des articles pour les magazines en échange de petites avances.

C'était une existence précaire.

À son arrivée à l'aéroport d'Idlewild (plus tard rebaptisé John F. Kennedy), Bobby fut accueilli par

sa mère, sa sœur Joan et Norman Monath, éditeur chez Simon & Schuster, qui mettait la dernière main au premier livre de parties commentées par Bobby, justement intitulé *Les Parties de Bobby Fischer*. « Il est maigre comme un rail de train », dit Regina après l'avoir examiné, puis elle faillit fondre en larmes. Ils entrèrent tous les quatre dans une limousine qui les conduisit à Brooklyn, et durant le trajet, Monath parla du livre avec Bobby, il lui demanda s'il fallait en repousser la parution de sorte que ses vingt parties du tournoi interzonal puissent y figurer. À l'origine, l'ouvrage ne devait présenter que treize parties et s'intituler précisément ainsi : *Treize parties*. L'objectif était de se concentrer sur les parties disputées par Bobby lors des championnats des États-Unis 1957, commentées par l'adolescent. Puis on y ajouta la Partie du siècle, qui datait de 1956, et avec celles de l'interzonal, ce serait un ouvrage un peu plus volumineux qui, imaginait-on, aurait plus de valeur. Même si elles y figuraient, ce ne serait un livre que de quatre-vingt-seize pages. S'il était resté en l'état, *Treize parties* aurait donc été une esquisse, pas une véritable étude.

En arrivant devant l'immeuble de Lincoln Place, Bobby monta au pas de course les trois volées de marches, défit sa valise, donna à sa mère le foulard qu'il avait acheté pour elle à Bruxelles (« C'est très européen », commenta-t-il en gentilhomme tandis qu'elle l'essayait), et vingt minutes plus tard il était déjà dehors. Monath le déposa chez Collins et, quelques secondes après, Bobby et Jack analysaient les parties du tournoi. L'adolescent resta des heures chez son maître, et les habitués de la maison passaient le féliciter, manger quelque chose, évoquer les défaites

contre Benko et Olafsson. Le point culminant de la soirée fut la série de blitz que Bobby disputa contre tous les présents ou presque.

Bobby reprit les cours au lycée d'Erasmus Hall avec quelques jours de retard. Les cinq matières qu'il devait étudier étaient difficiles, dans toutes il avait un examen à préparer et il ne tarda pas à s'en désintéresser. Heureusement, la direction de l'établissement se montra accommodante et, au lieu de punir l'insuffisance de son travail, on lui remit une médaille d'or pour être devenu le plus jeune grand maître international de l'histoire des échecs. En outre, un portrait de lui parut dans le journal du lycée, le *Dutchman*, renforçant son statut d'élève célèbre.

Six jours après le retour de Bobby aux États-Unis, le Marshall Chess Club joignit le geste à la parole et organisa une réception en son honneur, à laquelle plus de cent personnes assistèrent. Le P^r^ Edward Lasker, président du club, remercia les présents avant de se lancer dans la longue liste des exploits accomplis par Bobby. L'intéressé n'y prêtait guère attention et disputait des parties éclairs un peu à l'écart, avec de jeunes joueurs qui s'étaient rassemblés autour de lui.

Regarder Bobby disputer pareilles rencontres était un authentique spectacle, indépendamment de la richesse de son jeu. Pour lui, les parties éclairs étaient comme le basket ou le base-ball des rues, on pouvait intimider verbalement son adversaire. Quand il disputait ces parties, Bobby était dans son élément, tel Michael Jordan s'élevant dans les airs pour planter un dunk. Généralement, il faisait craquer ses articulations et poursuivait son amusante stratégie d'intimidation :

« Hein ?! Tu joues ça contre moi ?! »

« Crac ! » « Boum ! »

« Là, je vais t'écraser ! T'é-cra-ser ! »

Avec un faux accent russe : « Toi être cafard. Moi éléphant. Éléphant piétiner cafard. »

Il attrapait une pièce et la lançait pratiquement vers une case, comme sur une cible, et elle atterrissait invariablement au centre. Ses doigts étaient longs et habiles, et quand sa main bougeait, qu'elle lâchait la pièce avec emphase, on aurait dit un pianiste classique jouant un concerto. Lorsqu'il jouait un coup faible, ce qui était rare, il se redressait sur sa chaise et respirait, sifflant comme un serpent. Et les très rares fois où il *perdit* une partie éclair, il poussait les pièces vers le centre de l'échiquier, l'air dégoûté, les narines dilatées comme s'il avait senti une mauvaise odeur. Il prétendait pouvoir deviner la force d'un joueur à la manière dont il manipulait les pièces. Les mauvais joueurs étaient maladroits, peu sûrs d'eux, tandis que les plus forts étaient pleins d'assurance et de grâce. Parfois, au cours d'un blitz, Bobby se levait, il allait chercher un soda au distributeur automatique, puis revenait s'asseoir d'un pas traînant, après avoir « gaspillé » deux ou trois minutes. Ce qui ne l'empêchait pas de gagner.

Une semaine plus tard, Bobby était de retour au Marshall pour participer au tournoi hebdomadaire de rencontres éclairs, baptisé « Tuesday Night Rapid Transit » en hommage au métro new-yorkais. Il termina premier ex aequo avec Edmar Mednis, les deux joueurs avaient un score de 13/15. De façon pas si ironique que cela, la seule défaite qu'il concéda fut contre son mentor Jack Collins.

La relation de Bobby avec son maître était complexe. Pour ce dernier, l'adolescent incarnait une seconde chance : sa carrière lui donnait accès par

procuration au monde des champions auquel il n'était pas parvenu. Mais Collins lui témoignait en outre l'amour d'un père et était particulièrement fier de ses exploits. Il disait voir en Bobby un fils spirituel.

Bobby voyait les choses différemment. Il ne considérait pas Collins comme un père de substitution, plutôt comme un ami, malgré les trente ans qui les séparaient. Il considérait également Ethel, la sœur de Jack Collins, comme une amie, et parfois il montrait plus d'affection pour elle. Bobby était toujours à l'aise avec eux, et un jour où Regina devait s'embarquer pour l'un de ses éternels voyages au long cours, elle proposa que son fils aille vivre chez les Collins. Toutefois, leur appartement était petit pour les standards américains, même pour deux personnes. Il aurait été impossible qu'une troisième y vive et l'idée ne dépassa jamais le souhait de Regina.

Ce que Collins ignorait, c'était qu'il arrivait à Bobby de dire le plus grand mal de lui dans son dos. Ses critiques étaient uniquement liées aux échecs. Bien que Collins parvînt de temps en temps à battre son élève lors de parties éclairs et même de parties d'entraînement (ils ne s'affrontèrent jamais en compétition), l'opinion que Bobby avait des capacités de son mentor devint indissolublement liée à son classement officiel.

« C'est quoi, ton classement ? » : telle est en effet la première chose que les joueurs se demandent les uns aux autres quand ils se rencontrent, et celui qui a le plus faible a toutes les chances d'être snobé, voire ignoré, comme s'il appartenait à une caste inférieure. Le classement de Fischer avait atteint un sommet de 2 780. Collins n'avait, lui, jamais dépassé les 2 400, ce qui, comme probabilité de victoire, était à des

années-lumière. Si l'écart avait été minime, l'opinion de Bobby n'aurait sans doute pas été aussi négative. Raymond Weinstein, un maître international lui aussi élève de Collins, écrivit qu'il avait eu de l'admiration pour son mentor jusqu'à ce qu'il entende les cruelles remarques de Bobby à son sujet.

Outre l'écart au classement entre le maître et l'élève, Bobby n'aimait pas l'idée que Collins puisse tirer profit d'avoir été son enseignant ni qu'une foule de joueurs se pressent pour lui demander des leçons, prêts à devenir le futur Bobby Fischer. Peut-être en raison de son enfance pauvre, Bobby détestait qu'on puisse gagner de l'argent sur son dos. Comme le dit le maître new-yorkais Asa Hoffmann : « Si quelqu'un était prêt à payer cinquante dollars pour un autographe de Bobby Fischer moyennant une commission de cinq dollars, Bobby exigeait ces cinq dollars aussi, sinon il était disposé à renoncer aux cinquante dollars. »

5

Le gladiateur de la guerre froide

Le regard de Mikhaïl Tal était tristement célèbre et, pour certains, effrayant. De ses yeux marron, presque noirs, il fixait ses adversaires avec une telle intensité qu'ils le croyaient parfois occupé à les hypnotiser afin qu'ils jouent un mauvais coup. Pal Benko, le joueur américain d'origine hongroise, portait même des verres fumés lorsqu'il l'affrontait afin d'échapper à son regard pénétrant.

Non que Tal ait eu besoin de cet ascendant. À vingt-trois ans, le natif de Lettonie était un joueur brillant. Deux fois champion d'URSS, il avait remporté le tournoi interzonal de Portorož en 1958, ce qui faisait de lui le prétendant numéro un au titre de champion du monde détenu par Mikhaïl Botvinnik, un match prévu en 1960. Le style de Tal débordait de combinaisons imprévisibles et inspirées, de sacrifices géniaux et d'exploits pyrotechniques. C'était un bel homme, érudit et plein d'énergie, qui aimait plaire aux foules, le chouchou des passionnés d'échecs. Il avait une malformation de la main droite, qui n'entamait en rien sa confiance en lui.

Fischer aussi avait de plus en plus confiance en lui. Mais son style était radicalement différent : lucide,

pur comme du cristal, économe, concret, rationnel. Le géant J. H. Donner, grand maître néerlandais, souligna le contraste : « Fischer est pragmatique et technique. Il ne commet presque jamais d'erreur. Il évalue la position sans passion, presque avec pessimisme. Tal est plus créatif. Pour lui, l'excès de confiance est un danger constant, dont il doit se méfier. »

Les spectateurs européens qui assistèrent aux préparatifs du tournoi des Candidats appréciaient également Bobby, pour d'autres raisons : les Américains n'étaient pas censés jouer aussi bien qu'il le faisait. Et à seize ans ! En Yougoslavie, un pays obsédé par les échecs, Bobby était une attraction, les demandes d'autographes et d'interviews incessantes. Dégingandé, la démarche nonchalante, vêtu comme les Européens imaginaient les Texans ou les habitants de l'Ouest, on disait qu'il était « aussi expansif qu'un héros de western ».

Bobby avait supporté le regard de Tal la première fois qu'ils s'étaient affrontés à Portorož, et la partie s'était conclue par une nulle. Plus récemment, à Zürich, trois mois avant le tournoi des Candidats, ils avaient une nouvelle fois fait match nul et Bobby était arrivé troisième, à un point du premier : Tal. À présent, l'enjeu était bien plus élevé – le tournoi désignerait celui qui disputerait le championnat du monde – et Fischer ne laisserait pas un odieux sortilège oculaire le priver de son destin.

Le tournoi des Candidats se déroulait dans trois villes de Yougoslavie – sous le haut patronage du maréchal Tito, grand amateur d'échecs – et chaque participant devait rencontrer quatre fois les sept autres, deux fois avec les noirs et deux fois avec les blancs. Ce programme était épuisant et le tournoi durerait

plus de six semaines. Quatre des joueurs, Mikhaïl Tal, Paul Keres, Tigran Petrossian et Vassily Smyslov, étaient soviétiques. Trois autres, Gligorić, Olafsson et Benko, figuraient eux aussi, sans discussion, parmi les meilleurs du monde. Fischer était le seul Américain et, aux yeux de beaucoup, c'était le chevalier noir du tournoi. Dans un geste de bravade juvénile, Bobby déclara tout de même qu'il gagnerait. Leonard Barden, un journaliste spécialisé britannique, affirma qu'on demandait si souvent à Bobby quel serait son résultat final qu'il avait appris à le dire en serbo-croate : *prvi*. Premier.

Durant la compétition, Fischer portait d'ordinaire un sweat-shirt de ski et un pantalon non repassé, et ses cheveux étaient emmêlés, comme s'ils avaient été sales, tandis que ses adversaires portaient un costume, une chemise et une cravate, et prenaient soin de leur apparence. Sous le regard des milliers de spectateurs qui admiraient l'élégance vestimentaire des joueurs – et leur stratégie –, le tournoi se déplaça de Bled à Zagreb, puis à Belgrade.

Le secondant de Bobby, le grand joueur danois Bent Larsen, qui devait être son entraîneur et son mentor, critiqua son protégé, peut-être pour se venger de la déroute subie à Portorož. Jamais homme à garder son opinion pour lui, Bent lança à Bobby : « Beaucoup de gens trouvent que tu es un joueur désagréable. » Et il ajouta : « Tu te déplaces bizarrement », peut-être en référence à la démarche élastique de Fischer, après des années de tennis, de natation et de basket-ball. Histoire que rien ne demeure implicite, il conclut : « Et tu es laid. » Bobby souligna que Larsen ne plaisantait pas et que ces insultes l'avaient « blessé ». Son estime de soi et sa confiance y avaient laissé des plumes.

Pour autant, il n'en fut pas moins combatif.

Toujours furieux après le traitement injuste qu'on lui avait infligé durant sa visite à Moscou un an plus tôt, Bobby devint un véritable gladiateur de la guerre froide. À une occasion, il déclara que les joueurs soviétiques en lice étaient presque tous ses ennemis (à l'exception du roux Smyslov, qui s'était montré cordial avec lui). Des années plus tard, des documents déclassifiés du KGB prouvèrent qu'il avait raison : un grand maître russe, Igor Bondarevski, avait écrit que « les quatre participants soviétiques ont tout fait pour châtier le nouveau venu ». Tal et Petrossian, qui étaient amis, multiplièrent les nulles, préservant leurs forces pour les autres rencontres. Ce n'était pas interdit, certes, et cela relevait de ce qu'on appelle les « nulles de grands maîtres » : lorsque aucun des joueurs ne lutte pour gagner, et qu'on partage le point après quelques coups anodins. Cela frôlait simplement l'incorrection.

De son côté, Bobby était furieux contre cette apparente collusion : « J'infligerai à ces sales Russes une leçon qu'ils ne sont pas près d'oublier », écrivit-il de l'hôtel *Toplice*. Cette résolution devint la croisade de toute une vie.

Bobby disputa sa première partie contre Tal à Bled. Il était assis devant l'échiquier quand Micha se présenta, juste à temps pour débuter la rencontre. Bobby se leva et Tal tendit la main droite. Elle était sévèrement déformée, n'avait que les trois doigts du milieu et, comme le poignet était très fin, ressemblait à une pince. Au crédit de Bobby, il faut souligner qu'il ne montra aucune réaction, serrant la main de son adversaire en deux temps avant de se mettre à jouer.

Au bout de quelques coups, son humeur s'était assombrie. Il parut agacé par le comportement de Tal, sur l'échiquier et en dehors. Cette fois-ci, le « regard » le contraria. Visiblement décidé à irriter Bobby un peu plus, Tal se permettait même d'accueillir avec un petit sourire incrédule chaque coup de l'Américain, comme pour dire : « Pauvre nigaud, je sais ce que tu as en tête. Comme c'est drôle que tu croies me piéger ainsi ! »

Pour sa part, Fischer entendait retourner la tactique de Tal contre lui et tenta donc de lui rendre son regard, qu'il accompagna d'un bref rictus de mépris. Mais au bout de quelques secondes, il interrompit tout contact visuel et se concentra sur le plus important : ce qui se passait sur l'échiquier, la suite de coups qu'il planifiait ou la manière de contrer la combinaison que Tal semblait prêt à jouer.

Ce dernier était un véritable festival de mouvements. En quelques secondes, il bougeait une pièce, notait l'action sur sa feuille de score, collait son nez à quelques centimètres de la pendule pour vérifier le temps, grimaçait, souriait, fronçait le sourcil et « faisait des mimiques », comme le décrivait Bobby. Puis il se levait et arpentait la scène pendant que Bobby réfléchissait. Il « tournait autour de la table tel un vautour », d'après Igor Bondarevski, avant de fondre sur sa proie, probablement.

Tal fumait comme un pompier et pouvait vider un paquet entier pendant une partie. Il avait aussi pour habitude de poser le menton sur le bord de la table, de scruter son adversaire *entre* les pièces, plutôt que d'examiner la situation de haut, debout et bien droit, ce qui lui aurait donné une meilleure perspective.

Le langage corporel de Tal était si étrange que Bobby y vit une tentative de déstabilisation.

Les gestes et le regard du Soviétique faisaient enrager le jeune homme. Il s'en plaignit auprès de l'arbitre, mais il n'y eut guère de suites. Régulièrement, pendant que Bobby réfléchissait à son prochain coup, Tal se levait et allait parler avec ses compatriotes, ensemble ils s'amusaient à murmurer au sujet de telle ou telle position. Bobby comprenait le russe, seulement il avait encore du mal avec les déclinaisons et l'usage de certains mots. Il saisissait par exemple les termes *ferz'* (« Dame ») et *lad'ya* (« Tour »), mais il ne savait pas si Tal parlait de sa *propre* position. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il devenait fou. Il ne comprenait pas pourquoi le chef arbitre n'interdisait pas ces murmures, qui étaient contraires au règlement, et il signala aux organisateurs que son adversaire devrait être exclu du tournoi. Que, depuis des décennies, les joueurs soviétiques se fussent parlé en cours de partie n'aidait pas la cause de Bobby.

Fischer était également perturbé de constater qu'à l'issue de la rencontre nombre de joueurs entreprenaient aussitôt de l'analyser avec leur adversaire, sur scène, à quelques mètres de l'endroit où il jouait et non dans la salle réservée aux analyses *post mortem*. Cette effervescence le distrayait, si bien qu'il rédigea une lettre de protestation au sujet de ces bavardages et la remit au chef arbitre :

> Une fois la partie terminée, il faut interdire aux deux joueurs de l'analyser sur-le-champ, car cela dérange les autres compétiteurs. Dans ce but, l'arbitre doit retirer les pièces de l'échiquier, ce qui les en empêchera. Nous suggérons aux organisa-

teurs de préparer une salle réservée aux analyses post mortem. Ladite salle doit en outre se trouver hors de portée sonore des participants.

Robert J. Fischer, grand maître international

En définitive, rien ne fut fait. Aucun autre joueur ne se joignit à sa protestation, car ils étaient pour la plupart coupables de ce que Bobby dénonçait.

Le jeune homme avait la réputation croissante de se lamenter sans cesse : on le surnommait l'Américain turbulent, un rôle que tous les joueurs ou presque jugeaient méprisable. Ils estimaient qu'il accusait toujours les conditions de jeu ou le comportement de ses adversaires lorsqu'il perdait.

Que Bobby eût été hypersensible ou non, il n'en reste pas moins vrai qu'il souffrait d'hyperacousie – une sensibilité aiguë au bruit et même aux sons lointains –, et, à l'évidence, Tal en particulier savait fort bien comment l'irriter. Le Russe le fixait de près ou de loin et se mettait à rire, et un jour, dans la salle de restaurant, il montra Bobby du doigt puis s'exclama : « Fischer, coucou ! » L'adolescent faillit fondre en larmes. « Pourquoi Tal m'a-t-il dit coucou ? » demanda-t-il, et pour la première, sans doute la seule fois du tournoi, Larsen s'efforça de le réconforter : « Ne le laisse pas t'embêter. » Il expliqua à Bobby qu'il aurait l'occasion de se venger... sur l'échiquier. Après cette scène, un journal de Bled publia des caricatures des huit joueurs et on en fit une carte postale souvenir. Le portrait de Bobby était particulièrement cruel, avec les oreilles décollées et la bouche grande ouverte, de sorte qu'il avait vraiment l'air... d'un coucou.

Le fait est que, sur le dessin, un oiseau était perché à côté de l'échiquier. C'était un coucou.

Les spectateurs, les joueurs et les journalistes interrogèrent Bobby pour savoir comment il pouvait interrompre ses études pendant deux mois, septembre et octobre, et disputer le tournoi. Le pot aux roses fut révélé : il avait quitté le lycée d'Erasmus Hall. Pour Regina, signer le document qui autorisait son fils âgé de seize ans à abandonner ses études avait été un crève-cœur. Elle espérait le convaincre de les reprendre plus tard, dans un autre établissement, quand le tournoi des Candidats serait terminé. Afin de le faire changer d'avis, Grace Corey, proviseur adjoint d'Erasmus Hall, écrivit à Bobby en Yougoslavie et lui annonça qu'il avait brillamment réussi ses examens. Il avait obtenu 19 sur 20 en espagnol, 19 et demi en géométrie, « de très bonnes notes ».

Bonnes notes ou pas, une certaine image commença à lui coller à la peau. Après l'écho donné à sa décision de renoncer aux études, les Russes disaient que c'était un *nyeculturni*, un ignorant, un inculte, et ils se moquaient de lui. « Qu'est-ce que tu penses de Dostoïevski, Bobby ? » lui demanda quelqu'un. « Es-tu un disciple de Bentham ? » s'enquit un autre. « Ça te dirait de rencontrer Goethe ? » plaisanta un troisième. Ils ne savaient pas que Fischer avait suivi des cours de littérature au lycée et qu'ils lui avaient plu. Il aimait l'œuvre de George Orwell et, pendant des années, il conserva un exemplaire de *1984* et de *La Ferme des animaux*. Il avait également lu et apprécié *Le Portrait de Dorian Gray*, le roman d'Oscar Wilde, et le *Candide* de Voltaire était un de ses livres de chevet, il en citait souvent les passages comiques. Tal demanda à Bobby s'il était déjà allé à l'opéra, et

quand le jeune homme se mit à chantonner la *Marche des contrebandiers* tirée de *Carmen* de Bizet, le Russe eut momentanément le bec cloué. Bobby avait assisté à une représentation de cet opéra au Metropolitan de New York peu avant de partir pour l'Europe. Il possédait en outre un livre qui racontait l'histoire de tous les grands opéras et, de temps en temps, il en lisait des passages.

Malheureusement, cultivé ou non, au début du tournoi Bobby livra une performance médiocre. Il était frustré d'avoir perdu deux fois contre Tal, qui ne laissait jamais passer une occasion d'agacer son jeune adversaire. Juste avant la troisième partie qui devait les opposer, Bobby s'approcha d'Alexander Koblenz, l'un des entraîneurs de Tal, et lui dit à voix basse, du ton le plus menaçant qu'il put : « S'il ne se calme pas, je vais lui faire sauter toutes les dents de devant. » Mais Tal persista dans ses provocations et Fischer perdit également la troisième partie.

Dans une telle situation, un jeune compétiteur comme Bobby risquait de s'effondrer définitivement et de jouer de plus en plus mal. Il parvint toutefois à se reprendre et, malgré les défaites, retrouva un peu d'optimisme. Il se débarrassa d'un mauvais rhume et s'installa dans un monde abstrait à la Lewis Carroll, un monde inversé où il put écrire : « Je suis à présent de bonne humeur et je mange bien. [Comme] dans *Alice au pays des merveilles*. Vous vous rappelez ? La Reine Rouge pleure *avant* d'avoir une poussière dans l'œil. Moi, je suis de bonne humeur *avant* d'avoir gagné toutes mes parties », écrivit-il.

« Allons au cinéma », lança Dimitrije Bjelica à Bobby, la veille de sa rencontre face à Vassily Smyslov. Yougoslave, Bjelica était journaliste et

spécialiste des échecs, par ailleurs connu dans tout le pays en tant que commentateur de football. Il était devenu l'ami de Bobby à Portorož et comprenait ses protestations. Il s'était dit que voir un film lui changerait les idées. Le hasard fit que le seul film en langue anglaise projeté à Belgrade était *La Vie passionnée de Vincent Van Gogh*, dans lequel Kirk Douglas interprétait le peintre fou.

Bobby accepta et, juste après la scène où Van Gogh se coupe l'oreille de désespoir, après qu'une stupide querelle l'a opposé à Gauguin, Bobby se tourna vers son camarade : « Si je ne bats pas Smyslov, lui dit-il, c'est *moi* qui me couperai une oreille. » Le lendemain, Fischer joua brillamment avec les noirs et remporta sa première partie contre le Russe, un ancien champion du monde. Attention aux comparaisons avec le peintre néerlandais : l'oreille de Bobby resta intacte.

Un cycle malheureux se mit en place peu après. Lorsqu'il parvenait à battre l'un de ses adversaires, le jour d'après il perdait contre un autre. Il domina Benko et perdit face à Gligorić. Après une victoire contre Olafsson, il perdit encore contre Tal. Bobby voyait ses chances de disputer le titre s'amenuiser et ne voulait pas finir comme Terry Malloy, le personnage interprété par Marlon Brando dans l'un de ses films préférés, *Sur les quais*, et recevoir un aller simple pour « Tocard-ville ».

Bobby perdait quand il aurait dû obtenir la nulle et obtenait la nulle quand il aurait dû gagner. Il maigrit de quatre kilos et demi, mais pas parce qu'il ne mangeait rien. Le médecin de l'hôtel lui prescrivit un fortifiant, qui ne l'aida pas à aller mieux. Il n'avait plus beaucoup d'argent de poche, car il avait perdu sept chèques de voyage et n'arrivait pas à en arracher

d'autres à sa mère, qu'il traita de radine parce qu'elle refusait de compenser cette perte : « Tu sais que je fais très attention à l'argent », protesta-t-il. « Grognon et inutile » au dire de Bobby, Larsen continuait de le décourager, en lui disant que dans une telle compétition il ne pouvait pas espérer mieux que le dernier rang. Quand il le répéta en public et que *Borba*, un quotidien de Belgrade, le rapporta dans ses pages, Bobby se sentit humilié et furieux. Larsen était son secondant, il était payé sept cents dollars – environ cinq mille dollars actuels – et Bobby attendait de lui qu'il soit en apparence au moins une sorte d'inconditionnel, certainement pas une Cassandre.

Il avait perdu face à Tal, pourtant quelques-unes de ses parties lui valurent des applaudissements. Harry Golombek, le chef arbitre, affirma que Bobby progressait au fil du tournoi, et il pensait que « si la compétition [avait duré] cinquante-six tours et pas "juste" vingt-huit », le meilleur serait venu pour lui. « Il n'est pas à la hauteur de Tal, mais ses deux victoires contre Keres et sa nulle face à Smyslov suffisent à prouver qu'il a la classe d'un grand maître international. »

Le champion du monde Mikhaïl Botvinnik se trompait sur ce qui tourmentait le jeune Américain lorsqu'il écrivit : « La force et la faiblesse de Fischer, c'est qu'il est toujours fidèle à lui-même. Il joue de la même façon contre tout adversaire et en toutes circonstances. » Il est vrai que Bobby modifiait rarement son jeu, ce qui avantageait les autres, car ils savaient à l'avance quels types d'ouverture il jouerait. Seulement Botvinnik ne mesurait pas la colère que Bobby éprouvait à la suite des perturbations créées par Tal.

Bobby réfléchit à un plan. Il fallait mettre fin à ces agissements. Si ce n'était pas sur l'échiquier, ce serait ailleurs. Tal lui avait fait perdre trois parties d'affilée en recourant à des moyens malhonnêtes, estimait-il, lui volant ainsi la première place : « Il a triché et m'a privé du match contre Botvinnik », écrivit-il dans une lettre à sa mère.

Que ce soient des divagations paranoïaques, des inventions *a posteriori* ou simplement les fantasmes d'un très jeune homme, impossible de le savoir. Toujours est-il que Bobby se mit à préparer son projet de représailles contre Tal : « Je devrais lui crever les yeux, peut-être – ses yeux de scarabée – avec un stylo. Ou bien l'empoisonner : je pourrais entrer dans sa chambre de l'hôtel *Esplanade* et verser le poison dans son verre. » En réalité, il ne mit jamais ses projets de vengeance à exécution et lutta vaillamment au cours de la quatrième partie, un duel qu'il gagnerait, avait-il assuré à la presse, quelles que soient les astuces auxquelles Tal aurait recours sur l'échiquier et en dehors.

Bobby se prépara psychologiquement à cette partie, malgré son opinion souvent citée : « Je ne crois pas à la psychologie. Je crois aux bons coups. » D'ordinaire, il aurait joué, appuyé sur sa pendule et noté le coup sur sa feuille de partie. Mais cette fois-là, au vingt-deuxième coup, il bouleversa cet ordre et, au lieu de déplacer sa pièce en premier, il prit la feuille et employa le système de notation russe pour écrire le coup qu'il envisageait de jouer. Puis il posa négligemment la feuille sur la table de sorte que Tal pût la voir et, tandis que la pendule continuait à tourner, il attendit la réaction de son adversaire.

Le visage inhabituellement impénétrable, Tal lut ce qui, pensait-il, était un coup gagnant pour Bobby. Plus tard, il écrivit : « Je voulais lui faire changer d'avis. Alors je me suis levé calmement et j'ai arpenté la scène. J'ai plaisanté avec quelqu'un [Petrossian], jeté un coup d'œil vers l'échiquier de démonstration puis regagné ma place, l'air satisfait. » Comme son adversaire ne semblait pas gêné par ce qu'il s'apprêtait à jouer, Fischer crut qu'il avait commis une erreur. Il raya ce qu'il avait écrit, joua autre chose et mis le Roi de Tal en échec. Commettant alors une faute.

Bobby ferma les yeux pour contrer d'éventuelles combines taliennes – il n'avait pas besoin de voir sa position, elle était gravée dans son esprit – et essaya de chasser toute distraction. Il se concentra pour trouver un coup à jouer, une variante, une feinte tactique qui le sortirait des eaux troubles de sa position, en résistant à la tentation de déplacer une pièce ou un pion sur une case fatale.

Hélas, rien ne marcha. Il était perdu. Tragiquement, émotionnellement et existentiellement perdu. Mort pour les échecs. Il pleura sans prendre la peine de cacher ses larmes. Tal remporta cette quatrième et dernière partie ainsi que le tournoi, accédant au championnat du monde.

« J'aime l'obscurité de la nuit. Elle m'aide à me concentrer », observa un jour Bobby. Sa sœur désormais mariée, sa mère quelque part entre San Francisco et Moscou pour participer à une marche de la paix, il avait l'appartement de Brooklyn pour lui tout seul, et c'était une joie. Il était seul avec son chien, Hoppy, un paisible corniaud qui boitait, pour lui tenir

compagnie. Sans contraintes familiales ni sociales, l'adolescent pouvait réfléchir à son aise et faire ce qu'il voulait. Afin de ne pas devoir changer les draps trop souvent, il dormait tour à tour dans un lit différent, ce qui lui donnait en plus une nouvelle perspective. À côté de chaque lit, un jeu d'échecs était posé sur une chaise. En se laissant tomber sur sa couche du moment, il jetait un coup d'œil à l'échiquier et s'interrogeait : devait-il s'intéresser à la Variante des quatre pions de la Défense est-indienne, qui le mettait en difficulté durant les parties éclairs ? Devait-il étudier les finales, en particulier les configurations trompeuses avec Tours et pions contre Tour ? Ou peut-être devait-il juste se pencher sur quelques-unes des mille trois cents parties de haut niveau disputées lors des Olympiades de Munich.

Il se posait ce genre de questions chaque soir avant de s'endormir. Puis, le plus souvent, il s'interrompait pendant quarante-cinq minutes afin d'écouter son émission de radio favorite.

S'il somnolait, la *Bahn Frei Polka* d'Eduard Strauss – et son coup de trompette donnant le départ de la course – le réveillait d'un coup. Le générique du *Jean Shepherd Show* avait été enregistré par Arthur Fiedler and the Boston Pops Orchestra, et le ton équestre du morceau avait plu à Bobby dès qu'il l'avait entendu. « On dirait une musique de cirque », expliqua-t-il un jour avec bonne humeur. C'était l'une des danses les plus entraînantes composées par le fils de Johann. Mais ce n'était pas la musique qui comptait aux yeux de Bobby : c'était l'humoriste Jean Shepherd. Son mauvais caractère et ses perpétuelles lamentations l'enthousiasmaient.

Bobby n'était pas un fidèle, c'était un fanatique. L'émission, parfois décrite comme un mélange de kabuki et de commedia dell'arte, débuta en 1956 sur la station WOR et, lorsqu'il était à New York, Bobby l'écoutait presque tous les soirs. Au début, il n'aimait guère Shepherd, qui racontait des petites histoires sur son enfance dans le Midwest, sa vie sous les drapeaux et ses mésaventures d'adulte à New York. Il faisait des blagues, chantait de vieilles complaintes de bar (sa voix était horrible) et jouait du kazoo, le plus méprisé des instruments de musique. Ses émissions étaient en général hilarantes, parfois sombres et dérangeantes, et il avait un rire faux – pas tout à fait un caquètement, plutôt une sorte de gloussement –, tel qu'on le croyait dérangé. Pourtant, il avait la réputation d'un Mark Twain moderne ou d'un nouveau Salinger. Ses récits mordants contenaient un message et pouvaient être répétés à l'infini.

Bobby envoyait des billets à Shepherd, assistait à ses performances radiophoniques enregistrées dans un cabaret de Greenwich Village, le *Limelight*, et lui rendait visite dans son appartement du 1440 Broadway. Après l'émission, ils se livraient tous les deux à un rituel typiquement new-yorkais : ils parcouraient quelques centaines de mètres vers le nord et mangeaient des hot dogs chez *Grant*, au coin de la 42e et de Broadway, en bordure de Times Square, le « carrefour du monde ». Shepherd se rappelait qu'ils ne disaient pas grand-chose et mangeaient, c'est tout. Un jour, Bobby parla d'un joueur qu'il devait affronter dans un tournoi. « Il est stupide », répétait-il inlassablement, sans préciser de qui il s'agissait ni pourquoi il pensait cela.

Il arrivait que Shepherd prononce le nom de Bobby à l'antenne. Il ne jouait pas aux échecs, mais était fasciné par l'*idée* de Bobby Fischer et ce qu'il accomplissait. « *Bobby Fischer*, murmurait-il d'un ton complice, comme s'il s'adressait à une seule personne et non à des dizaines de milliers. *Imaginez* ça. Ce gamin sympathique, ce grand joueur d'échecs est peut-être le meilleur qui ait jamais vécu. Quand il joue, il est... *méchant* ! Vraiment méchant ! » Plusieurs fois, Shepherd aida la Fédération américaine des échecs à collecter des fonds, et il le fit pour Bobby.

Ce dernier préférait écouter la radio que regarder la télévision. Un des avantages de la première, c'est qu'il pouvait en même temps observer l'échiquier. En outre, il avait entendu dire que la télévision émettait des ondes dangereuses et il avait peur de passer trop de temps devant l'envahissant tube cathodique. Il aimait l'intimité de la radio. Quand Shepherd était à l'antenne, Bobby éteignait la lumière dans la pièce et se mettait à parler pour se sentir moins seul. Dans l'éclat jaune du cadran et parmi ses livres, ses magazines sur les échecs, il laissait dériver ses pensées.

Une fois le programme terminé, Bobby en cherchait d'autres à écouter. Parfois, il choisissait de la musique pop qui, en mettant le volume assez bas, lui permettait de se concentrer et d'analyser la position sur l'échiquier. D'autres fois, tard dans la nuit, il écoutait les prédicateurs, souvent des fondamentalistes protestants qui faisaient des sermons ou des discours, en général au sujet de la signification et de l'interprétation de la Bible.

Intrigué, Bobby se mit à écouter de plus en plus d'émissions religieuses, dont *Hour of Decision*, du

revivaliste Billy Graham, qui appelait les fidèles à renoncer à la vie afin d'être sauvés par Jésus-Christ. Fischer suivait aussi *The Lutheran Hour* et *Music and the Spoken Word*, des concerts du Chœur du Tabernacle mormon aux messages exaltants. Le dimanche, Bobby avait l'habitude d'écouter la radio toute la journée, parcourant tout le cadran. Durant l'une de ces déambulations radiophoniques, il trouva ce qu'il cherchait : une émission du charismatique Herbert W. Armstrong sur Radio Church of God. C'était un office condensé, avec des chants, des hymnes et un sermon d'Armstrong, souvent consacré à la dimension naturelle et pratique des Écritures. « Il a l'air si sincère, se rappelait avoir pensé Bobby. Il défend tous les bons principes : le dévouement, le travail, la persévérance. Ne jamais baisser les bras. Il est déterminé. Il tient bon. » C'est avec ces qualités que Bobby jouait aux échecs. Il voulait en savoir plus.

Un des piliers du credo d'Armstrong, c'était qu'on devait se méfier des médecins et du rôle qu'ils jouaient. Dans l'un des sermons qui fascinait Bobby, le prédicateur affirmait :

> Nous recevons le pain brisé à tort si et quand nous le recevons à l'office, avant d'accorder notre confiance aux docteurs et aux médicaments plutôt qu'au Christ – plaçant un autre Dieu au-dessus de Lui ! Donc beaucoup sont malades. Beaucoup meurent !
>
> Si Dieu est le Guérisseur – le *seul* vrai Guérisseur ! – et si la science médicale descend de l'ancienne pratique païenne des sorciers pour avoir les bonnes grâces des dieux imaginaires de la médecine, quel besoin y a-t-il de docteurs ?

Oh, je sais quel besoin. Pourtant si tous les peuples connaissaient et pratiquaient la vérité de Dieu, la fonction du docteur serait bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. En réalité, il n'y a rien qui soigne, dans une voiture – ou un train – rempli de médicaments ! La plupart des maux et des maladies actuels sont le résultat d'une mauvaise alimentation et d'une nourriture inappropriée. La vraie fonction du docteur ne devrait pas être d'usurper les prérogatives de Dieu en tant que guérisseur, mais de nous aider à respecter les lois de la nature en prescrivant un régime adapté et en nous apprenant à mieux vivre *suivant les lois de la nature.*

Convaincu par les arguments d'Armstrong, Bobby demanda qu'on lui envoie des exemplaires de son sermon qu'il distribua à ses amis.

Radio Church of God se changea en projet d'ampleur internationale, la Worldwide Church of God, et finit par conquérir plus de cent mille adeptes et auditeurs. Bobby n'avait pas de problème avec le credo de cette Église, qui mêlait les croyances juives et chrétiennes : le respect du sabbat dès le vendredi soir au coucher du soleil et jusqu'au samedi à la même heure, la foi dans la venue du Messie, le respect des fêtes juives, le rejet des fêtes chrétiennes de Noël et de Pâques. Très vite, il fut presque autant absorbé par la Bible et l'« Église » qu'il l'était par les échecs. Le samedi soir, après les prières du sabbat, il se rendait généralement au Manhattan Chess Club ou chez les Collins et jouait aux échecs toute la soirée, et quand il lui arrivait de rentrer après quatre heures du matin, il regrettait de ne pas avoir prié pendant une heure. Il suivit également un cours par corres-

pondance intitulé « Comprendre la Bible », offert par l'Église et souvent lié à l'interprétation qu'Armstrong faisait des événements du monde. À la fin de chaque leçon hebdomadaire, il y avait un test. Voici une question typique :

> Quelle est la cause première des guerres et de la souffrance humaine ?
>
> A) La luxure propre à la chair des hommes.
>
> B) Les fausses idéologies telles que le communisme et le fascisme.
>
> C) La pauvreté.
>
> D) Le manque d'éducation et d'opportunités économiques.
>
> La bonne réponse est : A. [C'était aussi celle de Bobby.]

Bobby finit par verser à l'Église 10 % de ses maigres gains en tournoi. Il refusait de participer à des compétitions dont les organisateurs voulaient le faire jouer le vendredi soir et adopta le credo de l'Église : « La sainte Bible est le livre le plus rationnel, le plus empreint de sens commun jamais écrit sur la face de la terre. »

Il se mit à transporter partout où il allait une boîte en carton couverte de papier bleu. Quand on lui demandait ce qu'elle contenait, il ne répondait pas et lançait un regard qui signifiait : « Comment pouvez-vous me poser une telle question ? Je me sens profondément blessé et insulté. » Semaine après semaine, où qu'il se rendît – au club d'échecs, au restaurant, dans une cafétéria ou une salle de billard –, la boîte bleue l'accompagnait. Jusqu'à un jour au milieu de l'année 1960 où il alla aux toilettes d'un restaurant

près d'Union Square, laissant la boîte à sa table. La personne avec qui il dînait ne put résister : tout en se sentant coupable d'empiéter sur la vie privée de Bobby, elle ouvrit le couvercle. À l'intérieur, un titre en relief et en lettres dorées : La Sainte Bible.

À cette période, en raison de sa nouvelle foi, Bobby ne proférait aucune grossièreté. Un soir où, avec un ami, il mangeait un *ice-cream float* dans le restaurant *Howard Johnson* au coin de la 6e Avenue et de Greenwich, une jeune fille qui devait avoir quelques années à peine de plus que lui ne cessait d'entrer et de sortir. Ivre ou droguée, elle répétait inlassablement le même mot de cinq lettres. Bobby s'énerva. « Tu as entendu ? dit-il. C'est terrible. » N'en pouvant plus, il ajouta : « Allons-nous-en. » Et les deux amis quittèrent les lieux sans avoir fini leur soda.

6

Le nouveau Fischer

C'était une supplique qui faisait peine à entendre. « Allez, Bobby. Laisse-moi venir te chercher. Allez. » Silence à l'autre bout du fil. « On fera juste un tour. » Rien. « On jouera une partie éclair ou on ira voir un film. » Un jeune maître qui avait quelques années de plus que Bobby lui avait téléphoné des locaux du Marshall Chess Club pour lui proposer de sortir. « Ou alors prends un taxi, je paierai. » Il était deux heures de l'après-midi et Bobby venait de se réveiller. Quand il répondit enfin, sa voix était si éteinte, le ton si traînant et les mots si étirés que chaque syllabe était redoublée. Mais le volume était fort, assez pour qu'on l'entende dans tout le bureau. « Je ne sais pas. Non. OK, à quelle heure ? Je dois encore manger. » L'autre eut un regain d'optimisme. « On peut déjeuner à l'*Oyster Bar*. Je sais que tu aimes. Allez. » Gagné. Une heure et demie après, Bobby, seize ans, prenait son premier repas de la journée : un filet de sole et un grand verre de jus d'orange.

Tandis qu'il se dirigeait vers la gare de Grand Central et le restaurant, la plupart des passants qui le croisaient ne reconnurent sans doute pas Bobby, alors qu'aux yeux de son camarade – et de presque

tous les joueurs d'échecs – déjeuner avec Fischer était comme manger avec une vedette de cinéma. Dans le monde des échecs, il était en train d'acquérir une immense célébrité, mais plus il était connu et plus son comportement devenait désagréable. Gonflé par son succès devant l'échiquier, son ego commençait à rejeter les autres. Le charmant Bobby au sourire lumineux n'était plus qu'un souvenir, remplacé par Bobby le Difficile, aux mines dédaigneuses et au regard menaçant. Il considérait de plus en plus le fait de se montrer avec quelqu'un comme un privilège qu'il accordait.

Et ce n'était pas grave s'il rejetait ou ignorait untel ou untel, car d'autres ne manquaient pas de téléphoner pour lui proposer encore de jouer aux échecs, d'aller au cinéma ou de dîner dans un restaurant de poisson. Tout le monde voulait être vu en sa compagnie et participer au Bobby Fischer Show, il le savait. Une erreur, un désaccord, un retard à un rendez-vous suffisaient pour que Bobby mette brutalement fin à une relation. Et quand on était banni de ce royaume, c'était définitif. Il y avait toujours quelqu'un pour prendre votre place.

Si on ne jouait pas aux échecs, il était presque impossible de faire partie du monde de Bobby. Mais son mépris était plus fort à l'égard des joueurs faibles qu'à l'égard des gens qui n'y connaissaient rien. Il pouvait pardonner leur ignorance à ces derniers, alors qu'un joueur faible – c'est-à-dire, par définition, presque tous ceux qu'il était susceptible d'affronter – n'avait aucune excuse. « *Tout le monde* peut devenir un maître ! » clamait-il.

Non sans ironie, compte tenu de son comportement princier, à l'automne 1959 tout allait mal pour Bobby.

Il était rentré du tournoi des Candidats depuis un mois et se sentait fatigué, pas par le jeu lui-même, mais par son épuisante tentative, qui avait duré deux mois, de devenir le challenger de Botvinnik. Il était psychologiquement blessé de ne pas avoir remporté le tournoi et ne pouvait oublier la douleur causée par ses quatre amères défaites contre Tal – des vols, disait-il.

Il y avait aussi la question de l'argent. Ceux qui étaient encore proches de Bobby lui posaient cette question évidente : s'il était l'un des meilleurs joueurs du monde ou du moins des États-Unis, pourquoi ne vivait-il pas de son métier ? Le salaire moyen d'un Américain était alors de cinq mille cinq cents dollars par an, et Bobby, qui ne se considérait certes pas comme *moyen*, n'en gagnait que mille. Sa participation au tournoi des Candidats ne lui avait rapporté que deux cents dollars. Si les tournois ne payaient pas assez, l'American Chess Foundation ne pouvait-elle pas le sponsoriser ? Lessing J. Rosenwald avait même aidé Reshevsky à aller à l'université. Était-ce parce que Bobby n'était pas juif pratiquant, alors que Reshevsky était orthodoxe ? Plus ou moins tous les responsables de la fondation étaient juifs. Exerçaient-ils une subtile forme de pression pour qu'il rentre dans le rang ? Qu'il retourne à l'école ? Ne le respectaient-ils pas simplement parce que c'était « juste un gosse » ? À cause de sa façon de s'habiller ?

Bobby continua à recevoir des coups de téléphone et des télégrammes jusqu'à la fin novembre et jusqu'aux premières semaines de décembre. Certains de ses correspondants lui demandaient s'il défendrait son titre de champion des États-Unis lors du Rosenwald. Il n'en avait aucune idée. Une lettre lui parvint début décembre, dressant la liste des douze joueurs invités

– dont lui – et présentant l'ordre des rencontres : qui jouerait quand, contre qui et avec quelle couleur. Bobby vit rouge : dans tous les tournois européens et la plupart des compétitions internationales, l'usage voulait qu'on organise un tirage au sort *public*, gronda-t-il.

Les organisateurs du Rosenwald protestèrent, estimant que Bobby les accusait de favoriser certains joueurs. « C'est très simple, répondit celui-ci. Refaites le tirage au sort. En public, cette fois. » Ils refusèrent, et le jeune homme de seize ans menaça de les traîner en justice. Le *New York Times* rapporta la controverse dans un article intitulé : LES ORGANISATEURS DU CHAMPIONNAT REJETTENT LES EXIGENCES DE FISCHER. Le ton ne cessa de monter et l'on informa Bobby qu'il serait remplacé par un autre joueur s'il refusait ces conditions. La dispute prit fin quand les organisateurs firent une concession : si Bobby acceptait de jouer, l'année suivante le tirage au sort serait public. Satisfait, il accepta. Il avait gagné son bras de fer.

Plus d'une fois, Fischer avait été troublé par les incessantes critiques contre sa manière de s'habiller. *Parade*, un supplément du week-end lu par des dizaines de millions de personnes, publia une photo de lui à l'occasion d'une partie simultanée. Dessous, on pouvait lire : « Malgré son ascension vers les sommets, Bobby s'habille toujours aussi mal. Remarquez les baskets et la chemise en flanelle, alors que ses adversaires sont en costume et cravate. » Ces attaques le diminuaient, jugeait-il, même les plus subtiles. Elles rabaissaient non seulement ce qu'il était *indiscutablement* – un grand maître international et le champion des États-Unis –, mais aussi ce qu'il *croyait* être – le meilleur joueur du monde.

Plus tard, Pal Benko, que Bobby avait affronté lors du tournoi des Candidats, prétendit l'avoir convaincu de changer ses habitudes vestimentaires. Il lui avait présenté son tailleur, dans le quartier de Little Hungary à Manhattan, afin que l'adolescent se fasse faire des costumes dignes de ce nom. On ignore comment il put se permettre une telle dépense. Peut-être grâce à l'avance qu'il toucha pour son livre, *Les Parties de Bobby Fischer*, publié en 1959.

En décembre 1959, quand Bobby arriva à l'hôtel *Empire* pour y disputer la première ronde du championnat des États-Unis, il portait un élégant costume sur mesure, une chemise blanche également sur mesure, une cravate blanche Sulka et des chaussures italiennes. Ses cheveux étaient bien coiffés, parachevant un relookage si complet que le jeune homme était presque méconnaissable. Adieu, baskets et sweat-shirts ; adieu, cheveux sales et chemises de cow-boy ; adieu, pantalons en velours parfois tachés. Comme on pouvait s'y attendre, la presse parla du « Nouveau Fischer », interprétant les progrès vestimentaires de Bobby comme un passage à l'âge adulte.

Ses adversaires tentèrent de dissimuler leur étonnement face à sa nouvelle apparence. À mesure que les parties avançaient, ils furent surpris d'une autre façon. À l'issue du tournoi, l'élégant Fischer n'avait pas perdu une seule partie sur les onze qu'il avait disputées. Non seulement il avait conservé son titre, mais il avait accompli un exploit sans précédent : trois succès consécutifs sans aucune défaite.

Il y eut aussi une conséquence financière. Bobby toucha mille dollars pour sa victoire, et les économies de la famille Fischer gonflèrent encore plus quand Regina perçut l'héritage de Jacob Wendel,

le grand-père maternel de Bobby, soit quatorze mille dollars. C'était assez, si l'on investissait cette somme avec sagesse, pour que Bobby en vive durant plusieurs années.

De fait, Regina se montrait fort prudente en matière financière. Joan avait épousé un homme riche, entamé sa carrière d'infirmière, et Regina voulait être sûre que, quels que soient les revenus générés par cet héritage, ils en bénéficieraient, Bobby et elle. Avec l'aide d'Ivan Woolworth, un avocat qui travaillait bénévolement pour les Fischer, elle créa un fonds de placement. Woolworth en était le seul gestionnaire, chargé d'investir l'argent le mieux possible afin d'obtenir les meilleurs profits. Dans ce cadre, Regina recevait cent soixante dollars par mois, ce qui couvrait ses besoins personnels. Comme elle envisageait de quitter l'appartement et d'aller en faculté de médecine, peut-être au Mexique ou en Allemagne de l'Est, elle voulait que le loyer de Bobby soit payé aussi longtemps qu'il demeurerait au 560 Lincoln Place. Il touchait donc cent soixante-quinze dollars par mois – assez pour l'électricité, le gaz et le loyer – et un petit extra. Bobby et Regina versaient les revenus supplémentaires au fonds, et les intérêts produits permirent à Bobby de vivre sans devoir payer de loyer pendant des années, avec un peu d'argent de poche en plus.

Malgré ces ressources, pour tenir, Bobby dînait presque chaque soir chez les Collins, et il était souvent invité à déjeuner ou à dîner par des passionnés ou des admirateurs. Plusieurs années s'écouleraient avant qu'il ne daigne régler l'addition au restaurant, victime de ce qu'un ami appelait « une douleur aiguë au poignet ».

En mars 1960, Bobby Fischer, dix-sept ans, s'envola pour Mar del Plata, la station balnéaire argentine, au sud de Buenos Aires. Connue pour son architecture Art déco et sa large promenade, la ville avait pour tradition d'accueillir des tournois d'échecs internationaux. Les joueurs argentins étaient aussi passionnés que leurs homologues russes et yougoslaves, et on traitait Bobby avec respect partout où il allait. Le seul aspect négatif de Mar del Plata était la pluie incessante et le vent froid qui soufflait de la mer. Toujours inarrêtable et devinant les conditions inhospitalières, Regina envoya des bottes de pluie à son fils et s'en voulut de ne pas avoir insisté pour qu'il emporte son manteau en cuir.

Bobby pensait dominer aisément le tournoi, jusqu'à ce qu'il apprenne que David Bronstein et Fridrik Olafsson y participeraient eux aussi, tout comme Boris Spassky, vingt-trois ans, un grand maître venu de Leningrad. Mais ce n'étaient ni Spassky ni Olafsson qui inquiétaient Bobby. C'était Bronstein.

Une semaine avant son départ pour l'Argentine, Bobby et l'auteur de ce livre dînèrent à la *Cedar Tavern*, dans Greenwich Village, le repaire des artistes d'avant-garde et des expressionnistes abstraits, l'un des endroits préférés du jeune homme. Le soir où nous y étions, Robert Motherwell et Franz Kline discutaient au bar, pendant qu'Andy Warhol et John Cage dînaient à une table voisine. Non que Bobby y prêtât attention. Simplement, il aimait la nourriture populaire qu'on y servait – les tourtes aux rognons, ce genre-là – et l'anonymat dont il jouissait, car les gens observaient les artistes célèbres, pas les prodiges des échecs.

Nous nous glissâmes dans le troisième box après le bar et commandâmes une bière. La serveuse ne le reconnut pas et ne lui demanda pas son âge, alors qu'il venait juste d'avoir dix-sept ans et n'était donc pas assez vieux, légalement, pour boire de l'alcool dans l'État de New York (il fallait en avoir dix-huit). Bobby connaissait le menu et n'avait pas besoin de le lire. Il prit une énorme tranche de rosbif qu'il engloutit en quelques minutes. On aurait dit un poids lourd savourant son dernier repas avant un combat.

Il venait de recevoir par courrier le programme des parties et la distribution des couleurs à Mar del Plata. Mauvaises nouvelles : il aurait les noirs contre Bronstein et Spassky.

Durant une pause dans la conversation (les pauses étaient fréquentes, avec Bobby, il ne parlait pas beaucoup et le silence ne le dérangeait pas), je l'interrogeai : « Comment vas-tu préparer ce tournoi ? J'ai toujours voulu le savoir. » Il était d'humeur étonnamment bonne et prit la balle au bond : « Je vais te montrer », répondit-il en souriant. Il quitta son côté et vint s'asseoir près de moi, me poussant dans le coin. Puis il prit dans la poche de son manteau son jeu de poche cabossé, les petites pièces alignées à leur place, prêtes à livrer bataille.

Lorsqu'il parlait, son regard passait de moi au jeu et inversement – au début du moins –, et il se lança dans un savant exposé sur sa méthode de préparation. « D'abord, je regarde toutes les parties des autres joueurs que je peux trouver. Mais je ne vais réellement préparer que la partie contre Bronstein. Spassky et Olafsson ne sont pas un problème. » Il me montra alors le déroulement de son seul et unique affrontement contre Bronstein, une nulle à Portorož deux ans

plus tôt. Il détailla chaque coup joué par son adversaire et par lui, critiquant un choix de Bronstein et en louant un autre. La variété des coups que Bobby avait à sa disposition donnait le vertige. Dans ses rapides analyses, il discutait les conséquences de certaines variantes tactiques, lesquelles étaient conseillées et quelles autres non. C'était comme regarder un film avec un commentaire en voix off, avec une différence essentielle : il manipulait les pièces et parlait si vite qu'il était bien difficile de relier les gestes et leurs commentaires. J'étais perdu dans ce déferlement d'idées, entre les attaques réelles et les attaques fantômes, les assauts virtuels : « Il ne pouvait pas jouer *ici*, car ça aurait affaibli ses cases noires… », « Je n'ai pas pensé à ça… », « Non, mais il *plaisantait* ? ».

Les cases du jeu de poche étaient si déformées après des milliers d'heures d'analyse que les pièces hautes d'un centimètre et quelques semblaient danser sur place. Après des années d'utilisation, les motifs dorés qui permettaient d'identifier un Fou, un Roi, une Dame ou quelque autre pièce étaient effacés. Mais Bobby savait bien sûr, sans devoir les regarder – au simple toucher –, ce que chaque pièce représentait. Les minuscules figures étaient ses animaux de compagnie.

« Le problème avec Bronstein, poursuivit-il, c'est qu'il est presque impossible de le battre quand il joue pour la nulle. À Zürich, il a réalisé vingt nulles sur vingt-huit parties ! Tu as lu son livre ? » Soudain, je me rappelai que j'étais censé faire la conversation. « Non. Il n'est pas en russe ? » Il parut agacé et stupéfait de découvrir que je ne parlais pas cette langue : « Eh bien, apprends ! C'est un livre génial. Contre moi, il voudra gagner, j'en suis sûr, et je ne chercherai pas la nulle. »

Quelques secondes pour remettre les pièces en place, toujours sans regarder, et il reprit : « C'est difficile de se préparer contre lui, car il peut pratiquer tout type de jeu, positionnel ou tactique, choisir tout type d'ouverture. » Puis il me montra, de tête, partie après partie – des *dizaines*, aurait-on dit –, en se concentrant sur les ouvertures que Bronstein avait jouées contre ses variantes préférées à lui. Il envisagea de multiples issues. Il ne se limita pas au jeu de Bronstein. Il m'entraîna dans un grand voyage : les parties que Louis Paulsen avait jouées au XIX^e^ siècle, celles d'Aaron Nimzowitsch dans les années vingt et aussi des coups joués quelques semaines plus tôt – des informations glanées dans des magazines russes.

Chaque fois, Bobby soupesait les possibilités, proposait une alternative, choisissait les meilleures lignes de jeu, éliminait et décidait. C'était une leçon d'histoire et un cours d'échecs, mais c'était surtout un exploit de la mémoire. Légèrement opaque, son regard était à présent fixé sur l'échiquier de poche délicatement posé dans la paume de sa main gauche, et il parlait seul, comme s'il avait oublié que j'étais là et que nous étions dans un restaurant. Il semblait encore plus concentré que pendant un tournoi ou un match. Ses doigts bougeaient en un éclair et son visage n'affichait pas le moindre sourire, comme plongé en pleine rêverie. « Bon, et s'il joue *ça*... murmura-t-il. Je peux bloquer son Fou. » Puis, parlant si fort que des clients du restaurant tournèrent la tête : « Non, il ne va pas jouer *ça*. »

Je me mis à pleurer tout bas, conscient qu'en cet instant suspendu j'étais en présence d'un génie.

La prédiction que Bobby avait faite à la *Cedar Tavern* se réalisa à Mar del Plata. Lorsqu'il rencontra Bronstein lors de la douzième ronde, le Russe joua effectivement pour gagner, mais alors que la partie approchait de son terme, chacun avait le même nombre de pièces et de pions, la nulle était inévitable. À l'issue du tournoi, Fischer et Spassky terminèrent premiers ex aequo. C'était le meilleur résultat jamais obtenu par Bobby dans un tournoi international.

Le désastre argentin se produisit deux mois plus tard. De toutes les villes que Bobby avait visitées, Buenos Aires était sa favorite. Il aimait la nourriture, les larges avenues, la passion des habitants pour les échecs. Pourtant, il joua étonnamment mal durant son séjour, et la rumeur qui circula – et continua de circuler pendant des années – prétendait qu'à une reprise au moins il avait passé la nuit avec une beauté argentine qui l'avait épuisé, de sorte qu'il s'était présenté en méforme contre son adversaire du lendemain. Habitué des mondanités, le grand maître argentin Miguel Najdorf, qui ne participait pas au tournoi, fit découvrir à Bobby la vie nocturne de la capitale, indifférent au risque qu'il lui faisait courir d'échouer dans la compétition. Avec la présomption d'un garçon de dix-sept ans, Bobby crut qu'il aurait assez d'énergie et de concentration pour être à son meilleur niveau même après plusieurs petites nuits d'affilée. Hélas, lorsqu'il se retrouva en difficulté sur l'échiquier et en appela à sa muse pour le sauver, il ne reçut pas de réponse.

Quelle qu'eût été la cause de ces piètres performances (quand on le pressait, il affirmait que l'éclairage était atroce), le brillant docteur Jekyll se changeait en faible mister Hyde qui n'était que son

ombre. Il remporta trois parties, obtint onze nulles et perdit cinq fois sur dix-neuf. *Stupéfiant.* Tout le monde peut faire un mauvais tournoi, certes, mais les derniers resultats de Bobby étaient en progrès constant, et son score de 13,5 15 à Mar del Plata, peu de temps auparavant, avait laissé croire à ses supporters qu'il serait au sommet à Buenos Aires.

Pour Bobby, la défaite eut de sérieuses conséquences. Échouer est assez grave en soi, mais c'est pire encore d'assister au triomphe d'un autre. Samuel Reshevsky, son grand rival américain, était à égalité pour la première place avec Viktor Kortchnoï. Une photo de groupe des joueurs prise à la fin du tournoi montre Bobby les yeux dans le vide, ne prêtant à l'évidence aucune attention au photographe ni aux autres joueurs. Pensait-il à sa mauvaise performance ? Ou comprenait-il que, pour une fois, son envie de gagner n'avait pas été assez forte ?

Il avait accepté de conduire l'équipe des États-Unis lors des Olympiades d'échecs qui devaient se dérouler à Leipzig, en Allemagne de l'Est, en octobre 1960. Cependant, les dirigeants de la fédération américaine prétendirent qu'ils n'avaient pas les moyens de payer le voyage et les frais de l'équipe. Un groupe nommé le People-to-People Commitee tentait de rassembler des fonds, et le directeur exécutif demanda à Bobby s'il était prêt à donner une simultanée pour faire parler de la situation. L'événement devait avoir lieu à la prison de Rikers Island, qui occupait cent soixante-dix hectares sur une île de l'East River. Il y avait alors environ mille quatre cents détenus et Bobby en affronta vingt. Sans surprise, il les battit tous.

Malheureusement, si cette exhibition fut largement rapportée par la presse locale, personne n'en

mentionna le but : attirer l'attention sur les difficultés financières de l'équipe américaine. Peut-être que le Département d'État et la fédération américaine ne savaient pas quoi faire, mais ce n'était pas le cas de Regina. Elle se pencha sur les activités de l'American Chess Foundation et découvrit que certains joueurs (dont Reshevsky) bénéficiaient d'une aide, d'autres (dont Bobby) non. Service de presse entier à elle seule, elle diffusa un communiqué indigné et écrivit au gouvernement pour exiger des comptes.

Même si Bobby voulait désespérément aller à Leipzig et disputer ses premières Olympiades, il commençait à s'agacer des interférences de sa mère et, une fois au moins, il s'en prit violemment à elle lorsqu'elle fit son apparition lors d'une compétition d'échecs. Elle pensait pouvoir aider son fils, il pensait que c'était une mère envahissante.

Alors qu'elle faisait le siège de la fédération, Regina attira l'attention d'Ammon Hennacy, militant pacifiste et anarchiste, rédacteur en chef du journal libertaire *Catholic Worker*. Il encouragea Regina à mener une grève de la faim, ce qu'elle fit pendant six jours, recevant encore plus de publicité. Hennacy la persuada de participer à la plus longue marche de la paix jamais conduite, de San Francisco à Moscou, et elle accepta. Durant cette marche, elle rencontra Cyril Pustan, Britannique, professeur de lycée et plombier itinérant. Outre les idées politiques, ils partageaient la même religion, s'entendaient parfaitement, et ils finirent par se marier et par s'installer en Angleterre.

Quand Bobby put enfin pénétrer dans le hall de l'hôtel *Astoria*, à Leipzig, il fut accueilli par un homme qui ressemblait à Groucho Marx en plus jeune et plus avenant : Isaac Kashdan, le capitaine de

l'équipe américaine. Kashdan et Bobby ne s'étaient jamais rencontrés, même si le premier était une légende des échecs. Grand maître international, il avait été l'un des meilleurs joueurs américains dans les années vingt et trente, participant à cinq Olympiades et remportant plusieurs médailles. On l'avait prévenu que Bobby était « difficile à gérer » et Kashdan craignait qu'il ne se fonde pas dans le collectif.

Peut-être le jeune homme avait-il perçu les réserves de son capitaine, car il orienta la conversation vers la carrière de celui-ci. Non seulement il connaissait la réputation de son aîné, mais il avait également en tête plusieurs de ses parties passées. Kashdan répondit à l'ouverture de Bobby. « Je n'ayais pas de vrai problème avec lui. Tout ce qu'il veut, c'est jouer aux échecs, et c'est un joueur formidable », commenta-t-il par la suite. Bien que près de quatre décennies les eussent séparés, les deux hommes étaient proches et le restèrent pendant de nombreuses années.

Un des sommets de ces Olympiades fut la rencontre entre les États-Unis et l'Union soviétique. À la cinquième ronde, Bobby devait affronter Mikhaïl Tal, le champion du monde en titre. Avant de jouer son premier coup, Tal fixa l'échiquier un long, très long moment, et Bobby se demanda alors — à juste titre, apparut-il ensuite — s'il allait encore se servir d'une de ses fameuses astuces. Au bout de dix minutes, Tal joua. Sans doute espérait-il mettre Fischer mal à l'aise, mais sa tentative de déstabilisation échoua. Ce dernier lança plusieurs assauts, livrant sur l'échiquier une bataille qu'il qualifia par la suite de « baston » faite de « brillantes attaques et contre-attaques ». Cette mêlée cérébrale se conclut par une nulle et, plus tard, les deux joueurs la firent figurer dans leurs

livres respectifs parmi les plus importantes de leurs carrières.

Qu'à dix-sept ans Bobby eût résisté au champion du monde ne passa pas inaperçu, et les autres joueurs prédisaient désormais que Fischer serait bientôt un candidat à sa succession.

À l'issue de ces Olympiades, l'Union soviétique, qui avait aligné une des équipes les plus fortes de tous les temps, termina première devant les États-Unis. Bobby avait remporté dix victoires, concédé deux défaites et obtenu six nulles. Il rapporta chez lui une médaille d'argent.

Lors du banquet de clôture, quelqu'un signala à Mikhaïl Tal que Bobby savait lire les lignes de la main et qu'il était en train de le faire, tel un jeu de salon. « Qu'il lise donc les miennes », observa Tal avec scepticisme. Il se dirigea vers la table de Bobby et tendit sa paume gauche : « Lis », dit-il. Alors que Bobby examinait la paume de Tal et démêlait le mystère de ses lignes, de ses crevasses, la foule se rassembla et des centaines d'autres personnes les observaient de leur table.

Sentant la tension monter, Bobby prit son temps et examina la paume encore plus attentivement. Puis, avec sur le visage un air suggérant qu'il allait révéler le sens de la vie, il proclama d'une voix de stentor : « Je vois dans les lignes de votre main, monsieur Tal, que le prochain champion du monde sera... »

À ce moment, les deux hommes parlèrent en même temps : « Bobby Fischer ! s'exclama Bobby. – William Lombardy ! (qui était debout à sa gauche) », lança Tal, jamais à court de blagues. Tout le monde éclata de rire.

Peu après, en rapportant l'incident, *Chess Life* choisit d'y voir un présage. « Au vu de la confiance en soi et de l'assurance qu'il dégageait, on peut se demander si Fischer n'a pas bel et bien lu sa future victoire au championnat du monde. »

7

La théorie d'Einstein

Bobby quitta la salle de bal de l'hôtel *Empire*, à quelques mètres à peine du chantier du Lincoln Center, qui deviendrait un haut lieu du spectacle vivant à New York. Il venait de conquérir le titre de champion des États-Unis 1960-1961 et avançait à grands pas dans les rues couvertes de neige, en compagnie de sa mère et des Collins, Jack et Ethel. Jack avait du mal à avancer dans son fauteuil roulant, si bien que sa sœur et lui prirent un taxi qui les conduisit au restaurant allemand *Vorst*, à quelques rues de l'hôtel, pour y célébrer le triomphe de Fischer. Si quelqu'un avait des objections concernant cette victoire, *Chess Life* mettait les choses au point :

> En remportant le titre pour la quatrième fois consécutive, Bobby Fischer, dix-sept ans, grand maître international venu de Brooklyn, a d'ores et déjà laissé une marque indélébile dans l'histoire des échecs américains. Il a prouvé sans aucun doute possible qu'il est à la fois l'un des meilleurs joueurs du pays et l'un des plus forts du monde. Fischer n'a pas perdu une partie dans un tournoi américain depuis 1957.

La quasi-hagiographie de *Chess Life* ne posait qu'un problème : Reshevsky n'était pas d'accord et ses supporters non plus.

Certains joueurs jugèrent insultant qu'on pût considérer Fischer, à dix-sept ans, comme le plus grand joueur américain, rabaissant ainsi la réputation de Reshevsky, qui en avait cinquante. « Le facteur âge aux échecs », l'étude publiée cette année-là par le magazine *American Statistician* n'arrangeait pas les choses. Son auteur y montrait qu'après un certain âge les grands maîtres des échecs sont de moins en moins performants. « À partir de quarante ans environ », précisait-il. Reshevsky comptait apporter la preuve du contraire.

Pendant de nombreuses années, Samuel Reshevsky avait régné en maître sur l'Amérique des échecs. À présent, Bobby raflait la mise, même si beaucoup pensaient encore qu'il n'était qu'un jeune novice impertinent de Brooklyn. Pourtant, d'autres observateurs tout aussi nombreux avaient les yeux de Chimène pour le « débutant ». Ils estimaient qu'il serait peut-être à l'origine d'un boom des échecs dans le pays.

Les dirigeants de la fédération maintenaient que Reshevsky était bien le meilleur joueur américain, et ils s'arrangèrent pour qu'il le démontre. Durant l'été 1961, ils organisèrent un match en seize parties entre les deux hommes, avec huit mille dollars de prime, mille d'avance pour chacun. À l'issue de la rencontre, 65 % du reste irait au vainqueur et 35 % au perdant. Un tel match rappelait les grandes rivalités de l'histoire : les combats Mozart-Salieri, Napoléon-Wellington ou Dempsey-Tunney. On demanda leur pronostic à quatre joueurs de niveau mondial – Svetozar Gligorić,

Bent Larsen, Paul Keres et Tigran Petrossian – et *tous* prédirent une large victoire de Reshevsky.

Petit, chauve et bien habillé, Reshevsky était un homme sérieux et déterminé. Glacé et royal, il se montrait toujours courtois et parfois brutal. Bobby n'aurait pu être plus différent. Grand, dégingandé, passionné et querelleur, encore adolescent, il était le Petit Prince des échecs, un personnage à la don Quichotte qui avait de temps en temps des éclairs de charme et de grâce. Sur l'échiquier, leurs styles respectifs n'étaient pas moins opposés. Le jeu de Reshevsky était rarement poétique et ne possédait aucun élan. Le vétéran se laissait parfois piéger par le temps, dont il perdait presque la notion. En revanche, le jeu de Bobby était lumineux : clair et ingénieux. Après des années d'entraînement, Bobby avait appris à gérer la pendule, et il était rarement sous pression. (Le régime que lui avait imposé Jack Collins en important une pendule allemande avait démontré son intérêt.)

Leurs autres différences ? Fischer connaissait toutes les nouveautés en matière d'ouvertures : il était « blindé », disait-on. De son côté, Reshevsky avait des lacunes et il devait souvent chercher en pleine partie le meilleur coup à jouer, perdant un temps considérable. Fischer était un joueur plus tactique, avec des accès de génie, alors que Reshevsky était un joueur positionnel. Il manœuvrait pour conquérir de petits avantages et affichait une patience inébranlable. Avec méthode, il parvenait à arracher la victoire dans des situations apparemment désespérées.

En définitive, le match ne permettrait pas de déterminer quel style de jeu était le meilleur. Son but était plus immédiat : il s'agissait de désigner le meilleur joueur américain, un point c'est tout.

Cela n'eut rien d'un *pas de deux**. Les résultats furent en dents de scie : victoire de Bobby, nulle, victoire de Reshevsky... Un jour, Bobby était King Kong et, le lendemain, la jeune femme blonde serrée dans son poing. Après la onzième partie, qui se disputa à Los Angeles, le score était de cinq et demi à cinq et demi. On eut du mal à organiser la douzième, qui aurait dû se tenir un samedi. Reshevsky était juif orthodoxe et ne pouvait pas jouer avant la tombée de la nuit. (Au début de sa carrière, il l'avait fait, mais il avait fini par croire que cette transgression avait causé la mort de son père, et il refusa dès lors de jouer durant le sabbat.) La partie devait donc débuter à vingt heures trente. Quelqu'un fit remarquer qu'elle risquait de durer jusqu'à deux heures du matin et on la reporta au dimanche à treize heures trente.

Il y eut d'autres complications. Jacqueline Piatigorsky (née Rothschild, l'une des familles les plus riches d'Europe) était l'un des sponsors du match, couvrant les frais des deux joueurs. Elle avait épousé le violoncelliste Gregor Piatigorsky, qui devait donner un concert cet après-midi-là. Afin d'y assister, elle demanda qu'on avance la partie à onze heures du matin. Quand Bobby, qui était un lève-tard, apprit ce nouveau changement, il protesta aussitôt : il ne pouvait pas jouer à une heure pareille. « C'est ridicule », dit-il. Il ne voyait pas pourquoi il aurait dû s'incliner devant M^me^ Piatigorsky. Elle pouvait toujours venir voir la partie après son concert, ajouta-t-il, car elle ne serait sans doute pas terminée.

À l'hôtel *Beverly Hilton*, où la rencontre avait lieu, on démarra la pendule de Bobby à onze heures précises. Reshevsky faisait les cent pas, quelques spectateurs attendaient avec impatience et, quand le

petit drapeau rouge tomba, à midi pile, le directeur du tournoi annonça la défaite de Fischer par forfait. La treizième partie se déroulerait à New York, à l'hôtel *Empire*.

Bobby annonça qu'il était prêt à continuer, à condition que la douzième partie soit rejouée. Il refusait de subir un tel handicap, la défaite par forfait pouvant décider de l'issue du match.

Reshevsky faisait toujours les cent pas, il attendait de nouveau l'arrivée de Bobby, cette fois pour jouer la treizième partie. Environ vingt spectateurs et autant de journalistes et de photographes patientaient eux aussi, observant l'échiquier solitaire et Reshevsky qui ne cessait de marcher.

Lorsqu'une heure se fut écoulée, I. A. Horowitz, l'arbitre, proclama sa victoire par forfait. Puis Walter Fried, le président de l'American Chess Foundation, qui venait de faire irruption dans la pièce, constata l'absence de Bobby et désigna Reshevsky vainqueur du match. « Fischer avait un pistolet pointé sur nous », expliqua-t-il plus tard, justifiant l'interruption d'un des matchs les plus importants de l'histoire des échecs américains.

Bobby porta plainte contre Reshevsky et l'American Chess Foundation, afin que la justice ordonne de reprendre le jeu et interdise à Reshevsky de jouer en tournoi tant qu'il n'aurait pas repris. L'affaire traîna devant les tribunaux pendant des années avant d'être classée. Les deux hommes eurent d'autres occasions de s'affronter par la suite. Quant au match du siècle, comme on le désigna, il avait au fond été victime du poids des sponsors et des habitudes de Bobby en matière de sommeil.

Bobby prit l'ascenseur jusqu'au treizième étage d'un gratte-ciel situé au 110 West Fortieth Street, à la lisière du Garment District de Manhattan. Quand il en sortit, le liftier lui indiqua un passage : « C'est en haut de cet escalier métallique. » Bobby monta les quatre volées de marches de l'escalier en colimaçon. « C'est toi, Bobby ? » fit une voix sans corps qui provenait d'en haut. C'était celle de Ralph Ginzburg, le journaliste qui l'interviewerait pour *Harper's Magazine*.

Il fut conduit dans un étrange bureau rond grand comme un petit salon et situé dans la tour au sommet de l'immeuble, avec des fenêtres à trois cent soixante degrés. Tout était gris militaire : le sol, les murs, les meubles à archives, la table de travail et les deux chaises. La pièce oscillait très légèrement quand le vent soufflait sur la cime du bâtiment.

Ginzburg, trente-deux ans, portait des lunettes en écaille et avait déjà un début de calvitie. Journaliste audacieux, il avait travaillé pour *Look* et *Esquire*, et publié deux livres, dont une histoire du lynchage en Amérique. Intelligent, gros travailleur, il parlait fort et vite, avec l'accent du Bronx, et ne cachait pas son goût du sensationnalisme. Plus tard, il séjourna en prison pour avoir publié un magazine nommé *Eros*.

Il est important de connaître le passé de Ginzburg, non seulement parce que son interview de Fischer est régulièrement reprise depuis quarante ans, citée par de nombreux auteurs et biographes, mais aussi parce qu'elle a eu un impact négatif sur la vie de Bobby, lui instillant une profonde méfiance à l'égard des journalistes.

Pour préparer leur rencontre, Ginzburg avait lu *Auto-da-fé*, le classique d'Elias Canetti, publié huit ans avant la naissance de Bobby, le livre qui avait

valu à son auteur le prix Nobel de littérature. Dans le roman, le personnage de Fischerle aspire à devenir champion du monde d'échecs. Après avoir remporté le titre, il change son nom en Fischer, devient riche et célèbre, s'offre « de nouveaux costumes coupés par le meilleur tailleur » et vit « dans un gigantesque palais avec de véritables Cavaliers, Tours et pions ».

Ginzburg citait Bobby disant qu'il achetait ses costumes, chemises et chaussures chez les plus grands tailleurs du monde et qu'il allait « engager un célèbre architecte pour qu'il [lui] construise une maison en forme de Tour... avec des escaliers en colimaçon, des parapets, etc. Je veux passer le reste de ma vie dans un endroit bâti exactement comme une Tour ».

L'article rapportait plusieurs déclarations provocatrices et fit sensation, influençant les questions qu'on lui poserait à l'avenir. Lorsque à la suite de *Harper's*, le magazine britannique *Chess*, très lu, reproduisit l'interview en intégralité, Bobby était furieux : « Les salopards ! »

Bobby affirmait que ses propos avaient presque tous été déformés et les phrases sorties de leur contexte. Par exemple, jamais il n'avait dit à Ginzburg qu'il devait se « débarrasser de sa mère ». C'est vrai, Regina était partie pour une longue marche de la paix, elle avait rencontré un homme, s'était mariée et vivait en Angleterre. Elle avait effectivement dit que Bobby était un adolescent très indépendant et qu'il serait sans doute mieux sans elle sur son dos. Comme beaucoup de mères, elle était aimante et s'efforçait toujours d'aider son fils, au point, parfois, de l'exaspérer. Bobby et elle comprenaient tous les deux que vivre seul lui laisserait plus de temps pour étudier à son rythme. Toutefois, la vision négative que Ginzburg

avait donnée de leur relation était tout à fait fausse. Bobby et sa mère s'aimaient beaucoup.

Écouter les bandes ou lire l'interview dans son intégralité aurait révélé ce que l'adolescent avait dit ou non. Seulement Ginzburg prétendait avoir détruit le matériel qui lui avait permis d'écrire son article. Si c'est vrai, c'était inhabituel : pour la plupart, les journalistes professionnels conservent les transcriptions intégrales, au cas où on les accuserait de calomnie ou de violation de la vie privée. Impossible de connaître la vérité, bien sûr, mais même si le journaliste avait rapporté fidèlement les propos de Bobby, son article était cruel, une véritable agression au stylo, car un adolescent vulnérable y apparaissait ignorant, homophobe et misogyne, ce qu'il n'était pas.

Avant cela, Bobby se méfiait déjà de cette profession. L'article de Ginzburg fut ensuite le point de départ d'une rage constante et d'une antipathie qui dureraient jusqu'à la fin de ses jours. Quand on évoquait cette interview, il hurlait : « Je refuse d'en parler ! Ne me parlez plus jamais de ce Ginzburg ! »

Pour oublier la déception consécutive à l'affaire Reshevsky et l'affront que représentait l'article de *Harper's*, Bobby voulait quitter New York et se remettre à faire ce qui le rendait heureux, jouer aux échecs, sans avocats, sans presse, menaces ni contre-menaces. Il accepta une invitation en Yougoslavie, à Bled, pour disputer pendant un mois, avec dix-neuf autres joueurs, un tournoi qui promettait d'être l'un des plus relevés de ces dernières années. Mais il devait s'y préparer et n'avait que trois semaines devant lui.

En principe, Bobby passait cinq heures par jour à étudier : parties, ouvertures, variantes, finales. Puis, bien sûr, il disputait des parties éclairs pendant cinq autres heures ou plus avec le groupe Collins, ou dans un club de la ville. Il adorait jouer vite, car cela lui donnait l'occasion de tenter des lignes douteuses ou expérimentales après un simple coup d'œil à l'échiquier. Cela stimulait son instinct et l'obligeait à s'y fier.

Pour jouer un tournoi international d'un tel niveau, il devait passer beaucoup de temps à étudier, à analyser soigneusement et précisément, et à mémoriser. Il cessa de répondre au téléphone, car il ne voulait pas être interrompu ni tenté de voir du monde – même pour jouer aux échecs –, et à un moment, pour être seul devant l'échiquier, il jeta des vêtements dans une valise puis, sans rien dire à personne, alla s'installer à la YMCA de Brooklyn. Durant son séjour, il travailla les échecs plus de seize heures par jour.

Dans son livre *Tous winners !*, Malcolm Gladwell raconte comment des gens de toutes les disciplines sont parvenus au succès. Il cite le neurologue Daniel Levitin : « Étude après étude, qu'il s'agisse de compositeurs, de joueurs de basket-ball, de romanciers, de patineurs, de pianistes, de joueurs d'échecs, de criminels ou ce que vous voudrez, le chiffre revient toujours [le chiffre magique pour devenir un expert : dix mille heures de pratique]. » Puis Gladwell évoque Bobby : « Devenir un grand maître aux échecs prend semble-t-il dix ans. (Seul le légendaire Bobby Fischer y est arrivé plus vite : il ne lui en a fallu que neuf.) Pratiquer, ce n'est pas ce qu'on fait une fois qu'on est bon. C'est ce qu'on fait pour le devenir. » On peut estimer que Bobby a disputé mille parties par an entre

neuf et onze ans, puis douze mille de onze à treize, pour la plupart des parties éclairs. Toutes peuvent être considérées comme de l'« entraînement », mais toutes n'étaient pas instructives. Certains coups et certaines positions pouvaient l'être et devaient sans doute être enregistrés quelque part dans son inconscient, de même qu'un accord ou une note peuvent avoir de la valeur pour un musicien. Pour Bobby, étudier le jeu des autres avait un effet comparable : il faisait très attention à toute une série de petits détails.

Bobby aimait la Yougoslavie, où il avait un statut de superstar aux yeux des passionnés d'échecs et, par une agréable journée d'automne, prêt à jouer, il fit son entrée dans la salle du tournoi, près du lac de Bled. Il avait dix-huit ans, portait un costume impeccable avec une pochette blanche glissée dans la poche de poitrine et faisait plus que son âge. Avec sa démarche élastique de sportif, il ressemblait à une vedette de cinéma naissante. Au début, beaucoup de spectateurs ne le reconnurent pas.

Quand il marchait dans les rues, il était harcelé par les chasseurs d'autographes. Depuis le tournoi interzonal et celui des Candidats en 1958-1959, qui s'étaient tenus tous deux en Yougoslavie, il se débrouillait suffisamment bien en serbo-croate pour pouvoir écrire son nom dans cette langue. Les fans perdaient la tête lorsqu'il remplissait leur grille de tournoi dans leur langue. Quand un homme venu de Russie lui demanda un autographe, Bobby le rédigea en caractères cyrilliques et ne dut corriger que quelques lettres.

Pour Bobby, le moment clé du tournoi était son affrontement contre Tal à la deuxième ronde. Celui-ci se comporta bien mieux que la fois précédente – il y eut moins de regards appuyés et de sourires narquois –

et parut avoir momentanément perdu ses capacités logiques, car il commit une erreur au sixième coup et une autre au neuvième, coincé par l'ouverture que Bobby avait préparée contre lui. Le Soviétique se défendit et prétendit qu'il ne se sentait pas bien. Le jeu de Bobby n'était pas à son meilleur non plus, mais le jeune homme sut exploiter les erreurs de son adversaire et conserva l'avantage, jusqu'à une finale sans espoir pour Tal, qui abandonna. Les applaudissements retentirent. « Quel charmeur ! » s'exclama la *Chess Review*. Bobby était si heureux qu'il avait la tête qui tournait, après avoir remporté sa première victoire contre l'un des meilleurs joueurs du monde, ancien champion du monde, l'homme qu'il avait rêvé de tuer durant le tournoi des Candidats en 1959.

Alors que Tal et Fischer quittaient la scène, les journalistes se précipitèrent sur eux afin de recueillir leurs commentaires. Les deux combattants en rajoutèrent au bénéfice du public :

Tal *(soupirant)* : C'est difficile de jouer contre la théorie d'Einstein…

Fischer *(exultant)* : Cette fois, je ne l'ai pas laissé s'échapper !

Bobby n'était pas satisfait de sa deuxième place finale et, comme Tal, il évoqua des raisons de santé. À l'issue du tournoi, il éprouva une légère douleur à l'abdomen, en bas à droite, et il avait du mal à garder la nourriture. Quand la douleur empira, on le poussa à consulter un médecin.

Bobby se méfiait des docteurs et s'inquiétait de devoir communiquer en serbo-croate. Comprendrait-il ce qu'on lui dirait ? On fit venir un médecin à l'hôtel

Toplice et un joueur yougoslave servit d'interprète. Dès que le docteur toucha son abdomen, Bobby se plia de douleur. « Ça a l'air d'être une appendicite, le prévint-il. Vous devez aller à l'hôpital. S'il y a rupture de l'appendice, vous risquez une péritonite et l'infection se propagera. » Bobby demanda si l'on pouvait faire quelque chose pour éviter une hospitalisation. « Non », répondit sèchement le médecin. Bobby accepta à contrecœur et on le conduisit de Bled, en Slovénie, à Banja Luka, en Bosnie, où il fut soigné dans un grand hôpital universitaire. Il supplia les médecins de ne pas l'opérer, bien qu'ils lui eussent assuré que c'était une procédure très simple, et exposé les dangers qu'il courait sans opération. On lui promit qu'il serait sur pied d'ici quelques jours, mais il refusait toujours. Il était philosophiquement contre une éventuelle opération, et en plus il avait peur de l'anesthésie. Il ne voulait même pas prendre de médicaments pour combattre la douleur. Les médecins eurent néanmoins le dernier mot sur ce point et lui administrèrent des antibiotiques. Au cours des deux à trois jours qui suivirent, la douleur diminua et il se sentit enfin remis, remerciant chaleureusement les médecins de ne pas avoir insisté pour l'opérer.

Après cette suspicion d'appendicite, la BBC l'invita à Londres pour participer à une émission intitulée *Chess Treasury of the Air*, et il séjourna une dizaine de jours en Angleterre. Pour Bobby, passer Noël à Londres fut une expérience délicieuse : c'était ainsi qu'il avait imaginé New York à la fin du XIX^e^ siècle ou au début du XX^e^. Il était impressionné par la courtoisie des personnes et la propreté des rues. Pal Benko y passa un peu de temps avec lui et remarqua que, malgré son lourd accent hongrois, les gens le

comprenaient plus facilement que Bobby, avec son jargon de Brooklyn. Bobby réveillonna avec sa mère et son mari, Cyril Pustan, qui l'avaient entendu à la BBC.

Tout en se préparant aux tournois à venir, Bobby se rapprochait de plus en plus de la Worldwide Church of God, deux passions qui ne tardèrent pas à entrer en conflit : la religion et les échecs. « Ma vie était partagée en deux, expliqua-t-il par la suite à un journaliste. D'un côté, il y avait ma carrière de joueur. C'est ce qui me permettait de rester sain d'esprit, si je puis dire. De l'autre, il y avait mon engagement religieux. J'ai tenté d'appliquer aux échecs ce que j'avais appris à l'église. Pourtant, j'étudiais encore les échecs, je ne *demandais pas à Dieu* de m'indiquer les coups à jouer. » La vision pragmatique de Bobby rappelait un vieux dicton arabe qui dit : « Aie foi en Allah. Mais attache bien ton chameau. »

En plus de ses cours par correspondance consacrés à la Bible, des sermons du révérend Armstrong et de son étude approfondie de l'Ancien et du Nouveau Testament, Bobby lisait la revue *Plain Truth*, le bimensuel de l'Église, dont on prétendait qu'il était diffusé à deux millions et demi d'exemplaires. Comme le titre le suggère (« La Pure Vérité »), les articles du magazine étaient plus directs et semblaient plus politiques que religieux. Bobby lisait chaque numéro du début à la fin et une grande part de ce qu'il y apprenait avait un sens à ses yeux. Quarante ans après, il partagerait toujours certaines idées d'Armstrong et de *Plain Truth*.

Dans un numéro figuraient diverses prophéties horribles, illustrées par des dessins, de ce que serait la Troisième Guerre mondiale d'après le révérend, quand les États-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne seraient détruits par les États-Unis d'Europe. Armstrong annonça qu'avant le déclenchement du conflit il conduirait les membres de l'Église en Jordanie où ils seraient sauvés, car ils formaient le « Peuple de Dieu ». Bobby aussi.

Bobby adressa à sa mère une lettre prosélyte dans laquelle il évoquait avec enthousiasme les enseignements d'Armstrong et son étude intense de la Bible, qui avait « complètement changé [sa] vision de l'existence ». Il était désormais convaincu que ce n'était qu'en adoptant l'interprétation du prêcheur qu'il trouverait la santé et le bonheur, qu'il aurait du succès et gagnerait la vie éternelle, et il la pressa de lire la Bible ainsi que les écrits d'Armstrong. Regina n'avala pas ces salades et lui répondit que cet homme et son Église lui racontaient des bobards, qu'ils jouaient avec sa peur. Une vie bonne et tolérante était la meilleure des existences, dit-elle. « Appelle ça ma religion, si tu veux. » Par la suite, ils convinrent de ne plus évoquer leurs croyances religieuses et de ne pas tenter de se convertir l'un l'autre.

Bobby s'efforçait de vivre en accord avec ses idées. Il se sentait réellement *born again* et appliquait la même discipline, la même abnégation à la lecture de la Bible qu'à la pratique des échecs. Il se mit à faire des dons à des œuvres charitables et refusait tout rapport sexuel, car il n'était pas marié. Il méprisait le langage grossier et la pornographie. Et il respectait les Dix Commandements à la lettre. « Si quelqu'un obéissait scrupuleusement à la loi, c'était

bien moi », dit-il plus tard dans une interview publiée par l'*Ambassador Report*.

Bientôt, son engagement religieux devint insoutenable. Il ne pouvait pas consacrer dix à douze heures par jour aux échecs et six à huit autres à la Bible. En outre, la multiplication des pensées impures et autres péchés mineurs le tourmentait. « Plus j'essayais [d'obéir] et plus je devenais fou, raconta-t-il. Je commençais à perdre la tête, j'étais comme drogué. » Sans abandonner Armstrong, il comprit que Caïssa, la déesse des échecs, était plus importante pour lui que la Worldwide Church of God. *Concentre-toi, concentre-toi, concentre-toi !* Les échecs devaient retrouver leur place et être sa priorité, sans quoi son rêve de devenir champion du monde ne serait rien d'autre que cela : un rêve.

Janvier 1962

Bobby passa deux mois en Suède au milieu de l'hiver et découvrit que le climat y était moins froid qu'il ne l'avait imaginé : les températures étaient voisines de dix degrés. Il n'était pas à Stockholm pour arpenter les rues de la vieille ville, traverser les tunnels ou se préparer à faire une croisière sur la mer Baltique. Non. Une fois de plus, il était là pour devenir le joueur d'échecs devant lequel le monde s'inclinerait. Outre les applaudissements que recevrait le vainqueur du tournoi de Stockholm, la récompense pour Bobby était la qualification pour le tournoi des Candidats qui, à son tour, lui offrirait une chance de disputer le championnat du monde.

Chess Life résumait ainsi l'événement sur sa couverture :

> Dans le monde des échecs, Stockholm 1962 restera peut-être comme le moment qui aura marqué un basculement décisif dans l'équilibre des forces. Pour la première fois depuis que l'interzonal et le tournoi des Candidats servent d'éliminatoires en vue du championnat du monde, la première place a échappé aux grands maîtres soviétiques. L'avance de deux points et demi que possède Bobby Fischer reflète sa domination absolue. Elle ne doit rien à la chance : jamais il n'a été en situation de perdre.

Ce que Bobby avait réalisé en ne perdant aucune partie ni à Bled ni à Stockholm était l'équivalent de deux tournois du Grand Chelem au tennis sans concéder le moindre set. Beaucoup auraient jugé l'exploit impossible. Moins d'une semaine avant son dix-neuvième anniversaire, Bobby Fischer s'était affirmé comme l'un des plus extraordinaires joueurs d'échecs du monde. Mais ce n'était pas le moment de savourer ce triomphe ni même de se détendre. L'objectif de Bobby était le championnat du monde, et une prochaine étape allait bientôt se présenter à lui.

En tout cas, le modèle économique des échecs professionnels incitait à l'humilité. Avant son départ de Suède, on remit à Bobby une petite enveloppe contenant ses gains à la suite du tour de force qu'il venait d'accomplir. Il y avait l'équivalent de sept cent cinquante dollars en couronnes suédoises. Incrédule, Bobby ne put que secouer la tête de dépit.

Il avait maintenant à peine six semaines pour se préparer au tournoi des Candidats qui aurait lieu sur l'île de Curaçao, à soixante kilomètres des côtes

vénézuéliennes. Le vainqueur de Curaçao gagnerait le droit d'affronter Mikhaïl Botvinnik lors du prochain championnat du monde.

Chez lui, dans son appartement de Brooklyn, Bobby suivait ce qui était devenu sa routine : refus de toute vie sociale, longues périodes d'étude solitaire, analyse des parties, recherche des nouveautés en matière d'ouvertures. Il classait les lignes qu'il étudiait par ordre d'importance, éliminant celles qui n'étaient pas convaincantes et cherchant le « coup parfait », celui qui ne pourrait pas être contré. Un dialogue socratique faisait rage en lui : s'il suivait telle ligne spécifique, dans quelle mesure la position qui en résulterait serait-elle inhabituelle ? Son adversaire se laisserait-il piéger ? Saurait-il, lui, la jouer ? Comment se comporterait-il s'il était amené à pousser cette variante jusqu'à la finale ?

Le grand maître Pal Benko, un ancien opposant politique hongrois qui était devenu citoyen américain et, comme beaucoup de joueurs d'échecs, investisseur boursier, entra dans la chambre de Bobby à l'hôtel *Intercontinental* de Curaçao peu après que le secondant de Fischer, Arthur Bisguier, fut arrivé.

« On va se mettre au travail », annonça Bobby à Benko pour se défaire de lui, tout en avalant son copieux et tardif dîner. Bisguier et lui devaient passer certaines parties en revue. « Tu ne peux pas rester.

— Bien sûr je peux. Bisguier mon secondant aussi, répondit Benko.

— Bisguier mon secondant aussi, répéta Bobby en singeant l'accent magyar de Benko.

— Pourquoi tu moques moi ? protesta Benko.

— Pourquoi tu moques moi ? répéta Bobby.

— Arrête !
— Arrête ! »

Pendant ce temps, Bisguier était debout et, par des gestes, des mots, tentait d'apaiser la situation et de rétablir le calme.

« Sors de ma chambre ! ordonna Bobby.

— Non, toi sors ! » rétorqua curieusement Benko.

On ignore qui frappa le premier, mais comme Bobby était assis, il était à l'évidence désavantagé. Des coups et des gifles volèrent, tandis que les deux grands maîtres se hurlaient dessus. Bisguier bondit et les sépara. Benko avait eu le dessus et, des années plus tard, il avoua : « Je suis désolé d'avoir frappé Bobby. À l'époque déjà, il était malade. » Ce fut le premier combat à mains nues de l'histoire des échecs entre deux grands maîtres internationaux qui visaient le titre mondial.

Le lendemain de l'échauffourée, Bobby écrivit aux organisateurs du tournoi pour réclamer l'expulsion de Benko. Ceux-ci choisirent de ne rien faire.

En mai et juin 1962, Bobby paraissait de plus en plus fort à chaque compétition. « Fischer progresse tournoi après tournoi », commenta Mikhaïl Tal. À Stockholm, il avait encore surpassé son exploit de Bled en 1961, battant au moins une fois chacun des cinq champions soviétiques qu'il rencontrerait à Curaçao, et il semblait approcher du sommet de ses capacités plus vite que nul ne l'avait imaginé sinon lui-même.

Les prédictions des spécialistes furent cruellement démenties quand on reçut les premières nouvelles de Curaçao. Fischer et Tal avaient perdu leurs deux premières parties, et bientôt Bobby traînait à la quatrième place. Dans l'ensemble, expliqua Eliot

Hearst dans *Chess Life*, les premières rondes avaient fourni « un nombre de surprises sans précédent dans l'histoire des échecs ».

On murmura que Bobby avait passé trop de temps à jouer au casino, mais Bisguier précisa que tout ce qu'il faisait, c'était s'y promener et glisser quelques pièces dans des machines à sous – les « bandits manchots », comme on les appelait –, vite lassé. Il ne regardait pas la télévision et n'allait pas au cinéma du coin, car c'étaient des activités mauvaises pour les yeux, disait-il, et il ne voulait pas affaiblir son jeu. Il assista bien à un match de boxe et fréquenta un night-club plusieurs soirs, sans avoir la tête à ça.

Henry Stockhold, un joueur d'échecs qui couvrait le match pour Associated Press, accompagna un soir Bobby dans un bordel et l'attendit dehors. Quand Bobby en ressortit une heure après, Stockhold lui demanda si ça lui avait plu. Sa réponse, qu'il a souvent répétée par la suite, est régulièrement citée : « Je préfère les échecs. »

Tigran Petrossian remporta le tournoi des Candidats 1962 avec huit victoires, dix-neuf nulles et aucune défaite, soit dix-sept points et demi. Deux autres Soviétiques, Efim Geller et Paul Keres, terminèrent deuxièmes ex aequo, un demi-point derrière, et Bobby quatrième, à trois points du premier et un demi-point devant Kortchnoï.

Bobby voulait que le monde sache ce qui s'était passé à Curaçao. « Les joueurs russes [soviétiques] étaient ouvertement de mèche. Ils s'étaient mis d'accord à l'avance pour ne faire que des nulles entre eux. Ils se consultaient pendant les parties. Quand je jouais contre un Russe, les autres me regardaient et commentaient mes coups à voix haute. »

Dans son livre *Chess Is My Life*, Kortchnoï soutenait les accusations de Bobby : « Tout était arrangé par Petrossian. Lui et son ami Geller étaient d'accord pour faire toujours des nulles. Ils avaient persuadé Keres de se joindre à eux… Ça leur donnait un gros avantage sur leurs concurrents. »

Quand on lui demanda pourquoi Bobby n'avait pas gagné, Pal Benko, encore vexé après sa bagarre contre Bobby, répondit : « Ce n'était pas le meilleur, voilà tout. »

L'image de lui-même qu'avait Bobby fut sérieusement entamée par le résultat de Curaçao. Son rêve – son obsession – était de devenir le plus jeune champion du monde de l'histoire des échecs. Un rêve brisé. Remporter le titre lui avait paru inévitable, mais ce n'était pas suffisant. Sa domination était telle, à un si jeune âge, qu'il était sûr d'y arriver. Or les Soviétiques – par la ruse, estimait-il – avaient montré qu'ils pouvaient lui faire barrage, ce qui le rendait furieux et l'attristait à la fois.

Bobby comprit alors que son destin n'était pas écrit. Pourtant, il refusa de rentrer dans le rang. Il méprisait les Russes pour ce qu'ils avaient fait. Il était convaincu qu'ils lui avaient volé le titre et fit tout pour que le monde l'apprenne.

Dans son numéro du 20 août 1962, *Sports Illustrated* publia le *J'accuse* de Bobby : « Les Russes ont truqué le monde des échecs ». L'article fut publié en allemand, en néerlandais, en espagnol, en suédois et en islandais, et les journalistes russes le citèrent. Bobby annonça qu'il ne participerait plus au tournoi des Candidats, car le système mis en place par la

fédération internationale empêchait tout joueur non russe de gagner. « Avec lui, écrivit-il, on a la certitude que le champion du monde sera toujours russe… C'est ce que les Soviétiques veulent. » À Portorož, il confirma qu'il était désormais assez fort pour vaincre tous les grands maîtres russes et leur disputer le titre. Il jugeait que les Russes manipulaient les tournois de manière bien plus massive qu'avant, sans doute en réponse à la menace qu'il représentait.

Les observateurs semblaient d'accord avec lui : à Curaçao, les Russes s'étaient mis d'accord d'une manière ou d'une autre. Cependant, Bobby omettait de préciser que ni lui ni personne d'autre n'avait été en mesure de contester la domination des trois meilleurs Soviétiques, et l'on peut donc se demander pourquoi ils auraient dû se mettre d'accord entre eux si clairement – une question sans réponse. Les professeurs d'économie Charles C. Moul et John V. C. Nye publièrent un article intitulé « Les Soviétiques ont-ils triché ? Une étude statistique des championnats du monde d'échecs, 1960-1964 », passant en revue des centaines de tournois auxquels avaient participé des joueurs russes et non russes, qui concluait qu'il y avait 75 % de probabilité pour qu'il y ait effectivement eu collusion de la part des Soviétiques. Les auteurs se hâtèrent néanmoins de souligner que « Fischer n'était pas assez fort pour que ces manœuvres lui fassent à elles seules perdre le tournoi des Candidats, à Curaçao en 1962. »

Indépendamment de Curaçao, la véritable raison pour laquelle les Soviétiques dominaient les tournois était bien sûr leur surreprésentation et la popularité des échecs dans leur pays, ainsi que l'aide des autorités. L'Union soviétique avait plus de joueurs

de niveau mondial que les trois autres meilleurs pays réunis. Aussi longtemps que ce déséquilibre persisterait – et, avec le magnifique « élevage » soviétique qui le nourrissait, il s'accentuait –, deux ou trois de ces joueurs survivraient toujours à l'interzonal pour accéder au tournoi des Candidats, avec un ou deux des leurs en tête. Ils pouvaient donc faire « front uni » s'ils le décidaient, d'où les accusations comme celles de Bobby, qui se plaignait qu'aucun Occidental n'ait le moindre espoir de gagner le titre avec le système mis en place par la FIDE.

Peut-être à la suite de l'intransigeante tribune publiée par Fischer dans *Sports Illustrated*, les Soviétiques et le reste du monde durent accepter une réforme imposée par la FIDE : un mode de sélection des candidats radicalement différent. L'ancien système serait remplacé par une série de matchs de dix à douze parties chacun entre les huit prétendants, le perdant étant chaque fois éliminé.

Une question restait en suspens : Bobby renoncerait-il à participer au tournoi des Candidats et à son rêve de devenir champion du monde ? Certains se demandaient même s'il allait abandonner les échecs.

Ils eurent bientôt la réponse.

8

Le choc des légendes

À bord du transatlantique *New Amsterdam*, Bobby Fischer, alors âgé de dix-neuf ans, ne portait pas de smoking pour dîner dans le salon de première classe, mais il s'habillait aussi élégamment qu'il le pouvait : costume en laine bleu marine, chemise blanche et cravate sombre. Oubliant qu'il n'avait lui-même jamais été respectueux des codes vestimentaires, il fut consterné, à la façon d'un nouveau riche un peu tatillon, de voir certains passagers se présenter en tenue décontractée.

Au cours des neuf jours de navigation entre New York et Rotterdam, en septembre 1962, il dormait le plus possible, analysait quelques parties et s'installait sur le pont du navire pour profiter de l'air marin. Le prix du voyage était déduit des cinq mille dollars qu'il toucherait pour sa participation aux Olympiades de Varna, en Bulgarie, au sein de l'équipe américaine. Il avait trois bonnes raisons de prendre le bateau et non l'avion pour traverser l'Atlantique. Il voulait voir et comprendre comment les « aristocrates » voyageaient, il avait besoin de temps et de repos seul, et il commençait en outre à craindre – d'une façon que beaucoup jugeraient paranoïaque –

que les Soviétiques ne sabotent son avion afin de sauvegarder leur honneur national.

Partout dans le monde, on évoquait la diatribe de Fischer au sujet des manigances russes, et les dirigeants soviétiques étaient furieux. Il pensait qu'ils l'étaient suffisamment pour l'assassiner en « trafiquant un moteur d'avion ».

Mais il était enthousiaste à l'idée d'affronter pour la première fois le champion du monde en titre Mikhaïl Botvinnik, ce qui faisait oublier l'inconfort de devoir le faire dans un lieu qu'on disait tout sauf parfait, un hôtel au bord de la mer Noire, le *Golden Sands*.

Mikhaïl Moïsseïevitch Botvinnik avait cinquante et un ans, venait de Leningrad et était indiscutablement l'un des meilleurs joueurs de l'histoire des échecs. Triple champion du monde, il avait battu Alexander Alekhine, José Capablanca, Max Euwe et Emanuel Lasker, parmi bien d'autres joueurs célèbres. C'était une légende vivante. Curieusement, malgré sa réputation méritée, il appréhendait le premier face-à-face avec Bobby. Bien sûr, le Russe avait entendu parler de la Partie du siècle remportée par Fischer, de sa performance quasi parfaite à Bled et de sa formidable victoire à Stockholm. Toutefois, un autre élément rendait Botvinnik nerveux : à la suite de ses propos d'après Curaçao, il considérait Bobby comme un ennemi de l'Union soviétique.

Ce qui s'annonçait était une guerre froide, livrée sur soixante-quatre cases.

Fischer et Botvinnik s'étaient croisés, mais pas affrontés, lors des Olympiades de Leipzig en 1960 et, au moment des présentations, Bobby avait serré la main de son adversaire en disant seulement : « Fischer. » Pas un mot d'encouragement n'avait

été échangé. Bien qu'il parlât correctement anglais, Botvinnik n'était pas connu pour sa cordialité.

Botvinnik estimait que Bobby pourrait être un jour son challenger ou celui d'un autre au championnat du monde, voire remporter le titre. Même si cela n'arrivait jamais, le monde entier étudierait et analyserait au cours des décennies ou des siècles à venir la partie que les deux hommes allaient se livrer. Pour éviter de faire mauvaise figure en cas de défaite, Botvinnik demanda aux organisateurs de faire jouer la partie dans une pièce réservée, ainsi il n'aurait pas à croiser le regard des spectateurs et des autres joueurs s'il perdait. Seulement il n'y avait aucune pièce de ce genre et les organisateurs tenaient à ce que la partie se joue en public, en raison de la publicité qu'elle générerait. Parmi toutes celles jouées au cours de la compétition, Fischer-Botvinnik s'annonçait comme un véritable événement, et les organisateurs ne voulaient pas priver les passionnés d'échecs de ce temps fort.

Botvinnik portait des lunettes à monture d'acier et un costume gris, son attitude était sérieuse, professionnelle. Il était boutonné jusqu'en haut, littéralement et métaphoriquement, et ressemblait à un scientifique – qu'il était, en plus d'être grand maître. Il savait qu'il représentait officiellement l'Union soviétique et, quand il parlait, il choisissait toujours ses mots comme s'ils devaient être imprimés. Son élève Anatoli Karpov disait de lui qu'il était d'une « inaccessibilité olympienne ».

Lorsqu'il s'assit en face de Botvinnik, Bobby avait joué quinze parties en quatre semaines de tournoi et avait donc eu tout le temps de s'échauffer. Une fois de part et d'autre de l'échiquier, ils se serrèrent la main et se cognèrent légèrement la tête au moment

de s'asseoir. « Désolé », s'excusa Bobby. C'était le second mot qu'il adressait à son adversaire et, une nouvelle fois, il resta sans réponse.

Après que la partie eut été ajournée, il apparut que la position de Fischer était nettement meilleure.

Ce soir-là, il dîna seul et jeta un rapide coup d'œil à la partie. Il était sûr qu'elle était gagnée et se coucha tôt. Ce que ne firent pas les Soviétiques. Mikhaïl Tal, Boris Spassky, Paul Keres, Efim Geller et l'entraîneur de l'équipe, Semyon Furman, étudièrent sa position avec Botvinnik jusqu'à cinq heures et demie le lendemain matin. En outre, ils appelèrent Moscou pour avoir l'avis de Youri Averbakh, une autorité en matière de finales. Geller affirmait que Bobby était certes en position favorable, mais qu'il existait encore une petite chance d'arracher la nulle.

Le lendemain au petit déjeuner, un observateur s'approcha de Botvinnik et lui demanda ce qu'il pensait de sa situation. Celui-ci répondit d'un seul mot, en russe : « *Nichia.* » Nulle.

Quand la partie reprit, Botvinnik était en manches de chemise, chose si inhabituelle chez lui que les autres joueurs comprirent qu'il était inquiet et se préparait à un rude combat. Pendant ce temps, Bobby ignorait peut-être qu'il s'apprêtait à affronter les choix de sept grands maîtres russes, pas moins, et non le seul talent de son adversaire aidé par son secondant. Peu à peu, il comprit ce que Botvinnik préparait et son visage s'assombrit. Botvinnik, qui s'éloignait rarement de l'échiquier avant la fin des parties, était si heureux d'avoir inversé la tendance qu'il ne tenait plus en place. Il se leva, alla voir son capitaine Lev Abramov et, de nouveau, murmura : « *Nichia.* » Bobby se rappelait la dispute qui l'avait opposé à

Abramov, en 1958 à Moscou – les deux hommes ne s'étaient pas reparlé depuis –, et se plaignit aussitôt à l'arbitre. « Regardez, dit-il. Botvinnik se fait conseiller ! »

Abramov était nettement moins fort que son joueur, mais tout de même grand maître, et peut-être transmettait-il au champion les consignes de ses coéquipiers. Du moins c'est ce que Bobby pensait. Pourtant, aucune protestation officielle ne fut déposée devant le comité d'organisation du tournoi, car, au sein de l'équipe américaine, on estimait que Bobby exagérait, qu'il voyait le mal partout.

En définitive, Fischer ne parvint pas à trouver la solution dans une partie qu'il aurait dû gagner. Il leva les yeux vers Botvinnik et prononça le troisième mot qu'il lui adresserait jamais : « Nulle. » Le joueur russe lui tendit simplement la main. Plus tard, il se souvint que Bobby, très pâle, avait salué et quitté la salle où se tenait la compétition. L'équipe américaine termina à une décevante quatrième place, en grande partie à cause des résultats insuffisants de Bobby. Curieusement, le jeune homme âgé de dix-neuf ans envoya au P[r] Eliot Hearst, le capitaine, une lettre d'excuses dans laquelle il expliquait avoir été particulièrement tendu, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec les Olympiades ou les échecs.

À bord du *New Amsterdam* qui le ramenait à New York, Bobby écrivit quelques mots à son ami Bernard Zuckerman, pour expliquer ce qu'il ressentait après la nulle contre Botvinnik. Le message fut envoyé par câble à Brooklyn. Il jugeait qu'il était tombé dans un piège – qu'il s'était fait berner par une ruse de son adversaire et avait commis une erreur – et qu'avant cela Botvinnik était si nerveux qu'on l'aurait dit sur

le point de s'effondrer, tant la position de Bobby était dominante.

Non sans amertume, il écrivit aussi que Botvinnik, le respecté champion du monde en titre, n'était pas un si grand joueur que cela, nullement « premier parmi ses pairs », comme le Russe l'avait affirmé un jour. Fischer jugeait au contraire que sa supériorité était d'ordre politique, allant jusqu'à affirmer que Botvinnik pourrait devenir premier secrétaire du Parti communiste d'Union soviétique, tant son habileté était grande « loin de l'échiquier ».

Curaçao joua un rôle déterminant dans la volonté de Bobby de ne plus participer aux sélections pour le championnat du monde. Le match de Varna et l'aide que ses coéquipiers apportèrent à Botvinnik afin qu'il obtienne la nulle contre Bobby furent également un tournant. Deux années s'écouleraient avant que ce dernier accepte de participer à un autre tournoi international. Les Russes prétendirent que son retrait de la scène mondiale était dû à sa « peur pathologique » de la « main de Moscou ». Pourtant, une fois de retour à Brooklyn, Fischer affirma simplement qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec ces « tricheurs rouges », comme il les appelait.

Un peu plus d'un an après, en décembre 1963, les championnats des États-Unis 1963-1964 se déroulèrent au modeste hôtel *Henry Hudson* de New York. Les adversaires de Bobby se sentaient telles des quilles attendant la boule de bowling qu'il lancerait vers eux – un *strike* à chaque partie et pas le plus petit début de nulle. Le public sentait qu'il allait se passer quelque chose d'insolite. Et ce fut le cas.

Bobby domina le puissant champion Arthur Bisguier ainsi que le vieillissant Samuel Reshevsky. Dans la salle de bal de l'hôtel, la rumeur enfla : se pouvait-il qu'il réalise un grand chelem – uniquement des victoires et pas une seule nulle ? Le public était de plus en plus nombreux à mesure que la communauté des échecs découvrait l'ampleur du carnage.

Toujours forte dans les grands tournois, la tension ne cessait d'augmenter. Le timing parfait de Bobby et son jeu apparemment infaillible étaient un handicap psychologique pour ceux qui ne l'avaient encore jamais affronté. Il humiliait tous ceux qu'il rencontrait. On était le 30 décembre 1963, il avait gagné toutes ses parties l'une après l'autre et il ne lui en restait plus qu'une.

Le 1er janvier, les compétiteurs se reposèrent et, le 2, la compétition reprit. Au vu de ses résultats précédents, Bobby était assuré d'être champion, mais la fin du tournoi n'était pas encore écrite. Il devait affronter Anthony Saidy, un ami. Celui-ci avait vingt-cinq ans, six de plus que lui, et était médecin dans le Peace Corps, qui lui avait accordé une permission afin qu'il dispute les championnats. Jusqu'alors, il avait très bien joué et possédait encore une chance de conquérir la deuxième place. Il pouvait gâcher la fête, privant Bobby du résultat parfait qui, s'il l'obtenait, lui vaudrait une place à part dans l'histoire des échecs. Saidy pouvait très bien gagner, d'autant qu'il avait l'avantage de jouer avec les blancs.

Des centaines de spectateurs remplissaient alors l'hôtel et, tendus, observaient le déroulement de la partie sur le grand échiquier de démonstration. Beaucoup d'entre eux supportaient Fischer, paisiblement mais indiscutablement, en partie parce qu'une

victoire lui offrirait le grand chelem. Pourtant, comme la partie se prolongeait, un tel succès devenait de moins en moins probable. La fin approchant, Saidy semblait avoir de bonnes chances d'obtenir la nulle. On parvint à la fin des cinq heures de jeu, et il n'y avait toujours pas de vainqueur. C'était à Saidy de jouer. Le jeune médecin prit environ quarante minutes pour choisir son coup, l'inscrivit sur une feuille de papier qu'il glissa dans une enveloppe scellée, conformément au règlement, et la tendit au directeur du tournoi. Puis la partie fut ajournée jusqu'au lendemain. Tout le monde quitta la salle de bal en pensant qu'à la reprise la nulle était inévitable, dans le meilleur des cas. Ce n'est pas ce qui arriva. Il fallut une demi-heure à Saidy pour comprendre que son coup sous enveloppe était une bourde. Le lendemain, quand le directeur du tournoi ouvrit l'enveloppe et que le coup fut joué sur l'échiquier, Bobby sut aussitôt que son adversaire n'avait pas fait le bon choix, et un petit sourire apparut sur son visage. L'erreur de Saidy fournissait à Fischer l'occasion d'obtenir une finale gagnante et, une demi-heure après la reprise de la partie, Saidy fut contraint d'abandonner.

L'incroyable résultat final fut communiqué par câble aux radios, journaux et télévisions du monde entier : onze parties, onze points. À ce niveau de la compétition, un tel phénomène n'est pas censé se produire, quelle que soit la force d'un joueur particulier. Après ces semaines de combat intense et brillant, Bobby ne gagna que deux mille dollars.

Les médias grand public accordèrent bien plus d'attention au tournoi qu'à l'ordinaire, même s'ils avaient un peu de mal à déterminer la nature des échecs : était-ce un sport ou un art ? *Life* et le *Satur-*

day Evening Post purent interviewer Fischer. *Sports Illustrated* intitula son reportage « L'incroyable grand chelem de Bobby Fischer ». Partout dans le monde, les magazines spécialisés commentèrent cet exploit sans précédent. Seul Bent Larsen, qui avait toujours été l'un de ses détracteurs, parut sceptique : « Fischer a joué contre des gamins », affirma-t-il.

Reshevsky, un gamin ? Robert Byrne ? Larry Evans ? Pal Benko ?

Le 9 mars 1964, Bobby Fischer eut vingt et un ans. Comme tous les jeunes Américains mâles de son âge, en ces temps de vives tensions militaires, un destin l'attendait : servir dans l'armée. En novembre 1963, le président John F. Kennedy avait été assassiné, et son successeur Lyndon B. Johnson avait intensifié les opérations de guerre au Viêtnam. Partir à l'armée durant cette période signifiait très probablement devoir servir en Asie du Sud-Est.

Bobby appartenait à la catégorie 1-A et devait subir des tests physiques au centre de recrutement de l'armée américaine de Whitehall Street, à New York. S'il était bon pour le service, il passerait les deux années suivantes sous les drapeaux. À l'époque, Bobby avait un fort sentiment patriotique, mais il se concentrait sur les échecs et la communauté de son sport comptait sur lui pour participer au tournoi interzonal d'Amsterdam. Certes, il avait annoncé qu'il ne participerait plus aux sélections de la FIDE, car elles favorisaient les Soviétiques. Malgré tout, pouvait-il d'une façon ou d'une autre retrouver le chemin du championnat du monde ? C'est ce que la planète entière voulait et, au fond de son cœur,

c'est ce qu'il voulait lui aussi, même s'il affirma qu'il ne changerait pas d'avis. Plusieurs personnes se mirent alors à chercher des motifs justifiant un report d'incorporation... au cas où Bobby disputerait bel et bien l'interzonal.

Un membre de la fédération américaine contacta de la part de Bobby le général George B. Hershey, qui dirigeait les services du recrutement. Hershey expliqua qu'« un report *temporaire*, pour n'importe quel motif ou presque, est généralement facile à obtenir de son bureau de recrutement, mais Fischer finira sans doute par être incorporé ».

De façon tout à fait légale, les étudiants pouvaient bénéficier d'un report un peu plus long. Bobby n'avait pas terminé le lycée, mais la New School for Social Research, une université progressiste de New York, était prête à considérer ses formidables exploits aux échecs comme un travail scolaire classique. Alfred Landa, qui était alors l'assistant du président, annonça que Fischer pourrait s'inscrire, et qu'il recevrait une bourse couvrant la totalité des études. Bobby réfléchit longuement et sérieusement à cette proposition. Un après-midi, il se dirigea vers la New School afin d'y déposer son dossier, puis il s'arrêta. Toutes ses expériences à l'école avaient été déplaisantes, peut-être était-ce ce qui le troublait. Sans donner d'explication, il se refusa à entrer dans le bâtiment et ne demanda pas de report.

Il fut de nouveau convoqué pour passer les tests d'aptitude et se rendit seul au bureau de recrutement. Puis on annonça que Fischer avait été réformé, pour des raisons qui ne furent jamais rendues publiques. Bobby était classé 4-F, une catégorie dans laquelle un ou plusieurs problèmes médicaux vous dispensent

complètement de tout service. Pour autant, il semblait et *était* en parfaite santé.

Quoi qu'il en soit, Fischer ne passa pas un seul jour sous les drapeaux.

Bobby était assis dans une petite pièce du Marshall Chess Club aux murs lambrissés, devant un échiquier et en présence d'un arbitre. Il n'avait pas d'adversaire en face de lui. Après avoir décidé quel coup jouer, il l'inscrivait sur sa feuille de partie, qu'un « coursier » transmettait à l'arbitre, puis celui-ci l'apportait dans la pièce voisine où une machine de Télétex avait été installée. Enfin Bobby attendait, seul, que le coup joué soit communiqué à La Havane, Cuba, où son adversaire était assis devant son propre échiquier. Quand celui-ci jouait, sa réponse était envoyée par câble de La Havane au Marshall, l'opérateur du Télétex tendait le document au coursier, qui l'apportait à l'arbitre dans la petite pièce silencieuse où Bobby patientait, tendu.

C'était en 1965. Bobby avait accepté de participer au Mémorial Capablanca à La Havane, un parfait exemple de ce qu'il cherchait pour son retour à la compétition internationale. Il y aurait treize grands maîtres et huit maîtres internationaux, le plateau n'était pas aussi relevé que lors du dernier tournoi de ce type disputé par Bobby, mais tout de même très fort. Les trois mille dollars versés aux concurrents achevèrent de le convaincre. Bobby était de retour.

Ou presque. Les relations diplomatiques entre Cuba et les États-Unis étaient tendues. Le Département d'État autorisait de nouveau des journalistes à se rendre dans l'île, pas les autres ressortissants américains. Fischer avait déposé une demande de visa, car

il écrivait régulièrement dans *Chess Life*. De plus, la *Saturday Review* lui avait commandé un article sur le tournoi et avait écrit au Département d'État, comme l'avait fait la fédération américaine, étayant la légitimité de ce voyage et demandant qu'on autorise Bobby à se rendre à Cuba. Il ne fait pas de doute que sa motivation première ait été de participer au tournoi, même s'il avait bel et bien l'intention d'écrire à son sujet. Le Département d'État refusa catégoriquement de le considérer comme un journaliste et il n'eut donc pas la possibilité de se rendre à La Havane.

Ce que personne ne savait, c'est que le FBI enquêtait sur lui et le faisait depuis des années. Si le Bureau s'intéressait à Fischer, c'était sans doute parce qu'on pensait que sa mère était communiste, en partie à la suite des six années qu'elle avait passées à Moscou pour ses études de médecine. Les enquêteurs surveillaient Regina depuis que Bobby était enfant. Lorsqu'il rentra de Moscou en 1958, à l'âge de quinze ans, le FBI présuma qu'elle l'y avait envoyé afin qu'on l'endoctrine.

Le Bureau avait à l'évidence du mal à croire que quelqu'un pût voyager pour un motif aussi futile que jouer aux échecs, en particulier dans des pays auxquels l'accès était limité pour des raisons politiques. Dans le dossier de Bobby au FBI, une note précise que son passeport « ne lui permet pas de se rendre en Albanie, à Cuba et dans les parties de la Chine, de la Corée et du Viêtnam sous contrôle communiste », et il contient en outre un rapport du Bureau du Coordinateur des affaires cubaines soulignant que « la participation à des compétitions d'échecs ne justifie pas l'attribution d'un visa pour Cuba ».

Qu'il eût été la cible du FBI ou non, Bobby était prêt pour le tournoi, rien ne l'empêcherait d'y participer. Des membres de la Fédération américaine des échecs étaient disposés à l'aider et trouvèrent cette solution des plus hétérodoxes : Bobby resterait à New York et disputerait le tournoi dans les locaux du Marshall Chess Club. Naturellement, il n'y avait pas de téléphone portable en 1965 et pas d'Internet non plus. Toutefois, Fischer put jouer toute la compétition par Télétex. Ravis, les organisateurs cubains proposèrent de contribuer à hauteur de dix mille dollars à l'ouverture d'une ligne téléphonique et à l'achat de la machine. Les autres participants, eux, acceptèrent ce nouvel arrangement, parfois à contrecœur. Che Guevara, qui était un excellent joueur d'échecs, joua un rôle fondamental dans l'organisation du tournoi.

Puis Fidel Castro intervint et qualifia la situation de « victoire idéologique majeure pour Cuba », une déclaration qui fit les gros titres des journaux. Furieux, Bobby adressa un câble à Castro, menaçant de se retirer à moins que le leader cubain cesse de se servir de lui politiquement. Bobby poursuivait :

JE NE POURRAI PRENDRE PART AU TOURNOI QUE SI VOUS M'ENVOYEZ IMMÉDIATEMENT UN TÉLÉGRAMME DANS LEQUEL VOUS DÉCLAREZ QUE NI VOUS NI VOTRE GOUVERNEMENT NE TENTEREZ D'EXPLOITER POLITIQUEMENT MA PARTICIPATION AU TOURNOI. ET AUSSI QU'À L'AVENIR AUCUN COMMENTAIRE SUR LE RÉSULTAT NE SERA FAIT.

BOBBY FISCHER

Castro câbla sa réponse en retour et mit en doute le courage de Bobby :

NOTRE PAYS N'A PAS BESOIN DE « VICTOIRES IDÉOLOGIQUES ». À VOUS DE CHOISIR SI VOUS VOULEZ PARTICIPER OU NON. VOS PAROLES SONT INJUSTES. SI VOUS AVEZ PEUR ET REGRETTEZ VOTRE PREMIÈRE DÉCISION, ALORS IL VAUDRAIT MIEUX TROUVER UNE AUTRE EXCUSE OU AVOIR LE COURAGE D'ÊTRE HONNÊTE.

FIDEL CASTRO

Dès qu'il reçut le télégramme, Bobby confirma sa participation au tournoi sans plus discuter. Il voulait jouer aux échecs, pas alimenter une vaine polémique.

Pour lui, l'arrangement était sans nul doute insolite. Afin de dissiper les soupçons de triche, il devait être isolé de tous sauf de l'arbitre. Ce fut une expérience aseptisée, sans réactions extérieures ni la moindre possibilité de lire le langage corporel de l'adversaire. Tandis que Bobby était en compagnie de l'arbitre, pas un mot n'était prononcé, les après-midi se dissolvaient lentement dans la lumière du crépuscule estival. Parfois, lorsqu'il attendait que le coup de son adversaire lui soit communiqué de Cuba, Bobby observait le jardin du club. Un buste de François-André Philidor, le grand compositeur français du XVIII^e^ siècle, considéré comme le meilleur joueur de son époque, était perché sur une étagère parmi des jeux d'échecs, comme s'il participait au match. Le tic-tac de la pendule qui rythmait la partie était le seul bruit que Bobby entendait.

Avec les échanges via Télétex, une rencontre normale ne durait pas quatre heures, mais huit ou neuf. Certaines parties allèrent jusqu'à douze heures. Le tournoi devint une épreuve d'endurance, c'était à qui avait la trempe la plus solide. Bobby était de plus en plus épuisé. Ses adversaires aussi, seulement chacun d'eux ne subissait cette épreuve qu'une seule fois, face à lui. Bobby devait pratiquer cette étrange forme de jeu à chaque partie. Au milieu du tournoi, quelqu'un lui demanda comment il s'en tirait : « La question, c'est de savoir quand je vais craquer », répondit-il.

Bobby remporta ses deux premières parties puis, à mesure que le tournoi avançait, il se mit à perdre et à faire des nulles contre des joueurs en principe bien moins forts que lui. Même s'il avait des éclairs de génie, ce n'était pas le Bobby Fischer qui avait écrasé de son talent le championnat des États-Unis dix-huit mois plus tôt. Il finit tout de même deuxième ex aequo, un demi-point derrière le Soviétique Vassily Smyslov, ancien champion du monde.

Si Fischer n'avait pas obtenu un tel résultat, son histoire se serait peut-être arrêtée là, si surréaliste que cela puisse paraître, dans la petite salle silencieuse d'un club d'échecs. La Havane marquait son retour au premier plan, une piètre performance aurait aggravé sa perte de confiance en lui, sans doute de façon définitive. Deux revers dans des tournois internationaux lui auraient été intolérables. La vérité, c'est qu'à ses yeux une seule place comptait en compétition, la première. Après une si longue pause, obligé en outre de jouer chaque partie dans des conditions difficiles, il était en droit de considérer sa deuxième place comme un résultat acceptable.

Fischer critiqua sa façon de jouer. Mais l'*establishment* des échecs soviétiques était stupéfait qu'il ait si bien réussi en pareilles circonstances. Les Russes étaient persuadés qu'il allait continuer à progresser et que si on n'agissait pas rapidement, il ne tarderait pas à briser leur hégémonie. La préoccupation causée par Fischer conduisit l'Institut des sports et de la recherche scientifique, qui étudiait la psychologie des sportifs, à demander à un grand maître et théoricien, Vladimir Alatortsev, de créer un laboratoire secret (non loin du Club Central de Moscou). Sa mission consistait à analyser les parties de Fischer. Pendant dix ans, Alatortsev et un petit groupe de maîtres et de psychologues travaillèrent inlassablement à analyser sa personnalité et son comportement. Ils étudièrent rigoureusement ses ouvertures, son milieu de jeu et ses finales, puis ils communiquèrent ces précieuses informations aux meilleurs joueurs russes.

Il ne le savait pas, mais s'il n'avait pas accepté de participer à la Coupe Piatigorsky, un tournoi qui devait se tenir à Santa Monica, Californie, en 1966, la compétition n'aurait sans doute pas eu lieu. « On *doit* avoir Bobby Fischer », dit Gregor Piatigorsky à sa femme. Quelques années plus tôt, M^me^ Piatigorsky avait été très critiquée dans certains milieux pour ne pas avoir accédé aux demandes de Bobby lors du tournoi 1963, provoquant son retrait. Cette fois-ci, elle avait choisi de verser la même somme à tous les joueurs, deux mille dollars. Ainsi, elle sauva la face et s'assura la présence du meilleur joueur américain.

Le récit de la manière dont Fischer se perdit dans les limbes durant la première moitié du tournoi, dernier ex aequo, avant de remonter et de se retrouver premier à égalité avec Spassky à l'avant-dernière ronde, a été fait à maintes reprises. Au début de la compétition, Fischer était aussi maigre qu'Abraham Lincoln, les joues creusées, de profonds cernes noirs sous les yeux, l'air manifestement malade.

Tandis que les défaites et les nulles de Bobby s'accumulaient, il apparut évident qu'il disputait le plus mauvais tournoi de sa carrière d'adulte, peut-être pire encore que la débâcle de Buenos Aires. Bobby était au bord d'un précipice existentiel. Il devait trouver une nouvelle façon de jouer et mieux comprendre pourquoi il échouait. Il lui fallait tirer les leçons de ses erreurs, sinon sa carrière de joueur se terminerait ou entamerait du moins son crépuscule. Vaciller ou être momentanément dernier ne fait pas d'un joueur un raté, mais rester tout en bas et refuser le combat, si.

Heureusement, il puisa dans ses réserves et remonta la pente. Son habileté et son caractère lui permirent de s'arracher aux profondeurs. Dans la seconde moitié du tournoi, il progressa et termina à un demi-point de Spassky. Sa réaction fut un modèle d'ambivalence. Il était fou de joie de s'être extrait de l'abîme dans lequel il avait été plongé, tout en étant dévasté de ne pas avoir remporté la victoire.

Lors de la cérémonie de clôture, M. et M^me^ Piatigorsky posèrent pour la photo avec Spassky d'un côté et Fischer de l'autre. Bobby affichait un maigre sourire et semblait vaguement embarrassé, comme s'il voulait dire : « J'aurais dû gagner ce tournoi, et cette

fois je ne peux pas accuser les Russes. C'est ma faute… à moi seul. »

Tandis que les joueurs quittaient l'hôtel *Miramar* pour rentrer chez eux, aux États-Unis ou ailleurs, Bobby refusa de s'en aller. On connaît d'autres joueurs qui en ont fait autant, tel un comédien qui ne veut pas sortir de son personnage et abandonner sa loge, ou un écrivain qui rechigne à mettre le point final à son livre. La difficulté, c'est de s'arracher à un endroit qui a été votre demeure créative pendant des heures, des jours, des semaines, des mois.

Trois semaines plus tard, Bobby était encore au *Miramar*, à quelques pas de l'océan, entouré par les jardins et les palmiers, et respirait l'air vif aux parfums d'eucalyptus. Il nageait et marchait, et passait souvent le reste de la journée – ainsi qu'une bonne partie de la nuit – à rejouer les parties du tournoi, ressassant les erreurs qu'il avait commises. Quelqu'un finit par l'informer que les organisateurs cesseraient bientôt de régler sa note d'hôtel, de sorte qu'il reprit l'avion pour Brooklyn, non sans protester.

9

Le candidat

Au cours des années soixante, la carrière de Bobby se poursuivit, faite de brillants succès et, parfois aussi, de tristes sabordages. Il remporta les Internationaux de Monte-Carlo et refusa sèchement de poser pour la photo en compagnie du prince Rainier. Quand la princesse Grace lui remit une enveloppe contenant ses gains en espèces, il déchira l'enveloppe en pleine cérémonie et compta l'argent avant de la remercier. Il guida l'équipe américaine lors des Olympiades de Cuba, remportant la médaille d'argent pour son pays au premier échiquier, et se montra plus courtois avec Fidel Castro, à qui il offrit une copie signée de son livre *Bobby Fischer vous apprend les échecs*. Il se retira sans explication du tournoi interzonal qui devait se tenir en Tunisie en 1967 – alors qu'il était premier et presque assuré de le rester –, car les organisateurs avaient refusé d'amender le planning comme il le demandait. Lorsqu'un journaliste le poursuivit jusqu'à son hôtel, il refusa de lui ouvrir la porte : « Laissez-moi tranquille ! hurla-t-il. Je n'ai rien à vous dire ! » Il savait qu'en abandonnant ainsi il laissait passer une nouvelle occasion de disputer le championnat du monde, mais il était décidé

à ne pas céder : c'était lui qui décidait quand jouer, pas les organisateurs.

En 1969, sa plus belle réussite fut sans doute liée à l'édition. Son livre annoncé de longue date, *Mes 60 meilleures parties*, fut publié par Simon & Schuster et marqua aussitôt tous les passionnés d'échecs de façon indélébile. Dix ans plus tôt, son petit livre intitulé *Les Échecs de Bobby Fischer* avait été considéré comme un aperçu révélateur de son esprit adolescent, même s'il avait aussi été critiqué pour ses commentaires succincts. Dans ce nouveau livre, son premier – et, en définitive, son seul – ouvrage sérieux à l'âge adulte, Fischer était tout sauf succinct. De fait, ce qu'il avait écrit constituait l'un des livres les plus minutieux, précis et savoureux jamais écrits sur les échecs, rivalisant avec les œuvres de Tarrasch, d'Alekhine et de Réti. Comme son prédécesseur Morphy, le prodige américain du XIX^e^ siècle, Fischer n'était pas particulièrement prolifique lorsqu'il s'agissait d'écrire sur les échecs, de sorte que le public attendait avec impatience chaque mot qu'il publiait. Dans le livre de 1969, il omit la Partie du siècle qui l'avait opposé à Donald Byrne en 1956, et choisit de faire figurer neuf parties nulles et trois défaites – un geste d'humilité jamais vu dans les annales de la littérature des échecs. Fischer consacrait même quatorze pages d'analyses approfondies à sa partie nulle contre Botvinnik à Varna.

Au début, il voulait intituler l'ouvrage *Ma vie sur l'échiquier*, puis il changea d'avis, préférant peut-être conserver ce titre pour une future autobiographie. À l'origine, son projet avait été de n'inclure que cinquante-deux parties, mais tandis qu'il continuait à faire des corrections et à participer à de nouveaux

tournois, il en ajouta huit. Il lui fallut plus de trois ans pour terminer le livre.

Son éditeur était sur les charbons ardents, car les modifications que Bobby apportait semblaient ne jamais devoir finir et, à un moment, il élimina *tous* les commentaires, renvoya le texte à l'éditeur et demanda à être libéré de son contrat. On parvint à un accord financier et le projet fut alors abandonné. Pourtant, deux ans plus tard, Fischer changea d'avis. Larry Evans, qui avait rédigé l'introduction de chaque partie, fit savoir que la décision de Bobby était pragmatique : « Il se sentait déprimé par la situation mondiale et jugeait un conflit nucléaire imminent. Il voulait gagner tout l'argent qu'il pouvait avant qu'il ne soit trop tard. »

Mes 60 meilleures parties fut un succès immédiat. Même si Fischer n'avait plus disputé la moindre partie par la suite, sa réputation, au moins celle d'analyste, aurait été préservée grâce à ce livre.

Bobby arrêta la compétition fin 1968 et, à l'exception d'une partie jouée dans le cadre de la New York Metropolitan League en 1969 (du reste vantée par beaucoup), il fit une pause de dix-huit mois, ce qui ne manqua pas d'intriguer et de consterner le monde des échecs. Il se refusait à en expliquer les raisons et dit un jour à un interviewer qu'il ne jouait pas à cause de certains « problèmes ». Plus tard, dans une autre interview, il confia à un journaliste avoir « préparé ma vengeance. Je voulais revenir et remettre tous ces gens à leur place ». Mais la salle, la dotation du tournoi et la liste des participants devaient être parfaites, si bien qu'il déclinait une proposition après l'autre.

Puis, sans que rien ne l'eût laissé présager, il fit une exception : il jouerait lors de la rencontre opposant l'URSS au reste du monde. Le 26 mars 1970, Fischer prit l'avion pour Belgrade. Il déjeuna à l'hôtel *Metropol* avec le journaliste et spécialiste des échecs George Koltanowski, et avec Larry Evans, qui commenterait le match au lieu de jouer et serait le secondant de Bobby. Optimiste et inhabituellement chaleureux, ce dernier signa des autographes pour de nombreux employés de l'hôtel, et lorsqu'une journaliste demanda à l'interviewer après le repas, il accepta. Elle poussa un petit cri de joie, serra Fischer dans ses bras et l'embrassa sur la joue. Bobby toléra ces gestes avec une certaine bienveillance, puis Evans observa : « Rien d'étonnant à ça. Mais si vous voyez Bobby embrasser la fille, alors vous tenez un scoop ! », ce qui fit rire l'intéressé. Après, il alla contrôler l'éclairage et les conditions de jeu à la Dom Sindikata, sur la place Marx-Engels. Souvent utilisé pour des meetings syndicaux, le théâtre coiffé d'un dôme avait été réaménagé spécialement pour le match. Bobby donna son accord.

Le jour de sa première partie, fin prêt, Bobby avança dans l'immense salle et leva les yeux. Son portrait haut de trois étages recouvrait un mur. En regardant autour de lui, il vit des photos tout aussi immenses des vingt autres grands maîtres en compétition : le sombre Mikhaïl Tal, au regard déconcertant ; Bent Larsen et sa crinière blonde coiffée en arrière ; Mikhaïl Botvinnik, à l'allure de sage homme d'affaires ; le Tchécoslovaque Vlastimil Hort, qui avait quelques années de moins que Bobby ; son ami Svetozar Gligorić, beau gosse serbe à la fière moustache, dont la personnalité en faisait l'un des

joueurs les plus populaires ; et Tigran Petrossian, le premier adversaire de Bobby.

Fischer répondit à l'ouverture du joueur russe par une ligne de jeu inattendue. Il révéla plus tard qu'il avait contraint Petrossian à rentrer dans une variante qu'il avait étudiée des années auparavant et pour laquelle il avait conçu une réponse lui garantissant une position favorable. Les deux hommes luttèrent pendant la première moitié de la partie, puis Bobby prit nettement l'avantage et l'emporta au trente-neuvième coup. À la fin de la première ronde, un jury remit à Bobby le prix de la meilleure partie du jour et le public l'acclama pendant trois minutes, malgré les appels au calme des organisateurs. Bobby avait provoqué les mêmes réactions lors d'autres tournois et matchs, il recevait un important courrier de ses admirateurs et même des propositions de mariage. Commentant sa victoire, il affirma : « J'aurais pu faire mieux. »

Dès la troisième ronde, l'excitation était si grande à Belgrade que les fans remplissaient la grande salle en moins d'une demi-heure. À l'occasion du match, les vendeurs de billets au marché noir avaient quitté leurs places habituelles devant les théâtres et les cinémas pour se poster devant la Dom Sindikata, tant la demande était forte. Mitja Ribičič, le président yougoslave, qui avait assisté aux deux premières rondes, revint pour la troisième.

Fischer obtint la nulle, puis il se détendit et observa les autres parties. Celle qui opposait Samuel Reshevsky à Vassily Smyslov avait été ajournée. De retour à l'hôtel *Metropol*, il analysa la position en compagnie de Reshevsky et, ensemble, ils passèrent en revue les options envisageables à la reprise. Après dix ans de

rivalité et d'amertume, c'était la première fois qu'il avait un échange amical avec son concurrent américain. (Le lendemain, celui-ci l'emporta.) Lors de sa quatrième et dernière partie, il parvint à arracher une nulle.

Les Soviétiques l'emportèrent d'un point contre le reste du monde (vingt et demi à dix-neuf et demi), une quasi-défaite vécue comme un véritable choc. « C'est une catastrophe, affirma un membre de l'équipe. Chez nous, les gens ne comprennent pas. Ça signifie que quelque chose ne va pas dans notre culture, se disent-ils. » Aux quatre échiquiers principaux, les joueurs russes ne parvinrent à gagner qu'une partie sur les seize disputées. Bobby fut le meilleur de son équipe, avec un score de trois à un contre Petrossian (deux victoires et deux nulles). Vainqueur au deuxième échiquier, il remporta une voiture russe, une Moskvitch.

Il voulait gagner le véhicule, pas le conserver. Une fois qu'il l'eut, il préféra aussitôt le vendre. « L'année dernière, cinquante-six mille personnes sont mortes sur les routes américaines. J'aime mieux prendre le bus », expliqua-t-il.

À l'issue du match, tous les joueurs se réunirent pour la photo officielle. Comme à son habitude, Bobby n'était pas présent. « Il veut entrer dans l'histoire des échecs seul », commenta l'Argentin Miguel Najdorf, qui le connaissait bien.

Si Bobby Fischer espérait devenir un jour champion du monde, il devait d'abord finir parmi les premiers du tournoi interzonal, ce qu'il réussit à faire assez aisément à Palma de Majorque en 1970. Après onze rondes, à l'approche de la mi-tournoi, il était deuxième

à un demi-point du Soviétique Efim Geller. Fischer et Geller devaient se rencontrer lors de la ronde suivante dans ce qui s'annonçait comme un affrontement décisif.

Geller n'avait pas encore perdu la moindre partie. Plus important, il avait dominé Fischer lors de leurs trois derniers duels et, de tous les joueurs en activité, c'était lui qui l'avait battu le plus souvent. C'était un vrai défi pour Bobby, qui s'efforça de rester confiant et concentré en étudiant les autres parties disputées par Geller jusqu'alors. Ce dernier jurait comme un charretier, avait une carrure de lutteur et se présenta le nœud de cravate défait, les vêtements froissés.

Après quelques minutes à peine de jeu, Geller vexa Bobby en lui proposant la nulle au septième coup. Fischer s'abandonna contre le dossier de sa chaise et éclata de rire, imité par son adversaire. Seul Geller entendit clairement sa réponse. « Trop tôt », prétendit avoir compris un spectateur. Mais le visage du Soviétique s'empourpra, ce qui suggère une réaction un peu plus virulente. Certains supposèrent qu'il avait évoqué le pouvoir soviétique, détenteur exclusif des nulles précoces. Dans les annales officielles du tournoi, les auteurs écrivirent au sujet de la proposition de Geller : « Comment pouvait-il espérer que Fischer accepterait ? Tout le passé de celui-ci montre qu'il déteste les nulles précoces et qu'il saisira la moindre occasion, raisonnable ou non, de jouer aussi longtemps qu'il lui reste une petite chance. Pas de nulle avant le quarantième coup : c'est l'essence de sa philosophie. »

Par la suite, Geller commit des erreurs impardonnables et Bobby l'emporta, face à un homme qui était devenu son ennemi juré.

À Palma, il parut avoir franchi un cap. Pourtant, même s'il avait dominé vingt-trois des plus remarquables

joueurs d'échecs du monde, il n'était guère impressionné par sa performance : « Je suis satisfait du résultat, mais pas de mon jeu. » Quand on lui rappela sa désastreuse prestation lors du tournoi des Candidats en 1962, il répondit : « Ça a peut-être été une bonne chose. Je n'avais pas la maturité nécessaire pour y faire face. » À Palma, il l'avait.

Son récent succès lui avait permis d'accéder au stade suivant dans sa quête du titre mondial. Il avait échoué à deux reprises lors du tournoi des Candidats, en 1959 en Yougoslavie et en 1962 à Curaçao, et chaque fois il avait protesté, affirmant qu'il s'était fait rouler par le clan soviétique, qui s'était mis d'accord sur des nulles de complaisance et lui avait volé la victoire. Puis la FIDE avait enfin accédé à ses demandes répétées et changé le système permettant de sélectionner le challenger du champion en titre. La fédération avait mis fin à la formule du tournoi, dans laquelle les participants s'affrontaient les uns les autres. En lieu et place, elle avait adopté celle des matchs à élimination directe. Du coup, Bobby aura finalement affronté trois adversaires : deux Soviétiques – Mark Taïmanov et Tigran Petrossian – et le Danois Bent Larsen.

Les observateurs et les joueurs prédirent une victoire finale de Fischer, non sans difficulté. Les Soviétiques aussi étaient inquiets. Tal affirma que Fischer battrait son adversaire des quarts de finale, Taïmanov, sur le score de cinq et demi à quatre et demi, et Bobby lui-même paraissait douter, ce qui n'était pas dans sa nature. Il avait disputé soixante-quatorze parties officielles durant les neuf derniers

mois, conclues par sept victoires d'affilée à Palma, seulement il ne se sentait pas en grande forme et pensait devoir en disputer d'autres. Les matchs des Candidats exigent une préparation complète. Ne rien considérer comme acquis était l'une des clés du succès de Bobby. Comme toujours, il ne laissa rien au hasard avant d'affronter chacun de ses concurrents, lors d'une série de matchs à haute tension qui s'étaleraient en définitive sur une période de six mois épuisants.

Il rencontra d'abord Mark Taïmanov, un puissant compétiteur qui, à quarante-cinq ans, pratiquait le meilleur jeu de sa carrière et s'était montré brillant à Palma. Bobby avait vingt-huit ans et était en parfaite condition physique. Le match devait débuter en mai 1971 à Vancouver, au Canada, sur le magnifique campus de l'université de Colombie britannique.

Taïmanov se présenta avec un entourage important : un secondant, un assistant et un manager, mais malgré le soutien qu'ils lui apportèrent, il ne put s'opposer à Bobby, qui remporta six parties d'affilée. C'était la première fois qu'un grand maître perdait si sèchement.

Cette cuisante défaite mit plus ou moins fin à la carrière de Taïmanov. Les autorités soviétiques jugèrent que ce résultat était une indignité nationale et le punirent pour ne pas avoir obtenu au moins une nulle. Il perdit son salaire et le droit de voyager à l'étranger. À l'issue du match, il dit à Fischer : « Ma foi, il me reste la musique », car il était aussi pianiste de renommée internationale.

Le match de demi-finale contre Bent Larsen débuta à Denver le 6 juillet à seize heures, en pleine canicule. Bobby se montra aussi dominateur que contre

Taïmanov : il écrasa le Danois, ne lui laissant pas même des miettes et remportant chacune des parties.

On était le 20 juillet 1971 à vingt et une heures, et Fischer avait réussi ce que personne n'avait encore accompli dans l'histoire des échecs : battre deux grands maîtres internationaux sans concéder la moindre défaite ou nulle. Il venait de remporter ses dix-neuf dernières parties contre les meilleurs joueurs du monde. Du jamais-vu.

Les sceptiques, en particulier les Soviétiques, avaient laissé entendre que la façon dont il avait annihilé Taïmanov était une aberration. Pourtant, le même succès contre Larsen, un joueur plus jeune et très respecté, prouvait que Bobby était au-dessus du lot. Stupéfait, Robert Byrne assistait à la rencontre ; il se demanda comment Fischer – comment quiconque, en fait – pouvait battre six fois de suite un génie des échecs tel que Larsen.

Au début, les Soviétiques parurent soulagés, car la défaite du Danois atténuait l'humiliation de leur champion. Dans toute l'Union soviétique, les émissions de radio et de télévision étaient régulièrement interrompues pour communiquer le résultat. Des millions de Soviétiques suivaient avidement l'évolution de la partie, fascinés par la maîtrise de Fischer. « Un miracle s'est produit », annonça *Sovietsky Sport*.

Fischer arriva à Buenos Aires quelques jours avant sa première partie de la finale des Candidats contre Petrossian. Cette fois-ci, il n'était pas seul. Larry Evans l'accompagnait en tant que secondant, et l'omniprésent Edmund B. Edmondson, de la Fédération américaine des échecs, faisait office de manager. Petrossian avait lui aussi son entourage :

un manager, deux secondants, son épouse Rona et *deux* gardes du corps.

L'Argentine vécut l'événement comme s'il avait une portée mondiale. Le président, le général Alejandro Lanusse, reçut les deux joueurs, ils posèrent pour la photo officielle et Lanusse leur offrit à chacun un magnifique échiquier en marbre décoré de pièces en onyx. Une seule table était disposée au centre de la vaste scène du Teatro San Martín. Derrière, dans un grand cercle bleu et or d'environ quatre mètres cinquante de diamètre, était suspendu l'emblème de la FIDE surmonté de sa devise, *Gens una sumus* (« Nous sommes une seule famille »), avec le nom de la fédération argentine. Légèrement décentré, il y avait aussi un échiquier de démonstration d'un mètre et demi de côté, sur lequel un homme reproduisait les coups des joueurs afin que le public, mille deux cents personnes attentives et silencieuses, puisse suivre. Quand elles faisaient du bruit, un panneau lumineux s'allumait : SILENCIO.

Des journalistes demandèrent à Petrossian si le match irait au bout des douze parties prévues, le maximum en cas d'égalité parfaite, ou s'il n'y avait ni victoires ni défaites. « Je gagnerai peut-être avant », répondit Petrossian, qui expliqua, très sûr de lui, qu'il n'était pas impressionné par Fischer.

La prédiction de Bobby était calme et directe, révélant sa foi en lui et en ses capacités. « Je suis le meilleur joueur du monde et je suis ici pour le prouver. J'ai attendu dix ans, car j'étais freiné par les manœuvres russes. Je repartirai de Buenos Aires avant qu'une douzième partie ne soit programmée. »

Au cours de la première, les deux adversaires surprirent tout le monde et se surprirent sans doute

l'un l'autre en inversant leur comportement normal. Le style de Petrossian était fermé, défensif, on aurait dit un serpent immobile mais attentif, prêt à bondir dès que l'autre commettrait une erreur. Bobby, lui, était constamment à l'attaque, d'ordinaire. Les experts pensaient que Petrossian s'en tiendrait à son style prudent et qu'avec les noirs il s'efforcerait d'obtenir une nulle, interrompant ainsi la série victorieuse de son adversaire. Or il se montra étonnamment audacieux, forçant Bobby à défendre, ce qu'il détestait. Petrossian introduisit une nouveauté, un coup qu'en principe on ne joue pas, sans doute suggéré par les théoriciens soviétiques qui œuvraient dans les coulisses. Il était sur le point d'obtenir la nulle quand la lumière s'éteignit. Littéralement. Le théâtre se retrouva plongé dans l'obscurité. « Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? » demanda Bobby, alarmé. On expliqua aux joueurs qu'un fusible avait sauté et qu'il faudrait quelques minutes pour le remplacer. Petrossian quitta la table, tandis que Fischer et les mille deux cents spectateurs restèrent dans le noir. Puis Petrossian se plaignit que Bobby continue à analyser la position – dans la pénombre – et exigea que sa pendule redémarre. Fischer accepta et Lothar Schmid, l'arbitre allemand, lui-même grand maître, la fit repartir. Pendant onze minutes, Bobby continua à étudier la position dans sa tête, à l'évaluer sans la voir. Enfin, la lumière se ralluma.

L'interruption semblait avoir entamé la concentration de Petrossian, qui fit plusieurs erreurs et abandonna au quarantième coup. Pour Fischer, c'était la vingtième victoire consécutive. Le bataillon de journalistes et de photographes rassemblés dans la salle se précipita sur les joueurs qui quittaient la scène, mais on les fit

tous deux sortir du théâtre avant qu'ils ne fissent la moindre déclaration.

Au cours de la deuxième partie, Bobby était visiblement malade, souffrant d'un mauvais rhume de cerveau. Une nouvelle fois, les deux adversaires parurent échanger leurs personnalités en jouant, avec Petrossian dans le rôle de l'agresseur. Incapable de se concentrer sur le jeu, Bobby comprit qu'il n'arriverait pas à jouer comme il le voulait et tendit alors la main en signe d'abandon. La foule perdit la tête. La femme de Petrossian se précipita vers son mari pour l'embrasser. Dans le public, on se mit à scander : « *Tigran el tigre ! Tigran el tigre !* », et les cris de victoire envahirent le hall et la rue. Des joueurs montèrent sur scène et tentèrent de porter leur héros en triomphe, et des officiels les en empêchèrent. Petrossian s'en fichait : il venait d'accomplir ce que plusieurs des meilleurs joueurs du monde n'avaient pas su faire à vingt reprises au cours des neuf derniers mois. Il avait battu Bobby Fischer.

Fischer cria à Edmondson qu'il y avait trop de monde autour de lui et, les dix jours qui suivirent, il n'accepta de voir que le jeune joueur argentin Miguel Quinteros.

Désormais convaincu de remporter les huitième et neuvième parties, qui lui offriraient le match, Bobby affirma de manière assez catégorique qu'il détrônerait Spassky, le champion du monde en titre. Quand la huitième partie débuta, la lumière s'éteignit de nouveau, cette fois pendant huit minutes. Cela n'eut pas d'effet sur le résultat. Les deux joueurs attaquèrent, et Petrossian s'inclina, concédant une quatrième défaite. On cessa de penser que Fischer

avait joué son meilleur jeu trop tôt. Simplement, nul ne pouvait l'arrêter.

Au début de la neuvième partie, plus de dix mille passionnés remplissaient la salle et les rues voisines. Même en Russie, on n'avait jamais vu de telles foules. Petrossian abandonna au quarante-sixième coup, faisant de Bobby Fischer le nouveau challenger au titre mondial. Contre un ancien champion du monde connu pour être l'un des plus difficiles à vaincre, Bobby avait gagné cinq fois, obtenu trois nulles et perdu une partie, soit un score de six et demi à deux et demi.

Fischer deviendrait le premier non-Soviétique ou non-Russe depuis trente ans à prétendre au titre mondial. Pendant des années, les grands maîtres soviétiques s'étaient disputé le titre entre eux, de sorte que le champion du monde restait dans tous les cas soviétique. Après son succès, Bobby reçut une récompense de sept mille cinq cents dollars ainsi qu'une prime de trois mille offerte par la fédération américaine. Plus significativement, il fut à l'origine d'un phénomène inédit aux États-Unis : du jour au lendemain, on assista à un boom des échecs. Les ventes de jeux augmentèrent de 20 %. Tous les principaux journaux et magazines du pays consacrèrent des articles à Bobby, souvent accompagnés de photos et d'un diagramme de sa position finale face à Petrossian. Le *New York Daily News* reproduisit le texte de chaque partie et le *New York Times* lui consacra la couverture de son supplément du dimanche, puis un reportage dans le numéro du lendemain. La dernière fois que les échecs avaient eu les honneurs de la première page, c'était en 1954, quand l'équipe soviétique était venue aux États-Unis

et que Carmine Nigro avait amené le jeune Fischer, onze ans, assister à la rencontre internationale.

Bobby Fischer était devenu un héros national. De retour au pays, il multiplia les apparitions télévisées, et son visage était si familier que les gens lui demandaient des autographes dans les rues de New York. Pourtant son nom était plus qu'un nom connu, plus que celui d'une pop star. Il était l'Américain en mesure de battre un champion soviétique. La guerre froide – sous une forme certes insolite – se jouerait non pas sur un champ de bataille ou à la table des négociations, mais dans un combat de l'intelligence et de l'esprit qui impliquait trente-deux drôles de pièces.

10

Le champion

Début 1972, pour complaire à Bobby, la Fondation américaine des échecs prit une chambre pour lui à l'hôtel *Henry Hudson*. « Quand Fischer va, l'Amérique des échecs va », estimèrent ses dirigeants. De plus, comme il se préparait à affronter Boris Spassky pour le match du championnat du monde, les avocats et les responsables de la fédération voulaient savoir à chaque instant où il se trouvait. Tous les jours, de nouveaux problèmes se posaient : primes, emploi du temps, lieux. Il fallait prendre des décisions.

Jusqu'alors, une grande partie de la vie de Bobby avait été nomade, car il passait beaucoup de temps à voyager d'une compétition à l'autre. Chaque fois qu'il rentrait à Brooklyn pour préparer le prochain match ou tournoi, il avait tendance à s'enfermer chez lui. Souvent, il débranchait son téléphone afin de ne pas être joignable – parfois pendant des semaines. Ce comportement n'était pas possible, alors même qu'on devait régler les détails de sa participation au championnat du monde. L'hôtel *Henry Hudson* était donc une bonne solution, il y régnait une ambiance agréable. C'est là que Bobby avait remporté plusieurs titres de champion des États-Unis, et si jamais il se

sentait seul ou s'il avait envie de parler d'échecs, de jouer avec quelqu'un, il lui suffisait de prendre l'ascenseur et de descendre au Manhattan Chess Club. Il en était le membre le plus éminent et on déroulait le tapis rouge pour lui en toutes circonstances.

Cette nuit-là, peu après son installation dans les lieux, Bobby était allongé sur son lit, les pieds par-dessus le bord, et parlait tranquillement avec deux de ses meilleurs amis. Les années soixante-dix furent marquées par la visite de Nixon en Chine, l'apparition de la méditation transcendantale, l'interdiction de la cigarette dans les vols commerciaux et le développement des chaînes de fast-food. Aucun de ces sujets n'intéressait les trois hommes réunis dans la chambre. Ils étaient là pour parler d'échecs et de l'anxiété qui habitait Bobby.

Sam Sloan était un courtier en Bourse fin comme un roseau et doté d'un léger accent du Sud. Il avait un an de moins que Bobby et sa plus grande réussite n'était pas liée aux échecs – il participait à des tournois de moindre importance –, mais au droit. Aidé par une mémoire hors norme, il fut le dernier non-avocat à plaider devant la Cour suprême des États-Unis, et à gagner. Bobby avait confiance en lui.

L'autre homme qui se trouvait dans la chambre ce soir-là était Bernard Zuckerman, qui n'avait que vingt-deux jours de moins que Fischer, venait lui aussi de Brooklyn et était également grand maître international. On l'appelait « Zuck the Book » et beaucoup – dont Bobby – pensaient qu'il avait tant lu sur les échecs (on disait qu'il était *booked up*) que c'était le théoricien le mieux informé du pays. Il prétendait pourtant que Fischer en savait plus encore. Zuckerman avait un regard expressif, de longs cils,

des cheveux qui lui tombaient sur les épaules, un souvenir des années soixante. Dans les tournois, il arrivait souvent une demi-heure en retard, jouait vite et proposait généralement la nulle, qui était acceptée. Bobby le respectait. Sloan et Zuckerman étaient passionnés par les échecs, Bobby et les femmes : des penchants que Fischer partageait, avec enthousiasme pour les deux premiers, plus superficiellement dans le cas du troisième.

Ce soir-là, en vrais amis qu'ils étaient, les deux hommes tentaient de rassurer Bobby sur le match à venir. Bien qu'il eût accompli un des plus grands exploits dans les annales des échecs en dominant Taïmanov, Larsen et Petrossian, sur un score combiné de dix-huit et demi à deux et demi, Fischer s'inquiétait de la force de Spassky, qui, pensait-il, avait un style « personnel et dynamique ». Bobby ne l'avait jamais battu et, avoua-t-il à ses amis, il pensait qu'il aurait du mal à y parvenir. « Pourquoi tu ne te dis pas que tu le battras facilement ? » demanda doucement Zuckerman, soulignant que Spassky n'était pas meilleur que Petrossian, par exemple. « Il *est* meilleur, rétorqua Bobby, comme offensé. Pas nettement, un peu. » Il ignorait que Spassky, comparant sa propre performance à celle de Bobby en 1971, jugeait que ce dernier était plus fort.

L'enjeu était si élevé, lors du match qui les opposerait, que les différends étaient inévitables. Une guerre éclata entre les Américains et les Soviétiques au sein de la fédération internationale. Ces derniers se dépensèrent sans compter pour arracher le moindre avantage. Ils détenaient le titre mondial depuis trente-quatre ans et n'avaient nullement l'intention de le perdre au profit d'un Américain, qui plus est d'un

Américain « ignare ». Il y avait aussi des considérations économiques. La récompense, d'un montant à six chiffres, était la plus importante jamais offerte dans un « sport de combat » individuel autre que la boxe.

Quand l'Islande soumit sa candidature à l'organisation de la rencontre, Bobby s'envola vers sa capitale, Reykjavik, afin d'inspecter les lieux. Il fut encouragé à y jouer par Freysteinn Thorbergsson, un joueur islandais d'une quarantaine d'années qui avait obtenu la nulle contre Bobby lors d'un tournoi à Reykjavik en 1960. Néanmoins, le président de la Fédération islandaise des échecs, Gudmundur Thorarinsson, trente-deux ans, un ingénieur au langage posé et grand admirateur de Shakespeare, se méfiait de Bobby. Thorarinsson se promenait toujours avec un grand bâton, il nourrissait de grandes ambitions politiques (il deviendrait par la suite député) et voulait que son pays organise le match, mais il n'avait aucune sympathie pour les bizarreries de Fischer.

Tandis que les négociations concernant le lieu de la rencontre et le montant de la dotation se poursuivaient, les deux joueurs allèrent s'entraîner à la montagne. Spassky se terra dans le Caucase et Bobby choisit les Catskills, à plus de dix mille kilomètres de distance. Le *Grossinger* était un gigantesque complexe hôtelier situé à Ferndale, en plein cœur de la Borscht Belt, dans l'État de New York, où de nombreux Juifs new-yorkais venaient passer leurs vacances depuis un demi-siècle. L'hôtel servit de camp d'entraînement à Bobby durant les quatre mois qui précédèrent le match. Comme la Worldwide Church of God de Bobby exigeait de ses fidèles le même régime alimentaire et les mêmes règles sur le sabbat que dans la tradition juive, le *Grossinger* était l'endroit idéal. On ne servait pas de

porc au dîner et, du vendredi au coucher du soleil au samedi à la même heure, on respectait avec dévotion les obligations du sabbat.

Le *Grossinger* libéra Bobby des pressions de New York, où il n'était qu'à un simple coup de fil de quiconque voulait le joindre. En outre, la distance empêchait les gens de lui rendre visite sans prévenir, ce qui aurait perturbé sa concentration et son étude. L'hôtel était par ailleurs connu pour ses invités célèbres. Bobby aimait y séjourner, il était toujours de bonne humeur et caressait des espoirs de richesse une fois devenu champion du monde. Il mettait de côté ses droits d'auteur, ses gains en tournoi et en exhibition, et informa sa mère qu'il s'en sortait « très bien financièrement ».

La somme en jeu lors de la rencontre avec Spassky était estimée à cent trente-huit mille dollars, soit la plus importante pour un match d'échecs. Bobby s'efforçait de ne pas trop penser à la fortune qui l'attendait. Malgré l'argent et la célébrité, il écrivit non sans humilité qu'il faisait « de son mieux pour ne pas oublier qui je suis et garder à l'esprit les valeurs éternelles ».

Il était également heureux de savoir que Regina avait réussi l'examen qui l'autorisait à pratiquer la médecine sur le territoire américain, et il espérait qu'elle rentrerait bientôt d'Europe.

Pour se préparer aux difficultés du championnat du monde, Fischer entraîna son corps aussi bien que son esprit, faisant de la musculation dans le gymnase de l'hôtel, des longueurs de bassin à la piscine et quelques jeux de tennis chaque jour. Durant son séjour au *Grossinger*, il parut régner sur le court de tennis et, en dehors des parties qu'il jouait contre le professionnel résident, il gagna tous ses matchs.

Son service était élégant et puissant, de même que sa volée. Lorsqu'il attendait le service de son adversaire, il faisait tourner la raquette entre ses mains en passant d'un pied sur l'autre et s'étirait, toujours prêt à bondir dans n'importe quel coin du court. En rentrant vers son cottage ou en se dirigeant vers la piscine, il frappait de sa raquette des balles invisibles comme il le faisait, enfant, avec des balles de base-ball dans Flatbush Avenue. Cette activité physique lui permit d'être en grande forme. Il écrivit à sa mère qu'il se sentait « vraiment bien » et que tout le monde le félicitait pour son allure, due à l'entraînement quotidien.

C'était seulement après des heures d'exercice qu'il s'installait devant l'échiquier. Le soir, dans un état de paisible contemplation, il se mettait à étudier méthodiquement le jeu de Spassky. Cette analyse minutieuse se poursuivait souvent jusqu'aux premières heures du jour. Le texte de référence qu'il consultait le plus régulièrement était ce que les journalistes ne tardèrent pas à appeler le « Grand Livre rouge » – le numéro vingt-sept de l'excellente série *Weltgeschichte des Schach*s, l'histoire mondiale des échecs –, qui contenait trois cent cinquante-cinq parties jouées par Spassky, commodément présentées avec un diagramme tous les cinq coups. Bobby ne perdait jamais de vue le livre et l'emportait partout. Y figuraient également ses propres notes au stylo sur le jeu de Spassky, avec des commentaires et des points d'interrogation qui soulignaient les coups faibles, des points d'exclamation pour les bons. Tel un magicien amateur, il demandait souvent à quelqu'un de choisir une partie au hasard dans le livre, de lui dire contre qui Spassky avait joué et quand, puis il récitait le déroulement de

la partie par cœur. Il avait ainsi mémorisé plus de quatorze mille coups !

S'il écrivit dans une lettre à sa mère qu'il « étudiait un peu » en vue du match, en réalité il y passait plus de douze heures par jour, sept jours par semaine, examinant quelle ouverture il utiliserait ou non contre Spassky et le type de positions qui le perturbaient le plus. Il était enthousiaste lorsqu'il rejoua les parties disputées par le Soviétique lors du récent Mémorial Alekhine à Moscou. « C'était atroce, raconta-t-il à un interviewer. Il a perdu la moitié des parties et a vraiment mal joué. »

Tandis que Spassky était accompagné par une petite armée d'assistants, Bobby devait se battre plus ou moins seul. Un joueur britannique, Robert Wade, analysa en détail les ouvertures de son adversaire et lui transmit deux cahiers de feuilles volantes intitulés « Spassky : blancs » et « Spassky : noirs ». Pour le reste, Fischer était livré à lui-même. Néanmoins, aux yeux de la presse, il dégageait une confiance sans faille. « Je ne suis pas inquiet », prétendait-il. À la manière de Mohamed Ali, il lança cette affirmation, faite pour être reprise par les journaux : « La cote devrait être de vingt contre un » (en sa faveur).

Quand Bobby se préparait au *Grossinger*, plusieurs joueurs vinrent lui rendre visite, et bien que le sujet du moment fût toujours le même, les échecs, aucun de ses visiteurs ne contribua réellement à son entraînement. Larry Evans et Bernard Zuckerman se présentèrent et l'aidèrent du mieux qu'ils le purent ; seulement, même s'il les respectait, Bobby leur demandait parfois de rester à l'écart de l'échiquier afin qu'il puisse résoudre les problèmes seul.

Plus tard, Lombardy contesta l'idée suivant laquelle Fischer était parfaitement autosuffisant, une armée d'un seul homme. « C'est vrai qu'il travaille seul, mais il apprend chaque jour des parties des autres, expliqua-t-il. Prétendre que Bobby Fischer a cultivé son talent sans aide est comme affirmer que Mozart ou Beethoven n'ont pas eu besoin... de la musique qui les avait précédés. S'il n'y avait pas eu avant lui des joueurs dont il a pu s'inspirer, il n'y aurait jamais eu de Bobby Fischer. »

Sa suite disposait de deux chambres à coucher et il pouvait donc héberger des amis de temps en temps. Jackie Beers était le visiteur le plus assidu. Ils se connaissaient depuis l'enfance et formaient un curieux duo. Jackie était un joueur expert, dûment classé, qui excellait dans les parties éclairs ; pourtant, en raison de son tempérament, il n'était pas toujours le bienvenu au sein des clubs d'échecs. Un jour, il fut mêlé à une bagarre au Manhattan Chess Club, une plainte fut déposée contre lui et le litige fut réglé à l'amiable. On racontait qu'il poursuivait les gens dans la rue ou que ceux-ci le poursuivaient après une altercation. Avec Bobby, Jackie faisait profil bas, plein de respect. Il passait souvent la nuit chez Fischer, à Brooklyn, et vint également le voir, plus tard, en Californie. Contrairement à ce que beaucoup ont écrit, Beers n'était ni un parasite ni un souffre-douleur. Il admettait que Bobby était le « pôle dominant » de leur relation, mais n'hésitait pas à prendre la parole et à marquer ses désaccords. Fischer était au courant de ses excès et les tolérait, tout en veillant à le tenir à l'écart de certains aspects de sa vie, comprenant instinctivement que d'autres parmi ses proches ne l'accueilleraient pas à bras ouverts.

Au début du mois de mai, Freysteinn Thorbergsson, le contact de Bobby en Islande, vint aux États-Unis et descendit au *Grossinger*. Dans un premier temps, Fischer se montra plutôt réservé, puis à mesure qu'ils parlaient – pendant plus de sept heures –, il se montra plus chaleureux. Bobby avait insisté pour que Belgrade héberge la rencontre, puis on s'était mis d'accord de façon informelle pour que son organisation soit partagée entre les deux villes, Reykjavik et Belgrade. Thorbergsson, lui, était clairement favorable à ce que le match se déroule uniquement en Islande. De retour vers le bungalow de Bobby, ils analysèrent ensemble plusieurs parties et Thorbergsson continua d'exposer les subtiles raisons pour lesquelles il fallait tout jouer en Islande.

Thorbergsson était un homme paisible, qui avait vécu en Russie et qu'animait un anticommunisme fervent. Il considérait la participation de Fischer au championnat du monde d'échecs comme un événement politique et pas uniquement culturel ou sportif. C'est l'argument qu'il employa avec Bobby, soulignant que ce serait une faute morale de permettre à la compétition de se dérouler dans la sphère d'influence soviétique. Par la suite, il écrivit dans un article : « Depuis des décennies, les Russes écrasent leur propre peuple et d'autres nations. Ils utilisent leurs succès dans divers domaines, en particulier le sport, pour tromper les gens et faire croire que leur système est le meilleur. » Il ajouta qu'une victoire de Fischer frapperait « la propagande communiste en plein cœur ».

En quittant le *Grossinger* le lendemain matin, l'Islandais pensait que Bobby était sur le point d'accepter de ne jouer qu'à Reykjavik.

Le début du match approchait et Bobby quitta le *Grossinger*. Assisté d'un de ses avocats, Andrew Davis, ancien élève de Yale, il s'installa au Yale Club, dans le centre de Manhattan, et y resta plusieurs semaines.

L'été s'annonçait et le début de la compétition, désormais imminent, suscitait une telle curiosité qu'on aurait dit que chaque remarque, chaque geste de Bobby faisait le tour du monde. Même au *Grossinger*, loin de l'effervescence de Manhattan, il avait été harcelé de coups de téléphone, de télégrammes et de visites, de gens qui lui disaient comment devenir riche – et eux avec. On lui proposa un jeu d'échecs officiel Bobby Fischer. On sollicita son parrainage. Des courtiers de Wall Street voulurent même le persuader de devenir une « société », comme les Beatles, de sorte que des parts de « Bobby Fischer » puissent s'échanger à la Bourse de New York. Fischer suivit sa route, n'acceptant que le minimum sans rien signer.

Les passionnés d'échecs considéraient le championnat du monde à venir comme le match le plus important jamais livré par un Américain. *Time* n'était qu'un des nombreux médias soulignant la dimension géopolitique de l'événement, qu'ils présentaient en ces termes : « L'Ours russe contre le Loup de Brooklyn ». La défense de son titre par Boris Spassky était celle de l'Union soviétique, et le poids qu'il avait sur les épaules devait être lourd à porter. Tout à fait conscient des implications culturelles et politiques de l'affrontement, Fischer acceptait cette signification supplémentaire et y voyait une responsabilité. « Je sais que ma mission est de remporter le titre », déclara-t-il. Quand on lui demandait si le face-à-face serait tendu,

il répondait : « D'une certaine façon, oui. Mais pas entre Spassky et moi... J'en ai après les Russes. »

Dans toute compétition, le challenger a un avantage bien à lui : pour gagner, il doit sans cesse élever son niveau de jeu et il est poussé à se battre pour prouver qu'il est meilleur que le tenant du titre. Celui-ci, sûr de sa supériorité, joue alors à son niveau « normal », estimant à tort qu'être le champion et avoir gagné par le passé suffira à lui apporter la victoire. Pourtant Spassky avait un autre avantage, la règle qui voulait qu'en cas d'égalité parfaite douze à douze il conserve son titre. Pour le détrôner, Fischer devait marquer douze points et demi.

Le plus occidental et parmi les plus petits pays d'Europe, située en bordure de l'Atlantique Nord, juste sous le cercle polaire arctique, l'Islande pouvait sembler un choix curieux pour disputer un championnat du monde d'échecs. Largement inhabitée à l'exception des côtes, l'île est une contradiction géographique, en partie recouverte par de vastes champs de glace, et semée de plusieurs volcans toujours en activité qui se dressent, en éruption, dans la mer et à l'intérieur des terres. Presque sans arbres, ses photogéniques montagnes blanches sont entrecoupées de coulées de lave rouge, donnant au sol une curieuse apparence lunaire, et c'est là que les astronautes américains s'entraînèrent avant leur voyage vers la Lune. En 1972, le revenu moyen par habitant était seulement de deux mille dollars annuels. Mais c'était un pays plein de vie, sans pollution, pauvreté urbaine ni criminalité.

Qu'est-ce qui en faisait donc le lieu idéal pour accueillir la rencontre Spassky-Fischer ? Il y avait

sans nul doute la détermination, la fierté et l'enthousiasme des Islandais, ainsi que leur amour du jeu, considéré comme une activité intellectuelle et culturelle. C'étaient en outre de grands lecteurs et les sagas islandaises étaient lues partout dans le monde. De fait, les Islandais lisent plus que tout autre peuple, et ils jouent presque tous aux échecs, comme les Russes. L'hiver, quand les nuits durent près de vingt-quatre heures, quelle meilleure façon de passer une soirée ou un week-end que de rester chez soi ou de se rendre à son club bien chauffé pour y jouer aux échecs pendant des heures, échappant ainsi au blizzard, aux orages et aux pluies glacées ?

Au fil des ans, l'île avait accueilli de nombreux tournois et matchs internationaux, et la possibilité de recevoir ce qui s'annonçait comme la rencontre du siècle était plus qu'excitante pour les passionnés de tout le pays. L'affrontement Fischer-Spassky se révéla du reste être parmi les championnats du monde les mieux organisés dans l'histoire des échecs, aussi fascinant pour les Islandais que pour les touristes et les journalistes de la presse internationale qui affluèrent dans la capitale. De grands portraits des deux joueurs ornaient les vitrines des commerces, et des décors à damier noir et blanc servaient d'arrière-plan à d'immenses pièces en papier mâché.

Au début, les habitants souhaitaient pour la plupart la victoire de Bobby, mais après les nombreux faux départs, les menaces et les problèmes qu'il avait créés, ils reportèrent leur sympathie sur Spassky, aux manières bien meilleures. Fischer n'était pas satisfait par l'aspect financier. Le vainqueur toucherait 78 125 dollars et le vaincu 46 875. En sus, chacun percevrait 30 % des droits de diffusion télé

et cinéma. Seulement Fischer exigeait aussi 30 % des entrées payantes, prétendant qu'elles s'élèveraient à 250 000 dollars, et que lui et Spassky devraient tous deux en recevoir une part.

Les dirigeants de la fédération islandaise, qui n'étaient absolument pas sûrs de remplir les trois mille places du Laugardalshöll jour après jour durant les vingt-quatre parties, sans compter les ajournements, répondirent qu'ils entendaient conserver cette somme pour couvrir leurs frais, la bourse des prix et l'organisation.

Fischer annula son vol pour l'Islande à la dernière minute, le soir du 25 juin. La compagnie aérienne lui avait réservé une rangée entière et avait rempli les réfrigérateurs d'oranges, afin que Bobby puisse boire du jus d'orange frais « pressé sous ses yeux », comme il l'avait exigé, au cours du vol de quatre heures à travers l'Atlantique. Pendant ce temps, les discussions se poursuivaient entre les avocats de Bobby, Paul Marshall et Andrew Davis, et la fédération islandaise, au sujet de la recette du match. Les deux parties campaient sur leurs positions. La semaine suivante, on fit des réservations sur d'autres vols et, chaque fois, Bobby annula, si bien que les journaux commencèrent à se demander s'il finirait ou non par se montrer. HVENAER KEMUR HINN DULARFULLI FISCHER ? se demandait la presse islandaise. « Le mystérieux Fischer viendra-t-il ? » Quelques jours après avoir annulé son départ, Bobby se rendit à l'aéroport JFK en compagnie d'Andrew Davis, selon toute vraisemblance pour monter à bord d'un vol de la Pan Am. Curieusement, il s'arrêta pour acheter un réveil, puis fut surpris par de nombreux photographes et reporters (plus de cent journalistes étaient

sur place pour l'interviewer et le prendre en photo). Il s'enfuit alors du terminal et manqua son avion. Plus tard, on le vit dîner non loin dans un restaurant *Howard Johnson*. Quand diable Bobby partirait-il pour l'Islande ?

Même si l'argent était au centre de la controverse, pour Bobby il ne s'agissait pas que de dollars (ou de couronnes), mais surtout d'obtenir gain de cause. En l'occurrence, il était sûr qu'on accéderait à ses demandes. Comme un éditorial du *New York Times* le suggérait, « s'il joue et gagne à Reykjavik – ce qu'il a d'excellentes chances de faire –, ses gains potentiels rendront insignifiantes les sommes qu'il réclame ». Fischer le savait. Il savait aussi que le monde attendait le match avec impatience et que, s'il tenait bon encore un peu, il arriverait plus d'argent.

La presse mondiale n'appréciait guère son comportement, c'est le moins qu'on puisse dire. Les journaux étrangers relayaient les critiques de leurs lecteurs. LES RUSSES MÉPRISENT FISCHER ET SON AVIDITÉ, clama un titre du *New York Times*, et Tass, l'agence de presse soviétique, ajoutait : « Dès qu'il est question de Fischer, l'argent passe au premier plan et le sport au second. Il est significatif que ses proches ne soient pas des joueurs d'échecs, mais les avocats auxquels il a confié ses intérêts. » Le plus grand quotidien allemand du dimanche, *Bild am Sonntag*, rapportait : « Fischer a rabaissé les échecs au niveau d'un combat de catch. On n'a jamais vu une telle arrogance et une telle morgue. » Le *Daily Mail* de Londres n'était pas en reste : « Bobby Fischer est presque certainement le gamin le plus mal élevé, le plus caractériel et névrosé qui ait jamais grandi à Brooklyn. Question prestige international, l'Union soviétique a remporté le match

par dix à zéro. » Ce que la presse – et le monde entier – ne comprenait pas, c'est que ce n'étaient pas ses névroses ni son caractère qui faisaient hésiter Bobby, c'était la volonté de défendre à tout prix ses intérêts financiers. Son instinct lui disait que plus il ferait traîner les choses, plus le pactole gonflerait.

Bobby sentait que les journalistes se fichaient de son jeu et de ses motivations, qu'ils voulaient le scandale, la tragédie ou la comédie qu'était sa vie. Dans son esprit, les médias étaient une énigme insoluble. Il n'arrivait pas à mentir quand on lui posait une question directe, mais s'il ne répondait rien on jugeait qu'il dissimulait quelque chose d'important.

Dès 1958 et le tournoi de Portorož, la rumeur avait prétendu qu'il était antisémite. Il le nia farouchement en privé, en 1968, lorsqu'il joua à Netanya, en Israël. L'un des meilleurs amis de Bobby, Anthony Saidy, affirmait ne l'avoir jamais entendu proférer le moindre propos antisémite avant le championnat du monde de 1972.

Pendant le match, Bobby ne fit aucune déclaration antisémite ou antiaméricaine, au contraire : il se montra sincèrement patriote et comptait de nombreuses personnes de confession juive parmi ses proches, ses avocats et ses confrères. Pourtant Wilfrid Sheed, un journaliste et essayiste américain, émit juste avant la fin du match un commentaire que beaucoup jugèrent par la suite prémonitoire. Dans la critique d'un ouvrage d'Ezra Pound qu'il rédigea pour la *New York Times Book Review*, Sheed comparait Fischer au célèbre écrivain antisémite et antiaméricain, poursuivi pour haute trahison en raison de ses émissions de radio philofascistes. « D'Ezra Pound comme de Bobby

Fischer, tout ce qu'on peut décemment dire, c'est que leurs collègues les admirent. Mais les autres n'ont aucune raison de le faire », écrivait Sheed.

Quand la cérémonie d'ouverture eut lieu au Théâtre national d'Islande, au soir du samedi 1er juillet, soit moins de vingt-quatre heures avant le début du match, les reporters et les spectateurs réservaient déjà leur billet pour rentrer chez eux, convaincus que Bobby ne se montrerait pas. Il avait quitté le Yale Club et s'était installé chez les parents d'Anthony Saidy, qui vivaient dans une grande maison Tudor à Douglaston, dans le Queens. Comme Saidy le raconta par la suite, la maison subissait un siège constant de la part des médias. Fischer était bombardé de coups de téléphone et de câbles, tandis que photographes et journalistes montaient la garde dans l'espoir de l'apercevoir. Il faisait encore les gros titres des journaux du monde entier, reléguant au second plan des nouvelles « moins importantes » telles que la désignation des candidats à l'élection présidentielle de 1972.

Saidy laissait entendre qu'un complot visait à empêcher Fischer de devenir champion du monde et que le téléphone de ses parents était sur écoute. « À un moment, Bobby parlait avec Davis, qui était en Islande, et disait que les dirigeants de la fédération islandaise étaient "stupides". Soudain, il a entendu une voix de femme répéter : "Stupide, il a dit stupide." À l'évidence, la ligne était surveillée. » Saidy ajoutait que Bobby était du même avis.

Naturellement, tout était possible. Beaucoup d'Américains, dont Fred Cramer, un membre de l'équipe de Fischer, pensaient que les Islandais travaillaient en sous-main pour les Russes, dans le but de repousser les assauts de Bobby contre la forteresse soviétique.

En dehors de l'antipathie que plusieurs dirigeants islandais, dont Thorarinsson, éprouvaient clairement à l'égard de Bobby, aucun élément ne suggère que les Islandais aient fait quoi que ce soit pour s'opposer à son ambition de devenir champion du monde. Du reste, ils n'étaient pas rares à juger que Spassky était meilleur et qu'il dominerait Fischer assez facilement. Quand le match débuta, ils espéraient en privé que Fischer se ferait humilier *sur l'échiquier*.

Le tirage au sort de la couleur avant la première partie n'eut pas lieu durant la cérémonie d'ouverture, ce qui était contraire au programme. Spassky était assis au premier rang, vêtu d'un élégant costume prince-de-galles gris. Toujours au premier rang, la place que Bobby aurait dû occuper était vide. Il y eut des discours en anglais, en russe et en islandais, et le public s'agitait, tournait le cou vers l'entrée latérale, attendant – espérant – que Fischer ferait une spectaculaire apparition. Il n'en fut rien.

Le Pr Max Euwe, qui représentait la FIDE, accorda un délai de deux jours à Fischer. « Mais s'il ne se présente pas mardi midi pour le tirage au sort, il perdra ses droits de challenger », affirma Euwe.

Manifestement, cela n'entama pas la détermination de l'intéressé, qui exigeait 30 % des entrées et ne s'envolerait pas pour l'Islande tant qu'il ne les aurait pas eus. Des centaines de personnes écrivirent à la fédération islandaise pour annuler leur réservation. Des gens qui avaient traversé le pays afin d'assister à la première partie et qui ignoraient qu'elle était repoussée s'en allèrent tristement. Puis une rumeur parcourut les rangs de la presse (il y avait environ deux cents journalistes et photographes accrédités) : Fischer était déjà sur l'île, il était arrivé en sous-marin

militaire pour éviter la presse et se cachait quelque part à la campagne. Même si ce n'était qu'un bruit, plusieurs journaux et agences – dont l'austère *New York Times* – en parlèrent comme d'une *possibilité*.

La Fédération soviétique des échecs protesta vivement auprès de la FIDE à la suite du report de deux jours, affirmant que Fischer méritait « la disqualification pure et simple ». Jugeant le Pr Euwe responsable de cette situation, la fédération le prévint qu'elle considérerait le match comme « biaisé » si Fischer ne se présentait pas à Reykjavik avant le 4 juillet midi, l'ultimatum posé par Euwe. Pour finir, deux appels téléphoniques inattendus, l'un du Royaume-Uni et l'autre de Washington, sauvèrent le match.

Le journaliste Leonard Barden téléphona aux organisateurs pour les informer que le financier britannique James Derrick Slater, banquier d'affaires et passionné d'échecs, était prêt à faire don de cent vingt-cinq mille dollars, doublant la somme en jeu, si Bobby participait. « C'est mon argent, précisait Slater. J'aime les échecs et j'y joue depuis des années. Beaucoup de gens veulent voir ce match et tout a été organisé. Si Fischer ne se rend pas en Islande, ils seront déçus. Je veux régler la question financière pour Fischer et lui demander s'il a d'autres problèmes. »

La première réaction de Bobby fut extrêmement positive : « C'est formidable, dit-il. Je ne puis qu'accepter. » Par la suite, il expliqua à un journaliste qu'il n'avait pas étudié la proposition en détail, mais qu'il avait décidé de jouer « parce que le prestige du pays était en jeu ». Pourtant il avait encore besoin qu'un coup de pouce le propulse vers l'échiquier.

Le second appel téléphonique le lui fournit. Saidy prit le combiné pour ce qui lui parut être la vingtième

fois ce jour-là, supposant que c'était encore un journaliste qui sollicitait une déclaration ou une interview de Bobby. En fait, il s'agissait du secrétaire personnel d'Henry Kissinger, le conseiller national à la Sécurité du président Nixon (et futur Secrétaire d'État), qui voulait parler à Bobby. Celui-ci se traîna jusqu'au combiné et, de sa voix basse et avec son fort accent allemand, Kissinger lui dit : « Le plus mauvais joueur d'échecs du monde s'adresse au meilleur. » Kissinger demanda à Fischer de se rendre en Islande et de battre les Soviétiques à leur propre jeu. « Le gouvernement des États-Unis vous souhaite bonne chance et je vous en souhaite autant. »

Après ces dix minutes de conversation, Bobby annonça qu'il jouerait « quoi qu'il arrive » et que les intérêts de son pays étaient plus importants que les siens. Dès lors, il ne se considérait plus comme un joueur d'échecs, mais comme un soldat de la guerre froide prêt à défendre son pays.

Après des mois de négociations, Slater, épaulé par Kissinger, avait réussi l'impossible. Qu'est-ce qui avait poussé Bobby – vers l'Islande, en l'occurrence ? Trois éléments, semble-t-il : l'orgueil, l'argent et le patriotisme.

Pour qu'il ne soit pas vu des journalistes ni du public, on mit discrètement Bobby dans un vol Loftleidir (la compagnie nationale islandaise). Il fit le voyage de nuit avec William Lombardy, qui serait son secondant, avait-il annoncé le jour même. Le solide, pâle et enthousiaste prêtre catholique fut peut-être le principal second rôle du drame de Reykjavik. À trente-cinq ans, six de plus que Bobby, il était le premier grand maître international appartenant à l'Église catholique romaine depuis que Ruy López

au XVI[e] siècle et Domenico Ponziani au XVIII[e] avaient marqué le jeu de leur empreinte.

Le tirage au sort qui devait déterminer qui jouerait avec quelle couleur était prévu à midi à l'hôtel *Esja*. Il attira des centaines de journalistes, des dirigeants de la fédération islandaise ainsi que des membres des délégations russe et américaine. Quand Spassky arriva, on lui annonça que Bobby dormait encore et qu'il avait envoyé Lombardy à sa place. Agacé, Spassky refusa de prendre part au tirage au sort et quitta l'hôtel fort contrarié. Peu après, durant le déjeuner, il déclara à un journaliste qu'il « ne renonçait pas au match », tout en soulignant que Fischer s'était mal comporté. « Je veux toujours jouer, dit-il, mais c'est *moi* qui déciderai quand. » Puis il rendit publique la déclaration suivante, peut-être rédigée à sa place par Moscou :

> L'opinion publique soviétique et moi-même sommes scandalisés par le comportement de Fischer. Au regard des règles communes à tous, il s'est totalement déconsidéré.
>
> À mes yeux, il a donc perdu le droit moral de disputer cette rencontre.
>
> Pour qu'il reste encore une chance que le match ait lieu, Fischer doit subir une juste pénalité. C'est à cette condition que j'envisagerai de nouveau mon éventuelle participation.
>
> Boris Spassky
> Champion du monde

La pénalité que les Soviétiques exigeaient était un forfait lors de la première partie. La délégation russe ajouta trois autres points :

1. Robert Fischer doit s'excuser.
2. Le président de la FIDE doit condamner le comportement du challenger.
3. Le président de la FIDE doit reconnaître que le report de deux jours contrevenait aux règles de la FIDE.

Une nouvelle fois, Euwe se montra à la hauteur des circonstances et expliqua avec une touchante humilité que, puisque deux des conditions le concernaient, il serait heureux de rédiger une déclaration sur-le-champ, reconnaissant avoir enfreint les règles et condamnant l'attitude de Bobby, « non seulement ces deux derniers jours, mais depuis le début des discussions ». Après y avoir travaillé une dizaine de minutes, pendant que le public patientait – compréhensif et gêné –, Euwe lut la déclaration à voix haute, la signa puis la tendit à Efim Geller, le secondant de Spassky. Elle comportait les points suivants :

1. La FIDE condamne le comportement du challenger, qui est arrivé en retard, autorisant toute la délégation adverse ainsi que de nombreuses autres personnes à douter de la tenue effective du match et créant de multiples problèmes.
2. Le président de la FIDE reconnaît avoir dû repousser le début de la rencontre de deux jours, contrevenant ainsi aux règles de la fédération. Je pense que c'était une situation particulière, fondée sur des hypothèses qui se sont révélées fausses. Je déclare solennellement que les règlements de la FIDE et les accords préalables qu'elle a dûment approuvés seront strictement respectés à l'avenir.

Le visage d'Euwe était rouge d'embarras et le dirigeant au bord des larmes. Les Soviétiques soulignèrent que Bobby aurait dû avoir partie perdue quand il ne s'était pas présenté le premier jour et que c'était par pure grandeur d'âme qu'ils avaient accepté que le match se poursuive. C'était à présent à Fischer de faire un geste.

Ce soir-là, Fischer rédigea une élégante lettre d'excuses à Spassky. Brad Darrach, un reporter de *Life*, prétendait que dans son premier brouillon de lettre Fischer se disait prêt à renoncer à ses futurs gains et à jouer uniquement pour l'amour des échecs. Certes, on peut imaginer Bobby lançant dans le feu de l'action : « Je prouverai au monde que j'aime plus les échecs que les Russes ! », mais il est normal que le souvenir d'une enfance pauvre à Brooklyn l'ait rappelé au nécessaire pragmatisme. Il voulait toujours être payé, même si le désir de faire ses preuves sur l'échiquier fut sa principale motivation au moment d'apaiser les désaccords.

Il rédigea donc une seconde lettre et c'est cette version qui fut remise à Spassky. Fischer prit la route de l'hôtel *Saga* tôt dans la matinée du 6 juillet et accompagna le chasseur jusqu'à la chambre de Spassky pour le voir glisser sa lettre sous la porte. Celle-ci disait :

Cher Boris,

Veuillez accepter mes plus sincères excuses : en n'assistant pas à la cérémonie d'ouverture, je vous ai manqué de respect, je me suis laissé emporter par une controverse stérile avec les organisateurs islandais au sujet de questions financières. Je vous ai offensés, vous et votre pays, où les échecs

jouissent d'un immense prestige. Je tiens également à m'excuser auprès du Pr Max Euwe, président de la FIDE, des organisateurs du match et des millions de passionnés partout dans le monde, en particulier aux États-Unis.

Après mon absence lors de la première partie, le Dr Euwe a annoncé qu'elle se jouerait deux jours plus tard, sans que je sois pénalisé, et vous n'avez alors pas protesté. Maintenant, on m'informe que la fédération soviétique demande à la FIDE que le point de cette première partie vous soit attribué par forfait. Le timing de cette requête invite à s'interroger sur les raisons pour lesquelles votre fédération n'a pas insisté tout de suite sur ce point.

Si cette exigence était satisfaite, je me retrouverais terriblement handicapé. Même sans ce handicap, vous aurez l'avantage de débuter en ayant besoin de douze points, quand il m'en faut douze et demi pour conquérir le titre. Dès lors, vous n'auriez plus qu'à en obtenir onze au cours des vingt-trois parties, et moi toujours douze et demi. En d'autres termes, je devrais gagner trois fois (!) sans perdre pour être dans la situation que vous occuperiez au début du match, et je ne crois pas que le champion du monde veuille un tel avantage avant de m'affronter.

Je connais votre esprit sportif, je vous sais gentleman et j'ai hâte de disputer d'exaltantes parties d'échecs contre vous.

Sincèrement vôtre,
Bobby Fischer
Reykjavik, 6 juillet 1972

Un obstacle subsistait : l'Union soviétique. Un ministre russe, Sergueï Pavlov, chef du Comité national des sports, avait adressé à Spassky un télégramme lui ordonnant de rentrer immédiatement à Moscou. Pavlov ajoutait que les « crises de nerfs » de Fischer étaient une insulte contre le champion du monde, qui avait le droit moral et légal de refuser toute rencontre. En principe, une telle « recommandation » avait force de loi, mais Spassky ne s'y soumit pas et refusa, aussi poliment et diplomatiquement que possible. Il répondit à Pavlov qu'il ne pouvait pas renier ses propres critères de sportivité et qu'il irait au bout du match malgré le comportement inacceptable de Fischer. C'était un geste courageux, qui demandait beaucoup de finesse et de détermination de la part de Spassky.

Lors du tirage au sort, Fischer se présenta avec vingt minutes de retard. Il rencontra Spassky dans les coulisses et les deux hommes se serrèrent la main. Avec humour, le champion russe lui tâta le biceps comme s'ils avaient été deux boxeurs à la pesée. Puis ils s'enfermèrent durant quelques minutes pour discuter du programme des parties. Spassky demandait un court délai avant de commencer. Fischer accepta, à condition que son adversaire renonce à la victoire par forfait de la première partie. Ils trouvèrent un accord et, quelques minutes plus tard, apparurent ensemble sur scène, applaudis par les journalistes et les supporters qui avaient patiemment attendu. Observant la table du coin de l'œil, Fischer se dirigea d'un pas nonchalant vers le centre de la scène et souleva aussitôt la Dame blanche pour évaluer son poids. Puis, une main dans la poche, il prit d'autres pièces

blanches et s'assit, étirant ses jambes sous la table en teck au design scandinave. Spassky s'assit à son tour.

Une fois qu'il eut présenté le challenger et le champion, Harry Golombek, le représentant de la FIDE et grand maître britannique, annonça que Geller voulait faire une déclaration avant le tirage au sort. Ce dernier prit la parole et s'exprima en russe :

> Le challenger s'est excusé par écrit et le président de la FIDE a annoncé que les règles de la fédération internationale seraient strictement respectées à l'avenir. Prenant en considération les efforts faits par les organisateurs islandais et le désir de millions de passionnés partout dans le monde, le champion du monde a décidé de jouer contre Robert Fischer.

Même si cette déclaration était plutôt mesurée, l'irritation de Bobby augmenta à mesure qu'il écoutait la traduction et, quand elle fut terminée, il blêmit d'indignation en entendant la phrase : « Le champion du monde a décidé de jouer contre Robert Fischer », qui suggérait que Spassky lui accordait une faveur. Bobby était mortifié. L'espace d'une seconde, il songea à quitter définitivement la scène et le match. Il pensait avoir satisfait aux exigences soviétiques en s'excusant auprès de Spassky, dans la lettre qu'il avait rédigée à la main et remise personnellement à son adversaire, allant jusqu'à accepter la demande de report formulée par ce dernier. Pour Bobby, la déclaration de Geller avait souillé la cérémonie d'ouverture. Les Russes condamnaient son comportement devant ses amis et la presse mondiale. Il parvint à garder son calme. Heureusement, le tirage au sort intervint peu

après, ce qui ne lui laissa pas le temps de ruminer l'incident.

Lothar Schmid, l'élégant arbitre allemand, tendit une enveloppe vierge à chaque joueur, et Spassky choisit celle indiquant qu'il tiendrait les pièces. Il cacha ensuite un pion noir et un pion blanc derrière son dos, comme le voulait l'antique tradition, avant de placer ses deux mains fermées au-dessus de l'échiquier. Sans hésiter, Bobby toucha la main droite de Spassky, et celui-ci l'ouvrit, révélant le pion noir. Le visage de Fischer ne changea pas d'expression.

Plusieurs heures après, tôt dans la matinée, Bobby rentrait du bowling. Avant de regagner sa chambre, il se faufila dans la salle où la partie se disputerait afin de passer en revue les conditions de jeu. Son inspection dura une heure vingt et, à la fin, il avait un certain nombre de réserves à faire. Il estimait que l'éclairage devait être plus fort, que les pièces étaient trop petites pour les cases de l'échiquier fabriqué sur mesure et que ce dernier non plus n'allait pas : il était en pierre, alors que le bois eût été préférable, estimait-il. Surtout, il jugeait que les deux caméras cachées dans des structures recouvertes de toile risquaient d'être source de distraction quand il jouerait. Ces deux colonnes mobiles qui traversaient la scène tels des béliers du Moyen Âge étaient du reste assez déconcertantes.

Les organisateurs se penchèrent aussitôt sur ces points. Ils voulaient que tout soit parfait avant que le premier pion ne soit déplacé.

Quand Fischer se réveilla, dans l'après-midi du 11 juillet 1972, et prit peu à peu conscience qu'il était en Islande pour jouer sa première partie dans un championnat du monde, il se sentit nerveux. Après

tant d'années de tribulations et de controverses, après le tapage qui avait entouré le match, Fischer était proche d'atteindre le but de toute une vie. Durant les deux prochains mois, Laugardalshöll serait son univers.

Dans la salle, le moindre détail avait été vérifié et contre-vérifié, pour s'assurer que les deux joueurs bénéficieraient du plus grand confort possible. Laugardalshöll était un stade couvert d'un dôme, une caverne parfois décrite comme un grand champignon islandais, avec des haut-parleurs blancs au plafond telles d'énormes chauves-souris albinos. Le rez-de-chaussée était entièrement moquetté afin d'étouffer les bruits de pas que feraient les spectateurs, et on avait remplacé les sièges rabattables par des fauteuils rembourrés et silencieux. Les deux structures mobiles avaient été reculées à la demande de Fischer et l'intensité de la lumière augmentée. On avait même fait venir des États-Unis une chaise de bureau Eames identique à celle sur laquelle il était assis pour affronter Petrossian à Buenos Aires.

Bobby parcourut à grands pas le couloir qui menait des coulisses et déboucha sur la scène aux discrets motifs floraux, où il fut accueilli par les applaudissements polis des deux mille trois cents spectateurs présents. Spassky joua son premier coup à dix-sept heures précises et Schmid fit démarrer la pendule de Fischer. Celui-ci portait un costume bleu marine et une chemise blanche, et le moment venu il s'était précipité vers la table, le regard fixé sur l'échiquier tandis qu'il serrait la main de son adversaire. Puis il s'était installé dans sa chaise en cuir noir, avait réfléchi pendant une minute trente puis avait déplacé son Cavalier devant le Fou du Roi.

Ce fut un moment unique dans la vie du charismatique prodige, car, pour arriver là, il avait dû mettre de côté sa rancune à l'égard des Soviétiques et de la manière dont ils l'avaient traité au fil des ans. Tout le monde le savait, au Laugardalshöll et dans le reste du monde. « C'était le plus grand événement de l'histoire des échecs », affirma le grand maître Isaac Kashdan. Un Américain de Brooklyn s'apprêtait à combattre l'hégémonie soviétique seul, avec une unique pierre : son talent.

Fischer quitta la scène deux fois durant la partie (avant l'ajournement), dont l'une pour se plaindre que le jus d'orange qu'on avait laissé dans sa loge en coulisse n'était pas assez frais. On lui apporta des glaçons, une bouteille d'eau glacée et une assiette de *styr*, un dessert islandais à base de yaourt. Cette dernière exigence agita le personnel du stade, qui n'était pas en mesure de préparer du *styr*. Heureusement, un restaurant non loin s'en chargea.

Les coups successivement joués étaient retransmis par les quarante écrans du circuit de télévision fermé partout dans le stade. À la cafétéria, où les spectateurs dévoraient des hot dogs à base d'agneau, la variante locale, et sirotaient de la bière islandaise à 2 % d'alcool, on commentait avec passion ce qui se déroulait sur la scène. Au sous-sol, les maîtres islandais expliquaient et analysaient plus calmement les coups sur un échiquier de démonstration, et dans la salle de presse, de grands maîtres aux airs de rois observaient les écrans de télévision et se livraient à des analyses dans leur for intérieur, ce qui étonnait la plupart des journalistes admiratifs. Dans la salle aussi, le protocole et le calme régnaient, et quand ce n'était pas le cas, Lothar Schmid commandait un

signal lumineux blanc qui disait, en islandais et en anglais :

THÖGN !
SILENCE !

À mesure que la partie progressait, les experts prédirent une probable nulle. Pourtant, au vingt-neuvième coup, alors que la position était équilibrée, Fischer se lança dans l'un des paris les plus risqués de sa carrière. Sans utiliser beaucoup du temps dont il disposait (il était revenu à égalité avec Spassky au dix-septième coup et était maintenant en avance), il sacrifia son Fou contre deux pions. La salle frémit et Spassky fronça le sourcil. Ce coup ressemblait à une bourde de débutant. « Je n'arrivais pas à croire que Fischer ait pu commettre une telle erreur, affirma plus tard le grand maître Edmar Mednis. Comment l'un des meilleurs maîtres, comment *n'importe quel* maître pouvait-il faire ça ? »

De prime abord, on aurait pu croire que Bobby avait voulu arracher à tout prix l'avantage psychologique que donne une victoire dans la première partie et qu'il était allé trop loin. À y regarder de plus près, la partie donnait toujours le sentiment de pouvoir se conclure par une nulle. Puis Fischer se plaignit auprès de Schmid que l'une des caméras, dont on apercevait l'œil dans un trou du panneau FIDE bleu et blanc en fond de scène, le dérangeait. Mais rien ne fut fait.

Au quarante et unième coup, Spassky décida d'ajourner la partie, ce qui lui donnerait toute la nuit pour réfléchir. Comme on n'avait pas encore atteint les cinq heures, moment précis où intervient l'ajournement, il sacrifia trente-cinq minutes à la pendule.

Spassky avait un Fou et trois pions, contre les cinq pions de Fischer. Il glissa dans une enveloppe grand format en papier kraft l'indication du coup qu'il jouerait, la scella et la tendit à l'arbitre.

Bobby passa toute la nuit à analyser la position et, lorsqu'il réapparut dans la salle le lendemain, deux minutes avant que Schmid n'ouvre l'enveloppe, il semblait fatigué et inquiet. Conformément à l'usage de la FIDE, l'arbitre joua le coup sous enveloppe de Spassky, montra la feuille de partie à Bobby afin que celui-ci pût vérifier que le bon coup avait été joué, puis il fit redémarrer la pendule de ce dernier. Se reposant sur son analyse nocturne de la position, Fischer répondit au bout de quelques secondes et plusieurs coups se succédèrent rapidement.

Il désigna alors l'œil de la caméra dont il s'était plaint la veille et quitta la scène pendant que sa pendule tournait. Dans les coulisses, il protesta avec virulence contre la présence de cette caméra, et exigea qu'elle soit retirée. Les dirigeants de la fédération islandaise se hâtèrent d'en parler à Chester Fox, qui détenait les droits cinéma et télévision, et qui accepta qu'on la retire. Ce manège prit du temps, et la pendule de Bobby continuait de courir pendant qu'on démontait la caméra. Lorsqu'il revint sur scène, trente-cinq minutes s'étaient écoulées.

Fischer se mit à lutter pour la nulle, seulement les coups de Spassky étaient un modèle de précision et sa position se renforça. Pour finir, il apparut qu'il allait pouvoir promouvoir un de ses pions. Au lieu de jouer son cinquante-sixième coup, Fischer arrêta la pendule et tendit la main en guise d'abandon. Il ne souriait pas. Spassky ne le regarda pas dans les yeux pendant qu'ils se serraient la main, il continua d'étudier la

position. Fischer signa sa feuille de partie et fit un geste d'impuissance qui signifiait : « Qu'est-ce que je suis censé faire maintenant ? », puis il quitta la scène. Son état émotionnel n'était guère difficile à deviner.

Certes, au cours du championnat du monde il était déjà arrivé par le passé que le perdant de la première partie finisse par l'emporter, mais il ne faisait aucun doute qu'aux yeux de Bobby cette défaite initiale risquait de lui coûter le titre. Il avait perdu, et en plus il avait été incapable de se prouver et de prouver au public qu'il pouvait battre Spassky. Le bilan de leurs confrontations était alors de quatre victoires pour le Russe, deux nulles et aucune défaite. Durant les heures qui suivirent, Bobby sombra dans le doute et l'incertitude. Mais son esprit finit par rationaliser : comme son pouvoir de calcul et sa supériorité sur son adversaire ne pouvaient être mis en discussion, c'étaient forcément la caméra et la distraction qu'elle causait qui avait entraîné sa défaite.

Le lendemain matin, jeudi 13 juillet, la délégation américaine annonça que Fischer ne jouerait la prochaine rencontre que si *toutes* les caméras étaient retirées de la scène. Bobby souligna, à juste titre, que lui seul pouvait dire ce qui le dérangeait. Pourtant, il refusa d'aller dans la salle et de constater les changements opérés avant de décider si l'amélioration était suffisante.

Schmid déclara que la deuxième partie débuterait à dix-sept heures et que Spassky serait déclaré vainqueur par forfait si Bobby ne se présentait pas avant que la première heure de jeu ne soit écoulée. Pour compliquer les choses, l'un des membres de la délégation russe révéla à la presse que si Fischer ne

jouait pas la deuxième partie, Spassky regagnerait sans doute Moscou.

Ce dernier apparut sur scène deux minutes avant l'heure prévue et fut accueilli par une salve d'applaudissements. À dix-sept heures précises, Schmid fit démarrer la pendule de Bobby, puisque c'était lui qui avait les blancs. De retour à l'hôtel *Loftleidir*, Lombardy et les dirigeants de la Fédération américaine des échecs tentèrent en vain de convaincre Bobby. Moteur en marche, une voiture de police stationnait devant l'hôtel pour le conduire à toute vitesse par le boulevard Suðurlandsbraut jusqu'à la salle au cas où il changerait d'avis. À dix-sept heures trente, alors que la pendule de Bobby tournait toujours, l'avocat de Chester Fox à Reykjavik accepta qu'on enlève les caméras uniquement pour cette partie, la discussion de fond étant remise à plus tard. Quand Fischer fut informé de cette solution, il exigea que sa pendule soit remise à zéro. Schmid refusa et répondit qu'il y avait des limites à ne pas franchir. Fischer était dans sa chambre d'hôtel, en sous-vêtements, le téléphone débranché, l'image même de l'obstination. Il avait pris sa décision : « Si je demande une chose et qu'on me la refuse, alors je ne joue pas. »

Hypnotisés par ces deux chaises vides (Spassky s'était retiré dans sa loge en coulisse) et cet échiquier aux trente-deux pièces que personne n'avait touchées, les spectateurs continuaient d'observer la scène. Tout ce qui bougeait, c'était la pendule, et plus précisément, du côté de Bobby, la grande aiguille, et l'étoile rouge indiquant lequel des deux cadrans était en train de tourner. Une véritable nature morte.

À dix-huit heures précises, Schmid stoppa la pendule, s'avança vers le devant de la scène et

annonça la première victoire par forfait de l'histoire des championnats du monde d'échecs. « Mesdames et messieurs, conformément à l'article 5 du règlement, Robert Fischer est déclaré perdant, car il ne s'est pas présenté dans le temps qui lui était imparti. » Ce soir-là, l'arbitre songea qu'il venait de « détruire un génie ».

Spassky fut salué par une standing ovation. « Dommage », dit-il à Schmid, tandis que, furieux contre Fischer, quelqu'un dans le public hurlait : « Renvoyez-le aux États-Unis ! »

Moins de six heures après son forfait, Bobby déposa un recours en bonne et due forme. Le jury d'appel le rejeta en rappelant qu'il ne s'était pas présenté pour disputer la partie, et confirma la victoire de Spassky par forfait, non sans appréhension ni questionnements. Tout le monde savait que Bobby aurait du mal à accepter ce verdict. De fait, ce fut difficile. Son premier réflexe fut de réserver un billet d'avion afin de rentrer chez lui. Lombardy parvint à l'en dissuader, mais il semblait probable qu'il ne continuerait pas le match si on ne revenait pas sur le point de forfait accordé à Spassky. Schmid lui-même ne cacha pas son inquiétude sincère pour la carrière de Bobby s'il s'en allait pour de bon. « Que va-t-il lui arriver ? Quelle ville voudra encore accueillir un match auquel il participe ? »

Bobby avait aussi ses supporters. Le grand maître Svetozar Gligorić laissa entendre que les caméras qui le fixaient avec une telle attention étaient comme de troublants yeux humains. Écrivain américain d'origine russe et auteur de *La Défense Loujine*, à propos d'un génie qui ne vit que pour les échecs, Vladimir Nabokov prit également son parti et affirma qu'il avait

eu « raison » de ne pas vouloir être filmé pendant le match : « Il ne peut pas être soumis aux clics et aux flashs de ces machines, installées [sur leur haut tripode] devant lui. »

Quand il eut pris connaissance de cette décision et en eut mesuré les conséquences, le Pr Euwe, qui était rentré aux Pays-Bas, câbla ses consignes à Schmid, au cas où Fischer ne se présenterait pas lors de la partie suivante :

EN CAS D'ABSENCE DE FISCHER PARTIE 3, PRÉSIDENT FIDE ANNONCE QU'IL DEVRA ÊTRE PRÉSENT PARTIE 4, SINON MATCH TERMINÉ ET SPASSKY CHAMPION DU MONDE.

Fischer reçut des milliers de lettres et de télégrammes qui le suppliaient de reprendre le jeu. Henry Kissinger lui téléphona de nouveau, cette fois de Californie, pour en appeler à son patriotisme. Le *New York Times* lança même un appel à Bobby, le pressant de se remettre à jouer. Dans un éditorial intitulé « La tragédie de Bobby Fischer », le journal écrivit :

Il paraît de plus en plus probable que son caractère excessif va faire de la présente compétition un non-événement et permettre à Spassky de conserver sa couronne, si Bobby persiste dans son refus de jouer.

C'est particulièrement tragique, car pendant près d'une décennie on a eu de bonnes raisons de croire que Fischer pourrait faire la preuve de sa supériorité, pour peu qu'on lui en fournisse l'opportunité…

Est-ce trop attendre que de penser qu'il pourrait encore, si tard, retrouver son équilibre et remplir

ses obligations vis-à-vis du monde des échecs en acceptant d'affronter Spassky sans nouveaux coups de théâtre ? Certes, le champion soviétique a déjà deux points, une avance conséquente, mais l'échiquier est toujours prêt à accueillir un duel qui demeure parmi les plus formidables dans les annales du jeu.

Peut-être à la suite de l'intérêt manifesté par Kissinger pour le match et de ses deux conversations avec Bobby, le président Nixon transmit à celui-ci, par l'intermédiaire du photographe de *Life* Harry Benson, une invitation à se rendre à la Maison Blanche à l'issue de la compétition, qu'elle soit favorable ou non. Nixon affirma qu'il aimait Bobby « parce que c'était un guerrier ».

Pour faciliter les choses et permettre à Bobby de reprendre le match, Schmid annonça que d'après le règlement il avait le droit de déplacer le match de la scène à une petite pièce en coulisse. Lors d'une conversation privée avec Spassky, l'arbitre en appela « à la sportivité » du champion russe et lui demanda de soutenir ces nouveaux efforts visant à faire reprendre le match. Spassky était un gentleman, il accepta. Quand on informa Fischer de ce nouvel arrangement, il avait déjà réservé des billets sur les trois vols pour New York le jour de la troisième partie. Il lui fallut quelques heures pour réfléchir à cette proposition puis, quatre-vingt-dix minutes avant le début de la partie, il annonça qu'il était prêt à réessayer, si on lui garantissait qu'il n'y aurait pas de caméras et qu'on respecterait sa tranquillité.

Pourquoi Fischer continua-t-il à jouer ? Sans doute faut-il y voir un mélange d'authentique patriotisme, de confiance dans sa capacité à combler un retard de deux points, de volonté d'être payé (même s'il perdait, il toucherait 91 875 dollars de récompense, outre les 30 000 qui lui revenaient au titre des droits télé et cinéma), et de besoin impérieux d'aller au bout de ce qu'il s'était juré de faire dès sa première compétition officielle : prouver qu'il était le joueur le plus talentueux du monde.

Spassky se présenta à l'heure en coulisse. Il s'assit d'abord sur la chaise de Bobby puis, ignorant peut-être qu'il était filmé, sourit et s'amusa à tourner comme un enfant. Enfin, il gagna sa place et attendit. Fischer arriva avec huit minutes de retard, très pâle, et les deux hommes se serrèrent la main. Spassky avait les blancs et joua son premier coup, auquel Fischer répondit. Puis, soudain, Bobby désigna une caméra et se mit à hurler.

Spassky s'était levé d'un bond. « Je m'en vais ! » annonça-t-il sèchement, avec le port d'un aristocrate russe, et il ajouta à l'intention des deux hommes, Fischer et Schmid, qu'il allait sur scène pour disputer le reste du match.

« Pendant plusieurs secondes, je n'ai pas su quoi faire, se rappelait Schmid. J'ai alors arrêté la pendule de Spassky, enfreignant les règles. Mais il fallait que je reprenne le contrôle de cette situation incroyable. »

Les deux hommes continuèrent à parler, à voix plus basse. Schmid passa un bras autour des épaules de Spassky : « Boris, tu as accepté de jouer la partie dans cette salle. Vas-tu manquer à ta parole ? » Puis, se tournant vers Fischer : « Bobby, s'il te plaît, fais un effort. »

Sous le choc, le champion soviétique resta bouche bée pendant dix secondes, se demandant ce qu'il allait faire, puis il finit par s'asseoir. On expliqua à Bobby que c'était une caméra en circuit fermé, qu'elle ne faisait pas de bruit et permettait de montrer la partie sur un grand écran au-dessus de la scène. Rien ne serait enregistré. Il finit par accepter.

Fischer s'excusa d'avoir parlé trop vite et les deux hommes purent enfin s'asseoir et reprendre le jeu. Ils disputèrent l'une des meilleures parties du match. Après son septième coup (sa pendule indiquait qu'il avait déjà utilisé quinze minutes contre cinq pour Spassky), Bobby quitta brièvement la pièce. Quand il passa près de Schmid, l'arbitre remarqua son air d'intense gravité. « On aurait dit un mort », rapporta ce dernier par la suite. Bobby était en colère, indigné, habité par une détermination farouche.

Lorsque la partie fut ajournée après le quarante et unième coup, la position de Fischer était écrasante. Bobby, qui ne tenait pas en place parce qu'il se savait sur le point de l'emporter, accepta de jouer le lendemain sur la grande scène. À la reprise, Spassky jeta un rapide regard à la feuille de partie sur laquelle le coup sous enveloppe de Bobby était noté, un coup gagnant qui annonçait une issue certaine. Sa victoire était assurée, cela ne faisait aucun doute. Spassky arrêta sa pendule pour signaler qu'il abandonnait.

En retard comme d'habitude, Fischer se précipita sur scène quinze minutes plus tard, tout essoufflé. Spassky était déjà en route vers son hôtel. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il. – M. Spassky a abandonné », répondit Schmid. Fischer signa sa feuille de partie et quitta la scène sans un mot. En arrivant à la sortie

par les coulisses, il ne put s'empêcher de sourire aux supporters qui attendaient.

Même s'il semble absurde de prétendre que le résultat du match Fischer-Spassky était prévisible après seulement deux parties effectivement jouées, alors qu'ils étaient à égalité, certains éléments l'indiquaient déjà. La victoire de Bobby, en particulier, n'était pas un simple rattrapage au score. C'était la naissance du *gestalt* dont il avait besoin pour se prouver qu'il était capable de gagner. Une partie nulle n'aurait pas eu la même signification. Il avait démontré par le passé qu'il pouvait, certes pas souvent, obtenir la nulle contre Spassky. En gagnant, il n'avait pas seulement fait couler la première goutte de sang de son adversaire, il avait également fait en sorte que la blessure ne se referme pas de sitôt.

Même quand Bobby livrait son autre combat accessoire contre les caméras de Reykjavik, celles de New York filmaient la bataille épique qui se livrait sur l'échiquier. Professeur de sociologie âgé de trente-cinq ans et maître qui avait été classé parmi les meilleurs du pays, Shelby Lyman présentait chaque jour ou presque une émission de cinq heures à la télévision publique, commentant les parties coup par coup, tandis qu'il recevait des informations et des commentaires pittoresques de l'envoyé de PBS en Islande. Il reproduisait sur un échiquier de démonstration chaque coup joué et s'efforçait de prédire le prochain que jouerait Bobby ou Spassky. Dans une forme élémentaire de programme interactif, les spectateurs téléphonaient au studio pour proposer un coup à jouer. De grands maîtres étaient fréquemment invités dans l'émission, ils commentaient les suggestions du

public et estimaient la probabilité de gain ou de perte des deux joueurs.

Lyman était éloquent, simple et direct, et agrémentait ses analyses d'explications afin que ses propos soient compréhensibles pour les novices. Par exemple, il dit en une occasion : « Il ne suffit pas d'avoir de l'affection pour les Fous, il faut les défendre ! » Après les premières émissions, plus d'un million de téléspectateurs suivaient la compétition et, au bout de deux mois, Lyman lui-même devint une vedette : on l'arrêtait dans la rue pour lui demander des autographes. L'émission était si populaire qu'elle avait remplacé le base-ball et le tennis, des sports habituellement montrés dans tous les bars de New York. Quand la chaîne couvrit la Convention nationale du parti démocrate à Washington, la station fut inondée d'appels exigeant que le match revienne à l'antenne.

La quête et le charisme de Bobby Fischer transformèrent l'image et le statut des échecs aux États-Unis, ainsi que dans d'autres pays. À New York, la demande d'échiquiers était si forte que les grands magasins tels que Bloomingdale's et Macy's se retrouvèrent bientôt en rupture de stock, et les éditeurs des deux livres publiés par Bobby, *Mes 60 meilleures parties* et *Bobby Fischer vous apprend les échecs*, eurent eux aussi du mal à satisfaire un si large public. Partout, les clubs d'échecs furent submergés de demandes d'inscription, le Marshall Chess Club doubla ses effectifs, passant de trois cents à six cents membres, et la fédération américaine compta des dizaines de milliers de licenciés supplémentaires. Pour la première fois, les maîtres pouvaient vivre correctement en donnant des leçons, car ils avaient beaucoup de nouveaux

élèves. Les gens jouaient aux échecs sur leur lieu de travail, à l'heure du déjeuner, au restaurant, sur leur terrasse et dans leur jardin. Il n'existe pas de statistiques fiables sur le nombre de personnes qui se mirent aux échecs grâce à la publicité faite autour du match Fischer-Spassky, mais on estime qu'il s'agit sans doute de plusieurs millions.

Loin de l'échiquier, la pression plaçait très certainement Spassky (moins habitué que Bobby à se retrouver dans l'œil du cyclone) dans une situation de fort stress. Cela affecta sans nul doute la lucidité de son jugement, car lors de la cinquième partie il commit au vingt-septième coup ce qui était peut-être la plus terrible erreur de sa carrière et abandonna, mettant fin à l'une des parties les plus courtes de l'histoire des championnats du monde.

Assis sur les côtés, le grand maître Miguel Najdorf compara la partie suivante, la sixième, à une symphonie de Mozart. Fischer échafauda une attaque imparable et prit Spassky dans ses filets, le forçant à capituler. Fischer laissa entendre par la suite que c'était la partie qu'il préférait, et de nombreux grands maîtres, dont Larry Evans, ont confirmé qu'elle avait été si magistralement conduite que ça avait assurément été le tournant du match.

Fischer se mit à dire à des amis que, d'après lui, le match se conclurait en sa faveur dans les deux semaines à venir. Il était d'excellente humeur et osait des plaisanteries très *british*. Au début du mois d'août, tandis qu'il observait de la baie vitrée de sa chambre d'hôtel les gros nuages gris qui s'amoncelaient au nord, il lança : « J'adore l'Islande. Il faudra que je revienne en été. »

Cela n'a encore jamais été révélé, mais il apparaît bel et bien que Regina Fischer vint en avion d'Angleterre et rendit visite à son fils à l'hôtel *Loftleidir*, portant une perruque blonde et vêtue d'un tailleur chic. Elle voulait lui souhaiter bonne chance et le féliciter pour ce qui s'annonçait comme un probable succès. Elle avait peur qu'on ne la reconnaisse. La curiosité des journalistes envers elle n'aurait pas manqué de gâcher ce grand moment dans la vie de son fils, pensait-elle. Elle passa la nuit dans la suite de Bobby, sans aller le voir jouer au Laugardalshöll, reprenant l'avion dès le lendemain.

À bien des égards, la « malheureuse treizième partie » constitua un point d'inflexion dans l'affrontement Fischer-Spassky. Ce fut un marathon de neuf heures trente au cours duquel Fischer, malgré un pion de plus, demeura dans une position difficile jusqu'à l'ajournement de la partie. Malgré une nuit d'analyse, il ne trouva pas d'amélioration et, à la reprise, dut continuer à se diriger vers ce qui semblait être une nulle. Pourtant, au soixante-neuvième coup, visiblement épuisé, Spassky commit l'irréparable. Lorsqu'il comprit son erreur, il ne put quasiment plus regarder l'échiquier et secoua la tête plusieurs fois, humilié et frustré. Fischer ne manqua pas de profiter du cadeau, et il se laissa retomber dans sa chaise, fixant le Russe d'un air grave, le scrutant. Pendant un long, très long moment, il ne quitta pas Spassky des yeux. Il y avait juste une pointe de compassion dans les yeux de Bobby, ce qui contribuait à faire de l'épisode une vraie tragédie aristotélicienne : la terreur de Spassky combinée à la pitié de Fischer. Le Soviétique finit par jouer, puis il abandonna au soixante-quatorzième coup.

À ce moment du match, Bobby cessa de prendre les risques qui sont parfois nécessaires pour gagner une partie. En raison de cette prudence inhabituelle, les sept parties suivantes, de la quatorzième à la vingtième, furent toutes nulles. Après le match, Fischer expliqua qu'il n'avait pas joué pour la nulle, mais il savait que ses trois points d'avance lui suffiraient pour remporter le titre, aussi longtemps qu'il empêcherait Spassky de gagner.

Après vingt parties, le score était de onze et demi à huit et demi en faveur de Fischer. Il ne lui fallait plus que deux nulles ou une victoire au cours des quatre dernières parties pour arracher le titre à son adversaire russe et à la Russie tout entière. L'avenir de Fischer était écrit.

Peu avant la dernière semaine du match, la délégation soviétique diffusa un communiqué aussi long qu'insensé dans lequel elle accusait Bobby d'« influencer le champion du monde » au moyen de « substances chimiques », voire d'« outils électroniques ». Si incroyable que cela puisse paraître, une enquête fut menée par la police de Reykjavik et des scientifiques islandais. Ils passèrent la chaise de Spassky aux rayons X, prélevèrent des échantillons tout autour et analysèrent même l'air de la salle. L'image d'un solide policier islandais arpentant la scène armé d'un sac en plastique semblait tout droit sortie d'un film de Chaplin. On trouva dans la chaise du Russe un objet qui n'apparaissait pas dans celle de l'Américain, pour le reste identique : l'arme secrète était un morceau de rembourrage placé là par le fabricant. Fischer jubila en l'apprenant et déclara qu'il s'était attendu à bien autre chose de la part des Soviétiques.

Donald Schultz, qui faisait partie de l'équipe de Bobby, était présent quand on passa le bois de la chaise aux rayons X et remarqua que le petit morceau avait disparu. Il ne put s'empêcher de se demander si l'un des Russes n'avait pas mis quelque chose dans la chaise pour embarrasser Bobby, avant de le retirer dans un second temps, afin que les Soviétiques ne se retrouvent pas pris à leur propre piège si on démontrait qu'ils l'y avaient mis.

Les Russes exigèrent qu'un projecteur placé au-dessus de la scène soit démonté afin de vérifier qu'aucun appareil électronique n'y avait été introduit, perturbant le jeu de Spassky. Tandis que le policier dévissait le globe, il cria vers ceux qui étaient au bas de l'échelle qu'il y avait bien quelque chose là-dedans. Les Russes et les Américains se précipitèrent tandis que le policier descendait, sa découverte dans une main : « Deux mouches mortes ! »

L'affaire fut classée, non sans embarras, car il était devenu évident que les Soviétiques, stupéfiés par la probable perte de « leur » titre, cherchaient un alibi, tout ce qui pourrait gâcher le triomphe de Fischer. Le *Times* de Londres affirma avec humour à propos du grand cirque des échecs : « Cela a débuté comme *En attendant Godot* de Beckett, puis c'est devenu une tragédie à la Kafka. Maintenant il faudrait peut-être faire appel à Strindberg pour être à la hauteur. »

La vingt et unième partie commença le 31 août. Bobby avait les noirs et mena la finale de main de maître. Au moment de l'ajournement, la victoire semblait probable. Si elle se confirmait, ce serait la fin du match. Pour soustraire son titre à Spassky, Fischer avait besoin de douze points et demi. En cas de succès, ce chiffre magique serait atteint.

Le lendemain, Harry Benson, un Écossais qui était l'un des principaux photographes du magazine *Life*, croisa Spassky à l'hôtel *Saga*. « Nous avons un nouveau champion du monde, reconnut le Russe. Je ne suis pas triste. C'est une compétition sportive et j'ai perdu. Bobby est le nouveau champion. Maintenant j'ai besoin d'aller marcher et de respirer un peu d'air frais. »

Benson prit sa voiture et se rendit aussitôt à l'hôtel *Loftleidir*, où il téléphona à Fischer de la réception. « Tu es sûr que c'est officiel ? » demanda Fischer. Puis, quand il en eut confirmation, il dit simplement : « Ah, merci. »

À quatorze heures quarante-sept, il fit son apparition sur la scène du Laugardalshöll pour signer sa feuille de match. Schmid fit l'annonce officielle : « Mesdames et messieurs, M. Spassky nous a communiqué son abandon à douze heures cinquante par téléphone, une voie légale et conforme à la tradition. M. Fischer a remporté la partie numéro vingt et un, et par conséquent le match. »

Le public se déchaîna. Quand Schmid lui serra la main, Bobby arborait un grand sourire, puis il hocha la tête en direction des spectateurs, comme s'il était gêné, et fit mine de s'en aller. Juste avant de partir, il marqua un très court arrêt et observa la foule, prêt à prendre la parole ou à saluer de la main, eût-on dit. Enfin il disparut rapidement dans les coulisses et quitta le bâtiment. La foule s'était rassemblée autour de sa voiture, conduite par Saemi Palsson, son garde du corps. Les journalistes de radio et de télévision tendaient leur micro vers les vitres fermées. Lombardy était assis à l'arrière. Le véhicule qui transportait les trois hommes démarra. Ce n'est qu'une fois en route

que Bobby s'autorisa un grand sourire d'enfant. Il était champion du monde d'échecs.

« Quand je me suis réveillé le lendemain, je me sentais différent, comme si on m'avait pris quelque chose », raconta-t-il plus tard.

Deux jours après sa victoire, un grand banquet se déroula en son honneur au Laugardalshöll. Boris Spassky y assista, de même que l'arbitre, Lothar Schmid, et le président de la FIDE, Max Euwe. L'événement était prévu depuis des semaines et toutes les places avaient été vendues bien avant qu'on connaisse l'issue du match. Plus de mille personnes y participèrent (les billets, qui coûtaient vingt-deux dollars, s'échangeaient entre soixante-quinze et cent dollars au marché noir), et toutes se régalèrent, mangeant des côtelettes d'agneau et de porc grillées au barbecue, servies par du personnel coiffé de casques vikings, qui veillait à remplir les verres d'un liquide appelé hydromel, le « sang des Vikings », un puissant mélange de vin rouge et de cognac. Sur la scène où Fischer et Spassky avaient lutté pied à pied pendant deux mois, un orchestre avait pris place et jouait à présent un agréable mélange des *Contes d'Hoffmann* et de *La Traviata*. La soirée baignait dans un climat Vieille Europe, comme si on avait été en 1872, dans un immense *biergarten*, et non en 1972 dans un palais des sports islandais.

Où était Bobby Fischer ? Les rumeurs et les murmures parcoururent la salle : « Il ne viendra pas ! », « Il doit venir... Même sa sœur est là ! », « Il ne ferait pas ça à Spassky ! », « Il est déjà rentré à Brooklyn ! ».

Une heure plus tard, le nouveau champion ne s'était toujours pas montré, tandis que les présents avaient, eux, vidé plusieurs verres d'hydromel. Euwe monta sur scène, accompagné par l'hymne de la FIDE, *Gens una sumus*, joué par l'orchestre. Soudain, vêtu d'un costume en velours côtelé marron qu'il avait fait faire sur mesure à Reykjavik, Bobby apparut. Il marcha vers la table des invités de marque et s'assit. Spassky était à deux places de lui, Fischer lui tendit la main et le Russe la serra. Puis Euwe appela Fischer sur scène, déposa une grande couronne de lauriers sur ses épaules et le proclama champion du monde. Puis il lui remit une médaille d'or et un diplôme. La cérémonie avait duré le temps d'un clin d'œil.

Examinant la médaille, Bobby murmura à Euwe : « Mon nom n'est pas gravé dessus. Nous ne savions pas que vous alliez gagner ! » répondit Euwe en souriant. Sans un mot, Fischer regagna sa table. Le président reprit son discours et annonça que les règles devraient être changées avant le prochain championnat, en grande partie à cause de l'attention qui, grâce à Bobby, avait été portée aux échecs.

Tandis qu'Euwe poursuivait, Bobby paraissait seul et las, malgré les mille personnes qui levaient régulièrement les yeux vers lui. Même les gens qui le connaissaient bien avaient peur de l'approcher. Deux solides Islandais bâtis comme des armoires à glace – et joueurs d'échecs – montaient la garde près de sa table, et quand quelqu'un venait solliciter un autographe ou un baiser, ou même simplement le féliciter, on l'éconduisait sans ménagement.

Assis dans la salle, Bobby examina la scène qu'avaient vue les spectateurs pendant ces deux mois, le regard fixé sur les deux joueurs de profil.

Il était perdu dans ses pensées, qui étaient impossibles à déchiffrer. Rejouait-il dans sa tête certaines des parties contre Spassky ? Envisageait-il des lignes de jeu auxquelles il n'avait pas pensé, et qui lui auraient permis de faire mieux ? Se reprochait-il les désagréments qu'il avait causés, ces disputes au sujet d'argent, de caméras et d'éclairage ?

Le confort des vieilles habitudes devait lui manquer, car il sortit son échiquier de poche en cuir et entreprit de rejouer la dernière partie. Spassky s'était assis à ses côtés et écoutait son analyse. Le dialogue était spontané, comme s'ils avaient encore été en train de jouer. « J'aurais dû mettre sous enveloppe *ce* coup », observa Spassky, en déplaçant une petite pièce en plastique et en s'efforçant de montrer comment il aurait pu faire durer la partie. « Ça n'aurait rien changé », répondit Bobby, qui lui montra toutes les variantes qu'il avait préparées pendant l'ajournement. Bientôt, les grands maîtres Efim Geller et Robert Byrne se joignirent à eux. Leurs mains se mêlaient quand les quatre hommes voulaient déplacer des pièces sur cet échiquier grand comme un faire-part. Au même moment, la musique des *Oiseaux dans la charmille* d'Offenbach leur parvint de la scène, mais ils n'y prêtèrent pas attention.

Enfin, on remit à Bobby les deux chèques du vainqueur, l'un de la Fédération islandaise des échecs et l'autre de James Slater, le millionnaire dont la proposition de dernière minute avait sauvé le match. Les gains de Fischer s'élevaient à 153 240 dollars, et on lui offrit également un gros volume relié pleine peau qui évoquait l'histoire du pays. Gudmundur Thorarinsson se plaignit en privé – pas devant Bobby – que la fédération islandaise avait perdu

50 000 dollars en organisant le match, puisqu'il n'y avait pas de droits télé ni cinéma.

Quand Bobby en eut assez des célébrations, il prit une porte dérobée avec son ami, le joueur argentin Miguel Quinteros, et ils disparurent dans la nuit islandaise, espérant croiser des jeunes filles avec qui batifoler. Fischer était si pressé de s'en aller qu'il oublia le livre, qu'on ne retrouva jamais.

Juste avant que Spassky ne quitte Reykjavik, Bobby lui fit porter une lettre amicale et un paquet-cadeau contenant un appareil photo en signe d'amitié. Le Soviétique n'avait apparemment aucune rancœur à l'égard de l'homme qui l'avait battu, même s'il savait que des jours difficiles l'attendaient à son retour dans la mère patrie. « Bobby Fischer est un artiste, mais aussi un être humain hors norme dans notre siècle. Je l'apprécie et je pense le comprendre », déclara le champion russe avant son départ.

La limousine du maire Lindsay attendait Bobby au pied de son avion. Son entourage était composé de son garde du corps, Saemi Palsson, l'épouse de ce dernier et Quinteros. « C'est super d'être de retour aux États-Unis », dit seulement Fischer aux journalistes venus l'accueillir. Lindsay lui avait proposé d'organiser une grande parade sous une pluie de serpentins dans le fameux canyon des Héros, sur Broadway, dans Lower Manhattan, un honneur rare, jusqu'alors réservé à des figures telles que Charles Lindbergh, Franklin D. Roosevelt et les astronautes du programme Apollo. Mais Bobby n'était guère emballé. Des amis et des conseillers soulignèrent que, s'il acceptait, il deviendrait le seul joueur d'échecs à avoir jamais eu droit

à une telle parade et qu'il n'y en aurait sans doute pas d'autre à l'avenir. Il ne céda pas : « Non, je refuse. » Il accepta néanmoins qu'une « petite » cérémonie se tienne sur les marches de City Hall, l'hôtel de ville.

Il reçut des centaines de lettres et de télégrammes de félicitations, et celui dont il était le plus fier disait :

> Cher Bobby,
>
> Votre remarquable victoire à Reykjavik prouve de façon spectaculaire que vous dominez complètement le jeu le plus difficile et fascinant qui soit au monde. Le titre que vous venez de remporter est votre triomphe, et je suis heureux de joindre mes félicitations à celles de beaucoup de nos compatriotes, ainsi que mes meilleurs vœux pour le futur.
>
> Très cordialement,
> Richard Nixon

À New York, la « petite » cérémonie se changea en Bobby Fischer Day. Plus d'un millier de supporters se rassemblèrent sur les marches de City Hall tandis que le maire décorait Fischer d'une médaille d'or (il ne lui remit pas la clé de la ville, contrairement à ce qu'affirmèrent certains journalistes) et parlait du « plus grand maître de tous les temps ». De nombreux amis de Bobby étaient présents : Ethel et Jack Collins, Edmar Mednis, Paul Marshall (son avocat) et son épouse Betty, Sam Sloan. Cette fois, Fischer fit un discours : « Je tiens à démentir une vilaine rumeur qui circule et qui a été lancée de Moscou, je pense. C'est faux : Henry Kissinger ne me téléphonait pas la nuit pour me dire quoi jouer. » La foule éclata de rire. « Jamais je n'aurais imaginé voir un jour les échecs

en première page de tous les journaux du pays, alors même qu'ils sont confinés à un simple paragraphe dans la *Pravda*. » Ce jour-là, Fischer l'irascible était resté chez lui : Bobby se montra charmeur, plein d'humour et heureux de signer un nombre incalculable d'autographes. Dans un très long éditorial, le *New York Times* résumait ainsi l'exploit qu'il avait accompli :

> Mais Fischer ne s'est pas contenté de remporter le titre mondial qu'il convoitait depuis si longtemps, qui l'obsédait car à ses yeux il lui revenait de droit. Il a transformé l'image et le statut des échecs dans l'esprit de millions de personnes, faisant grimper en flèche à la fois le nombre des spectateurs et celui des pratiquants... Dans une perspective plus large, le match Fischer-Spassky a une importance politique sans égale... Il a pour résultat de créer une atmosphère qui, malgré l'inévitable tension, contribue à améliorer les relations américano-soviétiques.

Fischer, le héros de la guerre froide, se rendit dans le New Jersey où il fut hébergé quelque temps par Paul Marshall. Il était harcelé par les médias, au point qu'un garde du corps resta posté devant la villa pour tenir à distance la horde des journalistes.

11

Les années sauvages

Durant sa quête du titre mondial, un parcours long et quasi monacal, Bobby Fischer ne demeura pas complètement chaste, même s'il n'avait guère le temps d'entretenir des relations avec des femmes. « J'ai envie de rencontrer des filles, annonça-t-il quand il s'installa à Los Angeles en 1973. Pleines de vie et avec des gros seins. » Il avait vingt-neuf ans et, s'il avait bien eu quelques courtes liaisons, il n'avait encore jamais vécu de relation amoureuse durable. Avec l'argent gagné à Reykjavik et dans un nouvel appartement (fourni par la Worldwide Church of God contre un modeste loyer de deux cents dollars), il décida de commencer une nouvelle vie. Il voulait lire plus – pas seulement des revues consacrées aux échecs –, gagner encore plus d'argent, poursuivre ses études religieuses et, si possible, rencontrer une personne dont il pourrait tomber amoureux. Tout cela réuni trahissait un vif besoin de se recharger émotionnellement et spirituellement.

Mais tout n'était pas qu'altruisme et enthousiasme, et les gros nuages noirs ne tardèrent pas à apparaître. Il était toujours fâché avec la presse, ce qui lui causait des difficultés persistantes, il avait coupé les ponts

avec plusieurs organisateurs de tournois aux États-Unis (et n'adressait plus la parole à Edmondson, le directeur général de la fédération américaine). De plus, il savait que les Soviétiques l'attendaient au tournant et, avec eux, leurs méthodes déloyales.

Après Reykjavik, Bobby passa un an sans rien faire. Puis il jugea que sa priorité devait être de gagner de l'argent, toujours à sa façon. Il travailla donc avec Stanley Rader, l'avocat de la Worldwide Church, et convoqua une conférence de presse en août 1973 afin d'évoquer ses projets.

Rader était le bras droit d'Armstrong. Son rôle d'avocat de l'Église avait fait sa fortune, et Bobby était impressionné par tout ce qu'il possédait : une Ferrari, une limousine avec chauffeur, une superbe villa à Beverly Hills et la possibilité de voyager en jet privé. Rader gérait les soixante-dix millions de dollars qui entraient chaque année dans les caisses de l'Église, surtout constitués par les dons des fidèles. Fischer lui-même avait versé soixante mille dollars, une partie non négligeable de ce qu'il avait gagné en Islande, et au final sa contribution approcherait les cent mille dollars.

Des dizaines de journalistes et de photographes assistèrent à la conférence de presse dans le salon en surplomb de Rader. Hormis deux apparitions télévisées après Reykjavik, cela faisait près de douze mois que Bobby ne s'était pas exprimé ni montré en public. Les mots « ermite » et « reclus » avaient commencé à apparaître dans la presse quand il était question de lui. Quelques jours à peine après sa victoire islandaise, dans un article intitulé LE NOUVEAU CHAMPION RESTE UN MYSTÈRE, le *New York Times* se demandait si Fischer rejouerait aux échecs. Associated Press

adopta le même ton, dans un communiqué intitulé FISCHER MÉPRISE ARGENT ET GLOIRE, PRÉFÉRANT VIVRE EN RECLUS. C'était une curieuse affirmation, car à ce stade Bobby n'avait nullement l'intention de s'isoler du monde ni de snober l'argent. Simplement, il s'occupait de questions personnelles qu'il avait négligées depuis des années. En outre, à l'époque le champion du monde ne défendait son titre que tous les trois ans, et bien que le public fût impatient de le revoir à l'œuvre, son absence du monde des échecs pendant un peu moins d'un an n'avait rien d'aberrant.

Rader parla pendant l'essentiel de la conférence de presse et le fit bien, car c'était un excellent orateur, il avait été le meilleur étudiant de sa fac de droit. Habillé de façon stricte, Bobby était debout près de lui, un peu nerveux. Jusqu'à la fin, les photographes prirent des clichés et Fischer parut agacé chaque fois qu'un flash se déclenchait. D'une voix de stentor et avec une emphase presque agressive, Rader affirma que Bobby annoncerait son retour à la compétition... bientôt. « Nous sommes en train d'organiser une série de simultanées et de matchs officiels pour l'année prochaine, précisa-t-il. Nous songeons également à un match qui verrait Bobby affronter l'équipe olympique néerlandaise *en simultanée*. » Un journaliste posa la question : « Et la revanche du championnat du monde ? » Rader et Bobby échangèrent un bref regard, puis l'avocat répondit : « Pourquoi pas ? » Le journaliste insista : « Se déroulerait-elle sous l'autorité de la FIDE ? » Rader n'eut aucune hésitation : « Ce n'est pas le plus probable, mais on en discute. » Rader ajouta qu'on parlait aussi d'une tournée en Russie et en Amérique du Sud.

Les journalistes voulurent tenter leur chance avec Fischer : « Qu'avez-vous fait pendant un an ? » fut l'une des premières questions. Bobby répondit avec embarras : « Eh bien, j'ai lu, j'ai fait de l'exercice, j'ai analysé des parties, ce genre de choses. » Quelques autres questions générales furent expédiées, Bobby répondant brièvement et avec aplomb, jusqu'à ce qu'on lui demande s'il vivait dans un appartement payé par l'Église. « C'est personnel, dit-il. Je ne répondrai à aucune question personnelle. » Un journaliste évoqua une offre pour affronter Spassky à Las Vegas en échange d'un million de dollars. Rader en profita pour intervenir : « D'abord, Las Vegas n'a pas proposé un million. Ils ont dit que c'était un million, mais ça aurait été moins, et Bobby n'était pas prêt à accepter moins. »

Rader rappela qu'il y aurait des matchs officieux, même si le championnat du monde à proprement parler ne se disputerait qu'en 1975, opposant Bobby au vainqueur du tournoi des Candidats. « Lorsqu'il défendra son titre dans deux ans, il pourra enfin capitaliser. »

La conférence de presse se termina. « Ce sera tout. Merci, messieurs », conclut Rader. Puis ils s'éclipsèrent tous les deux, Fischer et lui. Les journalistes se regardèrent, incrédules, après une fin si abrupte. Le résultat de ce non-événement fut une couverture quasi nulle dans la presse.

Rader avait de bonnes raisons d'aider Bobby. Si ce dernier pouvait gagner des millions et qu'il continuât à en reverser une bonne part à l'Église, il deviendrait peut-être l'un de ses principaux bienfaiteurs. Plus les médias s'intéresseraient à lui et plus l'Église en

profiterait. Pourtant, avant même que les contrats ne soient signés, les premières complications apparurent.

Les propositions financières alléchantes pleuvaient sur Bobby – une véritable mousson –, seulement aucune ne le satisfaisait :

— Warner Bros. lui proposa un million de dollars pour enregistrer une série de disques expliquant comment on joue aux échecs. Mais Bobby voulait enregistrer la voix lui-même. Les textes écrits par Larry Evans furent traduits en plusieurs langues et transcrits phonétiquement de sorte que Bobby puisse les lire. Malheureusement, après avoir enregistré un pilote, il n'aima pas le son de sa voix et refusa qu'un professionnel le remplace. Il finit par tout annuler.

— Un homme d'affaires avait entendu parler du million proposé par la Hilton Corporation pour que Fischer affronte Spassky à Las Vegas et fit une offre d'un million et demi pour faire jouer les deux hommes chez lui, au Texas. Il n'y eut pas de suite.

— Selon la presse, une maison d'édition offrit une « petite fortune » à Bobby pour qu'il écrive un livre sur le match de Reykjavik. Il refusa.

— Un producteur de télévision souhaitait faire une série de films sur les échecs qu'il pourrait vendre partout dans le monde. Aucun accord ne fut trouvé.

— On proposa à Bobby soixante-quinze mille dollars, plus des royalties et une voiture neuve, s'il disait dans une publicité qu'il ne conduisait que ledit véhicule, ce qui aurait été vrai puisque cela aurait été la seule voiture en sa possession. Il déclina.

— La proposition la plus fabuleuse lui parvint en 1974, juste après le combat Ali-Foreman qui s'était déroulé au Zaïre (le fameux « pugilat dans la jungle »). Le gouvernement zaïrois offrait cinq

millions de dollars à Bobby pour affronter Anatoli Karpov lors d'un match d'un mois organisé comme un des championnats du monde. « Pas assez, répondit Fischer. Comment osent-ils proposer cinq millions pour un mois ? Ali a touché le double pour un soir ! » (C'était faux.) C'est après ce combat qu'Ali avait commencé à se désigner comme « Le Plus Grand » et Bobby avait un problème avec ça aussi. « Ali m'a tout volé, affirma-t-il. J'ai employé cette formule à la télévision bien avant lui. »

Bobby finit par accepter une offre. Mais il n'était pas question de millions, seulement de vingt mille dollars. Il fut l'invité d'honneur du premier tournoi international des Philippines en 1973 et, en plus de la somme susmentionnée, tous ses frais étaient payés. Il séjourna au *Tropical Palace*, à la périphérie de Manille, pendant un mois. Lors de la cérémonie d'ouverture, il joua le premier coup du tournoi et affronta pour rire le président Marcos – une partie qui se termina au bout de huit coups.

Des journalistes demandèrent à Bobby pourquoi il avait accepté de se rendre aux Philippines pour son premier tournoi « officiel », alors qu'il avait refusé des offres comparables d'autres pays. « Quand je suis venu ici en 1967, répondit-il, je n'étais pas encore champion du monde et on m'a traité comme un champion du monde. » D'après Casto Abundo, un joueur qui se décrivait lui-même comme « l'homme à tout faire » de Fischer durant son séjour de 1973, Bobby étudiait tous les soirs et se préparait à affronter son futur adversaire pour le titre mondial. Après avoir étudié, il sortait souvent se promener à trois heures du matin et ne s'endormait pas avant quatre

heures. Des films tournés durant sa visite montrent Bobby au meilleur de sa forme. Il porte le traditionnel *barong* blanc, souvent un collier de fleurs, et il est mince, séduisant, toujours souriant. Les Philippins l'adoraient. Marcos le recevait dans son palais et sur son yacht. Imelda, l'épouse du président, déjeunait avec lui. Telle une star de cinéma, il était en permanence entouré de jeunes femmes. Faisant escale à Bangkok sur la route de Manille, il avait acheté des cassettes de musique thaïe qu'il écoutait en boucle en rejouant des parties. Lorsqu'il reprit le bateau pour les États-Unis, son affection pour le peuple philippin avait encore augmenté.

Paul Marshall, l'avocat de Bobby lors des négociations préalables au match contre Spassky, a affirmé qu'à son retour d'Islande Fischer reçut des propositions dont le montant total s'élevait à dix millions de dollars, qu'il avait toutes refusées. Bobby voulait gagner de l'argent, c'est indéniable, et les avis sont donc partagés sur les raisons pour lesquelles il a agi contre ses propres intérêts financiers. L'un de ses amis accusa la mentalité « tout ou rien » de Bobby : « Si on lui propose un million, il se dit qu'il y a beaucoup plus à gagner et exige tout. » Le grand maître Larry Evans avait une explication plus neutre : « Je pense que pour lui, prêter son nom est indigne. » Le grand maître international George Koltanowski pensait que Fischer ne faisait pas confiance aux autres et avait peur d'être piégé : « En allemand, on parle de *Verfolgungswahnsinn*, dit-il. Manie de persécution. » Peut-être que la meilleure explication vient de Bobby lui-même : « Les gens veulent m'exploiter. Personne ne gagnera un centime sur mon dos ! » Et, comme on

put le constater, lui non plus ne gagnerait rien sur le leur, du moins pas à court terme.

Pendant que se déroulaient toutes ces tractations financières – propositions, discussions, négociations, accords puis refus –, Bobby suivait son chemin, toujours sous l'influence et l'autorité de l'Église. Ses dirigeants lui fournissaient la compagnie de jeunes femmes aux formes généreuses – des fidèles –, mais comme aucune intimité physique n'était permise, Bobby se montra vite déçu. Après huit rendez-vous avec des « prétendantes » qui acceptaient toutes ce régime sans sexe, il renonça à trouver l'amour par l'intermédiaire de l'Église.

Son lien avec celle-ci était ambigu. Il n'en était pas officiellement membre, car il n'avait pas voulu être baptisé par immersion complète dans l'eau, entre les mains d'Armstrong ou de l'un de ses pasteurs. Puisqu'il n'était pas reconnu comme un converti en bonne et due forme, on parlait de lui comme d'un « compagnon » ou, en termes moins polis, d'un « marginal » : quelqu'un qui vivait dans les marges ou à la lisière de l'Église, sans participer tout à fait à sa mission. L'Église imposait à ses fidèles un certain nombre de règles que Bobby jugeait ridicules et auxquelles il refusait de se soumettre, dont l'interdiction d'écouter du hard-rock ou de la *soul music* (même s'il préférait le *rhythm and blues*), de regarder des films réservés aux adultes, de sortir ou de fraterniser avec des non-membres, ainsi que les relations sexuelles avant le mariage.

Ironiquement, malgré son refus de suivre certains des préceptes de l'Église, sa vie tournait toujours autour d'elle. Il suivait un difficile cours sur la Bible réservé aux membres (on faisait une exception pour lui),

parlait de questions personnelles et financières aussi bien avec Armstrong qu'avec Rader, et priait au moins une heure par jour, en plus du temps qu'il consacrait aux études religieuses. Lors d'une visite à New York, il roulait en voiture dans Manhattan avec son ami Bernard Zuckerman et fit référence à Satan. Toujours sarcastique, ce dernier lança : « Satan ? Tu me le présenterais ? » Bobby était stupéfait. « Quoi ? Tu ne crois pas qu'il existe ? »

Comme il continuait à donner de l'argent à l'Église, il jouissait de privilèges réservés à ses éléments les plus importants, dont l'utilisation d'un jet privé et d'une limousine avec chauffeur, des invitations à des soirées, concerts et dîners particulièrement sélects, et un incessant défilé de jeunes femmes belles et intelligentes qu'il ne pouvait pas toucher. Il pouvait également faire de l'exercice avec Harry Sneider, l'entraîneur de l'Église, un ancien haltérophile qui s'intéressa particulièrement à lui. Avec Sneider, Fischer nageait, soulevait des haltères, jouait au football et au tennis, et ils devinrent vite amis.

À cette période, Bobby entreprit d'absorber tout le savoir qu'il trouverait, avec le même soin qu'il avait mis à dévorer tout ce qui existait sur les échecs. La bibliothèque de la Worldwide Church à l'Ambassador College était très peu fournie. Elle contenait des ouvrages religieux et théologiques, mais il était à la recherche de points de vue différents et voulait explorer d'autres domaines. Quand il apprit qu'on y aspergeait un insecticide contre les termites, il décida de ne plus y remettre les pieds.

Peut-être Botvinnik avait-il raison lorsqu'il parlait du manque de culture dont souffrait Bobby et des limites de son éducation. Celui-ci était déterminé à rattraper son retard. Il commença par fréquenter les librairies de Pasadena et, quand il eut fait le tour de leurs rayons, il prenait le bus vers le centre-ville de Los Angeles, explorant ceux de toutes les boutiques qu'il trouvait. Il devint un lecteur vorace.

Il existe de nombreuses théories sur les raisons qui ont pu pousser Fischer à haïr les Juifs. On affirma que son antisémitisme était né du dégoût que lui avaient inspiré les amis de sa mère quand il était enfant. Qu'il en avait après les dirigeants de la fédération américaine, presque tous juifs. Qu'il avait été déçu par Stanley Rader, juif converti à la Worldwide Church of God. Qu'il avait été influencé par le nazisme de Forry Lauck et par les idées découvertes au cours de son séjour californien. Tous ces facteurs y ont peut-être contribué.

Dans son livre *The Wicked Son*, le dramaturge David Mamet décrit le prototype du Juif habité par la haine de lui-même, une description contestable, qui peut pourtant s'appliquer à Fischer : « Celui qui hait les Juifs commence par adopter une position qui le glorifie et le réconforte : il existe une force du mal, qu'il a identifiée et courageusement dénoncée, ce qui est à mettre à son crédit. En s'opposant à elle, il a conquis la gloire, car en triomphant du mal, on devient un dieu, et le seul prix à payer est de reconnaître son propre caractère divin. Ignorant les pratiques de sa propre tribu, il (l'apostat) dérive vers ceux qu'il juge *autres*... et pense, comme un adolescent, qu'ils possèdent quelque mérite particulier. Mais ces nouveaux groupes attirent l'apostat uniquement parce qu'ils sont étrangers. »

Dans un cas significatif au moins, Bobby prit conscience que l'*autre* était moins attirant qu'il ne l'avait cru dans un premier temps. Il s'éloigna de la Worldwide Church of God. Herbert W. Armstrong, son chef, avait prédit une catastrophe planétaire et le retour du Messie pour 1972. À l'approche de 1972, Bobby n'avait plus guère besoin qu'on le persuade des maux causés par l'Église. Dans une interview à l'*Ambassador Report* (une publication controversée qui se moquait de l'Église), il affirma : « Pour moi, la vraie preuve, ce furent ces [fausses] prophéties... Elles montraient qu'Armstrong n'était qu'un bateleur de foire... Je me suis dit : "C'est pas bien, ça." Je leur ai donné mon fric. Tout le monde m'a raconté ça pendant des années [qu'en 1972 la Worldwide Church of God nous permettrait de nous échapper vers un lieu sûr]. Et maintenant il [Armstrong] dément presque avoir dit ça, alors que je me rappelle l'avoir entendu des centaines de fois... Si on veut parler de prophétie, Armstrong accomplit celle d'Elmer Gantry. Si Gantry était le prophète, Armstrong est le Christ des bateleurs religieux. Impossible qu'il soit le vrai prophète de Dieu. Soit Dieu est masochiste et aime qu'on se moque de lui, soit Herbert Armstrong est un prophète bidon. »

Avant qu'il en ait conscience, l'argent gagné par Bobby à Reykjavik commença à diminuer, tandis qu'Armstrong et Rader faisaient le tour du monde, couvrant de cadeaux de nombreux chefs d'État. « Toute cette histoire est malsaine », conclut Bobby.

En traînant dans une librairie d'occasion à Los Angeles, il tomba sur une vieille édition poussiéreuse

des *Protocoles des sages de Sion*. Il avait découvert le livre par hasard, il était prêt à le lire. Il s'agit d'un texte de fiction qui prétend exposer le projet de domination mondiale conçu par des leaders juifs. Il a été publié en 1905 et, quand Bobby le lut, il y avait encore des gens pour croire que ce n'était *pas* une fiction, mais un livre authentique. Aujourd'hui encore, ceux qui sont disposés à le croire affirment cette authenticité et, au fil des ans, il a largement contribué à la propagation de l'antisémitisme. Pour stimuler la haine à l'égard des Juifs, le livre utilise la psychologie inversée et s'en prend violemment aux gentils : « Telle est la brutalité sans fond des goyim, qui rampent devant les forts mais sont sans pitié face aux faibles, indulgents à l'égard du crime mais cruels envers l'erreur, refusant d'accepter les contradictions d'une organisation sociale ouverte mais tolérant le martyre infligé par un despote sans merci. »

En lisant les *Protocoles*, Bobby crut y voir une dimension authentique et le message résonna en lui. Il se mit à en envoyer des exemplaires à ses amis et écrivit à l'un d'eux : « J'ai soigneusement étudié les *Protocoles* et je pense que quiconque y voit un faux, une tromperie, etc. se leurre, fait la sourde oreille ou est tout simplement hypocrite ! » À l'époque, l'un des militants antisémites et anti-Noirs les plus virulents des États-Unis, Ben Klassen, venait de publier son premier livre, *Nature's Eternal Religion*. Bobby, qui n'avait rien contre les Noirs, partageait néanmoins ses théories sur les Juifs : « Le livre montre que le christianisme n'est qu'une arnaque, une astuce juive visant la conquête du monde. » Toute sa vie, Regina Fischer avait fait du prosélytisme pour diverses

causes. À présent, son fils était devenu prosélyte. Le pion ne s'éloigne guère de la Dame.

Il envoya même les *Protocoles* et *Nature's Eternal Religion* à Ethel et Jack Collins, sans leur demander s'ils étaient intéressés par de telles lectures. Il donna leur adresse au libraire et joignit une lettre dans laquelle il s'excusait de l'avoir fait.

Le nouveau credo de Fischer n'était pas seulement antisémite, il était aussi antichrétien, très éloigné de la Worldwide Church of God. Il dénigrait l'Ancien et le Nouveau Testament de la Bible, le livre qui avait tant compté dans son système de croyances. L'idée d'un Dieu à forme humaine qui serait apparu sur terre puis serait resté caché, « par magie », pendant deux mille ans, comme le disait Bobby, était à la fois « incroyable et illogique ».

Bien qu'il eût à présent une vision des choses fortement antireligieuse, Bobby aimait citer les paroles d'une chanson de Les Crane, un présentateur de radio et de télévision. D'après le texte de *Desiderata*, toute créature de l'univers avait le droit d'exister. Visiblement, Fischer ne voyait pas le fossé séparant, d'une part, la paisible tolérance qui imprégnait ce texte si poétique et, de l'autre, son rejet croissant de tous ceux qui n'avaient pas les mêmes idées que lui.

Les Collins ne savaient pas quoi dire à Bobby à propos de ses nouvelles convictions qui, dans leur esprit, n'allaient pas sans contradiction : si tout le monde a le droit d'exister, pourquoi en avait-il après les Juifs ? Après leur avoir offert le livre de Klassen, il leur envoya un autre brouet gorgé de haine, *Secret World Government*, du général en chef et comte Cherep-Spiridovich. L'aristocrate russe écrivait pour commencer que les Juifs étaient des adorateurs de

Satan et que, d'après lui, un complot juif visait à soumettre le monde. Bobby leur envoya une autre lettre : « Avez-vous aimé les livres que je vous ai envoyés ? » Jack Collins ne répondit pas et il est fort possible que ni lui ni Ethel n'aient jamais ouvert les ouvrages en question.

Pourtant Bobby était tout sauf quelqu'un de simple. Même si l'essentiel de ses lectures était constitué d'ouvrages haineux, il en lisait aussi d'autres, dont le plaisant recueil d'aphorismes et de poèmes de Dag Hammarskjöld, *Markings*, et *The True Believer* d'Eric Hoffer, l'antidote aux « armstrongueries », d'une certaine façon, au sujet desquelles Bobby affirma : « Le plus grand danger pour une organisation autoritaire comme la Worldwide Church of God, c'est quand l'autorité se relâche, qu'ils tiennent un peu moins leurs adeptes. Les vrais croyants commencent alors à ne plus avoir peur. La plupart des gens sont des moutons, ils ont besoin d'être poussés par les autres. »

Cependant, tout en reconnaissant la valeur de certaines idées de gauche, Fischer semblait s'endurcir et devenir de plus en plus indifférent au sort des plus vulnérables. À cette période, il lisait également Nietzsche et fut influencé par des livres tels que *L'Antéchrist* et *Ainsi parlait Zarathoustra*. Mais si le philosophe allemand était franchement hostile au christianisme (traitant Jésus d'idiot), il n'était clairement pas antisémite, d'où la nature contradictoire des idées de Fischer.

Au fil des lettres et des conversations téléphoniques, Regina prit conscience de la dérive raciste et antisémite de son fils, ce qui la poussa à lui écrire lorsqu'il refusa d'aider financièrement l'homme dont

le nom figurait sur son certificat de naissance, Hans Gerhardt Fischer, sa femme et leurs enfants, qui avaient été brièvement emprisonnés en Amérique du Sud pour dissidence politique et venaient d'être libérés, avant de fuir en France. Les paroles de Regina étaient une tentative guère subtile d'éduquer son fils :

Cela m'a vraiment choquée que tu refuses même d'en parler. Que tu laisses quelqu'un couler sans t'en préoccuper le moins du monde. C'est mauvais aussi pour la personne qui fait cela. Avec le temps, elle finit elle aussi par être peu à peu écrasée sous le poids de sa conscience. Plus la conscience de cette personne est forte, plus son talent est grand et plus la destruction est totale. Quelqu'un de stupide, de médiocre, ne souffrira peut-être pas et ne comprendra pas que son comportement n'était pas digne de lui ou d'elle. Si tu crois que j'invente tout ça, lis *La Lettre écarlate* de Hawthorne... Ne trahis pas les millions de gens qui te considèrent comme un génie et un modèle à suivre. Ce n'est pas rien d'être dans ta position. Même si tu étais un inconnu, devenir quelqu'un de bien est un rude combat, de nos jours. C'est plus facile de fermer les yeux. Mais c'est ce que les gens ont fait dans l'Allemagne nazie, pendant qu'on torturait et qu'on assassinait, qu'on gazait des enfants comme de la vermine. On avait intérêt à faire comme si de rien n'était et à ne pas en parler, pourtant ceux qui avaient une conscience auraient dû agir.

Tu vas peut-être m'en vouloir. S'il te plaît, ne m'en veux pas. Souviens-t'en : quoi que tu fasses et quoi qu'il arrive, je suis toujours ta mère, il

n'est rien que je te refuserais si tu le voulais ou si tu en avais besoin, et il en ira toujours ainsi.

Je t'embrasse,
Maman

La rumeur prétendait que Bobby et sa mère ne se parlaient plus. Certes, Fischer était fâché avec certaines personnes, dont Jack et Ethel Collins, qui avaient été comme des grands-parents pour lui, mais il resta proche de sa mère, comme la continuité de leur correspondance le prouve : ils étaient d'accord sur le fait qu'ils n'étaient pas d'accord, pourrait-on dire.

Néanmoins, à cette période, la vie de Bobby n'était pas que théologie, politique et philosophie, il avait aussi des batailles juridiques à mener.

On dit qu'il n'y a rien de plus cher qu'un ami ; ce n'était pas vrai dans le cas des avocats de Bobby, deux ténors qui, par amitié, travaillaient gratuitement pour lui. Dépendant encore de l'aide matérielle de l'Église, tout en s'en plaignant, Bobby se servait de Stanley Rader comme de son conseil sur place, en Californie, pour les contrats présents et futurs, et de Paul Marshall à New York pour ce qui concernait encore le match islandais. Trois contentieux apparurent, tous en 1973, en matière de publications et de droits cinéma. L'un portait sur une brochure de soixante-quatre pages intitulée *Championnat du monde 1972 : Boris Spassky contre Bobby Fischer, bulletin officiel de la Fédération islandaise des échecs*, qui présentait les parties accompagnées de notes rédigées par Gligorić. Elle comportait aussi un historique de la rencontre – avant, pendant et après – et n'était pas particulièrement flatteuse pour Bobby. Rader et Marshall envisagèrent de porter

l'affaire en justice, car Bobby n'avait pas donné son autorisation alors que son nom figurait sur la couverture, ce qui laissait trompeusement entendre qu'il avait joué un rôle dans sa création, même si ni Spassky ni lui ne seraient rémunérés. Marshall rédigea un courrier de mise en demeure à l'intention du Premier ministre islandais et du président de la Fédération islandaise des échecs afin que le projet soit abandonné, mais on ignore combien d'exemplaires furent vendus aux États-Unis avant que l'ouvrage ne soit retiré de la circulation.

Puis on annonça la parution en 1974 d'un livre intitulé *Bobby Fischer contre le reste du monde* signé par Brad Darrach, le reporter de *Life* qui avait couvert le match et suivi Bobby en exclusivité. Marshall songea à demander l'interdiction du livre, car, selon Bobby, Darrach avait clairement violé ses engagements écrits : en principe, il ne devait écrire que des articles sur lui, pas un livre. Seulement obtenir une telle interdiction préalable de la part des tribunaux était presque impossible, et l'avocat conseilla donc à Bobby d'attendre que l'ouvrage paraisse. Dès lors, si Darrach avait commis d'autres infractions, diffamation ou violation de la vie privée, Fischer aurait de meilleurs arguments pour l'attaquer. Marshall le savait, Darrach était connu pour révéler les détails les plus intimes de la vie de ses sujets. Au final, Bobby alla devant la justice et perdit, le juge rejetant sa demande pour insuffisance de preuves.

Troisième affaire juridique : Fischer était à son tour poursuivi en justice par Chester Fox pour avoir empêché qu'on filme le match de Reykjavik. Bobby reçut de nombreuses assignations à comparaître, mais il ne réagit pas et l'affaire traîna en longueur.

Tandis qu'il attendait de voir comment cet écheveau se démêlerait, Bobby se mit à préparer la défense de son titre mondial. Il lui restait un an.

Anatoli Karpov avait vingt-trois ans et venait de Leningrad, où il faisait des études d'économie. Il était petit, maigre, pâle et aurait eu besoin d'une bonne coupe de cheveux. C'était un challenger pour le moins improbable, face à Bobby Fischer, trente-deux ans, ancien *wonderboy* de Brooklyn et tenant du titre, au physique d'athlète et à la confiance de roi. Mais Karpov s'était qualifié en remportant ses trois matchs des Candidats, au cours desquels il avait disputé quarante-six parties, un véritable marathon, n'en perdant que trois. Comparé à Bobby au même âge, il était en avance de plusieurs années, et de nombreux joueurs – pas seulement soviétiques – affirmaient qu'il serait peut-être meilleur que Fischer en mûrissant. L'ancien ennemi juré de Bobby, Mikhaïl Botvinnik, était devenu le professeur de Karpov.

Dans l'espoir que le match soit un nouveau Reykjavik – en termes d'attention médiatique sinon de retombées financières –, de nombreuses villes firent une offre pour recevoir la compétition. Manille fut la plus généreuse, proposant cinq millions de dollars, une somme qui, si le match avait bel et bien lieu, en ferait l'un des événements sportifs les plus lucratifs jamais organisés (si l'on considère les échecs comme un sport). Le seul problème, c'était Bobby Fischer.

Il interpella la FIDE afin qu'elle se débarrasse du vieux système de Reykjavik à vingt-quatre parties. Dans ce système, si les vingt-quatre parties se jouaient, en cas d'égalité le tenant conservait son

titre. Bobby proposait une nouvelle approche : le nombre des parties serait illimité et le premier joueur à remporter dix victoires serait déclaré vainqueur. Les nulles ne compteraient pas et, en cas d'égalité neuf à neuf, le tenant garderait son titre.

La FIDE accepta la solution des dix victoires, mais pas celle de l'égalité neuf à neuf. Et au lieu d'approuver celle du nombre de parties illimité, elle le réduisit à trente-six, ce qui parut scandaleusement peu à Fischer, dès lors qu'on ne comptait pas les nulles. Cela n'avait rien d'un compromis. Il prétendait que son système ferait baisser le nombre de nulles et qu'il donnerait lieu à des parties où les joueurs prendraient plus de risques, s'efforçant de gagner, non d'arracher un demi-point.

Dans un télégramme qu'il adressa à la FIDE, dont les dirigeants étaient réunis en assemblée générale extraordinaire aux Pays-Bas, il annonça que ses conditions « n'étaient pas négociables ». Il souligna en outre dans *Chess Life & Review* que ses exigences avaient des précédents et que ces modalités avaient été adoptées lors de plusieurs grands championnats : « Steinitz, Tchigorine, Lasker (aussi), Gunsberg, Zukertort... tous ont joué avec ce système à dix victoires (et parfois avec la règle du neuf à neuf). L'idée, c'est que ça saigne et que les spectateurs en aient pour leur argent. »

Le colonel Edmund B. Edmondson, directeur exécutif de la Fédération américaine des échecs, tenta vainement de faire revenir la FIDE sur son vote et de pousser Bobby à changer d'avis. L'histoire des manœuvres déployées pour permettre la tenue de l'affrontement Fischer-Karpov remplirait – et a rempli ! – un livre entier, même si leur détail n'est guère excitant *a posteriori*.

Fischer se montra intransigeant : la FIDE devait changer ses règles suivant ses exigences ou il ne

jouerait pas. Devant ses amis, il se mit à lancer des avertissements concernant le match, tel un Dieu vengeur : « Je les punirai et refuserai de jouer ! », comme s'il lui revenait de droit d'administrer des châtiments. La date limite pour accepter ou abandonner le match approchait, puis elle fut passée, sans nouvelles du champion. La FIDE donna un jour supplémentaire à Fischer pour changer d'avis. Enfin, Euwe lui adressa un télégramme :

VOTRE PROFESSIONNALISME, VOTRE ESPRIT DE COMPÉTITION ET VOS EXTRAORDINAIRES CAPACITÉS ONT FAIT L'ADMIRATION DE TOUS LORSQUE VOUS AVEZ CONQUIS LE TITRE.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FIDE VOUS DEMANDE DE RECONSIDÉRER LA POSSIBILITÉ DE LE DÉFENDRE.

Bobby ne répondit pas et la presse interrogea Euwe. « Nous sommes dans l'impasse », répondit à juste titre celui-ci. Bobby était sur le point de mettre mat son propre Roi.

Le lendemain, il envoya un télégramme en plusieurs parties à Euwe :

FIDE A REFUSÉ MA PARTICIPATION AU CHAMPIONNAT DU MONDE 1975.

J'ABANDONNE DONC MON TITRE.

CORDIALEMENT,
BOBBY FISCHER.

L'écho de sa résolution se fit entendre partout dans le monde.

Le *New York Times* publia un article du grand maître Robert Byrne intitulé « Bobby Fischer et la peur d'échouer », qui expliquait que les craintes de Fischer l'avaient tenu à l'écart de certains tournois, car il pensait que s'il perdait une ou deux parties au début, il lui serait presque impossible de gagner. La grande peur de tous les bons joueurs, ajoutait-il, était « l'erreur inexplicable, de laquelle personne n'est à l'abri », la bourde fortuite. Même Paul Marshall, son avocat, se prononça sur cette « terreur » : « Bobby a peur de l'inconnu, de ce qui échappe à son contrôle. Il essaie d'éliminer tout ce qui relève du hasard dans sa vie et aux échecs. » Ce qu'on semblait oublier, c'est que sur l'échiquier Fischer ne craignait personne. Il était certes nerveux avant les matchs, comme les grands comédiens peuvent l'être avant un spectacle difficile, mais il ne faut pas confondre l'anxiété et la peur. Cette anxiété alimentait la lucidité de Bobby, elle l'aidait à rester sur la brèche et lui donnait l'avantage. Au final, c'est son immense confiance en lui qui en faisait un grand joueur.

Un psychanalyste, M. Barrie Richmond, rédigea un article intitulé « Quel sens a la décision de Fischer ? », dans lequel il s'en prenait à Robert Byrne et affirmait que Bobby Fischer devrait être considéré comme un artiste, un phénomène, au même titre que Picasso. Richmond prétendait que l'incapacité de Fischer à défendre son titre était la conséquence de la responsabilité qui pesait sur lui en tant que champion en titre. La tentative de forger, de créer et de transformer son propre univers de règles servait à supporter ce poids, elle n'avait rien à voir avec la peur.

Le 3 avril 1975, sans avoir déplacé un seul pion, Anatoli Karpov devint le douzième champion du monde d'échecs, proclamé tel par Max Euwe, président de la FIDE. Ce jour-là, Bobby devint le premier champion du monde à renoncer au titre et, par là même, à sa part des cinq millions de dollars en jeu… Cinq millions de dollars ! Jamais personne dans l'histoire du sport n'avait refusé une telle somme. Le vainqueur aurait touché trois millions et demi, le perdant un million et demi, les sommes étaient garanties. Mais il n'en fut rien, à cause d'une dispute sur les règles.

« Je ne sais absolument pas pourquoi Fischer a refusé de défendre son titre », dit Karpov par la suite, assez froidement. Il était le nouveau champion, sans avoir convaincu, et l'ombre de Bobby flottait sur sa couronne. Et il ne gagna pas un dollar, puisque le match n'avait pas eu lieu. « C'est sans précédent dans l'histoire des échecs », fit-il remarquer.

Pour laisser tout cela derrière lui – l'imbroglio du championnat du monde avorté, les journalistes et les photographes qui le traquaient sans cesse –, Bobby fit une croisière de deux mois autour du monde. Par le passé, ses voyages en bateau – en Europe et retour, des Philippines aux États-Unis avec escale à Hong Kong – avaient dans l'ensemble été plaisants : pas de coups de téléphone, pas de courrier, personne pour le déranger et de somptueux repas servis toute la journée. Paradisiaque. Maintenant qu'il portait la barbe, les gens ne le reconnaissaient pas, pour la plupart, et il avait retrouvé la paix de ses premiers voyages, incognito. Il était d'humeur apaisée, au moins le temps du voyage. Mais il avait toujours tendance à ruminer les mêmes histoires de race et de religion.

Durant la croisière, il écrivit à Ethel Collins qu'il aimait l'Indonésie, où il avait passé quelques jours dans une ferme tandis que le bateau faisait escale à Bali. Remarquant que la majorité des habitants étaient musulmans, Bobby se félicita qu'ils aient conservé leur « pureté culturelle ». À New Delhi, il acheta un jeu d'échecs percé de trous au design magnifique, sculpté dans du bois de santal ; seulement il se sentit coupable de l'avoir payé si peu cher. Il songea que l'artisan qui l'avait fabriqué ne touchait sans doute qu'une petite partie du prix de vente en échange de son travail.

Bobby était satisfait de son petit appartement en sous-sol, sur Mockingbird Lane à South Pasadena, loin du monde, où il vécut plusieurs années. Ses amis de l'Église, Arthur et Claudia Mokarow, le lui louaient, et Claudia devint une sorte de garde du corps pour lui, répondant aux demandes, chassant les journalistes, servant de majordome, voire de Gorgone à domicile, au point de prendre en considération les offres (et de les rejeter) sans même en parler à l'intéressé.

Bobby reçut des soutiens inattendus. Le maire de New York, Ed Koch, lui écrivit pour le convaincre de revenir à la compétition. « Votre talent unique et votre génie dans ce domaine si difficile sont un motif de fierté pour moi et pour tous ceux que vos exploits ont éclairés. »

Souvent, des photographes ou des journalistes faisaient le pied de grue devant sa porte dans l'espoir d'obtenir un cliché ou une interview. Il dit un jour que la seule chose dont il avait peur, c'était la presse. Pour entrer chez lui et en sortir, il devait posséder

le talent d'un Houdini ainsi que la dextérité d'un gymnaste. Parfois, cette situation le faisait paniquer.

Lorsqu'un ami voulait le joindre, il ou elle devait d'abord appeler Claudia, qui descendait, transmettait le message à Bobby ou lui laissait une note, puis celui-ci rappelait s'il le souhaitait. Jamais il ne parlait directement à quelqu'un, sauf quand c'était lui qui appelait. Claudia faisait en outre office de chauffeur quand il fallait le conduire dans des endroits difficilement accessibles de Los Angeles. Le reste du temps, il avait l'habitude de prendre le bus pour aller partout. Il devint routinier : il se levait tard, sortait à quatre heures de l'après-midi, allait à Los Angeles ou dans le centre de Pasadena pour son premier repas de la journée, puis faisait le tour des librairies et cherchait, cherchait, cherchait. Il adorait la nourriture chinoise et indienne, et semblait consommer des kilos de salade verte dès qu'il le pouvait.

Une fois qu'il en avait terminé avec ses recherches du jour, il rentrait à South Pasadena en début de soirée, allait s'exercer à la salle de sport, nageait quarante-cinq minutes puis terminait au sauna. À la tombée de la nuit, il était de retour dans l'appartement de Mockingbird Lane, où il pouvait se consacrer à ses lectures et à son étude des échecs. En paix. À moins qu'un ami ne soit venu lui rendre visite, il sortait rarement le soir, préférant savourer le confort et la sécurité de son domicile.

L'appartement débordait de livres, de magazines et de piles de vêtements. Il sentait le jus d'orange pressée car Bobby achetait des fruits en grande quantité. Chaque jour, il buvait un ou deux grands verres de jus de carotte l'un après l'autre. Partout, des boîtes de pilules vitaminées, des herbes médicinales

indiennes, des remèdes mexicains à base de serpent à sonnette, des potions, des thés exotiques recouvraient les tables et les étagères, pour lui permettre de respecter strictement un régime qu'il jugeait sain, et de traiter certaines maladies dont il souffrait de temps en temps. Il n'était pas rare qu'il sorte son presse-agrumes manuel au restaurant, commande le petit déjeuner, réclame un verre vide, pose sur la table une demi-douzaine d'oranges et les presse sous les yeux des autres clients et des serveurs, mi-stupéfaits mi-amusés. Bobby avait pris du muscle et était en excellente forme physique.

Il possédait des centaines de magazines d'échecs dans cinq ou six langues et recevait toutes sortes de livres, la plupart envoyés par sa mère. Regina vivait désormais à Iéna, en Allemagne de l'Est, derrière le rideau de fer, où elle avait obtenu son diplôme de médecine et où on trouvait toutes les nouveautés soviétiques à bas prix, qu'elle faisait régulièrement suivre à son fils, des livres choisis au hasard ou achetés sur commande. À un certain point, il dut même lui demander d'arrêter, car il n'avait plus de place chez lui.

Seul devant l'échiquier, il rejouait jusque tard dans la nuit les dernières parties marquantes, disputées lors de tournois qui s'étaient déroulés dans les lieux les plus divers – Angleterre, Lettonie, Yougoslavie, Bulgarie –, et il sifflait ou criait en découvrant les coups. Il s'écriait à voix haute : « Oui ! », « Absurde ! », « C'est le Cavalier ! » ou « Toujours la Tour sur cette rangée ! », si fort que, dans la calme rue où il vivait, les quelques passants l'entendaient et sursautaient, se plaignant parfois aux voisins.

La fin des années soixante-dix approchait et Bobby n'avait pas disputé la moindre partie en compétition depuis l'Islande. Il étudiait toujours le jeu, mais consacrait plus de temps à la religion. On le reconnut un jour sur un parking avec dans les mains une pile de tracts antisémites vantant la supériorité de la « race aryenne ». Quand il ne les distribuait pas aux passants, il les glissait sous les essuie-glaces des voitures. Peu à peu, ses économies fondirent et, en dehors des chèques de royalties qu'il touchait tous les deux ans pour ses livres, soit environ six mille dollars par an, il n'avait aucune source de revenus.

Par choix ou par nécessité, Bobby quitta la maison des Mokarow et s'installa à Los Angeles, dans un petit studio sombre, sale et non meublé sur Orange Avenue, à une rue de Wilshire Boulevard. Bientôt le loyer fut trop cher pour lui et il écrivit à sa mère, qui était en mission humanitaire au Nicaragua, pour solliciter son aide. Celle-ci demanda aussitôt à Joan de verser son chèque mensuel de la Sécurité sociale à Bobby pour qu'il puisse payer. Joan les touchait à sa place et les déposait à la banque afin qu'elle dispose d'un petit pécule lorsqu'elle rentrerait aux États-Unis. Bobby accepta le soutien de sa mère pendant des années.

Cependant, son installation à Orange Avenue n'était pas définitive et il finit par louer dans le quartier le plus pauvre de L.A., près de MacArthur Park, ce qu'on appelait des *flophouses*, parfois juste pour une nuit ou une semaine.

Au fil du temps, son allure était de plus en plus sale et négligée, et il devint bien difficile de distinguer Bobby des autres déshérités du quartier. Ses dix costumes à quatre cents dollars étaient quelque part dans un entrepôt, mais il ne semblait plus guère

se soucier d'élégance vestimentaire. Il cessa de faire régulièrement de l'exercice, se mit à avoir du ventre et à porter les habits qu'il trouvait, ses cheveux et sa barbe étaient rarement coupés par un professionnel, et il fit retirer tous les plombages qu'il avait dans les dents.

Cette dernière initiative a été si déformée par la presse au fil des ans qu'elle figure en bonne place dans le Grand Livre des légendes urbaines sur Bobby Fischer comme *preuve* de sa « folie ». Il disait l'avoir fait, rapporta-t-on, parce qu'il craignait que les Soviétiques ne manipulent son esprit en envoyant des ondes radio destructrices à travers le métal contenu dans ses dents. Depuis, tout portrait ou livre sur Bobby en parle. La citation était soit trompeuse soit erronée, et peut-être Bobby s'était-il moqué du journaliste en question, car la vérité, c'est qu'on les lui avait retirés pour une raison tout à fait sérieuse. La santé d'Ethel Collins l'inquiétait, car elle avait souffert d'un problème de gencives pendant des années.

Bobby pensait que les couronnes et les amalgames (surtout en argent) étaient mauvais pour la santé bucco-dentaire, parce qu'ils irritaient les gencives. Il était en outre convaincu que le mercure contenu dans la plupart des amalgames était toxique pour le corps humain.

Par conséquent, il se les était tous fait enlever par un dentiste, une procédure rapide (quelques minutes à peine), et il recommanda à Ethel d'en faire autant. Il reconnaissait que manger sans plombages était « inconfortable », seulement c'était mieux que l'alternative, perdre toutes ses dents, ce qui arriverait si on les gardait, prédisait-il.

Des années plus tard, en Islande, il dit à son ami Gardar Sverrisson que l'histoire des « ondes radio » était bidon : s'il avait fait retirer les amalgames, c'est parce qu'ils lui causaient plus de soucis qu'ils n'en résolvaient.

Le problème, désormais, c'était que ses dents n'avaient plus rien pour les supporter et devinrent plus fragiles. Elles risquaient de souffrir encore plus et se mirent à tomber. Il en perdit plusieurs et, comme il ne faisait plus confiance aux dentistes (dont il ne pouvait plus s'offrir les services) pour se faire poser des couronnes, des implants ou autres prothèses, ses dents cassées contribuèrent à son apparence négligée.

Après ses vaines tentatives de prosélytisme, il avait eu des échanges cordiaux avec les Collins, mais il avait profondément blessé Jack en refusant de rédiger la préface de son livre *Mes sept prodiges des échecs* en 1974. Jack lui avait expliqué qu'une courte préface lui permettrait d'obtenir une belle avance de l'éditeur. Collins avait besoin d'argent. S'il n'était pas pauvre, il en manquait toujours, car il dépendait du salaire d'infirmière à temps partiel d'Ethel. Il avait adressé sa requête à Bobby en termes amicaux et respectueux, il ne le suppliait pas. Ce dernier avait pourtant sèchement refusé et Lombardy avait fait le travail à sa place.

Souvent, quand Fischer se retrouvait désespérément seul, il prenait la direction du nord, vers Palo Alto, où il habitait chez sa sœur et son mari Russell Targ, qui était chercheur à Stanford et faisait autorité dans le domaine de la perception extrasensorielle. Joan était juive, tout comme Russell et leurs trois enfants, et lorsqu'ils en eurent assez des divagations antisémites de Bobby, ils le prièrent de s'en aller.

Un ami de Fischer, Peter Biyiasas, grand maître, vivait non loin avec son épouse Ruth, et Bobby s'installa chez eux pendant plusieurs semaines. En quatre mois, Fischer et Biyiasas disputèrent dix-sept parties blitz que l'ancien champion du monde remporta toutes, et son adversaire expliquait qu'il n'avait pas pu une seule fois atteindre la finale, puisque Bobby le balayait chaque fois en peu de temps.

Fischer alla trois fois à Berkeley, dans la baie de San Francisco, rendre visite à Walter Browne, un grand maître australo-américain. Ensemble, ils passèrent en revue certaines parties jouées par Browne lors de récents tournois sans jamais s'affronter. Ils firent une longue promenade au coucher du soleil pour profiter de la vue spectaculaire sur la ville de l'autre côté de la baie. Durant cette excursion, Bobby ne cessa de parler de « conspiration juive mondiale » et s'autorisa plusieurs commentaires antisémites, mais lorsqu'ils furent de retour chez Browne et dînèrent en famille, il s'abstint de tout propos outrancier. Lors de sa troisième visite, il devait dormir chez eux. Le soir après le repas, il demanda s'il pouvait téléphoner et passa un appel longue distance qui dura toute la soirée, « Peut-être quatre heures », précisait Browne, qui finit par intervenir : « Tu sais, Bobby, il faut vraiment que tu raccroches, je ne peux pas me le permettre. » Bobby obtempéra et annonça aussitôt qu'il ne pouvait pas rester, qu'il devait partir et ne pouvait pas dormir chez eux. Les deux hommes ne se parlèrent plus jamais.

De retour à Los Angeles, Bobby écrivit à sa mère pour lui demander quand elle pourrait lui rendre visite, espérant que ce serait « bientôt » et lui conseillant de prendre le bateau d'Angleterre, pas l'avion, car les

traversées qu'il avait faites avaient été, disait-il, de « belles expériences ». La lettre contenait en outre les instructions suivantes : « Écris à ma boîte postale et n'indique jamais mon nom sur l'enveloppe. C'est inutile. »

Il ne voulait tout simplement pas avoir de contacts avec des inconnus, ce qu'il ne manqua pas de redire fermement à Jack Collins : on ne devait lui faire suivre aucune lettre, même importante, flatteuse ou personnelle. Peut-être craignait-il un courrier empoisonné ou un colis piégé.

Les collègues joueurs d'échecs de Bobby, dont le grand maître Robert Byrne, ont souvent répété que la raison pour laquelle il se protégeait tant et ne voulait pas qu'on sache où il se trouvait précisément était sa peur de se faire assassiner par le KGB. D'après eux, Fischer pensait que les Soviétiques étaient si enragés, après qu'il avait volé la couronne à Spassky, qu'ils voulaient l'assassiner. Bien sûr, beaucoup estimèrent qu'il s'agissait d'un début de paranoïa, et de fait il paraît hautement improbable que le KGB ait eu l'intention de le tuer. Pour autant, les paranoïaques aussi ont des ennemis. Quand il allait au restaurant, Bobby emmenait toujours une trousse à pharmacie contenant remèdes et potions censés agir comme contrepoison à tout ce que les Soviétiques glisseraient dans son verre ou son assiette. Hans Ree, un grand maître néerlandais et journaliste expérimenté, résumait les choses ainsi : « Incontestablement, Fischer avait de vrais ennemis, des gens très puissants. » Il continuait en indiquant que Mikhaïl Souslov, un des leaders soviétiques les plus influents, avait participé à la rédaction de consignes visant à contrarier Bobby (pas à le tuer), en créant une « situation défavorable à R. Fischer ».

Ree concluait : « Rien dans les archives du KGB ne permet d'affirmer qu'il a été question de le tuer. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'y ont jamais pensé. » Le point important, c'est que Fischer était convaincu qu'il en était question, et il agissait en conséquence.

Une part de son désir de vivre caché venait peut-être de ses lectures. Nietzsche écrit que la solitude nous rend plus durs envers nous-mêmes et plus doux envers les autres, que dans les deux cas elle fortifie le caractère. Il est possible que Bobby ait dans une certaine mesure été influencé par Nietzsche, mais il poussait cette vision jusqu'au bout. En refusant de lire des lettres qui étaient peut-être flatteuses ou encourageantes et auraient pu lui faire du bien, comme celle d'un vieil ami ou une invitation à West Point où on le recevrait avec les honneurs, il construisait sa propre prison.

Manifestement, Bobby avait le plus grand mal à tenir compte de ce qui ne faisait pas partie de ses objectifs. Il était si obsédé par le chemin de la rectitude sur lequel il avançait et donnait à tel point libre cours à ses tendances excentriques qu'il refusait de se laisser déranger par les banalités, ainsi qu'il les considérait, glissées dans sa boîte aux lettres, qu'elles soient d'origine connue ou inconnue.

Tout le monde savait que Jack Collins avait été l'enseignant de Bobby. Comme il était facile à joindre – son numéro figurait dans l'annuaire de Manhattan –, il recevait chaque jour des appels et des messages de gens qui, pour une raison ou une autre, voulaient contacter Fischer. Malheureusement pour eux et plus encore pour Bobby, une fois que Collins eut reçu la consigne de ne rien faire suivre,

ce canal fut coupé et les demandes en tous genres finirent dans la corbeille à papier.

Le plus souvent, il était déprimé. Cependant, il arrivait encore à se lever et à sortir chaque jour. Il surveillait son environnement mais avait toujours de multiples activités physiques. Rétrospectivement, il regrettait d'avoir laissé filer sa part des cinq millions de dollars en jeu lors du championnat du monde 1975, car qui pouvait dire quand se présenterait une autre occasion de toucher une telle somme ? La vérité, c'est qu'avoir tant de mal à joindre les deux bouts commençait à l'user, et son incapacité à trouver l'amour ainsi que des doutes permanents sur le plan religieux pesaient également sur son moral. Le tout était source d'une si grande tristesse qu'il n'avait pas envie de voir les autres, à moins de se sentir en parfaite sécurité et à l'aise auprès d'eux. Il parcourait donc des kilomètres à pied chaque jour, perdu dans ses pensées ou plongé dans un état méditatif.

Un journaliste sportif écrivit un jour que Fischer était le marcheur le plus rapide qu'il eût jamais vu à l'exception des compétiteurs olympiques. Il faisait de grandes foulées, créant comme un appel d'air dans son sillage, le bras gauche qui montait haut et accompagnait la jambe gauche, le bras droit avec la jambe droite, une cadence insolite. Un autre journaliste, Brad Darrach – que Fischer poursuivait en justice –, raconta que lorsqu'il marchait en compagnie de Bobby, il avait la sensation d'être le nain Simplet tentant de suivre les plus grands. Quand il était encore son ami, Walter Browne marchait – très vite – avec Bobby du Manhattan Chess Club jusqu'à Greenwich Village

dans le West Side, soit près de cinq kilomètres, dînait en sa compagnie dans un restaurant servant de la cuisine méditerranéenne, puis regagnait l'East Side, soit cinq autres kilomètres. En marchant, Bobby avait du temps pour réfléchir – ou divaguer – et ça l'aidait à garder la forme. Avec le sport et la lecture, c'était l'une de ses activités favorites.

Un jour, après avoir rendu visite à Harry Sneider dans son gymnase – il avait continué à fréquenter l'entraîneur après avoir coupé les liens avec la World-wide Church of God –, Bobby décida d'entreprendre l'une de ses interminables randonnées autour de la ville de Pasadena. Il longea la Foothill Freeway, puis fit demi-tour et prit Lake Avenue, passant devant la clinique Kaiser Permanente. Une patrouille de police l'interpella. Il y avait eu un braquage de banque, semblait-t-il, et Bobby correspondait à la description du braqueur. On lui demanda son nom, son adresse, son âge, sa profession, etc. Il affirmait avoir répondu aux questions, ce qui ne l'empêcha pas de paraître suspect aux yeux des policiers. Son apparence n'arrangeait rien, négligé comme il l'était, promenant toujours son presse-agrumes et une série d'ouvrages haineux. Plus on lui posait de questions et plus il se montrait hostile. Parce qu'il était nerveux ou qu'il ne cessait de passer d'une *flophouse* à l'autre, il ne se rappelait pas son adresse. Pour finir, les policiers le conduisirent au poste et l'enfermèrent pour vagabondage (entre-temps, le braqueur avait lui aussi été arrêté), bien qu'il eût neuf dollars et de la petite monnaie sur lui. On le fit déshabiller, on l'enferma dans une cellule et il n'eut pas le droit de passer un coup de téléphone pour demander de l'aide. Pire : il expliqua

par la suite que les gardiens l'avaient brutalisé et privé de nourriture.

Afin que le monde sache ce qu'il avait subi pendant ces deux jours, dès sa remise en liberté, Bobby rédigea un compte rendu détaillé de son expérience, un texte de huit mille cinq cents mots intitulé : « J'ai été torturé par la police de Pasadena ! » Son pamphlet n'avait certes pas la virtuosité littéraire des récits de prison signés par Henry David Thoreau ou Martin Luther King, mais il évoquait tout de même de façon fort convaincante les conditions exécrables de son incarcération. Décrite par certains comme une protestation incohérente et bien trop mélodramatique, l'histoire de Bobby était réellement terrifiante, si l'on en croyait sa version des faits. Il était innocent, affirmait-il, et on l'avait fait parader nu dans les couloirs en le menaçant de le placer dans une institution psychiatrique.

Fischer publia lui-même son texte dans un dépliant de quatorze pages, avec sur la couverture des rayures rouges et blanches qui rappelaient les barreaux d'une prison, signé « Robert D. James (professionnellement connu comme Robert J. Fischer ou Bobby Fischer, champion du monde d'échecs) ». Il fit imprimer dix mille exemplaires, ce qui lui coûta 3 257 dollars. On ignore comment il disposait de cette somme alors qu'il vivait dans la plus grande pauvreté. L'ouvrage était vendu un dollar, Claudia Mokarow s'occupait de la distribution et des ventes. Enfreignant ses propres règles, Bobby fit même apparaître une adresse de boîte postale à laquelle les lecteurs pouvaient lui écrire s'ils voulaient des « exemplaires en plus ». L'ironie du sort voulut qu'il gagne de l'argent avec ce projet, une fois les frais d'impression, de livraison et de publicité amortis. Vingt-cinq ans plus tard, une

copie originale de *J'ai été torturé*... s'est vendue cinq cents dollars. Un collectionneur pria Pal Benko de demander à Bobby s'il voulait bien autographier son *J'accuse*. Benko transmit la requête et Fischer refusa : « C'est vrai, je l'ai écrit. Mais j'ai beaucoup souffert en prison et je veux tout oublier. Je ne signerai pas. »

Ce pamphlet est important, car il permet de comprendre quel était l'état d'esprit de Bobby à cette période (mai 1981). Il montre combien il était scandalisé d'avoir été brutalisé et accusé à tort, son refus de courber l'échine devant les autorités, explique son recours à un pseudonyme (Regina s'était mise à lui écrire en s'adressant à « Robert D. James, le D. était pour Dallas) et son besoin de se protéger. On constate en outre qu'il se désignait comme le « champion du monde d'échecs ». S'agissant de cette formule, Bobby expliqua à un ami qu'il n'avait pas été vaincu. Il avait renoncé à son titre FIDE, pourtant il estimait que le vrai titre mondial lui appartenait toujours. Plus tard, il ajouta qu'il n'avait pas remporté le titre en 1972 en Islande : il le détenait *déjà* avant, seulement les Soviétiques le lui avaient volé.

À propos de l'après-Reykjavik, la presse parlait des « années sauvages » de Bobby, ce qu'elles furent bel et bien : vingt ans loin de tout, dans les bas-fonds de Los Angeles, refusant toutes les propositions financières, quasi-clochard et s'efforçant de se perdre dans l'anonymat pour fuir les menaces qu'il percevait.

Il y avait toujours de l'argent à gagner s'il le décidait. Mais c'était extrêmement compliqué de le lui remettre et, avant tout, de le lui faire accepter. D'abord, ceux qui avaient des propositions devaient le *trouver*, une tâche

guère aisée, car il changeait tout le temps d'adresse et ne donnait son numéro de téléphone à personne ou presque, et il n'avait pas de répondeur. Qu'il eût recours à un pseudonyme compliquait également les choses. Sur la boîte aux lettres d'un des logements où il vécut, on pouvait lire : « R. D. James ». Puis, quand le contact était établi, il n'acceptait jamais la première offre, réclamant un montant qui était d'ordinaire le double ou le triple – voire plus –, ce qui le plaçait hors marché. Enfin, il refusait de signer quelque contrat que ce soit, si bien qu'il était impossible pour les entreprises comme pour les particuliers de prendre le moindre engagement légal vis-à-vis de lui. On raconte – ce que l'auteur de ce livre n'est pas en mesure de confirmer – que quand il se retrouva sans un sou, il accepta de brefs appels téléphoniques de joueurs d'échecs au prix de deux mille cinq cents dollars chacun et qu'il donnait des leçons par téléphone au prix de dix mille dollars. Si ces histoires sont vraies, on ignore qui passait ces appels, combien de temps ils duraient et qui les avait arrangés.

En revanche, on sait que la Canadian Broadcasting Corporation, la télévision canadienne, voulait l'interviewer pour un documentaire. Il exigeait cinq mille dollars rien que pour parler au téléphone, sans aucun engagement. La chaîne refusa. Un journaliste de *Newsday*, un des quotidiens les plus diffusés des États-Unis, voulait également l'interviewer, et Bobby répondit par l'intermédiaire de Claudia Mokarow qu'il n'avait qu'à « aller voir son patron et lui réclamer un million de dollars, après on verra ». Carol J. Williams, journaliste au *Los Angeles Times*, le contacta à son tour et, apprenant que le tarif était de deux cent mille dollars, refusa de payer « par principe ».

Les photographes indépendants étaient prêts à verser cinq mille dollars à quiconque pouvait le localiser afin qu'ils prennent une photo et dix mille à Bobby s'il les autorisait à en prendre une. Cela n'arriva jamais. Edward Fox, un journaliste free-lance du quotidien britannique *The Independent*, écrivit à propos de Fischer : « Les années passaient et les derniers bons clichés étaient de plus en plus datés. On ne savait plus à quoi il ressemblait. Le vide laissé par son absence se remplissait d'un ensemble de rumeurs et d'informations partielles. Il n'existait plus, lui, que comme un tourbillon de faits recyclés et de citations de seconde main. De temps en temps, quelqu'un avait aperçu une silhouette négligée et barbue. »

Au début des années quatre-vingt-dix, *Now It Can Be Told*, une émission télévisée à sensation, passa plusieurs semaines à chercher Bobby Fischer et parvint à le filmer pendant quelques secondes sur un parking, alors qu'il sortait d'une voiture et se dirigeait vers un restaurant en compagnie de Claudia Mokarow et de son mari.

Bobby Fischer ! C'était la première fois qu'on le voyait en public depuis près de deux décennies. Son pantalon et sa veste étaient froissés, mais il n'avait pas l'air aussi mal en point que le prétendait la presse. Il perdait ses cheveux, avait pris du poids et s'était laissé pousser la barbe. Pourtant, c'était lui : l'immanquable et dégingandé Bobby Fischer aux larges épaules.

12

Fischer-Spassky : la revanche

La vieille passion de Bobby pour les échecs n'était pas simplement en train de se réveiller, elle redevenait ce qu'elle avait été. Peut-être ne supportait-il plus son existence d'humilié, survivant grâce aux chèques de sa mère et se contentant de quelques rentrées d'argent épisodiques, toujours est-il que Bobby voulait se remettre à jouer. Il le voulait désespérément. Ce besoin de retrouver la compétition n'était pas qu'une question d'argent, c'était le plaisir d'en découdre et le jeu lui-même qui lui manquaient : le prestige, le silence (dans le meilleur des cas) des salles où se disputaient les tournois, le murmure fébrile des habitués (maudits soient-ils), en résumé, la *vie* des échecs. Jonathan Swift disait de la guerre qu'elle était « ce jeu fou auquel le monde adore jouer ». C'est exactement ce que ressentait Bobby à propos des échecs. Mais d'un point de vue existentiel, sa vie pouvait-elle retrouver le chemin de l'échiquier ? Dans son magistral roman *Le Jeu des perles de verre*, Hermann Hesse décrit un personnage dont la connaissance du « jeu » rappelle celle que Fischer avait des échecs : « Quelqu'un qui aurait perçu dans sa chair le sens ultime du jeu ne serait plus un joueur, il ne vivrait plus dans le monde

de la multiplicité et ne goûterait plus l'invention, la construction, les combinaisons, car il connaîtrait bien d'autres joies et bien d'autres plaisirs. » La différence, c'est que, loin de l'échiquier, il n'y avait guère de joies ni de plaisirs pour Bobby.

Spassky lui donna l'occasion de faire son retour. Il contacta Bobby en 1990 et l'informa que Bessel Kok, qui était candidat à la présidence de la FIDE, envisageait d'organiser un match revanche entre eux. La cagnotte ne serait peut-être pas aussi importante que celle du match contre Karpov auquel il avait renoncé, mais elle s'élèverait tout de même à plusieurs millions de dollars.

Kok était un homme d'affaires néerlandais très riche, patron d'une société installée en Belgique, SWIFT. Il avait déjà organisé plusieurs grands tournois internationaux. Son objectif était noble : il souhaitait que la carrière de Bobby reprenne et voulait assister à ses matchs en témoin privilégié, comme c'était le cas de tous les joueurs d'échecs ou presque.

Une rencontre fut donc organisée pour discuter du match. Kok accepta de payer les dépenses de Bobby, le vol en première classe jusqu'en Belgique et l'hébergement dans un cinq étoiles, le *Sheraton* de Bruxelles. Pour éviter les journalistes, Bobby y descendit sous le nom de Brown. Il avait également signalé à Kok qu'il aurait besoin d'argent de poche dès son arrivée, et deux mille cinq cents dollars l'attendaient donc.

Outre Bobby, Kok invita également Spassky et sa femme Marina à Bruxelles. Le trio passa l'essentiel de ces quatre jours dans la villa de Kok à la périphérie de la ville, où on ne fit pas que parler du match. Fischer et Kok jouèrent en double au tennis contre les Spassky, il y eut d'élégants dîners aux chandelles,

des conversations d'après-repas et quelques virées dans la capitale. Pierrette Broodhaers, épouse de Kok et avocate, raconta qu'elle avait eu une discussion « normale et plaisante » avec Bobby, sans rapport avec les échecs, et que rien dans son comportement ne rappelait les excentricités dont la presse parlait sans cesse à son sujet, sinon le fait de parler trop fort. « Peut-être parce qu'il est habitué à vivre seul : il n'a personne pour l'écouter », fit-elle remarquer, sentant combien il était seul. Il lui interdit tout de même de le prendre en photo.

Un soir, les trois hommes furent rejoints par le Néerlandais Jan Timman, alors classé troisième joueur mondial, et se rendirent dans ce que Pierrette Broodhaers décrivit comme un night-club « interlope » dans le centre de Bruxelles. Timman se rappelait sa première rencontre avec Fischer : « Ce qui est intéressant, c'est que j'avais fait ce rêve, croiser Bobby Fischer dans un night-club. Curieusement, je n'avais jamais songé à faire réellement sa connaissance. Quand j'ai percé au niveau international, il venait juste d'arrêter [de jouer]. » Lorsqu'on lui demandait qui était le meilleur joueur de tous les temps, il répondait : « À mon avis, Fischer, sans aucun doute. »

La cagnotte de la revanche était estimée à deux millions et demi de dollars. Bien qu'il fût en grande difficulté financière, ce n'était pas une somme acceptable pour Fischer. Spassky voulait que le match ait lieu, mais on ne trouva pas d'arrangement. Les deux hommes ne pouvaient pas savoir que Kok avait déjà décidé d'abandonner le projet, car il jugeait les remarques antisémites de Bobby plus qu'abominables et pensait que tout match important auquel il

participerait connaîtrait des problèmes. Spassky reprit l'avion pour Paris et Bobby le train pour l'Allemagne.

Puisqu'il était en Europe – pour la première fois depuis près de vingt ans –, Bobby pensa qu'il devait en profiter. Gerhardt Fischer, l'homme dont le nom figurait sur son certificat de naissance, vivait à Berlin. Il avait quatre-vingt-deux ans et n'était pas en bonne santé. La presse avait appris que Gerhardt vivait quelque part en Allemagne et que Bobby était dans le pays, de sorte que les journalistes traquaient le père afin de l'interroger sur son célèbre fils. Ils pensaient que ce dernier lui avait peut-être rendu visite, mais il n'existe aucune preuve que ce fut le cas.

À la fin des années quatre-vingt, au cours d'un match de Bundesliga (le championnat d'Allemagne des clubs), Boris Spassky avait rencontré une jeune femme du nom de Petra Stadler. Il avait pour elle des sentiments paternels et songea que Bobby aimerait peut-être faire sa connaissance. Il donna à la jeune femme l'adresse de Fischer à Los Angeles, et l'encouragea dans un premier temps à lui écrire, en joignant une photo d'elle. C'est ce qu'elle fit en 1988 et, à sa grande surprise, Fischer lui téléphona de Californie. Dès le début de leur conversation, il lui demanda si elle était aryenne. En se souvenant de l'incident des années plus tard, elle disait lui avoir répondu : « Oui, je crois. »

Fischer lui proposa de venir à Los Angeles, où elle descendit à l'hôtel, et pendant quelques semaines ils apprirent à se connaître. Puis Petra rentra à Seeheim-Jugenheim, en Allemagne. À cette période, Bobby n'avait pas les moyens de prendre l'avion avec elle,

mais à présent qu'il était en Europe grâce à Bessel Kok, il alla voir Petra et, avec l'« argent de poche » du riche Néerlandais, les sommes que sa mère touchait de la Sécurité sociale et les royalties de ses livres, il passa près d'un an à Seeheim et dans les environs, changeant régulièrement d'hôtel afin d'éviter les journalistes et passant toutes ses journées avec Petra tant que dura leur relation.

En 1992, celle-ci épousa le grand maître russe Rustem Dautov et elle publia en 1995 un livre intitulé *Bobby Fischer – Wie er wirklich ist – Ein Jahr mit dem Schachgenie* (« Le vrai Bobby Fischer : un an avec le génie des échecs »). Spassky tomba un jour sur un exemplaire du livre et s'excusa auprès de Bobby de lui avoir présenté Petra, dans une lettre datée du 23 mars 1995.

Il affirma qu'il était bien intentionné, mais que peu après sa rencontre avec Bobby « elle avait commencé à parler un peu trop de lui aux autres ». Sentant que Petra pourrait trahir des secrets, Spassky conseilla à Bobby d'être « prudent ».

Après la parution du livre, Spassky était contrarié, avant tout parce qu'il ne voulait pas que cette femme ou son livre s'interposent entre Bobby et lui, brisant leur amitié. À la suite de la lettre de Boris, Fischer n'adressa plus la parole à Petra. Il accepta les excuses de son ami et leurs relations demeurèrent cordiales.

En Allemagne, Bobby rendit visite à Lothar Schmid, l'arbitre du match de 1972, qui vivait à Bamberg. Le château de Schmid hébergeait la plus grande bibliothèque privée consacrée aux échecs du monde. Bobby voulait examiner son fonds et les œuvres d'art que l'ancien arbitre possédait. Ensemble, ils analysèrent quelques parties, une expérience qui fit comprendre à

Schmid que Fischer n'avait rien perdu de sa maîtrise du jeu, malgré les années et le manque de compétition. Il affirma que les analyses de Bobby étaient toujours aussi brillantes.

Après avoir été l'invité de Schmid, Bobby s'installa dans une auberge de Pulvermühle, près de Bamberg, dans une vallée qui se trouve entre Nuremberg et Bayreuth. L'endroit était connu pour accueillir à bras ouverts les joueurs d'échecs et était géré par un joueur amateur, Kaspar Bezold, et sa famille. Petrossian y séjourna lorsqu'il disputa le tournoi international de Bamberg en 1968, et des joueurs de toute l'Europe y passaient leurs vacances.

Schmid fit une réservation à Pulvermühle pour Bobby et, afin de dépister les journalistes, donna un faux nom. Séjourner dans une auberge bavaroise en pleine campagne est généralement une chose agréable, qui permet de se ressourcer, une expérience faite de longues promenades champêtres, de riche cuisine allemande, de desserts pantagruéliques et de bocks de *Rauchbier*, la bière de malt de Bamberg célèbre dans tout l'État libre de Bavière. Ce que Bobby apprécia le plus, c'est qu'en dehors de Bezold et de son fils Michael, jeune joueur d'échecs en pleine progression, personne ne savait qui il était. Bobby donna des leçons à Michael et, huit ans plus tard, celui-ci devint grand maître international, peut-être inspiré par sa rencontre avec le meilleur joueur du monde.

Bobby étudiait la langue allemande et, au bout de trois mois, il parlait presque couramment. Il aurait pu rester à Pulvermühle aussi longtemps qu'il avait assez d'argent, seulement un journaliste allemand du

magazine *Stern* le poursuivait et retrouva sa trace. Bobby s'en alla aussitôt et ne revint jamais.

Quand Fischer rentra d'Europe et passa prendre le courrier qui s'accumulait depuis des mois chez Claudia Mokarow, il trouva une lettre insolite, qui changerait sa vie.

JE VEUX VOUS VENDRE LE MEILLEUR ASPIRATEUR DU MONDE !

C'est ainsi qu'elle débutait. Sous ce slogan, on avait dessiné à la main et colorié un aspirateur. Pourquoi avait-on envoyé cette lettre à Fischer et comment l'expéditeur connaissait-il son adresse ? La curieuse missive reprenait :

MAINTENANT QUE J'AI CAPTÉ VOTRE ATTENTION, TOURNEZ LA PAGE.

La lettre venait d'une jeune fille âgée de dix-sept ans, Zita Rajcsanyi, une des joueuses d'échecs les plus prometteuses de Hongrie. Elle avait écrit à la fédération américaine en demandant qu'on fasse suivre sa lettre à Fischer. « Maintenant que j'ai capté votre attention, reprenait la lettre, je vais vous dire la vraie raison pour laquelle je vous ai écrit. » Pourquoi avait-il arrêté de jouer ? lui demandait-elle. Pourquoi avait-il disparu ? Elle affirmait être intriguée par Bobby depuis qu'elle avait découvert son existence dans un livre sur l'histoire des championnats du monde. Bobby remarqua que le tampon sur la lettre était vieux de plusieurs mois et qu'il y avait

une autre lettre de Zita dans la pile de courrier à ouvrir. Elle insistait et exigeait une réponse.

C'est ainsi qu'un matin, à six heures en Hongrie, le téléphone de Zita sonna. Son père, un dirigeant de la FIDE, répondit et alla aussitôt la réveiller. « Salut, c'est Bobby », dit-il. Puis il lui expliqua que, s'il lui répondait, c'est parce que ses lettres étaient vraiment « bizarres », très différentes des messages de fans qu'il recevait d'ordinaire, et il l'en remerciait. Il ajouta que, s'il ne jouait plus, c'était parce que les Russes trichaient et, au fil des lettres et des conversations qui suivirent, il lui exposa sa théorie sur la façon dont les matchs entre Karpov et Kasparov avaient tous été arrangés, les deux hommes étant deux agents à la solde du régime russe. Il lui demanda si elle était juive. « On ne peut pas faire confiance à un Soviétique ni à un Juif », conclut-il. Quand elle émit des objections, il mit fin à la conversation et ne rappela pas avant plusieurs mois. Puis il y eut d'autres conversations téléphoniques, souvent au milieu de la nuit, et ils commencèrent à s'écrire.

Il finit par demander à Zita si elle aimerait lui rendre visite. Il dit qu'il lui enverrait un billet d'avion et qu'elle pourrait habiter chez un ami à lui, car son appartement était trop petit et ce ne serait dans tous les cas pas convenable qu'elle s'y installe. Il avait raison : Regina était venue le voir, puis elle avait écrit qu'on pouvait « à peine y bouger ».

Zita demanda aussitôt un visa et, après plusieurs semaines de démarches bureaucratiques, elle débarqua enfin à Los Angeles. Quand Bobby vint la chercher à l'aéroport, elle ne le reconnut pas à cause de sa barbe. Il lui avait certes payé un billet aller-retour, mais en arrivant Zita découvrit qu'il était pratique-

ment sans le sou. Elle lui prêta quelques centaines de dollars, presque tout l'argent qu'elle avait emporté. Il put lui en rembourser une partie tout de suite, car il avait accepté d'être interviewé par un journaliste étranger en échange de trois cents dollars. Qu'il eût dit oui à une somme si modeste prouve que sa situation financière était désespérée. On ignore si l'interview parut, et si oui, où.

Zita passa six semaines à Los Angeles et demeura chez Robert Ellsworth, un avocat qui aidait Fischer à gérer ses affaires. Elle passait toutes ses journées avec Bobby. Chacun appréciait la compagnie de l'autre et, malgré la différence d'âge – elle avait dix-sept ans et lui quarante-sept –, ils trouvèrent des points communs dans leurs passés respectifs. Ils avaient tous deux commencé à jouer sérieusement aux échecs à huit ans et abandonné le lycée pour s'y consacrer à plein temps. Tous deux adoraient jouer, avaient une intelligence hors norme et un caractère querelleur. Bobby aimait les langues étrangères, parlait couramment espagnol et avait une bonne maîtrise de l'allemand et du russe. Zita parlait allemand et anglais presque sans accent. Bobby était champion du monde – du moins se considérait-il comme tel – et elle aspirait à le devenir. Plus tard, dans une interview, Zita prétendit que Fischer s'était intéressé à elle « parce que je n'attendais rien de lui ».

Quand Bobby lui montra sa chambre, non sans embarras, elle ne put croire qu'il vécût dans de telles conditions. Elle mesurait moins de quatre mètres carrés, il y avait une minuscule salle de bains et un lit simple. « Il avait honte d'être si pauvre », dit-elle par la suite. Des livres, des cartons et des cassettes étaient empilés jusqu'au plafond. Le contenu des cassettes ?

D'après Zita, Bobby y enregistrait ses théories du complot. Il lui dit qu'il envisageait d'écrire un livre qui démontrerait que les joueurs russes trichaient, et les cassettes contenaient ses réflexions sur ce sujet.

Bobby et Zita disputèrent une partie d'échecs, suivant la variante qu'il avait inventée et baptisée Fischer Random. Elle affirmait avoir gagné et pris peur : peut-être allait-il s'énerver, car elle était une femme, même pas grand maître. Ils ne rejouèrent plus, mais analysaient les parties ensemble.

Un soir, quand il passa la chercher pour l'emmener dîner dehors, il vit des hommes qui réparaient le toit d'un petit immeuble de l'autre côté de la rue : certainement des agents du Mossad qui l'espionnaient, dit-il, une autre des « inlassables obsessions » que Zita avait remarquées.

Bobby expliqua que s'il n'avait participé à aucune compétition depuis vingt ans, c'était parce qu'il attendait une bonne offre, mais il n'aurait su dire ce que « bonne » signifiait. La bonne somme d'argent ? Le lieu ? L'adversaire ? Le nombre de parties ? Sans doute tout cela à la fois et bien d'autres choses encore. Il était également furieux contre le président Nixon, qui avait annoncé qu'il l'inviterait à la Maison Blanche en 1972 et ne l'avait jamais fait. Bobby lui en voulait depuis deux décennies. Dans l'interview que Zita donna à Tivadar Farkasházy, elle prétendit que Fischer attendait encore les excuses du gouvernement américain, qui l'avait snobé.

Elle ignorait qui payait le loyer de Bobby, si bas fût-il. Elle pensait que ce n'était pas Claudia Mokarow et croyait que c'était Bessel Kok, car elle ignorait que celui-ci ne s'intéressait plus du tout à Fischer. En

réalité, c'étaient les chèques de sa mère qui permettaient à Bobby de survivre.

Victime de malaises dus à des problèmes cardiaques, Regina avait quitté le Nicaragua et était rentrée en Californie. Elle avait soixante-dix-sept ans, envisageait de se faire opérer et souhaitait subir l'opération aux États-Unis. Quand Bobby l'apprit, ils prirent le moyen de transport le moins cher qu'ils trouvèrent, Zita et lui – un inconfortable bus Greyhound –, car ils n'avaient plus d'argent, longèrent la côte Pacifique en direction du nord et parcoururent cinq cents kilomètres jusqu'à Palo Alto. Bobby voulait offrir son aide à sa mère et aussi lui présenter Zita.

Regina devait se faire poser un pacemaker. Bobby se méfiait des médecins, il essaya de la dissuader de se faire opérer et ils se disputèrent pendant des heures à ce sujet. Regina était elle-même médecin, elle en savait bien plus que lui sur les risques qu'elle encourait. Seulement Fischer craignait qu'on ne lui implante un corps étranger aux effets imprévisibles. Regina ne céda pas et subit l'opération. Elle vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans.

En se rendant aux États-Unis et en rencontrant Bobby, Zita avait accompli une partie au moins de ce qu'elle avait eu l'intention de faire. Elle avait découvert pourquoi Bobby Fischer ne jouait plus aux échecs : il fallait qu'il reçoive la bonne offre et ce devait être cinq millions de dollars (un écho du match aux Philippines contre Karpov).

Bien qu'elle niât toute intimité physique entre eux durant les six semaines qu'elle passa à Los Angeles – « Je ne pensais pas à ça » –, il était en train de tomber amoureux. Il parlait d'elle comme de sa petite amie et, plus tard, de sa fiancée. Il savait que pour

aller plus loin – l'épouser dès qu'elle serait majeure –, il avait besoin d'argent, ce qui le poussa à chercher un match qui l'aiderait financièrement.

Le père de Zita était un diplomate, dirigeant de la FIDE, et elle avait d'autres contacts dans le monde des échecs qui pourraient l'aider à trouver des sponsors en vue d'une revanche Spassky-Fischer. Si Bobby était prêt à rédiger une lettre dans laquelle il se disait intéressé par un tel match, elle se mettrait à chercher des fonds. Bobby rédigea une lettre manuscrite. Étonnamment, l'homme qui signait rarement des documents de quelque importance économique donna à une gamine de dix-sept ans le droit de parler en son nom. Mi-mai, Zita prit l'avion et rentra chez elle.

Il lui fallut près d'un an, mais elle finit par trouver quelqu'un – Janos Kubat, un organisateur de tournois internationaux bien connu – qui connaissait des gens en mesure d'apporter les cinq millions de dollars. La première fois qu'elle alla voir Kubat dans ses bureaux, elle ne put franchir le barrage de sa secrétaire. Plus tard, dans un aéroport, elle entendit son nom dans les haut-parleurs et parvint à le trouver. Au début, les affirmations de la jeune fille laissèrent l'homme sceptique, pourtant lorsqu'elle lui montra la lettre de Bobby et qu'elle lui communiqua son numéro de téléphone top secret, il accepta son statut de représentante officielle et promit de l'aider.

Environ un mois plus tard, en juillet 1992, Kubat, Zita et deux dirigeants de la banque yougoslave Jugoskandik se rendirent à Los Angeles pour parler avec Bobby d'une éventuelle revanche entre Spassky et lui. Jedzimir Vasiljević, le président de la banque, avait donné carte blanche à ses hommes pour propo-

ser jusqu'à cinq millions, à une condition : le match devait débuter dans trois semaines en Yougoslavie. Bobby ignorait complètement qui était Vasiljević. Par la suite, il découvrit que c'était un des hommes les plus puissants de Serbie, impliqué dans le trafic de devises, le trafic illégal d'armes, voire la mise en place d'un système de Ponzi. Il avait six ans de moins que Fischer mais le traitait comme s'il avait été son père.

Les négociations suivirent leur cours, et cette fois les exigences de Bobby n'avaient rien à voir avec les cent trente-deux conditions qu'il avait posées en 1975 à la tenue du match contre Karpov. Cette fois, il voulait que le vainqueur touche 3,35 millions de dollars et le vaincu 1,65 million. Le match se poursuivrait indéfiniment, jusqu'à ce que l'un des joueurs ait obtenu dix victoires. À neuf partout, le match serait considéré comme nul et la cagnotte partagée en deux, mais Bobby conserverait son titre. Il insista en outre pour que le match soit présenté comme le championnat du monde d'échecs. De plus, il voulait que la nouvelle pendule qu'il avait inventée soit utilisée durant le match.

Enfin, il voulait cinq cent mille dollars avant de quitter la Californie pour la Yougoslavie. Le moment était délicat. Kubat craignait que Vasiljević ne refuse de lui verser une avance sans qu'il ait préalablement signé le contrat, traduit en anglais par Zita. Par le passé, Bobby avait souvent changé d'avis au dernier moment et, pour que le match ait lieu, il fallait qu'il surmonte sa tendance naturelle. Juste avant que Kubat rentre à Belgrade, où il toucherait l'avance de Fischer, ce dernier prit tout le monde par surprise : il signa le contrat sans se plaindre. Quelques jours plus tard,

Kubat était de retour en Californie avec l'argent et Bobby fit ses valises. Comme il se rendait dans une zone de controverse et de guerre, il se pouvait qu'il ne rentre jamais en Californie.

On mit la plupart de ses affaires – cinquante-deux cartons bien remplis d'objets provenant de divers endroits – en dépôt, et Fischer prit l'avion pour Belgrade puis le Monténégro, où il put inspecter le lieu du match et se préparer. Spassky donna son accord et, de chez lui, près de Paris, fit savoir : « Fischer me sort de l'oubli. C'est un miracle et je lui en suis reconnaissant. »

Sveti Stefan, septembre 1992

En fonction du vent, on entendait parfois un lointain écho de l'artillerie lourde qui pilonnait Sarajevo derrière les montagnes, cent kilomètres au nord. La guerre des Balkans était à son comble, effet de ce que l'on appela le démantèlement de la Yougoslavie. En deux semaines, huit mille personnes étaient mortes en Bosnie-Herzégovine, où les combats faisaient rage, et des millions de gens avaient fui leur domicile au cours des derniers mois. De violents combats opposaient les forces fidèles au gouvernement bosniaque et les milices serbes de Bosnie dans l'est de la région, à quatre-vingts kilomètres de Sveti Stefan.

Mais au Monténégro, sur la côte Adriatique, l'un des endroits les plus beaux d'Europe, tout n'était que paix, joie et loisirs, le soir du 1er septembre. Des hommes en tenue traditionnelle monténégrine – pantalon à la zouave et chemise blanche, veste verte bariolée – étaient alignés, une torche à la main, le long de l'isthme menant à un hôtel réputé, le *Maestral*, un

ancien château fort du XIII^e siècle qui avait également été la retraite du maréchal Tito.

Le journaliste qui suivait la rencontre pour le *New York Times* décrivit Bobby, âgé de quarante-neuf ans, comme un homme « en surpoids, à la calvitie naissante, barbu et spectaculairement vieillissant, avec souvent une expression ahurie sur le visage ». Mais si Bobby avait l'air absent, ce n'était pas un signe d'hébétude, plutôt d'indifférence à l'égard du monde qui l'entourait. Peu de choses l'intéressaient. Il y avait ses théories politiques et religieuses, sa traque d'obscurs complots, son goût des langues étrangères, son affection pour Zita et, bien sûr, sa passion pour les échecs.

Il venait de se faire couper les cheveux et tailler la barbe, et il était bien habillé, portant un costume marron fait sur mesure à Belgrade. Entouré de quatre gardes du corps munis de lunettes noires – deux devant et deux derrière –, il avança lentement en compagnie de Zita sur le chemin rocheux, tels César et Cléopâtre faisant leur entrée dans Rome, souriant et hochant la tête à leurs sujets avec bienveillance. Ils se rendaient à la cérémonie d'ouverture de la fameuse revanche et fêtaient également le dix-neuvième anniversaire de la jeune fille, dans cette ambiance médiévale, avec des musiciens, des danseurs et des acrobates, des feux d'artifice lancés depuis un bateau.

Durant toute la soirée, le visage rond de Zita, encadré de cheveux châtains et en partie masqué par des lunettes à monture rose, arbora un large sourire. Elle était si petite qu'on aurait dit une enfant près de Bobby et de son mètre quatre-vingt-dix, soit une trentaine de centimètres de plus qu'elle.

Au cours des festivités, Bobby siégea littéralement sur un trône, au côté du sponsor du match, le fantomatique Jedzimir Vasiljević, perché sur un autre trône : on aurait dit deux rois, celui des échecs et celui de la finance. Vasiljević avait payé l'hôtel cinq cents millions de dollars, les cinq millions du match étaient donc une petite somme pour lui. Quand Bobby eut signé le contrat et l'eut renvoyé à Vasiljević, le Serbe s'écria : « Je viens de *gagner* cinq millions ! », car il était prêt à négocier avec Fischer et à monter jusqu'à dix si nécessaire. Il fit en sorte que celui-ci n'apprenne jamais combien il aurait pu gagner.

Avant le début du match, le monde des échecs était agité par des sentiments partagés, des spéculations contradictoires et des réactions variables. Dans un éditorial du *New York Times*, le grand maître Robert Byrne en faisait le résumé : « D'un côté, le retour de M. Fischer après des décennies d'oubli suscite un grand enthousiasme. Il est, après tout, le géant des échecs américains, peu de grands maîtres peuvent nier avoir été influencés par ses idées et impressionnés par le génie de son jeu. S'il est au sommet de sa forme, qu'il dispute d'autres matchs et se porte candidat au titre mondial, si, si, si, alors le public peut s'attendre à une nouvelle folie des échecs dans le pays et peut-être dans le monde, comme lorsque M. Fischer défit M. Spassky il y a vingt ans. » Plus important que de savoir si Bobby déclencherait un nouveau boom, il s'agissait de comprendre si son formidable talent naturel trouverait à s'exprimer sur l'échiquier. Impossible de dire quel serait son niveau après une si longue interruption, et même Bobby n'était pas sûr de retrou-

ver ses intuitions et sa virtuosité. Jouer et gagner la revanche contre Spassky permettrait de prouver dans une certaine mesure que son génie était intact. Seulement Spassky, cinquante-cinq ans, avait plongé aux environs du centième rang du classement FIDE, si bien que, pour beaucoup de joueurs, le match ne suffirait pas à prouver que Bobby était encore le meilleur joueur du monde. Bobby demanda à son ami Gligorić, Gliga, de disputer en secret dix parties d'entraînement contre lui. Fischer l'emporta, mais seuls trois résultats furent rendus publics : une victoire pour lui et deux nulles.

Garry Kasparov, le champion du monde en titre, était de ceux qui minoraient l'importance du match. Quand on lui demandait s'il aimerait affronter Fischer, il répondait : « Certainement pas. Je ne pense pas qu'il soit encore assez bon. Bobby et Boris sont des retraités, ils ne représentent aucune menace pour moi. » Le *Daily Telegraph* de Londres citait une réaction typique au sujet du match à venir : « Imaginez que vous puissiez entendre la fin de la *Symphonie inachevée* de Schubert, ou la Dixième de Beethoven, ou voir le bras manquant de la Pietà de Michel-Ange. Voilà ce qu'inspire le retour de Bobby Fischer à la compétition. »

Avant qu'on démarre la pendule pour la première partie, Bobby fut durement critiqué pour avoir ne serait-ce que *songé* à jouer aux échecs dans un pays en guerre. Les États-Unis et d'autres pays, ainsi que les Nations unies, tentaient d'isoler la Serbie qui encourageait la violence contre les musulmans et d'autres minorités. Le 8 août, Kubat donna une interview à la Deutsche Presse-Agentur dans laquelle il affirmait que les autorités américaines

avaient donné leur accord à la participation de Fischer. Il s'agissait soit d'un souhait de Kubat, soit d'un simple écran de fumée pour donner plus de crédibilité au match.

Dix jours avant le début, Bobby reçut un télégramme du département du Trésor :

ORDRE FOURNIR INFORMATIONS
RENONCER À ACTIVITÉS
FAC NO. 129405

Cher Monsieur Fischer,

Il a été porté à notre connaissance que vous envisagiez de disputer une compétition d'échecs dotée d'une récompense en République fédérale de Yougoslavie (Serbie et Monténégro, ci-dessous « Yougoslavie ») contre Boris Spassky, à partir du 1er septembre 1992. En tant que ressortissant américain, vous êtes soumis à l'interdiction prise par le décret exécutif numéro 12810 du 5 juin 1992, qui prévoit des sanctions à l'encontre de la Serbie et du Monténégro. Le Bureau du contrôle des avoirs étrangers au sein du département du Trésor est chargé d'appliquer ledit décret.

Ce dernier interdit à tout ressortissant américain de signer un contrat comportant la réalisation d'un projet commercial en Yougoslavie et d'exporter des services dans ce pays. Le but de cette lettre est de vous informer qu'une participation volontaire à une manifestation financée par une entreprise yougoslave sera considérée comme une activité commerciale. Toute transaction intervenant dans ce contexte ne pourra bénéficier des accords de licence numéro 6, qui autorisent les transactions dans le cadre d'un

voyage, non les activités économiques. De plus, nous estimons que votre présence en Yougoslavie est une exportation de services dans la mesure où ce pays bénéficie de votre nom et de votre réputation.

Chaque violation du décret exécutif est passible d'une amende de dix mille dollars maximum au titre du Code civil et jusqu'à deux cent cinquante mille dollars au titre du Code pénal, assortie dans les deux cas de dix ans de prison. Nous vous invitons donc à renoncer au projet décrit ci-avant. De plus, vous voudrez bien nous adresser dans les dix jours (10) après réception de cette lettre un rapport sur les faits et les circonstances qui entourent toute transaction relative à la compétition prévue en Yougoslavie contre Boris Spassky. Ce rapport est à envoyer à l'adresse suivante :

Département du Trésor
Bureau du contrôle des avoirs étrangers
Division Contentieux
1500 Pennsylvania Avenue, N.W.
Annex-2nd Floor, Washington DC 20220

Si vous avez des questions concernant cette affaire, merci de contacter Merete M. Evans au (202) 622-2430.

Très cordialement (signé),
R. Richard Newcomb
Directeur
Bureau du contrôle des avoirs étrangers

Mr. Bobby Fischer
Hotel Sveti Stefan (Room 118)

85315 Sveti Stefan
Monténégro, Yougoslavie

Copies envoyées à :
Charles P. Pashayan Jr., Esq.
1418 33rd St., N.W.
Washington, DC 20007

Pacific Mutual Building
523 West Sixth Street
Suite 541
Los Angeles, CA 90014

Choate & Choate
Avocats
Ambassade des États-Unis
Belgrade, Yougoslavie

Bobby avait un mépris presque anarchiste pour le gouvernement américain et refusait de payer ses impôts depuis 1977. Recevoir une lettre de sa part le menaçant de deux cent cinquante mille dollars d'amende et dix ans de prison pour avoir violé l'embargo ne lui fit ni chaud ni froid. Dans l'opinion publique, le sentiment qui prévalait était : « Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Le jeter en prison pendant dix ans pour avoir poussé des pièces en bois sur un échiquier ? » Eh bien, d'après Charles « Chip » Pashayan, l'avocat qui défendait gratuitement Bobby, le département du Trésor pouvait et voulait le faire : lui infliger une amende et une peine de prison. Il écrivit à Fischer le 28 août 1992 et le supplia presque de repousser le match, en soulignant que Vasiljević, en gage de bonne volonté, avait promis

de donner cinq cent mille dollars à la Croix-Rouge pour qu'elle aide les habitants des Balkans. Pashayan pensait que le département du Trésor apprécierait ce geste humanitaire et permettrait peut-être au match de se jouer, lui délivrant une autorisation exceptionnelle. Pashayan envisagea également de déplacer le match en Hongrie. Si Bobby rentrait tout de suite aux États-Unis, le match pourrait avoir lieu à une date ultérieure, une fois les sanctions levées. « Vous devez impérativement obéir au décret », le prévint-il. Bobby demeurait inébranlable et, bien qu'il ne pût justifier sa décision de jouer, dans ces circonstances sa ténacité, son courage et ses intérêts financiers prévalurent.

Le Premier ministre yougoslave Milan Panić, qui demandait la levée de l'embargo pour des raisons qui allaient au-delà des échecs, apporta son soutien à Bobby. « Imaginez ce que cela signifierait si les sanctions empêchaient un Mozart potentiel d'écrire de la musique. Et si ce match devenait le plus grand dans l'histoire des échecs ? » déclara-t-il. Lorsqu'on déplaça le match à Belgrade, Slobodan Milošević, le président serbe, rencontra Fischer et Spassky, et voulut être pris en photo avec eux. Il se servit de cette occasion pour claironner sa propagande devant la presse internationale : « Ce match est important parce qu'il se dispute alors que la Yougoslavie fait l'objet d'un embargo injuste. C'est la meilleure façon de montrer que le sport et les échecs ne reculent pas devant la politique. » Milošević fut par la suite accusé de crimes contre l'humanité devant le Tribunal pénal international de La Haye et mourut en prison.

Malgré ses années d'absence, Bobby était redevenu Bobby. La liste de ses exigences continuait de s'allonger. Vasiljević jouait l'apaisement et choisissait de

lui accorder tout ce qu'il voulait, même quand le point en question ne figurait pas dans le contrat. Bobby refusa six tables qu'il jugeait inadéquates, avant de demander celle des Olympiades d'échecs de Dubrovnik en 1950. Mais celle-là aussi devait être légèrement retouchée par un menuisier pour satisfaire à ses critères. Les pièces devaient avoir le bon poids et la bonne couleur, et il choisit là aussi celles des Olympiades de Dubrovnik, dont il appréciait particulièrement le petit dôme de couleurs différentes sur la tête des Fous, grâce auquel on ne les confondait pas avec les pions. Si incroyable que cela puisse paraître, Fischer rejeta un jeu de pièces parce que le Cavalier avait le nez trop long, et la teneur antisémite de ce refus n'échappa nullement à ceux qui entendirent sa remarque. Pour tester la taille des pièces et des pions par rapport à celle des cases, il plaça quatre pions dans l'une d'elles pour voir s'ils débordaient. Ce n'était pas le cas, et il approuva donc la taille des pièces. Il demanda qu'on règle l'éclairage de telle sorte qu'il n'y ait pas d'ombres sur l'échiquier. Et, bien sûr, les spectateurs devaient être tenus à une distance de vingt mètres de la scène.

Bobby avait inventé une pendule qui fonctionnait différemment de celles qu'on utilisait traditionnellement dans les tournois. Vasiljević la fit spécialement fabriquer pour l'occasion, car Fischer avait insisté pour s'en servir. Au début de la partie, les deux joueurs avaient quatre-vingt-dix minutes puis, à chaque coup joué, deux minutes s'ajoutaient pour chacun d'eux. D'après Bobby, avec ce nouveau système les joueurs ne se retrouveraient jamais pressés par le temps et ne disposant que de quelques secondes pour jouer, ce qui réduirait le nombre d'erreurs grossières. La beauté du

jeu résidait dans la grandeur des conceptions, jugeait Fischer, pas dans le fait de s'imposer en jouant sur la pendule.

Toutes ses demandes ne concernaient pas les conditions de jeu. Il voulait aussi que le siège des toilettes soit rehaussé d'un centimètre dans la villa qu'il occupait.

Dans le récit de Washington Irving, quand Rip Van Winkle se réveille et regagne son village, vingt années se sont écoulées, beaucoup de choses ont changé. Lorsque Bobby Fischer, le Van Winkle des échecs, réapparut après deux décennies, ce qui avait le plus changé, c'était lui. Le jeune et séduisant Bobby qui, juste après sa victoire de 1972, charmait les téléspectateurs et la foule sur les marches de City Hall, avait cédé la place à un Fischer agité, plein de colère, d'irritation et de fiel.

L'idée même qu'il pût vouloir s'adresser à la presse était étonnante, mais le nouveau Fischer convoqua une conférence de presse à la veille de la première partie. Il avait donné des interviews tout au long de sa carrière, parfois à des groupes de journalistes, pourtant c'était sa première conférence de presse en bonne et due forme depuis vingt ans, et il était donc coincé, prêt à bondir à la moindre question. La plupart des correspondants imaginaient un Bobby Fischer spectral, à mille lieues du héros de Reykjavik. Beaucoup ne l'avaient encore jamais vu en chair et en os – les spectateurs non plus – après ces vingt années sauvages. Bobby fit son apparition, plus solide et en meilleure forme qu'ils ne l'avaient imaginé, et s'installa rapidement sur l'estrade. S'il n'était pas tout

à fait aussi impressionnant qu'un joueur de football américain, c'était un athlète aux larges épaules et on aurait aisément pu le prendre pour un ancien nageur olympique.

Il avait demandé qu'on lui soumette les questions à l'avance et passa en revue les pages qu'on lui avait tendues pour choisir celles auxquelles il accepterait de répondre. Visiblement mal à l'aise, Spassky était assis à sa droite et Vasiljević à sa gauche, détendu et tirant sur sa pipe en écume de mer. Au bout de quelques minutes de suspense gêné, Bobby leva les yeux et lut à voix haute le nom d'un journaliste et du journal auquel il appartenait : « Commençons par les impudentes questions du *New York Times* », lança-t-il avec la même impudence.

Roger Cohen : Pourquoi, après avoir refusé d'innombrables propositions de come-back, avoir accepté celle-ci ?

Bobby Fischer : Ce n'est pas tout à fait vrai. Par exemple, dans mon souvenir, en 1975 c'est Karpov qui a refusé de jouer contre *moi* à *mes* conditions, qui sont en gros celles dans lesquelles nous allons jouer ici.

Roger Cohen : Si vous battez Spassky, défierez-vous Kasparov pour le titre de champion du monde ?

Bobby Fischer : Voilà bien une question de M. Roger Cohen du *New York Times*. Peut-il nous lire ce qui est écrit ici ?

(Fischer se tourna et désigna la bannière derrière la scène, où on pouvait lire « Championnat du monde d'échecs ». Le public applaudit.)

Traditionnellement, à de rares exceptions près, les journalistes n'applaudissent pas durant une conférence de presse, car on croirait alors qu'ils approuvent ce qu'a dit l'orateur, alors que leur rôle est de rapporter ses propos. Bien que beaucoup de journalistes aient été intéressés par la conférence de presse controversée de Bobby, on leur avait réclamé à tous mille dollars pour obtenir une accréditation à Sveti Stefan, et nombre d'entre eux refusèrent de couvrir le match, en tout cas de l'intérieur. Il y avait une trentaine de journalistes dans la salle, ce jour-là, et une centaine de personnes au total. Les applaudissements venaient sans doute des non-journalistes, peut-être payés pour manifester leur antiaméricanisme et leur soutien à Fischer.

Bobby continuait à lire les questions de Roger Cohen sans y répondre directement, se contentant de commentaires du type : « On verra » ou « Passons », jusqu'à la dernière : « Êtes-vous inquiet à la suite des menaces du gouvernement américain, qui vous reproche de violer l'embargo ? »

> Bobby Fischer : Une seconde. [Il sortit une lettre de son attaché-case et la montra.] Voici l'ordre de fournir des informations concernant toute activité illégale, donné par le département du Trésor, à Washington le 21 août 1992. Et voici ma réponse à l'ordre de ne pas défendre mon titre ici. [Il cracha sur la lettre, ce qui déclencha les applaudissements du public.] La voilà, ma réponse.

Tout sourires, Vasiljević, qui applaudissait lui aussi, lança à Fischer un regard approbateur. Bobby se laissa retomber dans sa chaise, s'agita d'avant en arrière

et, tel Mussolini, savoura avec morgue l'ovation de ses admirateurs.

Le crachat de Bobby Fischer fut relayé aux quatre coins du monde. Son antiaméricanisme lui valut de dures critiques dans le *Daily News* (« Fischer brade son honneur ») et le *New York Times* (« La tragédie bosniaque et celle de Bobby »). Les journaux, magazines et chaînes de télévision en parlèrent sur tous les continents. De l'avis unanime, son expectoration était un signe d'indifférence face au carnage en cours en Bosnie, et c'était une insulte sinon au droit international, du moins aux lois de la morale. L'étrange geste de Bobby fut comparé à d'autres insultes antiaméricaines, le salut hitlérien d'Ezra Pound, Jane Fonda posant devant un blindé nord-vietnamien et les émissions de propagande de Tokyo Rose durant la Seconde Guerre mondiale.

L'une des critiques les plus surprenantes vint de l'ancien mentor de Fischer : Jack Collins, le Yoda des échecs américains. « J'en ai assez de lui, il me dégoûte », grommela le vieillard. Quand on lui signala que les Yougoslaves adoraient Bobby, Collins ajouta : « Ils en font beaucoup, pour un idiot comme lui. » Il avait cessé de parler à Fischer à cause de ses « délires antisémites ». William Lombardy n'était pas d'accord : « Oui, Bobby a trahi les échecs, il a trahi tout le monde. Mais il a toujours la même magie et peut faire beaucoup pour ce jeu. Bobby et Boris gagnent enfin de l'argent. Je ne peux pas le leur reprocher. »

Bobby continuait à faire des déclarations outrancières – ou du moins controversées – en répondant aux questions des journalistes. Quand on lui demanda ce qu'il pensait du communisme, il répondit : « Le

communisme soviétique est en gros le faux nez du bolchevisme, qui est à son tour le faux nez du judaïsme. » Niant être antisémite, il souligna avec un sourire mauvais que les Arabes aussi étaient sémites : « Et je ne suis absolument pas antiarabe, hein ? » Traitant Kasparov et Karpov d'« escrocs » pour avoir collaboré de façon non éthique, il incluait également Kortchnoï dans sa liste d'ennemis : « Ils ont détruit les échecs en arrangeant systématiquement les matchs. Ces types sont des moins-que-rien. »

Assise dans la salle, Zita n'eut à répondre à aucune question, pas en public. Plus tard, dans une interview plus ou moins off donnée à un journaliste yougoslave, elle affirma ne pas songer à épouser Fischer, même si son honnêteté l'attirait. « J'aime les génies et les fous », ajouta-t-elle, sans préciser à laquelle de ces deux catégories Bobby appartenait.

Le 2 septembre 1992, Bobby Fischer se dirigea vers la table d'un bon pas, s'assit à sa place à quinze heures trente précises, tendit la main droite et serra celle de Spassky. Il portait un costume bleu marine et une cravate rayée rouge et blanc, ce qui lui donnait un air de patriote. Et si quelque doute sur sa nationalité subsistait, on pouvait apercevoir un petit drapeau américain sur le côté de la table, face au public, tandis que Spassky, désormais ressortissant français, avait un drapeau bleu, blanc, rouge près de lui. Lothar Schmid, l'arbitre du match islandais, était de nouveau présent et démarra la pendule. Une vague de nostalgie passa sur le public. Vingt années s'étaient écoulées depuis le dernier duel entre les deux hommes, mais les trois protagonistes étaient les mêmes, avec quelques

nouvelles rides, des cheveux blancs supplémentaires et des kilos en plus. Le Laugardalshöll avait été remplacé par l'hôtel *Maestral* et l'Islande par la Yougoslavie. Mais Fischer était toujours Fischer, Spassky était toujours Spassky et les échecs étaient toujours les échecs.

Quelques minutes plus tard, Bobby enfila une visière en cuir marron dont la raison d'être était sans doute d'empêcher son adversaire de voir ce qu'il regardait. Quand c'était son tour de jouer, il baissait la visière et posait souvent le menton sur sa poitrine, tel un joueur de poker examinant sa main.

Malgré vingt ans d'absence, Bobby joua aussi brillamment qu'en 1972 : agressif, impitoyable, inventif, attaquant d'un côté de l'échiquier puis de l'autre. Des pièces furent sacrifiées dans les deux camps.

Partout dans le monde, les passionnés suivaient la partie par fax et au téléphone. Au cinquantième coup, Bobby répondit à la question qu'ils se posaient tous. Spassky abandonna. « Oui, Bobby est de retour, pour de bon ! s'enthousiasma le grand maître Yasser Seirawan. Une partie parfaitement maîtrisée. Précis jusqu'au bout. » Les médias qui, la veille encore, critiquaient Fischer pour ses idées politiquement incorrectes, admettaient à présent qu'il était plus que correct sur l'échiquier : « Jouant avec détermination, le génie des échecs américains paraît au sommet de sa forme. » Toutefois, pour paraphraser Aristote, une partie ne fait pas le champion.

Au cours de la deuxième, Fischer parut contrôler la situation… jusqu'au cinquantième coup, une fois encore. Et il commit une terrible erreur, faisant d'une partie qu'il devait gagner une probable nulle. À certains égards, il réitéra la même erreur lors de la

troisième partie, laissant une victoire potentielle – ou du moins possible – lui échapper et se changer en nulle. À l'issue de la rencontre, il eut ce commentaire plein d'honnêteté : « C'était peut-être un jour sans pour moi. J'espère que c'était un jour sans. Je me suis retrouvé en difficulté. » Le doute s'était insinué dans son esprit. Si la troisième partie n'était pas un « jour sans », ce serait peut-être le signe qu'il payait le temps passé loin des échiquiers et qu'il n'était plus le même Bobby Fischer. Les quatrième et cinquième parties confirmèrent presque cette impression de déclin ou d'usure : il les perdit toutes les deux.

Âgé de quatre-vingt-un ans, Andor Lilienthal, le vénérable grand maître russe, vivait la plupart du temps en Hongrie et assistait au match. Sa femme et lui étaient venus à Sveti Stefan en voiture. Lilienthal n'avait jamais rencontré Fischer et, à l'issue de la quatrième partie, on fit les présentations au restaurant de l'hôtel. « Grand maître Lilienthal, voici Bobby Fischer », dit la personne qui s'en chargea. Les deux géants des échecs se serrèrent la main et Bobby s'exclama : « Hastings, 1934-1935, le sacrifice de la Dame contre Capablanca. Génial ! »

Cette remarque était typique de Bobby, qui avait tendance à se rappeler les gens et à les classer en fonction de leurs parties d'échecs et rarement d'autre chose. Des années après, Lilienthal secouait parfois la tête en se rappelant l'allusion de Bobby à sa victoire contre Capablanca plus d'un demi-siècle auparavant.

Après le match, Spassky écrivit :

> Dans l'ensemble, je ne me souciais pas du résultat du match. Je voulais juste aider Bobby à retrouver sa meilleure forme. La sixième partie

fut cruciale. J'avais les blancs et je voulais obtenir la nulle, mais il avait si mal joué que je me suis retrouvé en situation de gagner. Ce qui m'aurait mis en bonne position, avec trois victoires et deux nulles !

Bobby pouvait-il s'en sortir ? Je l'ignorais et je me sentais en difficulté sur le plan psychologique. Je voulais gagner le match, seulement j'avais peur de gagner, car Bobby risquait de s'en aller et d'abandonner à jamais les échecs. Cette incertitude m'empêcha de remporter [la sixième partie], que Bobby sauva à force de combativité. Puis il retrouva ses capacités créatrices. Sa confiance en lui revint [à partir de là] et il joua bien mieux par la suite.

Au cours des deux mois suivants, la domination passa de l'un à l'autre, mais à compter de la neuvième partie, Bobby mena au score et ne faiblit plus. L'enjeu était considérable : celui qui remporterait dix parties recevrait la part du lion et le « titre ». Pendant le match, il y eut quelques tirades typiques de Fischer, qui continuait surtout à perdre des amis et à se faire des ennemis après ses conférences de presse. Il en donna neuf avant la fin, sans compter les commentaires qu'il faisait avec Spassky à l'issue de chaque partie. Voici quelques-unes des déclarations controversées de Bobby à la presse :

« Je trouve que je ne m'en sors pas si mal, pour quelqu'un qui a été blacklisté pendant vingt ans par la juiverie mondiale. »

« Non, je ne regrette pas d'avoir craché sur cette lettre. »

« Cet homme [Kasparov] est un menteur pathologique. Je n'accorderais donc pas trop d'attention à ce qu'il raconte. »

« J'ai poursuivi une société nommée Time Incorporated… Je l'ai poursuivie afin d'obtenir plusieurs dizaines, voire centaines de millions de dollars, pour divers motifs : diffamation, rupture de contrat, etc. La procédure a duré deux ans, j'y ai consacré beaucoup d'argent et de temps. C'était un tribunal fédéral. Et le juge a dit : "Vous n'avez aucun argument. Je classe votre affaire sans suite." [Bobby avait attaqué Time Inc., ainsi que Brad Darrach, l'auteur de *Bobby Fischer contre le reste du monde*, que le contrat signé par Bobby autorisait à écrire des articles, mais pas un livre. Fischer avait également poursuivi la Fédération américaine des échecs, qui avait fait la publicité du livre.]

« J'estime donc que le gouvernement américain et Time Inc. ont conspiré pour me priver de plusieurs centaines de millions. C'est pour cette raison que je ne déclare plus mes revenus et que je ne paie plus mes impôts, à l'État de Californie et à l'État fédéral, depuis 1976… 1977, en réalité. »

Quand ils atteignirent la trentième partie, Bobby en avait gagné neuf et Spassky cinq. Les parties 26, 27, 28 et 29 se soldèrent toutes par la nulle, et il était devenu très difficile pour chacun de battre l'autre. Ils étaient fatigués. Dans l'ultime partie, Spassky joua son vingt-septième coup – la situation était désespérée – puis abandonna immédiatement. Fischer avait joué cette partie avec détermination et remporta un succès facile.

Suivant ses propres critères, Bobby était redevenu champion du monde et il était plus riche de trois millions et demi de dollars. Il avait accompli ce que Charles Krauthammer appela facétieusement dans *Time Magazine* le plus grand come-back de l'histoire depuis que Napoléon s'était enfui de l'île d'Elbe à bord de *L'Inconstant* en 1815. Le grand maître Yasser Seirawan jugea que la performance de Fischer le situait « parmi les dix meilleurs joueurs du monde » et, quelques mois plus tard, à l'occasion du cinquantième anniversaire de Bobby, le grand maître Arnold Denker affirma au sujet de son vieil ami et rival : « C'est vrai, le match contre Spassky n'a pas été extraordinaire, mais après une si longue pause, que pouvait-on attendre d'autre ? Il a tout de même gagné de façon convaincante. Un match l'opposant à l'actuel champion du monde [Kasparov] dépasserait tout ce qui s'est vu à ce jour, ce serait un événement inédit pour le monde des échecs. »

Bobby annonça qu'il était disposé à affronter Kasparov en 1994 et qu'avant cela il souhaitait s'entraîner avec des joueurs plus jeunes que lui. D'abord, il devait se concentrer sur un formidable adversaire qu'il combattait loin de l'échiquier : le gouvernement américain. Le contentieux portait sur sa violation de l'embargo yougoslave, les quinze ans d'arriérés d'impôts et les sommes qu'il devait sur les millions fraîchement gagnés.

Lors du banquet de clôture, Bobby fut poussé sur la piste de danse, où il se produisit en compagnie de jeunes femmes serbes, et il eut des mots chaleureux, en serbo-croate, pour remercier son hôte et le peuple yougoslave.

Une fois qu'il eut touché la totalité de la somme promise (moins de quarante-huit heures après la fin du match et contrairement aux rumeurs prétendant que Vasiljević reverrait le montant à la baisse), Bobby retrouva comme prévu sa sœur Joan à l'hôtel *Intercontinental* de Belgrade. Il restait encore une question d'argent en suspens, à savoir la part des droits télé qui lui revenait, environ un million de dollars. (Au final, il n'en vit jamais la couleur.) Joan emporta l'essentiel de l'argent et voyagea en train jusqu'à Zürich, où elle ouvrit un compte au nom de Bobby à l'Union des banques suisses. Ils avaient pris cette précaution, car on craignait que Fischer ne soit arrêté pour avoir violé l'embargo dès qu'il franchirait la frontière yougoslave, et, si cela arrivait, le gouvernement américain saisirait tout ou partie de l'argent.

Vasiljević commençait à organiser un autre match pour Bobby, qui se disputerait cette fois en Yougoslavie et en Espagne, contre Ljubomir Ljubojević, le meilleur joueur serbe et l'un des meilleurs tacticiens du monde. Bobby connaissait Ljubojević, les deux hommes s'appréciaient et avaient hâte de s'affronter.

Les projets de Vasiljević concernant Bobby n'étaient jamais désintéressés. Certes, malgré la billetterie, la vente de souvenirs, de posters, les droits télé, etc., il ne gagna pas un centime avec la rencontre Spassky-Fischer. Il voulait faire parler de l'embargo yougoslave partout dans le monde et montrer que les États-Unis, ainsi que d'autres pays, avaient voulu étouffer dans l'œuf un événement majeur. Quelques mois après la fin du match, le château de cartes financier de Vasiljević s'effondra. Cinq cent mille clients avaient déposé près de deux milliards dans ses seize banques et il leur avait promis des intérêts de 15 %

qu'il était incapable de payer. Il s'enfuit en Hongrie, puis en Israël, avec des valises remplies de billets, supposait-on, espérant éviter les poursuites et créer un gouvernement en exil. Des années plus tard, il fut extradé vers la Serbie et incarcéré dans la prison centrale de Belgrade, accusé d'escroquerie. Bobby finit par détester Vasiljević et affirmait que c'était un agent sioniste. Il estimait en outre que les trois millions et demi qu'il avait gagnés après son match contre Spassky étaient de l'argent sale. Pourtant il ne fit rien pour les restituer.

D'après certains journaux, Bobby risquait d'être arrêté et extradé vers les États-Unis. Il souhaitait retourner en Californie, mais craignait dans l'immédiat d'entrer sur le territoire américain. Mi-décembre, il reçut un coup de téléphone de son avocat, qui lui apprit qu'un grand jury fédéral allait se réunir et statuer sur son cas. Il y avait de sérieuses chances qu'il soit mis en examen. Le crachat, qui équivalait symboliquement à brûler le drapeau américain, lui avait manifestement valu la vindicte des autorités. Il quitta aussitôt Belgrade avec son secondant, Eugenio Torre, et deux gardes du corps fournis par Vasiljević, et voyagea clandestinement jusqu'à la petite ville de Magyarkanizsa, dans le nord de la Serbie, à la frontière avec la Hongrie. Vasiljević avait choisi ce lieu pour plusieurs raisons : sa population était à 90 % hongroise, si bien que les gens de Budapest et des environs pouvaient passer la frontière sans êtres inquiétés, et Zita pourrait donc lui rendre visite. En outre, s'il était amené à traverser rapidement la frontière avec la Hongrie, il ne serait sans doute pas arrêté, car le poste frontière était en sous-effectif et les gardes ne le cherchaient sans doute pas. Que

Magyarkanizsa fut surnommée la Ville du silence ne manquait pas d'attrait pour Bobby... du moins au début.

Le 15 décembre 1992, le grand jury du tribunal fédéral de Washington émit un acte d'accusation contre Fischer, en vertu du décret exécutif pris par le président Bush, pour avoir violé l'embargo yougoslave. Une lettre lui fut envoyée à Belgrade et, dès l'annonce de son inculpation, la police fédérale lança un mandat d'arrêt. On ignorait encore à quelle échéance et avec quel degré d'agressivité le gouvernement fédéral comptait le poursuivre.

En plein cœur de l'hiver, il n'y avait pas grand-chose à faire à Magyarkanizsa. Bobby ne voulait pas écrire de lettres ni en recevoir, car il avait peur d'être surveillé par le gouvernement américain désireux de l'arrêter. Lorsqu'il communiquait par téléphone, c'était l'un de ses gardes du corps qui appelait et lui tendait le combiné. Il ne laissait jamais de numéro pour qu'on le rappelle. Afin d'échapper à la traque, il se cacha d'abord dans un petit hôtel, puis dans une auberge aux environs de la ville. Et quand le temps devint plus clément, il s'installa dans un centre de soins et de rééducation, non parce qu'il était malade, mais parce qu'il y avait une piscine et un gymnase où il pouvait faire de l'exercice. Puis il changea d'hôtel. De temps en temps, son vieil ami Svetozar Gligorić lui rendait visite et passait la semaine avec lui.

Fin mai 1993, les Polgár, la famille royale des échecs hongrois, se présentèrent : László, le père, et ses filles, Judit, seize ans, et Zsófia, dix-neuf, toutes deux précoces, de véritables prodiges des échecs. (L'aînée, Susan, vingt-trois ans et grand maître, participait alors à un tournoi au Pérou.) Bobby les

accueillit à bras ouverts, car il avait grand besoin de compagnie.

Peu après leur départ, il se sentit coincé par les circonstances. Il manquait d'argent, car il avait peur de voyager en Suisse pour en retirer de son compte, et s'il demandait à la banque suisse de lui en envoyer à Magyarkanizsa, il violerait une nouvelle fois les sanctions. N'ayant que peu de personnes avec qui interagir ni grand-chose à faire, il s'ennuyait et se sentait seul (« Ici, je n'ai pas d'amis, seulement Gliga et mes gardes du corps », écrivit-il à Zita.) D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il quitte la Yougoslavie.

Sans révéler le pays où il comptait se rendre, il demanda conseil à un avocat de Los Angeles et, sans citer de nom, au cas où la ligne serait sur écoute, fit en sorte qu'un juriste de Magyarkanizsa dispose de l'information. Le pays où Bobby envisageait d'aller était les Philippines, mais seul Torre était au courant de ses intentions. Y parvenir ne serait pas simple.

S'il arrivait à passer en Hongrie sans se faire arrêter, il pourrait s'envoler directement pour les Philippines. Et si un vol direct était trop risqué, il pourrait louer un petit avion privé en Hongrie ou même en Yougoslavie, puis voler jusqu'en Grèce ou en Égypte et, de là, à Manille. Une autre possibilité consistait à prendre un bateau de croisière ou un navire marchand, ce qui serait plus long. Bobby avait peur que les fonds déposés à l'Union des banques suisses ne soient saisis et voulait donc récupérer son argent au plus vite.

Au final, il jugea qu'aller aux Philippines était un risque trop grand dans l'immédiat – même s'il voulait vraiment y aller –, et il découvrit que, quoi qu'il arrive,

l'argent déposé en Suisse ne pouvait pas lui être pris. Tandis qu'il réfléchissait au prochain coup à jouer, il reçut des nouvelles choquantes.

Zita avait pris le car de Budapest pour lui rendre visite, car elle avait une annonce à faire : elle était enceinte, mais pas de lui. On imagine la stupéfaction, la colère et la tristesse de Bobby en l'apprenant. Il n'arrivait pas à comprendre ni à accepter que sa passion pour la jeune femme ne fût pas réciproque. Sa demande en mariage avait été fermement rejetée. Leur violente dispute dura toute la nuit. « Il était brutal, raconta Zita. Il faisait des choses très, très dures... Il a insulté les gens que j'aime. » L'aube approchant, Bobby alla se coucher et Zita se réveilla quelques heures plus tard. Elle laissa un mot d'adieu expliquant que la relation qu'elle entretenait n'avait rien à voir avec son refus de l'épouser. Elle ne l'aimait pas, tout simplement.

Quand Bobby se leva, il lui écrivit une lettre d'excuses à laquelle elle ne répondit pas.

Au retour de Susan à Budapest, la famille Polgár se rendit une nouvelle fois à Magyarkanizsa, explicitement pour que leur fille rencontre Bobby. Janos Kubat les accompagnait dans la Volkswagen Passat familiale. Se remémorant ses premières impressions, Susan expliquait : « J'ai été surprise de voir comme il était grand et fort. Il avait quelques kilos en trop, mais je ne dirais pas qu'il était gros. Ses pieds et ses mains semblaient énormes. Il était très gentil, tout de suite très disponible avec moi, et il avait beaucoup de questions à me poser sur mon séjour au Pérou. »

Susan demanda à Fischer ce qu'il faisait à Magyarkanizsa – une petite ville triste et vieille – alors

qu'il aurait pu vivre à Budapest, le Paris d'Europe de l'Est, une ville avec d'innombrables restaurants (dont plusieurs japonais, sa cuisine préférée), des cinémas, des librairies, des bains publics, des salles de concert et des bibliothèques. Elle ajouta qu'il pourrait y fréquenter de nombreux grands joueurs hongrois qu'il connaissait, dont Benko, Lilienthal, Portisch et Szabó.

Bobby écouta Susan attentivement. Il songea qu'une fois à Budapest il pourrait continuer plus facilement à poursuivre Zita de ses assiduités. Il envisagea sa quête comme aux échecs : « J'ai déjà été dans des positions perdantes encore pires que celle-ci, et j'ai gagné ! » László Polgár invita Fischer à s'installer chez lui quand il voudrait. Il restait une inconnue : serait-il arrêté au passage de la frontière et livré aux autorités américaines ?

Les Polgár avaient pensé à tout et, en route, ils avaient posé la question aux douaniers. On leur avait assuré que Bobby ne risquait rien en passant en Hongrie. Mais ce dernier était toujours sceptique et, inquiet, il écrivit à son ami Miyoko Watai au Japon : « Je pense que les Hongrois m'arrêteront dès que je poserai le pied chez eux. »

Comprenant que sa prochaine manœuvre pourrait lui gâcher la vie, Bobby, dont toute la carrière aux échecs avait reposé sur le calcul et la préparation, estima qu'il fallait tenter un coup désespéré si on était dans une situation désespérée. Deux semaines plus tard, Bobby, Eugenio Torre et les deux gardes du corps roulèrent dans une voiture de location jusqu'à la frontière hongroise, où on leur demanda leurs passeports et où ils furent aussitôt autorisés à entrer dans le pays. Si les gardes avaient reconnu le

fugitif et s'ils savaient qu'il était recherché, ils ne le montrèrent pas.

En arrivant dans la scintillante ville de Budapest, Fischer choisit l'un des hôtels les plus élégants et romantiques de la ville, le *Gellért*, au bord du Danube, et déjeuna sur la terrasse. Il avait hâte de découvrir les bains du *Gellért* et se sentait déjà au paradis. Même le réceptionniste l'aida à se sentir chez lui. Quand l'homme transporta la valise de Bobby jusque dans sa chambre, il reconnut soudain le mystérieux champion et lui proposa une partie.

13

D'une frontière à l'autre

« À Budapest, tu n'as pas besoin de gardes du corps, dit Benko à Bobby. Ici, seuls les mafieux russes en ont. » Pal craignait que les deux Serbes bâtis comme des armoires à glace, au cou de taureau et armés de pistolets automatiques, n'attirent davantage l'attention sur Fischer que s'il s'était promené seul. Pourtant Bobby n'était pas encore prêt à se passer d'eux. Non seulement ils le protégeaient, mais Bobby leur faisait faire de petites courses, s'en servait comme chauffeurs et compagnons de dîner occasionnels. Ils étaient disponibles à toute heure, quel que soit le besoin. Bien sûr, leur première tâche était d'assurer sa sécurité. Il estimait qu'on devait le protéger contre le gouvernement américain, qui voudrait peut-être l'assassiner au lieu de le faire simplement extrader et juger. Il craignait aussi Israël. Après ses déclarations contre les Juifs, il pensait que le Mossad ou quelque patriote survolté pourrait vouloir sa mort. Et il avait toujours cru que les Russes comptaient le tuer, depuis l'humiliante défaite de 1972 et les accusations de triche qu'il avait portées contre eux. Pour se protéger, il acheta un lourd manteau en cuir de cheval qui pesait plus

de treize kilos, dans l'espoir qu'il serait assez épais en cas d'attaque au couteau. Sans doute portait-il également un gilet pare-balles.

Chez Bobby, ces menaces semblaient alimenter une crainte constante pour sa vie, teintée de paranoïa. Certains pensaient qu'elles étaient imaginaires, mais Fischer réagissait aux dangers physiques comme il le faisait sur un échiquier : il voulait parer à toute éventualité, à toute attaque, venue de n'importe quelle direction, et pouvoir se défendre. Sa peur d'être arrêté, tué, abordé ou insulté l'usait, c'était peut-être une des raisons pour lesquelles il dormait dix à douze heures par nuit. Il se méfiait toujours de ce qui était tapi dans l'ombre, et cette peur permanente, cette guerre contre des moulins à vent, l'épuisait.

Une fois installé au *Gellért*, Bobby fut invité à passer une partie de l'été avec les Polgár dans leur maison de campagne de Nagymaros, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Budapest, dans les collines d'une verdoyante anse du Danube. Bobby et ses gardes du corps longèrent en voiture le fleuve, qui n'était pas de la couleur qu'il avait imaginée. Contrairement au *Beau Danube bleu* de Strauss, ses eaux étaient fangeuses et brunes.

À Nagymaros, Bobby et les deux hommes furent logés dans un cabanon à part, même s'il prenait ses repas et passait l'essentiel de son temps dans la grande maison familiale. Les trois sœurs jouaient aux échecs avec lui et, suivant son souhait, on préférait la variante Fischer Random qu'il avait inventée. En début de partie, les pions conservaient leur position habituelle, les pièces étaient toujours sur la rangée de derrière, mais positionnées au hasard, pas à leur place habituelle. Ainsi, les joueurs qui ont passé des années

à étudier les ouvertures n'ont plus guère d'avantage : la mémoire et la théorie ont moins d'importance (sinon dans les finales). L'imagination et le talent comptent plus. Au cours des vacances, Zsófia, la benjamine, le battit trois fois de suite. Susan joua d'innombrables parties, dont elle ne révéla jamais le résultat, se contentant de dire qu'elle s'en était « bien tirée ». Elle remarqua que les capacités d'analyse de Bobby étaient exceptionnelles.

László Polgár n'était pas homme à mâcher ses mots. Quand Bobby nia l'existence d'Auschwitz, refusant d'admettre que plus d'un million de personnes y avaient été assassinées, László lui parla de tous ceux, dans sa famille, qui avaient péri dans les camps nazis. « Bobby, dit-il en fronçant le sourcil, tu crois vraiment que ces gens ont disparu par magie ? » Fischer n'avait aucun argument qui étayait sa thèse et ne pouvait que citer divers ouvrages négationnistes.

Qu'il ait eu le toupet d'émettre des propos antisémites alors qu'il était l'invité des Polgár, une famille juive, paraît conforme aux idées et à la personnalité de Bobby. « Au début, racontait Susan, j'ai essayé de le convaincre, de lui rappeler les faits, mais j'ai vite compris que c'était inutile, alors je préférais changer de sujet. » Judit était plus directe : « C'était un joueur extraordinaire, mais il était complètement fou : un psychopathe. » Son père était d'accord : « Bobby était schizophrène. »

Malgré l'insensibilité et l'obstination de Fischer, les Polgár étaient des hôtes charmants, qui continuèrent à le distraire et à prendre soin de lui. Il finit par renoncer à ses monologues antisémites et par ne plus parler que d'échecs. Cependant, il se mit en colère quand László lui montra un ouvrage datant de 1910, écrit par le Croate Izidor Gross. L'auteur y décrivait une

variante qui semblait annoncer la Fischer Random, avec exactement les mêmes règles. Non sans avoir murmuré quelque chose sur le fait que Gross était juif, Bobby changea les règles de la sienne pour la différencier.

Un jour, cet été-là, la famille fit une excursion au parc aquatique de Visegrád. Bobby était invité, avec ses gardes du corps. Ils prirent le bac pour traverser le fleuve et il se retrouva aussitôt dans son élément, nageant et paressant dans les bains nordiques. Il descendit même sur le toboggan géant et le refit à plusieurs reprises. « Il était comme un gosse », se rappelait Susan avec émotion.

László surveillait le comportement de Bobby avec les trois sœurs. Ce dernier préférait Susan, mais elle affirma par la suite ne pas s'en être rendu compte. László si, et cela ne lui plaisait pas.

Au bout de trois semaines et demie, Magyar Television découvrit que Bobby résidait à Nagymaros et envoya une équipe le filmer. Les reporters se cachèrent dans les bois à environ quatre-vingts mètres et utilisèrent un téléobjectif. Quand quelqu'un remarqua leur présence, ce fut la panique. Bobby était un fugitif, il ne voulait pas que le monde sache où il vivait. Il envoya ses gardes du corps récupérer les bandes dans les caméras et personne ne protesta. Puis Bobby demanda à Polgár de lui prêter un marteau et, assis sur le sol du salon en pierre, entreprit cérémonieusement, de plus en plus enragé, de réduire les cassettes en morceaux.

Les Polgár lui avaient offert leur amitié et un peu de répit, seulement il était désormais évident que la presse savait où il se cachait. Il abandonna aussitôt Nagymaros et rentra à Budapest, fit ses valises

et quitta le *Gellért*. Accompagné par ses gardes du corps devenus portefaix, il descendit à l'hôtel *Rege*, au pied des collines de Buda, en face de l'appartement de Benko et à quinze minutes du centre-ville. Puis, comme son ami le lui avait conseillé, il congédia définitivement les gardes du corps, trop visibles et potentiellement dangereux.

Le Budapest que Fischer arpenta en 1993 était une ville en pleine mutation. Comme tout le pays, elle n'était plus sous le joug des Soviétiques, s'était libérée du rideau de fer en 1989 et avait ouvert sa frontière avec l'Autriche. De nombreuses entreprises avaient été privatisées et seules une poignée étaient encore liées à la Russie. L'euphorie et le sentiment de liberté régnaient parmi la population. On le sentait rien qu'en descendant la rue Váci, la principale artère commerçante, dont les boutiques vendaient toutes sortes de biens. Les gens souriaient, sortaient le soir et s'amusaient.

Quand Bobby comprit ou du moins cru qu'il n'était pas suivi ni traqué, il se mit à déambuler dans la ville, prenant le bus ou le tram dans toutes les directions. De nombreuses personnes le reconnurent sans doute, mais rares furent celles qui s'approchèrent. À Budapest, il se sentit toujours un étranger, jamais un habitant à part entière. Même après y avoir vécu plusieurs années, il s'y considérait toujours comme un « touriste ».

Il continuait à rendre visite aux Polgár à Budapest, et quand il ne jouait pas aux échecs ou au ping-pong avec eux, il allait voir Andor Lilienthal et sa femme Olga, qui avait trente ans de moins. Les Lilienthal

étaient des hôtes accueillants et adoraient Bobby qui, de son côté, avait beaucoup d'admiration pour Lilienthal, un homme qui avait battu le champion du monde Mikhaïl Botvinnik. Le grand maître avait des histoires à raconter, l'écouter était comme lire un livre d'histoire des échecs.

Olga avait presque le même âge que Bobby, pourtant elle le traitait comme un fils ; elle lui préparait même ses plats favoris. Il lui parlait russe et, par la suite, elle expliqua que sa connaissance de la langue était « assez bonne ». Durant les années qu'il passa à Budapest, Bobby étudiait le russe chaque jour ou presque, et il faisait appel à Olga pour corriger les erreurs de grammaire et de prononciation. Dans sa bibliothèque, il possédait plusieurs dictionnaires bilingues anglais-russe, ainsi que des grammaires russes et des manuels de conversation. Avec Lilienthal, en revanche, il parlait allemand.

Quand Bobby fit part de ses idées sur les Juifs, Lilienthal l'arrêta : « Sais-tu que je suis juif ? » Fischer sourit : « Tu es quelqu'un de bien, un homme bon. Tu ne peux pas être juif. » Il devenait clair que, malgré sa rhétorique explicitement antisémite, il avait tendance à employer le mot « juif » dans un sens général et péjoratif : toute personne « mauvaise » – juive ou non – était forcément juive. « Je me réserve le droit de généraliser », écrivit Bobby à propos de son goût pour les stéréotypes.

Chaque soir ou presque après le dîner, quand il était chez les Lilienthal, Bobby regardait la télévision russe – concerts, informations, films – qu'il préférait aux programmes hongrois et américains du même type. Puis Bobby et Lilienthal s'enfermaient dans le bureau

et analysaient des parties jusque tard dans la nuit. Jamais ils ne jouèrent.

Comme les Lilienthal l'aidaient, il les remerciait en leur faisant des cadeaux : une antenne satellite, un aspirateur, de la maroquinerie qu'il achetait à Vienne, ainsi que des cadeaux pour les anniversaires et les fêtes. Ses relations avec eux ressemblaient à celles qu'il avait eues avec les Collins : tous les trois, ils partageaient un climat familial fait d'entraide et de passion pour les échecs, qui durerait longtemps, pouvait-on espérer.

Néanmoins, après quatre ans de relations chaleureuses, deux incidents rompirent ce lien. Andor prit subrepticement une photo de Bobby et l'envoya au magazine russe *Shakhmatny Bulletin*, qui la publia et lui versa deux cents dollars. Quand il le découvrit, Bobby devint fou de rage, plus encore lorsqu'il sut que Lilienthal avait touché de l'argent.

Il parlait sans cesse des royalties qu'on lui devait pour l'édition russe de son livre *Mes 60 meilleures parties*, et Lilienthal écrivit à Kirsan Ilioumjinov, le président de la FIDE, signant du nom de Fischer (sans le lui dire), pour solliciter un entretien. Lors d'une de ses conférences de presse en Yougoslavie, Bobby avait annoncé que son éditeur russe devrait lui verser cent mille dollars rien que pour entamer les discussions, car il était possible qu'on lui doive « des millions ». Ilioumjinov était en outre le président de la République autonome kalmouke, située sur la rive nord-est de la mer Caspienne. Fabuleusement riche et passionné par les échecs, il voulait verser lui-même à Bobby une part des royalties qui lui étaient dues. Dans un message adressé à Lilienthal, il annonça

qu'il viendrait personnellement remettre à Fischer cent mille dollars en espèces.

On organisa la rencontre : un dîner chez les Lilienthal. Cela faisait dix-huit ans que Bobby n'avait plus aucune relation avec la FIDE, après son forfait contre Karpov, et il n'avait aucune intention de se montrer particulièrement amical, même si Ilioumjinov n'avait rien à voir avec l'organisation du temps de ce fiasco. Dans un anglais parfait, Ilioumjinov salua Bobby et lui remit un attaché-case rempli de billets. Ce dernier s'assit et, patiemment, compta les billets jusqu'au dernier. Le dîner qui suivit fut animé et cordial : Bobby expliqua à Ilioumjinov comment jouer à la variante Fischer Random et le bombarda de questions sur la situation politique russe. « J'ai été frappé en mesurant à quel point Fischer savait ce qui se passait dans notre pays, se rappelait Ilioumjinov. Il pouvait nommer des hommes politiques et des membres du gouvernement, et il me demanda qui, d'après moi, gagnerait les élections. »

Une réconciliation entre Bobby et la FIDE fut envisagée ce soir-là, et Ilioumjinov lui proposa de venir s'installer dans la République kalmouke, où on lui donnerait un terrain et où on construirait une maison neuve suivant ses désirs. Le président de la fédération lui offrit un titre de propriété pour un demi-hectare de terre à Elista, la capitale. Bobby le remercia et l'interrogea sur la qualité des soins médicaux dans son pays, même s'il refusa d'y vivre. Ilioumjinov offrit également plusieurs millions pour financer un nouveau match Fischer-Spassky. « Je ne veux plus jouer qu'au Fischer Random », répondit Bobby. Au cours de la conversation, il comprit que la lettre envoyée à Ilioumjinov portait une imitation de

sa signature. La soirée était bien avancée et Ilioumjinov s'apprêtait à s'en aller, mais avant, il demanda à Fischer de poser avec lui pour une photo. « Non, répondit sèchement Bobby, ruminant dans son for intérieur la double trahison de Lilienthal (la photo et la fausse signature). Les cent mille dollars que vous m'avez apportés ne donnent pas droit à une photo. » Prétendant éconduit, Ilioumjinov se hâta de partir, et Bobby, l'ami vexé, le suivit peu après, avec l'argent. Il avait toujours dit qu'on pardonnait plus facilement à ses ennemis qu'à ses amis. Il ne revit plus jamais les Lilienthal.

Lorsqu'il entreprit d'écrire un livre sur la façon dont il avait été trompé, il le dédia à : « Andor Lilienthal, cette vieille canaille juive qui a imité ma signature dans une lettre à la FIDE, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ».

Pour finir, Bobby se fâcha avec les Lilienthal, ainsi qu'avec les Polgár. Zsófia Polgár avait été invitée à donner une simultanée à l'ambassade des États-Unis à Budapest, et Bobby était furieux qu'elle ait ne serait-ce que songé à dire oui, affirmant que ses ennemis – à savoir le gouvernement américain et donc l'ambassade – étaient aussi ceux des Polgár. « Comment peux-tu parler avec ces gens ? » lui demanda-t-il, incrédule. Elle ne céda pas et joua bel et bien. Après ça, les Polgár mirent fin à leurs relations avec Fischer et inversement.

Pendant qu'il tentait de refaire sa vie à Budapest, non sans se fâcher avec tout le monde, Bobby essayait également de reconquérir Zita, un projet voué à l'échec. Au cours des huit années qu'il passa dans la ville, il ne la revit qu'une poignée de fois, dont le jour où il fêta son cinquantième anniversaire en Bulga-

rie. À cette occasion, il la redemanda en mariage, même si elle était heureuse avec son petit ami et qu'ils avaient un enfant. « Il n'en est pas question, lui répondit-elle. – Et ta sœur Lilla ? » s'enquit-il. Quand Zita rapporta ces paroles à sa mère, en lui disant que Bobby cherchait un utérus, M^me^ Rajcsanyi fut horrifiée.

Zita avait une théorie. D'après elle, Bobby voulait une seule chose : se reproduire, tout comme Henry VIII désirait un fils. Elle pensait qu'il se disait sans cesse : *Je dois me marier, je dois avoir un enfant, je ne peux pas mourir sans descendance, ou bien mon génie se perdra à jamais*. Fischer se mit à rassembler des photos de jeunes Hongroises qu'il aimerait rencontrer et demanda à Janos Rigo, son nouvel ami et assistant, un maître international et organisateur de tournois, de l'aider. Les filles devaient avoir certaines caractéristiques, sans quoi il refusait de les rencontrer. Elles devaient être : 1) blondes aux yeux bleus, 2) jeunes, 3) belles, et 4) elles devaient savoir jouer aux échecs. Quand Rigo lui apportait des photos, Bobby les rejetait presque toutes, car les filles n'avaient pas l'ensemble de ces qualités, et il finit par mettre une annonce dans plusieurs journaux hongrois (la description qu'il fait de lui-même est significative, de même que les critères qu'il omet pour ne pas dissuader les candidatures) :

> Célibataire, grand, bonne présentation, nationalité américaine, personnalité facile, désire rencontrer belle jeune femme hongroise pour relation sérieuse. Envoyer photos.

Il donnait l'adresse de Rigo pour les réponses. Il y en eut, mais aucune ne satisfaisait son perfectionnisme, si bien qu'il les ignora toutes.

Bobby continuait à lire de la littérature antisémite et des pamphlets néonazis, ce qui provoquait de violentes disputes avec plus ou moins toutes les personnes qu'il rencontrait. Un soir, alors qu'il rentrait chez lui et que Rigo conduisait, il refusa de raccompagner un vieux joueur d'échecs juif tant qu'il n'admettrait pas que la Shoah n'avait pas eu lieu.

Durant son séjour à Budapest, Fischer lut *The Myth of the Six Million* de David Hoggan, *Des Juifs et de leurs mensonges* de Martin Luther, écrit en 1543, et *Jewish Ritual Murder* d'Arnold S. Leese. Il lut aussi un compte rendu du général nazi Ernst Kaltenbrunner, un des chefs de la SS, condamné lors du procès de Nuremberg et exécuté. En prison et dans l'attente du verdict, Kaltenbrunner écrivit une lettre à sa famille qui marqua Bobby. En voici un extrait :

> Mon destin est entre les mains de Dieu. Je suis heureux de ne jamais m'être éloigné de lui. Je ne peux croire que je serai tenu responsable pour les erreurs de nos dirigeants, car le peu de temps que j'ai été actif, j'ai toujours plaidé pour une attitude raisonnable, à l'intérieur et à l'extérieur… Ils auraient dû prêter plus attention à mes paroles… Nous ne possédons rien qui mérite d'être mentionné. Peut-être que la seule ressource qui vous sera utile sera ma modeste collection de timbres… N'était-ce pas mon devoir d'ouvrir la porte au socialisme et à la liberté tels que nous les voulions ?… Je n'ai pas abandonné l'espoir que

la vérité apparaisse au grand jour et que justice soit faite.

Quand Bobby découvrit que le fils de Kaltenbrunner était toujours en vie et qu'il habitait à Vienne, il lui rendit visite et voulut savoir si les camps d'extermination avaient existé ou non. Si oui, il voulait qu'il lui dise si les chiffres avaient été gonflés et si le nombre de gens tués était une légende. Lorsqu'il rencontra le fils de l'ancien chef SS exécuté, Bobby fut déçu. Le jeune Kaltenbrunner était ouvertement libéral. Ce qui concernait son père, les camps, le nazisme et l'antisémitisme ne l'intéressait pas. Mais il jouait aux échecs ! Pour lui, que le grand Bobby Fischer lui fît les honneurs de sa visite, quel qu'en soit le motif, était comme recevoir le président de la République. Plus tard, il fit poser une plaque sur la chaise où Bobby s'était assis : ROBERT J. FISCHER, CHAMPION DU MONDE D'ÉCHECS, S'EST ASSIS SUR CETTE CHAISE.

Durant l'été 1993, le film *À la recherche de Bobby Fischer* sortit dans les salles de cinéma américaines et reçut d'excellentes critiques. Les producteurs décidèrent de changer le titre initial, *Innocent Moves*, et de conserver celui du livre dont il était l'adaptation, se servant du nom de Bobby, un solide argument promotionnel, estimèrent-ils. *À la recherche de Bobby Fischer* est l'histoire d'un jeune garçon, Josh Waitzkin, qui possède un don incroyable pour les échecs et obtient bientôt des résultats sensationnels, malgré les doutes de ses parents, puis avec l'aide de son enseignant, Bruce Pandolfini, remarquablement interprété par Ben Kingsley. C'était l'un des films les plus sensibles et respectueux jamais tournés sur

les échecs. Le personnage de Fischer n'apparaît que dans des images d'archives. Son exploit islandais est à l'origine du récit, qui évoque le boom de 1972. Le film encaissa plus de sept millions de dollars et fut en compétition aux Oscars. Lorsqu'il en entendit parler, Bobby fut dans un premier temps indigné, puis furieux, considérant qu'on exploitait son nom et qu'on empiétait sur sa vie privée. À l'issue de son exploitation en salle, les producteurs se montrèrent déçus et jugèrent que son titre ambigu était la cause de ce relatif échec. Après coup, ils regrettèrent d'avoir employé le nom de Bobby.

Celui-ci ne fut jamais consulté et ne reçut aucune compensation. Il prétendit que le film avait fait « cent millions de recettes », un chiffre très exagéré. C'était une « colossale escroquerie », écrivit-il. Il se tourna vers ses avocats et découvrit que les producteurs, Paramount Pictures, avaient le droit d'utiliser son nom, car c'était celui d'une figure publique. Il estima que l'attitude de Paramount était immorale et injuste, mais n'entreprit aucune action en justice. Malgré cela, il continua à se plaindre du film et à en parler négativement, alors qu'il ne l'avait pas vu et que, on le lui avait dit, c'était un portrait convaincant de la façon dont un enfant accède au monde des échecs.

Comme il se sentait suffisamment en sécurité pour voyager, Bobby visita de nombreux pays : souvent l'Allemagne en compagnie de Benko, qui jouait dans une équipe allemande ; l'Autriche, où il faisait du shopping avec Rigo ; la Suisse, où se trouvait son argent ; l'Argentine, pour promouvoir la variante Fischer Random ; et les Philippines, la Chine, le Japon, pour des raisons personnelles et professionnelles. Curieusement, il se rendit également en Italie

pour y rencontrer un dirigeant mafieux, car il admirait la structure familiale de la mafia et son code d'honneur, sur lesquels il voulait en savoir plus. On ignore si c'était le véritable motif de son séjour.

Début 1997, le passeport de Fischer arriva à expiration. Il aurait pu le faire prolonger à l'ambassade des États-Unis à Budapest, mais il se méfiait : si on le lui confisquait, il serait coincé en Hongrie, incapable d'aller nulle part ni même d'accéder à ses comptes bancaires. Pire encore, on pouvait l'arrêter. Il passa en revue les différentes hypothèses comme s'il s'était agi d'un problème d'échecs et décida qu'il ne voulait pas être prisonnier en Hongrie. Il demanda à Rigo de le conduire en Suisse, à Berne. En pénétrant dans l'ambassade américaine, il s'efforça de paraître calme, même s'il était en réalité très tendu. S'il tentait sa chance en Suisse plutôt qu'en Hongrie, c'est parce que s'il ne pouvait plus quitter le pays, il aurait au moins accès à l'argent déposé à l'Union des banques suisses. Rigo l'attendait dans la voiture garée devant l'ambassade, avec une liste de numéros de téléphone à appeler en urgence au cas où Bobby serait retenu ou arrêté. Il avait également un jeu de clés lui permettant d'accéder à tous les coffres et boîtes postales de Fischer. Quarante minutes plus tard, celui-ci sortit du bâtiment avec un large sourire sur le visage : il avait un nouveau passeport américain valide jusqu'en 2007. Il pouvait tranquillement rentrer à Budapest.

Bien sûr, il y avait un pays où Bobby ne pouvait toujours pas se rendre, car on l'y aurait aussitôt arrêté : les États-Unis. En juillet 1997, ce fut la cause d'un terrible dilemme. En effet, Regina venait de mourir et son fils voulait assister à ses funérailles. Dans l'État de Washington, certains joueurs d'échecs

imaginèrent qu'il prendrait l'avion pour Vancouver, au Canada, et passerait clandestinement la frontière, déguisé, en voiture vers Seattle puis la Californie, où il assisterait à la cérémonie incognito. Dans cette version de l'histoire, il ne parlait pas à sa sœur, à ses neveux ni à personne d'autre, et restait en marge de la cérémonie, sans se faire reconnaître.

Moins d'un an plus tard, sa sœur Joan, âgée de soixante ans, succomba à une crise cardiaque, et Bobby souffrit une fois encore de ne pas pouvoir rendre un dernier hommage à un membre de sa famille. Cet éloignement forcé d'avec les siens aggrava la haine de l'Amérique qui le tourmentait depuis 1976, quand il avait perdu devant les tribunaux et décidé de ne plus payer ses impôts. On ignore pourquoi, durant toute la période où il s'était soustrait aux autorités américaines, sa sœur et sa famille ne lui avaient pas rendu visite en Europe. En revanche, sa mère était venue une fois à Budapest.

Après la rupture avec les Polgár et les Lilienthal, le quotidien de Bobby à Budapest était plus solitaire. Mais il vivait ce genre de vie depuis si longtemps qu'il ne parut guère affecté par la perte de leur affection. Pourtant, le manque de relations et de soutiens dut le blesser, malgré sa responsabilité dans ces ruptures.

Sa routine quotidienne consistait à se lever dans l'après-midi et à prendre le petit déjeuner à son hôtel – le plus souvent dans sa chambre, parfois dans la salle à manger –, à nager dans la piscine couverte ou dans celle d'un des nombreux bains municipaux, puis à se rendre dans une librairie ou une bibliothèque. Il lui arrivait d'en changer et de faire de longues

promenades, tout à ses souvenirs, près des grottes des collines de Buda, où il buvait un espresso à la terrasse du *Hilton*, sur la colline du château. Généralement, Rigo passait le prendre à l'hôtel vers dix-neuf heures pour le dîner. Bobby variait à dessein le type de nourriture qu'il mangeait : japonais, chinois, indien, hongrois et même casher, changeant de restaurant tous les soirs. Il lui arrivait de rejoindre Pal Benko, Lajos Portisch, Péter Lékó – un jeune grand maître hongrois – et un ou deux autres. Il se contentait alors de s'asseoir, dos au mur, de préférence dans un angle et loin des fenêtres, pour ne pas être vu des passants ni des autres clients. Il payait toujours pour les autres.

Il avait toujours une bouteille d'eau avec lui et buvait rarement de l'alcool. Un jour, il ingurgita un peu trop de *pálinka*, une liqueur de prunes faite en Hongrie et en Transylvanie censée favoriser la digestion après les repas, et fut ivre. Il avait si peu l'habitude d'une telle quantité d'alcool que sa gueule de bois dura trois jours.

Beaucoup de gens se sont interrogés sur la maîtrise de la langue hongroise acquise par Fischer durant les huit années passées à Budapest. Susan Polgár estimait qu'il ne parlait quasiment pas un mot et, d'après Zita, il connaissait sept mots, dont *gyümölcsrizs*, le nom de son dessert préféré. Rigo, lui, pensait qu'il disposait de deux cents mots, assez pour commander au restaurant, demander son chemin dans la rue et se faire comprendre des commerçants. Comme beaucoup de Hongrois parlaient russe et même allemand, et que les plus jeunes parlaient anglais, Bobby n'avait pas de difficulté à communiquer.

Une ou deux fois par semaine, il allait au cinéma en fin d'après-midi, voir surtout des films américains grand public. Il affirma s'être identifié au personnage interprété par Jim Carrey dans *The Truman Show*, car il avait lui aussi parfois l'impression de vivre dans un univers kafkaïen où, comme Truman, il était le seul individu sincère dans un monde d'acteurs.

De retour à son hôtel vers vingt-trois heures, il lisait, écoutait de la musique et les informations à la BBC. Il avait entrepris d'écrire un livre antiaméricain dans lequel il exposerait ses arguments contre son pays, qu'il mettrait en relation avec sa méfiance et son animosité à l'égard des Juifs (et de tous ses ennemis intimes, qu'il appelait « Juifs » quelle que soit leur confession). Sa colère contre tout et tous était encore accrue par la perte de ses effets personnels, qu'il conservait dans un entrepôt californien et qui avaient été vendus aux enchères quand il avait cessé d'en payer le loyer. Pour préparer son livre, Bobby passait une partie de son temps à enregistrer sur cassette ses délires antisémites et antiaméricains.

À l'approche de l'aube, il rejouait des parties des derniers tournois, disséquant méthodiquement chaque coup à l'aide de son scalpel mental, à la recherche d'erreurs, de mauvaises interprétations et de conclusions hasardeuses – en particulier tout ce qui prouverait qu'il existait un complot contre lui, ourdi par ceux qu'il considérait comme les voleurs et les tricheurs des échecs. Chaque partie devint un roman d'espionnage. Le but n'était jamais de trouver l'assassin, mais de comprendre comment la « tricherie » s'était déroulée.

Il se mit à boiter de façon visible, et plusieurs de ses confrères le pressèrent de consulter un médecin. Seulement Bobby avait si peur qu'il ne consentait à le

faire que si la douleur devenait insupportable. Quand ce fut le cas, il céda, se rendit chez un spécialiste qui l'examina, et apprit qu'il souffrait d'orchite, une inflammation des testicules. En marchant, il écrasait son sexe, d'où sa claudication. D'ordinaire, dix jours d'antibiotiques éliminaient les symptômes, sinon on subissait une simple opération qui soulageait la pression. Mais il dit à tout le monde qu'il boitait à cause d'une vieille blessure à la jambe (qu'il s'était cassée des années plus tôt), et supporta la douleur jusqu'à ce que l'inflammation disparaisse. Il boiterait légèrement jusqu'à la fin de ses jours.

« Comme Adolf Hitler l'a écrit dans *Mein Kampf*, les Juifs ne sont pas les victimes, ce sont les bourreaux ! » s'écria Fischer lors d'une émission en direct sur Radio Calypso, à Budapest, le 13 janvier 1999. Parmi le million et demi d'habitants de Budapest et les dix millions de Hongrois, combien l'écoutaient tandis qu'il tenait ces propos pleins de haine ? On l'ignore, mais son interviewer, Thomas Monath, ne sut comment réagir. Couper le micro ? Lui ordonner de se taire ? Par la suite, on a pu écouter les aberrations de Bobby partout dans le monde pendant des années, car l'émission a été diffusée sur Internet.

Bobby avait contacté la station de radio par l'intermédiaire de Pal Benko en disant qu'il voulait être interviewé. Ce serait son premier entretien public depuis le match contre Spassky en 1992. Au début, tout se passa bien et il répondit avec courtoisie à des questions faciles – pourquoi il avait choisi de vivre à Budapest, par exemple (« J'aime les bains et les gens. Cette ville est fantastique ») –, pourtant bien vite il

se montra impatient, affirmant qu'il voulait parler de choses autrement plus importantes. Si le monde ou au moins les Hongrois avaient oublié ses remarques antisémites de 1992, sept ans après il leur rafraîchit la mémoire de façon quasi hystérique.

Pour justifier cet éclat, il expliqua que tous ses biens et ses souvenirs – qui avaient de la valeur à ses yeux, c'est compréhensible, et dont certains intéressaient les collectionneurs – conservés dans un entrepôt de la société Bekins Storage, à Pasadena, avaient été vendus aux enchères parce que son agent Robert Ellsworth n'avait pas payé une facture de quatre cent quatre-vingts dollars. « Ça valait des dizaines, peut-être des centaines de millions, et on m'a tout volé ! » se lamentait Bobby. Puis, contre tout bon sens, il faisait le lien entre la disparition de ses biens et un complot juif, exposant ses arguments avec un tel venin et une telle vulgarité que les responsables de la station envisagèrent de couper son micro avant la fin. « Me permettez-vous de vous poser quelques questions bien intentionnées au sujet des échecs ? intervint Monath. – Non, je ne veux pas ! » cria Fischer pour l'empêcher de continuer. Et il reprit, affirmant être « persécuté par les Juifs » et soulignant qu'« il n'y a pas eu d'Holocauste », avant d'insulter « le Juif Ellsworth ». C'était comme si, pour lui, être à l'antenne constituait la seule chance de rétablir la vérité : d'informer à la fois les auditeurs et le monde des injustices qu'il avait subies. Il continua à déverser sa haine sur les ondes jusqu'à ce que Monath n'en puisse plus : « Monsieur Fischer, vous avez perdu la tête », dit-il, et le micro de Bobby fut coupé.

L'histoire de la perte de ses biens est globalement vraie : il louait l'entrepôt depuis environ dix ans et, dans son conteneur, se trouvait en effet un coffre-fort

renfermant la lettre du président Nixon le félicitant pour son titre de champion du monde, la médaille d'or de la FIDE, des lettres, des feuilles de partie, des tableaux, des trophées, des statues, des carnets de notes, des photos, des livres et des centaines d'autres objets. Les feuilles de partie originales des parties simultanées que Bobby avait disputées en Amérique du Sud et sur lesquelles il envisageait d'écrire un livre disparurent, une perte irréparable pour le monde des échecs, car il y avait eu plusieurs parties intéressantes. Vendues à l'unité – il y en avait des milliers, d'après Fischer – ou en bloc à un collectionneur, leur valeur devait approcher les cent mille dollars.

Bobby versait à Ellsworth environ cinq mille dollars par an, qui servaient à louer l'entrepôt et à payer la taxe foncière pour les cinq lots qu'il possédait à Clearwater et Tarpon Springs, en Floride, et qu'il tenait de son grand-père (Bobby les avait rachetés à sa mère en 1992). Le total des dépenses avoisinait quatre mille dollars par an, les mille autres constituant la rémunération d'Ellsworth. Le bail était au nom de « Claudia Mokarow et Robert D. James », et comme Ellsworth payait année après année, il est possible que la société propriétaire de l'entrepôt ait ignoré que les biens en dépôt appartenaient à Bobby Fischer. Quoi qu'il en soit, Ellsworth avait commis une bourde – une négligence ou un mauvais calcul – et n'avait pas payé les quatre cent quatre-vingts dollars qu'il devait. Par contrat, la société avait le droit de disposer du contenu stocké et, quand Ellsworth prit conscience de son erreur, il en fut désolé. On peut comprendre qu'une telle perte ait été un coup terrible pour Bobby : « C'était toute ma vie ! » s'écriait-il, scandalisé.

Ellsworth avait pris conscience de son erreur à temps et racheté pour huit mille dollars de biens aux enchères, renonçant à des bandes dessinées et autres souvenirs dont il pensait – à tort, apparut-il par la suite – qu'ils n'intéresseraient plus son client. Harry Sneider, l'ancien entraîneur physique de Bobby, accompagna Ellsworth lors de la vente, et son fils apporta douze cartons d'objets à Budapest. Quand il les lui remit, Bobby parut stupéfait : « Et le reste ? » demanda-t-il. Il prétendait avoir eu plus de cent cartons entreposés et disait que ce qu'on lui avait rendu correspondait à moins de 1 % de ses biens.

Il refusait de se faire une raison. Avant d'en arriver là, il donna trente-cinq interviews à la radio – qu'on trouve toutes en ligne –, la plupart pour une petite station des Philippines, dans lesquelles il exposait sa théorie : il était victime d'un complot qui impliquait une cabale juive, le gouvernement américain, les Russes, Robert Ellsworth et la société Bekins Storage.

Il y avait lieu de se demander si, au fil des ans, Bobby n'avait pas sombré dans un état de paranoïa de plus en plus profond, à force de croire que des individus et des organisations conspiraient contre lui et le persécutaient. On aurait dit une forme de syndrome de La Tourette qui, telle une tempête dans son esprit, lui faisait dénigrer inlassablement les Juifs dans les termes les plus vils. Sa haine débordait et il ne pouvait pas – ne voulait pas – la contenir. Il n'était pas fou, n'avait pas d'hallucinations, pour autant qu'on le sache, et ne pouvait être qualifié de psychotique. (Un psychiatre, le Dr Magnus Skulason, qui rencontra Fischer à la fin de sa vie, souligna qu'il n'était manifestement pas psychotique.) Du reste, hormis les

situations de stress (comme lorsqu'il avait découvert la perte de ses biens personnels), il était tout à fait en phase avec la réalité et pouvait se montrer charmant, amical, voire raisonnable (si l'on s'en tenait à certains sujets). Le Dr Anthony Saidy, un des amis les plus anciens et les plus proches de Bobby, écrivit au magazine *Chess Life* au sujet de ces émissions de radio : « Sa paranoïa s'est aggravée avec le temps et, dans une culture qui lui est étrangère, il est encore plus isolé. » Saidy souligna en outre que les médias exploitaient la situation en publiant les déclarations les plus abominables de Bobby, alors qu'ils auraient dû le laisser tranquille.

En lisant les propos de son ami, Fischer fut outré. Il le critiqua parce qu'il vivait aux États-Unis, au sein d'une culture par définition étrangère, et affirma qu'il était juif (il ne l'est pas).

Dans le quartier de Kamata, à la périphérie de Tokyo, l'odeur des camphriers intriguait Bobby. Beaucoup de Japonais arrachaient ou coupaient les feuilles pour les faire infuser et inhaler la vapeur, affirmant que c'était bon en cas de rhume. D'autres prétendaient que les vapeurs de camphre étaient dangereuses. Quoi qu'il en soit, les camphriers attiraient le regard des passants, dont celui de Bobby. Si on prenait ne serait-ce que quelques feuilles et qu'on les écrasait dans sa main, on pouvait sentir une puissante odeur. Contre ses multiples douleurs et maux, Bobby s'en remettait de plus en plus aux remèdes homéopathiques, comme alternative aux médicaments traditionnels, et il était toujours à la recherche de remèdes naturels. Plus tard, cette quête lui valut des ennuis.

Il était arrivé à Tokyo le 28 janvier 2000, après avoir annoncé à ses amis qu'il s'absenterait de Budapest « pendant quelques mois » et déposé ses affaires chez Benko. Il ne revint jamais. Au Japon, Miyoko Watai, la présidente de l'Association japonaise des échecs, l'avait invité à loger chez elle. Ils se connaissaient depuis 1973, quand il avait visité le pays pour la première fois, à la recherche d'un endroit pour disputer le match contre Karpov qui n'aurait jamais lieu. Année après année, ils avaient correspondu et elle était venue le voir, à Los Angeles et à Budapest. Miyoko, une des meilleures joueuses du Japon, admettait que Bobby était son idole et qu'avant de le rencontrer elle avait lu tout ce qu'elle avait trouvé sur lui, rejoué toutes ses parties coup par coup. Elle était amoureuse de lui.

Pourtant, devant ses amis, Bobby niait toute relation sentimentale avec Miyoko, qui avait deux ans de moins que lui.

Bobby cherchait toujours une femme qui pourrait porter son enfant, et il comptait rencontrer de nombreuses jeunes Philippines, parmi lesquelles la candidate idéale. Il prit donc l'habitude de faire des allers-retours entre Tokyo et les Philippines, restant au Japon un peu moins de trois mois (pour des questions de visa) et faisant la même chose aux Philippines, une vie semblable à celle du personnage du film *Capitaine Paradis* interprété par Alec Guinness, qui a une femme dans deux ports et passe de l'une à l'autre. Bobby n'était pas marié, mais il était proche de Miyoko et avait des compagnes aux Philippines, une errance qui dura plusieurs années.

Bobby et Miyoko approchaient tous deux la soixantaine et menaient une existence paisible à Ikegami,

un quartier de Tokyo, profitant des différents *onsen* – les thermes –, allant au cinéma, faisant de longues promenades, s'asseyant au parc, où personne ne semblait reconnaître Fischer, vivant en somme ce qu'on pourrait appeler une vie simple et agréable. Il y eut une rare fausse note lorsqu'ils allèrent voir le film américain *Pearl Harbor*. Lorsque les *Zeros* japonais se mettent à bombarder les navires à Battleship Row et coulent l'USS Arizona, Bobby applaudit fort et fut le seul dans la salle, ce qui embarrassa considérablement le public japonais. Il racontait avoir été choqué que personne d'autre n'ait fait comme lui.

Trois mois s'étaient écoulés à l'horloge de l'Immigration. Il était temps pour Bobby de filer aux Philippines.

À Baguio, à environ deux cents kilomètres de Manille, le quotidien était plus exotique qu'à Tokyo. La moitié de la population était constituée d'étudiants (ils étaient cent cinquante mille) et les possibilités de rencontrer le genre de filles qu'il aimait (jeunes et belles) plus élevées qu'au Japon. Mais curieusement, il ne s'éloigna pas de Miyoko.

Aux Philippines, Fischer fut hébergé par un admirateur du Baguio Country Club pendant les trois premiers mois. Il jouait au tennis tous les jours, voyait régulièrement Torre et dînait avec lui, parfois aussi avec Florencio Campomanes, l'ancien président de la FIDE. Puis il loua une maison dans le même immeuble que Torre et, comme il était tout le temps leur invité, il savourait la cuisine de l'épouse de son ami.

Début 2000, Bobby assista à une fête donnée par Torre au Banguio Country Club, au cours de laquelle il rencontra une séduisante jeune femme nommée

Justine Ong, qui changea son nom en Marilyn Young. Elle était d'origine chinoise, ils se fréquentèrent et, quelques mois plus tard, elle annonça à Bobby qu'elle était enceinte. Il ne supportait pas l'idée qu'elle pût avorter et refusa d'en discuter. À la naissance de l'enfant, prénommée Jinky, aucun nom ne fut mentionné sur le certificat de naissance à la rubrique du père. Il promit d'aider financièrement la mère et l'enfant, et il le fit, leur offrant une maison, envoyant des cadeaux à la petite et de l'argent à Marilyn. Ses amis ont prétendu qu'il ne savait pas si l'enfant était bel et bien de lui, pourtant, tout comme il avait été aidé par Paul Nemenyi, dont il ignorait s'il était son père, il ferait la même chose pour Jinky, se présentant même comme son père naturel. Cet arrangement dura sept ans. Il envoyait à la petite fille des cartes de vœux signées « papa » et s'organisa pour qu'elles lui rendent visite. Un de ses amis qui les vit ensemble affirma que Bobby traitait Jinky avec affection, mais qu'il ne semblait pas aussi proche d'elle que si elle avait effectivement été sa fille.

Dans l'une de ses émissions radio (datée du 9 août 2000), diffusée de Tokyo sur Radio Baguio, Fischer signala qu'il avait été arrêté peu de temps auparavant par la police japonaise à la suite d'une « affaire de drogue bidon ». Il livrait très peu d'informations sur le sujet, seulement qu'il avait passé dix-huit jours en prison avant d'être relâché, et soulignait que c'était une accusation absurde, car il ne prenait pas de drogue, pas même de l'aspirine. L'arrestation avait eu lieu au printemps ou à l'été 2000, et ne fut

pas rendue publique (en tout cas, on ne trouve aucun document). Il est possible que les autorités japonaises, ignorant qui était Fischer, aient simplement jugé suspect cet étranger qui faisait de multiples allers-retours entre leur pays et les Philippines, transportant un sac d'herbes, le profil idéal du trafiquant, ce qui les poussa à l'interroger. Connaissant les tendances peu coopératives de Bobby, il se peut qu'il ait été incarcéré surtout en raison de son attitude.

Peut-être l'émission la plus horrible de Fischer fut-elle diffusée le 11 septembre 2001. Radio Baguio l'appela des Philippines (il était alors à Tokyo) pour qu'il commente les attentats contre le World Trade Center et le Pentagone. Ce fut son interview la plus courte, seulement douze minutes, pourtant elle suscita un vif émoi partout dans le monde, car elle fut reprise en ligne dans sa totalité. Bobby s'en prenait directement à une nation en difficulté.

En donnant son avis, Bobby n'imaginait pas qu'il scellait son sort aux yeux du gouvernement américain, des Juifs du monde entier et de la plupart des Américains, qui se sentirent blessés et insultés, après les attaques du 11 Septembre et les blasphèmes proférés par Bobby à leur sujet. Dire que ses propos furent parmi les plus haineux jamais proférés à l'antenne par un Américain ne serait pas exagéré. En voici des extraits :

FISCHER : Eh bien, ce sont de merveilleuses nouvelles. Il est temps que cette putain d'Amérique rentre dans le rang. Il est temps de l'achever une bonne fois pour toutes.

INTERVIEWER : Êtes-vous heureux de ce qui s'est passé ?

FISCHER : Oui, j'applaudis ce geste… Merde aux États-Unis. Tout ce que je veux, c'est les voir balayés.

FISCHER : Ce pays repose sur des mensonges. Il repose sur le vol. Pensez à tout ce que j'ai fait pour eux. Aucune personne n'a jamais fait autant à elle seule. Vous savez, quand j'ai gagné le championnat du monde en 1972, les États-Unis avaient l'image d'un pays de base-ball, de football américain, on ne les voyait pas comme un pays intellectuel. J'ai inversé ça seul, n'est-ce pas ?

FISCHER : Mais je compte sur un scénario à la *Sept jours en mai*[1], les gens sains d'esprit qui prennent le pouvoir dans le pays…

INTERVIEWER : « Sains d'esprit » ?

FISCHER : Les gens sains d'esprit. Les militaires sains d'esprit. Oui. Ils jetteront les Juifs en prison et en exécuteront des milliers au moins…

FISCHER : Je dis : « Mort au président Bush ! » Je dis : « Mort aux États-Unis d'Amérique ! Merde aux États-Unis d'Amérique ! Merde aux Juifs ! » Les Juifs sont des criminels. Ils mutilent leurs enfants ! Ce sont des assassins, des voleurs, des menteurs, des salauds. Ils ont inventé l'Holocauste. Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans… C'est un grand jour. Merde aux États-Unis ! Pleurez, bande de fillettes ! Pleurnichez, salopards ! Votre heure est venue.

1. Film de John Frankenheimer qui dépeint un coup d'État aux États-Unis.

14

Arrestation et sauvetage

Bobby Fischer était un délinquant mis en examen et pour le moment en cavale, avec une peine de dix ans de prison suspendue au-dessus de sa tête. Pourtant depuis neuf ans, le gouvernement américain ne semblait guère pressé de mettre la main sur lui, si bien qu'il n'avait pas le sentiment d'être un fugitif. Il voyageait presque partout et faisait à peu près ce qu'il voulait. Il était multimillionnaire, avait une compagne qui l'aimait et, même si c'était un homme sans pays, un Hollandais volant moderne qui passait d'un continent à l'autre, il se sentait en relative sécurité. Puis tout s'effondra lorsqu'il apprit que ses souvenirs avaient été vendus aux enchères, comme s'il n'avait pas perdu que des vieilles lettres et des feuilles de partie, mais une part de lui-même.

D'une certaine façon, il s'était perdu. Il avait lâché prise.

Il imaginait un complot ourdi par le gouvernement des États-Unis et les Juifs. Il voulait que le monde sache ce qu'on lui avait pris. C'est alors que les émissions de radio virent le jour. Elles furent pour la plupart diffusées de Baguio et, si la même station les avait transmises dix ans plus tôt, il aurait sans

doute pu continuer à vivre comme il le faisait en 1992, car très peu d'auditeurs étaient à l'écoute. Seulement en 2001, avec le développement rapide d'Internet, le monde entier entendit ses délires, et ce qu'il dit attira l'attention des autorités américaines.

Après les commentaires de Fischer sur le 11 Septembre, de nombreux éditoriaux s'en prirent à lui. La Fédération américaine des échecs vota une motion pour le bannir de ses listes, et des joueurs – dont certains de ses amis – qui lui avaient pardonné ses déclarations belliqueuses de 1992 en Yougoslavie étaient à présent fous de rage. La Maison Blanche et le Département d'État reçurent des montagnes de lettres exigeant son arrestation, et beaucoup soulignaient qu'il aurait dû croupir en prison depuis longtemps. La machine bureaucratique monta peu à peu en régime et, bien que le département de la Justice eût décidé d'agir contre Bobby, il fallut du temps et l'accord de certaines personnes pour décider où et quand l'arrêter.

Bobby était assez lucide pour savoir qu'à force de proclamer à l'antenne que les États-Unis étaient « une saleté de pays criminel », qu'il fallait un nouvel Holocauste pour les Juifs et qu'il souhaitait la « mort du Président », il augmentait de beaucoup le risque de se faire arrêter. Comme il ne se passait rien, il se sentait invulnérable et continuait à voyager sans se cacher. Et comme on ne lui posait jamais aucune question, dans les aéroports et à la douane, qu'on ne l'interpellait dans aucun pays, il se sentait libre de donner des interviews au vitriol.

Néanmoins, il faisait montre d'une certaine réticence dans ses contacts avec les autorités américaines. Les pages de son passeport (renouvelé pour

une période de dix ans en 1997) étaient remplies, il n'y avait plus de place pour le moindre visa d'entrée ou de sortie. Entre 1997 et 2000, quand il vivait en Hongrie, il s'était rendu dans de nombreux pays européens puis, entre 2000 et 2003, avait fait quinze allers-retours entre Tokyo et Manille. Jusqu'au jour où un douanier lui signala qu'il devrait faire ajouter des pages à son passeport. Il eût été plus simple d'aller à l'ambassade des États-Unis, à Manille ou à Tokyo, mais il préféra retourner en Suisse, où il avait fait refaire son passeport en 1997, pour les mêmes raisons qu'à l'époque. De plus, il envisageait de s'installer à titre permanent dans le pays, c'était donc un prétexte pour admirer ses splendeurs.

Bobby arriva à Berne fin octobre 2003 et descendit dans un hôtel bon marché. Le lendemain dans l'après-midi, il se rendit à l'ambassade, Sulgeneckstrasse. S'il ne parlait pas le dialecte bernois, son allemand était assez bon pour qu'il se fasse comprendre sans peine, et dans tous les cas à l'ambassade on parlait anglais. On l'informa que son passeport serait conservé le temps d'y ajouter quelques pages et que cela prendrait une dizaine de jours. Bobby donna l'adresse de son hôtel et son numéro de téléphone portable, et il demanda qu'on l'appelle quand ce serait prêt.

De retour à l'hôtel, il rassembla ses affaires et régla aussitôt la note. Puis il prit le train pour Zürich, à une heure de Berne, et choisit un hôtel haut de gamme où il donna un faux nom. Ces ruses de roman d'espionnage lui serviraient à se cacher, au cas où l'ambassade apprendrait de Washington qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui et que son passeport devait être confisqué. Certes, il avait donné son numéro de portable, mais il n'avait pas laissé d'adresse à l'hôtel

bernois. Si on venait le chercher à Zürich, il pourrait sans doute s'enfuir à temps. Toutefois, une semaine après, il téléphona lui-même à l'ambassade et comprit qu'il n'y avait pas de problème. Son passeport l'attendait.

De retour à Berne, il se demanda si ce n'était pas un piège, s'il ne serait pas arrêté dès qu'il aurait posé le pied dans l'ambassade. Il courut ce risque et entra dans le bâtiment avec la plus grande désinvolture possible. Le tour était joué : l'employée au guichet lui tendit ses papiers, et il admira la façon dont les vingt-quatre pages supplémentaires avaient été parfaitement cousues. Avec la certitude que son passeport était valide jusqu'en 2007, il prit l'avion pour rentrer « chez lui », à Tokyo.

Six semaines plus tard, le département de la Justice lui adressa une lettre qui annulait son passeport, au motif qu'il « faisait l'objet d'un mandat d'arrêt fédéral », lequel ne mentionnait pas le match contre Spassky en 1992 mais les lois américaines qu'il avait enfreintes : l'International Emergency Powers Act, paragraphe 50, articles 1701, 1702 et 1705, signé par le président George H. W. Bush.

Pourtant, l'annulation de son passeport n'allait pas sans poser quelques problèmes. Fischer n'en avait pas été prévenu et n'avait donc pas pu faire appel de la décision comme il en avait le droit, d'après la loi. Le département de la Justice prétendit que la lettre avait été envoyée à son hôtel bernois (l'adresse qu'il avait communiquée à l'ambassade), mais qu'elle avait été retournée sans coordonnées pour la faire suivre. Elle datait du 11 décembre 2003, et lorsqu'une copie faxée de la lettre fut examinée, elle ne portait pas l'adresse de Bobby, ce qui suggère que l'ambas-

sade ne l'avait jamais envoyée à son hôtel. D'après la loi, Bobby aurait eu soixante jours pour demander à être entendu et peut-être soixante autres pour faire appel en cas de décision défavorable. Une telle audience aurait simplement déterminé s'il faisait bien l'objet d'un mandat d'arrêt et si la procédure était déjà en cours quand il avait demandé le renouvellement de son passeport en 1997. La loi stipule qu'un passeport « ne peut être délivré à un ressortissant faisant l'objet d'un mandat ou d'une convocation par la justice dans une affaire criminelle ». Quand il avait demandé le renouvellement à Berne en 1997, soit le Département d'État avait commis une erreur en le lui délivrant, soit Fischer n'avait pas indiqué qu'il faisait l'objet d'un mandat. S'il avait menti par omission, il était coupable de fraude, une charge qui s'ajouterait à la violation de l'embargo et à l'évasion fiscale.

S'il avait été prévenu, son appel, au cas où il aurait fait appel, aurait sans doute été rejeté, mais il aurait eu le temps de se rendre dans un autre pays et de se cacher – peut-être quelque part en Suisse, par exemple dans les Alpes –, pour échapper à une arrestation.

Cependant, il ignorait que son arrestation était imminente et son passeport non valide quand il se rendit à l'aéroport de Narita le 13 juillet 2004 afin d'embarquer à destination de Manille. Il fut alors arrêté et menotté.

L'une des premières choses que Bobby fit quand il se retrouva derrière les barreaux fut de demander à appeler quelqu'un, peut-être un avocat qui négocierait sa remise en liberté sous caution.

Néanmoins, les autorités japonaises lui refusèrent tout coup de téléphone. Au Japon, enfreindre la loi, même involontairement, peut entraîner l'arrestation, l'emprisonnement, voire l'expulsion. Une petite infraction peut provoquer la détention, sans possibilité d'être libéré sous caution, pendant des mois ou plus, le temps de l'enquête et de la procédure judiciaire. Les protestations de Bobby, qui disait être citoyen américain et avoir droit à un coup de téléphone, restèrent lettre morte.

Vingt-quatre heures plus tard, un agent de l'Immigration en poste à l'aéroport appela Miyoko pour l'informer de ce qui s'était passé, et celle-ci contacta aussitôt un avocat. Puis elle se rendit au centre de détention de l'aéroport pour voir Bobby, mais arriva après les heures de visite. Elle put le voir le lendemain pendant trente minutes. « Il était si bouleversé que je ne savais pas quoi dire pour le consoler », confia-t-elle à un journaliste.

Fischer fut incarcéré au centre de détention de l'aéroport de Narita pour les immigrants clandestins pendant près d'un mois, accusé d'avoir voulu voyager avec un passeport non valide. Les charges les plus sérieuses remontaient à 1992, quand il avait défié l'embargo américain contre la Yougoslavie et affronté Boris Spassky. Il est possible que ses émissions de radio aient été l'étincelle mettant le feu aux poudres, encourageant les autorités américaines à relancer une procédure vieille de dix ans. Nul doute que le département de la Justice voulait son extradition vers les États-Unis afin qu'il soit jugé, peut-être conjointement avec le département du Trésor, pour évasion fiscale. De son côté, Miyoko pensait que les autorités américaines auraient pu l'arrêter n'importe quand depuis

1992, qu'elles ne l'avaient pas fait et s'en prenaient à lui maintenant « parce qu'il avait attaqué l'Amérique, ce qui a mis le gouvernement en colère ».

Bobby était comme un lion en cage, il faisait les cent pas, se plaignait tout le temps de quelque chose, la nourriture, la température, le mépris de ses geôliers, et hurlait sans cesse contre ses gardes. Ce n'était pas un prisonnier modèle, plutôt le genre de détenu incapable de rester incarcéré longtemps sans faire du mal à quelqu'un, lui ou un autre. Il allait jusqu'à provoquer des bagarres et dut être transféré à Ushiku, à soixante-cinq kilomètres au nord-est de Tokyo, dans le centre de détention des services de l'Immigration pour l'est du Japon. Le centre était équipé comme une prison de haute sécurité et les détenus y séjournaient assez longtemps. À soixante et un ans, Bobby prétendait être le plus âgé, ce qui aurait dû lui valoir plus de respect. Mais son ancienneté et son passé aux échecs ne pesaient pas lourd aux yeux des gardiens. Un jour, lorsqu'il fit remarquer à l'homme qui lui apportait son petit déjeuner que son œuf à la coque était dur et qu'il en demanda un autre, il y eut une échauffourée. Il passa plusieurs jours en cellule d'isolement et ne put recevoir de visites ni même sortir pour la promenade. Une autre fois, il marcha exprès sur les lunettes d'un gardien qu'il n'aimait pas et se retrouva de nouveau en isolement.

Miyoko venait le voir plusieurs fois par semaine – la prison était à deux heures de Tokyo –, elle lui apportait des journaux et de l'argent pour qu'il achète de la nourriture supplémentaire (en général des *nattos*, du soja fermenté). Plusieurs personnes tentèrent bientôt d'obtenir sa libération, en premier lieu Masako Suzuki, une jeune et brillante avocate qui devint son

principal conseil et le plus déterminé de ses partisans, et John Bosnitch, un journaliste de quarante-trois ans, Canadien d'origine bosniaque, qui vivait à Tokyo. Ils formèrent un comité baptisé « Libérez Bobby Fischer » et travaillaient avec d'autres personnes afin de le sortir de prison. Suzuki utilisa tous les recours contre ce qu'elle considérait comme une « détention illégale ». Fischer, lui, parlait de kidnapping.

On ignore ce que sa défense coûta à Bobby, mais sans doute n'était-ce pas si élevé, car Suzuki était assistée bénévolement par tous ceux qui jugeaient qu'on persécutait Fischer. Son sort était devenu une cause à défendre. Et même si Bosnitch n'était pas avocat, il semblait connaître les subtilités du système japonais, il était à la fois agressif et courtois, ce qui impressionnait ses interlocuteurs, juristes et fonctionnaires. Il fut par la suite nommé *amicus curiae*, témoin à décharge, dans l'affaire de Bobby, assista aux audiences et prit part aux débats. L'une des premières questions à l'ordre du jour était d'empêcher l'extradition de Fischer vers les États-Unis. Celui-ci était persuadé que si on le renvoyait là-bas pour qu'il soit jugé, il serait condamné. Mais ce n'était pas le pire. Il pensait que le gouvernement le haïssait au point de le faire assassiner en prison. Dans ce but ou du moins pour retarder l'échéance, il voulait renoncer légalement à sa citoyenneté américaine et devenir apatride. Ainsi, les États-Unis auraient moins de pouvoir sur lui. Il voulait rester au Japon.

Pour renoncer à la citoyenneté américaine, il faut réunir trois conditions : 1) comparaître devant les services consulaires ou diplomatiques américains ; 2) entreprendre la démarche dans un pays étranger (en général une ambassade ou un consulat américain) ;

et 3) faire une déclaration sous serment devant un représentant des États-Unis.

Bobby écrivit à l'ambassade américaine à Tokyo en demandant qu'on lui envoie quelqu'un dans sa prison, afin qu'il renonce à sa citoyenneté. Personne ne vint. Il écrivit également au secrétaire d'État Colin Powell pour qu'il l'aide à abandonner sa nationalité. Pas de réponse. En définitive, Bobby envoya une nouvelle lettre à l'ambassade, insistant pour qu'on lui envoie quelqu'un. Dans le cas contraire, il renoncerait par écrit. Si Bobby avait le moindre doute quant à la rupture définitive de ses relations avec les États-Unis d'Amérique, rien dans sa lettre ne le suggère. Il devait retrouver la liberté et tenta donc de se séparer de son pays chirurgicalement, avec précision et rapidité, conscient que ce serait un adieu sans retour possible :

> Je soussigné Robert James Fischer, né le 9 mars 1943 à Chicago, Illinois, États-Unis d'Amérique, de nationalité américaine, déclare être ou avoir été titulaire du passeport américain numéro 7792702, délivré par l'ambassade américaine à Berne, Suisse, le 24 janvier 1997 et arrivant à expiration le 23 janvier 2007. Je déclare en outre renoncer par la présente, définitivement et irrévocablement, à ma nationalité américaine ainsi qu'à tous les présumés droits et privilèges qu'elle comporte.

La démarche de Bobby Fischer ne fut jamais entérinée par les États-Unis. Il demeura citoyen américain. Pendant ce temps, Suzuki et Bosnitch multipliaient les appels devant les tribunaux afin que Bobby obtienne le statut de réfugié politique et puisse vivre au Japon. Leur argument consistait à dire qu'en violant

l'embargo américain Fischer avait voulu faire un geste politique contre son pays et qu'il était à présent puni pour cela. Leur demande fut rejetée. Les avocats de Bobby demandèrent également à la justice japonaise de rejeter la demande d'extradition américaine appuyée par les services japonais de l'Immigration, sans résultat. À ce stade, Bobby était emprisonné depuis plus d'un mois, et il sombra dans le désespoir. Quand il put enfin téléphoner, avec son équipe il contacta divers pays pour savoir s'ils lui accorderaient l'asile politique.

Allemagne. La demande de Bobby était fondée sur sa paternité, car son père, Gerhardt Fischer, était allemand et, conformément au droit du sang en vigueur, Bobby pouvait prétendre à la nationalité allemande. Seulement il niait l'extermination des Juifs d'Europe, ce qui est un crime en Allemagne. Si le pays lui offrait l'asile, ses commentaires passés ne tarderaient pas à le renvoyer en prison.

Cuba. Puisque Castro était viscéralement antiaméricain et que Fischer le connaissait personnellement, il crut que Cuba accepterait. *Nada.*

Corée du Nord. Peut-être le pays le plus antiaméricain du monde. Cependant, Miyoko pensait que c'était aussi le pire pays du monde et elle ne pouvait imaginer y vivre ou y rendre visite à Bobby.

Libye. Le colonel Kadhafi tentait de s'attirer les bonnes grâces des Américains et ne pouvait donc courir le risque de contrarier le président Bush.

Iran. Pour les Iraniens, Fischer était juif. Ça ne les intéressait pas.

Venezuela. Réponse négative, sans explications.

Suisse. Le pays était certes neutre, mais l'antisémitisme de Fischer n'était pas acceptable.

Monténégro. Bobby avait eu des liens avec Vasiljević, qui avait volé beaucoup d'argent aux Monténégrins, ce qui les refroidit.

Philippines. Il est vrai que Bobby était adoré par la communauté des échecs du pays et avait créé des liens là-bas, même s'il regrettait que le président Joseph Estrada ait été « chassé illégalement », d'après lui. Il estimait en outre que le crime et la corruption augmentaient dangereusement à Manille et même à Baguio, et s'il aimait y vivre, il n'était pas sûr de vouloir y obtenir l'asile politique.

Islande. L'Islande, oui ! Avec le match de 1972, Bobby avait plus fait pour la promotion du pays que n'importe qui d'autre à l'ère moderne. C'était un héros digne des grandes sagas nordiques : il était venu dans l'île et y avait accompli son plus grand exploit. Les Islandais étaient en outre connus pour leur force, leur équité et leur obstination. Ce peuple avait le pouvoir non seulement de lui donner asile, mais aussi de le faire sortir de prison.

On vint traquer Saemi Palsson, l'ancien garde du corps de Bobby, jusque dans sa maison de vacances au nord de l'Espagne. « Saemi, c'est Bobby. J'ai besoin de ton aide. Je suis prisonnier au Japon et je veux demander l'asile politique en Islande. Tu peux faire quelque chose ? »

Saemi avait été policier et charpentier et, dans sa jeunesse, il avait dansé le twist de façon si inoubliable qu'il était devenu célèbre pour cela. Saemi aurait fait n'importe quoi pour un ami. Il savait aussi faire

naturellement parler de lui. Il n'avait pas revu Fischer depuis trente-deux ans, pourtant il appela des politiciens et des hommes d'affaires, qui jouaient aux échecs et pouvaient aider Bobby.

Tandis que Palsson était en route pour le Japon, un groupe de dirigeants islandais se réunit pour déterminer s'il existait un moyen d'offrir l'asile à Bobby Fischer. On créa un comité avec ses initiales pour nom, « RJF », et quelqu'un ajouta un autre sens à l'acronyme : *Rights*, *Justice*, *Freedom*.

Alors que le reste du monde, dont son propre pays, le méprisait pour ses prises de position et ses déclarations scandaleuses, les Islandais étaient désolés pour lui. Ils déploraient ce qu'il avait dit, mais pensaient qu'il avait le droit de s'exprimer. Les Islandais sentaient qu'ils avaient une dette envers lui. En 1972, il avait fait à leur pays l'honneur d'y jouer, et maintenant, il était en difficulté. Ne pas l'aider serait une plus grande faute morale, une ingratitude pire que ses accès de haine et d'hostilité.

Tous les membres du comité étaient d'éminents Islandais et des passionnés d'échecs : Gudmundur Thorarinsson, ancien député et principal organisateur du match de 1972 ; Magnus Skulason, psychiatre ; Gardar Sverrisson, spécialiste de sciences politiques ; Helgi Olafsson, grand maître, et Einar Einarsson, dirigeant de banque. Le groupe se réunit régulièrement et officiellement pendant cinq mois, entretint une riche correspondance et multiplia les conversations téléphoniques, tout en faisant pression sur le gouvernement islandais afin qu'il examine la situation de Bobby. Dans le même temps, ils contactèrent les ambassades américaine et japonaise pour protester contre son incarcération. Dans une lettre à Fumiko

Saiga, l'ambassadeur du Japon en Islande, le comité RJF écrivait :

> Face à la manière grotesque dont les droits de Fischer et les lois internationales sont bafoués par les autorités japonaises, nous nous voyons contraints d'exprimer notre émoi et notre profonde indignation. Nous protestons vigoureusement contre votre gestion de cette affaire et demandons la libération immédiate de M. Robert J. Fischer.

Palsson rendait régulièrement visite à Bobby en prison et rencontra également les autorités japonaises. Saemi n'était pas un diplomate, mais avoir un correspondant islandais sur place permit à Bobby de montrer que le pays prenait sa demande d'asile en considération. Malheureusement, lui-même ne faisait rien pour favoriser sa propre cause.

Il continuait à parler à la radio, désormais directement du téléphone de la prison, des émissions aussitôt diffusées sur Internet. L'essentiel de son venin était dirigé contre les Juifs (« ces porcs »), tandis que ses invectives contre les États-Unis s'étaient légèrement adoucies. Il avait toujours la dent dure (« Ce pays n'a aucune culture, aucun goût, tout n'y est que pollution »), mais ses commentaires antiaméricains étaient moins virulents. Pourtant, sa cote auprès du département de la Justice ne remonta guère.

Puis il annonça qu'il allait épouser Miyoko Watai, sa compagne de longue date. « Je pourrais être un pion qu'on sacrifie, expliqua celle-ci à la presse. Mais aux échecs, un pion peut aussi être promu et devenir une Dame. Bobby-san est mon Roi et je serai sa Dame. » Peu après, le mariage eut lieu, une cérémonie privée

qui se déroula en prison. John Bosnitch était l'un des témoins. Le mariage était-il légal ? Un an plus tard, lorsqu'un journaliste lui demanda si elle avait « passé la corde au cou » de Fischer, Miyoko répondit : « Je préfère ne rien dire », puis : « J'aime mieux ne pas parler de questions personnelles. » Aussitôt, les médias laissèrent entendre que ledit mariage n'avait été qu'une ruse pour que Bobby soit remis en liberté et puisse vivre au Japon. Suzuki n'était pas d'accord : « Dans les faits, c'était déjà un mariage, affirma-t-elle. Tout est légal. Je n'ai encore jamais vu un couple animé par une telle passion, une telle dévotion. » Miyoko fut plus directe lorsqu'elle expliqua : « Nous étions heureux de notre vie avant qu'il soit incarcéré. L'épouser pour de bon lui évitera peut-être l'expulsion, lui permettant d'avoir un visa permanent au Japon. »

Sur le conseil du comité RJF, Bobby écrivit au Premier ministre islandais, David Oddsson, et sollicita un permis de séjour qui lui fut accordé sans délai. Mais la justice japonaise ne voulut rien savoir. Si un pays donnait la citoyenneté à Fischer, elle envisagerait de l'expulser vers ce pays. En attendant, le tribunal de Tokyo rendit un jugement par lequel il cassait l'ordre d'expulsion, car posséder un passeport non valide ne constituait pas un motif d'extradition. Le procès en la matière pouvait prendre près d'un an. Après des mois derrière les barreaux, Bobby ne semblait pas en mesure de tenir beaucoup plus longtemps sur le plan émotionnel.

Presque chaque jour, son équipe tentait une nouvelle stratégie. On le poussa à écrire à l'Althing, le Parlement islandais, et il rédigea une requête de cinq cents mots, dont voici un extrait :

Ushiku, Japon
19 janvier 2005

Althing, Parlement islandais
150 Reykjavik
Islande

Honorables membres de l'Althing,

Je, soussigné, Robert James Fischer, remercie de tout cœur la nation islandaise pour l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je suis venu dans votre pays il y a bien des années, quand j'ai disputé le championnat du monde d'échecs, et même avant cela…

Durant les six derniers mois, j'ai été détenu de force et illégalement au Japon sous le prétexte fallacieux et ridicule d'être entré dans le pays le 15 avril 2004 et d'en être « sorti » ou d'avoir voulu en sortir le 13 juillet de la même année avec un passeport non valide. Au cours de cette période, ma santé s'est dégradée, j'ai des vertiges depuis deux mois…

Quand les services de l'Immigration m'ont brutalement « arrêté » à l'aéroport de Narita, j'ai été grièvement blessé et ai failli être tué. De plus, ma santé physique et psychologique a sans doute souffert après qu'on m'a traîné ici, dans la prison d'Ushiku, à seulement cent kilomètres de la centrale nucléaire de Tokaimura (le Tchernobyl japonais !), où un nouvel incident s'est produit le 14 octobre 2004…

Ni les autorités japonaises ni leurs homologues américaines n'ont jamais pris la peine de donner la moindre explication concernant ce geste

scandaleusement criminel [son arrestation]. Apparemment, elles appliquent à la lettre le conseil de Disraeli : « Ne jamais expliquer, ne jamais s'excuser ! »

Compte tenu de ces éléments, je demande à l'Althing de m'accorder la nationalité islandaise, afin que je puisse répondre favorablement à la proposition que m'a aimablement faite M. David Oddsson, le Premier ministre, c'est-à-dire m'installer dans votre pays.

Salutations respectueuses,
BOBBY FISCHER

Durant son incarcération au Japon, seules les visites de ses avocats et de Miyoko, ainsi que la possibilité d'utiliser son téléphone, le soulagèrent de l'ennui et du trouble qui l'accablaient. On lui permettait de sortir de sa cellule pour passer des appels et il semble que ses gardiens n'aient fixé aucune limite de durée. Il conversait régulièrement avec Palsson mais aussi longuement, sur tous les sujets, avec Gardar Sverrisson, spécialiste des sciences politiques et membre du comité. Les discussions avec ce dernier furent importantes pour Bobby, car elles dépassaient le cadre de sa situation personnelle et s'étendaient à d'autres questions, politiques, religieuses et philosophiques. Bobby demanda à Gardar quelle était sa religion s'il en avait une, et quand celui-ci répondit qu'il était catholique, Fischer voulut en savoir plus, il souhaita connaître les particularités de cette religion. Les deux hommes entamèrent ainsi par téléphone une amitié qui se poursuivrait pendant des années.

À la même période, Bobby parlait de catholicisme avec une autre personne. Richard Vattuone était avocat à San Diego, Californie, et défendait également Fischer. Il lui rendit visite en prison et lui apporta un livre sur l'écrivain G. K. Chesterton intitulé *L'Apôtre du bon sens*, qui évoquait divers aspects culturels et religieux. Bobby lut une partie du livre et en parla avec Vattuone. Chesterton s'était converti au catholicisme.

Quand Miyoko venait le voir et qu'il avait déjà un visiteur – comme Suzuki ou Bosnitch –, elle devait patienter, car la prison n'autorisait qu'une visite à la fois et les heures étaient limitées. Il fallait ouvrir seize portes devant lui pour qu'il puisse atteindre la salle des visites, et il devait parler à travers une vitre, comme s'il ne s'agissait pas juste du centre de détention des services de l'Immigration, mais d'une prison de haute sécurité.

Trois membres du comité RJF, Einarsson, Thorarinsson et Sverrisson, vinrent au Japon pour voir s'il existait un moyen d'accélérer la libération de Fischer. Quels qu'aient été leurs arguments, dont le fait que leur Premier ministre avait accordé un permis de séjour à Bobby comparable à une carte verte aux États-Unis, la bureaucratie japonaise strictement attachée à la loi ne changea pas d'avis : Fischer serait extradé vers les États-Unis à l'issue de la procédure.

Déçus de n'avoir guère fait de progrès, les trois hommes s'apprêtaient à quitter le pays quand ils reçurent un coup de téléphone prometteur de Suzuki. Un membre du Parlement japonais était prêt à les rencontrer pour comprendre quelle aide il pouvait leur apporter. Il avait étudié la question et pris le parti de Bobby.

Ils se rencontrèrent en secret, et le parlementaire – qui s'exprimait dans un anglais parfait, car il avait fait ses études à Oxford – voulut garder l'anonymat, estimant que cela lui permettrait d'être plus efficace en coulisse. Après avoir entendu tous les arguments en faveur d'une libération de Bobby, et jugeant que les membres du comité étaient sincères, il passa à l'action. Il parvint à attirer l'attention de Mizuho Fukushima, la présidente du parti social-démocrate japonais. Le but était d'inciter Fukushima à demander l'expulsion de Fischer vers l'Islande, que l'Islande accepterait. Le responsable politique critiqua Chieko Noono, la ministre japonaise de la Justice, à la suite de l'arrestation et de la détention de Bobby Fischer, et l'invita à revoir sa position. Ce n'était pas encore un moment crucial, mais le courant commençait à s'inverser, et quand Bobby constata que les petits avantages se multipliaient – un concept décrit aux échecs par Wilhelm Steinitz –, il se montra un peu plus optimiste.

Lorsque les membres du comité rentrèrent en Islande, ils œuvrèrent du matin au soir à attirer l'attention de leur Parlement sur cette affaire et prévinrent les députés que, si l'on n'agissait pas rapidement, il serait trop tard pour que justice soit faite. Fischer serait extradé vers les États-Unis et sans doute emprisonné pendant dix ans. Beaucoup d'entre eux pensaient, comme Bobby, qu'il risquait même d'être assassiné durant sa détention.

La Fédération islandaise des échecs prit un risque calculé afin de donner plus de poids aux arguments qui justifiaient une libération, publiant une vive critique des déclarations de Fischer, dans l'espoir

qu'un appel à l'humanisme des États-Unis allégerait les tensions au Japon :

> La Fédération islandaise des échecs est bien sûr consciente des obscènes propos antisémites et antiaméricains que Bobby Fischer a tenus à plusieurs reprises ces dernières années. Elle est consternée par ces déclarations, comme toute organisation civilisée ne peut que l'être, et y voit le signe d'un esprit perturbé, voire malade. Mais en 1992, le seul crime de Fischer a été de rejouer aux échecs en Yougoslavie après de longues années d'isolement. La Fédération islandaise des échecs demande donc au président des États-Unis d'Amérique de lui accorder sa grâce et de lui rendre la liberté.

La lettre fut envoyée au président George W. Bush et ne reçut aucune réponse.

Douze ans plus tôt, quelques mois après la mise en examen de Bobby, Bill Clinton avait été élu président des États-Unis. Lors de sa visite à la Maison Blanche, David Oddsson, alors Premier ministre islandais, s'était adressé directement à un proche du Président en lui demandant d'intervenir auprès de celui-ci afin que toutes les charges contre Bobby soient abandonnées. On lui laissa entendre que Bill Clinton préférait ne pas créer de précédent, une « décision insolite », d'après Oddsson : « En général, quand le leader d'un pays fait une demande personnelle à un autre chef d'État dans un domaine relativement mineur (à l'échelle des grands problèmes), il obtient satisfaction. »

À l'époque de cette controverse, Spassky ne fut pas menacé par les Français ni Lothar Schmid par les Allemands. Fischer fut la seule personne au monde

inquiétée par la justice au nom de l'embargo décidé par Bush père.

Dans le but d'empêcher la fuite de Bobby vers l'Islande, plusieurs agences américaines accélérèrent leurs efforts, pressant le Japon de l'extrader. À Washington, un tribunal fédéral accusa Fischer de blanchiment après son match contre Spassky en 1992, ce qui n'était qu'un rideau de fumée. Comme il n'y avait aucune preuve de blanchiment, les avocats de Bobby pensaient que le gouvernement tentait de faire du bruit autour de l'affaire pour ternir son image dans l'opinion publique. L'enquête ne donna rien et aucun autre chef d'accusation ne fut retenu contre lui.

C'est à cette époque que James Gadsden, l'ambassadeur américain en Islande, entra en scène, suggérant que les autorités islandaises renoncent à donner asile à Bobby Fischer. David Oddsson, le Premier ministre, convoqua Gadsden et refusa catégoriquement, ajoutant que le prétendu crime de Bobby, la violation de l'embargo contre la Yougoslavie, était prescrit pour la loi islandaise.

Peut-être à cause des pressions politiques qu'elle subissait, la ministre japonaise de la Justice Chieko Noono déclara à des journalistes, après un Conseil des ministres : « S'il [Fischer] avait la nationalité islandaise, il serait légalement possible de l'extrader vers ce pays. Les services de l'Immigration doivent déterminer le lieu le plus opportun vers lequel l'expulser. »

Le problème n'était toujours pas résolu. Morose, Bobby fêta son soixante-deuxième anniversaire dans sa cellule. Il venait d'y passer neuf mois, et les quelques personnes qui lui rendirent visite rapportèrent qu'il avait l'air misérable. Thorarinsson affirma

que, derrière des barreaux, Bobby lui faisait penser à Hamlet, et il cita la pièce de Shakespeare :

> *Je pourrais être enfermé dans une coquille de noix,*
> *et me regarder comme le roi d'un espace infini,*
> *si je n'avais pas de mauvais rêves.*

Les membres du comité RJF appelèrent tous les parlementaires du pays afin qu'ils appuient leur demande : qu'on donne à Fischer la nationalité islandaise pleine et entière, pas juste un permis de séjour en Islande. Puis ils rencontrèrent la commission des lois de l'Althing. Un projet de loi fut rédigé et mis à l'ordre du jour de l'Assemblée, qui se réunit en session extraordinaire le 21 mars 2005. Il y eut trois séries de discussions, et des questions furent posées sur le caractère urgent de l'affaire. Les réponses furent rapides et courtes : l'incarcération de Bobby constituait une violation de ses droits, son seul crime avait été de pousser des pièces en bois sur un échiquier, il avait toujours été un ami de l'Islande, son lien avec le pays était ancien et aujourd'hui il avait besoin d'aide.

Puis on demanda à chaque parlementaire son vote : fallait-il accorder la nationalité islandaise à Bobby Fischer ? « *Já* », répondirent quarante députés. « *Hjáseta* », choisirent deux autres, qui s'abstenaient, et personne ne vota « *Nei* ».

En apprenant que les Islandais avaient voté en sa faveur, Fischer sourit pour la première fois depuis des mois. Le 23 mars 2005, il fut remis en liberté. Une limousine envoyée par l'ambassade d'Islande vint le chercher, puisqu'il avait désormais un passeport islandais, et, main dans la main avec Miyoko, il fonça vers l'aéroport de Narita.

Lorsqu'il en sortit, la scène ressemblait au passage du *Conte de deux cités* où le Dr Manette quitte la Bastille, libre et « rappelé à la vie » : les cheveux blancs, usé, portant une longue barbe et de vieux vêtements. Mais Bobby et le bon docteur de Dickens n'avaient pas la même voix : celle de Manette était faible, « effrayante et pitoyable », et celle de Bobby explosive, féroce et vengeresse. « C'était un kidnapping, ni plus ni moins ! » lança-t-il aux douzaines de reporters et de photographes qui le suivirent dans l'aéroport. « Bush et Koizumi [le Premier ministre japonais] sont des criminels. On devrait les pendre ! » s'écria le grand méchant Bobby, pour bien montrer que la prison n'avait nullement apaisé sa ferveur dénonciatrice. Pourtant quelque chose avait bel et bien changé. Quand Zita, qui avait désormais trente ans, vit les images à la télévision, elle fit ce commentaire : « Ce n'est pas la barbe. Il y a quelque chose de troublant dans son regard. C'est un homme brisé, sans espoir. »

Quand l'avion de Fischer atterrit à Reykjavik et qu'il en descendit, il ne s'agenouilla pas sur le tarmac pour embrasser le sol, du moins pas littéralement. Mais il s'inclina symboliquement devant la terre des Vikings. Désormais, il était dans un pays qui voulait vraiment de lui et, pour la première fois depuis treize ans, il se sentait en sécurité. Pour commencer, il s'installa dans la suite présidentielle de l'hôtel *Lofteidir* et commanda l'un de ses légendaires repas pantagruéliques, arrosé par des bols et des bols de *skyr*.

15

Vivre et mourir à Reykjavik

D'abord il y avait les yeux noisette si familiers. Ils scrutaient tout furtivement, sans pitié, fuyant ou refusant de croiser le regard des autres. Celui de Bobby Fischer rebondissait des pavés de Klapparstígur, la rue où il vivait, à la route principale de Laugavegur et ses commerces, en légère pente, avant de se poser de nouveau sur les BMW et les Volvo garées près des parcmètres, et sur les Islandais aux yeux bleus et aux joues rouges qui retournaient travailler après le déjeuner. Les passants reconnaissaient Bobby : c'était l'homme le plus célèbre du pays et on se souvenait de lui non pour le venin craché sur l'Amérique, mais pour sa victoire de 1972, qui avait fait connaître l'Islande au monde. Pourtant son regard glacé les tenait à distance, et ils marchaient tête basse, pour fuir le poids de son indifférence, en affrontant le vent froid qui soufflait du mont Esja sur la baie. Un peu de neige pénétrait lentement par les côtés de ses Birkenstock noires.

Son déguisement guère efficace le trahissait : chemise et pantalon en jean, un manteau en cuir noir et une casquette en cuir assortie, enfin l'indispensable pull en laine bleu, le tout soigneusement choisi afin

qu'il se fonde parmi la population, un Scandinave comme les autres.

Les élégants costumes sur mesure et les cravates bien nouées appartenaient au passé. L'homme si fier de posséder dix-huit complets quand il n'était qu'adolescent et qui avait aspiré à s'en offrir plus de cent s'habillait désormais chaque jour de la même façon. Les gens, y compris ses amis, pensaient qu'il n'avait qu'une seule tenue, car son apparence était immuable. Il avait simplement plusieurs pantalons et chemises en jean identiques, qu'il lavait et repassait lui-même, parfois chaque jour et généralement le soir, chantant tandis qu'il éliminait les faux plis. S'agissant de ce que les gens pensaient de son allure, il était aussi cynique que laconique : « C'est leur problème. »

Reykjavik est une charmante ville de cent vingt mille habitants, dont le centre fait penser à un village typiquement scandinave, juste un peu plus grand. Les visiteurs viennent admirer ses ruelles sinueuses, ses jolies maisons en bois aux toits colorés, ses boutiques pour touristes et autochtones, et ses habitants munis de bottes, de parkas, d'écharpes et de bonnets en laine bien enfoncés sur les oreilles. Ce n'est pas Gstaad ou Chamonix, mais il fait assez froid pour skier dans les montagnes du nord.

Souvent, Bobby marchait quelques centaines de mètres à peine, de son appartement à l'un de ses restaurants préférés, *Anestu Grösum* (« Le Premier Végétarien »), puis il grimpait les marches jusqu'au restaurant couleur potiron au deuxième étage. Les spécialités étaient exposées au comptoir, comme dans une cafétéria, il n'avait qu'à désigner ce qu'il voulait. La serveuse, qui ressemblait à l'actrice Shelley Duvall,

souriait et lui tendait un plateau avec l'assiette qu'il avait choisie. Les portions étaient très copieuses.

D'habitude, Bobby arrivait après quatorze heures et le restaurant était presque vide : un hippie danois, deux touristes américains, trois jeunes Islandaises qui se racontaient les derniers commérages. Individu routinier s'il en était, Bobby s'installait à sa table préférée, près d'une fenêtre qui donnait sur une petite rue avec des bouleaux et des genévriers pas encore en fleurs. Avant de s'asseoir, il prenait une bière bio dans le frigo, une Oxford Gold, et tout en mangeant il lisait ce qui l'occupait alors. Il était particulièrement intéressé par un livre intitulé *Le Mythe du progrès*, de Georg Henrik von Wright, un philosophe finlandais, successeur de Wittgenstein à l'université de Cambridge. Moraliste et pessimiste, von Wright mettait en discussion le fait que les avancées matérielles et technologiques des sociétés modernes pussent réellement être considérées comme un « progrès ». Bobby en avait trouvé une traduction anglaise chez *Bókin*, une librairie voisine, et cette philosophie semblait proche de la sienne. Il était si séduit par les idées de von Wright qu'en tombant sur une édition islandaise du livre il l'acheta et l'offrit à son nouvel ami Gardar Sverrisson.

Était-ce le même Bobby qui, disait-on, ne connaissait que les échecs, le gamin triste qui avait interrompu ses études au lycée ? Il ressemblait au Bobby Fischer d'il y avait plusieurs décennies, avec les yeux vifs, la petite bosse sur le côté droit du nez, les épaules larges, la démarche élastique. Mais ce Bobby Fischer-ci était plus dur, c'était un homme qui perdait ses cheveux et avait un peu de ventre, un homme au seuil de la vieillesse qui avait connu sinon des tragédies, du moins de

sérieux revers. Il dégageait quelque chose qui rappelait à l'un de ses observateurs un chien battu ayant tout juste échappé à ses bourreaux. Il avait une petite boule grande comme le bout des doigts, juste au-dessus de son sourcil droit, et souriait rarement, peut-être parce qu'il avait honte de ses dents cassées et manquantes. Il ne se regardait jamais dans un miroir, sans doute parce qu'il n'était pas fier de son apparence. La seule chose étrange, c'était que ce Bobby-là – le grand joueur d'échecs que certains prenaient pour un idiot, un homme censé tout ignorer de la vie en dehors des échecs (« Fischer n'était pas loin d'être un débile », écrivit très sérieusement Martin Gardner dans *Scientific American*) –, lisait un ouvrage de philosophie !

Beaucoup de gens qui ont quitté l'école tôt éprouvent par la suite le besoin de se perfectionner et d'avoir un autre regard sur le monde, en retournant à l'école ou en étudiant seuls. Bobby devint l'un d'eux parce qu'il était conscient de ses limites. « Larry Evans a dit un jour que je ne savais rien de la vie, commenta Fischer, que je ne connaissais que les échecs. Il avait raison ! » Bobby affirmait aussi qu'il avait parfois envie d'abandonner les échecs, « mais pour faire quoi ? »

Le manque d'éducation traditionnelle chez Bobby était bien connu et toujours souligné par la presse ; seulement, ce que tout le monde ne savait pas, c'est qu'après avoir été champion du monde à vingt-neuf ans il s'était mis à étudier d'autres matières systématiquement. Histoire, sciences politiques, religion et actualité étaient devenues ses principaux centres d'intérêt, et au cours des trente-trois années qui s'étaient écoulées entre son premier séjour à Reykjavik et son

retour, il avait passé l'essentiel de son temps à lire et à accumuler du savoir.

Plusieurs Islandais soulignèrent qu'il n'était nul sujet dont il n'eût été capable de parler de manière approfondie. Il pouvait évoquer la Révolution française et les goulags sibériens, la philosophie de Nietzsche et les discours de Disraeli.

Après avoir passé près de deux heures à manger et à lire au restaurant *Anestu Grösum*, terminant par deux bols supplémentaires de *skyr* ornés d'une montagne de crème Chantilly, Bobby se rendait toujours à la librairie *Bókin*. Délicieusement excentrique, l'endroit était un rêve de bibliophile. Un singe en peluche chaussé de lunettes était assis devant la boutique avec un livre sur les genoux. On y trouvait des milliers d'ouvrages d'occasion, pour la plupart en islandais, mais aussi beaucoup en anglais, allemand et danois, sur des sujets si pointus que peu de gens pouvaient les comprendre ou les apprécier, sur les habitudes reproductives du puffin, par exemple, l'oiseau national islandais, ou une analyse des inscriptions gravées sur les églises de Heidelberg. Les étagères de livres serpentaient dans la librairie et, au centre de la pièce, il y avait une petite colline d'ouvrages haute d'un mètre cinquante, jetés là au hasard et glissant vers le sol, car il n'y avait plus aucune place ailleurs. Moins d'une douzaine de titres étaient consacrés aux échecs.

Chaque jour, Bobby venait y chercher son courrier, qui l'attendait derrière le comptoir. Il disait quelques mots au propriétaire du magasin, Bragi Kristjónsson, et se dirigeait vers sa place, dans le coin le plus reculé de la librairie, au bout d'un des couloirs qui mesuraient moins d'un mètre de large, bordés de petites piles de livres et de vieux exemplaires du

National Geographic. Peut-être en signe de respect pour son célèbre client, Bragi plaçait une chaise usée au bout du couloir, et Bobby s'y asseyait, près d'une petite fenêtre qui donnait sur un salon de tatouage (une activité qu'il désapprouvait) de l'autre côté de la rue, lisant et rêvassant – et parfois sommeillant –, souvent jusqu'à la fermeture. Il était chez lui. « C'est agréable d'être libre », écrivit-il à un ami.

Bobby consacrait l'essentiel de son temps à lire des ouvrages historiques, de *L'Ascension et le déclin de l'Empire romain* à *L'Ascension et le déclin du Troisième Reich*. Il passait en revue les livres sur les batailles, de la Grèce antique à la Seconde Guerre mondiale, des textes conspirationnistes tels que *Les Banquiers d'Hitler, ou comment la Suisse a profité du nazisme*, ainsi que des pamphlets antisémites comme *Les Meurtres rituels juifs*. Peut-être cherchait-il sa place dans l'histoire en lisant avec une telle voracité, mais sans doute voulait-il plutôt se comprendre, saisir sa propre et complexe *gestalt*, « la catastrophe absolue », comme le fictif Zorba le Grec disait à juste titre de lui-même.

Fischer commençait tout juste à s'installer en Islande et, jusque-là, il n'avait guère eu le temps de défaire ses valises (qui contenaient peu de chose, les vêtements et les livres qu'il avait eus au Japon), quand Janos Kubat, l'homme qui avait organisé la rencontre Fischer-Spassky en 1992, annonça un match contre son ami Pal Benko. Kubat fit cette déclaration à RIA, l'agence de presse russe, et précisa que la rencontre aurait lieu à Magyarkanizsa, à la frontière serbo-hongroise, où Bobby avait brièvement vécu en 1992. On avait trouvé un sponsor, ainsi que le lieu où la rencontre se disputerait. Le seul problème, c'est

que Fischer ignorait tout de cette affaire. Il s'était fâché avec Kubat en août 1993 pour une « question morale », d'après Bobby, et les deux hommes ne se parlaient plus. Plus important, il n'avait pas l'intention de quitter l'Islande et de risquer l'extradition vers les États-Unis.

Deux semaines après avoir été accueilli en Islande comme un héros et avoir affirmé qu'il voulait seulement vivre en paix, Bobby comprit que les problèmes n'étaient pas terminés. Il reçut de l'Union des banques suisses une lettre datée du 7 avril 2005 lui annonçant que l'établissement clôturait son compte. Bobby y avait déposé plus de trois millions de dollars en 1992 et la banque voulait savoir dans quel établissement islandais il voulait que soient transférés ses fonds.

Bobby n'avait nullement l'intention de placer son argent dans une banque islandaise (où il aurait pourtant touché des intérêts supérieurs) et il exigea de savoir ce qui se passait. Alors qu'il échangeait des courriers inflexibles avec la banque suisse, il donna une interview au *Morgunbladid* dans laquelle il déclara : « Un tiers est intervenu dans cette affaire, ça fait partie de nouvelles attaques contre moi. En fait, je ne sais pas ce que les dirigeants de la banque ont en tête, mais visiblement ils ont peur de m'avoir comme client. C'est absolument pervers, illégal et injuste de la part d'UBS. » Il les menaça d'un procès. D'après lui, le tiers en question était les États-Unis d'Amérique.

Bobby demanda conseil à Einar Einarsson. Non seulement Einarsson était membre du comité qui avait permis sa libération, mais c'était aussi un ancien banquier, qui avait introduit la carte Visa dans le pays. Attentif et méthodique, Einarsson l'aida à envoyer de

longs courriers électroniques détaillés à UBS. Bobby s'impatientait. Il n'avait pas de compétition en vue pour y déverser son énergie et passa donc ses nerfs sur la banque suisse qui, insistait-il, était aux mains des Juifs. Seulement c'était un adversaire d'un autre calibre, et Bobby ignorait tout de la façon dont on affrontait une institution financière internationale. Il perdit. Pour finir, UBS liquida tous ses avoirs et les transféra à la Landsbanki de Reykjavik. Fischer prétendit avoir perdu beaucoup d'argent dans l'affaire.

Rétrospectivement, les raisons d'UBS paraissent très claires. Bon nombre des cinquante-deux mille comptes qui y étaient ouverts appartenaient à des sociétés *offshore*, c'étaient des comptes secrets, souvent sans nom et numérotés, permettant à des ressortissants américains d'échapper au fisc. Bobby, lui, annonçait – claironnait, pourrait-on dire – qu'il avait déposé trois millions de dollars chez UBS (il se peut même qu'il ait révélé son numéro de compte à l'antenne), et comme il n'avait pas payé d'impôts sur cette somme ni sur aucun de ses revenus depuis 1977, l'IRS, le fisc américain, avait dû signifier son mécontentement à la banque suisse.

Quelques années après le litige qui avait opposé Fischer et UBS, des milliers d'Américains coupables d'évasion fiscale, pour la plupart des millionnaires comme lui, sortirent du bois pour éviter un procès, et ceux qui continuaient à y cacher leur argent furent l'objet de poursuites, certains même arrêtés. L'Union des banques suisses ne participait pas à un complot contre Bobby : elle voulait juste se défaire de son client le plus célèbre et le plus stupide.

Comme les taux d'intérêt étaient plus élevés à l'époque en Islande qu'en Suisse, il est curieux

que Fischer n'ait pas voulu y transférer ses fonds. Certains ont supposé qu'il avait prévu l'effondrement des banques islandaises ou qu'il possédait des informations réservées (elles firent faillite en 2008 et l'économie du pays avec elles). Plus vraisemblablement, il ne se voyait pas rester à jamais en Islande et peut-être espérait-il, le moment venu, obtenir la citoyenneté d'un autre pays.

Cette controverse était un épisode regrettable, mais elle ne troubla pas l'activité principale de Bobby : la lecture. Tout comme il avait systématiquement étudié les échecs quand il était jeune, son esprit était à présent occupé par de sérieuses recherches en histoire, philosophie et d'autres sujets. Arpentant les allées de *Bókin*, il était parfois surpris de ne pas trouver un livre qu'il désirait, et devait alors le commander auprès de la librairie. Il achetait sans cesse des ouvrages et en offrait à ses amis.

L'ambiance, sinon le contenu de *Bókin*, lui rappelait la boutique spécialisée dans les échecs du Dr Albrecht Buschke à Greenwich Village, où il avait eu ses habitudes, enfant puis adolescent. Chez Buschke, il y avait des volumes disséminés partout, pourtant ce n'était rien à côté du chaos de *Bókin*. Bobby proposa sérieusement à Bragi de l'engager pour qu'il trie et range le « tas », car il pensait qu'il devait y avoir dedans, bien cachés, des ouvrages qui l'intéresseraient, et aussi parce qu'il ne supportait pas le désordre. Il annonça qu'il était prêt à travailler pour rien. « Mais où on les mettrait ? » répondit le libraire en guise de refus.

L'allée de Bobby était un coin parfaitement sûr. Dos au mur tel un gangster, il pouvait voir quiconque s'avancerait dans l'étroit couloir, et s'il sentait qu'on venait lui demander un autographe – ou pire, s'il s'agissait d'un journaliste –, il lancerait à l'importun un regard mauvais ou feindrait d'être complètement absorbé dans ce qu'il lisait, ne répondant pas au cas où on lui adresserait la parole. Cette stratégie se révéla aussi efficace qu'un panneau « Ne pas déranger » accroché autour de son cou.

Souvent, quand il voyait qu'il était presque six heures de l'après-midi, il se précipitait au magasin de nourriture bio *Yggdrasil*, dont le nom fait référence au légendaire Arbre de vie, et s'y présentait sciemment une minute avant la fermeture. Il faisait tranquillement ses courses, au grand dam des employés pressés de rentrer chez eux. En arrivant si tard, il évitait le regard des autres clients.

Un jour, tandis qu'il était à la caisse, il remarqua des barres de la marque Rapunzel de deux sortes différentes, au halva et à la noix de coco, recouvertes de chocolat. « Est-ce que ça vient d'Israël ? » demanda-t-il, méfiant. On lui répondit que non, c'étaient des produits allemands : « Vous savez, comme Raiponce, dans le conte des frères Grimm », ajouta le caissier. Rassuré, sa sensibilité antisémite apaisée, il en acheta quelques-unes.

Même si on le reconnaissait souvent dans la rue, rares étaient les Islandais qui empiétaient sur sa vie privée. En revanche, les étrangers n'avaient pas cette délicatesse et il ne manquait jamais de s'en prendre à ceux qui se montraient un peu trop envahissants. Il y eut une exception, notable car fort inhabituelle de sa part. Un touriste américain, joueur d'échecs,

s'approcha un jour de Bobby et l'invita à dîner. Après avoir demandé à l'homme son passeport pour vérifier ses dires et s'être assuré que ce n'était pas un journaliste, Bobby accepta, curieusement, de dîner avec lui. Ils allèrent dans l'un des restaurants les plus élégants et les plus chers de Reykjavik, et on raconte qu'ils eurent une longue conversation, principalement sur la politique.

Les mois s'écoulaient paisiblement et, bientôt, Fischer célébra sa première année en Islande. Quand Helgi Olafsson, un grand maître, lui demanda s'il aimait son quotidien dans leur pays, il répondit à la façon de Calvin Coolidge : « Oui. » Mais les gens commençaient à savoir qu'il se réfugiait dans la librairie *Bókin* et des articles parurent dans la presse, ainsi que des interviews de Bragi, le propriétaire. Une équipe de télévision russe s'y présenta pour parler à Fischer, qui dut prendre la fuite. Pour finir, il en eut assez des journalistes qui l'attendaient devant la boutique et changea ses habitudes. Il se mit à fréquenter la bibliothèque publique de Reykjavik, à quelques centaines de mètres de chez lui, qui devint bientôt le centre de son existence.

Au cinquième étage du bâtiment, à quelques pas des étagères sur lesquelles étaient rangés les ouvrages d'histoire et de politique, il passait des heures installé à une table voisine des fenêtres. Contrairement au spectacle ordinaire de la petite rue près de *Bókin*, de là il pouvait observer les bateaux de pêche entrant dans la baie et les montagnes en arrière-plan. Tout le temps qu'il passa à la bibliothèque, jamais la presse ne sut rien de cette nouvelle routine. Les bibliothécaires connaissaient son identité, pourtant personne ne révéla sa présence.

Non loin de là se trouvait un restaurant thaï bon marché, *Krua Thaï*, où Bobby se mit à dîner deux ou trois fois par semaine. Hors des coins touristiques, l'endroit était confortable et propre, les murs peints de couleur sombre, un gigantesque éléphant décoré de pièces en argent et d'autres objets thaïs ornant les lieux, et la lumière était tamisée, c'était idéal pour ses yeux. Bobby aimait les plats à base de poisson, avec du riz et des légumes verts. Il appréciait la patronne, une femme nommée Sonja, intelligente et vive, et insistait pour qu'elle le serve. « Où est la dame ? » demandait-il en entrant, et il savait qu'elle lui apporterait ses mets et sa boisson favoris sans qu'il ait à les commander. Il refusait catégoriquement de goûter une chose : l'eau minérale islandaise. Il disait qu'elle le rendait malade et ne buvait que de la bière ou du thé. Il fréquentait le *Krua Thaï* depuis un an quand Sonja lui demanda gentiment de poser avec elle pour une photo. Il refusa.

Bobby ne parla du *Krua Thaï* à personne, pas même à ses amis, car c'était un solitaire qui aimait dîner seul. Comme Thomas Jefferson à la Maison Blanche, il aimait sa propre compagnie, et la possibilité de lire, de se concentrer sur ses lectures, ses idées et ses souvenirs. Paradoxalement, il se sentait plus seul en présence des autres.

Bobby était partagé entre son goût de la solitude et le vif besoin depuis sa prime enfance d'attirer l'attention d'autrui. Il lui fallait sans cesse des signes d'adoration, ou du moins des marques d'intérêt. Un jour, dans le centre de Reykjavik, des touristes américains lui demandèrent leur chemin. « C'est dingue, ils ne m'ont pas reconnu, dit-il, déçu, à Einarsson. Pourtant ils étaient américains ! » Une autre fois, il

avait pris le bus seul, histoire de changer de décor, pour le petit village de pêcheurs de Grindavík, non loin du célèbre Lagon bleu, une piscine thermale à l'air libre où il aimait se baigner. Il passa quelques jours dans une auberge, dont la serveuse se montra d'autant plus amicale qu'il était l'un des rares clients. « Vous êtes célèbre ? » lui demanda-t-elle, devinant peut-être qu'il l'était, ou parce qu'elle avait vu sa photo dans un quotidien, le *Morgunbladid* ou un autre. « Ça se peut », répondit Bobby, méfiant. « Et vous êtes célèbre pour quoi ? » Encore plus méfiant : « Un jeu. » La fille réfléchit quelques secondes, puis ça lui revint : « Je sais : vous êtes M. Bingo ! » Il était mortifié qu'elle n'ait pas su l'identifier.

Bobby déjeunait toujours au restaurant *Anestu Grösum* et prit l'habitude de faire de longues promenades jusqu'au Tjörnin, le petit lac de la ville, de regarder les enfants qui nourrissaient les canards, les oies et les magnifiques cygnes aux cous entrelacés, avant d'aller faire ses recherches à la bibliothèque. Comme toujours, ses promenades n'avaient pas de but précis, elles étaient une forme de méditation, l'occasion de penser sans penser, et il crapahutait même au plus froid de l'hiver. Les parcs étaient presque tous équipés de bancs et, quand le temps était agréable, il s'y asseyait, lisait, pensait ou se contentait de rester là, une activité guère insolite chez les hommes de son âge.

Des Islandais affirmaient avoir vu Bobby Fischer dehors, tard dans la nuit, errant tel un fantôme dans les rues désertes et balayées par le vent près du vieux port – tel Charles Dickens sur les quais de Londres –, perdu dans ses pensées, boitant légèrement mais marchant vite, aussi seul que s'il avait traversé les champs de

lave au centre de l'île. Les déambulations nocturnes de Bobby faisaient écho aux promenades nocturnes qu'il faisait lorsqu'il vivait à New York ou Pasadena, et constituaient le prolongement de ses habitudes d'enfance : veiller jusqu'au petit matin pour étudier les échecs, puis dormir jusqu'à midi ou plus.

À ce stade de sa vie, un an et demi après avoir atterri à Reykjavik en tant qu'homme libre, il est possible que Bobby ait commencé à voir l'Islande comme son île du Diable : un endroit qu'on ne quitte plus une fois qu'on y est. David Oddsson pensait que Fischer se sentait « piégé » en Islande en général et à Reykjavik en particulier. « Je suis un citadin, disait Oddsson de lui-même. Je passe l'essentiel de mon temps à Reykjavik, pourtant si je ne pouvais pas aller à la campagne, c'est précisément là que je voudrais aller. Je me sentirais coincé ici, comme Bobby se sent probablement coincé en Islande. » Gardar Sverrisson affirmait que, pour Bobby, l'Islande était « une prison ».

À l'issue de sa deuxième année de citoyen islandais, il commença à se plaindre du pays et de ses habitants. Ses amis européens et asiatiques lui manquaient, mais il n'osait pas quitter son asile océanique car il avait peur d'être arrêté et extradé. Interpol, l'organisation internationale, était prêt à lui mettre la main dessus dans n'importe lequel des trois cent soixante-huit aéroports du monde.

Trouver un logement permanent ne fut pas chose aisée. Le premier appartement de Bobby, un meublé en sous-location où il resta six mois, était parfait : en plein centre, avec une terrasse et une jolie vue, et il

pouvait tranquillement rejoindre à pied commerces et restaurants. Comme il prenait tous ses repas à l'extérieur – il ne cuisinait jamais –, il lui fallait absolument vivre à quelques minutes de marche d'un assez large choix de restaurants. « Manger était très important pour lui », disait Susan Polgár en décrivant la vie de Fischer en Hongrie. Ça l'avait toujours été, où qu'il se trouve, et des repas paisibles avec une nourriture qu'il aimait comptaient plus que l'Islande elle-même.

Quand la propriétaire de son appartement rentra de l'étranger, comme prévu, elle lui donna son congé. Il comprenait qu'il ne pouvait pas rester, seulement il n'était pas prêt à renoncer à son confort. Einarsson put convaincre la propriétaire de lui laisser six mois supplémentaires, mais à l'évidence il devrait alors se trouver un logement permanent. Einarsson et Sverrisson l'accompagnèrent visiter plusieurs appartements, à la recherche d'un endroit à acheter. Typiquement, il envisagea l'acquisition de son premier logement comme une partie d'échecs : avant de jouer chaque coup, tout devait être parfait. Sans surprise, partout où il se rendait il trouvait à redire. Un appartement était trop près d'une église et il ne voulait pas être réveillé par les cloches le matin. Un autre avait trop de fenêtres qui donnaient sur la rue et il craignait pour son intimité. Un troisième était trop « haut » – au neuvième étage – et il ne voulait pas dépendre de l'ascenseur. Un quatrième lui sembla dans un premier temps idéal, jusqu'à ce qu'il détecte « quelque chose dans l'air ». Il expliqua que ce serait mauvais pour ses poumons d'y vivre. Alors qu'il en visitait un cinquième, un avion passa dans le ciel et il le refusa aussitôt : « Trop bruyant. » Puis il admit qu'il avait « du potentiel », même si ses deux amis

tentèrent de le dissuader, car il était juste au-dessus d'un vulgaire sex-shop. Ça ne dérangeait pas Bobby, car le sex-shop ouvrait en fin d'après-midi et serait donc fermé le matin. Einarsson et Sverrisson lui firent remarquer que l'appartement était en très mauvais état et qu'il lui coûterait cher en réparations, si bien qu'il grimaça et s'abstint de l'acheter.

Pour finir, son choix se porta sur un appartement dans le même immeuble que Gardar Sverrisson, rue Espergerdi, dans un quartier résidentiel de l'est de Reykjavik, pas trop loin du centre, que l'on pouvait rejoindre en prenant deux bus. L'appartement était au neuvième étage (comme celui qu'il avait refusé parce qu'il était trop haut), et il avait déjà rejeté cet immeuble en prétextant que l'air y était « mauvais ». De fait, à cette période il avait mal aux poumons, et quand il alla mieux, il accepta de s'installer dans cet immeuble.

Même s'ils étaient séparés par plusieurs milliers de kilomètres, Bobby et Miyoko étaient en contact permanent grâce au courrier électronique et au téléphone. Cette dernière venait à Reykjavik aussi souvent que le lui permettaient son travail dans un laboratoire pharmaceutique et le magazine d'échecs qu'elle dirigeait. La plupart du temps, elle restait deux semaines, un moment idyllique pour Bobby et elle, d'après Gardar. Les Sverrisson et les Fischer passaient le week-end ensemble à la campagne, séjournant dans d'agréables auberges et arpentant les majestueux paysages lunaires islandais. Les dîners en famille étaient joyeux. « Il y avait beaucoup d'affection entre eux, ils se comportaient vraiment comme mari et femme : ils étaient amoureux, ça se voyait à de nombreux petits détails », ajoutait Gardar. Même

si on ignore ce que Bobby pensait précisément de son mariage, il est possible qu'il ait espéré quitter un jour l'Islande et convaincre Miyoko de vivre avec lui dans un autre pays.

L'appartement qu'il avait choisi n'était pas luxueux. Il aurait pu se permettre d'acquérir un logement bien plus grand, mais celui-ci suffisait à ses besoins. Il avait une petite chambre à coucher, un salon assez spacieux avec une cuisine américaine et un petit balcon qui faisait face à la mer. Il le meubla de façon confortable et simple, avec des reproductions de Matisse au mur.

Bobby l'avait payé quatorze millions de couronnes, soit deux cent mille dollars d'alors. Peut-être l'avait-il inconsciemment choisi pour être près d'un ami. D'après Einarsson, la santé de Bobby se détériorait, même s'il le niait, pas seulement devant les autres, aussi à lui-même. Avoir des amis non loin se révélerait salutaire, d'autant plus que la femme de Gardar était infirmière.

Une fois installé dans son nouvel appartement, sa routine quotidienne changea. Il se levait toujours entre midi et deux heures de l'après-midi, buvait du jus de carotte et sortait prendre son premier repas de la journée. Aussi longtemps qu'il alla bien, il faisait souvent une longue promenade jusqu'à son restaurant végétarien préféré, *Anestu Grösum*. Bobby ne conduisait pas, et s'il devait aller trop loin pour marcher, il prenait le bus. « Il était millionnaire, mais jugeait ridicule de payer un taxi. Il n'avait aucun problème à rester debout et à attendre le bus par tous les temps. Les Islandais, pour la plupart, ne feraient jamais une chose pareille. Mais il aimait aussi observer les autres passagers. » Il avait peur de monter en voiture, qu'il

s'agisse d'un taxi – quand il était contraint d'en prendre un – ou de la voiture d'un ami, et insistait pour que le conducteur garde les mains sur le volant en toutes circonstances, qu'il ne roule pas trop vite et respecte scrupuleusement le code de la route. Il s'asseyait toujours au milieu du bus, car il pensait y être plus en sécurité que devant ou derrière.

Bobby ne pouvait échapper aux échecs, même s'il le voulait désespérément. « Je déteste les vieux échecs et le vieux monde des échecs », écrivit-il à un proche en évoquant la variante Fischer Random qu'il avait inventée. Cela n'empêchait pas des organisateurs de tournois de venir en Islande ou de le contacter de Russie, de France, des États-Unis ou d'ailleurs pour le convaincre de jouer ; n'importe quelle forme d'échecs leur allait, ils voulaient juste son retour. Plus de treize années s'étaient écoulées depuis le second match Fischer-Spassky, et les gens commençaient à craindre qu'il ne rejoue jamais. Ils ne voulaient pas qu'il disparaisse de nouveau pendant vingt ans.

On évoqua un troisième match contre Spassky (qui acceptait la variante Fischer Random), pourtant les discussions s'interrompirent au bout de quelques jours. L'organisateur potentiel du match, le Dr Alex Titomirov, un scientifique russe expert en matière de transfert d'ADN et P.-D.G. de la société Ateo Holdings Ltd, invita Spassky à le retrouver à Reykjavik afin de l'aider dans ses négociations avec Bobby. Joël Lautier, né au Canada et devenu le meilleur joueur français, faisait également partie du groupe qui rencontra Bobby. Bientôt, il fut clair que Titomirov ne s'intéressait pas à un nouveau match Fischer-Spassky

et qu'il voulait un duel Fischer-Kramnik, se servant de Spassky pour convaincre Bobby de « revenir aux échecs ». Ce dernier était prêt à discuter, mais il n'y eut ni accord ni signature. En comprenant qu'il ne jouerait pas contre Bobby, Spassky le prit mal et agonit Titomirov d'insultes. Fischer en fit autant, indigné par ce qu'il considérait comme une manœuvre typiquement russe.

D'autres offres se révélèrent trop modestes ou, dans certains cas, bidon. Les amis islandais de Bobby jugeaient que certains « organisateurs de tournois » n'avaient rien à proposer et voulaient juste rencontrer le mystérieux Fischer, comme s'il s'était agi de J. D. Salinger ou de Greta Garbo, pour s'en vanter pendant le restant de leurs jours.

Une proposition faillit aboutir. Il s'agissait d'un match en douze parties contre Karpov, dans une variante dite « gothique » (sur un échiquier à quatre-vingts cases, avec deux pions en plus et deux nouvelles pièces, l'une qui combinait les mouvements de la Tour et ceux du Cavalier, l'autre ceux du Fou et du Cavalier). Un tel match aurait pu avoir une certaine valeur historique, d'autant que la somme à se partager s'élevait à quatorze millions de dollars, dix pour le vainqueur et quatre pour le perdant. Karpov signa le contrat, mais quand les promoteurs se présentèrent à Reykjavik, Bobby exigea d'être payé pour chaque entrevue préliminaire, en trois fois – 20 000, 50 000 et 100 000 dollars –, rien que pour parler. Il voulait également la preuve que la récompense promise était bien déposée dans une banque, et comme il ne reçut pas cette assurance ni aucune preuve de solvabilité, le projet partit en fumée.

Puis on lui proposa, pour deux millions de dollars, un « musée Bobby Fischer » – en Islande ou à Brooklyn, ses concepteurs hésitaient. Le projet naquit et mourut comme un rêve, avant même que quiconque ait pu se réveiller.

Bobby se pencha sur l'échiquier, observa et évalua, non seulement pour signifier qu'il y avait un complot russe, mais aussi pour le prouver sans équivoque. Il avait beau promouvoir sa variante Fischer Random et clamer son mépris des « vieux échecs », qu'il rejetait, il lui arrivait encore de se laisser tenter par les tournois et les matchs en cours, dont il suivait les parties. Un échiquier et un jeu de pièces, à leurs places traditionnelles, sur la table basse de son salon, étaient toujours l'occasion d'une séance d'analyse. Ce jour-là, il rejouait peut-être pour la centième fois la quatrième partie du championnat du monde 1985 entre les deux grands maîtres russes Garry Kasparov et Anatoli Karpov. Bobby croyait à l'existence d'une cabale russe dont faisaient partie les deux K, c'était sa croisade, et il le criait sur tous les toits depuis des années. Il ne cessa jamais de répéter que toutes les parties du match de 1985 avaient été truquées et décidées à l'avance coup par coup. « Polgár et Spassky, tous deux champions du monde, savent de quoi je parle », lança-t-il à personne en particulier, d'un ton de plus en plus strident. « Ces parties sont bidon ! Kasparov devrait répondre à mes accusations ! Il devrait passer au détecteur de mensonges et le monde verrait alors que c'est un menteur ! »

Qu'il y ait eu tricherie en 1985 était évident, insistait-il. Dans la quatrième partie, Karpov avait

déplacé son Cavalier au vingt et unième coup, ce qui était pour Bobby la preuve que la suite avait été préparée. Il répétait à qui voulait l'entendre que Karpov « joua ensuite dix-huit coups, pas moins, sur les cases blanches. Incroyable ! » Statistiquement, c'était incongru, mais pas complètement improbable, ça ne constituait pas une preuve irréfutable de complot.

Malgré cela, personne ne put détourner Fischer de cette obsession : Karpov et Kasparov étaient « des escrocs ». Il était inébranlable, alors que tous les grands maîtres ou presque ainsi que de nombreux autres membres de la communauté des échecs soulignaient que ses affirmations n'avaient pas de base solide. Un chercheur du Centre de bioinformatique et de biostatistique moléculaire de l'université de Californie, Mark Segal, prouva mathématiquement que ces accusations étaient infondées, que les coups joués par Karpov et Kasparov en 1985 étaient plus probables statistiquement que les grands chelems réussis par Bobby contre Taïmanov et Larsen, et que son quasi-grand chelem contre Petrossian. Segal concluait son article en suggérant facétieusement : « Peut-être la conquête du titre mondial par Bobby Fischer faisait-elle partie d'un complot. »

Certaines personnes pensaient que Bobby regrettait encore d'avoir refusé d'affronter Karpov en 1975 et qu'il essayait dès lors de diminuer l'importance de ses résultats contre Kasparov. D'autres jugeaient que ses accusations visaient à promouvoir sa variante Fischer Random. D'autres encore y voyaient simplement de la paranoïa. De son côté, Bobby n'expliqua jamais ce que Karpov ou Kasparov avaient à gagner avec un tel arrangement, sinon le fait que le titre

restât aux mains des Russes. Et comme ils étaient tous deux russes, ça n'avait pas de sens.

Si la gratitude est la mémoire du cœur, les souvenirs de Bobby étaient maigres, voire inexistants. Non seulement les solides Islandais du comité RJF l'avaient arraché aux geôles japonaises et à une possible peine de dix ans de prison, mais ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient une fois qu'il avait été dans leur pays : ils lui trouvèrent un logement, le protégèrent contre les parasites et les médias, l'assistèrent dans la gestion de ses affaires, l'accompagnèrent aux bains, l'invitèrent à des dîners et des fêtes d'anniversaire, l'emmenèrent pêcher et visiter le pays, et firent en sorte qu'il se sente chez lui.

De fait, ils avaient créé une sorte de culte autour de Fischer, qu'ils traitaient presque comme un roi du XVII[e] siècle. Chaque élément du groupe avait son rôle à jouer pour permettre au roi d'avoir ce qu'il exigeait. Ce qu'ils n'imaginaient pas, c'est qu'au moindre manquement le roi leur ferait couper la tête. Bobby s'était comporté ainsi à l'adolescence, ne cachant pas son impatience et son irritation envers ses jeunes suiveurs quand ils avaient la malchance de lui déplaire. À présent, à Reykjavik, bien qu'il bénéficiât de multiples gestes de gentillesse et de générosité, il voyait des fautes, généralisait à outrance ce qui n'allait pas et s'en prenait à ceux qui lui avaient témoigné la plus grande loyauté.

Il rompit d'abord avec Saemi Palsson, son garde du corps et adulateur. Palsson n'avait jamais été payé (« Pas un centime », se plaignait-il, même si on sait que Bobby lui avait fait un chèque de trois cents

dollars avant son retour en Islande) pour les mois qu'il avait passés à le protéger en Islande pendant le match de 1972 puis, plus tard, aux États-Unis. Et Palsson avait été le premier Islandais à aider Bobby afin qu'il sorte de prison. Il s'était rendu au Japon et avait continué à l'assister quand il avait demandé la nationalité islandaise. Palsson avait toutes les raisons d'attendre une certaine générosité de la part de Bobby. Mais les graines de leur rupture furent semées lorsque, avant même son départ du Japon, Palsson fut approché par le réalisateur islandais Fridrik Gudmundsson, désireux de tourner un documentaire pour la télévision islandaise sur l'incarcération de Bobby au Japon, le combat pour sa libération et sa liberté retrouvée. Palsson et Fischer seraient payés si le film gagnait de l'argent, laissait-on entendre, ce qui paraissait fort improbable s'agissant d'un documentaire.

Dans un premier temps, Fischer accepta de collaborer, à la condition explicite que le film soit un procès contre les crimes américains et non un reportage sur lui ou sur les échecs. Dans l'esprit de Bobby, ce serait un documentaire sur son « kidnapping » (comme il appelait son arrestation et sa détention) et sa fuite.

Le tournage débuta quand Bobby atterrit à Copenhague, la caméra les filmant à l'intérieur de la voiture de sport qui les conduisit en Suède, Saemi, Miyoko et lui, en route pour l'Islande. Le film avait recours aux techniques du cinéma vérité, les moyens étaient modestes, le montage aléatoire et l'écriture incohérente. Il coûta trente millions de couronnes (cinq cent mille dollars). Au début, les images étaient intrigantes, car c'étaient les premières qu'on avait de Fischer depuis le match de 1972. Bobby avait les idées claires et paraissait concentré lorsqu'il affirmait : « Je hais l'Amérique.

C'est un État sans légitimité. Il a été volé aux Indiens et construit par les esclaves noirs. Ce pays n'a pas le droit d'exister. » En crachant son venin sur les Juifs, le gouvernement japonais et les États-Unis, il se montrait curieusement virulent, comme s'il venait juste de comprendre qu'il était libre. Saemi et lui chantaient *That's Amore* et autres vieilles chansons, comme s'ils s'étaient perdus de vue longtemps auparavant – ce qui était le cas à l'époque –, partaient en virée et passaient le temps ainsi. Il y avait des rires, Miyoko tranquillement assise, esquissant un sourire de Mona Lisa en observant Bobby avec admiration.

Au cours des mois suivants, le tournage se poursuivit à Reykjavik. Gudmundsson s'efforça d'obtenir de Bobby d'autres interviews et une plus grande implication dans le projet. « Quel sera le titre du film ? » demanda ce dernier. Quand on lui répondit que ce serait *Mon ami Bobby* (par la suite changé en *Bobby Fischer et moi*), il remit aussitôt en cause tout le projet. « Ce film est censé parler de mon kidnapping, pas de Saemi », se plaignit-il. Puis l'argent fut un obstacle. Bobby était contrarié de n'avoir touché aucune avance. Gudmundsson lui offrit 15 % des bénéfices, comme pour lui-même, Saemi et le producteur Steinthor Birgisson, les 40 % qui restaient étant reversés aux partenaires de la coproduction. Fischer était furieux. Pourquoi Saemi était-il payé ? C'était un film sur lui, pourquoi ne touchait-il pas plus que les autres ? « Je devrais recevoir au moins 30 %, protesta-t-il avec véhémence. Plus que les autres, car je suis Bobby Fischer. » Il le répétait inlassablement : « Je suis Bobby Fischer ! Je suis Bobby Fischer ! Je suis Bobby Fischer ! »

Gudmundsson tenta de lui expliquer ce qu'il faisait. Il dit à Bobby que le film avait tout pour être un chef-d'œuvre : « Ce sera un documentaire postmoderne, avec des éléments grand public. — Ça ne m'intéresse pas ! hurla Bobby. Dis-moi plutôt de quoi il parlera. »

Gudmundsson le détailla dans un document destiné aux médias :

Ce film parle de la bombe atomique.
Ce film parle d'un policier à la retraite.
Ce film parle d'amour inconditionnel.
Ce film parle d'un champion du monde d'échecs.
Ce film parle de haine inconditionnelle.
Ce film parle d'une icône.
Ce film parle de victoire.
Ce film parle de la guerre contre le terrorisme.
Ce film parle d'une cavale internationale.
Ce film parle de folie.
Ce film parle de danse rock.

En lisant cette description, Bobby était de plus en plus dégoûté par le film, Gudmundsson et Saemi. Il fit appel aux membres du comité RJF pour qu'ils essaient d'interrompre le tournage ou obtiennent un jugement du tribunal avant qu'il soit terminé. Le comité comprenait l'indignation de Bobby et fit circuler parmi ses membres une lettre de protestation adressée à la télévision islandaise et d'autres médias, ainsi qu'aux partenaires financiers du film. Bobby en corrigea certaines formulations, la rendant plus agressive et moins diplomate. Elle disait entre autres choses :

M. Fischer demande à notre communauté d'attirer l'attention sur le fait que le scénario et la

structure du « documentaire » susmentionné, dont il est le sujet principal, ne sont en rien conformes aux accords préalables et contiennent des images volées.

D'après lui, le thème central du film, dont le titre provisoire est *Mon ami Bobby*, est à présent la nationalité islandaise qui lui a été accordée et sa libération de prison, contrairement à ce qui avait été décidé en 2005 dans le cadre d'un éventuel programme d'information pour la télévision islandaise, c'est-à-dire son enlèvement par le gouvernement américain et son emprisonnement au Japon.

Pour cette raison, il est tout à fait opposé à ce que des entités islandaises ou autres apportent leur soutien financier à la production de ce film et le projettent une fois terminé.

Bobby n'adressait déjà plus la parole à Saemi et ne répondait plus aux appels de Gudmundsson. Ses amis appelaient son ancien garde du corps « Judas », parce qu'il avait participé à un film qui parlait plus de lui que des difficultés de Fischer. Celui-ci voulait que ce soit un brûlot, pas une biographie, et moins encore un reportage sur son garde du corps. Presque tous les membres du comité tournèrent le dos à Palsson. Quant au film, ce fut un flop au box-office, qui ne rapporta que quarante mille dollars et pas de revenus supplémentaires liés à la vente de DVD ou des droits télé.

Puis la colère divine de Bobby s'abattit sur un autre Islandais, Gudmundur Thorarinsson. « Je n'ai pas touché la totalité de ce qui me revenait au titre des recettes du match de 1972, l'accusa-t-il lors d'une fête chez lui. Je veux voir les comptes. Où sont les

comptes ? » insista-t-il. Thorarinsson déglutit et expliqua posément à Bobby qu'il n'avait pas les livres comptables chez lui, qu'il irait les consulter au siège de la Fédération islandaise des échecs, dont il était le président en 1972, participant à l'organisation du championnat du monde. Dans tous les cas, les sommes dues lui avaient été scrupuleusement versées. Plus de trente ans après, il y avait peu de chances que ces documents existent encore. Bobby n'était pas satisfait de cette réponse. On ne retrouva jamais les livres comptables et Bobby n'adressa plus la parole à Thorarinsson.

Il avait recours à diverses formes de raisonnement fallacieux pour accuser ou attaquer toutes sortes de personnes, dont les Juifs. À présent, il se servait d'une logique biaisée contre les bienveillants Islandais. Son syllogisme donnait ceci :

> Saemi a triché et m'a trahi.
> Saemi est islandais.
> Donc tous les Islandais sont des tricheurs et des traîtres.

Une litanie d'attaques, de soupçons et d'insultes déplacées se mit à déferler sur les membres du comité après l'incident qui l'avait opposé à Saemi. Peu d'entre eux échappèrent à sa colère. Même des figures importantes en sentirent le souffle : Helgi Olafsson, parce qu'il ne tolérait pas sa haine antisémite et qu'il posait trop de questions sur les « vieux » échecs (« Il doit être en train d'écrire un livre ») ; David Oddsson pour des raisons inconnues, y compris de l'intéressé ; et, curieusement, Gardar Sverrisson, son ami le plus proche, son porte-parole et voisin, parce qu'il ne lui

avait pas signalé une stupide et inoffensive photo des chaussures de Bobby parue dans le *Morgunbladid*. Gardar s'en tira sans trop de dégâts : la disgrâce ne dura que vingt-quatre heures. Les autres devinrent l'un après l'autre *persona non grata*.

À l'automne 2007, la déception de Bobby vis-à-vis de l'Islande était irréversible. Il disait que le pays était « paumé » et que les Islandais étaient « étranges, dans le mauvais sens du terme ». Si ses bienfaiteurs eurent vent de son ingratitude (« Je ne leur dois rien du tout ! » proclamait-il contre toute logique), ils ne firent aucun commentaire public, comme c'était l'habitude chez les Scandinaves. Ceux qui firent les frais de son égoïsme en furent attristés, mais restèrent stoïques. « Ma foi, c'est Bobby, réagit l'un d'eux. On doit le prendre comme il est. » Il était comme un enfant perdu, adopté de façon pas si secrète par les Islandais, avec amour et sans rancune.

« Tu es vérité. Tu es amour. Tu es béatitude. Tu es liberté. » Bobby lisait la *Bible de Rajneesh*, le livre d'un gourou aussi controversé que charismatique, Bhagwan Shree Rajneesh. Comme lui, Bhagwan avait eu des problèmes avec les services de l'Immigration, américains en l'occurrence : il avait été arrêté et expulsé. Bobby sentait qu'ils avaient cette expérience en commun et reprenait à son compte l'un de ses principes : « N'obéissez qu'aux ordres qui viennent de vous. »

La philosophie de Bhagwan attirait Bobby depuis qu'il s'était mis à l'étudier, au cours des huit années passées en Hongrie. Bien qu'il n'eût jamais pratiqué la méditation, un élément essentiel du credo de Rajneesh,

il fut profondément séduit par les qualités du moi idéal – ou « réalisé » – que décrivait Bhagwan. Bobby ne semblait guère partager les valeurs telles que l'amour, la fête ou l'humour ; ce qui lui plaisait, c'était l'idée que l'individu puisse s'élever au niveau supérieur. En toute situation, pas seulement aux échecs, Fischer se considérait comme un guerrier, et, quand il vécut en Islande après son séjour en prison, ça ne changea pas. « Je suis toujours à l'attaque », affirma-t-il là-bas, et il ne parlait pas de compétition. En temps de guerre, il n'y avait pas beaucoup de place pour l'humour ou la fête. Il avait affronté l'*establishment* des échecs, l'Union des banques suisses, les Juifs, les États-Unis, le Japon, les Islandais, les médias, la nourriture industrielle, le Coca-Cola, le bruit, la pollution, l'énergie nucléaire et la circoncision.

Bobby estimait être parfaitement lucide et se reconnaissait dans le concept nietzschéen repris par Bhagwan de « surhomme » dépassant les contraintes de la société. « Je suis un génie, dit-il simplement, quand il fut en Islande. Pas juste aux échecs, mais pour beaucoup d'autres choses aussi. »

Le besoin qu'avait Fischer de trouver un sens plus profond, peut-être religieux, à sa vie avait suivi un chemin long et tortueux. D'abord, enfant, il y avait eu le judaïsme, dont il ne s'était jamais vraiment senti partie intégrante ; puis le fondamentalisme protestant, jusqu'à ce qu'il ne fasse plus confiance aux dirigeants de la Worldwide Church of God. L'antisémitisme avait été une quasi-religion – en tout cas une profonde conviction – qu'il n'avait jamais abandonnée. À un moment, il fut même athée, mais ça ne dura pas.

Il était intrigué par la secte de Rajneesh plus que par les pratiques du gourou. Et pour finir, à la fin de sa vie, il entreprit d'explorer le catholicisme.

Bobby Fischer catholique ? Un oxymoron ? Une contradiction dans les termes ?

Il manquait quelque chose dans sa vie et il lui fallait combler ce vide. Grâce aux livres, il découvrit les écrits des théologiens catholiques et s'intéressa à leur religion. Son ami Gardar Sverrisson était catholique (alors que les Islandais sont protestants à 95 %) et Bobby l'interrogea sur la liturgie, la vénération des saints, les mystères de la théologie et d'autres aspects de la religion. Gardar répondit comme il put, car ce n'était pas un spécialiste. Puis Bobby lui apporta un livre intitulé *Catéchisme de base : credo, sacrements, morale et prière*, afin qu'il puisse alimenter leurs conversations.

On ignore si Bobby fut baptisé dans les règles, c'est-à-dire aspergé d'eau ou immergé dedans, oint d'une certaine huile et solennellement béni par le prêtre administrant le sacrement, mais cela semble improbable. Einarsson et Skulason ont tous deux conclu que, malgré ses tardives recherches sur le sujet, Fischer n'était pas un fervent catholique et qu'il ne s'était pas converti. Mais il existe trois formes de baptême : par l'eau (la plus répandue), par le sang (le martyre) et par l'esprit (dans le désir de celui qui veut être baptisé). Si Bobby voulait devenir catholique, il est possible que cette aspiration ait suffi à le faire accepter par l'Église, au moins par le clergé le moins conservateur. D'après Gardar Sverrisson, il parlait de transformation de la société, de vie en harmonie, et affirmait que, d'après lui, « le seul espoir du monde repose dans le catholicisme ».

L'attrait de Bobby pour le catholicisme, une religion qui met l'accent sur la charité, l'humilité et la repentance pour ses propres péchés, paraît difficilement conciliable avec des phrases comme : « Malheureusement, à ce jour, nous ne sommes pas assez forts pour balayer tous les Juifs de la surface de la terre. Je crois que nous devrions lancer des rondes et les tuer au hasard. Ce que je veux faire, c'est pousser les gens à la violence contre les Juifs ! Car c'est un peuple de criminels. Ils méritent qu'on leur fracasse le crâne. »

« Je ne suis pas celui que j'ai été », écrit Byron dans *Le Pèlerinage de Childe-Harold*. C'est aussi ce qu'aurait pu répondre Bobby à la fin de sa vie quand on l'interrogeait sur la manière dont il avait changé. Ou, même si cela peut sembler cynique, peut-être son ralliement au catholicisme relevait-il d'une sorte de jeu d'échecs théologique, c'étaient une tactique et une stratégie à long terme qui, pensait-il, le conduiraient au salut éternel. Souvent, les hommes croient qu'ils se sont convertis à l'instant où ils ont décidé de le faire, alors qu'ils n'ont pas encore atteint le stade de la foi, et ignorent même qu'ils doivent y parvenir. Seul Bobby Fischer savait ce qu'il avait dans le cœur.

Une photo de Bobby prise par Einar Einarsson durant l'été 2005, quelques mois après son arrivée en Islande, montre clairement les premiers signes de la maladie. D'habitude, il refusait de poser pour les photos, mais lorsqu'il dîna avec Einarsson au *3 Frakkar* (« Trois Manteaux »), il fut accueilli par un vieux chef qu'il avait connu en 1972 et qui lui demanda de faire une photo tous les deux. Einarsson

s'en chargea, puis il prit discrètement un cliché de Bobby seul. Le résultat est le portrait d'un homme qui souffre, psychologiquement et sans doute physiquement. David Surratt, qui dirigeait un magazine d'échecs, la commenta en ces termes : « L'expression de son regard, mon Dieu, on sent presque sa tristesse, et peut-être aussi le regret qui l'habite. Celui de ce qu'il aurait pu être, de ce qu'il avait perdu dans la seconde moitié de sa vie. »

Bobby eut des problèmes urinaires et crut que c'était simplement dû à une inflammation de la prostate, niant qu'il pût s'agir de quelque chose de sérieux. Ses poumons le tourmentaient également et il avait du mal à respirer. Comme il s'était toujours méfié des médecins, il supporta cet inconfort jusqu'en septembre 2007, quand la douleur et l'impossibilité d'uriner devinrent insupportables. Il alla voir un médecin et demanda un rapide examen non invasif, mais on lui répondit que seule une analyse sanguine permettrait au médecin d'évaluer le fonctionnement de ses reins. Il accepta à contrecœur. La prise de sang montra qu'il avait un taux élevé de créatinine. Cela confirmait que l'appareil urinaire était bloqué. On pouvait sinon le guérir, du moins garder cette anomalie sous contrôle avec des médicaments. Ses reins non plus ne marchaient pas bien. Par principe, renouant avec l'enseignement de la Worldwide Church of God, il refusa de prendre des médicaments, et l'idée d'être dépendant d'une machine de dialyse qui purifierait son sang à quelques jours d'intervalle pour le reste de sa vie était impensable. Quand on lui proposa ce traitement, il répondit que c'était absurde. On le prévint qu'il risquait une insuffisance rénale, une crise d'épilepsie et même la démence. Lorsqu'il demanda

quel était son pronostic vital, le médecin lui répondit que, sans dialyse, il ne lui restait pas plus de trois mois à vivre. Malgré ces sombres prévisions, il refusait toujours d'être soigné et ne voulut même pas prendre des antidouleurs. Peut-être Bobby baissait-il les bras, abandonnant la vie, une sorte de lent suicide. Son ami Pal Benko pensait que c'était sa volonté.

Bobby accepta d'être examiné à l'hôpital Landspitali de Reykjavik par le Dr Eiríkur Jónsson, qui supervisa pendant sept semaines les quelques soins et traitements autorisés par le patient. Ce fut une période difficile, non seulement pour Bobby mais aussi pour l'équipe soignante. Il refusa qu'on lui pose un cathéter et insistait pour qu'on l'aide à uriner chaque fois qu'il en avait besoin. Il ne mangeait que certains aliments, fit une liste des visiteurs qu'il acceptait de voir et une autre de ceux qui ne devaient pas entrer dans sa chambre.

Le grand maître Fridrik Olafsson venait une fois par semaine. Bobby lui demanda d'apporter d'*Yggdrasil* des bouteilles de jus de carotte frais, et si la boutique n'en avait plus, Olafsson devait acheter celui qui était importé d'Allemagne. Jamais Olafsson ne devait acheter quoi que ce soit en provenance d'Israël, lui dit-il très sérieusement. Comme on pouvait s'y attendre, les deux grands maîtres parlaient d'échecs. Bobby voulut qu'Olafsson lui apporte les parties du match Karpov-Kasparov qui, d'après lui, avait été arrangé, afin qu'ils puissent en discuter et le rejouer. Seulement, au lieu de prendre tout le livre, Fridrik se contenta des quelques pages en question, c'était moins lourd à porter. « Pourquoi n'as-tu pas pris tout le livre ? »

Bobby demanda qu'on lui fasse parvenir une photo de sa mère, et Russell Targ, son beau-frère, lui en envoya une. Il la regardait de temps en temps, même si, contrairement à ce que prétendirent certains articles, elle n'était pas posée sur sa table de chevet : il la conservait dans un tiroir, elle le protégeait symboliquement.

De toutes les personnes qui lui rendaient visite à l'hôpital, celle qui le réconfortait le plus, à bien des égards, était le Dr Magnus Skulason, un membre plutôt discret du comité RJF, qui n'avait guère fréquenté Bobby durant ses trois années de séjour en Islande. Skulason était psychiatre et dirigeait la clinique de Sogn, où l'on enfermait les criminels malades mentaux. Il était également joueur d'échecs, avait beaucoup d'admiration pour les exploits de Bobby, et de l'affection pour lui.

Il faut souligner que Skulason n'était pas le « psychiatre de Fischer », comme l'a parfois laissé entendre la presse, qu'il ne l'a jamais eu en analyse ni en thérapie. Il était auprès de Bobby en tant qu'ami, prêt à faire tout ce qu'il pouvait pour lui. Mais compte tenu de sa formation, il ne put s'empêcher de remarquer son état mental. « Il n'était pas schizophrène, c'est certain, expliqua Skulason. Il avait des problèmes, peut-être des traumatismes d'enfance. Il était incompris. Je crois qu'au fond c'était quelqu'un de sensible et compatissant. »

Skulason est un homme doux et enthousiaste dont le sérieux impressionne. Quand on parle avec lui, on a l'impression d'avoir affaire à un philosophe plus qu'à un médecin psychiatre, qui cite Hegel autant que Freud, Platon autant que Jung. Bobby lui demandait d'apporter de la nourriture et des jus de fruits à l'hôpi-

tal, il le faisait et venait s'asseoir à côté du lit, puis les deux hommes gardaient le silence. Quand Bobby avait très mal aux jambes, Skulason les lui massait en se servant du revers de la main. Bobby le regardait : « Rien n'apaise comme le toucher humain », disait-il. Quand il se réveillait, il demandait à son ami : « Pourquoi es-tu si gentil avec moi ? » Bien sûr, Skulason n'avait pas de réponse.

Le Dr Jónsson subissait des pressions pour renvoyer Bobby chez lui puisqu'il refusait tout traitement. Le médecin savait que ce serait une condamnation à mort et cherchait donc des prétextes pour le garder à l'hôpital dans les meilleures conditions possibles aussi longtemps qu'il pouvait. À l'insu de Bobby, les infirmières appliquaient des pansements imbibés de morphine sur son corps afin de soulager la douleur. Le personnel raconta qu'on n'avait pas souvenir d'un patient si combatif face à la mort. Pour finir, au stade terminal mais refusant obstinément tout traitement, il regagna son appartement d'Espergerdi en novembre 2007, et Gardar Sverrisson, sa femme Kristin et leurs deux enfants furent ses infirmiers et ses gardiens. Kristin en particulier s'occupa de lui.

Une fois sorti de l'hôpital, le moral de Bobby s'améliora pendant quelque temps et il commença à se sentir mieux. Il alla même au cinéma avec le fils de Sverrisson, qui avait vingt ans et était footballeur professionnel. À Noël, quand tout Reykjavik était décorée et illuminée, un décor digne d'une gravure de l'atelier Currier and Ives, avant plusieurs jours de festivités, Miyoko vint le voir et passa deux semaines près de lui. Le 10 janvier 2008, elle repartit pour Tokyo et perdit un jour à cause du décalage horaire. Peu après, elle reçut un appel de Sverrisson qui lui

annonça que l'état de Bobby s'était soudainement dégradé. Le temps qu'elle fasse une nouvelle réservation et qu'elle soit de retour en Islande, Gardar avait conduit Bobby à l'hôpital, où il mourut paisiblement le 17 janvier 2008. Il avait soixante-quatre ans, comme le nombre de cases sur un échiquier, une coïncidence qu'on se gardera bien d'approfondir.

ÉPILOGUE

Boris Spassky était stupéfait. Inquiet pour la santé de Fischer, il était resté en contact avec lui. Puis il apprit qu'il était mort. Sous le choc et momentanément incapable d'exprimer sa tristesse, il envoya un courrier électronique à Einar Einarsson : « J'ai perdu mon frère. »

Ces cinq mots disaient combien il se sentait proche de Bobby, ce que le monde savait déjà. Il disait aux gens qu'il aimait Bobby comme un frère. Lors du match de 1992, il avait déclaré qu'il était prêt à se battre et qu'il allait se battre, « mais j'aimerais aussi que Bobby gagne, car je pense qu'il doit retrouver le monde des échecs ». Lorsque Fischer fut emprisonné au Japon, Boris annonça qu'il voulait être enfermé avec lui (et un échiquier). Le respect qu'il avait pour son ennemi juré frôlait l'adoration, certes teintée de crainte. « Contre Fischer, il ne s'agit pas de gagner ou de perdre, mais de survivre. » Il y avait une vraie camaraderie entre eux, qui dépassait les échecs et que Spassky était prompt à souligner. Il pensait que chacun mesurait la solitude de l'autre, celle des anciens champions du monde, une nostalgie que peu de gens pouvaient comprendre.

Trois semaines seulement avant la mort de Bobby, Spassky avait envoyé un joyeux message à son ami, l'encourageant à obéir aux médecins et à l'appeler dès qu'il se serait « enfui » de l'hôpital.

Spassky savait que l'état de Bobby était grave, seulement il ignorait à quel point. Dans la tradition islandaise, on n'évoque pas l'état d'un malade hors du cercle familial et intime ; pourtant, à la suite des propos pleins de sollicitude tenus par Spassky, Einarsson le considérait comme un membre de la « famille » et lui avait fait savoir que l'état de Bobby empirait. « J'éprouve pour lui un sentiment fraternel, écrivit Boris. C'est un véritable ami. »

Durant ses derniers jours, Bobby était très amaigri, il ne pouvait pas parler et ne gardait rien de ce qu'il avalait. Il avait en permanence les lèvres sèches. Gardar Sverrisson – qui, à quarante-huit ans, n'était pas en bonne santé lui non plus – ou sa femme Kristin étaient toujours auprès de Bobby, dans son appartement, où ils passaient la nuit, veillant sur son sommeil et l'assistant dès son réveil.

Bobby avait dit à Gardar qu'il voulait être enterré dans un petit cimetière de campagne près de la ville de Selfoss, à une heure de route de Reykjavik, dans une commune agricole du nom de Laugardaelir. Le cimetière avait plus de mille ans, disait-on, fondé à l'époque où Erik le Rouge était parti pour le Groenland et où l'Althing, le Parlement islandais, avait été créé – le plus vieux du monde –, celui-là même qui avait accordé la citoyenneté islandaise à Bobby en 2005.

Une modeste église luthérienne – plutôt une chapelle –, qui ressemblait au décor d'un film d'Ing-

mar Bergman et pouvait accueillir une cinquantaine de fidèles, surplombe le cimetière. Bobby avait goûté l'atmosphère paisible des lieux quand il avait rendu visite aux parents de Kristin, qui vivaient à Selfoss. Il faisait de longues promenades en compagnie de Gardar sur les chemins qui traversaient la campagne rocheuse. Dans la nécrologie de l'*Iceland Review*, la journaliste Sara Blask résumait ce que Bobby voulait après la mort : « Fischer désirait être enterré comme un être humain normal : pas un joueur d'échecs, une personne. »

Il fallut longtemps à Bobby pour admettre qu'il était en train de mourir. Une fois qu'il l'eut accepté, il dit clairement à Sverrisson qu'il ne voulait aucun faste, pas de cirque médiatique, pas de luxe, mais des funérailles privées. Décidé à tout contrôler jusqu'à la fin, il insistait tout particulièrement sur le fait qu'aucun de ses « ennemis » ne devait y assister : ceux qui, d'après lui, avaient voulu l'exploiter ou avec qui il avait eu des différends. Surtout, il ne voulait pas de reporters, de caméras de télévision ni de touristes curieux.

Sverrisson se chargea d'organiser les funérailles et respecta à la lettre les dernières volontés de Bobby. Il savait que les autres membres du comité RJF qui avaient travaillé dur pour lui seraient profondément blessés de ne pas pouvoir rendre un dernier hommage à leur ami, toutefois sa loyauté était sans faille. Il avait passé des années à protéger Bobby et à faire ce qu'il lui demandait. La cérémonie organisée pour son ami lui vaudrait l'inimitié tenace de certains membres du comité et d'autres personnes qui s'estimaient proches de lui durant ses années islandaises. Russell Targ, le beau-frère de Bobby, fut particulièrement irrité, car il

était venu de Californie pour assister aux funérailles et découvrit à son arrivée qu'il les avait manquées de quelques heures. La Fédération américaine des échecs envoya un courrier à son homologue islandaise pour lui demander quelles étaient les dispositions prises par Bobby quant à sa dépouille, supposant qu'il voudrait être rapatrié aux États-Unis (ce qu'il refusait fermement). Plus encore après sa mort, Sverrisson pensait qu'il était de son devoir de s'en tenir à la volonté de Fischer : il serait enterré où, quand et comme il l'avait souhaité.

Il fallut plusieurs jours pour régler les détails : creuser la fosse – pas facile dans le sol volcanique et gelé de l'hiver islandais ; trouver un prêtre ; faire signer les papiers avant que l'institut médico-légal ne soit prêt à rendre le corps ; et tout cela devait attendre l'arrivée de Miyoko du Japon. Quatre jours après sa mort, à huit heures du matin, en pleine nuit de janvier, un corbillard qui transportait le corps de Bobby roula pendant une heure jusqu'à Selfoss et au cimetière. La procession se déroula sans cérémonial, comme Bobby l'avait voulu, et quand le véhicule entra à Laugardaelir, de longues bourrasques attendaient la dépouille du plus grand joueur d'échecs du monde. Il n'est pas dans les habitudes islandaises d'enterrer les morts la nuit, et de gros nuages rendaient le ciel encore plus oppressant. La neige qui ne cessait de tomber s'était changée en pluie glacée. Sverrisson, sa femme et leurs deux enfants, ainsi que Miyoko, étaient venus à Selfoss la veille au soir pour s'assurer que tout était prêt.

Le père Jacob Rolland, un prêtre catholique de petite taille, originaire de France, qui avait eu l'honneur de célébrer les funérailles d'Halldór Laxness, le

seul lauréat islandais du prix Nobel de littérature, lui aussi converti au catholicisme, prononça une bénédiction, faisant semble-t-il le parallèle entre l'enterrement de Fischer et celui de Mozart, avant que le cercueil ne soit descendu dans la tombe. « Comme lui, il est enterré dans la plus stricte intimité et possédait une intelligence qui voyait ce que les autres ne voyaient pas. » Pas de bougie, pas d'encens, pas de musique, même si on chanta à l'église. La voûte d'étoiles qu'on aperçoit en principe dans le ciel d'hiver sans pollution était cachée par les nuages de cette triste journée. L'office dura une demi-heure, puis on déposa le cercueil et, frigorifiés, les présents s'en allèrent. Une croix en bois blanc était dressée sur le monticule de terre. On pouvait y lire :

Robert James Fischer
F. 9 mars 1943
D. 17 janúar 2008
Hvil i friˇoi

« Repose en paix », en vieil islandais.

Quelques semaines plus tard, des cars se mirent à arriver à Reykjavik, parfois deux ou trois par jour, apportant ces touristes que Bobby avait désespérément voulu éviter. Sa tombe, désormais recouverte par une plaque de marbre épaisse de soixante centimètres, était devenue une des attractions du pays.

À sa mort, le patrimoine de Bobby Fischer s'élevait à plus de deux millions de dollars, soit, pour l'essentiel, ce qui restait des trois millions et demi gagnés lors du match de 1992 contre Spassky. Fischer, qui voulait

tout contrôler sur l'échiquier et en dehors, n'avait pas rédigé de testament. Peut-être pensait-il avoir également le contrôle de sa maladie et ne voulait-il pas croire qu'il était vraiment malade, jusqu'à ce qu'il le soit trop pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Ou peut-être s'amusait-il à l'avance en imaginant que son argent deviendrait la source d'un contentieux, point de départ d'une partie d'échecs baroque dans laquelle chacun de ses héritiers potentiels prenait l'avantage à tour de rôle et s'efforçait de pousser ses pions. Quand Sverrisson évoquait le sujet, le plus délicatement possible, Bobby répondait : « Ne t'en fais pas. Pas besoin de testament. Miyoko a tous les pouvoirs, elle saura quoi faire. »

Quatre personnes réclamaient son héritage : Miyoko Watai, qui vivait avec lui et prétendait être son épouse ; Nicholas et Alexander Targ, les neveux de Bobby (fils de sa regrettée sœur Joan) ; et Jinky Young, qui affirmait être sa fille. Tous firent valoir leurs droits supposés auprès des autorités islandaises et attendaient la réponse du juge. Le gouvernement américain entra lui aussi dans la danse, espérant récupérer une partie des impôts que Fischer lui devait depuis le match de 1992.

Suivant la loi islandaise, l'épouse reçoit l'intégralité de l'héritage s'il n'y a pas d'enfants, un tiers s'il y a un enfant ou plus. Mais le juge islandais mit en doute la validité du certificat de mariage présenté par Miyoko, car c'était une photocopie, et elle n'avait pas d'autre moyen de prouver qu'elle était bien l'épouse de Fischer.

Le cas des frères Targ était simple : ils étaient indiscutablement les neveux de Bobby. À présent adultes – l'un était médecin et l'autre avocat –,

ils vivaient tous les deux en Californie. Ils étaient conscients qu'ils ne pourraient hériter de la fortune de leur oncle que si aucun parent plus proche (une femme ou un enfant, par exemple) ne se présentait comme l'héritier légitime. Il leur revenait donc de prouver l'illégitimité des autres requêtes.

Enfin, il y avait Jinky. Âgée de huit ans à la mort de Bobby, elle avait bénéficié de son aide financière depuis sa naissance. Les amis islandais de Fischer disaient qu'il était affectueux avec la petite fille, qu'il jouait avec elle et lui offrait des cadeaux quand elle venait en Islande. Pourtant, au cours des trois années qu'il y passa, Jinky et Marilyn lui rendirent visite une seule fois, pendant un mois, et n'habitèrent pas chez lui.

Puis, un an et demi après la mort de Bobby, Marilyn et Jinky se rendirent une nouvelle fois en Islande, cette fois pour faire valoir leurs droits sur sa succession. Avec l'aide d'Eugenio Torre, elles engagèrent un avocat islandais pour les représenter, Thordur Bogason, qui ne tarda pas à demander au juge qu'on procède à un test ADN afin de prouver la paternité de Bobby. Obtenir un échantillon ADN de Jinky n'était pas difficile, il suffisait d'une prise de sang. Dans le cas de Bobby, c'était plus problématique. L'hôpital national d'Islande, où Bobby était mort des suites d'une insuffisance rénale, n'avait pas conservé d'échantillon. Ses biens étaient toujours dans l'appartement de Reykjavik, mais pouvait-on être sûr que les cheveux trouvés sur une brosse étaient bien les siens ? Le seul moyen certain était de faire un prélèvement sur sa dépouille, tout le monde pensait que ce serait la solution. Aux États-Unis, le FBI, qui prélève souvent des échantillons d'ADN durant ses

enquêtes criminelles, considère le test comme infaillible, s'il est fait avec les derniers instruments en date.

Pendant plusieurs mois, on ne put exhumer le corps : sa tombe était recouverte de neige et on ne pouvait creuser le sol islandais avant la fin du printemps. Entre-temps, les débats se poursuivirent devant la Cour suprême islandaise, qui décida que Jinky avait le droit de savoir si Bobby était son père ou non. Quoi qu'eussent affirmé les médias, le nom de Fischer ne figurait pas sur son certificat de naissance, car il avait refusé qu'il y apparaisse, suggérant que lui-même avait des doutes sur sa paternité.

Le 5 juillet 2010 à trois heures du matin, la tombe de Bobby fut ouverte par une équipe d'experts du Service des cimetières de la ville de Reykjavik. Cet horaire insolite avait été choisi pour échapper aux possibles journalistes, mais aussi aux curieux qui voudraient voir le corps et prendre des photos. Après qu'on eut retiré la terre et atteint le couvercle du cercueil, on creusa autour de la base afin que plusieurs personnes puissent tenir debout à côté. Comme s'ils portaient le deuil, les présents avaient un air solennel et les yeux fixés sur le cercueil ou le chemin qui l'entourait : le prêtre, des représentants de l'Église, les experts médico-légaux, des envoyés du gouvernement, les avocats des parties au procès, le Dr Oskar Reykdalsson, qui dirigeait les opérations, et Olafur Kjartansson, le chef de la police de Selfoss. Ils étaient là pour s'assurer que tout était fait avec respect et professionnalisme, de sorte que le corps exhumé ne soit pas abîmé.

À quatre heures, juste avant qu'on prélève les échantillons d'ADN, une grande tente blanche fut dressée autour de la tombe ouverte pour garantir

encore plus de discrétion. C'était un calme et beau matin d'été, agité par un doux vent.

Le cercueil ne fut ni déplacé ni soulevé, on se contenta de l'ouvrir. Les journaux de divers pays affirmèrent qu'on ne creusa pas, qu'on perça à travers le sol et le cercueil jusque dans le corps de Bobby, et Kjartansson fit une mise au point dès le lendemain : il n'y avait eu aucun percement, les échantillons avaient été prélevés directement sur le corps de Bobby.

En principe, quand on exhume un corps pour obtenir son ADN, on prend plusieurs échantillons différents au cas où le premier serait compromis. Les experts recommandent un ongle, une dent, un morceau de peau ou de fémur. Dans le cas de Bobby, on prit un morceau de l'os du petit orteil gauche et plusieurs échantillons de peau – assez pour un test en aveugle. Dès que la procédure fut terminée, le cercueil fut recouvert de terre mêlée de lave et de cendres dues à la récente éruption du volcan. Les mottes de terre et l'herbe déplacées quand on avait creusé furent remises en place sur la tombe, les échantillons emballés et expédiés à un laboratoire allemand qui procéderait aux tests, son homologue islandais ayant été exclu par souci d'objectivité.

L'idée d'exhumer un corps mort ferait horreur à quiconque – le judaïsme et l'islam l'interdisent, sauf dans des circonstances exceptionnelles –, et Bobby qui, de son vivant, avait été l'une des personnes les plus réservées du monde, aurait sans doute considéré cette invasion de son intimité comme une ultime offense. Même mort, on ne voulait pas le laisser en paix.

Pourtant, cela fit de lui l'arbitre. D'après l'article 17 de la loi 76/2003 du Parlement islandais, « un homme

est le père d'un enfant si le résultat du test ADN indique de façon décisive qu'il l'est. Dans le cas contraire, il ne l'est pas ». Six semaines après l'exhumation, les résultats du test furent rendus publics par le tribunal de Reykjavik. L'ADN ne correspondait pas. Bobby Fischer n'était pas le père de Jinky.

Celle-ci exclue, il ne restait donc plus comme candidats à la succession que Miyoko Watai, les frères Targ et le fisc américain.

Comme une partie d'échecs entre joueurs de même force, la bataille se poursuivit. Samuel Estimo, un maître aux échecs et l'avocat de Jinky aux Philippines, écrivit à Bogason, son correspondant islandais, en affirmant que la demande de sa cliente avait été rejetée trop vite. Estimant qu'il y avait eu tromperie, il adressa une lettre au *New York Times* et à d'autres médias :

> L'exhumation de Bobby Fischer ne s'est pas déroulée dans des conditions normales. Le cercueil aurait dû être remonté puis ouvert, afin qu'on soit sûr que les sept échantillons prélevés l'avaient bien été sur le corps qui reposait dans ce cercueil, celui de Bobby Fischer. La procédure éveille bien des soupçons. La parcelle où il a été enterré appartient à la famille de Gardar Sverrisson, un proche de Miyoko Watai, l'une des prétendantes à la succession. Cet homme pouvait accéder au cimetière quand il le voulait, sans que le prêtre le sache, et Fischer avait été enterré un matin de janvier à l'insu du même prêtre. Qui sait ce qui a pu se passer entre son enterrement et l'exhumation ?

Bogason répondit à Estimo que ses allégations étaient diffamatoires et qu'il devait accepter que l'affaire était perdue pour leur cliente. Mais ce dernier ne voulait pas se faire une raison. Il demanda des échantillons ADN des neveux afin de déterminer, en les comparant avec ceux de sa famille, si les prélèvements venaient bien de Bobby. Estimo laissait entendre qu'un autre corps avait pu être enterré à la place du sien, ce que beaucoup de gens eurent du mal à croire. Et l'idée qu'on ait triché au moment de l'exhumation elle-même parut encore plus insensée. Des représentants du gouvernement étaient présents, et des médecins, des avocats, les gens de l'Église, tous à la recherche de la vérité, et il semblait donc impossible que la procédure se fût déroulée de façon irrégulière. La justice islandaise rouvrit tout de même le dossier, pour permettre à l'avocat de Jinky d'apporter de nouveaux éléments prouvant que Bobby était le père de sa cliente. Bogason était en désaccord avec lui et se retira de l'affaire. Estimo demanda que les frères Targ soumettent un échantillon ADN afin de le comparer à ceux qui avaient été prélevés. S'ils ne correspondaient pas, Estimo pourrait affirmer qu'il y avait eu fraude.

Et même s'ils correspondaient, Estimo prétendait que Jinky avait droit à l'héritage, car Bobby l'avait traitée comme sa fille. Si la succession avait été modeste, on peut se demander s'il y aurait eu une telle dispute. Ce n'était pas qu'une question d'argent : la paternité de l'enfant – biologique ou en titre – était en question, et la nation philippine voulait sans nul doute savoir si l'une de ses ressortissantes était la fille du plus grand joueur d'échecs de tous les temps.

Les frères Targ n'avaient quant à eux plus qu'un obstacle à surmonter pour obtenir les millions de leur oncle : Miyoko. À moins que le gouvernement américain ne fasse ironiquement main basse sur toutes les pièces de l'échiquier. Le 8 avril 2011, la Cour suprême islandaise conclut que Miyoko Watai était bien l'épouse légitime de Bobby et donc sa seule héritière. Si le fisc américain faisait valoir ses droits sur l'héritage au titre des impôts et pénalités dus, la somme en jeu en serait réduite d'autant. La fortune se changerait en misère, la victoire en nulle.

Quel héritage laissera Fischer ? Pour les joueurs d'échecs et ceux qui ont suivi son ascension jusqu'au sommet des échecs, peut-être est-ce simplement l'admiration que suscite son génie.

POSTFACE

J'ai commencé à écrire sur Bobby il y a bien des années, seulement sa carrière et sa vie controversée ont évolué de façon si inattendue que certaines opinions – dont le fait que, d'après moi, il deviendrait le champion du monde le plus actif de l'histoire – et certaines informations glanées auprès de ses amis et de ses adversaires méritaient des éclaircissements, ai-je réalisé. Le ténébreux Fischer se changeait sans cesse en créature nouvelle et étonnante et, même après sa mort, une partie de ce qu'on a appris dépassait de très loin tout ce que j'avais imaginé. C'est en voulant saisir les mutations de Bobby que j'ai commencé à écrire ce livre.

Avant sa publication, je n'avais aucune idée de la façon dont les lecteurs et les lectrices réagiraient. Fischer est mort en 2008 et avait été au sommet de sa gloire près de quarante ans plus tôt. Une centaine de livres sur les échecs et lui avaient déjà été publiés. Pourtant l'intérêt que suscite sa vie paraît inextinguible. Certains ont de la sympathie, d'autres éprouvent du dégoût, mais la fascination perdure, comme dans le cas de Greta Garbo ou J. D. Salinger. Au fil des ans, des livres, des articles, des films, des recherches universitaires ne cessent de paraître sur lui, une tentative de

comprendre la complexité de sa personnalité, et de plonger dans les détails de sa vie – où il habitait, ce qu'il lisait, ses habitudes, ses caprices et son cynisme, son charme et ses excès – dans l'espoir de trouver la clé de son génie. Qu'est-ce qui faisait de Fischer un si grand joueur ? Qu'est-ce qui en faisait un individu si irascible et tourmenté ? Répondre à ces questions est sans doute une tâche impossible pour un biographe, mais je pense que je devais essayer.

Dans les semaines qui suivirent sa parution, ce livre fut la première biographie d'un joueur d'échecs à figurer dans la liste des best-sellers du *New York Times*. La *New York Review of Books* affirma que c'était « un point de vue remarquablement équilibré et une grande réussite », et je suis stupéfait, quoique fier, de pouvoir dire que *Chess Life* a parlé de « chef-d'œuvre ». Il a été traduit en néerlandais, allemand, italien, japonais et à présent en français. Des éditions spéciales ont paru en Angleterre et en Australie. Les réactions m'ont étonné, flatté et, pour finir, empli d'humilité.

Des gens qui connaissaient Bobby Fischer ou qui voulaient en savoir plus sur lui, qui ont rejoué ses parties et suivi sa carrière, m'ont écrit pour me demander plus d'informations ou partager leur opinion sur – et leurs expériences avec – le génie controversé. Lors de séances de dédicaces, de conférences et de tournois, de nombreuses personnes m'ont raconté des histoires qui concernaient Fischer : un homme l'avait rencontré, enfant, au Brooklyn Chess Club ; un autre – qui a plus de quatre-vingt-dix ans – avait connu sa mère à l'université ; ou encore l'ancien manager du Manhattan Chess Club, qui s'occupait de Bobby quand il était jeune. J'ai reçu des centaines de courriers électroniques de gens qui avaient lu le livre et se

souvenaient de leurs liens avec Bobby : un homme qui avait été en classe avec lui à la Erasmus High School ; un homme d'affaires qui s'était rendu en Islande pour le convaincre de jouer un match richement doté ; une femme qui appartenait à la Worldwide Church of God quand Bobby découvrait la religion durant la première moitié des années soixante-dix ; un avocat qui avait travaillé bénévolement pour lui, avant d'être congédié sans raison. Une partie de ces informations a été intégrée à la nouvelle édition du livre.

Presque toutes les réactions ont été positives, même si quelques critiques ont voulu le passer au crible. Hans Ree, l'érudit grand maître néerlandais, ne voulait pas croire que le Dr Max Euwe avait bel et bien été champion d'Europe de boxe amateur, et la seule preuve que j'ai, c'est que le bon docteur lui-même me l'a dit, à New York en 1973. Plusieurs lecteurs signalèrent que quand Bobby et moi avions dîné à la *Cedar Tavern* de Greenwich Village, Jackson Pollock ne pouvait pas y être. Cinquante ans après, j'ai résolu ce mystère. Ils ont raison : ce n'était pas Pollock, c'était l'artiste Robert Motherwell.

Quelques autres ont regretté qu'aucune partie jouée par Bobby ne figure dans le livre. C'est un choix. Je voulais que tous les lecteurs, pas juste les joueurs expérimentés, puissent s'intéresser à sa vie. Je ne voulais pas intimider ceux qui ne connaissent pas la notation des échecs ni être redondant pour les autres. On trouve ces parties, dûment et largement commentées, dans de nombreux livres que ceux qui le souhaitent n'auront aucun mal à se procurer. Mon livre n'entendait pas être un livre « sur les échecs », mais une biographie.

Il y a peu, Zita Rajcsanyi, la jeune femme dont Bobby avait dit en 1992 qu'elle était « sa fiancée », a décidé de vendre les lettres que Bobby lui avait envoyées. J'ai obtenu des fac-similés de la maison qui les mettait aux enchères, et je suis parvenu à comprendre ce que Bobby avait voulu y dire, ce qui avait conduit à chaque lettre, grâce à plusieurs conversations avec Zita au sujet de la période qu'elle avait passée près de lui. Les lettres ont été authentifiées et vendues à un collectionneur.

Même s'il avait eu d'autres passions et liaisons avant elle, Zita fut le premier amour de Bobby, et leur correspondance fournit un cadre émotionnel qui contient tous les éléments de leur relation : son affection et sa jalousie, une inhabituelle disposition au compromis, son désir de l'épouser et d'avoir des enfants.

Comme décrit dans ce livre, quand Zita arriva en Californie en 1992 et qu'elle rencontra Bobby pour la première fois, elle avait dix-sept ans, lui quarante-neuf. « C'était mon idole. J'étais comme une adolescente amoureuse d'une rock star. Je l'adulais. » Bobby était sur la même longueur d'onde. « Adorable Zita », l'appelait-il, et il parlait d'elle comme de sa fiancée, mais à l'époque il n'osa pas – peut-être par crainte d'être rejeté, ou simplement incapable d'exprimer ses sentiments – lui dire qu'il l'aimait. Il lui écrivit qu'il regrettait de ne pas pouvoir prononcer ces quelques mots pas si faciles que cela.

Ce n'était plus un jeune homme, pourtant il se comportait comme tel. Il se montrait possessif avec Zita, lui écrivait qu'il avait des soupçons et craignait qu'elle n'eût une relation avec l'avocat Robert Ellsworth, chez qui elle habita durant les six semaines de son séjour

californien, car il n'y avait pas de place dans le minuscule appartement de Bobby rempli comme une cave. « Quelle accusation ridicule ! répondit-elle. Il ne s'est rien passé de tel. » Ces soupçons ont peut-être poussé Bobby à croire que l'avocat était coupable de « vol » (comme il le dit des années après) quand il perdit tous ses biens entreposés.

Si l'on met de côté ses divagations antisémites et ses regards jaloux lancés à Zita, leurs premières semaines ensemble furent presque idylliques. Il l'invita à aller voir sa mère avec lui et voulait que les deux femmes se rencontrent, dans l'espoir que Regina lui donne sa bénédiction et accueille dans la famille sa future épouse. C'était peut-être la vraie raison pour laquelle ils s'étaient rendus auprès de Regina à Palo Alto, plus que pour parler de ses problèmes de santé. Même s'ils ne passèrent que quelques heures ensemble, Zita fut très impressionnée par Regina : « Elle m'a tellement plu ! Elle était si intelligente, si lucide ! »

Pendant le match revanche contre Spassky en 1992, les médias parlèrent de Zita comme de la personne qui avait convaincu Bobby de sortir de sa retraite. D'après l'intéressée, c'est à peu près vrai, seulement exagéré, comme la rumeur prétendant qu'ils étaient fiancés et allaient se marier. Lorsqu'elle quitta le Monténégro au milieu du match pour disputer un tournoi en Amérique du Sud (ses frais payés par Jedzimir Vasiljević), Bobby eut une courte relation avec une jeune femme serbe. Plus tard, cette dernière prétendit être enceinte de lui, mais ne tarda pas à retirer ses déclarations et admit que c'était faux. Bobby l'apprit en écoutant la BBC, comme il le faisait très souvent.

Il téléphona à la femme en Serbie pour s'en assurer, puis écrivit à Zita afin de se justifier.

Bobby voulait mettre un enfant au monde, seulement il voulait que ce soit celui de Zita. Il pensait qu'elle était tombée deux fois enceinte en 1994 et avait fait deux fausses couches, l'une au bout de sept à huit semaines, l'autre à trois mois et demi. On ignore d'où il tenait ces informations. Comment Bobby avait-il pu apprendre qu'elle était enceinte ? « Il pensait toujours que les femmes voulaient lui voler sa semence », affirmait Zita, comme dans le film *Docteur Folamour*, où le personnage de Jack D. Ripper a peur que les Russes ne volent les « précieux fluides corporels » des Américains. Zita n'a jamais expliqué comment Bobby croyait qu'on pouvait « voler » sa semence.

Lorsqu'il s'installa à Budapest l'année suivante, il continua d'espérer que Zita et lui se marieraient, même si elle fréquentait un autre homme et était enceinte de celui-ci, pas de Bobby. Il ne pouvait pas croire que ses sentiments n'étaient pas réciproques. Il la supplia d'y réfléchir, lui dit qu'elle était l'amour de sa vie et qu'il était prêt à l'épouser, avant ou après l'accouchement, et que si elle était d'accord il ne la quitterait jamais. Il s'excusa par écrit pour l'orgueil, l'arrogance et la lâcheté dont il avait fait preuve au cours de leur relation. Il était également désolé de s'être conduit « comme un con » avec sa sœur, en lui demandant si elle était disponible au cas où Zita ne le serait pas.

Zita rejeta sa demande en mariage. Bien qu'elle eût accepté de le revoir une dizaine de fois au cours de ses huit années à Budapest, chaque rencontre était plus difficile que la précédente à cause de son obsession

antisémite. Un jour, ils marchaient dans la rue et Bobby montra un graffiti sur un mur, affirmant que c'était un message secret que lui envoyaient les Juifs – signe d'une santé mentale qui se détériorait. Quand Zita lui fit remarquer que ce n'était ni raisonnable ni logique, il s'emporta : « Non, c'est la vérité ! La vérité ! » Elle ne céda pas et ne lui pardonna jamais la manière dont il l'avait traitée, puis finit par s'installer en Nouvelle-Zélande. Aujourd'hui, elle a trois enfants, travaille comme créatrice de sites web et traductrice et a abandonné les échecs.

Bobby Fischer, l'homme qui ne se résignait jamais à la défaite sur l'échiquier, comprit qu'il était en mauvaise posture. Le plus grand joueur de l'histoire, celui qui, d'après Garry Kasparov, avait « atteint la perfection », ne pouvait pas gagner au jeu de l'amour romantique. « Je suis vraiment un perdant au jeu de la vie » : c'est peut-être l'aveu le plus lucide et poignant fait par Bobby, à Zita ou n'importe qui d'autre.

REMERCIEMENTS

J'étudie la vie de Bobby Fischer depuis des décennies. Je ne peux quasiment pas assister à un tournoi sans que quelqu'un me raconte une histoire sur lui et, quelque part dans un coin de ma mémoire, sont emmagasinés toutes les anecdotes et les récits à la première personne qui m'ont été confiés. Le problème a été de faire le tri dans cette montagne d'histoires, de déterminer ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, ce qui est exagéré et ce qui est journalistiquement fiable, ce qui est biaisé – pour ou contre lui – et ce qui est crédible. Dans tous les cas, je veux dire ma gratitude à ces joueurs et amis qui, au fil des ans, ont partagé avec moi leurs souvenirs et leurs comptes rendus directs, leurs brèves rencontres, les incidents amusants ou dramatiques concernant Bobby.

En me documentant pour ce livre, j'ai lu à peu près tout ce qui avait été écrit en anglais à propos de Fischer, écouté toutes ses émissions de radio, lu ses livres et autres écrits, et soigneusement examiné sa correspondance, avec sa mère Regina, Pal Benko, Jack Collins et d'autres. J'ai en outre fait traduire des documents rédigés dans des langues que je ne connais pas.

En travaillant sur ce qui avait été publié à propos de Fischer, j'ai pu parler à plusieurs anciens champions du monde – Mikhaïl Botvinnik et Vassily Smyslov en Macédoine, Max Euwe à New York et en Islande – et à des dizaines d'autres joueurs, si bien que le lecteur trouvera sans doute des passages qui ont été retravaillés, revus ou ajoutés par rapport à certains autres de mes livres. Mon but était de montrer l'homme, pas juste de livrer une chronologie des matchs et des tournois qu'il a joués.

J'étais à Reykjavik pendant le premier match Fischer-Spassky, j'ai assisté à chaque partie et j'ai pu parler de Bobby avec de grands joueurs tels que Miguel Najdorf, Svetozar Gligorić, Robert Byrne, Bent Larsen, Max Euwe, William Lombardy, Lubomir Kavalek, Lothar Schmid, Dragoljub Janošević, I. A. Horowitz et Larry Evans, mais aussi à de nombreux membres de la communauté des échecs et à des géants des lettres comme Arthur Koestler, George Steiner et Harold Schonberg. Bien que réservés, les avocats de Bobby, Paul Marshall et Andrew Davis, se sont eux aussi montrés disponibles. Tous m'ont livré leur vision de Bobby. Avec certains d'entre eux, le dialogue s'est poursuivi jusqu'à l'écriture de ce livre.

En 1972, les joueurs soviétiques qui accompagnaient Spassky – Efim Geller, Nikolaï Krogious et Iivo Neï – refusèrent de me parler, me prenant sans doute pour un espion à la solde des États-Unis, ou du moins quelqu'un qui aiderait Bobby dans sa quête du titre mondial, comme si une telle chose était possible.

Toujours gentleman, lui, Spassky n'a jamais eu peur de me croiser. Récemment, nous avons correspondu et il a eu la gentillesse de me confier ses impressions sur Bobby.

Je remercie les personnes suivantes, qui ont bien voulu me parler ou m'aider de différentes façons à comprendre qui était Bobby Fischer : Fridrik Olafsson, Walter Browne, Bernard Zuckerman, Boris Spassky, Leslie Ault, Arthur Bisguier, Lev Khariton, Renato Naranja, Kirsan Ilioumjinov, Gabor Schnitzler, Richard Vattuone, Stuart Margulies, Shelby Lyman, Joseph Smith, Aben Rudy, Eliot Hearst, David Oddsson, Mark Gerstl, William Ronalds, John Bosnitch, David Rosenblum, Tibi Vasilescu, Paul Jonsson, Arthur Feuerstein, Asa Hoffmann, Hanon Russell, Susan Polgár, Alla Baeva, Lion Calandra, Vincent Mallozzi, Bill Goichberg, Helgi Olafsson, Ralph Italie, le P[r] Joseph Wagner, Gudmundur Thorarinsson, Sam Sloan, Allen Kaufman, Sal Matera, Curtis Lakdawala, James T. Sherwin, Anthony Saidy, Saemi Palsson, Russell Targ, Pal Benko et Bragi Kristjónsson. Un merci particulier à John Donaldson, maître international, qui a passé mon manuscrit au crible de sa connaissance des échecs et arraché quelques mauvaises herbes à mon écriture. Edward Winter, le plus éminent historien des échecs, a repéré quelques erreurs de langage et imprécisions factuelles juste avant la publication. Mille mercis à lui.

En outre, quatre amis, tous joueurs d'échecs et journalistes, ont relu la totalité du manuscrit et m'ont donné des conseils formidablement précieux, comblant diverses lacunes : Jeffrey Tannenbaum, éditeur implacable ; le P[r] Glenn Statile, philosophe ; Glenn Petersen, rédacteur en chef de *Chess Life* ; et Don Schultz, le plus grand spécialiste des échecs américains.

Je regrette les quelques passages qu'ils m'ont suggéré de sacrifier, mais je ne les remercierai jamais assez de m'avoir aidé à améliorer ce livre.

Un grand merci aux trois personnes qui m'ont aidé lorsque je me suis rendu en Islande pour la formidable disponibilité dont elles ont fait preuve et leur souci de favoriser un récit aussi juste que possible de la vie de Bobby dans leur petit et fascinant pays : Einar Einarsson, qui m'a rapporté tout ce qu'il savait sur Bobby ; le Dr Magnus Skulason, qui a sans doute mieux compris Bobby que n'importe qui d'autre au monde ; et Gardar Sverrisson, qui fut si proche de lui, son véritable porte-parole durant son séjour en Islande. Merci, merci et merci.

Les bibliothèques suivantes ont révélé des trésors insoupçonnés en matière de fischerologie : la New York Public Library, la Brooklyn Public Library, la Long Island Collection de la Queensborough Public Library, la John G. White Collection de la Cleveland Public Library, la Columbia University Library et la Lilly Library of Indiana University. Les revues *New in Chess*, *Chess* et *Chess Life*, tout comme les sites Internet ChessBase, Chess Cafe et Chessville, ont également été très utiles. Je les en remercie, de même que Mirjam Donath, titulaire d'une bourse Fulbright, et Taryn Westerman, mon ancienne étudiante : toutes deux m'ont assisté dans mes recherches.

Jamais auparavant je n'avais eu d'éditeur aussi compréhensif et sérieux que Rick Horgan. Je ne lui dois pas seulement l'existence de ce livre : il a également contribué à son élaboration, a régulièrement mis en discussion mon écriture et a servi de premier lecteur au livre.

Mon agent Jeff Schmidt mérite des remerciements particuliers, car il a aussitôt mesuré le potentiel du livre et l'a transmis à quelques-unes des meilleures maisons d'édition du monde.

Enfin, il y a ma femme Maxine, à qui ce livre est dédié. Comme moi, elle a connu Bobby, a passé du temps avec lui et l'a observé, elle a interagi avec lui chez nous, dans des fêtes et lors de nombreux tournois. Son intelligence et sa mémoire, en plus de ses compétences d'auteure et d'éditrice, ont été essentielles pour moi à chaque page du livre. Sans sa contribution, il n'existerait pas. Tous les mercis du monde ne suffisent pas à lui dire ma gratitude.

SOURCES

Les sources utilisées pour la rédaction de ce livre sont multiples : interviews et échanges par courrier avec les joueurs, les amis et les proches de Bobby Fischer ; livres et périodiques consacrés aux échecs ; presse grand public ; écrits de Bobby Fischer ; bibliothèques et archives ; souvenirs de l'auteur, conversations et fréquentation de Bobby Fischer durant toute une vie.

Abréviations

Texte autobiographique de Bobby Fischer – BFE
Archives de Jack Collins – JWC
Archives de la Marshall Chess Foundation – MCF
New York Times – NYT
Chess Life – CL
Chess Review – CR
Chess Life & Review – CL&R
Archives Frank Brady – FB
New In Chess – NIC
Chess Base – CB
Bobby Fischer (« Profile of a Prodigy ») – PRO
Rapports du KGB – KGB

Les citations font référence à des ouvrages mentionnés dans la bibliographie.

Note de l'auteur

p. 11 : « Une biographie est jugée aboutie » : Clare Colquitt, Susan Goodman et Candace Waid. *A Forward Glance : New Essays on Edith Wharton*, Associated University Presses, Inc., 1999, p. 23.
p. 12 : « tout un monde de sentiments » : Mack Frankfurter, « Options : A Three Dimensional Chess », 13 octobre 2006, http://www.safehaven.com/article/6089/options-a-three-dimensional-chess-game, dernier accès 16 août 2017.

Chapitre 1 : De la solitude à la passion

Ce chapitre s'inspire en partie d'un compte rendu écrit par Bobby Fischer à la troisième personne alors qu'il était incarcéré ; des dossiers du FBI sur Regina Fischer ; du texte autobiographique rédigé par Bobby à l'adolescence ; de conversations de l'auteur avec ses mentors, Carmine Nigro et Jack Collins, et avec Regina Fischer ; d'observations de l'auteur et de textes déjà parus dans la presse ou dans des livres.

p. 19 : « J'arrive plus à respirer ! J'arrive plus à respirer ! » Déposition de Bobby Fischer, 6 pages, juillet 2004, orwelltoday.com/fischerroom202.shtml.
p. 20 : « Dès qu'il posera un pied à JFK, on le coincera. » Souvenir de l'auteur, après une conversation avec un représentant du Département d'État à la fin des années quatre-vingt-dix.

p. 24 : « Le petit groupe se dirigeait vers le *Silver Moon*, un restaurant chinois. » La scène se déroule en 1956. Discussion avec Jack Collins à la même époque, rapportée par *Newsday*, le 28 septembre 1992.
p. 26 : « Il rentrait de l'US Open qui s'était déroulé à Oklahoma City », CR, août 1956, p. 227.
p. 30 : « Regina Fischer ne résida durablement nulle part. » PRO, p. 1-4.
p. 31 : « L'un des premiers souvenirs de Bobby. » BFE, p. 1.
p. 33 : « De frustration, il lança son crayon, puis en prit un autre, brun, mais cette fois il fit une pause. » MCF.
p. 33 : « Plus tard, il tomba amoureux des casse-tête chinois. » NYT, 23 février 1958, p. SMD38.
p. 34 : « Début 1949, Regina Fischer prit le logement le moins cher qu'elle trouva. » Rapport du FBI, 8-24-53 (SAC, New York, 100-102290).
p. 34 : « Un jour de pluie peu après le sixième anniversaire de Bobby. » *Parade*, 27 octobre 1957, p. 22.
p. 34 : « Joan et Bobby n'avaient jamais vu de jeu d'échecs auparavant. » BFE, p. 1.
p. 35 : « Parmi nos connaissances, personne ne jouait aux échecs. » BFE, p. 1.
p. 35 : « Au début, ce n'était qu'un nouveau jeu. » BFE, p. 1.
p. 35 : « Elle était trop occupée pour prendre les échecs au sérieux. » BFE, p. 2.
p. 35 : « Ma mère est une sous-douée des échecs. » *Life*, 21 février 1964.
p. 36 : « En lieu et place, cherchait les pièges ou les embûches. » *Life*, 21 février 1964.

p. 38 : « Bobby avait alors sept ans et détestait son nouvel environnement. » BFE, p. 1.
p. 38 : « Les voisins du dessous se plaignirent du vacarme. » Lettre du propriétaire à Regina Fischer, non datée, MCF.
p. 39 : « Bobby pouvait parler de choses telles que l'infini. » *Parade*, 27 octobre 1957, p. 21.
p. 41 : « Bobby répondit que c'était *peut-être* les *Meilleures parties d'échecs* de Siegbert Tarrasch. » *Chessworld*, vol. 1, n° 1, 1964, p. 59.
p. 41 : « MAMAN JE VEUX RENTRER À LA MAISON ! » Carte postale, non datée, MCF.
p. 41 : « Au cours de l'hiver 1950, alors qu'il avait sept ans. » BFE, p. 1.
p. 43 : « Pourtant, un lointain parent de Bobby laissa entendre… » Interview de Russell Targ par l'auteur, décembre 2008.
p. 43 : « Mon petit miracle. » Lettre de Regina Fischer à Herman Helms, Brooklyn, New York, 14 novembre 1951.
p. 44 : « Ça ne m'intéressait pas beaucoup. » BFE, p. 1.
p. 46 : « Ce soir-là, Carmine Nigro avait assisté au tournoi. » BFE, p. 2.

Chapitre 2 : Une obsession d'enfance

Des discussions avec Carmine Nigro sur Bobby Fischer ont fourni l'essentiel de la matière de ce chapitre, ainsi que des échanges de lettres avec le Dr Harold Sussman et le Dr Ariel Mengarini. Plusieurs billets entre Bobby Fischer et sa mère ont aussi permis d'y voir plus clair dans cette période ;

enfin, son texte autobiographique a aidé à combler les manques.

p. 48 : « Personne n'eut la témérité de contester cette décision. » Conversation de l'auteur avec Carmine Nigro, mai 1955, Brooklyn, NY.
p. 48 : « Même Emanuel Lasker. » Hannak, p. 17.
p. 49 : « Où Enrico Caruso et Geraldine Farrar avaient chanté. » CR, décembre 1944.
p. 49 : « Sous la pression de Nigro. » Conversation avec l'auteur, 1956.
p. 50 : « Au début, je perdais tout le temps. » BFE, p. 2.
p. 50 : « Nigro augmentait significativement l'argent de poche de son fils. » PRO, p. 7.
p. 51 : « 72 084 après deux coups. » AnswerBag.com.
p. 51 : « M. Nigro n'était peut-être pas le meilleur joueur du monde, mais c'était un excellent enseignant. » BFE, p. 2.
p. 51 : « Souvent, ma mère était de garde le week-end. » BFE, p. 2.
p. 52 : « Le D[r] Sussman était également photographe amateur. » Lettre du D[r] Sussman à l'auteur, env. 1972, FB.
p. 52 : « Au ton de sa voix on comprenait qu'il avait été marqué par cette expérience. » Conversation de l'auteur avec Bobby Fischer, New York City, env. 1964.
p. 52 : « Carmine Nigro était musicien professionnel et enseignait divers styles de musique. » NYT, 2 septembre 2001, p. 27.
p. 52 : « Bientôt, Bobby sut jouer *Beer Barrel Polka* et d'autres morceaux. » Communiqué de presse, Regina Fischer, env. 1956, MCF.

p. 53 : « Au début, je me débrouillais assez bien. » BFE, p. 2.
p. 53 : « Il allait au Brooklyn Chess Club tous les vendredis soir. » BFE, p. 2.
p. 53 : « Il conduisait Bobby au Washington Square Park, dans Greenwich Village. » BFE, p. 2.
p. 53 : « Nigro pensait qu'ils n'accepteraient pas toujours le rythme nonchalant de l'enfant. » Conversation de l'auteur avec Carmine Nigro, mai 1955, Brooklyn, NY.
p. 53 : « Bobby passa des heures après l'école à la bibliothèque de Grand Army Plaza. » BFE, p. 3.
p. 53 : « Une photographie le montrant occupé à lire parut en 1952 dans le bulletin de la bibliothèque. » *Brooklyn Public Library News Bulletin*, juillet 1952.
p. 54 : « Des années plus tard, lorsqu'un collectionneur d'échiquiers put enfin acquérir le jeu. » NIC, 2008, Issue 4, p. 6.
p. 54 : « Pas même quand il prenait son bain il ne renonçait à jouer. » Conversation avec Regina Fischer, env. 1958.
p. 55 : « Bobby respirait la littérature des échecs. » Interview d'Allen Kaufman par l'auteur, New York, 16 mars 2009.
p. 56 : « On lui fit répéter comme un perroquet des chants de Hanoukka et de Pourim, en anglais et en yiddish. » Documents non datés de la Brooklyn Jewish Children's School, MCF.
p. 57 : « Dans les vestiaires, il avait sans doute remarqué que son pénis n'était pas comme celui des autres : en effet, il n'était pas circoncis. » Lettre ouverte de Fischer à l'*Encyclopedia Judaica*, 1984.
p. 57 : « Plus tard, il affirma qu'il n'avait reçu aucune éducation en matière de traditions juives et

de théologie. » Lettre ouverte de Fischer à l'*Encyclopedia Judaica*, 1984.

p. 57 : « Bobby pouvait se concentrer sur un puzzle ou une partie d'échecs pendant des heures. » *Parade*, 27 octobre 1957, p. 21.

p. 57 : « À neuf ans, il avait déjà fréquenté six écoles différentes. » *Ibid.*

p. 57 : « De frustration, Regina mit Bobby dans une école pour jeunes surdoués. » *Ibid.*

p. 58 : « À l'automne 1952, alors que Bobby avait neuf ans, avec l'aide d'une bourse d'études, Regina put l'inscrire à la Community Woodward School. » *Architecture* 101 : 321, « Clinton Avenue, The Architecture of Brooklyn ».

p. 58 : « Sa philosophie s'inspirait des idées de Johann Heinrich Pestalozzi. » BFE, p. 9.

p. 58 : « Pour apprendre les débuts de l'histoire américaine, par exemple. » *Brooklyn Eagle*, 31 janvier 1943.

p. 59 : « S'il était né près d'une piscine, il serait devenu champion de natation. » Schonberg. NYT, 23 février 1958, p. SM38.

p. 59 : « Cher Bobby, finis soupe et riz. » Carnet de Regina Fischer, MCF.

p. 60 : « Cet ami potentiel devait non seulement jouer aux échecs, mais aussi être assez fort. » Associated Press, 12 octobre 1958.

p. 60 : « Il se sentait mieux dès que le halo de la lumière hivernale cessait de traverser les volets. » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, env. septembre 1958, MCF.

p. 61 : « Un jeune étudiant en mathématiques – qui jouait d'ailleurs aux échecs – répondit à l'annonce. » *Postcard*, 24 septembre 1951, MCF.

p. 61 : « Et il regagnait l'échiquier sans la permission de sa mère. » Conversation de l'auteur avec Regina Fischer, décembre 1960, New York.
p. 61 : « L'une des rares passions de Bobby qui n'était pas liée aux échecs se manifesta sans prévenir durant l'été de ses huit ans. » BFE, p. 1.
p. 62 : « Bobby passait un test de natation de la Croix-Rouge. » Documents de la Croix-Rouge américaine, différentes dates, MCF.
p. 63 : « Regina voulait l'envoyer chez un psychologue, afin qu'on détermine au moyen de tests. » Conversation de l'auteur avec Regina Fischer, décembre 1960, New York.
p. 63 : « Je le fais, c'est tout. » Conversation de l'auteur avec Bobby Fischer, janvier 1964, New York.
p. 64 : « Je lui ai dit que je pourrais lui citer un tas d'autres activités bien pires que les échecs. » Lettre du Dr Ariel Mengarini à l'auteur, 31 mars 1963, New York.
p. 64 : « J'avais déjà lu la plupart des livres de la bibliothèque près de chez nous. » BFE, p. 3.
p. 65 : « Qu'il dépensait en lait chocolaté au déjeuner et en barres de céréales au goûter. » Carnet de Regina Fischer, MCF.
p. 65 : « Il s'attendait à être appelé d'un jour à l'autre devant la Commission des activités antiaméricaines. » Conversation de l'auteur avec Harold M. Phillips, New York, juin 1960.
p. 66 : « Quand Mikhaïl Botvinnik, qui devint champion du monde d'échecs, allait au Bolchoï. » Alexander Kotov, « Why the Russians ? », *Chessworld*, 1964, n° 2.
p. 66 : « Un tournoi vit même s'affronter jusqu'à sept cent mille participants. » *Ibid.*

p. 67 : « Ils viennent pour gagner, à la gloire de l'Union soviétique. » NYT, 13 juin 1954, p. SM19.
p. 68 : « Il prit sagement place dans l'auditorium, comme s'il s'était agi des Oscars des échecs. » PRO, p. 9.
p. 68 : « David Bronstein demanda un verre de jus de citron. » NYT, 25 juin 1954, p. 23.
p. 68 : « La facilité avec laquelle l'équipe soviétique avait écrasé les Argentins à Buenos Aires et les Français à Paris. » NYT, 25 juin 1954, p. 24.
p. 69 : « Amusé et fier, Nigro remarqua que son protégé observait attentivement. » Conversation de l'auteur avec Carmine Nigro, mai 1955, Brooklyn, NY.
p. 69 : « Le P^r^ Fine ne jouait plus pour les États-Unis. » CR, juillet 1954, p. 199.
p. 69 : « L'homme que Bobby avait affronté lors d'une partie simultanée trois ans plus tôt. » *Ibid.*
p. 70 : « Il avait l'air d'un brave gosse, juste un peu timide. » Interview d'Allen Kaufman par l'auteur, 16 mars 2009.
p. 70 : « Les amateurs d'échecs sont comme le public des Dodgers atteint de laryngite. » NYT, 23 juin 1954, p. 27.
p. 71 : « Peu importe qu'il soit naturellement doué, l'amateur est dépourvu de la précision parfois brutale qui fait du professionnel un maître. » CL, 5 juillet 1954, p. 4.
p. 72 : « L'année suivante, en juillet 1955. » NYT, 7 juillet 1955, p. 33.
p. 72 : « Khrouchtchev déclara que l'Union soviétique était plus solide que jamais. » NYT, 7 juillet 1955, p. 1.
p. 73 : « M. Nigro a fait les présentations et, à mesure que je progressais, j'ai pu jouer plus facilement. » BFE, p. 2.

p. 74 : « Les bavards, toujours prêts à donner des conseils non sollicités. » BFE, p. 5.
p. 75 : « Monsieur Nigro, quand est-ce que je mange ? » Conversation de l'auteur avec Carmine Nigro, mai 1956, New York.
p. 75 : « Bobby était tellement concentré sur le jeu. » NYT, 20 juin 1955, p. 42.
p. 75 : « Bobby parut scandalisé. » PRO, p. 10.
p. 76 : « Quand ça a été fini, on était contents. » BFE, p. 5.
p. 76 : « Il termina quinzième et reçut un stylo-bille en récompense. » NYT, 3 octobre 1955, p. 27.
p. 76 : « Mais quelques semaines après, il passa devant un drugstore avec sa mère. » BFE, p. 5.
p. 76 : « Le *New York Times* publia un bref article avec les résultats. » NYT, 3 octobre 1955, p. 27.
p. 76 : « Mon grand-père ne s'intéressait guère à moi et ignorait tout des échecs. » BFE, p. 5.

Chapitre 3 : Sorti du crâne de Zeus

Dans le journal de Regina Fischer, les entrées consacrées au voyage de Bobby à Cuba fournissent de nombreuses anecdotes intéressantes sur ses rapports avec ses coéquipiers. Des entretiens avec les autres joueurs, dont James T. Sherwin, Allen Kaufman et Anthony Saidy, et des passages du récit autobiographique de Fischer permettent aussi de mieux comprendre cette période de sa vie.

p. 79 : « On cherchait juste à échapper à la chaleur. » BFE, p. 4.
p. 80 : « J'étais si impressionné par son jeu que j'ai présenté ce garçon de douze ans à Maurice Kasper,

le président du club. » Lettre de Walter Shipman, 31 mars 2009, FB.
p. 81 : « La moitié peut-être des meilleurs joueurs des cent dernières années étaient juifs. » Saidy et Lessing, p. 179.
p. 84 : « J'adorais jouer avec lui. » Interview du Dr Stuart Margulies par l'auteur, 19 février 2009.
p. 84 : « Pourtant, l'enfant fut intimidé par la présence d'un champion. » Note de Bobby Fischer, sans date, env. septembre 1955, FB.
p. 84 : « Harold M. Phillipps, quatre-vingts ans, maître et membre du bureau du club, compara avec une pointe de regret le style de jeu de Bobby à celui de Capablanca. » Conversation de l'auteur avec Harold M. Phillips, env. 1964, New York.
p. 86 : « Tu ne peux pas gagner *tous* les matchs. Fais simplement de ton mieux *chaque* fois. » BFE, p. 5.
p. 88 : « Il devenait soudain très calme, tripotait encore plus cette médaille de chien et remettait les pièces en place pour jouer. » Mike Franett, « The Man Who Knew Bobby Fischer », *Chess*, septembre 2001, p. 8-10.
p. 88 : « Regina lui téléphonait chaque jour à heure fixe pour s'assurer qu'il allait bien. » Communiqué de presse non daté, env. mars 1956, MCF.
p. 88 : « Ça m'a donné le grand frisson. » BFE, p. 4.
p. 90 : « L'un d'eux, William Schneider, raconta qu'il s'était senti embarrassé quand Laucks – avec sa croix gammée – et lui étaient entrés dans un restaurant juif. » Interview de William Schneider par l'auteur, env. 2005, New York.
p. 94 : « Bobby affronta douze adversaires dans une simultanée contre des membres du club, et il gagna dix parties pour deux nulles. » BFE, p. 8.

p. 95 : « Les Cubains ont l'air de prendre les échecs très au sérieux… » BFE, p. 5.
p. 95 : « Le *New York Times* rendit compte de la tournée sous le titre : ÉQUIPE D'ÉCHECS CONCLUT TOURNÉE. » NYT, 5 mars 1956, p. 36.
p. 95 : « L'absence de règles immuables. » BFE, p. 5.
p. 95 : « Tout ce qui était formel et officiel. » BFE, p. 5.
p. 96 : « Un après-midi de juin 1956, il a sonné à ma porte. » Collins, p. 34-35.
p. 98 : « Le petit homme chétif prisonnier de son fauteuil roulant et le garçon en pleine croissance allaient au cinéma. » Peter Marks, « The Man Who Was Fischer's Chess Mentor », *Newsday*, 28 septembre 1992, p. 39.
p. 99 : « Bobby disait toujours que Carmine avait été un ami plus qu'un enseignant. » BFE, p. 2.
p. 99 : « Avec ses élèves, il mettait en place une position. » Interview d'Allen Kaufman par l'auteur, 16 mars 2009.
p. 100 : « Je pense que Jack a aidé Bobby sur le plan psychologique, parce qu'il lui a appris à se battre aux échecs, à être dur et à vouloir toujours gagner. » Interview de James T. Sherwin par l'auteur, 29 février 2009.
p. 100 : « Les génies comme Beethoven, Léonard de Vinci, Shakespeare et Fischer sortent du crâne de Zeus. » Collins, p. 48-49.
p. 103 : « Elle persuada Maurice Kasper, du Manhattan Chess Club, de participer à hauteur de cent vingt-cinq dollars. » Lettre de Regina Fischer à Maurice Kasper, 24 juin 1956, MCF.
p. 103 : « Bobby disputa une simultanée contre vingt et un adversaires dans le hall de la YMCA de Jersey City. » Photo, non datée, FB.

p. 105 : « Certains des champions américains les plus jeunes et les plus brillants s'étaient aventurés jusque-là. » Interview de James Sherwin par l'auteur, 27 février 2009, par téléphone.
p. 105 : « Je savais que j'aurais dû gagner ! » Dans *Let's Play Chess !* de William Oaker, article de journal non identifié, 18 janvier 1958, FB.
p. 106 : « D'après Freud, le contenu des rêves vient pour l'essentiel des incidents, des pensées, des images et des émotions. » Freud, p. 350-351.
p. 107 : « Je n'imaginais pas que j'étais en train de parler au futur champion du monde. » Interview de Larry Evans par l'auteur, janvier 2010, par téléphone.
p. 108 : « Je ne viendrai plus te chercher. » Conversation avec Regina Fischer, env. 1958, New York.
p. 109 : « "Bosse !" hurlait Regina à Bobby. » Conversation entre l'auteur et Regina Fischer, env. 1956, New York.
p. 110 : « Ce que Bobby se rappelait de Barbra ? » Andersen, p. 41.
p. 110 : « Il avait même commencé à se rendre régulièrement au Marshall. » Souvenirs de l'auteur.
p. 111 : « C'est au Marshall que José Raúl Capablanca, le grand joueur cubain, donna sa dernière exhibition. » Archives du Marshall Chess Club, MCF.
p. 112 : « L'uniforme habituel de Bobby, tee-shirt, pantalon froissé et baskets, était considéré par Caroline Marshall, la veuve de Frank, qui dirigeait de longue date le club, comme une insulte. » Conversation de l'auteur avec Caroline Marshall, mai 1964.
p. 112 : « Les cheveux noirs, la tenue aussi élégante que sa façon de parler, Byrne, vingt-cinq ans, avait toujours le coude posé sur la table et une cigarette entre

les doigts de sa main levée. » Observation de l'auteur, et Golombek, *Golombek's Encyclopedia*, p. 52.
p. 114 : « Le public était invité à s'asseoir à côté de vous. » BFE, p. 3.
p. 114 : « Puis, soudain, il déplaça son Cavalier vers une case où il pouvait être pris par son adversaire. » CL, décembre 1956, p. 374.
p. 115 : « C'était extraordinaire : la partie et la jeunesse de Bobby formaient une combinaison imbattable. » Interview d'Allen Kaufman par l'auteur, 16 mars 2009.
p. 115 : « À mesure que la rencontre progressait, Bobby n'eut plus que vingt minutes de temps effectif pour atteindre les quarante coups requis. » CR, décembre 1956, p. 374.
p. 116 : « Il n'était absolument pas certain de voir toutes les conséquences qu'entraînerait le choix de sacrifier sa Dame. » Fischer, *Mes 60 meilleures parties*, p. 65.
p. 116 : « Byrne dominé par un gamin de treize ans : impossible ! » *Hammond Times*, 24 février 1957, p. 15.
p. 116 : « En dehors de la rapidité avec laquelle il réagissait aux coups de Byrne, Bobby ne trahit guère d'émotion. » NYT, 18 octobre 1956, p. 44.
p. 117 : « [L'exploit de] Bobby Fischer brille par sa merveilleuse originalité. » CR, décembre 1956, p. 374.
p. 117 : « La victoire de Bobby fut commentée par les journaux de tout le pays ainsi que par les magazines d'échecs du monde entier. » Kasparov, p. 213.
p. 117 : « Le magazine *Chess* abandonna sa raideur britannique et affirma. » *Chess*, 9 novembre 1956.

p. 117 : « Pour *Chess Life*, elle n'était rien de moins que. » CL, 5 novembre 1956, p. 3.
p. 118 : « J'ai juste joué les coups qui me semblaient les meilleurs. » Associated Press, 24 février 1957.
p. 118 : « David Lawson, un Américain de soixante-dix ans dont l'accent trahit les origines écossaises. » NYT, 28 décembre 2008.
p. 119 : « Lawson voulait dîner chez *Luchow*. » Conversation de l'auteur avec David Lawson, décembre 1963, New York.
p. 124 : « Beaucoup de gens pensent qu'un club ou une structure qui s'occupe d'échecs prend à sa charge mes frais de voyage. » BFE, p. 12.
p. 125 : « Le Roi représente le pénis du garçon au stade phallique. » Reuben Fine, *The Psychology of the Chess Player* (New York : Dover Books, 1956), p. 12.
p. 127 : « Vous m'avez trompé. » Fine, *Bobby Fischer's Conquest of the World's Chess Championship*, p. 24-25.
p. 127 : « Non sans ironie, les deux plus grands joueurs américains du XX^e^ siècle ont failli devenir le psychanalyste l'un de l'autre. » *Ibid.*
p. 128 : « Demandez-moi des choses normales. » NYT, 23 février 1958, p. SM38.
p. 133 : « Je me suis dirigé vers une cabine téléphonique et j'ai appelé ma mère. » BFE, p. 12.
p. 134 : « Le plus important, c'était d'avoir le titre. » BFE, p. 13.
p. 135 : « Une somme tout à fait ridicule. » BFE, p. 13.
p. 137 : « Bobby Fischer finira dans la première moitié du classement. » CR, janvier 1958, p. 12.
p. 140 : « Reshevsky est fichu. » NYT, 23 février 1958, p. SM38.

Chapitre 4 : Le *wonderboy* de l'Amérique

Des lettres à Jack Collins, son professeur, et à sa mère au sujet de sa visite à Moscou, et ses commentaires sur son premier tournoi international, l'interzonal de Portorož en 1958, apportent de précieuses informations sur ce qu'il ressentit. Les fichiers du KGB et du FBI sur Regina Fischer sont cités dans le livre *Russians Versus Fischer* et contiennent des informations complémentaires.

p. 142 : « Il espérait fournir des informations à la Commission sur les activités antiaméricaines de la Chambre des représentants. » Lettre au FBI, conformément au FOI Act, envoyée le 24 juillet 2009.
p. 143 : « Le meilleur magazine d'échecs du monde. » Johnson, p. 131.
p. 143 : « Bobby notait dans un coin de sa tête quelles ouvertures jouées à travers le monde avaient mené au plus grand nombre de victoires. » Fischer, *Mes 60 meilleures parties*, p. 18.
p. 143 : « Chez *Four Continents*, Bobby acheta un exemplaire grand format de *L'École soviétique des échecs*, en russe, pour deux dollars. » Kotov et Yudovich, p. 8.
p. 144 : « À quatorze ans, Bobby accorda une interview à un journaliste russe du *Shakhmatny v SSR*. » CR, janvier 1959, p. 8.
p. 144 : « Je sais ce que font vos joueurs. » CR, janvier 1959, p. 8.
p. 146 : « Bobby passait des heures à fouiller parmi les trésors de Buschke. » PRO, p. 11.
p. 146 : « Quand Bobby remporta les championnats des États-Unis, Buschke lui offrit un bon cadeau de cent dollars. » PRO, p. 27.

p. 147 : « Les propos souvent cités dans lesquels elle disait avoir tout fait pour décourager son fils de jouer aux échecs. » Johnson, p. 127.
p. 148 : « Elle recueillit en outre les coordonnées des principales stations de radio et de télévision, les adresses et les numéros de téléphone des journaux et des magazines. » Plusieurs carnets d'adresses de Regina Fischer, MCF.
p. 148 : « I. A. Horowitz, le rédacteur en chef de *Chess News*, raconta qu'elle était. » Conversation de l'auteur avec I. A. Horowitz, juillet 1972, Reykjavik, Islande.
p. 148 : « J'espère plus que tout que Bobby deviendra un jour un grand champion d'échecs. » Lettre de Regina Fischer à Maurice Kasper, 1er octobre 1957, MCF.
p. 149 : « Continue sur cette voie, mais ne t'use pas trop. » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, 8 août 1958, MCF.
p. 149 : « Pourtant j'ai le détail des coups sous les yeux ! » Courriel du Dr Stuart Margulies, mars 2011.
p. 150 : « Le jeu était si populaire que même le président Eisenhower le regardait chaque semaine. » Metz, Robert, CBS : *Reflections in a Bloodshot Eye* (New York : NAL, 1976), p. 78.
p. 151 : « Mais ça a tout de même été une conversation intéressante. » Bobby au sujet de *The $64,000 Question* dans un texte écrit vers 1958, MCF.
p. 151 : « Je n'ai peur de rien et je n'ai rien à cacher. » Dossier du FBI, p. 139.
p. 152 : « Ses activités passées et présentes furent donc passées au crible. » Dossier du FBI.
p. 152 : « Le rapport confidentiel du Bureau. » *Ibid.*
p. 153 : « Des agents sous couverture fouillèrent dans le dossier de Joan au Brooklyn College. » *Ibid.*

p. 153 : « Ma mère est une professionnelle de la contestation. » Joan Fischer, article non daté et sans source, FB.
p. 153 : « Regina avait été "virée" du parti communiste. » Rapport du FBI au directeur SAC, dans SAC NY100-102290, 24 août 1953, p. 1.
p. 154 : « Elle écrivit à Nikita Khrouchtchev. » Johnson, p. 128.
p. 154 : « Des policiers et des informateurs continuaient à espionner les Fischer. » Rapport du FBI au directeur SAC, dans SAC NY100-102290, 24 août 1953, p. 2.
p. 155 : « En définitive, il ne fut pas interrogé, mais cette peur ne le quitta plus. » Première interview de Bobby Fischer dans le cadre du film *Mon ami Bobby*. Voir scènes coupées au montage. Reykjavik, Islande, 2009.
p. 156 : « L'agent resta jusqu'à la fin et ne révéla pas sa véritable identité. » Rapport du FBI au directeur SAC, dans SAC NY100-102290, 24 août 1953, p. 1.
p. 157 : « Jeune et empoté, il se prit les pieds dans le fil du micro en quittant la scène. » *I've Got a Secret*, CBS, 26 mars 1958.
p. 157 : « Si on m'oblige à en mettre une, je n'irai pas. » *New York World-Telegram and Sun*, 12 juin 1958.
p. 157 : « La huitième merveille du monde. » Carte postale de Bobby Fischer à Jack Collins, 21 juin 1958, JWC.
p. 157 : « Ce qui ne l'empêcha pas de disputer des parties de sept minutes. » Carte postale, 1958, JWC.
p. 158 : « Avant d'embarquer pour la Russie, Bobby se mit du coton dans les oreilles afin de réduire la

pression. » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, 18 juin 1958, MCF.
p. 158 : « Le meilleur hôtel de la ville. » Documents promotionnels de l'hôtel *National*, 2009.
p. 159 : « Téléphone-moi, écrivit-elle à son fils. C'est cadeau. » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, 30 juin 1958, MCF.
p. 159 : « Son but était de rencontrer le plus grand nombre de maîtres possible. » Lettre à Parkhito de Regina Fischer, 2 juin 1958, MCF.
p. 161 : « Tout le monde voulait voir le *wonderboy* américain. » Interview de Lev Khariton par l'auteur, 17 avril 2009, New York.
p. 161 : « Pour finir, Tigran Petrossian fut convoqué au club à titre semi-officiel. » Golombek, *Golombek's Encyclopedia*, p. 236-237.
p. 162 : « Rien du tout. Vous êtes notre invité et nous ne payons pas les invités. » Abramov à Fischer, dans Johnson, p. 128.
p. 162 : « Des années après, Bobby raconta que le style de son adversaire. » Conversation de l'auteur avec Bobby Fischer, 1964, New York.
p. 162 : « Lorsque les Soviétiques avaient accepté d'inviter Bobby à Moscou et de payer généreusement pour sa sœur. » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, juin 1958, MCF.
p. 163 : « Il se sentait comme son héros Paul Morphy. » *Chessworld*, vol. 1, n° 1, 1964, p. 40-46.
p. 164 : « Il en avait marre. » Johnson, p. 128.
p. 164 : « Je n'aime pas les Russes et leur hospitalité. Et on dirait qu'ils ne m'aiment pas non plus. » Carte postale de Bobby Fischer à Jack Collins, juillet 1958, JWC.

p. 164 : « Mi-juillet, cent mille citoyens soviétiques en colère. » NYT, 19 juillet 1958, p. 1.
p. 164 : « La situation était suffisamment grave pour que Gerhardt Fischer, le père de Bobby d'après son certificat de naissance, se préoccupe de leur sécurité à tous les deux, Joan et lui. » Lettre de Gerhardt Fischer à Regina Fischer, 4 août 1958, MCF.
p. 167 : « Les seules fois où il quitta l'hôtel, ce fut pour disputer ces deux matchs. » Mednis, p. 3.
p. 168 : « Les meilleurs joueurs américains prédisaient l'échec de Bobby. » CR, octobre 1958, p. 315.
p. 169 : « Bobby, lui, semblait croire qu'il n'aurait aucun mal à écraser ses adversaires. » Plisetsky et Voronkov, p. 15.
p. 169 : « Lombardy était devenu champion du monde junior en remportant chacune de ses parties, c'était un formidable compétiteur. » NYT Magazine, 23 février 1958, p. SM38.
p. 170 : « Bobby se lave les dents chaque jour, mais a plus de mal à prendre un bain. » Carte postale de Lombardy à Regina Fischer, 1958, dans DeLucia et DeLucia, p. 49.
p. 170 : « Il livrait également ses premières impressions. » CL, octobre 1958, p. 314.
p. 170 : « Comme elle l'écrivit à Joan, Regina craignait que Lombardy n'use Bobby à force de critiques déguisées en compliments. » Lettre de Regina Fischer à Joan Fischer, 1958, MCF.
p. 171 : « Bobby n'avait pas besoin de lui, car leurs styles étaient très différents. » Interview de James T. Sherwin par l'auteur, 27 février 2009, par téléphone.
p. 171 : « Lombardy dut s'absenter plusieurs jours, car il était le représentant américain à la réunion annuelle de la Fédération internationale des

échecs. » Lettre de Regina Fischer à Joan Fischer, 1958, MCF.
p. 171 : « Lombardy assista à l'échange suivant entre le Danois Bent Larsen et l'Islandais Fridrik Olafsson. » CR, octobre 1958, p. 314.
p. 172 : « La façon dont Bobby avait su éviter la défaite lors de sa première partie en Europe annonçait. » *New York World-Telegram and Sun*, 16 août 1958.
p. 172 : « Au cours des premières parties du tournoi, le jeu de Bobby était irrégulier. » NYT, 17 août 1958, p. S4.
p. 172 : « C'était le modèle du personnage de Kronsteen dans *Bons baisers de Russie*. » Basalla, p. 142.
p. 172 : « C'était un attaquant féroce et, devant l'échiquier, il semblait par moments en pleine transe. » Golombek, *Golombek's Encyclopedia*, p. 48.
p. 173 : « Ce dernier avait publiquement affirmé avant le tournoi qu'un joueur pouvait le battre : Bronstein. » Tal, p. 105.
p. 175 : « Au Manhattan Chess Club, les membres analysaient les parties du tournoi interzonal, dont on leur câblait les coups de Portorož, et ce fut l'euphorie lorsqu'on apprit le résultat. » CR, octobre 1958, p. 291.
p. 175 : « "Bronstein ?!", répétaient les gens, incrédules, presque en criant, comme si le joueur soviétique avait été Goliath et que Bobby-David lui eût rendu coup pour coup, pièce contre pièce. » Schonberg, p. 230.
p. 175 : « L'impact de ce résultat fut si fort qu'au club on se mit à organiser une fête pour le retour du héros. » CR, octobre 1958, p. 315.
p. 177 : « Des années plus tard, Bobby considérerait sa partie contre Larsen comme l'une des

meilleures qu'il avait jouées. » Fischer, *Mes 60 meilleures parties*, p. 18.
p. 177 : « Fischer l'a emporté avec une formidable aisance. » CR, novembre 1958, p. 342.
p. 177 : « Je n'aurais pas dû perdre… » Lettre de Bobby Fischer à Jack Collins, non datée, JWC.
p. 178 : « Personne ne sacrifie une pièce contre Fischer. » *Ibid.*
p. 178 : « Le *New York Times* lui consacra un éditorial enthousiaste. » NYT, 14 septembre 1958, p. E10.
p. 179 : « N'oubliez pas que l'année prochaine je devrai participer au tournoi des Candidats. » *New York World-Telegram and Sun*, 12 septembre 1958.
p. 179 : « Une chose est sûre : je ne serai pas joueur d'échecs professionnel. » United Press International, 13 septembre 1958.
p. 179 : « À Portorož, Bobby s'était senti aussi malmené qu'à Moscou. » PRO, p. 168.
p. 180 : « C'est très européen. » NYT, 16 septembre 1958, p. 29.
p. 181 : « Six jours après le retour de Bobby aux États-Unis, le Marshall Chess Club joignit le geste à la parole et organisa une réception en son honneur. » *New York World-Telegram and Sun*, 29 septembre 1958.
p. 182 : « Une semaine plus tard, Bobby était de retour au Marshall pour participer au tournoi hebdomadaire de rencontres éclairs. » *New York World-Telegram and Sun*, 4 octobre 1958.
p. 183 : « Mais Collins lui témoignait en outre l'amour d'un père. » *Newsday*, 23 septembre 1992.
p. 184 : « Raymond Weinstein, un maître international lui aussi élève de Collins, écrivit. » Récit autobiographique de Raymond Weinstein, inédit, 1958, FB.

p. 184 : « Si quelqu'un était prêt à payer cinquante dollars pour un autographe de Bobby. » Interview d'Asa Hoffmann par l'auteur, mars 2008, New York.

Chapitre 5 : Le gladiateur de la guerre froide

Les lettres de Bobby Fischer à sa mère et à Jack Collins ont constitué la meilleure source d'informations pour ce chapitre. Ce qui concerne son goût pour la radio et son effet sur ses croyances religieuses est tiré d'une interview avec Bobby et de ses conversations avec l'auteur.

p. 186 : « Le géant J. H. Donner, grand maître néerlandais, souligna le contraste. » *Elsevier Weekend*, 13 juin 1959.
p. 186 : « Aussi expansif qu'un héros de western. » NYT, 11 septembre 1958, p. 46.
p. 187 : « Fischer était le seul Américain et, aux yeux de beaucoup, c'était le chevalier noir du tournoi. » Plisetsky et Voronkov, p. 21.
p. 187 : « Il avait appris à le dire en serbo-croate : *prvi*. Premier. » Wade et O'Connell, dans Leonard Barden, *From Portorož to Petrosian* (New York : Doubleday and Co., 1972), p. 331.
p. 187 : « Le secondant de Bobby, le grand joueur danois Bent Larsen, qui devait être son entraîneur et son mentor. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, octobre 1959, MCF.
p. 188 : « Un grand maître russe, Igor Bondarevski, avait écrit que. » Plisetsky et Voronkov, p. 16.
p. 188 : « Bobby était furieux contre cette apparente collusion. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 9 octobre 1959, MCF.

p. 189 : « Ce dernier était un véritable festival de mouvements. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 1959, MCF.
p. 189 : Il « tournait autour de la table tel un vautour. » D'après Igor Bondarevski, Plisetsky et Voronkov, p. 31.
p. 190 : « Le langage corporel de Tal était si étrange que Bobby y vit une tentative de déstabilisation. » Tournoi des Candidats, 1959, images non datées, YouTube, visionnées le 9 décembre 2009.
p. 190 : « Il signala aux organisateurs que son adversaire devrait être exclu du tournoi. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 11 octobre 1959, MCF.
p. 190 : « Il rédigea une lettre de protestation au sujet de ces bavardages et la remit au chef arbitre. » Déclaration écrite de Bobby Fischer, octobre 1959, FB.
p. 191 : « Pourquoi Tal m'a-t-il dit coucou ? » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 1959, MCF.
p. 191 : « Après cette scène, un journal de Bled publia des caricatures des huit joueurs et on en fit une carte postale souvenir. » DeLucia et DeLucia, p. 54.
p. 192 : « Elle espérait le convaincre de les reprendre plus tard. » Lettres de Regina Fischer aux ambassades américaines de Mexico et de Buenos Aires, 15 décembre 1958, MCF.
p. 192 : « Grace Corey, proviseur adjoint d'Erasmus Hall, écrivit à Bobby en Yougoslavie. » Lettre de Grace Corey à Bobby Fischer, 27 juin 1959, FB.
p. 192 : « Ils ne savaient pas que Fischer avait suivi des cours de littérature au lycée. » Bobby Fischer, conversations avec l'auteur, 1963-1964.
p. 192 : « Le *Candide* de Voltaire était un de ses livres de chevet. » Interview du D[r] Eliot Hearst par l'auteur, 7 février 2009.

p. 192 : « Tal demanda à Bobby s'il était déjà allé à l'opéra. » *New York Daily News*, 26 mars 1958.
p. 193 : « Il possédait en outre un livre qui racontait l'histoire de tous les grands opéras. » FB.
p. 193 : « S'il ne se calme pas, je vais lui faire sauter toutes les dents de devant. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 9 octobre 1959, MCF.
p. 193 : « Je suis à présent de bonne humeur et je mange bien. » *Ibid.*
p. 194 : « Si je ne bats pas Smyslov, lui dit-il, c'est *moi* qui me couperai une oreille. » Bjelica, p. 118.
p. 195 : « Grognon et inutile, au dire de Bobby, Larsen continuait de le décourager. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, octobre 1959, MCF.
p. 195 : « Il n'est pas à la hauteur de Tal. » Harry Golombek, 4e tournoi des Candidats, 1959, p. vii.
p. 195 : « Le champion du monde Mikhaïl Botvinnik se trompait sur ce qui tourmentait le jeune Américain. » CR.
p. 196 : « Bobby réfléchit à un plan. Il fallait mettre fin à ces agissements. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 11 octobre 1959, MCF.
p. 196 : « Tal lui avait fait perdre trois parties d'affilée. » *Ibid.*
p. 196 : « Bobby se mit à préparer son projet de représailles. » *Ibid.*
p. 196 : « Je ne crois pas à la psychologie. Je crois aux bons coups. » PRO, p. 230.
p. 197 : « Je voulais lui faire changer d'avis. » Tal, p. 124.
p. 197 : « J'aime l'obscurité de la nuit. Elle m'aide à me concentrer. » PRO, p. 174.

p. 198 : « À côté de chaque lit, un jeu d'échecs était posé sur une chaise. » *Saturday Review*, 27 août 1963 ; Edmonds et Eidinow, p. 10.
p. 198 : « La *Bahn Frei Polka* d'Eduard Strauss. » NYT, 26 mars 2000, p. WK7.
p. 198 : « On dirait une musique de cirque, expliqua-t-il un jour avec bonne humeur. » Conversation de l'auteur avec Bobby Fischer, 1964, New York.
p. 200 : « Il arrivait que Shepherd prononce le nom de Bobby à l'antenne. » Émissions de Jean Shepherd, 1964.
p. 201 : « Il a l'air si sincère. » *Ambassador Report*, juin 1977.
p. 201 : « Nous recevons le pain brisé à tort. » « *Does God Heal Today ?* » Sermon diffusé en 1962 et sous forme de dépliant de 16 pages par la Worldwide Church of God, p. 10-11.
p. 203 : « Quelle est la cause première des guerres et de la souffrance humaine ? » *La Bible. Cours par correspondance*, leçon numéro 1, MCF.
p. 203 : « La sainte Bible est le livre le plus rationnel. » *Ambassador Report*, juin 1977.
p. 204 : « Bobby s'énerva. » Conversation de l'auteur avec Bobby Fischer, été 1964.

Chapitre 6 : Le nouveau Fischer

p. 205 : « On peut déjeuner à l'*Oyster Bar*. Je sais que tu aimes. Allez. » Observation de l'auteur, 1959 ou 1960.
p. 206 : « *Tout le monde* peut devenir un maître ! » Conversation avec l'auteur, 1960.
p. 208 : « Dans tous les tournois européens et la plupart des compétitions internationales, l'usage

voulait qu'on organise un tirage au sort *public.* » Observation de l'auteur, décembre 1960.
p. 208 : « C'est très simple, répondit celui-ci. Refaites le tirage au sort. En public, cette fois. » Conversation téléphonique entre Bobby Fischer et un responsable de la fédération américaine, décembre 1960.
p. 208 : « Remarquez les baskets et la chemise en flanelle, alors que ses adversaires sont en costume et cravate. » *Parade*, 27 octobre 1957, p. 22.
p. 209 : « Il lui avait présenté son tailleur, dans le quartier de Little Hungary à Manhattan. » PRO, p. 35.
p. 210 : « Avec l'aide d'Ivan Woolworth, un avocat qui travaillait bénévolement pour les Fischer, elle créa un fonds de placement. » Accord entre Ivan Woolworth et Regina Fischer, 15 juillet 1960, FB.
p. 211 : « Toujours inarrêtable et devinant les conditions inhospitalières. » Lettre de Regina Fischer à Bobby, 4 avril 1960, MCF.
p. 216 : « Sans surprise, il les battit tous. » NYT, 26 août 1960, p. 9.
p. 217 : « Il encouragea Regina à mener une grève de la faim. » NYT, 12 octobre 1960, p. 43.
p. 218 : « Bien que près de quatre décennies les eussent séparés, les deux hommes étaient proches et le restèrent pendant de nombreuses années. » CL, 20 décembre 1960, p. 15.
p. 218 : « Cette mêlée cérébrale se conclut par une nulle. » NYT, 2 novembre 1960, p. 45.
p. 220 : « Peu après, en rapportant l'incident, *Chess Life* choisit d'y voir un présage. » CL, 20 mars 1961.

Chapitre 7 : La théorie d'Einstein

L'interview de Bobby Fischer dans laquelle il s'en prenait à la Worldwide Church of God est l'une des plus révélatrices jamais publiées sur ses croyances religieuses. Cet article et des interviews des joueurs à Curaçao en 1962 sont les principales sources de ce chapitre.

p. 221 : « Sa sœur et lui prirent un taxi qui les conduisit au restaurant allemand *Vorst*. » Interview de Jack Collins par l'auteur, janvier 1961.
p. 221 : « Fischer n'a pas perdu une partie dans un tournoi américain depuis 1957. » CL, 20 janvier 1961, p. 1.
p. 222 : « L'étude publiée cette année-là par le magazine *American Statistician* n'arrangeait pas les choses. » Ernest Rubin, « The Age Factor in Masters Chess », repris dans CL, 20 février 1961, p. 40-43.
p. 222 : « Durant l'été 1961, ils organisèrent un match en seize parties entre les deux hommes, avec huit mille dollars de prime. » NYT, 19 août 1961, p. 15.
p. 222 : « On demanda leur pronostic à quatre joueurs de niveau mondial – Svetozar Gligorić, Bent Larsen, Paul Keres et Tigran Petrossian – et *tous* prédirent une large victoire de Reshevsky. » PRO, p. 42.
p. 224 : « Au début de sa carrière, il l'avait fait. » Hooper et Whyld, p. 22.
p. 224 : « Il ne pouvait pas jouer à une heure pareille. "C'est ridicule", dit-il. » NYT, 15 août 1961, p. 36.
p. 224 : « Elle pouvait toujours venir voir la partie après son concert. » CL, août 1961, p. 213-220.
p. 224 : « Reshevsky faisait les cent pas, quelques spectateurs attendaient avec impatience. » NYT, 14 août 1961, p. 20.

p. 225 : « Bobby porta plainte contre Reshevsky et l'American Chess Foundation. » « Chess Stars Heading for Court Battle », *The Daily Gleaner*, Kingston, Ontario, 27 avril 1962.
p. 226 : « C'est en haut de cet escalier métallique. » Sources de ces informations : interviews avec Bobby Fischer, env. 1964, et avec Ralph Ginzburg, env. 1962.
p. 226 : « Ralph Ginzburg, le journaliste qui l'interviewerait pour *Harper's Magazine.* » « Portrait of a Genius or a Young Chess Master », *Harper's Magazine*, janvier 1962, p. 49-55.
p. 226 : « Pour préparer leur rencontre, Ginzburg avait lu *Auto-da-fé*, le classique d'Elias Canetti. » Voir Canetti dans la bibliographie.
p. 228 : « Je refuse d'en parler ! Ne me parlez plus jamais de ce Ginzburg ! » PRO, p. 47.
p. 229 : « Cela stimulait son instinct et l'obligeait à s'y fier. » CL, février 1962, p. 25.
p. 229 : « Le chiffre revient toujours [le chiffre magique pour devenir un expert]. » Gladwell, p. 41.
p. 229 : « Pratiquer, ce n'est pas ce qu'on fait une fois qu'on est bon. C'est ce qu'on fait pour le devenir. » Gladwell, p. 41.
p. 230 : « Bobby le rédigea en caractères cyrilliques et ne dut corriger que quelques lettres. » CL, février 1962, p. 25.
p. 231 : « Quel charmeur ! » CR, novembre 1961, p. 347.
p. 231 : « Tal *(soupirant)* : C'est difficile de jouer contre la théorie d'Einstein… » Fischer, *Mes 60 meilleures parties*, p. 196 ; et CL, mars 1952, p. 58.
p. 231 : « Bobby n'était pas satisfait de sa deuxième place finale. » CR, novembre 1961, p. 323.

p. 231 : « Avait du mal à garder la nourriture. » PRO, p. 50.
p. 232 : « La BBC l'invita à Londres pour participer à une émission intitulée *Chess Treasury of the Air*. » Tiller, p. 124.
p. 233 : « Bobby réveillonna avec sa mère et son mari, Cyril Pustan. » Lettre à Regina Pustan de Bobby Fischer, janvier 1963, MCF.
p. 233 : « Je ne *demandais pas à Dieu* de m'indiquer les coups à jouer. » « The Painful Truth », interview de Bobby Fischer, dans *Ambassador Report*, juin 1976.
p. 234 : « Bobby adressa à sa mère une lettre prosélyte. » Lettre à Regina Pustan de Bobby Fischer, 9 mars 1964, MCF.
p. 234 : « Une vie bonne et tolérante était la meilleure des existences. » Copie d'une lettre, peut-être jamais envoyée, à Bobby Fischer de Regina Pustan, août 1964, MCF.
p. 234 : « Si quelqu'un obéissait scrupuleusement à la loi, c'était bien moi. » *Ambassador Report*, juin 1976.
p. 235 : « Plus j'essayais [d'obéir] et plus je devenais fou. » « The Painful Truth », interview de Bobby Fischer, dans *Ambassador Report*, juin 1976.
p. 235 : « La récompense pour Bobby était la qualification pour le tournoi des Candidats. » Conversation avec l'auteur, avril 1962.
p. 236 : « L'avance de deux points et demi que possède Bobby Fischer reflète sa domination absolue. » CL, avril 1962, p. 69.
p. 237 : « Entra dans la chambre de Bobby à l'hôtel *Intercontinental* de Curaçao. » DeLucia, p. 270.
p. 238 : « Non, toi sors ! » rétorqua curieusement Benko. » Interview de Pal Benko par l'auteur, été 2008.

p. 238 : « Je suis désolé d'avoir frappé Bobby. À l'époque déjà, il était malade. » *Ibid.*
p. 238 : « Le lendemain de l'échauffourée, Bobby écrivit aux organisateurs du tournoi pour réclamer l'expulsion de Benko. » Chesscafe.com/FromArchive/FromArchive.htm, « The Fischer-Benko Slapping Incident », septembre 1977.
p. 239 : « Un nombre de surprises sans précédent dans l'histoire des échecs. » CL, août 1962, p. 172.
p. 239 : « Je préfère les échecs. » Interview d'Arthur Bisguier par l'auteur, 21 février 2009.
p. 239 : « Les Russes ont truqué le monde des échecs. » *Sports Illustrated*, 20 août 1962, http://sportsillustrated.cnn.com/vault.
p. 240 : « Dans son livre *Chess is My Life*, Kortchnoï soutenait les accusations de Bobby. » Kortchnoï, p. 44-45.
p. 240 : « Ce n'était pas le meilleur, voilà tout. » Interview de Pal Benko par l'auteur, juillet 2000, Philadelphie.
p. 240 : L'article fut publié en allemand, en néerlandais, en espagnol, en suédois et en islandais, et les journalistes russes le citèrent. » Bobby Fischer, « Les Russes verrouillent le monde des échecs », *Sports Illustrated*, 20 août 1962.

Chapitre 8 : Le choc des légendes

Les dossiers du FBI sur Bobby Fischer contiennent des informations jusqu'alors inconnues sur sa vie. Des entretiens avec des joueurs qui l'ont bien connu complètent ces informations, tout comme des observations faites par l'auteur.

p. 244 : « Trafiquant un moteur d'avion. » Cité dans le film *Bobby Fischer et moi*, dirigé par Fridrik Gudmundsson, DVD, 2009.
p. 244 : « Triple champion du monde, il avait battu Alexander Alekhine, José Capablanca, Max Euwe et Emanuel Lasker. » Golombek, *Golombek's Encyclopedia*, p. 38-39.
p. 244 : « Bobby avait serré la main de son adversaire en disant seulement. » CL, novembre 1962, p. 262.
p. 245 : « Il savait qu'il représentait officiellement l'Union soviétique. » Interview avec M. Botvinnik par l'auteur, Skopje, Macédoine, septembre 1972.
p. 245 : « Son élève Anatoli Karpov disait de lui qu'il était. » Karpov, p. 41.
p. 246 : « Après que la partie eut été ajournée, il apparut que la position de Fischer était nettement meilleure. » CL, novembre 1962, p. 261.
p. 247 : « Regardez, dit-il. Botvinnik se fait conseiller ! » Botvinnik, p. 170-178.
p. 247 : « Aucune protestation officielle ne fut déposée devant le comité d'organisation du tournoi. » PRO, p. 66.
p. 247 : « Curieusement, le jeune homme âgé de dix-neuf ans envoya au P^r^ Eliot Hearst, le capitaine, une lettre d'excuses. » Interview du D^r^ Eliot Hearst par l'auteur, 7 février 2009, par téléphone.
p. 247 : « À bord du *New Amsterdam* qui le ramenait à New York. » DeLucia, p. 96.
p. 248 : « Botvinnik pourrait devenir premier secrétaire du Parti communiste d'Union soviétique. » DeLucia, p. 96.
p. 248 : « Une fois de retour à Brooklyn, Fischer affirma simplement qu'il ne voulait plus rien avoir

à faire avec. » Conversation avec l'auteur, env. décembre 1962, New York.
p. 250 : « Saidy semblait avoir de bonnes chances d'obtenir la nulle. » Observation de l'auteur, 1964.
p. 250 : « L'erreur de Saidy fournissait à Fischer l'occasion d'obtenir une finale gagnante. » Interview d'Anthony Saidy par l'auteur, 21 février 2009, par téléphone.
p. 250 : « Après ces semaines de combat intense et brillant, Bobby ne gagna que deux mille dollars. » NYT, 4 janvier 1964.
p. 251 : « Fischer a joué contre des gamins. » CL, août 1964, p. 202.
p. 251 : « Il ne participerait plus aux sélections de la FIDE, car elles favorisaient les Soviétiques. » « The Stalemate of Bobby Fischer », CL, avril 1964, p. 186.
p. 252 : « Le général George B. Hershey, qui dirigeait les services du recrutement. » Conversation de l'auteur avec Harold M. Phillips, printemps 1964.
p. 252 : « Alfred Landa, qui était alors l'assistant du président, annonça. » Interview d'Alfred Landa par l'auteur, printemps 1964, New York.
p. 252 : « Bobby était classé 4-F. » Documents militaires, 1964, MCF.
p. 254 : « Le Département d'État refusa catégoriquement de le considérer comme un journaliste. » CL, septembre 1965, p. 191.
p. 254 : « La participation à des compétitions d'échecs ne justifie pas l'attribution d'un visa pour Cuba. » Dossier du FBI sur Robert James Fischer, 1958-1967.
p. 255 : « Furieux, Bobby adressa un câble à Castro. » NYT, 25 août 1965, p. 36.

p. 256 : « Dès qu'il reçut le télégramme, Bobby confirma sa participation au tournoi. » NYT, 25 août 1965, p. 36.
p. 256 : « Le tic-tac de la pendule qui rythmait la partie était le seul bruit que Bobby entendait. » Observation de l'auteur, qui arbitrait le match de La Havane, août 1965.
p. 257 : « Bobby devait pratiquer cette étrange forme de jeu à chaque partie. » « Fischer Against the Odds », NYT, 24 octobre 1965, p. X30.
p. 257 : « Il finit tout de même deuxième ex aequo, un demi-point derrière le Soviétique Vassily Smyslov. » NYT, 28 septembre 1965, p. 10.
p. 258 : « Ils étudièrent rigoureusement ses ouvertures, son milieu de jeu et ses finales. » Vladimir Linder et Isaac Linder, « From Morphy to Fischer – Who's Next ? », inédit, Moscou, 2002, p. 8.
p. 258 : « On *doit* avoir Bobby Fischer. » Piatigorsky, p. 166.
p. 259 : « Le récit de la manière dont Fischer se perdit dans les limbes. » Kashdan, p. xix-xx.
p. 259 : « Heureusement, il puisa dans ses réserves et remonta la pente. » CR, octobre 1966, p. 296.

Chapitre 9 : Le candidat

Lettres et cartes postales à Jack Collins, et large couverture médiatique dans la presse grand public et spécialisée ont été à la source de ce chapitre consacré aux trois matchs qui ont conduit Fischer au championnat du monde.

p. 261 : « Il remporta les Internationaux de Monte-Carlo et refusa sèchement de poser pour la photo

en compagnie du prince Rainier. » CR, mai 1967, p. 131.

p. 261 : « Quand la princesse Grace lui remit une enveloppe contenant ses gains en espèces, il déchira l'enveloppe en pleine cérémonie. » Michael Hoffer, « Boris Spassky Interview and Fischer-Spassky Retrospective », Chess History, http://yes2chess.com.

p. 261 : « Il guida l'équipe américaine lors des Olympiades de Cuba. » Andrew Soltis, *Karl Marx Plays Chess and Other Reports on the World's Oldest Game*, p. 51.

p. 261 : « Car les organisateurs avaient refusé d'amender le planning comme il le demandait. » CR, décembre 1965, p. 355.

p. 261 : « Laissez-moi tranquille ! » *Newsday*, décembre 1967.

p. 262 : « C'était lui qui décidait quand jouer, pas les organisateurs. » Lettre de William Lombardy à Anthony Saidy, 13 novembre 1967, FB.

p. 263 : « Il voulait gagner tout l'argent qu'il pouvait avant qu'il ne soit trop tard. » Evans, *The Chess Beat*, p. 5.

p. 263 : « Bobby arrêta la compétition fin 1968. » Lettre de Bobby Fischer à Ed Edmondson, 29 octobre 1969, JWC.

p. 263 : « Dit un jour à un interviewer qu'il ne jouait pas à cause de certains "problèmes". » *Sports Illustrated*, 20 avril 1970, p. 62-63.

p. 263 : « Préparé ma vengeance. » NYT, 14 novembre 1971, p. 32 *sqq*.

p. 264 : « Puis, sans que rien ne l'eût laissé présager, il fit une exception. » NYT, 27 avril 1970, p. 30.

p. 264 : « Larry Evans, qui commenterait le match au lieu de jouer. » PRO, p. 161.
p. 264 : « Rien d'étonnant à ça. Mais si vous voyez Bobby embrasser la fille, alors vous tenez un scoop ! » CL&R, mai 1970, p. 247.
p. 265 : « Les fans remplissaient la grande salle en moins d'une demi-heure. » « USSR vs. the Rest of the World », Glenn Giffen, Olipbase.org, 1970.
p. 266 : « Chez nous, les gens ne comprennent pas. Ça signifie que quelque chose ne va pas dans notre culture. » CL&R, mai 1970, p. 246.
p. 266 : « Il voulait gagner le véhicule, pas le conserver. » *Chess Digest*, septembre 1970, p. 194.
p. 266 : « Il veut entrer dans l'histoire des échecs seul. » CL&R, juin 1970, p. 301.
p. 266 : « Si Bobby Fischer espérait devenir un jour champion du monde. » *Courier Journal*, 13 décembre 1970, et NYT News Service.
p. 267 : « Fischer et Geller devaient se rencontrer lors de la ronde suivante. » PRO, p. 177.
p. 267 : « Pas de nulle avant le quarantième coup : c'est l'essence de sa philosophie. » Wade et Blackstock, p. 120-121.
p. 268 : « Ça a peut-être été une bonne chose. » PRO, p. 181.
p. 269 : « Taïmanov se présenta avec un entourage important. » NYT Magazine, 14 novembre 1971, p. 130.
p. 269 : « Ma foi, il me reste la musique. » PRO, p. 188.
p. 270 : « Les sceptiques, en particulier les Soviétiques. » NYT, 21 juillet 1971, p. 33.
p. 273 : « Pendant onze minutes, Bobby continua à étudier la position dans sa tête. » *Time*, 8 novembre 1971, p. 68.

p. 273 : « Bobby était visiblement malade, souffrant d'un mauvais rhume de cerveau. » NYT, 11 novembre 1971, p. 33.

Chapitre 10 : Le champion

L'essentiel des faits évoqués dans ce chapitre est le fruit du travail de l'auteur, sur place, en tant que journaliste pour différents médias, au cours des deux mois du match Fischer-Spassky. Certains faits apparaissent déjà dans mon livre *Bobby Fischer*.

p. 276 : « Tous les jours, de nouveaux problèmes se posaient. » Interview de Fred Cramer par l'auteur, env. avril 1972.
p. 277 : « Aucun de ces sujets n'intéressait les trois hommes réunis dans la chambre. » Darrach, p. 6.
p. 278 : « Fischer s'inquiétait de la force de Spassky. » *Chessworld*, vol. 1, n° 1, janvier-février 1964, p. 60-61.
p. 278 : « Il *est* meilleur. » Darrach, p. 6.
p. 278 : « Une guerre éclata entre les Américains et les Soviétiques au sein de la fédération internationale. » Rapport officiel à la FIDE par le Dr Max Euwe, 16 mai 1972, n° 138, p. 1-18.
p. 279 : « Il fut encouragé à y jouer par Freysteinn Thorbergsson. » Thorbergsson, p. 30 *sqq*.
p. 279 : « Spassky se terra dans le Caucase et Bobby choisit les Catskills. » PRO, p. 215.
p. 281 : « Cette analyse minutieuse se poursuivait souvent jusqu'aux premières heures du jour. » PRO, p. 216.
p. 281 : « Tel un magicien amateur. » Raconté à Yasser Seirawan par Allen Kaufman dans *Chess*

Duels, de Yasser Seirawan (Londres : Gloucester Publishers PLC, 2010), p. 28.
p. 282 : « La cote devrait être de vingt contre un. » NYT, 13 juin 1972, p. 40.
p. 283 : « C'est vrai qu'il travaille seul. » Interview de William Lombardy par l'auteur, 15 juin 1972, Reykjavik, Islande.
p. 283 : « Il passait souvent la nuit chez Fischer, à Brooklyn. » Conversation de l'auteur avec Jackie Beers, 1974.
p. 284 : « Une victoire de Fischer frapperait "la propagande communiste en plein cœur". » Thorbergsson, p. 33.
p. 285 : « L'Ours russe contre le Loup de Brooklyn. » *Time*, 31 juillet 1972, p. 30-35.
p. 286 : « D'une certaine façon, oui. » Interview avec Dick Cavett, 1972.
p. 287 : « De grands portraits des deux joueurs ornaient les vitrines des commerces. » Schultz, *Chess Don*, p. 274.
p. 288 : « Fischer annula son vol pour l'Islande à la dernière minute. » Chess Base News, ChessBase.com/NewsDateline par le P^r^ Christian Hesse, ABC TV, 1972.
p. 288 : « Curieusement, il s'arrêta pour acheter un réveil. » NYT, 5 septembre 1972.
p. 290 : « D'Ezra Pound comme de Bobby Fischer, tout ce qu'on peut décemment dire, c'est que leurs collègues les admirent. Mais les autres n'ont aucune raison de le faire. » NYT Book Review, 3 septembre 1972, p. 2.
p. 291 : « Comme Saidy le raconta par la suite, la maison subissait un siège constant de la part des

médias. » Interview d'Anthony Saidy par l'auteur, 21 février 2009, par téléphone.
p. 293 : « Le journaliste Leonard Barden téléphona aux organisateurs. » Roy Blount Jr., « Boris in Wonderland », *Sports Illustrated*, 24 juillet 1972, p. 15.
p. 293 : « Le prestige du pays était en jeu. » *Bobby Fischer Against the World*, 2011.
p. 293 : « Le second appel téléphonique le lui fournit. » Télégramme adressé au Département d'État par l'ambassade américaine à Reykjavik, afin d'obtenir de l'aide et de convaincre Fischer, 3 juillet 1972, FB.
p. 294 : « Dès lors, il ne se considérait plus comme un joueur d'échecs, mais comme un soldat de la guerre froide. » Gligorić, *Fischer vs. Spassky*, p. 9.
p. 298 : « Je connais votre esprit sportif, je vous sais gentleman et j'ai hâte de disputer d'exaltantes parties d'échecs contre vous. » NYT, 7 juillet 1972, p. 14.
p. 300 : « Le challenger s'est excusé. » Communiqué de presse, Reykjavik, Islande, 6 juillet 1972.
p. 304 : « Je n'arrivais pas à croire que Fischer ait pu commettre une telle erreur. » Edmar Mednis, *How to Beat Bobby Fischer* (New York : Dover Books, 1997), p. 274.
p. 305 : « Il désigna alors l'œil de la caméra dont il s'était plaint la veille. » Steiner, p. 68.
p. 305 : « Fischer se mit à lutter pour la nulle. » Evans, *Chess World Championship*, p. 258.
p. 308 : « Ce soir-là, l'arbitre songea qu'il venait de "détruire un génie". » Interview de Lothar Schmid dans le film *Bobby Fischer Against the World*, 2011.
p. 308 : « Que va-t-il lui arriver ? » Interview de Lothar Schmid par l'auteur, 15 juillet 1972, Reykjavik, Islande.

p. 309 : « Il ne peut pas être soumis aux clics et aux flashs de ces machines, installées [sur leur haut tripode] devant lui. » NYT, 21 juillet 1972, p. 32.
p. 309 : « EN CAS D'ABSENCE DE FISCHER. » Communiqué de presse du Dr Max Euwe, 16 juillet 1972.
p. 309 : « Dans un éditorial intitulé "La tragédie de Bobby Fischer". » NYT, 15 juillet 1972, p. 22.
p. 310 : « Le président Nixon transmit à celui-ci, par l'intermédiaire du photographe de *Life* Harry Benson, une invitation à se rendre à la Maison Blanche. » Interview de Harry Benson par l'auteur, août 1972, Reykjavik, Islande.
p. 310 : « Spassky était un gentleman. » NYT, 16 août 1972, p. 26.
p. 311 : « "Pendant plusieurs secondes, je n'ai pas su quoi faire", se rappelait Schmid. » Chessbase.com, 28 septembre 2009.
p. 312 : « On expliqua à Bobby que c'était une caméra en circuit fermé. » CL, novembre 1972, p. 679.
p. 313 : « Professeur de sociologie âgé de trente-cinq ans. » « TV's Man on the Move », NYT, 10 août 1972, p. 71.
p. 314 : « Bloomingdale's et Macy's se retrouvèrent bientôt en rupture de stock. » NYT, 9 juillet 1972, p. 30.
p. 315 : « J'adore l'Islande. Il faudra que je revienne en été. » Interview de Fred Cramer par l'auteur, août 1972, Reykjavik, Islande.
p. 317 : « Peu avant la dernière semaine du match, la délégation soviétique diffusa un communiqué aussi long qu'insensé. » NYT, 23 août 1972, p. 1.
p. 317 : « L'arme secrète était un morceau de rembourrage placé là par le fabricant.. » NYT, 5 septembre 1972, p. 41.

p. 318 : « Deux mouches mortes ! » NYT, 27 août 1972, p. E5.
p. 318 : « Cela a débuté comme *En attendant Godot* de Beckett. » Interview de Harry Golombek par l'auteur, août 1972, Reykjavik, Islande.
p. 320 : « Quand je me suis réveillé le lendemain, je me sentais différent. » Interview de Bobby Fischer, The Dick Cavett Show, 1972.
p. 321 : « Soudain, vêtu d'un costume en velours côtelé marron qu'il avait fait faire sur mesure à Reykjavik. » « A Replay Precedes Fischer Crowning », NYT, 3 septembre 1972, p. 19.
p. 321 : « Nous ne savions pas que vous alliez gagner ! » Interview du Dr Max Euwe par l'auteur, 3 septembre 1972.
p. 321 : « Le président reprit son discours et annonça que les règles devraient être changées. » Copie du discours du Dr Max Euwe, communiqué de presse, 3 septembre 1972, FB.
p. 322 : « J'aurais dû mettre sous enveloppe *ce* coup. » Entendu par des personnes à la table voisine.
p. 323 : « Bobby Fischer est un artiste. » « Notes on People », NYT, CL, novembre 1972, p. 680.
p. 323 : « Lindsay lui avait proposé d'organiser une grande parade. » NYT, 2 septembre 1972, p. 46.
p. 324 : « Votre remarquable victoire à Reykjavik prouve de façon spectaculaire que vous dominez complètement le jeu. » Dans Larry Evans et Ken Smith, *Chess World Championship 1972* (New York : Simon & Schuster, 1973), p. 261.
p. 324 : « Plus grand maître de tous les temps. » *New York Daily News*, 23 septembre 1972, p. 18.
p. 324 : « Jamais je n'aurais imaginé voir un jour les échecs en première page de tous les journaux du

pays. » Associated Press, *San Francisco Chronicle*, 23 septembre 1972, p. 23.
p. 325 : « Ce jour-là, Fischer l'irascible était resté chez lui. » Associated Press, 24 septembre 1972.
p. 325 : « Mais Fischer ne s'est pas contenté de remporter le titre mondial. » NYT, 3 septembre 1972, p. 20.

Chapitre 11 : Les années sauvages

p. 326 : « J'ai envie de rencontrer des filles. » NYT, 20 février 1973, p. 38.
p. 327 : « Il travailla donc avec Stanley Rader, l'avocat de la Worldwide Church. » NYT, 23 septembre 1973, p. 26-34.
p. 327 : « Les mots "ermite" et "reclus" avaient commencé à apparaître dans la presse. » NYT, 3 septembre 1972, p. 46.
p. 327 : « Associated Press adopta le même ton. » 22 août 1973.
p. 329 : « Le résultat de ce non-événement fut une couverture quasi nulle dans la presse. » Voir diverses agences de presse, août 1973.
p. 330 : « Les propositions financières alléchantes pleuvaient sur Bobby. » NYT, 11 septembre 1972, p. 28.
p. 331 : « Je n'étais pas encore champion du monde et on m'a traité comme un champion du monde. » Casto Abundo, « A Month in Manila with Bobby Fischer », 6 mars 2008, http:// www.fide.com.
p. 332 : « À son retour d'Islande, Fischer reçut des propositions dont le montant total s'élevait à dix millions de dollars. » NYT, 11 septembre 1972, p. 28.

p. 333 : « L'Église imposait à ses fidèles un certain nombre de règles que Bobby jugeait ridicules. » « The W.C.G. Talmud », dans *Ambassador Report*, www.hwarmstrong.com/ AR/Talmud.
p. 334 : « Bobby était stupéfait. » *New York Daily News*, 28 août 1972.
p. 335 : « Mais ces nouveaux groupes attirent l'apostat uniquement parce qu'ils sont étrangers. » David Mamet, *The Wiched Son*.
p. 336 : « Soit Dieu est masochiste et aime qu'on se moque de lui. » « The Painful Truth », interview de Bobby Fischer dans *Ambassador Report*, www.hwarmstrong.com/ar/ fischer.
p. 337 : « Telle est la brutalité sans fond des goyim. » *Protocoles des sages de Sion*, protocole n° 3, paragraphe 16 ; cité dans Eisner, p. 78.
p. 337 : « J'ai soigneusement étudié les *Protocoles.* » Lettre de Bobby Fischer à Pal Benko, env. 1979.
p. 337 : « Le livre montre que le christianisme n'est qu'une arnaque. » Lettre de Bobby Fischer à Jack Collins, juin 1976, JWC.
p. 338 : « Il envoya même les *Protocoles* et *Nature's Eternal Religion* à Ethel et Jack Collins. » Lettre à Ethel et Jack Collins de Bobby Fischer, 20 février 1979, JWC.
p. 338 : « Il leur envoya un autre brouet gorgé de haine. » Lettre à Jack Collins de Bobby Fischer, 14 mai 1978, JWC.
p. 339 : « Les vrais croyants commencent alors à ne plus avoir peur. » « The Painful Truth », dans *Ambassador Report*, www.hwarmstrong.com/ar/fischer.
p. 340 : « Cela m'a vraiment choquée que tu refuses même d'en parler. » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, 26 juin 1974.

p. 342 : « Marshall songea à demander l'interdiction du livre. » Plainte déposée par Bobby Fischer contre Brad Darrach, Time Inc., US Chess Federation, *et al.*, 22 décembre 1975, JWC.
p. 344 : « Steinitz, Tchigorine, Lasker (aussi), Gunsberg, Zukertort… tous ont joué avec le système à dix victoires. » CL&R, novembre 1974, p. 714-715.
p. 345 : « Je les punirai et refuserai de jouer ! » Conversations rapportées à l'auteur, env. mars 1975.
p. 345 : « VOTRE PROFESSIONNALISME, VOTRE ESPRIT DE COMPÉTITION ET VOS EXTRAORDINAIRES CAPACITÉS. » CL&R, novembre 1974, p. 716.
p. 345 : « Nous sommes dans l'impasse. » *Evening Standard* (Londres), 11 novembre, 1974, p. 6.
p. 345 : « FIDE A REFUSÉ MA PARTICIPATION. » http://www.chessgames.com.
p. 346 : « Le *New York Times* publia un article du grand maître Robert Byrne. » NYT, 13 avril 1975, p. 119.
p. 346 : « Bobby a peur de l'inconnu. » Tiré du film *The Auld Enemy – Fischer vs. the Soviets*, 11 septembre 1998.
p. 347 : « Je ne sais absolument pas pourquoi Fischer a refusé de défendre son titre. » *Moscow News*, 28 avril 1975, p. 15.
p. 348 : « Pureté culturelle. » Lettre de Bobby Fischer à Ethel Collins, 21 décembre 1976, JWC.
p. 348 : « Ses amis de l'Église, Arthur et Claudia Mokarow, le lui louaient. » Petra Dautov, *Ein Jahr mit dem Schachgenie*, www.amazon.de, p. 41.
p. 349 : « Chaque jour, il buvait un ou deux grands verres de jus de carotte. » Böhm et Jongkind, chapitre « Harry Sneider », p. 48-52.

p. 350 : « Les quelques passants l'entendaient et sursautaient. » Interview de Jackie Beers, env. 1975.
p. 351 : « Peu à peu, ses économies fondirent. » Coupure de presse non identifiée, « A King Eyes His Own Crown », env. 1982, JWC.
p. 352 : « La santé d'Ethel Collins l'inquiétait. » Lettre de Bobby Fischer à Ethel Collins, 21 décembre 1976, JWC.
p. 353 : « Des années plus tard, en Islande. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik, Islande.
p. 354 : « Bobby le balayait chaque fois en peu de temps. » www.bobbyfischer.net, 23 novembre 2009.
p. 354 : « Tu sais, Bobby, il faut vraiment que tu raccroches, je ne peux pas me le permettre. » Interview de Walter Browne par l'auteur, 11 avril 2009, par téléphone.
p. 355 : « La lettre contenait en outre les instructions suivantes. » Lettre de Bobby Fischer à Regina Fischer, 27 octobre 1974, MCF.
p. 355 : « Il ne voulait tout simplement pas avoir de contacts. » Lettre de Bobby Fischer à Jack Collins, 30 avril 1979, JWC.
p. 355 : « Les collègues joueurs d'échecs de Bobby, dont le grand maître Robert Byrne. » Kelly Atkins, anthologie de citations de Bobby Fischer, Chessville.com.
p. 356 : « Rien dans les archives du KGB ne permet d'affirmer qu'il a été question de le tuer. » Ree, p. 39.
p. 357 : « Un journaliste sportif écrivit un jour que Fischer était le marcheur le plus rapide qu'il eût jamais vu. » Dick Schaap, « Bobby Fischer Can Lick Muhammad Ali Any Day », *Sport*, février 1973.

p. 357 : « Un autre journaliste, Brad Darrach. » *Life*, 12 novembre 1971, p. 52.
p. 359 : « Afin que le monde sache ce qu'il avait subi pendant ces deux jours. » Texte intégral sur www.anusha.com/pasadena/htm.
p. 360 : « C'est vrai, je l'ai écrit. Mais j'ai beaucoup souffert en prison. » Interview de Pal Benko par l'auteur, été 2008, New York.
p. 361 : « On raconte – ce que l'auteur de ce livre n'est pas en mesure de confirmer – que quand il se retrouva sans un sou, il accepta de brefs appels téléphoniques. » Böhm et Jongkind, p. 58.
p. 361 : « Aller voir son patron et lui réclamer un million de dollars, après on verra. » *Los Angeles Times*, 19 septembre 1993.
p. 361 : « Refusa de payer "par principe". » DeLucia et DeLucia, p. 194.
p. 362 : « Les photographes indépendants étaient prêts à verser cinq mille dollars. » Ivan S. Lagaroff, « Bobby Fischer's Endgame », *Esquire*, décembre 1992.
p. 362 : « De temps en temps, quelqu'un avait aperçu une silhouette négligée et barbue. » *Independent*, 29 août 1992.

Chapitre 12 : Fischer-Spassky, la revanche

p. 363 : « Bobby voulait se remettre à jouer. » Lettre de Regina Fischer à Joan Fischer Targ, 8 mars 1984, MCF.
p. 364 : « Spassky lui donna l'occasion de faire son retour. » *Independent*, 25 juin 1990, p. 12.
p. 364 : « Pour éviter les journalistes, Bobby y descendit sous le nom de Brown. » *Sports Illustrated*, 14 mai 1990.

p. 365 : « Il lui interdit tout de même de le prendre en photo. » *Ibid.*
p. 365 : « Quand j'ai percé au niveau international, il venait juste d'arrêter. » Böhm et Jongkind, p. 91.
p. 365 : « Kok avait déjà décidé d'abandonner le projet, car il jugeait les remarques antisémites de Bobby plus qu'abominables. » CL, mars 1993, p. 28. (Kok affirmait que Fischer était un « néonazi ».)
p. 366 : « La presse avait appris que Gerhardt. » Interview par l'auteur du journaliste Stefan Loffler, printemps 1991.
p. 366 : « Il avait pour elle des sentiments paternels et songea que Bobby aimerait peut-être faire sa connaissance. » www.dmv.demon.nl.
p. 366 : « Oui, je crois. » www.darkdemon.nl.
p. 367 : « À présent qu'il était en Europe. » *Ibid.*
p. 367 : « Celle-ci épousa le grand maître russe Rustem Dautov. » *Ibid.*
p. 367 : « Spassky conseilla à Bobby d'être "prudent". » DeLucia et DeLucia, p. 210-211.
p. 368 : « L'endroit était connu pour accueillir à bras ouverts les joueurs d'échecs. » *Chess*, juillet 2006, p. 8-9.
p. 369 : « MAINTENANT QUE J'AI CAPTÉ VOTRE ATTENTION. » *Kurir*, 14 septembre 1993, p. 20.
p. 369 : « La lettre venait d'une jeune fille âgée de dix-sept ans, Zita Rajcsanyi. » *Los Angeles Times*, 19 septembre 1993, p. 36.
p. 370 : « Les deux hommes étant deux agents à la solde du régime russe. » *Kurir*, 14 septembre 1993, p. 20.
p. 370 : « On ne peut pas faire confiance à un Soviétique ni à un Juif. » Farkasházy, p. 29 *sqq*.

p. 370 : « On pouvait "à peine y bouger". » Lettre de Regina Fischer à Bobby Fischer, 15 décembre 1990, MCF.
p. 371 : « Zita passa six semaines à Los Angeles. » « Has the Bad Boy of Chess Grown Up ? », *Los Angeles Times*, 19 septembre 1993, p. 13-15.
p. 371 : « Zita prétendit que Fischer s'était intéressé à elle "parce que je n'attendais rien de lui". » *Kurir*, 13 septembre 1993, p. 20.
p. 371 : « Il avait honte d'être si pauvre. » Seirawan et Stefanovic, p. 276.
p. 372 : « Il était également furieux contre le président Nixon. » *El País*, 3 avril 2001.
p. 372 : « L'interview que Zita donna à Tivadar Farkasházy. » *Los Angeles Times*, 23 septembre, 1993.
p. 373 : « Bobby voulait offrir son aide à sa mère et aussi lui présenter Zita. » Farkasházy, p. 29 *sqq*.
p. 373 : « Je ne pensais pas à ça. » *Kurir*, 14 septembre 1993, p. 20.
p. 373 : « Il parlait d'elle comme de sa petite amie. » http:// www.chessgames.com, 3 mai 2008.
p. 374 : « Il lui fallut près d'un an, mais elle finit par trouver quelqu'un. » « Zita's Story » et « A Short Story » dans Seirawan et Stefanovic, p. 275-276.
p. 374 : « Environ un mois plus tard, en juillet 1992. » *Independent*, 29 août 1992.
p. 375 : « Il découvrit que c'était un des hommes les plus puissants de Serbie. » NYT, 1er septembre 1992, p. D1.
p. 375 : « Kubat craignait que Vasiljević ne refuse de lui verser une avance sans qu'il ait préalablement signé le contrat. » Contrat entre Bobby Fischer et Boris Spassky, Vladimir Miljavić pour la banque Jugoskandik, signé le 11 juillet 1992, FB. .

p. 376 : « Spassky donna son accord. » « Banker Lures Fischer to Play for Cheque », *Times*, Londres, août 1992, p. 1.
p. 376 : « Huit mille personnes étaient mortes en Bosnie-Herzégovine, où les combats faisaient rage. » Associated Press, 19 août 1992.
p. 377 : « Le journaliste qui suivait la rencontre pour le *New York Times* décrivit Bobby, âgé de quarante-neuf ans. » NYT, 30 août 1992, p. A1.
p. 378 : « Quand Bobby eut signé le contrat et l'eut renvoyé à Vasiljević. » Farkasházy, p. 119 *sqq*.
p. 378 : « D'un côté, le retour de M. Fischer après des décennies d'oubli suscite un grand enthousiasme. » NYT, 2 septembre 1992, p. C14.
p. 379 : « Bobby demanda à son ami Gligorić. » *Chess in Translation*, 23 juin 2010, chessintranslation.com.
p. 379 : « Quand on lui demandait s'il aimerait affronter Fischer. » NYT, 2 septembre 1992, p. C14.
p. 380 : « ORDRE FOURNIR INFORMATIONS RENONCER À ACTIVITÉS. » Document officiel du département du Trésor à Bobby Fischer, 21 août 1992, FB.
p. 386 : « Il avait demandé qu'on lui soumette les questions à l'avance. » Dépêches d'agence, 1er septembre 1992.
p. 386 : « Commençons par les impudentes questions du *New York Times*. » NYT, 2 septembre 1992, p. A1.
p. 387 : « Beaucoup de journalistes aient été intéressés par la conférence de presse controversée de Bobby. » CL, mars 1993, p. 27.
p. 387 : « Il cracha sur la lettre. » NYT, 2 septembre 1992, p. A1.
p. 388 : « Son antiaméricanisme lui valut de dures critiques. » NYT, 2 septembre 1992, p. A18.

p. 388 : « J'en ai assez de lui, il me dégoûte. » *Ottawa Citizen*, 28 août 1992.
p. 388 : « Oui, Bobby a trahi les échecs, il a trahi tout le monde. » NYT, 2 septembre 1992, p. C14.
p. 389 : « Niant être antisémite. » Dépêches d'agence, première conférence de presse, 1er septembre 1992.
p. 389 : « Ils ont détruit les échecs. » Première conférence de presse, 1er septembre 1992, NYT, 2 septembre, 1992.
p. 389 : « J'aime les génies et les fous. » « The Man Behind the Chesspiece », *Chronicle-Telegram*, 23 septembre 1992, p. A-7.
p. 390 : « Malgré vingt ans d'absence. » NYT, 3 septembre 1992, p. C22.
p. 390 : « Oui, Bobby est de retour, pour de bon ! » Seirawan et Stefanovic, p. 32.
p. 390 : « Jouant avec détermination, le génie des échecs américains. » NYT, 3 septembre 1992, p. 622.
p. 391 : « C'était peut-être un jour sans pour moi. » Deuxième conférence de presse, 3 septembre 1992.
p. 391 : « Lilienthal n'avait jamais rencontré Fischer. » http://eidard.wordpress.com. (Fischer aurait lancé : « Pion e5 prend f6 ! », énonçant le coup exact.)
p. 391 : « Dans l'ensemble, je ne me souciais pas du résultat du match. » Lettre de Boris Spassky à l'auteur, 31 mai 2010.
p. 392 : « Je trouve que je ne m'en sors pas si mal, pour quelqu'un qui a été blacklisté pendant vingt ans. » *New York Daily News*, 2 septembre 1992, p. 1.
p. 392 : « Non, je ne regrette pas d'avoir craché sur cette lettre. » *Ibid.*
p. 393 : « Cet homme [Kasparov] est un menteur pathologique. Je n'accorderais donc pas trop d'atten-

tion à ce qu'il raconte. » *New York Daily News*, 2 septembre 1992, p. 2.

p. 393 : « J'ai poursuivi une société nommée Time Incorporated… » Dépêches d'agence, deuxième conférence de presse, 2 septembre 1992.

p. 394 : « Le plus grand come-back de l'histoire depuis que Napoléon s'était enfui de l'île d'Elbe. » *Time*, 28 septembre 1992, p. 78.

p. 394 : « Parmi les dix meilleurs joueurs du monde. » Seirawan et Stefanovic, p. 283.

p. 394 : « C'est vrai, le match contre Spassky n'a pas été extraordinaire. » Interview d'Arnold Denker par l'auteur, décembre 2000, Boca Raton, Floride.

p. 395 : « Vasiljević commençait à organiser un autre match pour Bobby. » Lettre d'Isidoro Cherem à Bobby Fischer, 5 août 1992, FB.

p. 395 : « Bobby connaissait Ljubojević. » *Večernje Novosti*, 6 novembre 1992.

p. 395 : « Cinq cent mille clients avaient déposé près de deux milliards dans ses seize banques. » www.attacktheking.com.

p. 396 : « Des années plus tard, il fut extradé vers la Serbie. » NYT, 29 mars 2010, p. A11.

p. 397 : « Le 15 décembre 1992, le grand jury du tribunal fédéral de Washington émit un avis d'accusation contre Fischer. » Copie de l'acte d'accusation, 15 décembre 1992.

p. 398 : « Ici, je n'ai pas d'amis, seulement Gliga. » Lettre de Bobby Fischer à Zita Rajcsanyi, 14 juin 1993, dans DeLucia et DeLucia, p. 191.

p. 399 : « Il était brutal. » *Kurir*, 13 septembre 1993, p. 20.

p. 399 : « Elle laissa un mot d'adieu. » Lettre non datée de Zita à Bobby Fischer, été 1993, dans DeLucia et DeLucia, p. 191.
p. 399 : « J'ai été surprise de voir comme il était grand et fort. » Interview de Susan Polgár par l'auteur, 23 mai 2009, Princeton.
p. 400 : « Il pourrait y fréquenter de nombreux grands joueurs hongrois. » Interview de Susan Polgár par l'auteur, 23 mai 2009, Princeton.
p. 400 : « Les Polgár avaient pensé à tout. » *Lubbock Avalanche-Journal*, 18 janvier 2009.
p. 400 : « Je pense que les Hongrois m'arrêteront dès que je poserai le pied chez eux. » Lettre faxée à Miyoko Watai par Bobby Fischer, 19 juin 1993, dans DeLucia et DeLucia, p. 192.
p. 401 : « En arrivant dans la scintillante ville de Budapest. » Carte postale non datée, envoyée de l'hôtel *Gellért* par Bobby Fischer à Regina Fischer, été 1993, MCF.

Chapitre 13 : D'une frontière à l'autre

Les interviews de Pal Benko, Olga Lilienthal (par Dimitri Komarov), Kirsan Ilioumjinov et Susan Polgár, et d'autres qui figurent dans le livre de Tivadar Farkasházy *Bobby Vizzatér*, ont fourni beaucoup d'informations précieuses.

p. 402 : « À Budapest, tu n'as pas besoin de gardes du corps. » Interview de Pal Benko par l'auteur, été 2008, New York.
p. 402 : « Pour se protéger, il acheta un lourd manteau en cuir de cheval qui pesait plus de treize kilos. » *Ibid.*

p. 403 : « Une fois installé au *Gellért.* » Interview de Susan Polgár par l'auteur, mai 2009, Princeton.
p. 403 : « À une cinquantaine de kilomètres au nord de Budapest, dans les collines. » « Seeking the Fischer King », *New York Daily News*, 22 août 1993.
p. 403 : « Les trois sœurs jouaient aux échecs avec lui et, suivant son souhait, on préférait la variante Fischer Random. » Gligorić, *Shall We Play*, p. 86.
p. 404 : « Susan joua d'innombrables parties. » Interview de Susan Polgár par l'auteur, mai 2009, Princeton.
p. 404 : « J'ai essayé de le convaincre. » *Ibid.*
p. 405 : « Il était comme un gosse. » *Ibid.*
p. 406 : « Il s'y considérait toujours comme un "touriste". » Interview de Bobby Fischer sur Radio Calypso, 13 janvier 1999.
p. 407 : « Olga avait presque le même âge que Bobby. » Interview d'Olga Lilienthal par Dimitri Komarov, 2008. Lettre avec l'aimable autorisation de Magnus Skulason.
p. 407 : « Tu es quelqu'un de bien, un homme bon. Tu ne peux pas être juif. » Farkasházy, p. 97.
p. 408 : « Andor prit subrepticement une photo de Bobby. » Interview de Pal Benko par l'auteur, mai 2010, New York.
p. 408 : « Il annonça qu'il viendrait personnellement remettre à Fischer cent mille dollars. » Interview de Kirsan Ilioumjinov par l'auteur, août 2002, Cherry Hill.
p. 409 : « J'ai été frappé en mesurant à quel point Fischer savait ce qui se passait dans notre pays. » Vladimir Linder et Isaac Linder, « From Morphy to Fischer – Who's Next ? », inédit, Russie, 2002.

p. 409 : « Ilioumjinov lui proposa de venir s'installer dans la République kalmouke. » Interview de Kirsan Ilioumjinov par l'auteur, août 2002, New York.
p. 409 : « Bobby le remercia et l'interrogea sur la qualité des soins médicaux dans son pays. » *Sports Express*, 20 décembre 1995.
p. 409 : « Ilioumjinov offrit également plusieurs millions pour financer un nouveau match Fischer-Spassky. » Kasparov, p. 489.
p. 410 : « Andor Lilienthal, cette vieille canaille juive. » Texte de Bobby Fischer, « What Can You Expect from Baby Mutilators ? », 18 novembre 1997, extraits dans DeLucia et DeLucia, p. 248-261.
p. 410 : « Comment peux-tu parler avec ces gens ? » Farkasházy, p. 269.
p. 411 : « Quand Zita rapporta ces paroles à sa mère. » Farkasházy, p. 135 *sqq*.
p. 411 : « Célibataire, grand, bonne présentation. » DeLucia et DeLucia, p. 236.
p. 412 : « Un soir, alors qu'il rentrait chez lui et que Rigo conduisait. » Farkasházy, p. 375.
p. 413 : « Pour lui, que le grand Bobby Fischer lui fît les honneurs de sa visite. » Farkasházy, p. 382-385.
p. 414 : « Le film encaissa plus de sept millions de dollars. » Internet Movie Database, imdb.com.
p. 414 : « C'était une "colossale escroquerie". » « Bobby Fischer Moves to a Satisfying Peace », *Chicago Sun-Times*, 26 septembre 1993.
p. 414 : « Comme il se sentait suffisamment en sécurité pour voyager. » Interview de Pal Benko par l'auteur, avril 2010, New York.
p. 414 : « Il se rendit également en Italie pour y rencontrer un dirigeant mafieux. » Farkasházy, p. 198.

p. 415 : « Dans l'État de Washington, certains joueurs d'échecs imaginèrent qu'il prendrait l'avion. » *Chess*, janvier 2001, p. 8.
p. 416 : « Il lui arrivait d'en changer et de faire de longues promenades. » « Bobby Fischer Moves to a Satisfying Peace », *Chicago Sun-Times*, 26 septembre 1993.
p. 421 : « Quand Ellsworth prit conscience de son erreur. » Böhm et Jongkind, p. 65.
p. 422 : « Il refusait de se faire une raison. » Interview de Bobby Fischer à la radio, http://bobbyfischer-page.tripod.com.
p. 422 : « Un psychiatre, le Dr Magnus Skulason. » Interview du Dr Magnus Skulason par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 423 : « Saidy souligna en outre que les médias exploitaient la situation. » CL, juin 1999, lettre à Larry Evans dans *Evans on Chess*.
p. 423 : « Il le critiqua parce qu'il vivait aux États-Unis. » Extrait du journal de Bobby Fischer, 5 août 1999, dans DeLucia et DeLucia, p. 285.
p. 424 : « Bobby et Miyoko approchaient tous deux la soixantaine. » http://www.anusha.com/paf690.htm.
p. 426 : « Un de ses amis qui les vit ensemble affirma que Bobby traitait Jinky avec affection. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 427 : « Eh bien, ce sont de merveilleuses nouvelles. » Interview de Bobby Fischer sur Radio Baguio, 11 septembre 2001.

Chapitre 14 : Arrestation et sauvetage

p. 429 : « Il voulait que le monde sache ce qu'on lui avait pris. » DeLucia et DeLucia, p. 275.

p. 430 : « Il augmentait de beaucoup le risque de se faire arrêter. » NYT, 17 juillet 2004, p. A1.
p. 432 : « Les vingt-quatre pages supplémentaires avaient été parfaitement cousues. » http://www.canoe.ca/newsstand/columnists/ottawa.
p. 432 : « Elle datait du 11 décembre 2003. » Lettre à en-tête « Embassy of the United States of America – Manila, Philippines », adressée à Robert James Fischer et signée par Theodore Allegra, consul des États-Unis, FB.
p. 432 : « Ce qui suggère que l'ambassade ne l'avait jamais envoyée à son hôtel. » chessbase.com/newsdetail.asp?newsid=1852.
p. 434 : « Il était si bouleversé que je ne savais pas quoi dire. » Interview de Miyoko Watai par Ev Mafurji sur chessbase.com, 9 janvier 2004.
p. 434 : « De son côté, Miyoko pensait que les autorités américaines auraient pu l'arrêter n'importe quand. » Associated Press (Tokyo), 18 juillet 2004.
p. 435 : « Il marcha exprès sur les lunettes d'un gardien. » Interview de Saemi Palsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik, Islande.
p. 436 : « Fischer, lui, parlait de kidnapping. » Cité dans un reportage télévisé, 24 mars 2005.
p. 437 : « Il écrivit également au secrétaire d'État Colin Powell. » Associated Press (Asie), 17 août 2004.
p. 437 : « Je déclare en outre renoncer par la présente, définitivement et irrévocablement, à ma nationalité américaine. » Bloomberg News Service, 6 août 2004.
p. 438 : « La demande de Bobby était fondée sur sa paternité. » http://21-1-TW.facebook.
p. 438 : « Corée du Nord… Libye… Iran… Monténégro… Philippines. » Courriels non datés de Miyoko

Watai à Pal Benko, printemps 2005 dans DeLucia et DeLucia, p. 304.
p. 438 : « Venezuela… Suisse. » « Freeing Bobby Fischer », document d'Einar S. Einarsson, 6 juin 2008, FB.
p. 439 : « C'était un héros digne des grandes sagas nordiques. » NYT (Londres), 28 janvier 2005, p. A7.
p. 439 : « Saemi, c'est Bobby. » Tiré du film *Bobby Fischer et moi*, 2009.
p. 440 : « Ne pas l'aider serait une plus grande faute morale. » Document d'Einar S. Einarsson, 6 juin 2008, FB.
p. 440 : « Tout en faisant pression sur le gouvernement islandais. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, 8 octobre 2009, Reykjavik.
p. 441 : « Nous nous voyons contraints d'exprimer notre émoi et notre profonde indignation. » Lettre du 15 mars 2005, comité RJF, FB.
p. 441 : « Ce pays n'a aucune culture, aucun goût. » Interview de Bobby Fischer sur Bombo Radyo, 12 août 2004.
p. 441 : « Puis il annonça qu'il allait épouser. » Associated Presse (Asie), 17 août 2004.
p. 441 : « Un pion peut aussi être promu et devenir une Dame. » NYT, 20 août 2004, p. A5.
p. 442 : « Je préfère ne rien dire. » Associated Press, 4 décembre 2006.
p. 442 : « Dans les faits, c'était déjà un mariage. » NYT, 20 août 2004, p. A5.
p. 442 : « Nous étions heureux de notre vie avant qu'il soit incarcéré. » Interview de Miyoko Watai par Ev Mafurji sur chessbase.com, 9 janvier 2004.
p. 442 : « Après des mois derrière les barreaux. » http:// www.channelnewasia.com.

p. 443 : « Honorables membres de l'Althing. » Lettre de Bobby Fischer, 19 janvier 2005, FB.
p. 444 : « Les discussions avec ce dernier furent importantes pour Bobby. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik, Islande.
p. 445 : « Bobby lut une partie du livre. » Lettre de Richard Vattuone à l'auteur, janvier 2010.
p. 446 : « Le responsable politique critiqua Chieko Noono. » « Freeing Bobby Fischer », document d'Einar S. Einarsson, 6 juin 2008, FB.
p. 446 : « Si l'on n'agissait pas rapidement, il serait trop tard. » Courriels échangés entre Einar Einarsson et John Bosnitch, 21 mars 2005, FB.
p. 447 : « En général, quand le leader d'un pays fait une demande personnelle à un autre chef d'État. » Interview de David Oddsson par l'auteur, 10 octobre 2009, Reykjavik, Islande.
p. 448 : « À Washington, un tribunal fédéral accusa Fischer. » Associated Press, Philadelphie, 8 mars 2005.
p. 448 : « Suggérant que les autorités islandaises renoncent à donner asile. » *Japan Times*, 23 décembre 2004.
p. 448 : « Le prétendu crime de Bobby. » *Ibid.*
p. 448 : « Les services de l'Immigration doivent déterminer le lieu le plus opportun. » *Mainichi Daily News*, 22 mars 2005.
p. 449 : « Puis on demanda à chaque parlementaire son vote. » Document du Parlement islandais, n° 16/2005, FB.
p. 449 : « Une limousine envoyée par l'ambassade d'Islande. » Associated Press, 23 mars 2005.
p. 450 : « C'était un kidnapping. » Sites d'information américains, 24 mars 2005, FB.

p. 450 : « Ce n'est pas la barbe. » Interview de Zita Rajcsanyi par Tivadar Farkasházy, *Bobby Visszatér*, p. 369.

Chapitre 15 : Vivre et mourir à Reykjavik

Une partie importante des informations contenues dans ce chapitre provient d'interviews face à face, de conversations téléphoniques et d'échanges épistolaires avec de nombreux Islandais qui ont connu Bobby Fischer durant son séjour à Reykjavik (2005-2008) et en 1972, et qui ont contribué à sa libération de la prison japonaise. Un échange de courriers avec les avocats de Bobby a en outre permis d'éclaircir des points importants. L'examen des documents et courriers concernant sa détention et sa demande de citoyenneté islandaise a également apporté des révélations.

p. 451 : « Chemise et pantalon en jean. » AFP (Reykjavik), 19 janvier 2008.
p. 452 : « S'agissant de ce que les gens pensaient de son allure. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik, Islande.
p. 453 : « Il l'acheta et l'offrit à son nouvel ami. » *Ibid.*
p. 454 : « Fischer n'était pas loin d'être un débile. » *Skeptical Inquirer*, vol. 33-5, septembre-octobre 2009.
p. 456 : « Et parfois sommeillant. » Interview de Bragi Kristjónsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 456 : « C'est agréable d'être libre. » Courriel à Pal Benko de Bobby Fischer, 20 avril 2006, dans DeLucia et DeLucia, p. 305.
p. 456 : « Il passait en revue les livres sur les batailles. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.

p. 457 : « C'est absolument pervers, illégal et injuste. » *Morgunbladid*, 29 juillet 2005.
p. 457 : « Envoyer de longs courriers électroniques détaillés à UBS. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 458 : « Il perdit. » Lettre d'UBS, « Clôture de votre compte », 22 juillet 2005, FB.
p. 458 : « UBS liquida tous ses avoirs. » Avis de virements d'UBS à Landsbanki, plusieurs dates, mai-août 2005, FB.
p. 459 : « Certains ont supposé qu'il avait prévu l'effondrement. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 459 : « De sérieuses recherches en histoire, philosophie et d'autres sujets. » *Iceland Review*, février 2008, p. 41.
p. 459 : « *Bókin* lui rappelait la boutique spécialisée dans les échecs. » Sara Blask, *The Smart Set*, 28 mars 2008.
p. 459 : « Il annonça qu'il était prêt à travailler pour rien. » Interview de Bragi Kristjónsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 460 : « Vous savez, comme Raiponce. » Interview de l'employé d'*Yggdrasil* par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 461 : « Il répondit à la façon de Calvin Coolidge. » Interview téléphonique d'Helgi Olaffson par l'auteur, 8 octobre 2009, Reykjavik.
p. 462 : « Sonja lui demanda gentiment de poser avec elle. » Interview de « Sonja » par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 462 : « C'est dingue, ils ne m'ont pas reconnu. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.

p. 464 : « David Oddsson pensait que Fischer se sentait "piégé". » Interview de David Oddsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 464 : « L'Islande était "une prison". » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 464 : « Prêt à lui mettre la main dessus dans n'importe lequel des trois cent soixante-huit aéroports du monde. » Interview de Bragi Kristjónsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 465 : « Manger était très important pour lui. » Interview de Susan Polgár par l'auteur, mai 2009, Princeton.
p. 466 : « Il grimaça et s'abstint de l'acheter. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 466 : « Ils étaient amoureux, ça se voyait à de nombreux petits détails. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 467 : « Mais il aimait aussi observer les autres passagers. » *Ibid.*
p. 468 : « Pour que le conducteur garde les mains sur le volant en toutes circonstances. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, octobre 2009, Reykjavik.
p. 468 : « Il fut clair que Titomirov ne s'intéressait pas à un nouveau match. » Courriels de Joël Lautier, 27 mai 2005, et du Dr Alex Titomirov, 27 mai 2005, à Einar Einarsson, FB.
p. 469 : « La somme à se partager s'élevait à quatorze millions de dollars. » Proposition non datée, « Gothic Chess Match : The Clash of the Chess Legends », FB.
p. 470 : « Ces parties sont bidon ! » *Bobby Fischer et moi*, 2009.

p. 471 : « Peut-être la conquête du titre mondial par Bobby Fischer faisait-elle partie d'un complot. » Mark Segal, « Chess, Chance and Conspiracy », *Statistical Science* 22, n° 1, 2007, p. 98-108.
p. 472 : « Le roi leur ferait couper la tête. » *Observer* (Londres), 10 février 2008.
p. 473 : « Pour les mois qu'il avait passés à le protéger en Islande. » Interview de Saemi Palsson par l'auteur, octobre 2009.
p. 474 : « Ce film est censé parler de mon kidnapping. » Interview de Saemi Palsson par l'auteur, 7 octobre 2009, Reykjavik.
p. 474 : « Je suis Bobby Fischer ! » *Ibid.*
p. 475 : « Ce film parle de la bombe atomique. » Lettre de Fridrik Gudmundsson à Bobby Fischer, 28 janvier 2007, FB.
p. 475 : « M. Fischer demande à notre communauté d'attirer l'attention. » Communiqué du comité RJF, 4 mai 2007.
p. 476 : « Je veux voir les comptes. » Interview de Gudmundur Thorarinsson par l'auteur, octobre 2009.
p. 477 : « Même des figures importantes. » Telegraph.co.uk, 25 janvier 2008.
p. 478 : « La disgrâce ne dura que vingt-quatre heures. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009.
p. 478 : « Étranges, dans le mauvais sens du terme. » Courriel de Bobby Fischer à Pal Benko, 11 mai 2007, DeLucia et DeLucia, p. 308.
p. 478 : « Je ne leur dois rien du tout ! » Courriel de Bobby Fischer à Pal Benko, 10 mai 2007, DeLucia et DeLucia, p. 308.
p. 478 : « Ma foi, c'est Bobby. » Interview d'Einar Einarsson par l'auteur, 10 octobre 2009.

p. 478 : « N'obéissez qu'aux ordres qui viennent de vous. » Wikipedia.
p. 479 : « Je suis toujours à l'attaque. » *Bobby Fischer et moi*, 2009.
p. 479 : « Je suis un génie. » *Ibid.*
p. 480 : « Puis Bobby lui apporta un livre intitulé *Catéchisme de base*. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009.
p. 480 : « Einarsson et Skulason ont tous deux conclu. » Lettre à l'auteur d'Einar Einarsson, 8 novembre 2009, FB.
p. 480 : « Le seul espoir du monde repose dans le catholicisme. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, octobre 2009.
p. 481 : « Malheureusement, à ce jour, nous ne sommes pas assez forts. » Extrait d'un manuscrit inédit de Bobby Fischer, daté du 17 janvier 1999, dans DeLucia et DeLucia, p. 272.
p. 482 : « L'expression de son regard, mon Dieu, on sent presque sa tristesse. » Lettre de David Surratt à Einar Einarsson, 15 février 2008.
p. 483 : « Son ami Pal Benko pensait que c'était sa volonté. » Interview de Pal Benko par l'auteur, été 2008, New York.
p. 483 : « Pourquoi n'as-tu pas pris tout le livre ? » Interview de Fridrik Olafsson par l'auteur, octobre 2009.
p. 484 : « Contrairement à ce que prétendirent certains articles. » Interview de Magnus Skulason par l'auteur, octobre 2009.
p. 484 : « Il était auprès de Bobby en tant qu'ami. » *Iceland Review*, février 2008, p. 43.
p. 485 : « Rien n'apaise comme le toucher humain. » Interview de Magnus Skulason par l'auteur, octobre 2009.

p. 485 : « Furent ses infirmiers et ses gardiens. » *Sunday Times* (Londres), 20 avril 2008.

Épilogue

p. 487 : « J'ai perdu mon frère. » Courriel à Einar Einarsson de Boris Spassky, 18 janvier 2009.
p. 488 : « Trois semaines seulement avant la mort de Bobby. » Courriel à Bobby Fischer de Boris Spassky, 28 décembre 2007.
p. 488 : « J'éprouve pour lui un sentiment fraternel. » Lettre de Boris Spassky à l'auteur, 31 mai 2010.
p. 489 : « Fischer désirait être enterré comme un être humain normal. » « Requiem for the Black King », *Iceland Review*, 4 juillet 2008.
p. 491 : « Comme lui, il est enterré dans la plus stricte intimité. » *Ibid.*
p. 492 : « Pas besoin de testament. » Interview de Gardar Sverrisson par l'auteur, mars 2011.

Postface

p. 499 : « Il y a bien des années. » PRO, p. vii.
p. 499 : « Une centaine de livres sur les échecs et lui. » www.chesshistory.com/winter/extra/fischerkasparov.
p. 500 : « Dans les semaines qui suivirent. » NYT, semaine du 16 février 2011.
p. 500 : « La *New York Review of Books*. » Février 2011.
p. 500 : « Les réactions m'ont étonné. » CL, février 2011, p. 16-23.
p. 501 : « Hans Ree, l'érudit. » NIC, 2011, n° 2, p. 91.
p. 502 : « J'ai obtenu des fac-similés. » Catalogue Weiss, 2 avril 2011.
p. 502 : « Comme décrit dans ce livre. » Cf. p. 369.

p. 502 : « C'était mon idole. » Conversation avec Zita Rajcsanyi, 27 juillet 2011.
p. 502 : « Lui dire qu'il l'aimait. » Lettre de Bobby Fischer à Zita Rajcsanyi, 5 mai 1994.
p. 502 : « Craignait qu'elle n'eût une relation avec l'avocat Robert Ellsworth. » Conversation avec Zita Rajcsanyi, 27 juillet 2011.
p. 503 : « Quelle accusation ridicule ! » *Ibid.*
p. 503 : « Il l'invita à aller voir sa mère. » Cf. p. 373.
p. 503 : « Elle m'a tellement plu ! » Conversation avec Zita Rajcsanyi, 27 juillet 2011.
p. 503 : « Seulement exagéré. » Lettre à l'auteur de Zita Rajcsanyi, 19 mars 2011.
p. 504 : « Puis écrivit à Zita. » Lettre de Bobby Fischer à Zita Rajcsanyi, 5 mai 1994.
p. 504 : « Il pensait qu'elle était tombée deux fois enceinte. » *Ibid.*
p. 504 : « Il pensait toujours que les femmes. » Conversation avec Zita Rajcsanyi, 31 mars 2011.
p. 504 : « Il la supplia d'y réfléchir. » Lettre de Bobby Fischer à Zita Rajcsanyi, 5 mai 1994.
p. 504 : « Il était également désolé de s'être conduit. » Lettre de Bobby Fischer à Zita Rajcsanyi, 20 mai 1994.
p. 505 : « C'était un message secret que lui envoyaient les Juifs. » Conversation avec Zita Rajcsanyi, 27 juillet 2011.
p. 505 : « Atteint la perfection. » Kasparov, p. 490.
p. 505 : « Je suis vraiment un perdant au jeu de la vie. » Lettre de Bobby Fischer à Zita Rajcsanyi, 20 mai 1994.

BIBLIOGRAPHIE

Alburt, Lev, et Al Lawrence. *Three Days with Bobby Fischer, & Other Chess Essays : How to Meet Champions & Choose Your Openings*. New York : Chess Information and Research Center, 2003.

American Chess Journal : Premiere Issue. N° 1, 1992

Andersen, C. Barbra. *The Way She Is*. New York : William Morrow, 2006.

Basalla, Bob. *Chess in the Movies*. Davenport, IA : TPI Wonderworks, 2005.

Berkovich, Felix. *Jewish Chess Masters on Stamps*. Jefferson, NC : McFarland & Company, 2000.

Bisguier, Arthur B., et Newton Berry. *The Art of Bisguier : Selected Games 1961-2003*. Mitford, CT : Russell Enterprises, 2000.

Bjelica, Dimitrije. *Chess Meets of the Century*. Sarajevo, Yougoslavie : Zavod Za Izdavanje Udžbenika, 1971.

Böhm, Hans, et Kees Jongkind. *Bobby Fischer : The Wandering King*. Londres : B. T. Batsford, 2004.

Botvinnik, Mikhaïl M. *Achieving the Aim*. New York : Pergamon Press, 1981.

Brady, Frank. *Bobby Fischer*, Payot, Paris, 1993.

Bronstein, David. *Zurich International Chess Tournament, 1953*. Traduit de la deuxième édition russe par Jim Marfia. New York : Dover Publications, Inc., 1979.

Burger, Robert E. *The Chess of Bobby Fischer*. Radnor, PA : Chilton Book Company, 1975.
Burgess, Graham. *Chess Highlights of the 20th Century*. Londres : Gambit Publications Ltd., 1999.
Canetti, Elias. *Auto-da-fé*, Gallimard, Paris, 1968.
Chernev, Irving. *Wonders and Curiosities of Chess*. New York : Dover Publications, Inc., 1974.
Cockburn, Alexander. *Idle Passion : Chess and the Dance of Death*. New York : Simon & Schuster, 1974.
Collins, John W. *My Seven Chess Prodigies*. New York : Simon & Schuster, 1974.
Darrach, Brad. *Bobby Fischer vs. the Rest of the World*. Nouvelle édition. New York : Stein and Day Publishers, 2009.
De Groot, Adriaan. *Thought and Choice in Chess*. La Haye : Mouton & Co., 1965.
DeLucia, David. *David DeLucia's Chess Library : A Few Old Friends*. Deuxième édition. Darien, CT : David DeLucia, 2007.
DeLucia, David, et Alessandra DeLucia. *Bobby Fischer Uncensored*. Darien, CT : David DeLucia, 2009.
Divinsky, Nathan. *The Batsford Chess Encyclopedia*. Londres : B. T. Batsford, Ltd., 1990.
Donaldson, John. *A Legend on the Road : Bobby Fischer's 1964 Simul Tour*. Seattle, WA : International Chess Enterprises, 1994.
Donaldson, John, et Eric Tangborn. *The Unknown Bobby Fischer*. Seattle, WA : International Chess Enterprises, 1999.
Donner, J. H. *The King : Chess Pieces*. Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 2006.
Dunne, Alex. *Great Chess Books of the Twentieth Century in English*. Jefferson, NC : McFarland & Company, Inc., Publishers, 2005.
Edmonds, David, et John Eidinow. *Bobby Fischer Goes to War : The True Story of How the Soviets Lost the*

Most Extraordinary Chess Match of All Time. Londres : Faber and Faber Limited, 2004.

Eisner, Will. *Le Complot : l'histoire des Protocoles des sages de Sion*. Grasset, Paris, 2005.

Elo, Arpad E. *The Rating of Chessplayers, Past and Present*. New York : ARCO Publishing, Inc., 1978.

Euwe, Max. *Bobby Fischer – The Greatest ?*. New York : Sterling Publishing Co., Inc., 1979.

Euwe, Max, et Jan Timman. *Fischer : World Champion !* Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 2002.

Evans, Larry. *The Chess Beat*. New York : Pergamon Press, 1982.

———. *This Crazy World of Chess*. New York, NY : Cardoza Publishing, 2007.

Evans, Larry, et Ken Smith. *Chess World Championship 1972 : Fischer vs. Spassky*. New York : Simon & Schuster, 1973.

Farkasházy, Tivadar. *Bobby visszatér avagy a Fischer-rejtély*. Budapest, Hongrie : Adwise Media, 2008.

Fine, Reuben. *Bobby Fischer's Conquest of the World's Chess Championship : The Psychology and Tactics of the Title Match*. New York, NY : David McKay Company, Inc., 1973.

Fischer, Bobby, *Mes 60 meilleures parties, sélectionnées et annotées*. Stock, Paris, 1972.

———. *I Was Tortured in the Pasadena Jailhouse !* CA : Bobby Fischer, 1982.

Fischer, Bobby, Stuart Margulies, et Donn Mosenfelder. *Bobby Fischer vous apprend les échecs*, Fernand Nathan, Paris, 1972.

Freud, Sigmund. *Œuvres complètes*. PUF, Paris, 2015.

Gaige, Jeremy. *Chess Personalia : A Biobibliography*. Jefferson, NC : McFarland & Company, Inc., Publishers, 2005.

Geuzendam, Dirk Jan ten. *Finding Bobby Fischer : Chess Interviews by Dirk Jan ten Geuzendam*. Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 1994.

———. *The Day Kasparov Quit, and Other Chess Interviews*. Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 2006.
Gladwell, Malcolm. *Tous winners !*. Flammarion, Paris, 2014.
Gligorić, Svetozar. *Fischer vs. Spassky : The Chess Match of the Century : World Chess Championship Match 1972*. New York : Simon & Schuster, 1972.
———. *Shall We Play Fischerandom Chess ?*. Londres : B. T. Batsford Ltd., 2002.
Golombek, Harry. *Chess : A History*. New York : G. P. Putnam's Sons, 1976.
Golombek, Harry (dir.). *Golombek's Encyclopedia of Chess*. New York : Crown Publishers, Inc., 1977.
Grekov, Nikolaï. *Soviet Chess. Brought Up to Date by David Bronstein*. New York : Capricorn Books, 1962.
Gufeld, Eduard, *et al. Bobby Fischer : From Chess Genius to Legend*. Davenport, IA : Thinkers' Press, Inc., 2002.
Hammarskjöld, Dag. *Markings*. New York : Vintage Books, 2006.
Hannak, J. *Emanuel Lasker : The Life of a Chess Master*. New York : Simon & Schuster, 1959.
Hays, Lou (dir.). *Bobby Fischer : Complete Games of the American World Chess Champion*. Dallas, TX : Hays Publishing, 1992.
Hilbert, John S. *Shady Side : The Life and Crimes of Norman Tweed Whitaker, Chess Master*. Yorklyn, DE : Caissa Editions, A Division of Dale Brandreth Books, 2000.
Hooper, David, et Kenneth Whyld. *Oxford Companion to Chess*. New York : Oxford University Press, 1996.
Horowitz, I. A., et P. L. Rothenberg. *The Personality of Chess*. New York : The Macmillan Company, 1963.
Horton, Byrne J. *Dictionary of Modern Chess*. New York : Philosophical Library, 1959.
Hurst, Sarah. *Curse of Kirsan*. Mitford, CT : Russell Enterprises, Inc., 2002.
Johnson, Daniel. *White King and Red Queen : How the Cold War Was Fought on the Chessboard*. Londres : Atlantic Books, 2007.

Kaikamjozov, Zhivko. *The Genius and the Misery of Chess*. Boston : Mongoose Press, 2008.
Karpov, Anatoli. *Karpov on Karpov : Memoirs of a Chess World Champion*. New York : Atheneum, 1991.
Kashdan, Isaac (dir.). *Second Piatigorsky Cup : International Grandmaster Chess Tournament Held in Santa Monica, California, August 1966*. New York : Dover Publications, Inc., 1968.
Kasparov, Garry. *My Great Predecessors, Part IV*. Londres : Everyman Chess Series, Everyman Publishers, 2004.
Keres, Paul. *Grandmaster of Chess : The Complete Games of Paul Keres*. New York : Arco Publishing Company, Inc., 1977.
Koltanowski, George. *TV Chess*. San Francisco : KQED, Bay Area Educational Television Assn., 1968.
———. *Chessnicdotes, Volume II*. Coraopolis, PA : Chess Enterprises, Inc., 1981.
Kortchnoï, Viktor. *Le Jeu de la destruction*. Grancher, Paris, 1981.
Kotov, A. et M. Yudovich. *The Soviet School of Chess*. Moscow : Foreign Languages Publishing House, 1958.
Larsen, Bent. *Larsen's Selected Games of Chess, 1948-1969*. New York : David McKay Company, Inc., 1970.
Lipnitski, Isaac. *Questions of Modern Chess Theory : A Soviet Classic*. Royaume-Uni : Quality Chess Royaume-Uni LLP, 2008.
Mamet, David. *The Wicked Son*. New York : Schocken Press, 2006.
Margeirsson, Ingólfur. *Sæmi Rokk. Lifsdans Sæmundar Pássonar*. Reykjavik, Bókaútgáfan Æskan ehf. / Almenna útgáfan, 2008.
Mednis, Edmar. *How to Beat Bobby Fischer*. Mineola, New York : Dover Publications, Inc., 1997.
Müller, Karsten. *Bobby Fischer : The Career and Complete Games of the American World Chess Champion*. Milford, CT : Russell Enterprises, Inc., 2009.

Münninghoff, Alexander. *Max Euwe : The Biography*. Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 2001.
Pandolfini, Bruce. *Bobby Fischer's Outrageous Chess Moves*. New York : Simon & Schuster, 1985.
Pandolfini, Bruce (dir.). *The Best of Chess Life and Review, vol. 1, 1933-1960*. New York : Simon & Schuster, 1988.
Piatigorsky, Jacqueline. *Jump in the Waves : A Memoir*. New York : St. Martin's Press, 1988.
Plisetsky, Dmitry, et Sergey Voronkov (édit.). *Russians Versus Fischer*. Moscow : Moscow Chess World, 1994.
Radford, John. *Child Prodigies and Exceptional Early Achievers*. New York : Macmillan, Inc., 1990.
Ree, Hans. *The Human Comedy of Chess : A Grandmaster's Chronicles*. Milford, CT : Russell Enterprises, Inc., 1999.
Russell, Hanon W. *A Chessplayer's Guide to Russian*. New Haven, CT : H. W. Russell, 1972.
Saidy, Anthony, et Norman Lessing. *The World of Chess*. New York : Random House, 1974.
Schonberg, Harold C. *Grandmasters of Chess*. Philadelphie et New York : J. B. Lippincott Company, 1973.
Schultz, Don. *Chess Don*. Boca Raton, FL : Chessdon Publishing, 1999.
———. *Fischer, Kasparov, and the Others : The Best of CHESSDON and Much More*. Highland Beach, FL : Chessdon Publishing, 2004.
Seirawan, Yasser, et George Stefanovic. *No Regrets : Fischer-Spassky 1992*. Seattle, WA : International Chess Enterprises, 1992.
Soltis, Andrew. *Karl Marx Plays Chess and Other Reports on the World's Oldest Game*. New York : David McKay Company, Inc., 1991.
———. *Bobby Fischer Rediscovered*. Londres : B.T. Batsford Ltd., 2003.
———. *The Wisest Things Ever Said About Chess*. Londres : B. T. Batsford, 2008.

Soltis, Andy, et Gene H. McCormick. *The United States Chess Championship, 1845-1996*. Deuxième édition. Jefferson, NC : McFarland & Company, Inc., Publishers, 1997.

Sosonko, Genna. *Russian Silhouettes*. Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 2001.

———. *The Reliable Past*. Alkmaar, Pays-Bas : New In Chess, 2003.

Steiner, George. *Fields of Force : Fischer and Spassky at Reykjavik*. New York : The Viking Press, 1974.

Sunnucks, Anne (édit.). *The Encyclopaedia of Chess*. Londres : Robert Hale, 1970.

Tal, Mikhaïl. *The Life and Games of Mikhail Tal*. New York : RHM Press, 1976.

Thorbergsson, Freysteinn. *Welcome to Iceland Mr. President ! – A Short Work on Political Chess*. Reykjavik, Islande : Freysteinn Thorbergsson, 1973

Tiller, Terrence (dir.). *Chess Treasury of the Air*. Harmondsworth, Royaume-Uni : Penguin Books, 1966.

Totaro, Lawrence. *Fisching for Forgeries*. Davenport, IA : Thinkers' Press, 2007.

Wade, R. G., et L. S. Blackstock (dir.). *Interzonal Chess Tournament : Palma de Mallorca 1970*. Nottingham, Royaume-Uni : The Chess Player, 1970.

Wade, Robert G., et Kevin J. O'Connell (dir.). *Bobby Fischer's Chess Games*. Garden City, New York : Doubleday & Company, Inc., 1972.

Waitzkin, Fred. *Searching for Bobby Fischer : The Father of a Prodigy Observes the World of Chess*. New York : Penguin Books, 1988.

Winter, Edward. *Chess Explorations : A Pot-Pourri from the Journal Chess Notes*. Londres : Cadogan Chess, 1996.

———. *Kings, Commoners and Knaves : Further Chess Explorations*. Milford, CT : Russell Enterprises, Inc., 1999.

———. *A Chess Omnibus*. Milford, CT : Russell Enterprises, Inc., 2003.

INDEX DES NOMS

Abramov, Lev : 158, 160-162, 164, 246-247
Abundo, Casto : 331
Addison, William G. : 131
Alatortsev, Vladimir : 258
Alekhine, Alexander : 55-56, 111, 149, 160, 244, 262, 282
Ali, Mohamed : 282, 330-331
Anderson, Frank : 106-107
Armstrong, Herbert W. : 201-203, 233-235, 327, 333-334, 336
Averbakh, Youri : 117, 246
Barden, Leonard : 187, 293
Benko, Pal : 101, 166, 181, 185, 187, 194, 209, 232, 237-238, 240, 251, 360, 400, 402, 406, 414, 417, 419, 424, 456, 483, 507, 509
Benson, Harry : 310, 319
Bezold, Kaspar : 368
Bezold, Michael : 368
Birgisson, Steinthor : 474
Bisguier, Arthur : 104, 132-134, 137-138, 237-239, 249, 509
Biyiasas, Peter : 354
Biyiasas, Ruth : 354

Bjelica, Dimitrije : 193
Blask, Sara : 489
Bogason, Thordur : 493-494, 496-497
Bondarevski, Igor : 188-189
Bosnitch, John : 436-437, 440, 442, 445, 509
Botvinnik, Mikhaïl : 66, 106, 161, 163, 168, 173, 178-179, 185, 195-196, 207, 237, 244-248, 262, 264, 335, 343, 407, 508
Brando, Marlon : 194
Bronstein, David : 68, 106, 172-177, 211-215
Broodhaers, Pierrette : 365
Browne, Walter : 354, 357, 509
Burger, Karl : 101, 144
Buschke, Albrecht : 145-147, 459
Bush, George H. W. : 397, 432, 448
Bush, George W. : 428, 438, 447, 450
Byrne, Donald : 68, 96, 112-119, 262
Byrne, Robert : 96, 251, 270, 322, 346, 355, 378, 508
Byron (Lord), Georges Gordon : 481
Calderon, José : 74
Campomanes, Florencio : 425
Canetti, Elias : 226
Capablanca, José : 55, 79, 84, 111, 244, 253, 391
Carrey, Jim : 418
Carroll, Lewis : 193
Castro, Fidel : 255-256, 261, 438
Chesterton, G. K. : 445
Clinton, Bill : 447
Cohen, Roger : 386-387
Collins, Ethel : 24, 96, 98, 152, 183, 221, 324, 338-339, 341, 348, 352-353, 408
Collins, Jack : 23-28, 96, 98-100, 102, 132, 157, 164, 166, 169-170, 177, 180, 182-184, 221, 223, 324, 338-339, 341, 353, 355-356, 388, 408, 507, 513

Corey, Grace : 192
Crane, Les : 338
Darrach, Brad : 297, 342, 357, 393
Dautov, Rustem : 367
Davis, Andrew : 285, 288, 291, 508
Denker, Arnold : 394
Disraeli, Benjamin : 444, 455
Donner, J. H. : 186
Duchamp, Marcel : 111
Eastman, Charles : 76
Edmondson, Edmund B. : 270, 273, 327, 344
Einarsson, Einar : 440, 445, 457, 462, 465-467, 480-481, 487-488, 510
Einstein, Albert : 39, 221, 231
Eisenhower, Dwight D. : 40, 150, 164
Ellsworth, Robert : 371, 420-422, 502
Estimo, Samuel : 496-497
Estrada, Joseph : 439
Euwe, Max : 120-123, 129, 163, 244, 292-293, 296-298, 309, 320-321, 345, 347, 501, 508
Evans, Larry : 105, 107, 251, 263-264, 270, 282, 315, 330, 332, 454, 508
Fajans, Harry : 75
Farkasházy, Tivadar : 372
Feuerstein, Arthur : 139, 509
Fine, Marcia : 126-127
Fine, Reuben : 69, 124-128
Fischer, Hans Gerhardt / Gerardo : 29-30, 43, 164, 340, 366, 438
Fischer, Joan : 26, 29-31, 33-35, 37-40, 57, 59-62, 98, 109, 152-153, 156-158, 164-165, 170, 180, 210, 351, 353, 395, 416, 492
Fischer, Regina Wender : 26, 28-35, 37-44, 46-48, 52-55, 57-65, 81-82, 86-89, 91, 93, 98, 100-104,

107-109, 113, 118, 123-125, 134-135, 145, 147-156, 159, 162, 164-165, 170, 180, 183, 192, 209-211, 217, 227, 234, 254, 280, 316, 337, 339-341, 350, 360, 370, 373, 415, 503, 507
Fox, Chester : 305, 307, 342
Fox, Edward : 362
Francis, Arlene : 110
Freud, Sigmund : 106, 484
Fried, Walter : 136, 225
Frost, Robert : 84, 102
Fukushima, Mizuho : 446
Furman, Semyon : 246
Gadsden, James : 448
Galway, Alberic O'Kelly de : 157
Gardner, Martin : 454
Geller, Efim : 239-240, 246, 267, 296, 300, 322, 508
Ginzburg, Ralph : 226-228
Gladwell, Malcolm : 229
Gligorić, Svetozar « Gliga » : 177, 187, 194, 222, 264, 308, 341, 379, 397-398, 508
Gore, James : 83-84
Grace (princesse) : 261
Graham, Billy : 201
Gross, Izidor : 404-405
Gross, Ron : 88
Grumette, Lina : 130
Gudmundsson, Fridrik : 473-476
Guevara, Che : 255
Hartleb, Glenn T. : 91-92
Hearst, Eliot : 239, 247, 509
Helms, Hermann : 44
Hennacy, Ammon : 217
Hershey, George B. : 252
Hesse, Herman : 363

Hitler, Adolf : 90, 419, 456
Hoffer, Eric : 339
Hoffmann, Asa : 83, 184, 509
Hoggan, David : 412
Hoover, J. Edgar : 152
Hornung, William : 104
Horowitz, I. A. : 136, 148, 225, 508
Hort, Vlastimil : 264
Houghton, Robert : 94
Ilioumjinov, Kirsan : 408-410, 509
Janošević, Dragoljub : 166, 508
Johnson, Lyndon Baines : 251
Jónsson, Erikur : 483, 485
Kadhafi, Mouammar : 438
Kalme, Charles : 87-88
Kaltenbrunner, Ernst : 412-413
Karpov, Anatoli : 245, 331, 343-344, 347, 364, 370, 373, 375, 386, 389, 409, 424, 469-471, 483
Kashdan, Isaac : 217-218, 303
Kasparov, Garry : 370, 379, 386, 389, 393-394, 470-471, 483, 505
Kasper, Maurice : 80, 103, 136, 148
Kaufman, Allen : 70, 115, 509
Kennedy, John F. : 179, 251
Keres, Paul : 161, 187, 195, 223, 239-240, 246
Khariton, Lev : 161, 509
Khrouchtchev, Nikita : 72, 154
Kingsley, Ben : 413
Kissinger, Henry : 294, 309-310, 324
Kjartansson, Olafur : 494-495
Klassen, Ben : 337-338
Kline, Franz : 211
Kline, Harold : 63
Kmoch, Hans : 70, 117, 119

Koblenz, Alexander : 193
Koch, Edward I. : 348
Kok, Bessel : 364-365, 367, 372
Koltanowski, George : 264, 332
Kortchnoï, Viktor : 216, 239-240, 389
Kramnik, Vladimir : 469
Krauthammer, Charles : 394
Kristjónsson, Bragi : 455-456, 459, 461, 509
Kubat, Janos : 374-376, 379-380, 399, 456-457
Landa, Alfred : 252
Lanusse, Alejandro : 271
Larsen, Bent : 167, 171, 177, 187, 191, 195, 223, 251, 264, 268-270, 278, 471, 508
Lasker, Edward : 181
Lasker, Emanuel : 48, 79, 244, 344
Laucks, E. Forry : 89-93, 335
Lautier, Joël : 468, 573
Lawson, David : 118-119
Laxness, Haldor : 490
Leese, Arnold S. : 412
Lékó, Péter : 417
Levitin, Daniel : 229
Lewis, Sinclair : 112
Lilienthal, Andor : 391, 400, 406-410, 416
Lilienthal, Olga : 406-410, 416
Lipnitski, Isaac : 144-145, 167, 177
Ljubojević, Ljubomir : 395
Lombardy, William : 83-84, 96, 105, 136, 140, 169-171, 174, 219, 283, 294-295, 307-308, 319, 353, 388, 508
López, Ruy : 173, 294
Lyman, Shelby : 56, 313-314, 509
Mamet, David : 335
Marcos, Ferdinand : 331-332
Marcos, Imelda : 332

Margulies, Stuart : 84, 149, 509
Marshall, Betty : 324
Marshall, Caroline : 112
Marshall, Frank J. : 111-113, 118
Marshall, Paul : 288, 324-325, 332, 341-342, 346, 508
Matthai, Hans : 105
Matulović, Milan : 165-166
McCarthy, Joseph : 152
McClain, Guthrie : 131
McCormick, Edgar T. : 136
Mednis, Edmar : 107, 167, 182, 304, 324
Mengarini, Ariel : 64, 516
Milošević, Slobodan : 383
Mokarow, Arthur : 348, 351, 362
Mokarow, Claudia : 348-349, 351, 359, 361-362, 369, 372, 421
Monath, Norman : 180
Monath, Thomas : 419-420
Morphy, Paul : 56, 79, 118, 145, 163, 262
Moul, Charles C. : 241
Muller, Hermann J. : 29
Nabokov, Vladimir : 308
Najdorf, Miguel : 215, 266, 315, 508
Neikirch, Oleg : 171-172
Nemenyi, Paul : 43, 426
Newcomb, R. Richard : 381
Nietzsche, Friedrich : 339, 356, 455
Nigro, Carmine : 46, 48-52, 63, 65, 67-70, 72-75, 78, 85-86, 98-100, 275
Nigro, Tommy : 50-51, 53, 79
Nikitine, Alexander : 161
Nimzowitsch, Aaron : 214
Nixon, Richard : 277, 294, 310, 324, 372, 421
Noono, Chieko : 446, 448

Nye, John V. C. : 241
Oddsson, David : 442, 444-445, 447-448, 464, 477, 509
Olafsson, Fridrik : 167, 171, 177, 181, 187, 194, 211-212, 483, 509
Olafsson, Helgi : 440, 461, 477
Palsson, Saemi : 319, 323, 439-441, 444, 472-477, 509
Pandolfini, Bruce : 413
Panić, Milan : 383
Pashayan, Charles P. « Chip » : 382-383
Paulsen, Louis : 214
Pavey, Max : 45-46, 50, 69
Pavlov, Sergeï : 299
Petrossian, Rona : 271
Petrossian, Tigran : 161-162, 167, 177, 187-188, 197, 223, 239-240, 265-266, 268, 270-274, 278, 302, 368, 471
Phillips, Harold M. : 65, 84
Piatigorsky, Gregor : 224, 258-259
Piatigorsky, Jacqueline Rothschild : 224, 258-259
Polgár, Judit : 397, 399-400, 403-406, 410, 416, 470
Polgár, Sofia : 397, 399-400, 403-406, 410, 416
Polgár, Susan : 397, 399-400, 403-406, 410, 416-417, 465, 509
Ponziani, Domenico : 295
Portisch, Lajos : 400, 417
Pound, Ezra : 290, 388
Powell, Colin : 437
Pustan, Cyril : 217, 233
Quinteros, Miguel : 273, 323
Rader, Stanley : 327-329, 334-336, 341
Rainier (prince) : 261
Rajcsanyi, Zita : 369-375, 377, 389, 396, 398-400, 410-411, 417, 450, 502-505

Rajneesh, Bhagwan Shree : 478-480
Ramirez, Gilbert : 131
Ree, Hans : 355-356, 501
Reshevsky, Samuel : 67, 70, 114, 130, 139-141, 207, 216-217, 222-225, 228, 249, 251, 265
Reykdalsson, Oskar : 494
Richmond, M. Barrie : 346
Rigo, Janos : 411-412, 414-415, 417
Robinson, Jackie : 107-108
Rogard, Folke : 168
Rolland, Jacob : 490
Rosenwald, Lessing J. : 112, 136, 139, 207
Rossolimo, Nicholas : 84
Saidy, Anthony : 81, 103, 249-250, 290-291, 293, 423, 509
Saiga, Fumiko : 441
Salieri, Antonio : 25, 222
Schmid, Lothar : 272, 301-312, 319-320, 367-368, 389, 447, 508
Schneider, William : 90
Schonberg, Jacob : 52, 508
Schultz, Donald : 318, 509
Segal, Mark : 471
Seirawan, Yasser : 390, 394
Sheed, Wilfrid : 290-291
Shepherd, Jean : 198-200
Sherwin, James T. : 99, 105, 107, 166, 170, 509
Shipman, Walter : 79-80, 132-134, 136
Shumach, Murray : 70
Skulason, Magnus : 422, 440, 480, 484-485, 510
Slater, James Derrick : 293-294, 322
Sloan, Sam : 277-278, 324, 509
Smyslov, Vassily : 106, 161, 172, 187-188, 193-195, 257, 265, 508

Sneider, Harry : 334, 358, 422
Snider, Duke : 27
Sobeqsll, Morton : 65
Souslov, Mikhaïl : 355
Spassky, Boris : 20, 106, 143, 172, 211-212, 215, 246, 259, 273, 276, 278-282, 285-287, 292, 295-297, 299-302, 304-313, 315-323, 325, 329-330, 332, 341-342, 355, 363-401, 409, 419, 432, 434, 447-448, 456, 468-470, 487-488, 491, 503, 508-509
Spassky, Marina : 364
Spielmann, Rudolf : 55
Stadler, Petra : 366-367
Staunton, Howard : 163
Steinitz, Wilhelm : 55, 80, 146, 344, 446
Stockhold, Henry : 239
Strauss, Eduard : 198
Streisand, Barbra : 110
Surratt, David : 482
Sussman, Harold : 52
Sussman, Raymond : 52
Suzuki, Masako : 435-437, 442, 445
Sverrisson, Gardar : 353, 440, 444-445, 453, 464-467, 477-478, 480, 485-486, 488-490, 492, 496, 510
Sverrisson, Kristin : 485, 488-490
Taïmanov, Mark : 143, 268-270, 278, 471
Tal, Mikhaïl : 168, 171, 173, 177, 185-197, 207, 218-219, 230-231, 238, 246, 264, 268
Targ, Alexander : 492, 494, 496-498
Targ, Joan. Voir Fischer, Joan
Targ, Nicholas : 492, 494, 496-498
Targ, Russell : 353, 484, 489, 509
Tarrasch, Siegbert : 41, 262
Thorarinsson, Gudmundur : 279, 292, 322, 440, 445, 448, 476-477, 509

Thorbergsson, Freysteinn : 279, 284
Timman, Jan : 365
Tito, Josip : 186, 377
Titomirov, Alex : 468-469
Torre, Eugenio : 396, 398, 400, 425, 493
Turner, Abe : 140
Vasiljević, Jezdimir : 374-375, 378, 382-384, 386-387, 395-396, 439, 503
Vasiukov, Evgeni : 161
Vattuone, Richard : 445, 509
von Bilguer, Rudolf : 146
von Wright, Georg Henrik : 453
Wade, Robert : 282
Waitzkin, Josh : 413
Watai, Miyoko : 400, 424-425, 434-435, 438, 441-442, 444-445, 449, 466-467, 473-474, 485, 490, 492, 496, 498
Waters, Archie : 147
Weinstein, Raymond : 184
Wender, Jacob : 28, 30-31, 76, 153, 209
Whitaker, Norman T. : 91-95
Williams, Carol J. : 361
Woolworth, Ivan : 210
Young, Jinky : 426, 492-494, 496-497
Young, Marilyn : 426, 493
Zuckerman, Bernard, « Zuck the Book » : 83, 247, 277-278, 282, 334, 509
Zukertort, Johannes : 80, 344

10/18, une marque d'Univers Poche,
est un éditeur qui s'engage pour
la préservation de l'environnement
et qui utilise du papier fabriqué à partir
de bois provenant de forêts gérées
de manière responsable.

Imprimé en France par CPI

N° d'impression : 3031759
X07346/01

FRANK BRADY Fin de partie

Doté de 180 points de QI, Bobby Fischer avait déjà lu, à l'âge de 13 ans, des centaines de livres d'échecs dans plus de six langues. À cette époque, tout le monde ignore encore que le jeune garçon révolutionnera ce jeu et transformera les maîtres en rockstars. Son odyssée l'emmènera des bas-fonds de Brooklyn aux couvertures de *Time Magazine*. Son plus haut fait d'armes : battre les Soviétiques au championnat du monde de 1972. Il n'a pas 30 ans, il est au sommet ; la descente n'en sera que plus terrible. Car la folie de Bobby, qu'il canalisait jusque-là, finira par se retourner contre lui, l'entraînant dans une spectaculaire chute sans fin.

Cette biographie, haletante et fascinante, suit l'ascension et la chute de Bobby Fischer, héros pour les uns, monstre pour les autres – mais énigme pour tous…

Traduit de l'anglais (États Unis)
par Vincent Raynaud

1. Bobby Fischer, US chess champion.

10
18

www.10-18.fr

ISBN : 978-2-264-07346-4
9 782264 073464

KQ-764-903

Catégorie